



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

LIBRARY  
OF THE  
UNIVERSITY OF CALIFORNIA.

GIFT OF

*Univ. de Liège*

*Accession* 105868 *Class*











BIBLIOTHÈQUE  
DE LA  
FACULTÉ  
DE  
PHILOSOPHIE & LETTRES  
DE  
L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

FASCICULE VII  
L'INDUSTRIE  
DANS LA  
GRÈCE ANCIENNE  
PAR  
HENRI FRANCOTTE

BRUXELLES

|                         |                            |
|-------------------------|----------------------------|
| OFFICE DE PUBLICITÉ     | SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE |
| 46, RUE DE LA MADELEINE | RUE TREURENBERG, 46        |

1900







# BIBLIOTHÈQUE

DE LA

FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES  
DE L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE.

**LIÈGE**

**IMPRIMERIE H. VAILLANT-CARMANNE**

**8, rue St-Adalbert.**

BIBLIOTHÈQUE  
DE LA  
FACULTÉ  
DE  
PHILOSOPHIE & LETTRES  
DE  
L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

FASCICULE VII  
L'INDUSTRIE  
DANS LA  
GRÈCE ANCIENNE  
PAR  
HENRI FRANCOTTE



BRUXELLES

OFFICE DE PUBLICITÉ

46, RUE DE LA MADELEINE

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

RUE TREURNBERG, 16

1900

AS162

L5

v. 7-8

## PRÉFACE.

J'ai essayé, dans les pages qui suivent, de répondre à la question mise au concours, par l'Académie royale de Belgique, pour le prix Gantrelle (3<sup>e</sup> période, 1895-1898), et ainsi conçue : *Étude sur l'organisation de l'industrie privée et des travaux publics dans la Grèce ancienne, au point de vue juridique, économique et social.*

Prenant, comme centre de mes recherches, l'industrie, je l'ai étudiée en elle-même et par rapport aux autres facteurs sociaux et économiques. Le problème particulier qui se posait devant moi ne m'a pas fait perdre de vue les problèmes voisins et je me suis efforcé de rattacher mon sujet à l'ensemble de l'histoire de la Grèce, de relier les destinées de l'industrie à celles de la société elle-même.

J'espère ainsi avoir réussi à écrire ou du moins à esquisser quelques chapitres de l'histoire économique et sociale de la Grèce ancienne.

Mon ami, M. Alphonse Roersch, chargé de cours à l'Université de Gand, a bien voulu me rendre le très

grand service de revoir les épreuves : je lui exprime toute ma reconnaissance et je ne doute pas que, grâce à sa précieuse collaboration, les erreurs et les inexactitudes inévitables n'aient été sensiblement diminuées. S'il en reste, comme je le crains, ce n'est pas par manque de bonne volonté, ni d'efforts.



## TABLE DES MATIÈRES

---

### Livre premier.

*L'Industrie considérée au point de vue de son importance  
comme facteur social.*

---

|                                                                                             | Pages. |
|---------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| INTRODUCTION. . . . .                                                                       | 1      |
| CHAPITRE I. Principaux faits de l'histoire de l'industrie . . . . .                         | 7      |
| » II. Les centres industriels et les principales industries . . . . .                       | 51     |
| » III. Les principaux centres de l'industrie :<br>Corinthe, Athènes, Délos . . . . .        | 94     |
| » IV. Exportations et importations . . . . .                                                | 132    |
| » V. L'Industrie et la population. Statistiques. . . . .                                    | 160    |
| » VI. L'Industrie dans les diverses classes de<br>la population . . . . .                   | 187    |
| » VII. L'Industrie dans les diverses classes de<br>la population ( <i>suite</i> ) . . . . . | 214    |
| » VIII. Les Idées morales sur le travail et les<br>travailleurs . . . . .                   | 234    |



**Livre II.**

*L'Industrie considérée au point de vue économique.*

|                                                                                   | Pages. |
|-----------------------------------------------------------------------------------|--------|
| CHAPITRE I. L'industrie domestique ou familiale à l'époque d'Homère . . . . .     | 265    |
| » II. L'industrie considérée au point de vue économique à l'époque historique . . | 284    |
| » III. Des différents modes de rémunération du travail . . . . .                  | 309    |
| » IV. La valeur réelle du salaire . . . . .                                       | 327    |

---



## LIVRE PREMIER.

### L'industrie considérée au point de vue de son importance comme facteur social.

---

#### INTRODUCTION.

Aucun peuple, si peu civilisé qu'il soit, ne saurait vivre sans industrie ou tout au moins sans certains métiers.

Au fur et à mesure que la civilisation progresse et que les besoins se multiplient, l'industrie grandit, pour finir, comme aujourd'hui, par tenir une place énorme dans la vie économique, sociale et politique. Toutes les questions qui la concernent sont au premier rang de nos préoccupations. Elle fournit le pain de chaque jour à des milliers d'individus. Les crises qui l'atteignent se répercutent sur tous les points d'un pays. Elle est l'une des conditions de la prospérité matérielle des nations; bien plus encore pèse-t-elle sur les idées et sur les sentiments et elle suscite partout de graves problèmes et de troublantes appréhensions.

Il y a, je pense, quelque intérêt à rechercher si les anciens nous ont devancés, ici comme ailleurs, ou bien si différente de la nôtre, leur situation économique leur a épargné nos inquiétudes et nos difficultés.

L'histoire d'ailleurs, comme tout le reste, subit de plus en plus l'action des tendances démocratiques de notre époque : elle se détourne des grands dont les hauts faits, les crimes et les idées l'ont tant préoccupée. Elle va, elle aussi, aux petits, et elle cherche à voir comment ils ont vécu, ce qu'ils ont pensé, ce qu'ils ont souffert.

En ce qui regarde l'antiquité, cette transformation de l'histoire est loin encore d'être accomplie. Depuis l'œuvre classique de Boeckh sur l'Économie politique des Athéniens <sup>(1)</sup>, aucun ouvrage de cette valeur n'a vu le jour <sup>(2)</sup>. Même les monographies sont rares. Sans doute, dans les livres qui s'occupent de l'antiquité, les questions économiques ont conquis quelque terrain. Les faits relatifs au commerce et à l'industrie n'y sont plus systématiquement passés sous silence. On pourrait plutôt se plaindre du contraire. En lisant certaines descriptions d'Athènes ou de Corinthe, on s'aperçoit aisément qu'elles ont été écrites, au siècle de la grande industrie, et l'on croirait voir Manchester ou Birmingham.

---

<sup>(1)</sup> Boeckh *Die Staatshaushaltung der Athener*, 3<sup>e</sup> éd. par Fränkel Berlin 1886 2 vol.

<sup>(2)</sup> On peut citer cependant le travail de Büchsenenschütz *Besitz und Erwerb im griechischen Altertum* Halle 1869. Si l'on voulait absolument trouver un pendant au livre de Boeckh, on pourrait accorder cette place à la récente *Histoire Grecque* de J. Beloch (*Griechische Geschichte* Strasbourg 1893 et 1897), à raison de l'attention que l'auteur accorde aux faits économiques. Je mentionnerai aussi : Pöhlmann *Geschichte des antiken Kommunismus und Sozialismus* Munich 1895 I et *Aus Altertum und Gegenwart* Munich 1895, ouvrages très importants pour l'étude des doctrines sociales des Grecs et pour celle du milieu, notamment au IV<sup>e</sup> siècle. Dans un ordre d'idées spécial, nommons l'ouvrage de P. Guiraud *La Propriété foncière en Grèce* Paris 1893.

Le problème consiste précisément à rechercher jusqu'à quel point ces analogies sont fondées et à placer l'industrie à son rang, suivant les pays et les époques, parmi les facteurs sociaux. C'est la première tâche qui s'impose à l'historien du travail et des travailleurs à une époque et dans un pays déterminé.

Il y a bien longtemps déjà que ce problème a été signalé par un économiste, qui avait quelque droit de parler aux historiens : Rodbertus <sup>(1)</sup> avait avancé cette affirmation, téméraire à première vue, que, dans l'antiquité, toute l'organisation était vraiment économique, c'est-à-dire reposait sur la maison οἶκος, sur la famille. La maison se suffisait à elle-même; la famille, par ses membres ou par ses esclaves, fabriquait les vêtements, les meubles, les instruments, tout ce dont elle avait besoin et ne dépendait de l'extérieur que pour quelques objets <sup>(2)</sup>.

Cette thèse passa d'abord inaperçue, ou, si les historiens la mentionnèrent, ils ne la soumirent pas à un examen approfondi.

Elle avait cependant pour elle la grande autorité d'Aristote <sup>(3)</sup>, dont elle ne faisait, au fond, comme on le

---

(1) Dans son travail : Zur Geschichte der römischen Tributsteuern seit Augustus Jahrb. 1. Nationalök u. Statistik IV 1865 339.

(2) P. 347 : Ein wohlbestellter Oikos beschafte alle Bedürfnisse dieses umfassenden Haushaltungskreises so ziemlich selbst und gewährte ihm deshalb eine Autarkie, ein Selbstgenüge .....

P. 345 : So gab es also, wie es nur einerlei Art von Einkommen, das Oikenvermögen, gab, auch nur eine Art von Einkommen, das Einkommen aus diesem einen Vermögen, dass nun noch gar, weil die Sklaverei " von Natur „ bestand, und also solches Vermögen von Natur selbstproduktiv war, nicht durch die Arbeit, sondern " durch die Natur „ den Besitzern abgeworfen war.

(3) Cf. infra, Livre IV, Ch. I.

verra, que reproduire la doctrine, mais en l'exagérant quelque peu.

Il a fallu, pour mériter cet examen, qu'elle fût reprise tout récemment par un écrivain tout à la fois économiste et historien, comme l'avait été Rodbertus. A deux reprises, Bücher l'a affirmée avec une nouvelle vigueur et une plus forte précision <sup>(1)</sup>.

Dans l'entretemps, maints économistes avaient émis des vues semblables. Roscher <sup>(2)</sup>, par exemple, avait distingué, dans l'histoire économique, plusieurs périodes <sup>(3)</sup>.

Hildebrand et List <sup>(4)</sup> de leur côté avaient essayé de

---

<sup>(1)</sup> Handw. der Staatsw. III. — Die Entstehung der Volkswirtschaft Tübingue 1893, 2<sup>e</sup> éd. 1898 et Die Wirtschaft der Naturvölker Dresde 1898. On trouvera une bibliographie complète de la question et un exposé des vues de Hildebrand, List, Bücher, Schmoller, dans E. von Philippovich Grundriss der politischen Oekonomie I 17 s. Voir aussi Rev. d'Économie politique VIII 1898 et M. Ansiaux Les principales phases de l'histoire économique Rev. de l'Univ. de Bruxelles IV Mars 1899.

Richard Mayr Lehrbuch der Handelsgeschichte Vienne 1894 28, adopte la même opinion : Die Hauptursache warum Gewerbe und Handel ein bescheidenes Mass nicht überschritten lag in dem Grundwesen der griechischen Stadt- und Hauswirtschaft. Jedes Haus brachte nach Möglichkeit alles hervor, was es bedurfte und ebenso suchte jede Stadt ihren Bedarf in jeder Richtung selbst zu genügen. Voir aussi le passage de Sittl Kunstarch. cité plus loin.

<sup>(2)</sup> Roscher Principes d'économie politique, Trad. Wolowski Paris 1855 I 105. Roscher a reconnu cette vérité importante : au point de vue économique, l'antiquité est en règle très générale restée bien en deçà de l'époque moderne.

<sup>(3)</sup> Cf. Rau Volkswirtschaftslehre, 6<sup>e</sup> éd. 114. Schäffle Das gesellschaftliche System der menschlichen Wirtschaft, 2<sup>e</sup> éd. 450.

<sup>(4)</sup> List Das nationale System der politischen Oekonomie 1843 Introd. Hildebrand Nationalökonomie der Gegenwart und Zukunft 1848 276 et Jahrb. f. Nat. u Stat. II 1864 1.

fixer les grandes dates du développement économique. List s'était attaché à établir la succession des modes de production : chasse et pêche, élève du bétail, agriculture, agriculture associée à l'industrie, agriculture associée à l'industrie et au commerce.

Hildebrand avait reconnu trois formes d'organisation : l'économie naturelle, *Naturwirtschaft*, l'économie reposant sur l'argent, *Geldwirtschaft*, et celle qui repose sur le crédit, *Creditwirtschaft*.

K. Marx appliqua à l'industrie la même idée d'un développement dans le temps <sup>(1)</sup>.

L'opinion des économistes a enfin rencontré chez les historiens, un adversaire qui l'a envisagée en face : Édouard Meyer <sup>(2)</sup> lui a consacré tout récemment une étude où il la considère dans ses termes les plus étendus, aussi bien pour l'Orient que pour la Grèce et pour Rome.

Je me propose de la reprendre à mon tour pour ce qui regarde l'antiquité grecque, mais il importe tout d'abord de poser exactement la question.

En effet, chercher à établir contre Rodbertus et Bücher qu'il y a eu *une* industrie, *un* commerce en Grèce ou à Rome, c'est se faire la partie trop facile. Qui donc, si ce ne sont des maçons, des charpentiers, des sculpteurs, des hommes de métier, a bâti le Parthénon ; qui a sculpté les statues, orné les vases qui remplissent nos musées, si ce ne sont des artistes de profession ? Il y a eu une industrie : ni Rodbertus, ni Bücher, malgré la raideur avec laquelle ils exposent leur thèse, n'ont pu songer à le contester. Il y a eu, à côté de cette industrie, un commerce qui en écoulait les

---

<sup>(1)</sup> Manifeste communiste.

<sup>(2)</sup> Die wirtschaftliche Entwicklung des Alterthums Jahrb. f. Nationalök. u. Statistik 3<sup>e</sup> F. IX 1895 696 et Die Sklaverei im Altertum Dresde 1898.

produits : qui donc aurait transporté en Italie et ailleurs ces vases fabriqués à Athènes ou à Corinthe, que les fouilles ont remis au jour? <sup>(1)</sup>

Quelle était l'importance de cette industrie? Tel est le premier point à examiner. Nous rencontrons un fait : il faut essayer d'abord de le mesurer exactement.

Quelle est l'organisation de cette industrie? Ce point tient au premier; cependant il en est distinct et doit être étudié à part. Après avoir mesuré le fait, nous chercherons à l'apprécier. La première de ces deux tâches relève de la statistique, l'autre de l'économie politique.

Nos recherches statistiques nous révéleront des types différents : le type ancien, conforme, dans les traits essentiels, à la définition de Rodbertus et de Bücher, le type moderne, que le commerce et, dans une moindre mesure, l'industrie ont constitué. Entre deux, des modalités mixtes. Nous serons donc amené à constater, dans certains états grecs, le passage de la phase purement "oikonomique", à une phase plus avancée. Nous aurons, dans notre livre II, à étudier les caractères de ce changement, dans notre livre III, l'expression dans la législation politique et civile, dans notre livre IV, l'action sur la vie même des cités.

Les moyens d'établir directement une statistique précise font défaut; je suis obligé de suppléer à leur absence par des procédés indirects : l'histoire, la démographie, les témoignages littéraires et épigraphiques, l'étude des idées morales, les fournissent. Par des voies nombreuses et diverses, souvent fort éloignées les unes des autres, nous arriverons à constater la faible importance de l'industrie en tant que facteur social, dans l'ensemble de la Grèce et dans les cités mêmes, où il a acquis le plus de puissance.

---

(1) Cf. *infra*. Livre I, Ch. II.

## CHAPITRE PREMIER.

### Principaux faits de l'histoire de l'industrie.

Quand on lit l'histoire de l'antiquité écrite par les anciens, on ne peut s'empêcher d'être frappé de l'idée qu'ils se font de la vie des sociétés humaines. Ils semblent ne s'être pas rendu compte de ce que, comme toutes les choses qui vivent, elles ont été soumises aux lois de la croissance et du changement. Les peuples leur apparaissent adultes presque au sortir du berceau <sup>(1)</sup>.

Les modernes ont été fort lents à se dégager de cette illusion ; dans le domaine qui nous occupe, on peut dire qu'elle pèse encore sur beaucoup d'entre eux. Du premier bond, les cités antiques sont arrivées à un haut degré de développement industriel <sup>(2)</sup>.

---

(1) Chez Plutarque, Athènes sous Thésée ; chez Tite Live et Salluste Conspiration de Catilina, Rome sous les rois.

(2) Busolt Gr. Gesch. I<sup>2</sup> : P. 442. Die Vermittlung des Verkehrs ging von Kreta auf die kleinasiatischen Pflanzstädte über Cf. p. 337 et p. 340. P. 446, Corinthe, à la fin du VIII<sup>e</sup> s., eine reiche Handelsstadt. P. 447, Corinthe, Seehandelstadt, Industriestadt et toutes les villes qui sont énumérées dans la suite de ce chapitre reçoivent dans des termes divers les mêmes qualificatifs : Corcyre, Égine, Chalcis, Érétrie. Je trouve la même conception de la situation économique de l'antiquité dans Radet La Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades Paris 1893 : P. 70, " Prodigieuse fortune économique „ de la Lydie. P. 96, L'affirmation de l'existence d' " un courant suivi, régulier d'affaires „ entre la côte et les hauts plateaux depuis l'an 800. P. 149, " Grands états maritimes du Péloponèse que le commerce et la navigation mettaient en rapport avec l'Ionie au VII<sup>e</sup> siècle : Argos, Sicyone, Corinthe. P. 185, La Lydie " un pays où tout le monde vivait du négoce. „



Je voudrais ne pas tomber dans la même erreur et, pour m'en préserver, réunir, en un bref tableau, les principales dates et les principaux faits de l'histoire économique de la Grèce. J'y distingue quatre périodes : une période purement agricole qui s'arrête au cours du VIII<sup>e</sup> siècle; une période durant laquelle naissent le commerce et l'industrie et qui comprend en partie le VIII<sup>e</sup> siècle et les VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles; une période durant laquelle ils atteignent leur plus haut développement et qu'on peut faire commencer au VI<sup>e</sup> siècle et finir au IV<sup>e</sup>; enfin la période de la ruine matérielle, à partir des dernières années du IV<sup>e</sup> siècle, en allant toujours en s'aggravant aux deux siècles suivants.

## I.

Quand les Grecs prirent possession de leur pays, celui-ci était encore couvert de forêts (<sup>1</sup>). Le premier travail de ses habitants fut la lente conquête de la terre de labour, du vignoble, du pâturage. Dans cette lutte contre la forêt, les Grecs perdirent peu à peu ce qui leur restait des vieilles habitudes nomades. Ils s'installèrent à demeure, au milieu des terrains défrichés dont ils continuèrent à reculer les limites. Thucydide a décrit admirablement ces temps reculés : (<sup>2</sup>) " Le pays qui porte aujourd'hui le nom de Grèce ne fut pas primitivement habité d'une façon stable, mais il fut le théâtre de fréquentes migrations. On abandonnait sans peine ses demeures, pour faire place à de nouveaux flots d'arrivants. Comme il n'y avait aucun commerce, aucune

---

(<sup>1</sup>) Les fouilles de Mycènes en ont donné la preuve : on y a retrouvé de nombreuses dents de sangliers, or le sanglier ne vit que dans les fourrés épais.

(<sup>2</sup>) I 2.

communication assurée ni par terre ni par mer, chacun exploitait son lot de terre uniquement dans la mesure de ses besoins, sans penser à amasser des richesses, ni même faire de plantations (car avec des villes ouvertes, on ne savait jamais si les récoltes ne seraient pas enlevées par des ravisseurs étrangers); enfin comme on espérait trouver partout la subsistance journalière, on émigrerait sans difficultés. Aussi la Grèce n'avait-elle ni grandes villes ni aucun des éléments essentiels de la puissance. »

Cette page n'est pas le produit d'une heureuse divination du génie : à l'époque de Thucydide et bien plus tard, certaines régions de la Grèce n'étaient pas encore sorties de cet état de civilisation toute primitive. Les rudes habitants de l'Étolie, de l'Épire, de l'Acarnanie, vivaient dans des villages ouverts, presque sans agriculture, du produit de leurs troupeaux, quand ils n'y ajoutaient pas le fruit du pillage. Ici encore, ils continuaient les traditions des anciens Grecs. « Fondant à l'improviste <sup>(1)</sup> sur des villes ouvertes, composées de bourgades séparées, ils les pillaient et tiraient de là leur principale subsistance. Cette industrie, loin d'être ignominieuse, procurait plutôt de l'honneur, témoins certains peuples continentaux qui, aujourd'hui encore, se font gloire d'y exceller..... Même sur terre on se pillait réciproquement. De nos jours encore plusieurs peuples de la Grèce continentale, tels que les Locriens-Ozoles, les Étoliens, les Acarnaniens et presque tous leurs voisins, conservent ces anciennes mœurs. L'habitude qu'ils ont d'aller toujours armés est un reste de l'ancien brigandage. »

Certaines régions de la Grèce furent plus heureuses : elles durent leurs progrès à diverses circonstances,

---

(1) Thuc. I 5.

comme à la fertilité plus grande de leur sol. La population, y vivant à l'aise, s'y installa d'une façon plus stable et les premières villes s'édifièrent. C'étaient Tirynthe, Orchomène, Mycènes, de bien petites villes encore. Derrière de solides murailles formées de gros blocs, le palais du roi, la place publique, le temple et quelques maisons : c'était tout <sup>(1)</sup>. Des villages qui ne devaient d'être nommés des villes qu'à ces murailles dont ils s'entouraient fièrement ; mais des villages qui furent les premiers centres de la vie civilisée, des villages qui furent le siège des premiers gouvernements régulièrement organisés.

Nous ignorons le siècle <sup>(2)</sup> qui vit s'édifier les citadelles de Troie, de Tirynthe et de Mycènes : il nous suffit de savoir qu'elles sont les plus vieux témoins de la civilisation en Grèce et que le point de départ de la civilisation mycénienne est antérieur de plusieurs siècles à l'époque d'Homère. Cette civilisation dont nous surprenons les premières manifestations dans les couches inférieures des ruines de Troie <sup>(3)</sup>, ne reste pas station-

---

(1) Plus tard, mais dans une haute antiquité encore, des faubourgs se créèrent autour de l'enceinte fortifiée et furent eux-mêmes compris dans la ligne des remparts, comme à Mycènes.

(2) Reisch Die mykenische Frage Verhandl. d. 42<sup>e</sup> Versamml. deutscher Philol. Leipzig 1894 102 : " Si nous ne pouvons déterminer à quelle époque la civilisation mycénienne est arrivée à son plein développement, nous reconnaissons qu'elle a fleuri pendant plusieurs siècles, en tout cas, jusqu'au 11<sup>e</sup> siècle „.

(3) De là, pour cette première phase de la civilisation, le nom de " civilisation troyenne „ ; mais elle ne se révèle pas seulement à nous par les découvertes de Troie-Hissarlik. Elle se manifeste encore à Théra, Chypre, dans les couches les plus anciennes de Tirynthe et de Mycènes, etc.

Le mot " civilisation égéenne „ indiquerait plus exactement le domaine sur lequel elle s'étendit. Elle fut suivie par la " civili-

naire. Elle marche d'un pas rapide de progrès en progrès. Mais qui pourrait calculer exactement son allure et mesurer la distance qui sépare ses débuts de la première date bien certaine (et encore!) que nous possédions, je veux dire l'époque d'Homère? Elle nous a gardé aussi quelque chose des mœurs et des croyances religieuses des premiers Hellènes : les Mycéniens enterrent leurs morts; les Grecs d'Homère consomment les cadavres sur un bûcher. Des changements aussi notables dans les usages et dans les idées qu'ils supposent, demandent pour s'accomplir plusieurs siècles; mais qui encore pourrait mesurer le mouvement de l'esprit hellénique (1)?

A l'époque de la splendeur de Mycènes et même à l'époque plus reculée de Troie, la terre et la guerre étaient les seules sources de la richesse. Le sol de la Grèce est pauvre et un pays encore tout primitifs'épuise bientôt par la guerre et par le brigandage. Là-bas sont éparpillées dans la mer, des îles nombreuses et plus loin un continent dont les rives forment le plus beau pays du monde sous le plus beau climat. Les Grecs commencent à se sentir à l'étroit chez eux. Quel fut celui qui donna le signal du départ et le premier s'en alla outremer conquérir de la terre? C'était sans doute quelque cadet de famille ne possédant en ce monde qu'une bonne épée, mais ayant au cœur l'amour des aventures et dans l'imagination ce qu'il faut de rêve pour faire un conquérant et un héros. Il réussit dans sa

---

sation mycénienne „ qui a rayonné, elle aussi, en dehors de son siège principal, à Tirynthe, en Laconie, en Attique, en Thessalie, en Crète, à Rhodes, même en Italie et en Sicile. Sur cette extension de la civilisation mycénienne, Busolt G. G. I.

(1) P. Cauer *Grundfragen der Homer. Kritik* Leipzig 1895 179. Reisch l. c. 113 conteste l'existence de ces différences de rites. Rohde *Psyché* 698.

téméraire entreprise : d'autres prirent le même chemin et tel partit simple écuyer qui devint roi <sup>(1)</sup>.

La race grecque se répandit ainsi peu à peu en dehors de ses frontières naturelles et d'île en île, passa la mer, comme on ferait d'un gué <sup>(2)</sup> et prit possession de l'Asie-Mineure. Ce mouvement d'émigration remonte très haut, suivant les apparences <sup>(3)</sup>; il acquit toute son intensité vers le XI<sup>e</sup> ou le X<sup>e</sup> siècle avant notre ère, à l'époque où les anciens plaçaient les invasions des peuplades du Nord dans la Grèce d'Europe. Quand il fut terminé, les Grecs possédaient le plus bel empire qui fut jamais. La mer Égée était devenue un lac grec. C'est le moment où la civilisation mycénienne jette le plus vif éclat. C'est le moment aussi où en Asie éclosent les premiers chefs-d'œuvre de la littérature grecque, l'Iliade et l'Odyssée <sup>(4)</sup>. Tels que nous les possédons, ils sont l'œuvre collective de plusieurs générations de poètes. La période principale de leur composition paraît devoir être cherchée au IX<sup>e</sup> et au VIII<sup>e</sup> siècle.

Nous sommes arrivés au terme de notre première période; arrêtons-nous un instant pour bien marquer son caractère économique. Je la prends dans sa pleine efflorescence, à l'époque homérique. La lecture la plus rapide de l'Iliade et de l'Odyssée donnera l'impression d'un état encore tout agricole <sup>(5)</sup>. La première des richesses est le bétail; il sert même de mesure de la

---

(1) Ces lignes ont été écrites après une lecture de *La Conquête de Constantinople*, par Villehardouin.

(2) Taine *Philosophie de l'Art en Grèce*.

(3) Ed. Meyer *Philol. N. F.* III 1890 492.

(4) La civilisation mycénienne coïncide donc, dans sa dernière période, avec la civilisation que décrivent ces poèmes.

(5) On trouvera plus de détails dans le chapitre I du livre II qui retrace la phase "oikonomique" du travail industriel.

valeur des choses; une esclave habile dans les travaux manuels est estimée à quatre bœufs <sup>(1)</sup>. Le sol est l'objet de la propriété privée. Quand Nausithoos fonde la ville des Phéaciens, il l'entoure d'abord d'un mur, bâtit des maisons, élève des temples aux dieux et partage le sol <sup>(2)</sup>. Hector excite ses compagnons au combat en leur rappelant qu'ils ont à sauver des atteintes de l'ennemi leur femme, leurs enfants, leur maison et leur lot de terre <sup>(3)</sup>.

La culture des arbres est déjà fort avancée : qu'on se rappelle le jardin d'Alcinoüs et celui de Laërte. La culture de la vigne particulièrement est fort répandue.

Enfin les princes et les rois ont chez eux des trésors dans lesquels ils réunissent des objets précieux, des vases, des étoffes, des armes.

Sans doute, il existe des hommes de métier : l'Iliade et l'Odyssée citent le charpentier et le maçon τέκτων, les potiers κεραμεῖς, le forgeron, les ouvriers du cuir, les mercenaires θῆτες. Ils pourvoient aux besoins de la cité, mais rien ne permet de supposer une véritable industrie dont les produits sortent du pays, en grand nombre, ni même une industrie indépendante qui se soit totalement substituée au travail domestique.

Dans l'ensemble, la famille a gardé son organisation fermée : tout ou presque tout se produit et se consomme dans son cercle.

On pourrait croire qu'il suffit d'employer, mais en les simplifiant, les traits de ce tableau pour peindre les temps antérieurs de la civilisation égéenne et de la civilisation mycénienne. Cependant la civilisation primitive de la Grèce ne s'est pas développée en dehors de tout contact avec d'autres civilisations et ses œuvres ne se sont pas renfermées dans le petit coin de terre où elles

---

<sup>(1)</sup> Il. XXIII 205.

<sup>(2)</sup> Od. VI 9-10.

<sup>(3)</sup> Il. XV 499.

sont nées. Il est nécessaire de considérer de plus près ces deux faits et d'examiner les conséquences qui pourraient en être tirées.

Lorsque les premiers résultats des fouilles de Schliemann furent connus, la question qui se posa tout d'abord fut celle de savoir qui étaient les Mycéniens <sup>(1)</sup> : Hellènes, Cariens, Phéniciens, barbares du Nord ? Le débat paraît clos aujourd'hui et l'on peut affirmer que les Mycéniens étaient les ancêtres des Grecs de l'histoire.

A ce problème s'en substitua immédiatement un autre : dès l'origine il avait été aperçu ; mais au fur et à mesure que les découvertes se multipliaient, la conviction se formait que la civilisation mycénienne avait rayonné bien en dehors de l'Argolide ; sur de nombreux points de la Grèce, on en retrouvait les traces. D'où venait-elle ? L'archéologie chercha son origine en Asie, sans trop pouvoir distinguer le peuple qui avait eu l'honneur d'être le maître des Grecs. On nomma l'Égypte <sup>(2)</sup>, la Chaldée <sup>(3)</sup>, les Hittites <sup>(4)</sup>, même la Perse, et comme entre l'Orient et l'Occident, il fallait un intermédiaire, on proposa pour ce rôle les Phéniciens. Le problème se compliqua encore : les fouilles en Égypte, en Italie, en Sardaigne, en Espagne et ailleurs,

---

(1) Je ne touche pas à la question de savoir qui étaient les plus anciens habitants de Troie. Il est possible qu'ils ne fussent pas Grecs, quoique leur civilisation soit la même que celle des peuplades grecques de la mer Egée.

(2) F. Petrie *The egyptian bases of Greek history J. of hell studies* XI, 271-7. Notes on the antiquities of Mykenæ *ibid.* XII 199.

(3) Perrot *Hist. de l'Art* VI 452 signale l'influence assyrienne dans des objets découverts à Gortyne.

(4) S. Reinach *La Crète mycénienne Anthropol.* 1894, admet le caractère hittite de la civilisation mycénienne, mais le foyer primitif de cette civilisation n'est pas chez les Hittites.

mirent au jour des objets qui rappelaient ceux de Mycènes <sup>(1)</sup>. On ne se découragea pas : il suffisait d'allonger les voyages des Phéniciens. Et dans ces siècles reculés, 2000 ou 1500 ans avant l'ère chrétienne, la mer Égée et la Méditerranée étaient sillonnées par leurs navires. " La Méditerranée devint un lac phénicien " <sup>(2)</sup>.

La Sicile a été visitée à l'époque mycénienne par les Phéniciens <sup>(3)</sup>. Ce sont eux qui ont recruté en Sardaigne, ces Shardanas qui, depuis Seti I (environ 1400 av. J.-C.) figurent parmi les mercenaires des Pharaons; ce sont eux encore qui ont porté dans cette île les produits de l'industrie mycénienne <sup>(4)</sup>. Les maçons vont de cour en cour et bâtissent pour les souverains, des palais dans la plaine du Caystre, ou sur les bords du lac Copaïs <sup>(5)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> Tombeaux à coupole en Sicile près de Syracuse, en Étrurie, en Portugal, en Sardaigne; dans les îles Baléares, des tombeaux de pierre qui rappellent les tombes à coupole. A ce sujet, Meyer remarque qu'il est difficile de savoir s'il les faut attribuer à un développement analogue ou à une transmission. Dans ce cas, les intermédiaires seraient encore les Phéniciens, *Gesch. des Altert.* II 166. Meyer est plus hardi pour les emprunts faits aux Phéniciens par la Sardaigne.

<sup>(2)</sup> Meyer l. c. II, 142.

<sup>(3)</sup> Orsi *Monumenti antichi* II 34.

<sup>(4)</sup> Meyer l. c. II 208. Voir sur cette identification douteuse des Shardanas et des Sardes Busolt *Gr. Gesch.* I<sup>2</sup> 110.

Bulletin de la Soc. nation. des Antiquaires de France 1897 : D'après E. de Rougé, des figurines du musée de Cagliari semblent être des représentations de ces guerriers Shardania ou Shardagnes autrefois soudoyés par les souverains d'Égypte. M. Babelon croit que les Sh. n'étaient pas un peuple localisé mais un rameau s'étendant sur toute l'Europe du Sud.

<sup>(5)</sup> Meyer l. c. 165.



De nouvelles découvertes vinrent encore multiplier les difficultés du problème : ce n'était plus seulement la civilisation mycénienne que l'on rencontrait en dehors du lieu d'origine qui lui avait été attribué; la civilisation antérieure, la civilisation égéenne, se révélait tout à coup sur les points les plus opposés, en Égypte, en Italie, en Espagne. Pour expliquer cette apparition, il suffisait de reculer dans le temps les expéditions commerciales des Phéniciens. Dès une très haute antiquité, ces hardis navigateurs servent d'intermédiaires entre les habitants des côtes et des îles de la mer Égée et ceux de l'Italie. Les Égéens ne restent pas inactifs et ce sont eux qui visitent l'Espagne entre l'an 3000 et l'an 2000 avant notre ère.

L'existence de très anciennes relations des habitants de la Grèce avec l'Asie et même avec certains peuples de l'Europe est un fait qui est hors de doute. Déterminer les résultats réciproques de ces relations, rechercher ce que la Grèce emprunta à l'étranger, ce qu'elle lui donna en retour ne rentre pas dans notre tâche. Nous nous contenterons d'observer que ces relations ne furent pas aussi étroites ni aussi dépendantes du côté de la Grèce qu'on ne se l'imagine parfois sous l'influence de ce que M. S. Reinach a appelé le mirage oriental.

Personne ne contestera " d'une façon générale, l'influence de l'Égypte, de la Chaldée, de la Phénicie, sur la civilisation ancienne de la Grèce et l'Italie „ (1).

---

(1) S. Reinach Le mirage oriental L'Anthropologie IV 1893 539 et 699. " D'une manière générale l'influence de l'Égypte, de la Chaldée, de la Phénicie sur les civilisations anciennes de la Grèce et de l'Italie ne peut être révoquée en doute par aucun archéologue bien informé. Mais on doit essayer d'en préciser la nature et les dates, de mettre en lumière ce que le courant européen a fourni de matériaux, de formes et d'idées à une œuvre évidemment très complexe, qui doit être analysée avec patience et non jugée en bloc „.

D'autre part, de quel droit représente-t-on les Grecs de Mycènes, comme des barbares qui ont besoin de tout apprendre d'autres peuples? Qui saurait dire quel était le patrimoine commun des peuples aryens <sup>(1)</sup>, ce que les Hellènes en apportèrent avec eux dans leur pays, ce qu'ils y ajoutèrent? Enfin, est-on bien sûr que l'Orient n'ait jamais rien reçu de l'Occident? On peut trouver audacieuse " l'hypothèse d'une civilisation néolithique primitive ayant rayonné en éventail de l'Europe du Nord „ : on ne saurait nier la possibilité et la réalité de réactions exercées par l'Occident sur l'Orient.

Si grande que l'on fasse la part de l'originalité dans la civilisation mycénienne, elle a reçu un appoint sérieux de l'Asie; d'un autre côté, elle offre des analogies avec la civilisation primitive de l'Europe : ces analogies s'expliquent ou par des emprunts faits à une source orientale commune, ou c'est Mycènes qui imite, ou c'est elle qui est imitée. De toutes façons, entre l'Asie et l'Europe et entre les différentes régions de celle ci, des relations ont existé à une époque très reculée.

J'arrive à la question qui nous intéresse surtout. Sous quelle forme ces relations s'exercent-elles? Par la voie de mer ou simplement par la voie de terre, de proche en proche, les idées et les formes artistiques passant de l'un à l'autre?

Si elles prennent la voie de mer, par qui s'exercent-elles, par les Phéniciens seuls, ou par eux et par les Égéens d'abord, puis par les Mycéniens?

Chez tous les peuples qui n'ont pas dépassé l'état de nature, les migrations d'idées et d'objets artistiques

---

(1) S. Reinach *Casques mycéniens et illyriens* Anthrop. 1896 270 affirme l'existence d'un capital artistique primitif. Cette civilisation était celle de l'Europe entière. Elle était la civilisation des peuples aryens, commune à tous.

suivent d'abord la voie de terre. Elles supposent non un commerce maritime, ni même un véritable commerce terrestre, mais seulement des échanges de voisin à voisin. Les produits d'une nation circulent ainsi chez les autres peuples et parfois, franchissant de nombreuses étapes, arrivent bien loin de leur point de départ.

D'où proviennent ces haches de jade que Schliemann <sup>(1)</sup> a rencontrées à Hissarlik? Leur provenance la plus lointaine est le centre de l'Asie, dans les monts Kuen-Lun. La précieuse pierre a passé de main en main depuis son lieu d'origine jusqu'aux rives de l'Asie-Mineure.

Un autre exemple nous est fourni par ces petites idoles grossièrement modelées, qui représentent une femme dont les mains croisées sur la poitrine pressent les seins. C'est la déesse qui personnifie l'éternelle fécondité de la nature. " C'est en Chaldée que ce type a dû prendre naissance, puis, de proche en proche, il s'est répandu chez les nations voisines. Il paraît être arrivé, par l'intermédiaire des populations syro-cappadociennes, jusqu'aux riverains de la mer Égée, " <sup>(2)</sup>. Et faut-il rappeler les migrations mystérieuses de l'ambre et de l'étain ? <sup>(3)</sup>

Est-ce là le seul moyen par lequel, aux époques égéenne et mycénienne, l'Europe et l'Asie ont été mises en communication ?

Les premiers, les Phéniciens ont créé le commerce maritime et international. Ce petit peuple était admirablement placé pour accaparer tout le marché des pays que baigne la Méditerranée. Il avait derrière lui ou à côté, les grands empires de l'Orient, l'Assyrie, la Perse,

---

<sup>(1)</sup> Schliemann *Ilios* 299.

<sup>(2)</sup> Perrot *Hist. de l'Art* VI 740.

<sup>(3)</sup> *Infra*, Livre I, Ch. II.

l'Égypte ; devant lui, la mer. Il prenait pied d'abord dans l'île de Chypre ; de là, une courte navigation conduisait à Rhodes où s'entrecroisaient les routes commerciales vers la mer Égée <sup>(1)</sup>. De Rhodes, trois lignes se dirigent, par la mer Égée : l'une, le long de la côte occidentale de l'Asie vers le Nord, l'autre à travers les Cyclades, vers le golfe Saronique et la baie d'Argos ; la troisième par la Crète et Cythère vers la côte Sud du Péloponèse et la mer Ionienne et la mer de Corinthe. Les Phéniciens prirent possession de ces lignes ; ils ne tardèrent pas à les prolonger et ainsi s'établirent en Afrique, en Sicile, en Sardaigne et poussèrent même jusqu'en Espagne.

Mais de quand date leur domination dans la mer Intérieure ? De quand datent leurs relations suivies avec la Grèce ? Comment, si le commerce international des Phéniciens est dans toute sa prospérité, dès l'époque mycénienne, comment retrouve-t-on à Mycènes, si peu d'objets que l'on puisse, d'une façon certaine <sup>(2)</sup>, attribuer à l'art phénicien <sup>(3)</sup> ?

---

<sup>(1)</sup> O. Noël Histoire du commerce du monde Paris 1891 T. I Temps anciens et moyen-âge.

<sup>(2)</sup> Images d'Astarté, etc. Helbig Hom. Epos<sup>3</sup> 33. Et de même pour l'Espagne : on n'y a découvert qu'un seul monument phénicien de la basse époque.

<sup>(3)</sup> S. Reinach Le Mirage oriental 729. Il y a eu un temps où, dans le premier acte de l'histoire grecque, les Phéniciens tenaient le rôle principal. On ne se contentait pas d'en faire de hardis navigateurs : on les appelait en Grèce même. Ils y fondaient des colonies. Corinthe était l'un de leurs premiers établissements. Depuis lors, ils ont considérablement déchu : on est généralement d'accord pour leur refuser des colonies. Même leurs relations commerciales avec la Grèce ont perdu de leur intensité. Meyer Gesch. d. Alt. II 174 retire l'opinion émise I 204 que la plupart des objets de métal trouvés dans le domaine

Ce n'est point un fait fortuit, si, chez Homère, les marchands Phéniciens sont plus rares dans les parties anciennes que dans les parties modernes des épopées : un certain intervalle de temps s'est écoulé depuis la

---

de la civilisation mycénienne et à Troie seraient phéniciens et que le style géométrique serait d'origine phénicienne.

Les Phéniciens ont de nouveau regagné du terrain depuis le mémoire de W. Helbig sur la question mycénienne *Mém. Acad. Inscr.* XXXV 1896; tous les produits de la civilisation mycénienne seraient phéniciens; les objets en métal et même les céramiques auraient été importés par le commerce phénicien. D'après M. Pottier, la céramique serait indigène, mais fabriquée d'après les modèles orientaux, Musée national du Louvre, Catalogue des vases en terre cuite 1<sup>re</sup> partie. Cf. du même auteur *Rev. Ét. Gr.* VII 1894 117.

Je ne puis donner ici à l'examen de ces questions tous les développements qu'elles méritent : deux thèses sont en présence, la thèse « phénicienne », de Helbig et la thèse « anti-phénicienne », de Be'loch. Les considérations sur lesquelles s'appuie cette dernière thèse me paraissent très fortes. Il me semble en outre que, pour rendre son argumentation tout à fait probante, M. Helbig devrait dater d'une façon certaine, les objets trouvés à Mycènes, qu'il attribue aux Phéniciens. Il est vrai, dans l'épopée, ce sont ces derniers qui apportent en Grèce les œuvres d'art les plus précieuses; il ne nous est pas démontré que les trésors artistiques de Mycènes ne se sont pas formés, en partie, dans les derniers temps de l'époque mycénienne.

L'hypothèse de M. Helbig peut rendre compte de certains faits, tels que l'extension des types mycéniens; mais elle manquera de base solide, tant que nous resterons dans l'ignorance des productions anciennes et de l'histoire de l'art phénicien. La thèse « antiphénicienne », n'exclut d'ailleurs pas toute relation entre la Grèce et la Phénicie : c'est l'intensité du commerce, à ces époques reculées, qui est contestée. On pourrait admettre l'importation de bon nombre des objets mycéniens : encore le commerce qui les aurait apportés ne serait-il pas nécessairement un « grand commerce maritime et international », puisque cette importation se répartirait sur plusieurs siècles.

composition des premiers chants <sup>(1)</sup>. Les Phéniciens, durant cet intervalle ont étendu leurs entreprises; dans les siècles contemporains des premiers essais de l'épopée, ils sont semblables à ces oiseaux de passage qui ne se montrent que de loin en loin, selon les hasards des saisons ou des années : plus tard, ils vont et viennent de l'Asie à l'Europe; les Grecs se sont familiarisés avec eux, leur ouvrent leurs ports et s'habituent à recevoir de leurs mains les marchandises qui forment la cargaison des navires.

Si même, dès avant Homère, les Mycéniens ont été visités par les commerçants phéniciens, ils ne se sont pas laissé tenter par leur exemple. Ils n'étaient pas étrangers à la navigation <sup>(2)</sup>. Mais à l'époque d'Homère encore, le Grec contemple la mer avec terreur. Son imagination peuple les régions lointaines, de monstres redoutables. Lisez tout spécialement l'Odyssée : vous aurez cette impression que la mer est cruelle, que son immensité est peuplée d'épouvantes, que ses colères sont subites et irrésistibles. Le poète qui a conté les voyages d'Ulysse n'appartenait pas à une race habituée à la mer. Les peuples maritimes aiment l'Océan, même dans ses fureurs. Les Vikings d'autrefois se raillaient de ses

---

<sup>(1)</sup> Beloch G. G. I 73. Le même *Die Phoeniker im aegaischen Meer* Rh. Mus. 48 1893. Voir encore sur l'apparition relativement tardive du commerce phénicien dans la Méditerranée, v. Duhn *Gesch. Campaniens* 142; cf. Helbig *Hom. Epos* 21. D'après les découvertes archéologiques, relations commerciales actives entre la Phénicie et la Crète au 8<sup>e</sup> et au 7<sup>e</sup> siècle, F. Halbherr et P. Orsi *Museo Italiano* II 1888 689.

<sup>(2)</sup> On a même remarqué que les Grecs se sont familiarisés avec la mer, à une époque antérieure à celle de leurs relations avec les Phéniciens. On en donne comme preuve que les termes de marine sont purement grecs, Schrader *Handelsgeschichte und Warenkunde* Iena 1886 43.

emportements et de ses mystères. Sur leurs frêles embarcations, ballottées par les flots et les vents, ils luttèrent des avirons et de la voile et, entraînés par les courants ignorés, ils s'en allaient hardiment à la découverte des nouveaux mondes.

Il faudra bien longtemps pour que le Grec acquière cette hardiesse, pour que la mer cesse de lui inspirer une certaine peur. Cette impression ne s'est pas dissipée à l'époque d'Hésiode (VII<sup>e</sup> siècle) <sup>(1)</sup> ; le marin ne se risque pas en toute saison ; l'on dirait un novice qui craint de perdre de vue la côte et qui, au moindre coup de vent, tremble pour sa vie.

Mais où sont, dans l'Iliade et dans l'Odyssée, les commerçants grecs ? Et cependant ces poèmes marquent le sommet de la civilisation mycénienne : faudrait-il admettre qu'en se développant, elle serait retournée en arrière, à la phase agricole <sup>(2)</sup> ? On l'a remarqué d'ailleurs, les plus anciennes cités de la Grèce sont bâties à une certaine distance de la mer <sup>(3)</sup>. Mycènes en est éloignée de 15 kilomètres, Troie et Tirynthe en sont plus rapprochées, mais elles paraissent avoir été bâties plutôt pour dominer la plaine. S'il n'y a pas eu, chez les Égéens ni chez les Mycéniens, de commerce maritime, bien moins encore y a-t-il eu une véritable industrie. Certes les remparts de Mycènes ne sont pas l'œuvre grossière d'une peuplade de sauvages : ils attestent la connaissance de l'art des fortifications. A Tirynthe,

---

(1) Œuvres et jours.

(2) C'est ce que ne craint pas de soutenir Schuchhardt : les Achéens étaient un peuple de navigateurs et entretenaient des relations commerciales avec les îles de la mer Égée et les côtes d'Asie. Plus tard ils abandonnèrent le commerce avec ces régions aux Phéniciens, Schuchhardt Schliemann's Ausgrabungen.

(3) Thucydide a déjà fait cette remarque I 7.

comme à Mycènes, des peintres, des ornementistes, des sculpteurs ont travaillé à la construction des palais. Les vases sont l'œuvre d'artistes expérimentés : les objets d'or demandent des mains habiles et exercées.

De tous les produits de l'art mycénien, ce sont surtout, sinon uniquement, les vases qui se sont répandus en dehors de la Grèce. Admettons même qu'ils aient été tous fabriqués en Argolide, ce qui est douteux; ils ne peuvent fournir un aliment à un commerce considérable, ni susciter une industrie prospère. Ils supposent quelques artistes, créant les formes et les décors. Ils représentent des objets de prix, qui, tant qu'ils sont apportés de l'extérieur, ne sont encore acquis que par les princes et les nobles (1).

L'érudition contemporaine se figure volontiers, dans une très haute antiquité, les mers traversées par des

---

(1) Ce que dit Sittl, vrai pour l'époque historique, l'est encore bien plus pour l'époque mycénienne. Sittl *Kunstarch.* 168 : Das Altertum kennt, wie das Mittelalter, nur Hausindustrie welche je nach den Leben- und Vermögen Verhältnisse eines Volkes vorwiegend von Sklaven oder Frauen, auch von dem Herrn des Hauses ausgeübt wird und das professionsmässige Handwerk, dagegen keinen eigentlichen Fabrikbetrieb; dadurch ist die geisttötende Massenherstellung nach einem Modell ausgeschlossen. Die ordinäre Arbeit (Flechtwerk, Gewebe, grobe Töpferwaaren und Holzarbeiten) verbleibt zum grossen Theile der Hausindustrie; der strebsame Gewerbetreibende grübelt also nicht über Verbilligung und Beschleunigung seiner Arbeit nach, sondern bemüht sich nur um deren Vervollkommen. Das antike Handwerk ist im grossen und ganzen Kunstgewerbe und Luxusindustrie. Jeder einzelne arbeitende bedeutet ausser der mechanischen Arbeitskraft auch eine Summe von erlerntem Können und est ist kein Wunder dass die Wörter « τέχνη » und « ars », Wissenschaft, Handwerke und Künste in dem Gedanken dass jegliche nicht maschinenmässige Arbeit eine Kunst sei, einträchtig umfassen.



navires chargés de marchandises : la mer était encore une vaste solitude dont les chemins n'étaient parcourus que par de rares explorateurs. Elle voit à côté du palais du roi, l'atelier, même l'usine, le travail industriel créant la richesse : les Grecs de Mycènes, comme ceux d'Homère, soldats et pillards, s'enrichissent par la guerre. Ils ont de vastes domaines, des troupeaux, des vignobles. L'épée <sup>(1)</sup> et la charrue : voilà les deux instruments qui alors créent le capital.

## II.

Notre deuxième période (VIII<sup>e</sup>, VII<sup>e</sup>, VI<sup>e</sup> siècles) voit naître et se développer le commerce et l'industrie. Cependant, ils ne marchent pas de front : le commerce devance l'industrie.

Comme on l'a vu, les Grecs ont commencé par habiter dans des villages ouverts : ceux-ci n'ont entre eux que des relations peu suivies. Il n'existe que l'unité assez relâchée de la peuplade. Cependant, par-ci par-là, certains villages sont montés au rang de villes et de capitales d'états. L'unité d'un gouvernement régulier, se faisant sentir sur tous les points d'un canton et fondant tous les habitants en un même état, devient de plus en plus solide. Dans certains cantons, particulièrement au Nord de la Grèce, cette transformation ne s'accomplit pas et jusque bien tard, ils ne connaissent que les groupements de villages <sup>(2)</sup>. Ailleurs, à Corinthe, à Athènes, à Mégare, etc., elle est achevée ou en voie de s'achever au VIII<sup>e</sup> siècle. L'unification du pays

---

(1) Cf. les vers du Crétois Hybrias Ath. XV 695 F. Ἔστι μοι πλοῦτος μέγας ὄρου καὶ ξίφος | καὶ τὸ καλὸν λαισέϊον, πρόβλημα χρωτὸς. | τοῦτω γὰρ ἄρῳ, τοῦτω θερίζω κτλ.

(2) Kuhn Die Entstehung der Städte der Alten.

s'opère sous la direction du gouvernement central et l'indépendance première des bourgades s'efface peu à peu.

A ce premier fait s'en rattache immédiatement un autre, car il reçoit de celui-là son caractère.

Depuis qu'il s'est manifesté, c'est-à-dire depuis plusieurs siècles déjà, le mouvement colonisateur ne semble pas s'être un instant ralenti. Mais le théâtre sur lequel il se produit, s'est bien élargi. Dans l'Odyssée, l'horizon géographique est déjà plus étendu que dans l'Iliade. Elle connaît d'une façon plus précise l'Italie, l'Égypte. Les Grecs se familiarisent avec ces régions éloignées et peu à peu les débarrassent des monstres dont l'Odyssée les peuplait encore et c'est vers l'Italie que tout d'abord se dirige l'émigration. Celle-ci a pris un nouveau caractère. Aux siècles antérieurs, elle est livrée au hasard : ce sont des bandes qui s'en vont au-delà des mers et se répandent en désordre. A présent l'émigration est mieux disciplinée et mieux dirigée : c'est qu'elle part d'états plus fortement organisés et qu'ici comme ailleurs, l'autorité substitue des plans raisonnés aux entreprises aventureuses des individus. Toutefois ce changement ne s'accomplit pas du premier coup : ainsi la colonisation achéenne et la colonisation locrienne en Italie ressemblent encore aux anciens exodes qui ont peuplé l'Asie Mineure. Il n'est pas inutile de nommer les états de la Grèce propre qui, au VIII<sup>e</sup> et au VII<sup>e</sup> siècle, prirent une part prépondérante à la colonisation de l'Italie et de la Sicile ; ce furent Chalcis (fonda Naxos, Cumes avec Érétrie) <sup>(1)</sup>, Corinthe (fonda Corcyre, Syracuse). Athènes à qui l'on attribue un si grand rôle dans

---

(1) Ces fondations de Chalcis, d'Érétrie et de Corinthe ne sont citées qu'à titre d'exemples. On trouvera plus de détails dans Busolt G. G. I<sup>2</sup>, Beloch G. G. I.

la première colonisation s'abstient : les villes que je viens de citer l'ont dépassée au point de vue de la richesse et de la puissance.

Bientôt, le mouvement se dirige vers les côtes de la Thrace et ici encore Chalcis et sa voisine Érétrie tiennent la tête.

Au VII<sup>e</sup> siècle (1), les Grecs tentent la colonisation des côtes de la Mer Noire et cette fois, c'est Milet qui joue le rôle principal. Elle établit dans le Pont 90 villes. La côte européenne, comme la côte asiatique, se couvrent de cités grecques. Mégare mérite aussi une mention pour la fondation de Mégara Hyblaea en Sicile et pour celle de Byzance et de Chalcédoine.

Au milieu du VII<sup>e</sup> siècle, l'Égypte s'ouvre aux Grecs et ils y fondent d'importants établissements.

Tout à la fin du VII<sup>e</sup> siècle, de nouvelles régions sont découvertes. Hérodote raconte qu'un vaisseau samien allant en Égypte fut saisi par la tempête et jeté en Espagne, à Tartessos, le riche pays de l'argent (2).

Vers la même époque (vers 600), Phocée fondait Alalia, dans l'île de Corse, et Marseille. Marseille elle-même envoyait comme autant d'essaims peupler Emporiae vers la côte d'Espagne, Nice, Antipolis, etc. sur la côte de Ligurie.

Enfin sur la côte de la Lybie, s'élevait Cyrène. Les Grecs prenaient pied en Afrique.

Au VI<sup>e</sup> siècle, un arrêt se produit. La Grèce se heurte à des puissances rivales. La principale est Carthage. Les Grecs rencontrent les Phéniciens en Afrique d'abord,

---

(1) Les dates de fondation des colonies sont, on le comprend, fort incertaines. Cf. Pauly-Wissowa : Apoikia.

(2) Hérod. IV 152. Hérodote remarque que ce marché était encore intact, n'avait pas encore été visité, τὸ δὲ ἐμπόριον τοῦτο ἦν ἀκέραιον τοῦτον τὸν χρόνον. Il était tout au moins encore ignoré des Grecs.

puis en Sicile, enfin en Espagne. En Sicile, les deux nations se tiennent en échec. En Espagne, les Phéniciens acquièrent un monopole. Ils s'en constituent un pour le commerce avec l'Atlantique : les navires étrangers sont exclus des eaux carthaginoises <sup>(1)</sup>.

Les Grecs eurent aussi à compter avec un peuple, alors dans tout son éclat, avec les Étrusques : ils les trouvèrent en Campanie. Ils les rencontrèrent sur mer et la bataille d'Alalia (vers 535) livrée contre les flottes réunies des Carthaginois et des Étrusques, détermina l'abandon de la Corse par les Phocéens et l'arrêt de la colonisation dans ces régions.

Je ne crois pas que ce soit la seule cause : il y en a une autre dans les changements qui s'opéraient alors dans le régime économique de beaucoup de cités grecques. La coutume ancienne, qui faisait de la terre un patrimoine inaliénable et indivisible, s'en allait. Autrefois l'aîné seul avait eu l'administration <sup>(2)</sup> du lot de terre, du kléros ; le plus souvent il ne suffisait pas à l'entretien de la famille entière et les cadets, plutôt que de rester à la charge de l'aîné et de vivre avec lui et les siens dans la misère, émigraient ; ou bien si ce n'était pas la misère qui les chassait de chez eux, fatigués d'être dans la dépendance d'autrui, ils partaient pour la conquête de la fortune et de la liberté. Au VI<sup>e</sup> siècle, dans beaucoup d'états, ces vieilles coutumes se dissolvaient et d'ailleurs les cités, enrichies par le développement relativement considérable du commerce et même de l'industrie, subvenaient plus aisément aux besoins d'une population plus nombreuse.

L'empire que la Grèce avait conquis restait immense et jamais peuple de l'antiquité ne fut mieux placé pour

---

<sup>(1)</sup> Strab. XVII 1, 19.

<sup>(2)</sup> Peut-être même la propriété. Cf. Swoboda Kolonisation (griechische) Handwört. der Staatsw. Suppl. 1897.

le commerce et pour l'industrie. Cet empire ne formait qu'une frange, une bordure tout autour des mers <sup>(1)</sup>. Les Grecs étaient semblables à des grenouilles au bord d'une mare <sup>(2)</sup>.

Derrière cette bordure, il y avait des peuples industriels et riches, comme l'Égypte ou les empires de l'Asie; ailleurs, des peuples barbares encore, simples dans leur vie, mais nombreux, comme les Gaulois et les Italiens. La Grèce pouvait acquérir chez tous ces peuples une vaste clientèle.

Les cités grecques elles-mêmes offraient un marché des plus étendus et de besoins fort variés. La Sicile et l'Italie avaient leur blé; la Grèce d'Europe et les îles (Athènes, Chio, Rhodes, etc.) avaient le vin; les villes de la Crimée, le blé encore; ailleurs, comme en Thrace, le bois; dans le Pont, le poisson, le cuir, les métaux; en Asie (Milet), en Europe (Mégare, Athènes), la laine.

Quand se place le changement que nous venons de constater, quand apparaît le commerce en tant que facteur social, à côté ou en dessous de l'agriculture?

On peut fixer comme date le VIII<sup>e</sup> siècle, mais surtout le VII<sup>e</sup> siècle <sup>(3)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> Cic. de Rep. II 4. Ita ut barbarorum agris quasi adtexta quædam videretur ora esse Græciæ.

<sup>(2)</sup> Plat. Phed. 109 B.

<sup>(3)</sup> Beaucoup d'auteurs, par exemple Müller Privatalt. 476 et Grote Hist. of Greece III Chap. XXI introduisent ici et même au siècle précédent, un événement qui, s'il était certain, serait considérable. La Grèce, disent-ils, s'affranchit alors des Phéniciens et de leur monopole commercial, bien plus, elle institue contre ses anciens fournisseurs une concurrence victorieuse. Sans doute au VII<sup>e</sup> siècle, le commerce grec est né, il va grandir, mais il n'a pas chassé les navires phéniciens des ports grecs, qu'ils ne visitent d'ailleurs d'une façon régulière et suivie que depuis le siècle précédent. J. Beloch article cité Rh. Mus.

Le VII<sup>e</sup> siècle est le siècle de l'apparition de la monnaie en Grèce. Aristote (1) en a admirablement décrit la fonction : les hommes débutent par des échanges en nature ; mais le cercle des échanges s'élargit et pour assurer, malgré l'éloignement, la circulation des produits dont les uns ont besoin, dont les autres possèdent un surplus, on emploie tout d'abord une matière comme le fer ou l'argent. Cette matière utile par elle-même était aisément maniable ; on la pesait et on la mesurait. Plus tard on y frappa une empreinte qui en indiqua la valeur. Et la conséquence fut le commerce de détail, excessivement simple dans l'origine, mais qui, perfectionné bientôt par l'expérience, révéla, dans la circulation des objets, les sources et les moyens de profits considérables (2).

Aristote n'exagère pas la portée du fait qu'il signale : monnaie et commerce sont deux phénomènes concomitants. De plus sous cette nouvelle forme, la richesse devient plus mobile ; une plus vaste carrière est ouverte à la spéculation ; la monnaie facilite l'enrichissement des uns, la ruine des autres. Enfin, sous cette forme maniable, la richesse est plus tentante : elle sollicite davantage l'avidité, elle excite la cupidité. L'or et l'argent fournissent à l'avarice des joies inconnues et des moyens de les satisfaire. Tels sont les crimes que Platon et Aristote lui reprochent. A leurs yeux, ils ne compensent pas ses bienfaits. Tout n'est pas imaginaire dans ces accusations (3). Pour le moment, il suffit de marquer la grande date que fut, dans l'histoire économique et sociale, l'introduction de la monnaie.

---

(1) Polit. I 1257 a 30, trad. B. Saint-Hilaire.

(2) Cunningham *Western civilization in its economic aspects* Cambridge 1898 81 : les effets de l'invention de la monnaie y sont heureusement décrits.

(3) Cf. *infra*, Livre IV, Ch. II.

Les premières monnaies officielles furent frappées en Lydie, sous Gygès, dans le premier tiers du VII<sup>e</sup> siècle. Cet exemple fut imité par les cités ioniennes, Milet, Samos, etc. Enfin, un peu avant le commencement du VI<sup>e</sup> siècle, Égine adopta la monnaie, puis Chalcis et Érétrie, plus tard Corinthe et enfin, au début du VI<sup>e</sup> siècle, Athènes.

Cette histoire de la monnaie est l'histoire même du développement économique des cités grecques d'Europe : elle marque le rang et l'importance de chacune dans l'ordre même où elles viennent d'être nommées.

Le VII<sup>e</sup> siècle n'est pas seulement le siècle de la monnaie, il est aussi celui des inventions industrielles et d'abord la soudure du fer ; jusque là, l'ouvrier, fabriquant une cuirasse ou un bouclier, forgeait chaque pièce à part et formait un ensemble à l'aide de rivets et de crampons. C'est ainsi que s'y prend Héphestos pour le bouclier d'Achille dans l'Iliade <sup>(1)</sup>. Glaucos de Chios, au dire d'Hérodote <sup>(2)</sup> trouva le moyen de souder le fer. Peu après, deux Samiens, contemporains de Crésus, Rhoecos et Théodore découvrirent la fonte et le coulage du bronze <sup>(3)</sup>. La céramique fait de son côté de notables progrès <sup>(4)</sup>. Au VIII<sup>e</sup> et au VII<sup>e</sup> siècle, les types commencent à se diversifier et à se perfectionner.

Il faut noter la création des premières flottes de guerre : elles attestent de grands progrès dans la construction des navires <sup>(5)</sup>. Elles assurent aussi la liberté des mers

---

<sup>(1)</sup> VIII 471.

<sup>(2)</sup> I 25.

<sup>(3)</sup> Paus. VIII 148.

<sup>(4)</sup> Pour plus de détails sur l'industrie de la céramique, Livre I, Ch. II.

<sup>(5)</sup> Thuc. I 13 : Corinthe est la première ville d'Europe qui construit des trières ; Ameinocles de Corinthe construit pour Samos quatre trières à la fin du VI<sup>e</sup> siècle. Hérodote I 163 reven-

et du commerce contre la piraterie. Égine, Corinthe, Corcyre sont, en Grèce d'Europe, les trois premières grandes puissances maritimes. Dans la guerre contre Égine, en 488, Athènes est obligée de prendre en location, chez les Corinthiens, 20 navires.

Depuis l'époque d'Homère, la situation économique s'est donc modifiée. Il ne faut pas s'exagérer le changement. D'abord, il n'est pas général : une grande partie des cités grecques ne sont jamais sorties d'un régime presque exclusivement agricole. Ensuite, là où il s'est produit, il n'est pas aussi profond qu'on pourrait le croire.

Je n'en veux d'autre preuve pour le moment que la lenteur avec laquelle l'usage de la monnaie se répand. Ainsi à Athènes, les lois de Dracon indiquaient encore les peines en nature et c'est, en nature encore et non en argent, que Solon évalue les fortunes.

Les villes où un changement économique notable s'est produit ont été énumérées tout à l'heure. Dans la Grèce d'Europe, Égine. Établis sur un rocher stérile, les Éginètes furent obligés de demander à la mer de quoi vivre <sup>(1)</sup>. Leur monnaie se répand dans le Péloponèse

---

dique pour Phocée l'honneur d'avoir, la première, construit de longs navires. Pernice Über die Schiffsbilder auf den Dipylonvasen MAI XVII 304. Les plus anciennes représentations de vaisseaux grecs, sur les vases du Dipylon. Kroker Jahrb. arch. Instit. I, signale l'influence exercée sur les artistes par les modèles de l'art égyptien. Helbig Les vases du Dipylon et les naucraries Mém. Acad. Inscr. 36 1<sup>re</sup> p. — Assmann : « Alles spricht dafür dass die Dipylonschiffe den gefürchteten phoenikischen Seeraubern homerischer Zeit angehört haben », Woch. für klass. Philol. 1895 701.

(1) Arist. Polit. VI 1291 b 24 ἐμπορικὸς δὲ ἐν Αἰγίνῃ καὶ Χίῳ.

Hésiod. Catal. fr. 96 Kinkel οἱ δ' ἦτοι πρῶτοι ζεῦξαν νέας ἀμφιέλισσας | πρῶτοι δ' ἰστία θέντο νεῶς πτέρη ποντοπόροις.

Hés. v. Αἰγινᾶϊα, τὰ βωπικὰ φορτία καὶ οἱ πιπράσκοντες αὐτὰ αἰγινωπῶλαι ἐλέγοντο. Blümner Gewerbl. Thätigkeit 89.



et ailleurs, preuve de leurs relations commerciales étendues. Ils s'adonnent aussi à l'industrie, surtout à la fabrication des objets en métal et des poteries, d'où le surnom de l'île : *χυτροπωλὶς* « marchande de marmites ».

Pour exercer ces industries avec quelque activité, Égine se trouvait dans des conditions fort défavorables, car elle n'avait chez elle ni terre à poterie, ni cuivre, ni fer. Aussi vivait-elle surtout de trafic et de transport. C'est ce que dit clairement Éphore <sup>(1)</sup>.

Plus tard, Égine eut grandement à souffrir du voisinage de Corinthe et d'Athènes <sup>(2)</sup>. Malgré tous les revers, elle garda une certaine vitalité, grâce à sa favorable position géographique.

En Eubée, Chalcis et Érétrie. La forme la plus ancienne de gouvernement que nous connaissions à Chalcis semble indiquer un régime agricole. Le pouvoir est aux mains des riches, « les gras », comme dit énergiquement Hérodote <sup>(3)</sup> et ces riches s'appellent les Hippobotes, « ceux qui élèvent des chevaux »; cependant le système monétaire, créé par cette ville et qui était distinct de celui d'Égine, révèle une certaine activité commerciale et

---

<sup>(1)</sup> Strab. VIII 6, 16 : ἐμπορίον γὰρ γενέσθαι, διὰ τὴν λυπρότητα τῆς χώρας τῶν ἀνθρώπων θαλαττοργούντων ἐμπορικῶς, ἀπ' οὗ τὸν ῥῶπον Αἰγινᾶται ἐμπολὴν λέγεσθαι. Busolt G. G. I<sup>er</sup> 450, si enclin à voir partout de grandes villes industrielles, remarque que les Éginètes ne fondèrent pas de colonies et se contentèrent d'établir des factoreries : Die Ägineten beschränkten sich darum wesentlich auf Warenhandel, und Transportgeschäft und begnügten sich mit Handelsfaktoreien.

<sup>(2)</sup> Au VII<sup>e</sup> siècle, guerre d'Égine et de Samos, Hérod. III 59. Au V<sup>e</sup>, guerre contre Athènes soutenue par Corinthe, Hérod. VI 89. Nouvelle guerre d'Athènes contre Égine, soutenue cette fois par Corinthe, pendant les 50 ans. Wilisch Gesch. Korinths von den Perserkriegen bis zum 30<sup>n</sup> Kriege Zittau 1896, Progr. 36.

<sup>(3)</sup> Hérod. V 77.

industrielle. Ce système était commun à Chalcis et à Érétrie; il remontait donc à une époque où les deux villes étaient étroitement unies. Elles se brouillèrent au sujet de la possession de la plaine de Lélante. Il éclata une guerre <sup>(1)</sup>, à laquelle prirent part d'autres cités grecques et qui aboutit à la défaite d'Érétrie. Les détails que les anciens nous ont transmis ne mentionnent aucune bataille navale : ce sont deux armées qui combattent avec la lance et l'épée, car un traité formel exclut les armes de jet <sup>(2)</sup>. Enfin ce qui achève de marquer le peu d'importance de l'industrie de ces villes, c'est que leurs colonies de la Thrace sont purement agricoles <sup>(3)</sup>.

Chalcis a dû sa grande réputation industrielle à l'heureuse fortune qui l'avait placée tout près des mines de l'Eubée <sup>(4)</sup>. Il paraît même que, dans certains filons, on rencontrait à la fois le cuivre et le fer. On le sait, les mines de cuivre étaient rares en Grèce. Chalcis possédait donc un avantage tout à fait exceptionnel et une activité industrielle, même assez médiocre, comme elle l'était probablement, devait être hautement appréciée par les autres Grecs et bientôt exagérée.

---

<sup>(1)</sup> Mandes s'est occupé de cette guerre dans *Griechische Studien* H. Lipsius dargebracht Leipzig 1894. La conclusion est que le fait même de la guerre est historique, mais que déjà dans l'antiquité, les circonstances n'en étaient pas connues avec certitude. (Cité d'après Bauer *Die Forschungen zur Griechischen Geschichte* Munich 1899 481.)

<sup>(2)</sup> Strab. X 1, 12.

<sup>(3)</sup> Voir la description de Chalcis dans [Dicéarche] Müller *Geogr. minores* I 105 : L'emporion reçoit de nombreux commerçants; le pays produit beaucoup d'huile, mais la mer aussi est « bonne », ἀγαθὴ δὲ καὶ ἡ θάλασσα : l'agriculture, le commerce; rien de l'industrie.

<sup>(4)</sup> Blümner 87. Sur l'industrie de Chalcis, cf. infra, ch. II et IV.

Chalcis ne tarda pas à se heurter à sa toute-puissante voisine, Athènes. Elle fut réduite au rang de colonie par l'établissement sur son sol de 4000 clérouques athéniens <sup>(1)</sup> et dès ce moment, elle n'eut plus qu'à déchoir.

Corinthe prend rang un peu plus tard.

En Asie, je trouve à citer Milet. On raconte une histoire assez confuse, dont il serait possible de tirer quelque indication sur le caractère économique de cette ville. Après la mort de Thrasybule (fin du VII<sup>e</sup>, commencement du VI<sup>e</sup> siècle), les riches et les pauvres étaient en guerre. Ils finirent par prendre, comme arbitres, les Pariens. Les arbitres parcoururent le territoire et prirent note des cultivateurs dont les champs étaient dans le meilleur état et décidèrent qu'il y avait lieu de leur remettre le gouvernement, car ils seraient aussi capables d'administrer les affaires publiques que les leurs <sup>(2)</sup>.

Cependant les nombreuses colonies fondées par elle, montrent qu'elle ne resta pas étrangère au commerce. Au V<sup>e</sup> siècle, elle était la première ville de l'Ionie; elle reçut un coup terrible dans les événements qui précèdent les guerres médiques.

Après Milet, on pourrait encore citer Phocée <sup>(3)</sup>; mais l'histoire de cette ville est mal connue et à l'époque dont nous nous occupons, son activité commerciale ne se révèle que par la fondation de ses colonies et aussi par l'extension de son système monétaire <sup>(4)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> Hérod. V 77.

<sup>(2)</sup> Holm Gr. Gesch. I 323, 356.

<sup>(3)</sup> D'après Hérodote I 63, les Phocéens naviguèrent les premiers vers l'Étrurie, dans la mer Adriatique et jusqu'en Espagne.

<sup>(4)</sup> Il ne faut pas exagérer la valeur de cet indice. Dans quelques siècles, Dieu sait quels systèmes l'on échafaudera,

Enfin Chio <sup>(1)</sup> et Samos <sup>(2)</sup>. Remarquez cependant pour cette dernière ville le caractère des révolutions qui l'agitent vers la fin du V<sup>e</sup> siècle <sup>(3)</sup> : en 412, les riches semblent être de grands propriétaires fonciers, leur nom l'indique, les gamores ; les démocrates en tuent deux cents, en bannissent quatre cents et se partagent leurs terres et leurs maisons.

Plusieurs de ces villes étaient destinées à devenir les intermédiaires des relations commerciales entre l'Orient et l'Occident : la grande route de l'Asie centrale aboutit à Smyrne ou à Éphèse <sup>(4)</sup>. Cette dernière ville surtout devait profiter de son heureuse situation, spécialement

---

quand on constatera qu'en Abyssinie avaient cours au XIX<sup>e</sup> siècle les thalers de Marie-Thérèse. Industrie de Phocée : céramique, construction des navires, Blümner Gew. Thätigk. 37.

<sup>(1)</sup> Hérod. I 165 : Chio refuse de vendre aux Phocéens les îles Oenussae, dans la crainte qu'ils n'y fondent des établissements commerciaux qui nuiraient à son propre commerce μή αἱ μὲν ἐμπορίων γένωνται ἡ δὲ αὐτῶν νῆσος ἀποκληϊσθῇ τούτου εἵνεκεν. En suite de ce refus, les Phocéens se tournent vers la Corse.

Fustel de Coulanges Mémoire sur l'île de Chio Questions historiques Paris 1893 Ch. IV. Commerce de Chio dans l'antiquité. Les objets en sont : le vin, les figues, le mastic. L'industrie consiste dans la fabrication de l'amidon, des poteries, lits de luxe, coupes ciselées. Les Chiotas font aussi le négoce avec les produits d'autres peuples : le blé, etc.

“ Byzance et Tarente sont peuplées de pêcheurs, Athènes de matelots, Ténédos de pilotes, Chio et Égine de négociants. „ Arist. Polit. IV 1291 b 25.

<sup>(2)</sup> Surtout à l'époque de Polycrate.

<sup>(3)</sup> Thuc. VIII 2, 1.

<sup>(4)</sup> Strab. XIV 2, 29 dit qu'Éphèse est le point de départ de la route vers l'Asie.

“ La grande route de l'Asie centrale a de tout temps abouti en face de Chio, soit à Éphèse, soit à Smyrne. C'était, dit Hérodote, une route sûre, fréquentée, garnie d'hôtelleries à

à partir du commencement du IV<sup>e</sup> siècle <sup>(1)</sup>, et elle sut en garder les avantages jusque bien tard dans l'histoire.

En Italie <sup>(2)</sup>, au VI<sup>e</sup> siècle et même après, la grande majorité des villes est avant tout agricole. Un exemple frappant est Syracuse qui n'arrive jamais à être une place industrielle de quelque notoriété. Au commencement du VI<sup>e</sup> siècle, le gouvernement était encore aux mains des grands propriétaires fonciers, gamores, qui faisaient cultiver leurs terres par des serfs semblables aux hilotes de Sparte <sup>(3)</sup>.

Agrigente prend une certaine importance commerciale : elle exporte l'huile et le vin en Afrique <sup>(4)</sup>. Syracuse se livre surtout au commerce du blé. Au V<sup>e</sup> siècle, ces deux villes sont les premières de Sicile.

Sur le continent, Crotone et Tarente possèdent seules un port convenable. Crotone reste une cité agricole <sup>(5)</sup>. A l'époque d'Aristote <sup>(6)</sup>, la majeure partie des habitants de Tarente vivaient de la pêche. Cependant Polybe <sup>(7)</sup>

---

chaque station. „ Tous ceux qui voyagent en Orient, dit Strabon, suivent la route qui part d'Éphèse et qui, traversant la Phrygie, la Cappadoce, la Sophène, se prolonge en ligne droite jusqu'à l'Inde. „ Fustel de Coulanges Questions historiques Paris 1893 260. — Blümner Gew. Thätigk. 37 cite comme produits de l'industrie d'Éphèse, les parfums et les objets en argent (Act. apostol. 19, 24).

<sup>(1)</sup> Beloch Die Bevölkerung der antiken Welt Leipzig 1886 230.

<sup>(2)</sup> Quelques détails sur le commerce de la Grèce avec l'Italie dans Droysen Athen und der Westen vor der sicilischen Expedition Berlin 1882.

<sup>(3)</sup> Hérod. VII 155. Cf. Beloch Gr. Gesch. I 419.

<sup>(4)</sup> Diod. XIII 81.

<sup>(5)</sup> Busolt G. G. I<sup>2</sup> 402.

<sup>(6)</sup> Polit. IV 1291b 25.

<sup>(7)</sup> Cf. Busolt G. G. I<sup>2</sup> 410. Plus tard la concurrence de Brindisi lui fut dommageable.

vante l'activité de leur commerce avec les cités grecques et les indigènes de l'Italie. Aucune ville de leur voisinage ne pouvait lutter avec eux; mais ce commerce portait ou sur les produits de leur agriculture, le vin, l'huile, la laine, ou sur les produits étrangers dont ils faisaient le transit. En fait d'industrie, on ne peut citer chez eux que le tissage et la teinturerie <sup>(1)</sup>. Pline <sup>(2)</sup> parle aussi de la fabrication d'objets de métal; cette fabrication était peu active.

Malgré l'absence d'un bon port, Cumès a fait pénétrer dans le Latium et en Campanie, son blé et même les produits de la céramique grecque <sup>(3)</sup>.

Sybaris, dont <sup>(4)</sup> on a voulu faire une cité industrielle, tire sa richesse de son sol et de ses vignobles; comme le dit Timée, elle n'avait pas de port <sup>(5)</sup>; cependant elle vendait à l'étranger une partie de son vin et, sans aucun doute, aussi de son blé <sup>(6)</sup>. Elle achetait, en Étrurie et en Ionie, tout ce qui pouvait contribuer au luxe et à la mollesse de ses habitants. Spécialement, elle se procurait à Milet, la laine dont on fabriquait les vêtements.

Enfin on pourrait citer Marseille et Cyrène, si heureusement situées au point de vue commercial, mais nous sommes mal informés en ce qui les regarde. Cyrène <sup>(7)</sup>

---

<sup>(1)</sup> Lorentz *De civitate veterum Tarentinorum* Leipzig 1833 chap. III.

<sup>(2)</sup> H. N. 34, 6. *Infra*, Livre I, Ch. III.

<sup>(3)</sup> Duhn *Gesch. Campaniens* 145.

<sup>(4)</sup> Grote *Hist. of Greece* III, Ch. XXII (éd. américaine).

<sup>(5)</sup> Timée *F H G* I 205.

<sup>(6)</sup> Diod. XI 90, 3; XII 9, 2 : νεμόμενοι πολλήν καὶ καρποφόρον γῶρην μεγάλους ἐκτίσαντο πλούτους.

<sup>(7)</sup> Gottschick *Gesch. der Gründung und Blüte des hellenischen Staates in Kyrenaika* Leipzig 1858.

exportait la plante connue sous le nom de silphion. Ses chevaux, ses moutons étaient célèbres; on vantait la fertilité de son sol, le blé, l'huile et le vin qu'il produisait. Derrière la Cyrénaïque et à côté, se trouvaient les peuplades indigènes de l'Afrique, une clientèle qui n'était pas à dédaigner. Nous ignorons dans quelle mesure les Grecs profitèrent de ce voisinage. Les seuls produits industriels de Cyrène que nous connaissions sont les vases; ils figurent parmi les œuvres les plus originales des céramistes grecs.

Marseille était à l'embouchure d'un grand fleuve, par lequel ses commerçants pouvaient pénétrer jusqu'au centre de la Gaule. Cette circonstance avait décidé les Phocéens à s'établir en cet endroit (<sup>1</sup>). Ici encore tout moyen d'apprécier la prospérité et l'étendue des relations commerciales de Marseille font défaut.

Dans toutes les villes qui viennent d'être citées ou du moins dans la plupart, l'agriculture est encore la source principale de la prospérité matérielle. En très grande partie, le commerce a pour objet ses produits. L'industrie est à peine visible.

### III.

Les VI<sup>e</sup>, V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles forment la période de l'histoire grecque qui nous est le mieux connue : elle occupe donc dans toutes les parties de ce livre la place la plus

---

(<sup>1</sup>) Strab. IV 1, 4. On trouvera quelques indications dans une thèse récente : P. Masson *De Massiliensium negotiationibus* Paris 1896. D'après cet auteur, la grande prospérité de Marseille commence seulement vers l'an CC. Ce qu'il dit du commerce avant cette époque ne donne pas l'idée d'une activité quelque peu considérable. Il semble même que le célèbre voyage du Marseillais Pythéas à la recherche du pays de l'étain et de l'ambre n'apporta pas grand profit à ses compatriotes (p. 48).

considérable. Je pourrai être bref en cet endroit et caractériser la période en peu de mots. C'est, dirai-je, la période athénienne.

Jusqu'à présent, Athènes a été dans l'ombre : Égine, Chalcis, Érétrie ont d'abord été au premier rang; puis est venue Corinthe. Celle-ci se maintient; mais elle trouve une rivale en Athènes. Égine, Chalcis, Érétrie reculent.

Au IV<sup>e</sup> siècle, Isocrate<sup>(1)</sup> compte quatre grandes villes en Europe : Argos <sup>(2)</sup>, Thèbes, Corinthe, Athènes. Il parle de la population; mais Corinthe et Athènes possèdent seules une réelle importance commerciale et industrielle. Les circonstances qui ont favorisé Athènes à ce point de vue sont les mêmes que celles qui lui ont donné un empire colonial. Sa prospérité repose sur la ligue de Délos.

Cette remarque est importante : l'empire colonial d'Athènes est un domaine qu'elle exploite à son profit. Elle noue avec ses alliés d'étroites relations et obtient d'eux un régime de faveur ou parfois un monopole; mais les exemples en sont rares. La grande source de la richesse, pour elle, ce sont les taxes qu'elle lève, les contributions qu'elle exige. Chaque année, il entre ainsi dans les caisses publiques, tantôt 400 talents, tantôt la somme énorme de 1200 talents <sup>(3)</sup>. Le trésor athénien regorge d'argent et se déverse dans la poche des particuliers, sous forme de soldes, de salaires ou autrement. Chaque année, des capitaux considérables tombent, comme une manne, sur les Athéniens. Aussi du jour où cette pluie bienfaisante cesse, la fortune publique et

---

<sup>(1)</sup> Paneg. 64.

<sup>(2)</sup> Lysias 34, 7 : Argos aussi peuplée qu'Athènes.

<sup>(3)</sup> Pedrolì I tributì degli alleati d'Atene Studi di storia antica I 1891.



privée se dessèche, comme une plante sur un sol stérile, quand on ne l'arrose plus. Elle ne meurt pas du premier coup; elle vit encore longtemps, puis végète, enfin se flétrit définitivement.

Les embarras des finances publiques se révèlent les premiers : la ruine des particuliers suit celle de l'État. Athènes, quand elle a perdu ses alliés, est comme un parvenu obligé de diminuer son train de maison. Pour commencer, il vit de son reste et quand celui-ci a disparu à son tour, il n'y a plus que la misère sans issue.

La cité se releva des désastres de la guerre du Péloponèse et durant la plus grande partie du IV<sup>e</sup> siècle, elle parut supérieure à tous les coups de la mauvaise fortune. On peut même soutenir qu'au point de vue matériel, le IV<sup>e</sup> siècle dépassa le V<sup>e</sup>. Le commerce et l'industrie prirent plus d'extension. Le prix de la main d'œuvre s'éleva. Le mouvement des affaires et la circulation monétaire devinrent plus actifs. Les faiblesses d'Athènes ne se révélèrent qu'à l'époque macédonienne. Le grand édifice de sa richesse et de sa puissance se désagrégea au cours du III<sup>e</sup> siècle.

Vers 370, Xénophon <sup>(1)</sup> écrivait que la plupart des Athéniens vivaient de la mer : cent ans après, la décadence avait pris son cours d'une façon qui devait être irrésistible <sup>(2)</sup>.

La situation de Corinthe semble tout autre. Cette ville ne tombe que bien tard dans la décadence : encore faut-il pour l'y jeter des circonstances exceptionnelles. Ses habitants se sont sans doute, plus que les Athéniens, habitués à compter sur eux-mêmes et ils ont assis leur fortune sur le travail personnel.

---

<sup>(1)</sup> Hellen. VII 1, 4. Cf. Isocr. de antid. 208.

<sup>(2)</sup> F. Blass Die sozialen Zustände Athens im IV Jahrhundert v. Chr. Kiel 1885.

Ces villes ne sont pas les seules dont la situation économique apparaît comme florissante : Corcyre se soutient jusqu'aux guerres du Péloponèse. Elle en subit les tristes effets, aggravés encore par de violentes dissensions.

La prospérité des villes que j'ai citées tout à l'heure, Milet, Chio, etc. continue. Quelques autres arrivent à une fortune nouvelle, comme Byzance.

Dans d'autres régions, où pendant longtemps s'est maintenue une organisation exclusivement agricole, la richesse mobilière commence à s'accroître et tout d'abord elle est meurtrière pour les classes inférieures ; car, sans commerce ni industrie qui puisse assurer sa circulation, concentrée sur quelques points, elle continue à tout attirer à elle et à édifier la fortune de quelques-uns sur la misère du plus grand nombre. Athènes, plusieurs siècles auparavant, avait eu à franchir ce dur passage : elle avait subi les crises économiques, qui, maintenant, se répétaient ou se préparaient en Laconie, en Étolie et ailleurs. Athènes en était sortie : ces régions ne goûtèrent que les amertumes de la transformation économique qui s'opérait ; elles n'eurent pas le temps de jouir de ses avantages <sup>(1)</sup>.

#### IV.

L'histoire de cette dernière période, si confuse à certains égards, se présente très simple, quand on l'envisage au point de vue économique.

Elle se divise en deux époques : l'époque macédonienne et hellénistique qui comprend la moitié du IV<sup>e</sup> siècle et le III<sup>e</sup> siècle ; l'époque romaine qui comprend le II<sup>e</sup> et le I<sup>er</sup> siècle.

Dans la première époque, un fait surgit tout d'abord

---

(1) Cf. infra, L. IV, Ch. Les premières crises.

devant nous : le déplacement vers l'Asie de la puissance politique et de la prospérité matérielle. En Europe, les anciennes cités qui ont commandé à la Grèce déclinent : de nouveaux peuples apparaissent sur la scène.

C'est bien un des épisodes les plus merveilleux et les plus grandioses de l'histoire, que cette course d'Alexandre à travers l'Asie, par les régions les plus ignorées. Rien ne peut l'arrêter, ni les distances, ni les accidents du sol, ni le nombre, ni la nouveauté des ennemis à combattre; sur son passage, il renverse les vieilles monarchies, disperse les armées immenses et jusque dans les déserts, va chercher les peuples indomptés du steppe. Ses exploits sont ceux d'un soldat heureux et hardi, en qui ses compagnons ont foi, et qui, avec lui, sont prêts à passer par les flammes.

Alexandre n'est pas un Attila, l'un de ces fléaux de Dieu envoyés pour épouvanter et pour punir le monde. Il est bien plus que cela : grand général et grand homme politique, il est de la race d'où sortent de loin en loin les César et les Napoléon.

Bien plus étonnantes que ses victoires sont les mesures d'organisation qu'il adopte pour son vaste et récent empire. Il pense et agit en Grec : chez lui, c'est la cité qui est la base du régime politique et administratif. Le plat pays, comme on disait autrefois, dépend de la ville : celle-ci, siège d'un gouvernement indépendant sous le contrôle du pouvoir central, fait rayonner son action tout autour d'elle. Être maître des villes, c'est l'être aussi des campagnes. En homme que rien n'arrête, Alexandre sème partout des villes sur la route qu'il parcourt. Elles surgissent sur son ordre, comme par enchantement. Il ordonne aux nomades d'abandonner la tente et de se fixer sur le point qu'il leur a indiqué : ils obéissent. Ailleurs il décrète qu'une bourgade deviendra ville : son ordre est exécuté <sup>(1)</sup>.

---

(<sup>1</sup>) Arrien Ind. 40.

La population de ces centres qu'il crée, il la compose des habitants mêmes du pays, d'étrangers qu'il y appelle et enfin de mercenaires ou de soldats invalides qu'il détache de son armée <sup>(1)</sup>. Ces éléments hétérogènes, par la puissance de sa volonté, il les mêle et les imprègne de l'esprit et des idées de sa race et partout il sème la langue et le génie grec. Le monde barbare, conquis les armes à la main, dompté matériellement, subit une seconde défaite, bien plus glorieuse pour le vainqueur, défaite morale et intellectuelle. Ses successeurs n'oublèrent pas les exemples que leur maître leur avait donnés : Appien dit <sup>(2)</sup> de Séleucus qu'il fonda, dans son empire, 16 Antioche d'après le nom de son père, 5 Laodicée en l'honneur de sa mère, 9 Séleucie d'après son propre nom, 3 Apamée et 1 Stratonice en l'honneur de ses épouses. Bien d'autres villes furent dénommées d'après des villes grecques ou macédoniennes ou en mémoire de ses propres actions ou en souvenir d'Alexandre. Appien cite en Syrie, Beroia, Édesse, Périnthe, etc., dans le pays des Parthes, Soteira, Calliope, etc., dans les Indes, Alexandropolis, en Scythie, Alexandreschata, en Mésopotamie, Nikephorion et Nicopolis en Arménie.

Il serait trop long d'énumérer, dans toutes les parties de l'Asie, les fondations d'Alexandre et de ses successeurs. Celles des Lagides méritent cependant une mention spéciale : ils reçurent d'Alexandre lui-même leur ville principale, à laquelle il laissa son nom, Alexandrie. Avec cette sûreté du génie qui devine tout, sait tout, même ce qu'il n'a pas appris, il avait pressenti les

---

(1) Arrien IV, 22 Fondation d'Alexandrie au Caucase IV 22, 4. Diod. XVII. 83 Fondation d'autres villes dans la même région. Arrien IV 4, 1 Fondation d'Alexandrie en Sogdiane.

(2) Appien Syr. 57.

grandes destinées commerciales de la cité nouvelle <sup>(1)</sup>. Strabon <sup>(2)</sup> a fait ressortir tous les avantages de la situation d'Alexandrie, et le mouvement de ses deux ports, l'un sur la mer d'Égypte, l'autre sur le lac Mareotis. Il remarque que ce second port exporte plus qu'il n'importe. Cette ville, dit-il, <sup>(3)</sup> est l'entrepôt de toute la terre. Les marchandises de l'Inde et de la Troglodytique viennent de ces deux contrées, en Égypte, puis se répandent dans le monde entier <sup>(4)</sup>.

Quand on jette un coup d'œil sur la carte du monde, telle qu'elle s'est faite au III<sup>e</sup> siècle et même encore au II<sup>e</sup> siècle, c'est un monde nouveau qui est devant nous. La population, les sciences, les lettres, la force, le gouvernement, tout s'est déplacé. La race grecque sortie, il y avait quelques dizaines de siècles, de l'Asie, est remontée vers sa source. Elle l'avait quittée, pauvre peuple nomade, poussant devant lui ses troupeaux; elle y rentrait avec la plus haute civilisation que l'antiquité eût conquise.

Si l'on considère la carte de plus près, on sera frappé de l'habileté avec laquelle les villes sont disposées comme des étapes sur les grandes routes commerciales.

---

<sup>(1)</sup> Arist. Oecon. II 33 : Alexandre avait donné l'ordre à Cléomène οἰκίσαι πόλιν πρὸς τῷ Φάρω καὶ ἐμπορίον τὸ πρότερον ὄν ἐπὶ τοῦ Κενώβου ἐνταῦθα ποιῆσαι.

<sup>(2)</sup> XVII 1, 7.

<sup>(3)</sup> Ibid. 13.

<sup>(4)</sup> Lumbroso L'Egitto dei Greci e dei Romani, 2<sup>e</sup> éd. Rome 1895; Grenfell et Mahaffy The revenue Laws of Ptolemy Philad. Oxford 1896. On trouvera, dans ce dernier ouvrage, les renseignements les plus intéressants sur la politique des Lagides, en matière économique, et spécialement sur la réglementation à outrance qu'ils ont fait sévir en Égypte. J'en dis un mot Livre III, Ch. I.

« Les Lagides créent les ports pour le commerce indien qu'Alexandre a suscité; ils l'accroissent par leurs relations avec l'Arabie et l'Éthiopie; ils lui tracent tout un réseau de routes de la mer jusqu'au Nil. Ils réussissent à donner une valeur productive même aux côtes désertes » <sup>(1)</sup>.

Pour comprendre cette étonnante transformation de l'Asie, l'histoire moderne ne nous offre qu'un seul point de comparaison et combien il est imparfait et inférieur! Au XV<sup>e</sup> siècle, l'Espagne conquiert elle aussi un Nouveau-Monde. Il y eut des Pizarre, des Cortès : il n'y eut pas d'Alexandre; l'Amérique fut conquise, elle ne fut pas civilisée. L'Espagne s'épuisa dans ce gigantesque effort; sa richesse trop facilement acquise l'étouffa.

La Grèce ancienne finit par avoir le même sort, mais pour d'autres causes. Le centre du monde avait été déplacé : la vie y afflua, se retira peu à peu des extrémités <sup>(2)</sup>.

Cependant parmi les villes anciennes de la Grèce asiatique, quelques-unes comme Éphèse <sup>(3)</sup>, Smyrne,

---

<sup>(1)</sup> Droysen *Epigonen* II<sup>e</sup> 336. Voir encore sur la politique commerciale des Lagides et des Séleucides I<sup>e</sup> Ch. I.

<sup>(2)</sup> La décadence au point de vue matériel fut plus lente qu'on ne le pourrait croire. Athènes, par exemple, perdit sa puissance politique avant de perdre sa richesse. Alexandre put bien l'abaisser presque au rang de vassale; pendant quelques années encore, elle garda sa situation commerciale et industrielle. Une seule défaite peut coûter un royaume; dans les batailles économiques, les choses ne vont pas aussi vite; voir les exemples que cite d'Avenel *La Fortune privée à travers sept siècles* Paris 1895.

<sup>(3)</sup> V. Strabon XIV 1,24 : ἡ δὲ πόλις τῇ πρὸς τὰ ἄλλα εὐκαιρίᾳ τῶν τόπων αὐξάνει καθ' ἑκάστην ἡμέραν, ἐμπορίων ἴσους μάλιστα τῶν κατὰ τὴν Ἀσίαν τῆς ἐντὸς τοῦ Ταύρου.

La prospérité d'Éphèse remonte plus haut, jusqu'au commencement du IV<sup>e</sup> siècle.

Lampsaque, Halicarnasse, arrivent à une prospérité inconnue pour elles. Dans le Pont, Cyzique, Sinope, Abydos, Héraclée ne leur cèdent en rien. Le centre commercial le plus important est Rhodes. Elle était déjà puissante du temps de Thucydide. Sa grande époque est le III<sup>e</sup> siècle et le II<sup>e</sup> siècle. Elle était placée à l'intersection des lignes du commerce international, de la ligne Nord-Sud, du Pont à Alexandrie, et de la ligne Est-Ouest, d'Espagne à la Syrie et au centre de l'Asie (<sup>1</sup>).

Sa politique était sage et ferme ; elle était, comme il est naturel, chez un peuple de marchands, pacifique, soucieuse d'assurer la liberté des mers et du commerce. La préoccupation du gain n'étouffait pas chez les Rhodiens le courage ni l'amour de l'indépendance. Rien ne contribua plus à augmenter leur prestige que la vigueur avec laquelle ils soutinrent un long siège contre Démétrius Poliorcète. La prospérité d'Alexandrie ne les troubla pas ; ils nouèrent avec ses rois d'étroites relations et attirèrent de leur côté le trafic de l'Égypte avec l'Europe ; l'amitié des Ptolémées leur fut toujours précieuse.

Ce que nous savons d'eux, au III<sup>e</sup> siècle, nous donne l'idée d'un peuple qui sait ce qu'il veut. Ils peuvent commettre des fautes : ils ne tardent pas à les réparer. Il leur arrive, dans ces conflits incessants entre princes et peuples, de se tromper sur le parti qui est le meilleur : ils ne s'obstinent jamais.

Cette politique n'est pas idéaliste ; c'est la politique pratique menée par des hommes d'affaires ; c'est le monde vu de la Bourse. On voudrait un peu plus de poésie ; mais les malheurs des Athéniens étaient bien faits pour en dégoûter. Les Rhodiens furent d'habiles calculateurs : malgré une pointe d'égoïsme, cette politique

---

(<sup>1</sup>) Mayr, l. c.

apour elle la clarté et la suite dans les idées. On les voit guerroyer contre Byzance pour l'empêcher de lever une taxe à la sortie sur les navires venant du Pont ; contre Eumène qui veut fermer le Pont <sup>(1)</sup> ; ils sont même capables d'aider une ville amie, comme Sinope, quand elle est pressée par Mithridate. Ils font sur mer une police bien nécessaire contre les pirates <sup>(2)</sup>. Leur fortune repose aussi, comme autrefois celle d'Athènes, sur la possession d'un empire maritime et même continental. Ils sont à la tête d'une confédération des Cyclades, et sur le continent ils possèdent un territoire qui, d'abord limité à la Pieria, s'étend à la Syrie et à la Carie.

Cependant dans la Grèce continentale, la décadence ne se fait pas brusque ni rapide. Elle se manifeste plus tôt à Athènes qu'à Corinthe. Les Athéniens avaient édifié leur richesse sur une base fragile : c'était leur empire colonial qui alimentait le trésor public et même la fortune ou l'aisance des particuliers. Après la chute de leur second empire colonial, il furent définitivement privés de la majeure partie de ces ressources. Cependant cette ruine n'était ni complète, ni définitive. Un état qui a connu de longs jours de force et de vigueur n'entre pas immédiatement dans la décrépitude. Il faut des années, parfois plusieurs siècles, pour que son corps épuisé s'endorme enfin du lourd sommeil des vieillards.

Corinthe résiste mieux encore. Elle a eu à souffrir des guerres du Péloponèse et plus tard de la guerre de Corinthe. Grâce à sa situation privilégiée, elle a repris vie, et elle continue à être le marché de toute la Grèce.

La période romaine commence pour les Grecs d'Italie, dès le III<sup>e</sup> siècle. Déjà auparavant, la prospérité de plusieurs villes avait été atteinte. Elles avaient eu à

---

(1) Polybe 27, 6.

(2) Cecil Torr Rhodes in ancient times Cambridge 1885 48.



souffrir des attaques des peuples voisins : Crotone avait été aux prises avec les Lucaniens et les Bruttians et était sortie épuisée de la lutte. Lors des guerres d'Annibal, sa population était tombée à 2,000 citoyens. Cumes avait fini par succomber. Syracuse <sup>(1)</sup> était, à l'époque de Denys, la plus grande ville du monde grec : elle avait gardé sa force et sa prospérité. Hiéron entretenait des relations commerciales avec l'Égypte et avec Rhodes. Les Romains détrônèrent la reine de la Sicile. Ce fut là une des conséquences des guerres puniques. Ces guerres ne furent pas moins désastreuses pour les autres cités grecques. Malgré les épreuves qu'elle avait traversées durant les guerres samnites, Tarente était grande encore : Fabius Maximus lui infligea des pertes dont elle ne se releva pas <sup>(2)</sup>.

La période romaine commence pour la Grèce propre et la Grèce d'Asie avec le II<sup>e</sup> siècle : les guerres contre Philippe de Macédoine (bataille de Cynoscéphale 177), contre Antiochus (bataille de Magnésie 170), contre Persée (bataille de Pydna 168) ouvrent aux Romains la Grèce et l'Asie.

Tout d'abord, ils favorisèrent les anciennes cités. Ils rendirent Délos à Athènes et récompensèrent largement Rhodes des services qu'elle leur avait rendus ; mais lors de la guerre de Persée, les Rhodiens commirent une erreur de calcul qui devait leur coûter cher. Ils prirent parti contre les Romains. Ils furent cruellement punis : ils perdirent la Lycie et la Carie, dont ils tiraient de grands revenus. Ils avaient acheté Caunos au lieutenant de Ptolémée 200 talents et reçu Stratonicee, d'Antiochus, fils de Séleucus, et, chaque année, ils en tiraient un revenu de 120 talents. Tout cela leur fut enlevé. Ce

---

<sup>(1)</sup> Beloch G. G. II 340.

<sup>(2)</sup> Tite-Live 23, 30.

n'était rien encore <sup>(1)</sup> : Rome se vengea en ouvrant le port libre de Délos et du coup les douanes de Rhodes tombèrent d'un million de drachmes à 150,000 drachmes (164) <sup>(2)</sup>.

Délos devint le grand marché où se rencontraient l'Orient et l'Occident. Plus tard, elle s'enrichit encore des dépouilles de Corinthe (146). C'est de ce moment que Strabon fait dater sa prospérité. Délos, dit-il, était le point de relâche le plus commode pour tout vaisseau venant d'Italie ou de Grèce et se rendant en Asie. Au reste, chaque année, les Panégyries avaient le caractère d'un grand marché. Les négociants étrangers, surtout les Romains, s'y rendaient avant même la chute de Corinthe <sup>(3)</sup>. A son tour, Délos subit, lors des guerres de Mithridate, de terribles catastrophes. Elle ne s'en releva jamais complètement. Elle éprouva le sort commun : le trafic se détourna d'elle, comme il s'était détourné d'Athènes et de Corinthe. Seule, dans le monde grec, Alexandrie résistait à toutes les crises.

---

<sup>(1)</sup> Polybe 31, 7, 12.

<sup>(2)</sup> Dessau a signalé une preuve curieuse de la guerre faite par Délos au commerce rhodien. Parmi les débiteurs du temple, portés dans une inscription de 165-157 (B C H 1880, 184), figure Τρέβιος Λοῖσος. Ce nom se rencontre sur plusieurs anses d'amphores, découvertes en Sicile.

Loisos ou plutôt Luisus est probablement l'un de ces négociants italiens qui, après l'ouverture du port libre, vinrent se fixer à Délos, profitèrent du crédit que le temple leur ouvrit et exportèrent des produits divers en Sicile, entamant ainsi la concurrence contre le commerce rhodien dans une des régions avec laquelle il entretenait, depuis longtemps, le plus actif mouvement d'affaires, Bemerck. zu eine Inschrift aus Delos Hermes XVIII 153.

<sup>(3)</sup> Strab. X 5, 4.

En l'an 45, avant Jésus-Christ, le voyageur qui abordait en Grèce, avait derrière lui Égine, devant lui Mégare, à sa droite le Pirée, à sa gauche Corinthe, et il pouvait dire : « ces villes autrefois florissantes, gisent maintenant devant mes yeux, renversées et ruinées » (1).

Une conclusion se dégage de cet exposé historique : quelques villes, Chalcis, Athènes, Corinthe, Milet, Rhodes, Délos et d'autres encore ont eu des jours de grande activité et de grande prospérité : elles les ont dus en partie à l'industrie, mais surtout au commerce. Elles rappellent des places comme Venise ou Gênes. Cette ressemblance est frappante pour Rhodes et Délos. Elles vivent du commerce international et maritime : aussi suffit-il du moindre déplacement du trafic pour les ruiner. La concurrence de Délos, dès qu'elle est devenue port franc, tue Rhodes. Le pillage de l'île sainte par le lieutenant de Mithridate, plus tard l'audacieux coup de mains des pirates renversent le fragile édifice de sa fortune. Ces places ne sont que de grands marchés où se rencontrent les marchands de l'Orient et de l'Occident. Elles facilitent l'échange des produits des autres : elles ne l'alimentent que dans une très faible mesure, par les produits de leur industrie.

Les chapitres qui suivent entoureront, je l'espère, ces conclusions générales, de nouvelles lumières et de preuves complètes (2).

---

(1) Ser. Sulpicius (Cic. epist. ad fam. IV 5, 4 (45 av. J.-C.) post me erat Aegina, ante me Megara, dextra Piraeus, sinistra Corinthus : quæ oppida quodam tempore florentissima fuerunt, nunc prostrata et diruta ante oculos jacent.

(2) A ajouter à la bibliographie de la note 1, de la page 4 : M. Weber Die sozialen Gründe des Untergangs der antiken Kultur Die Wahrheit Bd VI n° 3 (éditée par Chr. Schremf). L'auteur expose les principaux points de la théorie de Bücher. De ce dernier, Die diokletianische Taxordnung Zeitschr. für die ges. Staatswiss. 1894.

## CHAPITRE II.

### **Les centres industriels et les principales industries.**

Le chapitre précédent nous a fait connaître les grands faits de l'histoire économique et sociale. Il nous a montré quelles sont les circonstances qui ont influé sur le développement matériel, sur l'accroissement ou la diminution de la richesse dans les cités grecques et comment sont apparus successivement les différents facteurs qui la produisent : d'abord l'agriculture, puis le commerce, enfin l'industrie. Je retiens cette conclusion du chapitre qui précède.

Une autre tâche nous appelle et va nous permettre de préciser sur bien des points et de compléter notre exposé. Dans quels centres, ce dernier facteur a-t-il agi plus spécialement, et, par quels moyens, son action s'est-elle exercée? Quelles sont les principales industries?

Ici comme ailleurs, il faudrait des statistiques complètes et précises. Tout, ou à peu près tout ce que nous possédons, se trouve rassemblé et groupé dans deux ouvrages bien connus : H. Blümner *Die gewerbliche Thätigkeit der Völker des klassischen Alterthums* Leipzig 1869 et B. Büchsenschütz *Die Hauptstätten des Gewerbefleißes im klassischen Alterthum* Leipzig 1869. Mais il suffit de parcourir ces longs et patients inventaires pour être frappé de deux défauts qu'ils présentent. Le premier est commun à bien des livres de même nature : ils placent tous les faits sur le même plan, quelle que soit leur date, ou du moins, ils ne les dis-

posent pas de telle sorte que l'esprit du lecteur aperçoive aisément leur succession. Un défaut plus grave, mais qui, étant donné le plan de ces ouvrages et aussi l'état de nos sources, ne pouvait guère être évité, est le suivant : il me suffira, pour le rendre sensible, de renvoyer le lecteur au chapitre de Blümner qui est consacré à Sparte et à la Laconie ; on y énumère une foule d'industries qui ont été exercées dans cette région ; mais quelle était leur importance ? On voudra sans doute le savoir, car c'est l'essentiel ; le livre ne le dit pas et celui de Büchschütz, pas davantage. Faute de mieux, on prendra un point de comparaison, Athènes par exemple, et l'on s'apercevra qu'à peu de chose près tous les faits collectionnés paraissent avoir la même valeur. Le métier se bornait-il à satisfaire les besoins locaux, comme le font aujourd'hui nos menuisiers ou nos cordonniers de village ; ou bien avait-il pris assez d'extension, pour pouvoir s'adresser à une clientèle plus vaste, soit dans le pays même, soit à l'étranger ; ou enfin l'industrie, exercée dans la fabrique, produisant beaucoup, dominant un marché étendu, était-elle totalement inconnue ? L'étude que je me propose de faire exige que ces distinctions soient observées d'une façon aussi rigoureuse que possible. Je n'y réussirai pas toujours, faute de renseignements : je pense cependant pouvoir donner au lecteur une idée suffisamment exacte de la véritable importance de l'industrie en Grèce.

Et d'abord, essayons de délimiter géographiquement son domaine : nous n'avons guère qu'à replacer, sur la carte, les noms propres cités tout à l'heure, et à comparer ces régions avec le reste et aussitôt, ce qui saute aux yeux, c'est la prédominance, dans l'ensemble du pays, de la vie agricole. Des parties entières de la Grèce d'Europe n'ont, pour ainsi dire, ni commerce, ni industrie au-delà de ce qui est indispensable à la vie de leurs habitants : la Thessalie, l'Épire, la Locride, l'Étolie, la

Phocide, la plupart des villes de la Thrace, un grand nombre de villes de l'Italie et même de la Sicile <sup>(1)</sup>.

Puis viennent les villes où le commerce est essentiellement l'auxiliaire de l'agriculture locale : les villes nombreuses qui exportent leur vin, Thasos, Chio, Corcyre, etc. Ces villes, à ces « articles », en ajoutent souvent d'autres : ainsi Chio a probablement été, en pays grec, le plus ancien et le plus florissant marché d'esclaves. Dans cette même catégorie, pourraient se ranger les états producteurs de laine; cependant l'existence de fabriques locales leur donne souvent un caractère plus industriel.

Puis encore les villes qui prospèrent par la pêche maritime : Chalcédoine, Cyzique <sup>(2)</sup>, Byzance et tant d'autres s'enrichissent par la pêche du thon <sup>(3)</sup>. Les Érétriens recueillent la pourpre; nous avons déjà noté qu'à l'époque d'Aristote, la ressource principale des Tarentins était la pêche <sup>(4)</sup>.

Viennent les centres commerciaux comme Byzance, les établissements grecs en Égypte, mais surtout Corinthe, Rhodes et Délos. Cette liste pourrait être facilement allongée : rappelons le commerce qu'exercent quelques villes d'Italie et de Sicile, Agrigente, Cumes,

---

<sup>(1)</sup> Dans son ensemble, la Sicile était un pays agricole; Beloch *Bevölkerung* 265 le montre : elle n'est pas appauvrie depuis l'antiquité et sa population était moindre alors qu'aujourd'hui. Busolt *G. G.* I<sup>er</sup> 429, Holm *Gr. Gesch.* I 346

<sup>(2)</sup> Cyzique se livrait aussi à un commerce actif de vin dans la région du Pont.

<sup>(3)</sup> P. Rohde *Thynnorum captura quanti fuerit apud veteres momenti Jahrb. f. kl. Philol. Supplbd XVIII* 1892.

<sup>(4)</sup> Tarente était encore réputée pour la fertilité de son sol et la bonne laine de ses moutons.

Syracuse. Cnide mène un commerce actif de vins qui ne sont pas produits sur son territoire. Les anciens nous ont laissé de la vie des habitants de Byzance, une peinture qui est vraie pour d'autres villes. Les Byzantins, d'après Théopompe <sup>(1)</sup>, tiraient du commerce leurs ressources. Ils passaient leur vie sur la place publique, ou au port, ou dans les tavernes. Ils faisaient cultiver leurs terres par des Bithyniens qu'ils avaient réduits à la condition d'Hilotes.

Quand on a fait le tour de toute la Grèce, on finit par constater combien peu nombreux sont les états grecs où l'industrie a pris un développement sérieux. Je citerai, à titre d'exemples, Athènes, Corinthe, Égine, bien que le caractère de ces deux dernières places fut, semble-t-il, avant tout commercial, jusqu'à un certain point Milet, et d'autres de rang très secondaire comme Mégare <sup>(2)</sup>. Mais je crois inutile de prolonger ici cette énumération. Les noms propres se représenteront à nous, avec une portée plus précise, si nous passons immédiatement à la recherche des principales industries qui s'exerçaient en Grèce; en même temps, nous utiliserons un second moyen, plus certain encore que le premier, de mesurer l'importance de l'industrie elle-même.

Observons cependant, dès à présent, que même les villes, où semble avoir existé une industrie assez considérable, n'ont pas perdu leur caractère agricole : nous

---

<sup>(1)</sup> F. H. G. I p. 287 fr. 65. Ibid. Phyl. p. 336 fr. 10.

<sup>(2)</sup> Isocr. de pace 117 : Μεγαρείς δὲ μικρῶν αὐτοῖς καὶ φαύλων τῶν ἐξ ἀρχῆς ὑπαρχάντων, καὶ γῆν μὲν οὐκ ἔχοντες, οὐδὲ λιμένας οὐδ' ἀργυρεῖα, πέτρας δὲ γεωργοῦντες μεγίστους οἴκους τῶν Ἑλλήνων κέκτηνται. Cf. sur Mégare, infra, Livre IV, Ch. Les premières crises. Il est à remarquer que Mégare n'a battu monnaie qu'au milieu du IV<sup>e</sup> siècle, Busolt G. G. I<sup>2</sup> 471 n. 2. Cf. infra, Livre I, Ch. IV sur l'industrie de la laine, à Mégare.

le constaterons pour Athènes; le même fait s'observe pour Milet <sup>(1)</sup>, où florissait l'élève des moutons.

Je vois trois industries seulement qui ont pris quelque développement, sans parler maintenant de l'industrie des mines et de celle des bâtiments, dont il sera question dans des chapitres spéciaux. Ces trois industries sont celles de la poterie, de la laine et des métaux.

## I.

La plus considérable est la première. On l'a déjà remarqué, l'usage de la poterie était si commun, dès le temps d'Homère, qu'il appelle *κεράμος*, tout récipient <sup>(2)</sup>.

Il faut distinguer ici la poterie vulgaire ou courante, servant aux usages ordinaires, et la poterie artistique. La première se rencontre sous la forme de simples récipients; on employait de grandes jarres pour le transport d'une foule de produits, notamment pour le vin. Aussi tous les pays, producteurs de vin ou qui font le commerce du vin, sont-ils le siège d'une fabrication de poterie : Thasos, Chio, Rhodes, Corcyre, Cnide.

A côté de cette fabrication, il y a celle des objets servant à la vie ordinaire, qui paraît en certains cas avoir eu assez d'extension, à raison des qualités, surtout

---

<sup>(1)</sup> Cf. infra, Livre I, Ch. IV. On remarquera qu'il n'est pas facile de mettre Milet à sa vraie place, parmi les états agricoles, commerciaux, ou industriels. Il en est de même pour une foule d'autres places; on peut affirmer pour Athènes que la base de l'organisation économique demeura l'agriculture, puis vint le commerce, enfin, à titre secondaire, l'industrie. A plus forte raison, en est-il ainsi pour bon nombre de celles, où l'on veut voir de grands centres commerciaux et industriels.

<sup>(2)</sup> Il dit même Il. V 387 : *χάλκεον ἐν κεράμῳ* et le mot *κεράμῳ* finit par être appliqué à tous les vases même à ceux de métal.



de la finesse, de la terre employée. On pourrait dresser toute une liste de localités où cette industrie a été pratiquée, sans que malheureusement on soit en état de se prononcer sur son intensité : Mégare <sup>(1)</sup>, Aulis <sup>(2)</sup>, Ténédos <sup>(3)</sup>, Égine, Cnide, Phocée <sup>(4)</sup>, même des localités insignifiantes comme Amphissa <sup>(5)</sup>. Plus tard, du moins à l'époque romaine, Samos. Enfin Athènes : l'existence d'un dème, ἐξ Κεραμείων, le nom de Κεραμεικός donné à un quartier de la ville sont des preuves certaines de la prospérité de l'industrie céramique en général. Ajoutons que les vases les plus communs pouvaient être fabriqués par les gens de condition peu aisée. Il en était ainsi particulièrement dans les campagnes : les paysans fabriquaient, pour leur propre usage, les objets les plus indispensables.

Une fabrication aussi répandue ne laisse point place à une bien grande exportation des produits, sauf celle qui se fait pour les cités où n'existent pas de gisements d'argile. Dans l'ensemble de la Grèce <sup>(6)</sup>, la production locale subvient aux nécessités de la consommation.

Cette production paraît, en certains cas, avoir été assez intense : c'est ainsi qu'à Emporiæ <sup>(7)</sup>, on n'a pas retrouvé moins de 530 marques de fabrique, de toutes les

---

(1) Steph. Byz. Μέγαρχα.

(2) Paus. IX 19, 8 : ἀνθρώποι δ' ἐν τῇ Αὐλίδι οἰκοῦσιν οὐ πολλοί, γῆς δέ εἰσιν οὗτοι κεραμῆες.

(3) Plut. de vit. aere al. 2 : τὴν δὲ τράπεζαν ἡ καλὴ Αὐλὶς ἢ Τένεδος ἀντισποσμήσει τοῖς κεραμείοις, καθαρωτέροις οὔσι τῶν ἀργυρῶν.

(4) Luc. Lexiph. 7 : Phocée, Cnide.

(5) Les Amphisséens avaient établi des ateliers de poteries dans la plaine de *Cirrhæ*, Esch. c. Ctes. 115-119.

(6) Sur l'exportation en pays barbare, Livre I, Ch. IV.

(7) Rev. Univ. du Midi IV 1898 355.

époques, il est vrai. Les amphores de Rhodes, Thasos, Cnide, Olbia <sup>(1)</sup>, ont été exportées avec les denrées auxquelles elles servaient de récipients. Celles de Rhodes paraissent particulièrement nombreuses : à Pergame <sup>(2)</sup>, on a compté 799 estampilles d'amphores rhodiennes; 384 portent les noms des fabricants; ceux-ci sont au nombre de 59. Ce n'est pas beaucoup pour une industrie qui peut avoir eu 300 ans d'existence.

La poterie artistique forme une branche plus importante de l'industrie. Elle requiert un savoir-faire, des traditions, des matières premières de qualité supérieure, qui ne se rencontrent point partout <sup>(3)</sup>.

Je n'ai pas à écrire, au point de vue de l'art, l'histoire de la céramique grecque. Je m'en occupe au seul point de vue industriel : je m'efforce de rechercher les cités grecques où la fabrication des vases peints a atteint un développement digne d'être noté. Réduite à ces proportions modestes, la question ne laisse pas d'être encore fort embarrassante. Je ne puis prétendre résoudre en quelques pages les difficultés sur lesquelles les spécialistes sont en désaccord : je voudrais me borner aux faits les plus saillants.

Si l'histoire de la céramique grecque, considérée du côté esthétique, a fait de sensibles progrès, il n'en est pas de même quand on la considère du côté industriel. Il en sera ainsi, tant que des recherches minutieuses

---

<sup>(1)</sup> Cf. *infra*, Livre III, Ch. I.

<sup>(2)</sup> *Inscripfen von Pergamon* II.

<sup>(3)</sup> Remarquez cependant que, d'après M. Pottier *Musée national du Louvre Catalogue des vases de terre cuite*, le commerce des vases peints n'aurait été en partie que l'accessoire du commerce d'autres denrées, comme l'huile ou le vin auxquelles ils servaient de récipients, II 556.

n'auront point déterminé la composition chimique <sup>(1)</sup> des diverses terres à poterie. Quand elles auront été effectuées, et alors seulement, il sera possible de se prononcer avec certitude sur le lieu d'origine des vases. Je pense toutefois que, dès à présent, on peut indiquer les centres principaux de la fabrication; il sera plus malaisé de dire, dans chaque cas, quelle a été leur activité et quelles ont été les régions qui ont reçu leurs produits. Je n'ai pas craint, dans ce qui suit, de marquer les dissentiments des hommes compétents sur ces points. Ce sont là comme des ombres qui feront d'autant mieux ressortir les vérités établies.

On prend la céramique grecque à ses débuts, dans les couches inférieures d'Hissarlik. On ne peut que s'étonner de son imperfection. Elle trahit non seulement une main inexpérimentée, mais l'ignorance même des procédés les plus nécessaires. Pas de peinture; la seule ornementation, quand il en existe une, consiste en quelques lignes sinueuses faites avec les doigts ou en quelques incisions tracées avec la pointe. Ce n'est pas

---

<sup>(1)</sup> E. Braun Arch. Zeit. 1856 188 : « Die Vasenfrage wird sich konzentrieren lassen. Jede Fabrik hat eine Thonerde verschiedener chemischer Zusammensetzung angewandt. Durch Analyse lässt sich die Herkunft jeder Scherbe bestimmen; doch kosten solche Untersuchungen viel Zeit und Geld, Wilisch Die Altkorinthische Thonindustrie Leipzig 1892 16.

D'après Patroni La ceramica antica nell'Italia meridionale Naples 1897, il faut grandement se défier des moyens linguistiques (à propos de l'ouvrage de Kretschmer, cité plus bas). M. Fouqué a prouvé, par des analyses de l'argile, que presque tous les vases de Théra avaient été fabriqués dans l'île même; par le même procédé, il a pu reconnaître un fragment de vase théréen à Mycènes, Pottier Catalogue des vases de terre cuite (du Louvre) I 122.

seulement à Hissarlik, mais encore en de nombreuses îles des Cyclades, à Cypre, à Tirynthe, que l'on retrouve les produits de ces premiers tâtonnements du génie grec ; car c'est lui, semble-t-il, que nous surprenons dans les essais de son enfance <sup>(1)</sup>.

Les découvertes de *Théra* <sup>(2)</sup> attestent un développement incontestable de la technique et du sentiment artistique. Il ne rentre pas dans ma tâche de suivre ce développement dans toutes les étapes qu'il a franchies, jusqu'aux vases du dernier style <sup>(3)</sup> trouvés à Mycènes. J'indiquerai seulement les principales conquêtes réalisées au cours de plusieurs siècles par les potiers grecs et qui se manifestent dans les vases de *style mycénien*. Et tout d'abord, déjà à Théra, apparaît le vase peint et avec lui la plus lointaine manifestation de l'industrie qui nous occupe <sup>(4)</sup>. Ensuite les motifs d'ornementation se multiplient et se perfectionnent : d'abord ils ne consistaient qu'en simples lignes droites ou ondulées, disposées de façons plus ou moins variées, surtout des spirales ; puis la flore, puis la faune, enfin l'homme, sont représentés sur les vases et les formes elles-mêmes gagnent en élégance et en variété ; Furtwängler et Löschke en signalent cent vingt-deux au moins <sup>(5)</sup>.

Quel fut le lieu d'origine du style dit mycénien ? L'Argolide ou les îles de la mer Égée ? Je n'ai à m'in-

---

<sup>(1)</sup> Si l'on ne peut attribuer aux Grecs tous les produits de l'époque troyenne ou égéenne, on doit convenir qu'ils ont passé eux-mêmes par cette phase de civilisation.

<sup>(2)</sup> Ces découvertes ne sont pas isolées ; de nombreuses îles ont fourni des vases de la même famille.

<sup>(3)</sup> Sur les différents styles des vases mycéniens, Furtwängler et Löschke *Mykenische Vasen* Berlin 1886.

<sup>(4)</sup> Perrot l. c. VI 913.

<sup>(5)</sup> Furtwängler et Löschke *Mykenische Vasen* Atlas pl. 44.

quiéter que des lieux de fabrication. Les vases qui représentent ces progrès ont été trouvés spécialement en Attique, dans le Péloponèse, à Ialysos dans l'île de Rhodes. On les rencontre aussi par unités, de l'Égypte et de la Phénicie à la Thessalie, des côtes occidentales de l'Asie Mineure, de Rhodes et de Chypre, aux îles ioniennes, à l'Italie orientale et à la Sicile <sup>(1)</sup>; on en cite même que le commerce aurait porté dans l'antiquité jusqu'en Espagne. Ce n'est pas seulement dans les îles principales de l'Archipel qu'ils garnissaient les tombes; Calymnos et Carpathos en ont fourni qui ne sont pas inférieurs à ceux d'Ialysos ou de Mycènes. Les plus anciennes fouilles d'Hissarlik avaient pu donner à croire que cette céramique n'était point représentée à Troie, ou ne l'était que très faiblement; mais les fouilles de 1890 et surtout celles de 1893 ont prouvé qu'elle y avait laissé des traces fort sensibles <sup>(2)</sup>. Cette extension énorme des vases du style mycénien à travers le monde grec paraît rendre douteuse l'opinion de Löschke et Furtwängler qui proposaient comme centre unique de fabrication, l'Argolide <sup>(3)</sup>; mais rien ne prouve, par contre, que tous les vases ont été fabriqués là où ils ont été exhumés. « Le fait que l'on en retrouve un certain nombre en Égypte, dit M. Perrot, suffirait à prouver qu'ils ont dû fournir la matière d'un commerce d'importation très actif ». Je ne sais si cette preuve est suffisante, tout au moins quant à la grande activité du commerce <sup>(4)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> Patroni *La ceramica antica* 3.

<sup>(2)</sup> Perrot *l. c.* VI 991.

<sup>(3)</sup> Tout au moins pour les vases de la dernière classe.

<sup>(4)</sup> Beloch *Gr. Gesch.* I 79 n'admet pas que les vases de style mycénien, trouvés en Égypte, y aient été apportés de la Grèce : denn an einen Import von Vasen aus dem noch halbbarbarischen Griechenland nach Ägypten in so früher Zeit wird nicht gedacht werden dürfen.

Dans les siècles qui suivent l'époque mycénienne, l'art de la poterie semble avoir émigré de l'Argolide <sup>(1)</sup> : il s'est transporté dans deux centres principaux : Corinthe et Athènes. Là, ils sont représentés par les vases dit du style corinthien ; ici par les vases dits du Dipylon, d'après l'endroit où ils ont été découverts en plus grand nombre, ou du style géométrique, d'après les motifs de l'ornementation.

Il n'est pas facile de rattacher ces deux classes à la céramique mycénienne : la filiation paraît probable pour les vases corinthiens <sup>(2)</sup> ; elle est plus douteuse pour les vases à dessin géométrique. Les artistes mycéniens sont néanmoins les ancêtres de tous les céramistes grecs des âges suivants, en ce sens que tous les perfectionnements trouvés par eux sont devenus le patrimoine commun de leurs successeurs.

Le style *corinthien* se caractérise par l'emploi de motifs d'ornementation empruntés à l'Orient. On le rencontre d'abord dans les vases « protocorinthiens ». Cette classe est représentée par des exemplaires trouvés à Égine, Tirynthe, Thèbes, Tanagra, Éleusis, Smyrne, Hissarlik, surtout à Corinthe. En dehors de la Grèce, ils ont été fournis par les fouilles de Vulci, Tarquinies, Rome, Albe-la-longue, Suessula, Nola, Cumes, mais surtout par celles de la colonie corinthienne, Syra-

---

(1) Cependant, cet art ne s'éteint pas. Un certain nombre de vases trouvés à Rhodes et attribués à la fabrication de cette île seraient argiens. On a découvert des exemplaires de cette classe sur toute la côte de l'Asie-Mineure et même en Italie, Kretschmer *Die griechischen Vaseninschriften* Gütersloh 1894 6. Ath. XI 480 C : célébrité des *κύλικες* d'Argos.

(2) Remarquez cependant que, d'après Furtwängler et Löschke, le style corinthien ne manifeste pas de parenté étroite avec le style mycénien.

cuse. La provenance des exemplaires trouvés en Italie est incertaine. Le fait qu'ils se rencontrent à Corinthe et à Syracuse et ici dans les plus anciennes tombes, parle pour Corinthe. D'autres indices font penser à Chalcis <sup>(1)</sup> ou même à des fabriques italiennes <sup>(2)</sup>.

L'influence orientale est plus profonde encore dans les vases du « vieux style corinthien » <sup>(3)</sup>. Les détails de l'ornementation sont des fleurs comme le lotus, des animaux comme le lion et la panthère, ou des créations fantastiques dont les éléments sont empruntés à l'homme et à l'animal, des monstres ailés, des êtres qui tiennent du poisson et de l'homme, des syrènes, des griffons et des sphynx.

Le centre principal de la fabrication de ces poteries fut Corinthe. Le nombre des spécimens trouvés en cette ville même est faible; on en a rencontré à Égine, Argos, Cleonai, Carystos en Eubée, à Mycènes, Athènes, Thèbes, Smyrne, Hissarlik, Naucratis, Alexandrie, Mélos, Crète, Rhodes, Corcyre, en Crimée. Le plus grand nombre a été découvert en Italie, à Syracuse, Sélinonte, Acrä, Bari, Nola, Capoue, Bénévent, Cumes, Caeré, Vulci, Corneto, Viterbe, Orvieto, La Tolfa, même en Sardaigne. Cette liste se complète chaque jour : on y peut ajouter Samos et Carthage <sup>(4)</sup>.

La grande majorité des vases italiens du style corinthien serait, d'après certains auteurs, de fabrication

---

<sup>(1)</sup> Dümmler Jahrbuch arch. Inst. 1887 18.

<sup>(2)</sup> Sittl Kunstarch. 554. Cf. Pottier Catalogue II 421.

<sup>(3)</sup> Ce nouveau style détrône complètement le style protocorinthien au VII<sup>e</sup> siècle. En tout cas, il n'était pas encore en vogue lors de la fondation de Syracuse, c'est-à-dire en 734, Wiltsch l. c. 12 et 142.

<sup>(4)</sup> Pottier Catalogue II 420.

locale. Ils trahissent, dit-on, une moindre adresse que les spécimens corinthiens. On les attribue à des ateliers corinthiens en Étrurie <sup>(1)</sup>, et il semblerait que l'on pût suivre la destinée de cet art importé qui s'étiole peu à peu <sup>(2)</sup>. On ne serait donc en droit de rien conclure de ces faits pour l'industrie corinthienne.

De nombreux auteurs <sup>(3)</sup> se prononcent dans un sens opposé; il serait téméraire de vouloir trancher ce débat. Il me sera cependant permis d'observer que même l'opinion de Rayet et Collignon suppose à Corinthe une industrie qui domine sur une notable partie du monde grec, pendant longtemps et sinon par ses produits, du moins par ses modèles. Elle suppose aussi une expor-

---

<sup>(1)</sup> Rayet et Collignon Histoire de la céramique grecque Paris 1888 76.

<sup>(2)</sup> On peut, tout au moins comme preuve des difficultés que rencontre l'attribution à une fabrique déterminée et même à une époque, citer la curieuse hypothèse de Brunn au sujet des vases de style corinthien trouvés en Étrurie. Pour lui, ils sont de fabrication locale et il n'en excepte pas ceux qui portent des inscriptions. Vers l'an 300, les Étrusques s'éprirent des vieilles œuvres de l'art grec et se mirent à les reproduire aussi fidèlement que possible, Wilisch l. c. 112. Le même auteur remarque que la distinction entre les produits locaux et ceux qui ont été importés en Italie est un des problèmes les plus difficiles qui se posent devant la science. Cf. l'excellent résumé des débats sur l'origine des vases trouvés en Italie Pottier Catalogue I 43 : « ce qui reste acquis à la science, c'est l'importation, en nombre considérable, de vases grecs, en Italie ».

<sup>(3)</sup> Baumeister Denkmäler Vasenkunde 1964. — Sittl Kunstarch. § 330 remarque qu'il est un peu de mode d'attribuer aux Grecs toutes les œuvres de mérite et de réserver les œuvres médiocres aux Étrusques. Sur la fabrication des vases italo-corinthiens, Patroni La ceramica antica 3.



tation régulière, qui, il est vrai, n'a pas dû nécessairement former l'objet d'un commerce actif.

Le courant puissant d'idées et d'inspirations qui, parti de l'Orient, arriva jusqu'à Corinthe, était dans toute sa force, au VII<sup>e</sup> siècle et même avait-il commencé dès le siècle précédent. Il était impossible que les cités grecques, plus rapprochées de l'Asie, restassent en dehors de son action. On en retrouve les traces sur plusieurs points de l'Ionie, en particulier à *Mélos*.

Les fouilles de *Rhodes* ont donné des résultats intéressants : elles ont fourni des vases du style mycénien, d'autres du style géométrique <sup>(1)</sup>, d'autres encore du vieux style corinthien et si nombreux qu'il y a lieu de croire à une fabrication locale, d'autres enfin d'un style spécial, pour lesquels on a créé la désignation de style rhodien <sup>(2)</sup>. D'après le caractère des inscriptions que portent certains de ces vases <sup>(3)</sup>, on peut placer l'époque du style rhodien aux VIII<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles : on en retrouve des spécimens à Hissarlik, en Égypte, et même en Italie <sup>(4)</sup>.

Le style *géométrique* est, suivant toutes les apparences, plus ancien encore que le style corinthien, plus ancien encore que le style protocorinthien <sup>(5)</sup>. « On en retrouve

---

<sup>(1)</sup> Baumeister Denkmäler 1952 : les premiers auraient été importés, les seconds pas. Cf. Pottier Catalogue I 119 : sept catégories de vases trouvés à Rhodes.

<sup>(2)</sup> Wilisch l. c. 128 les croit plus anciens que les vases de style corinthien. Il attribue ceux-ci à des potiers de Corinthe établis à Rhodes.

<sup>(3)</sup> Kirchhoff Studien zur Gesch. des griech. Alphabet 4<sup>e</sup> éd. 1887.

<sup>(4)</sup> Baumeister 1954 : ces vases auraient fait l'objet d'un commerce actif.

<sup>(5)</sup> Wide Aphidna in Nordattica MAI XXI 1896. On a beaucoup discuté sur l'origine du style géométrique; d'après cet

les spécimens dans les parties les plus diverses du monde hellénique depuis la côte d'Etrurie jusqu'à l'île de Chypre » (1). Il se caractérise par les éléments de l'ornementation dite géométrique. Elle repose sur l'emploi de lignes formant des dessins réguliers, des rectangles, des losanges, des triangles, au milieu desquels, dans les vases les plus récents, se placent des animaux ou même des compositions à nombreux personnages.

Le style atteint sa plus haute perfection dans les exemplaires dont on place la fabrication au VII<sup>e</sup> siècle (2).

Les trouvailles du Dipylon montrent plusieurs générations d'artistes perfectionnant tour à tour les procédés de leurs prédécesseurs. Les artistes d'Athènes ont eu jusqu'ici de nombreux rivaux : le génie athénien va prendre peu à peu le dessus. Au commencement du VI<sup>e</sup> siècle, Corinthe reste stationnaire : ses potiers s'attachent à leurs vieux procédés et s'obstinent dans un style qui devient de plus en plus archaïque. Une industrie stationnaire est une industrie qui meurt. La

---

auteur, il faudrait la chercher en Grèce même. Il sort des essais d'Hissarlik et de Théra et arrive au développement qu'attestent les vases du Dipylon. Les vases découverts à Aphidna ressortissent aux premiers essais.

(1) Rayet et Collignon 20 et notamment en Béotie. L. Couve BCH 1897 447 : « De plus en plus, il paraît évident que les ateliers de Béotie ont joué un rôle considérable dans la constitution des types céramiques à l'époque archaïque. ». Ath. XI 500 B : les σκύφοι de Béotie sont les plus célèbres (cités par Bacchylide), puis viennent ceux de Rhodes, puis ceux de Syracuse.

(2) Kroker Jahrb. arch. Instit. 1886 96 dénonce l'influence des modèles égyptiens dans la peinture des vases du Dipylon. L'inscription d'un vase *ὅς νῦν ὀρχηστῶν πάντων ἀταλώτατα παίζει* semble, d'après les caractères, antérieure au VI<sup>e</sup> siècle, Studniczka Die älteste attische Inschrift MAI XVIII 1894 225.

fortune de l'industrie céramique à Corinthe fut donc à la fois bien brillante et bien courte <sup>(1)</sup>.

D'abord les potiers athéniens améliorent les formes et modifient l'aspect un peu terne de l'argile, en y mêlant de l'oxyde de fer qui lui donne un ton brillant et rougeâtre. Puis ils perfectionnent le décor, par la disposition des personnages et la variété des couleurs. Remarquons-le cependant, tandis que l'industrie athénienne tend à se dégager des vieilles formules, autour d'elle et avant elle, les mêmes essais se font ailleurs et ils ne sont pas sans influence sur l'art des peintres d'Athènes. Il en est pour le VI<sup>e</sup> siècle où nous sommes arrivés, comme pour les siècles précédents. Les résultats des fouilles font grandir la gloire artistique d'Athènes, mais fondent aussi des réputations nouvelles et qui semblent chaque jour gagner plus d'éclat. Je citerai les écoles ou les styles de Chalcis <sup>(2)</sup>, d'Ionie <sup>(3)</sup>, (Milet) <sup>(4)</sup>, de Cyrène <sup>(5)</sup>, de Naucratis <sup>(6)</sup> d'Égine <sup>(7)</sup>. Je rappellerai

---

<sup>(1)</sup> Sur l'industrie céramique à Corinthe et les phases diverses par lesquelles elle a passé, Wilisch l. c.

<sup>(2)</sup> Klein Euphronios<sup>2</sup> 70. Dumont et Chaplain Céramiques de la Grèce propre 324.

<sup>(3)</sup> Baumeister 1901. Kretschmer Gr. Vasenschriften 55.

<sup>(4)</sup> Boehlau Aus ionischen und italischen Nekropolen 1898. Cf. sur cette classe qui prend de plus en plus d'importance dans l'histoire de l'art grec, Pottier Catalogue II.

<sup>(5)</sup> Le spécimen le plus célèbre est la coupe du roi Arcésilas VI<sup>e</sup> siècle, Klein Euphronios<sup>2</sup> 75. Des vases du même style ont été trouvés en Italie, Puchstein Arch. Zeit. 1881. Cf. MAI 1886 90. On les a attribués à Sicione, à Sparte, à la Crète, à Naucratis, enfin à Cyrène même.

<sup>(6)</sup> Les fouilles de Naucratis (fondée vers 570) ont encore donné des spécimens de l'art de Rhodes, de Corinthe, de Mélos, d'Athènes, apportés là sans doute par le commerce. Cf. Ath. XI 480 D : à propos des κύλικες de Naucratis; Πολλοὶ δ' ἐν τῇ Ναυκρατίαι κεραμεύει.

<sup>(7)</sup> Rayet et Collignon 80.

enfin les céramiques de Cypre, qui commencent à paraître bien avant le VI<sup>e</sup> siècle <sup>(1)</sup>.

Comme le remarque Sittl, le principe de ce nouveau style est la recherche d'un coloris plus riche. Les artistes athéniens, après quelques tâtonnements, trouvèrent la formule qu'ils cherchaient dans les *vases à figures noires*, et cette fois, c'est bien d'Athènes que part la direction, si même l'immense majorité des pièces qui ornent nos musées ne sortent pas de ses ateliers. Elles proviennent, en grand nombre, d'Italie et spécialement des nécropoles étrusques : est-on en présence d'objets importés ou de produits imités par les fabriques locales ? La question se pose de nouveau. D'après Sittl <sup>(2)</sup>, les vases à figures noires qui se comptent aujourd'hui par plusieurs milliers ont été fabriqués à Athènes en vue de l'exportation (de 600 à 520 environ). Ils supposent de véritables usines outillées de façon à produire en gros. Par contre, Rayet et Collignon écrivent : « Au sixième siècle, l'industrie céramique a certainement été florissante à Tarente, à Métaponte, à Sybaris, à Crotone et à Locres, aussi bien qu'à Syracuse, à Sélinonte, à Agri-

---

(1) En plaçant ici cette énumération, je n'ai pas du tout l'intention d'affirmer des dates précises : c'est ainsi que la céramique ionienne aurait eu sa grande floraison au VII<sup>e</sup> siècle, elle déclinerait ou subirait une interruption au milieu du VI<sup>e</sup>, Pottier Catalogue II 514.

(2) Kunstarch. 556. Baumeister 1971. Hiller v. Gærtringen Die archaische Kultur der Insel Thera Berlin 1897 16 et 17 : à noter cette déclaration à propos des découvertes faites à Théra : Ausserordentlich bereichert ist unsere Kenntnis des einheitlichen theräischen Stils der vorher nur in einzelnen Exemplaren vorkam ; geringer vertreten ist peloponnesische, namentlich Korinthische und Kretische Importwaare.... Schwarzfigurige Gefässe haben wir in der Nekropolis gar nicht gefunden ; — der Einfluss Attikas war in jener Zeit gleich Null.

gente et à Cumes. Quelques-uns des vases du style que nous étudions portent d'ailleurs des inscriptions doriennes » (1).

Nous connaissons plus de 40 signatures de maîtres céramistes, relevées sur les vases à figures noires ; presque tous ces maîtres, d'après Klein (2), sont des Athéniens. Fréquemment les vases portent deux signatures, celle du potier et celle du peintre : Ἐργότιμος μ' ἐποίησεν, Κλειτίας μ' ἔγραψεν. Le plus fécond de ces artistes paraît avoir été Nicosthénès, dont nous possédons environ 80 pièces signées : 22 viennent certainement et 21 autres très probablement de Caeré, 1 d'Agrigente, dit-on, 1 certainement de l'Acropole d'Athènes, 1 même de Naucratis (3), le reste, suivant toute vraisemblance, de diverses parties de l'Etrurie (4). Des neuf vases, sortis des ateliers d'Exékias (5), un a été trouvé à Athènes, les huit autres à Vulci et à Cervetri.

Nicosthénès est le contemporain d'un nouveau changement : à la fin du VI<sup>e</sup> siècle (6), apparaissent les *vases à figures rouges*.

Rayet et Collignon énumèrent un certain nombre

---

(1) Rayet et Collignon 107.

(2) Klein Die griechischen vasen mit Meister-Signaturen Vienne 1887. Dumont Mélanges archéologiques 10.

(3) Dumont Mélanges archéologiques 18. Épictétos : vases trouvés à Vulci, Caeré, Capoue, Panticapée.

(4) D'après Rayet et Collignon 110 : « la fabrique était sans doute installée à Caeré ou aux environs, elle devait occuper un très grand nombre d'ouvriers et avait des relations commerciales non seulement avec toute la Grèce italienne, mais même avec la Grèce propre ».

(5) Klein Meistersign. le range parmi les maîtres athéniens.

(6) Sittl Kunstarch. 616. Dumont et Chaplain Céramiques de la Grèce propre 336 la note.

d'artistes qui ont fleuri au V<sup>e</sup> siècle, Euphronios, Brygos, Sosios, Doris, Chachrylion, Panphaïos, Hiéron. Ils reconnaissent dans la plupart d'entre eux des artistes athéniens. Pour l'un ou l'autre, ils manifestent tout au plus une légère hésitation. Or, je note pour Euphronios des trouvailles faites à Caeré, Cervetri; pour Chachrylion à Vulci et en Attique; pour Doris à Caeré; pour Sosios à Vulci; pour Brygos à Capoue.

En même temps, ou à peu près, que les vases à figures rouges, commencent les vases à fond blanc. Ce procédé dérive directement de celui que connaissaient déjà les potiers de la Cyrénaïque <sup>(1)</sup>; il s'est développé dans la Grèce propre <sup>(2)</sup>, surtout à Athènes; il tombe au cours du IV<sup>e</sup> siècle, sauf pour les lécythes funéraires.

Au dire de Rayet et Collignon, la fin du V<sup>e</sup> siècle marque un ralentissement dans la fabrication athénienne. Ce fait s'explique par les guerres désastreuses et la perte du débouché de la Campanie dont se sont emparés les Samnites entre 445 et 424 <sup>(3)</sup>. La fabrication reprend son essor dans le premier quart du IV<sup>e</sup> siècle, et elle crée un nouveau style " qui révèle un effort marqué pour assouplir les procédés de composition encore un peu rigides " <sup>(4)</sup>.

De nouveaux types s'introduisent aussi : vases à dorures, vases à relief, vases à figures humaines. Rayet et Collignon attribuent à la fabrication athénienne les vases à dorures, trouvés à Corinthe, à Mégare, en Béotie, en Acarnanie. Les tombeaux de Kertch en ont beaucoup

---

(1) Par exemple dans la coupe qui représente le roi Arcésilas assistant à la pesée du silphion ou de la laine.

(2) Et aussi à Naucratis.

(3) Winter Die jüngeren attischen Vasen Berlin et Stuttgart 1885 3.

(4) Rayet et Collignon 212.

fourni ; dans la Chersonèse Taurique existaient plusieurs villes grecques, comme Panticapée, où Athènes achetait le blé et les peaux. Elle leur vendait en échange ses vases. Cependant, Rayet et Collignon remarquent que ces vases sont " d'une exécution souvent très lâchée ", (1). Ils étaient, disent-ils, fabriqués en vue de l'exportation. Ce fait pourrait être, ce me semble, interprété comme l'indice d'une fabrication locale et ce qui pourrait confirmer cet indice, c'est l'inscription d'un vase à relief (2), isolé, il est vrai, et qui est signé par Xénophane *Athénien*, comme si l'artiste installé en pays étranger avait tenu à rappeler son lieu d'origine (3).

Rayet et Collignon reconnaissent encore dans les vases en forme de figurine trouvés à Athènes, Corinthe, Tanagra, Mégare, des produits attiques, de 350 au commencement du III<sup>e</sup> siècle.

La fabrication des vases à figures rouges se poursuit : tout en admettant l'existence, dans ces régions, d'une industrie locale, sous les Ptolémées, les auteurs déjà cités, assignent à Athènes les vases trouvés dans la Cyrénaïque ; de même ceux de la Chersonèse Taurique, de Tanagra, Mégare, Égine, Nisyros. La fabrication béotienne est représentée par les vases trouvés à Thèbes, Thespies, Thisbé, Tanagra.

Nous sommes arrivés au commencement du III<sup>e</sup> siècle ; l'industrie athénienne et celle de la Grèce propre expirent. Athènes ne se relève pas des coups que lui portent Démétrius Poliorcète et la guerre de Chrémonide. Cependant l'industrie céramique ne périt pas ; elle

---

(1) l. c. 257.

(2) Les tombeaux de Kertch ont aussi fourni de nombreux vases à relief.

(3) Cf. Dumont *Mélanges archéologiques* 15 n. 1.

se transporte en Italie <sup>(1)</sup> où elle revit, dirait-on, dans une vraie renaissance. L'Italie méridionale, la Sicile, <sup>(2)</sup> l'Étrurie possédaient depuis longtemps des ateliers de poterie; mais leur histoire, avant l'époque d'Alexandre, est encore pleine d'obscurités : " nous ignorons quelle activité ont pu avoir les céramistes, dans les colonies grecques. Il n'est pas impossible que les vases " chalcidiens " soient originaires d'Italie; cela est même probable pour les Hydries de Caeré. Sans doute, dans nos collections, finira-t-on par reconnaître encore bon nombre de produits des anciennes fabriques grecques de l'Italie méridionale <sup>(3)</sup>. " De même, y aura-t-il lieu de faire sa juste part à l'Étrurie.

Dans l'Italie méridionale, trois classes principales apparaissent au IV<sup>e</sup> siècle : les vases apuliens, lucaniens, campaniens ; les lieux de fabrication ne sont pas encore exactement déterminés. Pour les vases campaniens, à partir de la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle, Cumes et Capoue, et probablement d'autres cités grecques luttent avec énergie contre l'envahissement du marché italien par les produits athéniens. A partir de la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle, cette fabrication qui est restée longtemps

---

<sup>(1)</sup> Sur la céramique italienne, Patroni *La ceramica antica*.

<sup>(2)</sup> Syracuse pour la fabrication de grandes jarres imitant les vases en métal, point de départ de la poterie moulée, Löschke *Arch. Zeit.* 1881 44, 29-52 : l'époque où commence la fabrication de ce genre de vases est placée vers le VII<sup>e</sup> siècle; le lieu de fabrication en Sicile serait peut-être Syracuse; mais elle est imitée des vases en métal qu'on apportait vraisemblablement de Corinthe en Sicile, Dumont et Chaplain *Céramiques de la Grèce propre* 191 (note de M. Pottier). Cf. du même, *Catalogue II* 183 s.

<sup>(3)</sup> Baumeister 2004.



fidèle aux traditions athéniennes, dégénère et tourne à la barbarie.

F. Lenormant a vu dans Tarente un autre centre de l'industrie céramique en Italie. Le style apulien serait originaire de Tarente et de là se serait répandu en Italie, à Ruvo, à Canosa <sup>(1)</sup>. Le style lucanien se rapproche du style apulien : il semble que l'on puisse désigner Paestum <sup>(2)</sup>, comme l'un des centres principaux où il a fleuri. Enfin, au cours du III<sup>e</sup> siècle, entrent en Grèce les poteries moulées ; on en a trouvé un grand nombre à Mégare ; on en a découvert aussi à Tanagra, Mélos, etc. Selon M. Furtwängler, cette industrie a pris naissance, non à Mégare, mais dans un grand centre industriel de l'époque alexandrine <sup>(3)</sup>.

Cet exposé a fait ressortir, comme je l'indiquais en commençant, l'existence de deux solutions, au problème qui nous préoccupe : concentration de l'industrie aux mêmes lieux ou généralisation, dans les différents lieux, des mêmes types. Les auteurs vont parfois de l'une à l'autre. On serait tenté de les accuser d'inconséquence, s'il ne fallait tenir compte des difficultés d'une science dont les fouilles élargissent et modifient chaque jour le domaine.

Si, en cette matière, il était permis d'invoquer des considérations étrangères aux objets que l'archéologie classe et étudie, on serait tenté d'admettre des ateliers

---

<sup>(1)</sup> Lenormant *La Grande Grèce* I<sup>er</sup> et *The Academy* 10 janvier 1880. *Helbig Bull. dell' Inst.* 1881 201. *Patroni La ceramica antica* 131 attribue ces céramiques, non à Tarente, mais à Ruvo et à Canosa. Voir sur la fin de la peinture des vases en Italie, Rayet et Collignon *Ch. XIX*.

<sup>(2)</sup> Rayet et Collignon 311.

<sup>(3)</sup> Collection Sabouroff notice de la planche 73.

nombreux pour les vases de même nature. L'expérience acquise, par les potiers, dans la fabrication des objets ordinaires, devait éveiller chez eux l'idée de s'essayer dans des œuvres plus difficiles. Le talent n'a pas nécessairement fleuri dans toutes les cités grecques : le savoir-faire a dû être plus commun ; il a dû rétrécir le champ ouvert aux grands artistes et ne plus guère leur laisser d'issue que pour le commerce de leurs meilleurs produits.

Corinthe, les villes de l'Ionie et quelques autres centres ont répandu les œuvres de leurs céramistes dans tout le monde grec ; Athènes, dans les belles périodes, a dominé le marché et tous les vases d'un réel mérite artistique viennent d'elle : les archéologues l'affirment. Ne sont-ils pas trop jaloux de la gloire de ces villes et ne confisquent-ils pas indûment, à leur profit, le bien d'autrui ? Je l'avoue, envisagée du point de vue où je me suis placé, du point de vue économique, l'histoire de la céramique n'offre pas tout-à-fait l'aspect qu'elle présente aux archéologues <sup>(1)</sup>. Je ne vois point de traces d'une industrie intense ; je ne vois point ces usines, ces ateliers déversant en grand nombre les produits de quelques cités sur l'immense majorité des villes grecques, qui demeurent passives. Je ne retrouve pas, dans l'ordre économique, le fait qui est affirmé dans l'ordre esthétique, et s'il m'était permis de prendre position dans ce débat, sans nier la grande influence des écoles corinthiennes, ioniennes, athéniennes, je serais tenté de réduire de beaucoup l'activité industrielle de leurs artistes.

---

(1) Spécialement en Allemagne. Cf. Dumont *Mélanges archéologiques* 22 : " Importations fréquentes au VI<sup>e</sup> et au V<sup>e</sup> siècle, communauté d'inspiration, imitation en Italie des types de la Grèce propre, relations commerciales en tout temps, et cependant importance des fabriques locales, d'autant plus grande que nous

L'archéologie nous offre un fait intéressant à recueillir; dans une certaine mesure, il peut servir à rabaisser les exagérations auxquelles on se livre parfois en parlant de la fabrication des céramiques athéniennes <sup>(1)</sup>; l'un des produits les plus originaux d'Athènes est le lécythe blanc. Tant qu'on ne le rencontrait qu'en Attique, on pouvait dire qu'il était fabriqué en vue de rites ou d'usages particuliers <sup>(2)</sup>; aujourd'hui, quelques exem-

---

nous éloignons de la belle époque de l'art : telle semble être la vérité sur cette question des céramiques grecques et des céramiques italiennes „.

D'après M. Pottier, l'importation considérable de vases grecs en Italie serait certaine. Voici ce qu'il écrit au sujet d'une petite cité située sur un tout autre point, Catalogue II 275 : les découvertes faites à Myrina permettent de suivre pendant des siècles „ la série à peine ininterrompue des importations „. Vases de style mycénien, ionien, corinthien, au VII<sup>e</sup> siècle, phénicien au VIII<sup>e</sup>, vases de style attique à figure noire (à partir du VI<sup>e</sup> siècle, on voit que l'exportation attique défie et tue toute concurrence). Vases de style attique à figures rouges (importation interrompue par les guerres médiques; elle reprend après 450) etc. M. S. Reinach écrit ce qui suit au sujet des figurines de Myrina BCH VII 1883 94 : „ La question qui se pose au sujet de ces figurines est la même que pour les vases de style grec et même attique qu'on découvre dans des contrées fort éloignées d'Europe ou d'Asie. Est-ce le résultat d'une exportation ? Est-ce une imitation locale des produits grecs ? „

(1) Rayet et Collignon 97 : „ La population libre demande à l'industrie et à la marine les ressources que la stérilité du sol lui refusait, et qu'elle ne voulait pas chercher dans le pénible travail des mines (au VI<sup>e</sup> siècle). *De toutes parts*, se fondèrent des fabriques de meubles, d'armes, d'étoffes, de vases surtout. Athènes devint et resta désormais une cité manufacturière. „

(2) Dumont Mélanges archéol. 65. A. C. Bosanquet On a group of early attic lekythoi Journ. of. Hellenic Stud. XVI 1896 164 : l'auteur signale une douzaine de lécythes, tous de fabrication

plaires apparaissent à Rhodes, en Sicile, en Campanie, à Cumés, en Asie, à Corinthe, à Érétrie. Voici donc un produit certainement athénien que le commerce a transporté au loin, mais par petites quantités seulement.

Les mérites des maîtres de la céramique restent intacts : ne grandissent-ils pas encore, si l'on suppose que les artistes ont fait école, ont éveillé de nobles ambitions et se sont donné à eux-mêmes des rivaux ?

Industrie centralisée ou industrie dispersée en des lieux nombreux, les deux solutions, comme je l'observais plus haut à propos de Corinthe, ne sont pas aussi éloignées qu'elles en ont l'air. Chaque style a sa patrie; il a été créé en une ville par des artistes; c'est de là que lui-même ou ses produits se sont répandus dans le monde et il n'a pu vivre et se développer qu'à la condition que ses créateurs aient continué à le diriger.

Au premier rang, Athènes. Elle a été, depuis le VI<sup>e</sup> siècle jusqu'au commencement du III<sup>e</sup>, le centre de l'industrie céramique. Elle lui a fait accomplir tous ses progrès; elle a guidé le goût; elle a imposé les modes. Tout au moins, les œuvres de ses céramistes se sont répandues dans le monde pour y porter les règles nouvelles de l'art et provoquer d'heureuses imitations <sup>(1)</sup>.

---

athénienne, mais trouvés en divers lieux : en Campanie, à Gêla, à Érétrie, en Attique. Le fait d'une exportation commerciale expliquerait leur dispersion; ces vases paraissent appartenir au 2<sup>e</sup> quart du V<sup>e</sup> siècle.

(1) Un exemple frappant de la difficulté qu'il y a à se prononcer sur la provenance des vases. Les vases panathénaiques ont été trouvés partout; en Attique même, ils sont fort rares et cependant ils sont certainement des produits de l'industrie athénienne. Cf. Wellauer Étude sur la fête des Panathénées Lausanne 1899 p. 39 : " M. Albert Martin fait remarquer, après O. Jahn et Sauppe, que ce n'étaient pas tant les amphores que l'huile qui faisait la valeur du prix; car l'exportation de l'huile

Au second rang, Corinthe; avant elles, peut-être, l'Argolide; après elles, l'Italie. Voilà ce me semble, les noms propres qui surgissent de cet exposé. Plus en arrière, vient toute une série de villes, nombreuse déjà et qui va en s'augmentant; je rappellerai Rhodes, Mélos, la Cyrénaïque, Naucratis, Chalcis, la Béotie.

On voudrait pouvoir mesurer l'importance de cette industrie dans l'un de ces centres : combien occupait-elle d'ouvriers? Était-elle productive? De curieuses plaques<sup>(1)</sup>, trouvées à Corinthe, nous montrent des navires transportant des vases; mais nous ignorons si ces vases forment par eux-mêmes l'objet du commerce ou s'ils servent de récipients pour le vin, le blé ou d'autres matières. Pour Athènes, aucun témoignage littéraire ne nous donne une idée de l'extension de cette industrie. Je n'en connais qu'un seul : c'est cette parole d'Andocide<sup>(2)</sup> que fabriquer des lampes, c'est faire œuvre d'étranger ou de barbare. Le témoignage d'Andocide est confirmé d'une curieuse façon par les inscriptions de deux vases archaïques d'Athènes : ὁ Σκύθος ἔγραψεν, ὁ Λυδὸς ἔγραψεν<sup>(3)</sup>. On comprend difficilement qu'une industrie prospère puisse rester le monopole des étrangers et des barbares. Les inscriptions attiques ne citent qu'un très

---

était soumise, en Attique, à des mesures prohibitives; mais les vainqueurs aux jeux des Panathénées avaient le privilège de la libre exportation; par là s'explique le grand nombre d'amphores panathénaïques trouvées en dehors de l'Attique (Grèce, Italie méridionale) „ Sur ces amphores, cf. *ibid.* pp. 37 s.

(<sup>1</sup>) E. Pernice *Die Korinthischen Pinakes* Jahrb. arch. Inst. XII 1897 9.

(<sup>2</sup>) Scol. Aristoph. *Guêpes* 1007 à propos d'Hyperbolos : ὡς δὲ ξένος ὢν καὶ βάρβαρος λυχνόποιεῖ.

(<sup>3</sup>) *Ephem. archaiol.* 1885 54.

petit nombre de céramistes. On en connaît cinq ou six <sup>(1)</sup>.

D'autre part, Aristophane a immortalisé le fabricant de lampes, Hyperbolos et le potier Céphalos <sup>(2)</sup>. Le même poète fait allusion aux peintres qui ornent les lécythes funéraires <sup>(3)</sup>. Chose singulière, une industrie, qui a porté si haut la gloire d'Athènes, n'a laissé, dans son histoire, que des traces insignifiantes. Ne serait-ce pas que le résultat obtenu n'est pas en proportion avec la faiblesse des moyens employés? Quelques générations d'artistes et un petit nombre d'ateliers ont suffi pour acquérir à la cité une gloire immortelle. Placez à côté des ateliers, les fabriques des potiers qui travaillent pour la clientèle ordinaire et vous aurez une industrie, qui, sans employer beaucoup de bras, peut satisfaire à tous les besoins.

## II.

Presqu'aussi importante que l'industrie de la poterie était celle de la laine : l'élève du mouton était très répandue ; une grande partie des vêtements étaient faits de cette laine <sup>(4)</sup> ; elle servait aussi à la fabrication d'autres objets, couvertures, tapis. Les produits se différenciaient par la qualité de la laine employée et, pour

---

<sup>(1)</sup> I 467 Spoudides κεραμεύς ; IV p. 154 dédicace d'Euphronios κεραμεύς ; IV 373<sup>91</sup> p. 88 dédicace de Nearchos ; IV 373<sup>115</sup> p. 101 dédicace de Mnésiades κεραμεύς et d'Andocide (le peintre) ; II 3895 Λεπτινής κεραμεύς. Dans les inscriptions des phiales des affranchis, un seul fabricant d'amphores Cf. infra, Livre I, Ch. VII.

<sup>(2)</sup> Ekl. 248-252.

<sup>(3)</sup> Ekl. 996 : ὅς τοις νεκροῖσι ζωγραφεῖ τὰς λεκύθους.

<sup>(4)</sup> Cependant les habitants des campagnes se vêtaient souvent de peaux, Büchschütz Besitz 161.

quelques-uns, comme pour les tapis, par leur caractère artistique. Par essence, cette industrie était une industrie domestique : on se rappelle les belles descriptions que trace Homère des intérieurs grecs; la femme entourée de ses servantes fait elle-même les vêtements de son mari et de ses fils; ses doigts agiles n'abandonnent pas le fuseau.

Cependant la production ne se limite pas toujours aux besoins de la famille et nous avons des preuves certaines de l'existence d'une industrie. A Athènes, nous savons par les inscriptions que bon nombre d'affranchis exerçaient la profession de tisseurs de laine <sup>(1)</sup>. Milet était renommée pour ses étoffes précieuses et ses tapis <sup>(2)</sup>. D'autres villes avaient également des produits réputés : on peut citer Cypre, Corinthe, Mégare, celle-ci pour la fabrication des vêtements ordinaires, Pellène en Achaïe pour les manteaux <sup>(3)</sup>.

Existait-il aussi une industrie employant des matières végétales ? Corinthe fabriquait des *καλασίρεις*, sorte de vêtements qui généralement étaient en toile. Cependant les *καλασίρεις* de Corinthe paraissent plutôt avoir été en laine <sup>(4)</sup>; c'étaient des objets de luxe <sup>(5)</sup>. Pausanias <sup>(6)</sup> fait mention d'une grande filature de Byssus à Patrae. Elle occupait deux fois plus de femmes que d'hommes.

Ce sont là les seuls faits que nous puissions invoquer. Cependant les auteurs modernes semblent d'accord pour affirmer un large emploi de la toile dans le vêtement. Chez les Grecs d'Asie, il en était ainsi et il ne

---

<sup>(1)</sup> Cf. infra, Livre I, Ch. VII.

<sup>(2)</sup> Cf. infra, Livre I, Ch. IV.

<sup>(3)</sup> Blümner *Gewerbl. Thätigk.* 85.

<sup>(4)</sup> Cf. infra, Livre I, Ch. III.

<sup>(5)</sup> *Büchseenschütz Hauptstätten* 72 n. 3.

<sup>(6)</sup> VII 21, 4. Pauly Wissowa : Byssos.

serait pas étonnant que, dès l'époque d'Homère, cette coutume ne fût en vigueur parmi eux <sup>(1)</sup>. En Grèce d'Europe, la mode nationale ne connaît que le vêtement de laine et, conservateurs en matière de toilette comme en toute autre chose, les Lacédémoniens s'habillent comme leurs ancêtres.

La coutume ionienne s'était-elle introduite à Athènes? C'est ce qu'admettent les auteurs modernes <sup>(2)</sup>, et cette opinion paraît trouver un appui dans le témoignage d'Hérodote et dans celui de Thucydide <sup>(3)</sup>.

Hérodote raconte comment la haine réciproque des Éginètes et des Athéniens est née et comment les Athéniennes tuèrent le seul homme qui avait échappé à la défaite; elles se servirent à cet effet des épingles  $\tau\acute{\epsilon}\tau\tau\epsilon\ \pi\epsilon\rho\acute{o}\nu\eta\sigma\iota\ \tau\acute{\omega}\nu\ \iota\omicron\mu\alpha\tau\acute{\iota}\omega\upsilon\upsilon$ , qui attachaient leurs vêtements. Depuis ce temps, les femmes prirent la mode des Ioniens, car elles portaient auparavant le costume dorien qui se rapproche beaucoup du costume corinthien; elles prirent donc une tunique de lin  $\tau\acute{\omicron}\nu\ \lambda\acute{\iota}\nu\epsilon\omicron\nu\ \kappa\iota\theta\acute{\omega}\nu\alpha$ , laquelle dispensait de se servir d'épingles. Il ajoute encore qu'à vrai dire ce vêtement n'est pas Ionien, mais Carien, car autrefois toutes les femmes grecques portaient l'habillement « que nous appelons maintenant le Dorien ».

---

<sup>(1)</sup> Helbig *Homer. Epos* 167; Müller *Privataltertümer* 399 s. D'après Hehn *Kulturpflanzen und Haustierte* 4<sup>e</sup> éd., Berlin 1893 140, les objets en toile dont parle Homère étaient de fabrication étrangère. Opinion contraire dans Helbig l. c.

Voir dans Hehn l. c. 142, autres témoignages pour l'emploi de la toile en Grèce : Argos ( $\text{Ἀργεῖοι λινοθήρηκες}$ ), Olympie (offrandes de Gélon) etc. Studniczka *Beitr. z. Gesch. der altgriech. Tracht* Abhandl. Univ. Wien 1886 20 et 38.

<sup>(2)</sup> Pauly Wissowa :  $\chi\iota\tau\acute{\omega}\nu$ . On trouvera à cet endroit la bibliographie de la question.

<sup>(3)</sup> Hérod. III 82 s. Thuc. I 6.



Les hommes auraient subi, à un moment, tout comme les femmes, l'ascendant de la mode : Thucydide nous montre les Athéniens adoptant la vie civilisée, et abandonnant l'usage de se munir, en tout temps, d'armes; ils se mirent alors à porter des vêtements de lin χιτῶνας τε λινοῦς; il n'y a même pas longtemps que cette mode raffinée a été abandonnée; les Lacédémoniens sont les premiers qui ont adopté un vêtement simple et conforme à la mode actuelle. Il semblerait donc que les hommes en étaient revenus aux vieux usages : les avaient-ils jamais abandonnés? Il serait vraiment curieux de constater semblable retour en arrière.

Le moyen le plus simple de concilier Hérodote et Thucydide est de supposer que l'un s'occupe des femmes, l'autre des hommes <sup>(1)</sup>; je ne sais, si cette tentative est fort heureuse, car n'est-il pas bien remarquable que Thucydide ait omis de noter ce fait si simple, que les femmes gardèrent la mode ionienne? Ces questions de toilette féminine sont délicates à trancher. S'il était, dans les usages des Athéniennes, de s'envelopper dans des vêtements de toile, l'industrie du lin devait être presque aussi importante que celle de la laine et, chose curieuse, nous n'en trouvons que de rares mentions <sup>(2)</sup>. Je remarque de plus cette particularité : les inventaires des temples <sup>(3)</sup> portent parfois des listes

---

<sup>(1)</sup> Boehlau *Quæstionum de re vestiaria Græcorum specimen* 1881 25. D'après Studniczka l. c. 29, au milieu du V<sup>e</sup> siècle, reparut, pour les femmes, la mode dorienne, mais la mode ionienne subsista.

<sup>(2)</sup> Les inscriptions des phiales d'affranchis citent 26 tisseuses de laine, aucune tisseuse de toile. Cf. *infra*, Livre I, Ch. VII.

<sup>(3)</sup> Samos, C. Curtius *Inscript.* n. Stud. z. Gesch. v. Samos 10 l. 15. = Ch. Michel 832. — Athènes, inventaire du temple d'Artemis Brauronia CIA II 758 B. Col. II 9-10, 15. = Ch.

de vêtements destinés à parer la statue du dieu : ainsi ceux d'Artemis Brauronia : les robes et autres pièces d'habillements en lin y sont rares ; il est spécialement noté qu'elles sont en lin ou en tissu d'Amorgos, ce qui permet de croire que tout le reste est en laine <sup>(1)</sup>. Par contre, à Samos, sans doute, sous l'influence de la mode asiatique, presque toute la garde-robe de Héra est en lin. Et enfin, ce qui n'est pas le moins étrange, aucun auteur ne nous donne le moindre détail sur les lieux d'origine ni sur l'importation de la matière première. On ne peut guère citer que ce passage des Grenouilles, où Aristophane reproche à Thorykion d'avoir fait passer du lin, d'Égine à Épidaure <sup>(2)</sup>. La plante n'était guère cultivée en Grèce, sauf en Élide : Pausanias vante la fertilité du sol qui produisait le lin, le chanvre et le byssus <sup>(3)</sup>. Dira-t-on que la toile venait d'Égypte, de Phénicie ? On verra plus loin combien rares sont les indices d'une importation provenant de ces pays. En résumé, je me demande si, l'usage de la toile était aussi répandu qu'on le dit et s'il ne resta pas limité aux classes riches.

---

Michel 820 et CIA II 754 = Ch. Michel 819. Cf. Bochlau De re vestiaria 20 et Michaëlis Parthénon 314. Dans l'inscription des mystères d'Andanie, en Messénie, 91 av. J. C., les femmes qui prendront part aux mystères porteront un vêtement de dessous χιτώνα λίνεον et un manteau d'une valeur de 100 drachnes au plus ; pour les jeunes filles et les esclaves, le vêtement de dessous sera de lin ou de coton καλίστηριν ἢ σινδονίταν.

(1) L'indication des couleurs conduit à la même conclusion.

(2) 363 : ἡ τὰ πόρρητ' ἀποπέμπει | ἐξ Αἰγίνης Θωρυκίων ὦν, εἰκοστολόγος κακοδαίμων, | ἀσχωμάτα καὶ λίνα καὶ πίτταν διαπέμπων εἰς Ἐπίδαυρον.

(3) VI 26, 6. Sur les plantes textiles, voir P. Guiraud La propriété foncière en Grèce Paris 1893 501-503. « Il faut descendre jusqu'à Thucydide et Théophraste pour avoir la preuve que cette plante (le lin) était un produit indigène de la Grèce. »

### III.

La métallurgie est aujourd'hui de toutes les industries la plus active; les emplois des métaux se multiplient chaque jour et rendent possibles des travaux que l'imagination des anciens n'aurait pas rêvés. A leur époque, les métaux n'étaient encore que d'un usage assez limité. Dans la construction, ils n'intervenaient guère; nous les rencontrons dans la fabrication des instruments, en particulier des armes, dans celle des objets d'art et dans celle des meubles.

Mais avant de nous occuper de l'emploi des métaux, nous traiterons de leur provenance, en nous attachant tout spécialement à rechercher dans quelle mesure le sol même de la Grèce les fournissait à l'industrie <sup>(1)</sup>. Dans l'antiquité, surtout à cause des difficultés de transport, la métallurgie n'a pu acquérir une importance considérable qu'aux lieux mêmes où l'on obtenait la matière première et où se rencontrait, en quantités suffisantes, le combustible : ailleurs, les métaux n'étaient utilisés que pour les usages ordinaires de la vie et pour les besoins locaux. Il y a cependant quelques exceptions, comme Égine et Délos, et encore sont-elles douteuses, car l'on peut se demander si les objets vendus sur ces marchés n'étaient pas, en partie, de fabrication étrangère <sup>(2)</sup>.

Les mines exploitées en Grèce étaient peu nombreuses. Pour commencer par les métaux précieux,

---

<sup>(1)</sup> Sur tout ceci, Neumann et Partsch *Physikalische Geographie von Griechenland* Breslau 1885 222 s. et Blümner *Technologie* IV.

<sup>(2)</sup> Plin. H. N. 34. 5 : *Proxima laus Æginetico fuit. Insula et ipsa, nec æs gignens, sed officinarum temperatura nobilitata.*

Athènes avait ses mines d'argent du Laurion <sup>(1)</sup>, dont je parlerai plus loin. On cite encore celles de Cypre et de Siphnos <sup>(2)</sup>. L'or était moins abondant, mais plus répandu : on en trouvait à Cypre ; en plus grande quantité à Siphnos <sup>(3)</sup> et à Thasos ; les mines les plus productives des Thasiens étaient situées sur les côtes de la Thrace <sup>(4)</sup> ; Hérodote en attribue la découverte aux Phéniciens ; elles étaient entre Ainyra et Koinyra, en face de Samothrace. Il signale aussi celles de Skaptèhylè qui donnaient par an 80 talents <sup>(5)</sup>. Thucydide en possédait dans cette région <sup>(6)</sup>. On cite encore Daton, colonie des Thasiens, Crenides qui, après avoir appartenu aux Athéniens, passa sous la domination macédonienne : le roi Philippe en obtenait un revenu de plus de mille talents <sup>(7)</sup>. J'omets les gisements d'or en Macédoine : la Grèce elle-même n'en possédait guère <sup>(8)</sup>. L'Asie était plus favorisée que la Grèce ; sans parler des pépites que charriaient les fleuves de la Colchide, en Lydie <sup>(9)</sup>, on trouvait de l'or dans le Pactole <sup>(10)</sup> et aussi dans les mines du Tmolos et du Sipylos <sup>(11)</sup>. En Mysie près

---

<sup>(1)</sup> Elles donnaient aussi du plomb et du fer.

<sup>(2)</sup> Blümner Technologie IV 32. Cf. Hautteœur L'île de Siphnos Bull. Soc. belge de géographie 1898.

<sup>(3)</sup> Hérod. III 57. Paus. X 11, 2.

<sup>(4)</sup> Hérod. VI 47.

<sup>(5)</sup> VI 46.

<sup>(6)</sup> Thuc. IV 105.

<sup>(7)</sup> Diod. XVI 8.

<sup>(8)</sup> Ath. VI 231 B.

<sup>(9)</sup> Hérod. V 49, VII 28. Strab. XIV 5, 23.

<sup>(10)</sup> Hérod. I 93, V 101.

<sup>(11)</sup> Du temps de Strabon XIII 4, 5, on ne trouvait plus d'or dans le Pactole, et les mines du Tmolos étaient abandonnées.

d'Atarneus <sup>(1)</sup> d'Abydos, de Crémastè <sup>(2)</sup>, d'Astyra <sup>(3)</sup> et de Lampsaque.

Le sol de la Grèce n'était guère plus riche en métaux ordinaires : on extrayait le cuivre sur plusieurs points de l'île d'Eubée, mais surtout dans le voisinage de Chalcis <sup>(4)</sup>. On en trouve des gisements dans le Péloponèse et notamment en Argolide et à Sicyone ; on ne peut assurer qu'ils ont été exploités dans l'antiquité <sup>(5)</sup>. Cela est possible : on se rappelle la célébrité dont jouissaient les armes d'Argos et les produits de l'industrie métallurgique à Sicyone et à Corinthe <sup>(6)</sup>. On a découvert aussi les traces d'anciens travaux dans l'île de Sériphos <sup>(7)</sup> ; mais en dehors de la Grèce continentale, c'était Cypré qui avait la réputation la plus étendue <sup>(8)</sup>.

D'où venait l'étain ? <sup>(9)</sup> Il entrait dans la composition du bronze, mais nulle part en Grèce, il n'en existait des gisements. C'est un problème actuellement encore insoluble que de savoir d'où il venait dans la haute antiquité. Plus tard, les mines de la Grande-Bretagne approvi-

---

<sup>(1)</sup> Strab. XIV 5,28; de son temps abandonnées.

<sup>(2)</sup> Citées par Xen. Hell. V 8, 37.

<sup>(3)</sup> Strab. XIV 5,28; mines à peu près épuisées de son temps.

<sup>(4)</sup> Blümner Gewerbl. Thätigk. 87.

<sup>(5)</sup> Neumann et Pertsch l. c. 229 : l'ancienne Grèce n'a pas possédé d'autres mines de cuivre que celles de Chalcis, en Eubée.

<sup>(6)</sup> Curtius Peloponnesos II 338, 433.

<sup>(7)</sup> Blümner Technologie 63.

<sup>(8)</sup> En 332/1, Nicocréon, roi de Cypré, envoie aux Argiens un cadeau de cuivre pour les vainqueurs des jeux argiens, Ross Archaeol. Aufsätze II 622, Kaibel Epigr. ex lapid. collecta n° 846.

<sup>(9)</sup> Salomon Reinach L'Étain celtique L'Anthropologie 1892 275. Voir sur le voyage de Pythéas à la recherche du pays de l'ambre et de l'étain, P. Masson De Massiliensium negotiationibus Paris 1896 46.

sionnaient le reste de l'Europe : c'étaient là qu'étaient situées les célèbres îles Cassitérides, découvertes par les Phéniciens, et dont ils cachaient soigneusement la position <sup>(1)</sup>. On ne sait trop comment il arrivait jusqu'en Grèce : probablement les marchands indigènes le transportaient-ils à travers la Gaule jusqu'à Marseille et à Narbonne <sup>(2)</sup>; les marchands phéniciens et plus tard les Grecs allaient l'acheter dans ces villes. Peut-être antérieurement, arrivait-il en Grèce, par la voie maritime et par l'entremise des Phéniciens qui allaient le chercher sur place ; mais cela paraît bien improbable. L'Espagne possédait aussi des mines de ce métal. C'est pour cette raison que l'étain figurait parmi les principaux produits qui, d'après les anciens, formaient l'objet du commerce des Phéniciens de Tartessos <sup>(3)</sup>.

La Grèce était relativement riche en mines de fer : les anciens citent les mines de l'Eubée près de Chalcis <sup>(4)</sup>. Étienne de Byzance nomme aussi les mines d'Aidepsos. Parmi les îles, Rhodes et Chypre <sup>(5)</sup>, s'il faut en croire les légendes qui placent là les Telchines, les inventeurs du fer ; mais d'autres légendes les transportent également en Crète <sup>(6)</sup>, où les voyageurs modernes n'ont découvert aucune trace de minerai de fer. Ils ont été plus heureux

---

<sup>(1)</sup> Hérod. III 115 : οὐτε νήσους οἶδ'α Κασσιτερίδας εἶναι, ἐκ τῶν ὀχρεότερος ἡμῖν φοιτᾷ. Strab III 5, 11.

<sup>(2)</sup> Strab. III 2,9. Diod. V. 22 et 38 : l'étain est transporté à travers les Gaules jusqu'aux bouches du Rhône, à dos de cheval. Le voyage dure trente jours.

<sup>(3)</sup> Posidonius (Strab. III 2, 9) : γεννησθαι δ' ἐν τε τοῖς ὑπὲρ τοὺς Λυσιτανούς βαρβάρους καὶ ἐν τοῖς Καττατερίσι νήσοις καὶ ἐκ τῶν Βρεττανικῶν δὲ εἰς τὴν Μασσαλίαν κομίζεσθαι. Diod. V. 38.

<sup>(4)</sup> Strab. X 1, 9 ; épuisées à son époque.

<sup>(5)</sup> Et aussi, semble-t-il, Imbros. Köhler MAI V 279 = Ch. Michel 831.

<sup>(6)</sup> Blümner Technologie IV 76.

à Cypre. Ces mêmes voyageurs signalent des minerais de fer dans le Péloponèse, au Taygète, au Cap Ténaron <sup>(1)</sup> lesquels révèlent une exploitation ancienne, à Andros, Gyaros, Sériphos, Skyros, Céos, Cythnos.

Le plomb était peu employé dans l'antiquité ; nous ne rencontrons chez les écrivains aucune mention bien nette d'une exploitation de ce métal en Grèce <sup>(2)</sup>. Cependant on en trouvait certainement dans les mines du Laurion et Blümner nomme encore Cypre, Rhodes, Sériphos, Siphnos, Anaphé.

Il serait du plus haut intérêt de rechercher si l'industrie grecque ne demandait pas aussi les matières premières aux producteurs étrangers ; mais nous n'avons à cet égard que des renseignements trop rares ou trop peu précis. Le petit peuple des Chalybes dans le Pont a eu l'honneur d'être nommé à plusieurs reprises par les anciens <sup>(3)</sup> : les habitants vivaient à peu près tous de l'industrie du fer ; ils produisaient surtout de l'acier que les Grecs appelaient, d'après eux, χαλψ ; leurs armes sont fréquemment citées. Les villes grecques voisines, surtout Sinope, faisaient le commerce des objets fabriqués par les Chalybes et rivalisaient avec eux.

---

<sup>(1)</sup> Neumann et Partsch l. c. 231. Sur les mines d'Andros, H. Hautteccœur Andros l'île des métaux Bull. Soc. belge de Géographie, 1895, n° 5. On y trouve : note sur les gîtes métallifères des vallées de S. Pierre et de Vitali à Andros (pages 34-49) par le Dr J. Cornet et analyse des minerais par le Dr A. Van den Berghe (pages 41-48) et des détails sur les anciennes exploitations. Le même, l'île de Kéos, Ibid. 1896 dit page 17 du tiré à part : Mais toutes ces mines (plomb, craie, plomb argentifère, etc.), à l'exception du minium, *n'avaient pas été exploitées par les anciens*. comme le prouve l'absence complète de scories. (Suivent des détails sur l'exploitation du minium à Kéos dans l'antiquité).

<sup>(2)</sup> Cf. pour l'extraction du plomb au Laurion, infra, Livre III, Ch. I. Pauly-Wissowa : Blei.

<sup>(3)</sup> Büchsenhütz Hauptstätten 43 n. 14.

Non moins célèbre était le cuivre d'Espagne que les Phéniciens tiraient du pays qu'ils appelaient Tartessos, le cuivre d'Italie et particulièrement celui de l'île d'Elbe. Les mines de Sardaigne étaient connues. Les habitants de la Grèce propre usaient-ils des produits de ces mines? En absorbaient-ils, pour leur industrie, des quantités notables? Nous l'ignorons. Elles alimentaient certainement l'industrie des Grecs d'Italie et d'ailleurs. La Grèce d'Europe, elle-même, était trop pauvre pour pouvoir exporter ses minerais <sup>(1)</sup>.

Je ne crois pas devoir retracer l'histoire des métaux en Grèce; je me borne à signaler un problème difficile : on peut admettre qu'il y eut en Grèce une période du cuivre précédant celle du bronze et durant laquelle le fer était encore inconnu <sup>(2)</sup>. Les couches inférieures à Hissarlik n'ont donné que des objets en cuivre et en bronze : à Théra, le seul objet en métal était une scie en cuivre.

Le fait le plus curieux des découvertes de Schliemann à Troie et à Mycènes est la grande quantité d'objets en or qui ont été remis au jour. Plus tard, ce métal paraît moins répandu. Les Lacédémoniens, voulant dorer le visage de la statue d'Apollon Amycléen, sont envoyés par l'oracle, vers Crésus. Hiéron de Syracuse (478-

---

<sup>(1)</sup> D'après Neumann et Partsch l. c. 236, la Grèce possédait du fer en grande abondance et aussi longtemps qu'elle trouvait dans ses forêts, le combustible nécessaire, elle pouvait se passer de l'importation des produits étrangers. Le cuivre manquait et les fonderies de Délos. Égine, Corinthe, Sicyone, avaient besoin du cuivre venant de Chypre ou des régions éloignées de l'Ouest. Voir cependant Od. I 186 et Il. VII 472.

<sup>(2)</sup> Blümner Technologie. Beloch G. G. I 80. Helbig Homer. Epos<sup>2</sup> 329 et Eiserne Gegenstände in drei Stellen des homerischen Epos Hermes 32 1897 86. Cf. de Launay Ferrum Diction. Antiq. gr. et rom.



476) <sup>(1)</sup>, ayant besoin d'or pour faire faire un trépied et une statue de la Victoire, est obligé d'envoyer des messagers en Grèce. Ceux-ci finissent par trouver la quantité de métal nécessaire, à Corinthe, chez Architeles, qui depuis longtemps en avait réuni beaucoup.

Aux époques primitives, l'accumulation des métaux précieux est l'une des formes de la richesse. Les rois et les princes ont des trésors dans lesquels ils entassent les lingots d'or, le métal travaillé, même les étoffes de prix. Le capital est encore improductif : on lui donne cette forme commode, qui permet son emploi rapide en cas de besoin.

Plus tard, il n'y a que les avarés qui, pour pouvoir palper leur or, l'enferment dans des coffres. Auparavant c'était, si j'ose le dire, l'un des seuls placements que l'on pût faire de sa fortune mobilière.

Les emplois des métaux n'étaient pas, je l'ai dit, fort nombreux. D'abord les armes : les épées de Chalcis citées par Alcée et par Eschyle <sup>(2)</sup>; les boucliers de Béotie <sup>(3)</sup>; les armes de Rhodes (Strabon, Diodore de Sicile) <sup>(4)</sup>, celles d'Argos et particulièrement les boucliers (Pindare) <sup>(5)</sup>, celles de Laconie (Xénophon) <sup>(6)</sup>, celles de

---

<sup>(1)</sup> Théopomp. Ath. VI 231 F.

<sup>(2)</sup> Ath. XIV 627 B : χαλκιδικαὶ σπάθαι. Plut. de def. or. 43 : λαβῶν γὰρ αὐτόθηκτον (αὐόθηκτον) Εὐβοϊκὸν ξίφος. Büchsenbeschütz Hauptstätten 39.

<sup>(3)</sup> Le bouclier figure sur les monnaies de Béotie. Blümner Gewerbl. Thätigk. 59. Xen. de re eq. 12, 3. Pollux I 149.

<sup>(4)</sup> Strab. XIV 2, 5. Diod. XX 84 : οἱ δὲ τεχνίται τὰς αὐτῶν ἐπιστήμας παρέχοντες πρὸς τὴν τῶν ὀπλων κατασκευὴν.

<sup>(5)</sup> Ath. I 28 E : ὅπλα δ' ἀπ' Ἀργους et Ol. VII 83 : ὅτ' ἐν Ἀργεὶ χαλκὸς ἔγνω νῖν et la scolie : τὸ δ' ἐπάθλιον ἀσπίς χαλκῇ.

<sup>(6)</sup> Xen. Hell. III 3, 7 cite : μαχαίρας, ξίφη, ὀβελίσκους, πελέκεις, ἀξίνες, δρέπανα.

Cypre, celles de Marseille et de Cyzique (<sup>1</sup>). Pollux donne une liste d'armes ou de pièces d'armes, avec l'indication des lieux de fabrication les plus réputés : cuirasse d'Athènes, casque de Béotie, chapeau et couteau de Laconie, bouclier d'Argos, arc de Crète, fronde d'Acarnanie, javelot d'Étolie, poignards de Gaule, hache de Thrace (<sup>2</sup>).

Ensuite les meubles. En premier lieu les vases : à Argos, les cratères (<sup>3</sup>) et les bassins (<sup>4</sup>); à Chalcis, les coupes (<sup>5</sup>). Rhodes avait ses coupes appelées ἡδυπότιδες, probablement en argent; de même Athènes avait ses coupes dites Thériclées (<sup>6</sup>); celles-ci se distinguaient par leur poids; celles de Rhodes, plus légères, pouvaient être acquises par les pauvres τοῖς πενήσι; dans cette dernière ville encore les vases appelés Ποδείας, Ποδαίων. Les serrures de Laconie étaient célèbres et, en général, les ouvrages de fer et d'acier; une partie du

---

(<sup>1</sup>) Agamemnon II. XI 19 porte une cuirasse qui provient de Cypre. Strab. XIV 2, 5.

(<sup>2</sup>) I 149 : εὐδόκιμα δὲ θώραξ Ἀττικουργῆς, κράνος Βοιωτιουργῆς, πῦλος καὶ ἐγγχειρίδιον Λακωνικὰ, ἀσπίς Ἀργολικὴ, τόξον Κρητικόν, σπενδόνη Ἀκαρνάνων, ἀκόντιον Αἰτωλικόν, μάχαιρα Κελτικὴ, πέλεκος Θράκιος. Dans les inventaires du temple de Délos, BCH VI 1882 130 : τόξα κρητικά, φαρέτρα ἡρακλεωτικὴ χρυσοποίκιλτος τόξον ἔχουσα.

(<sup>3</sup>) Hérod. IV 152. Il s'agit d'un cratère offert à Héra, par les Samiens, après leur retour de Tartessos; la forme de ce vase était copiée d'après les modèles argiens.

(<sup>4</sup>) Antiphanes chez Ath. I 27 D.

(<sup>5</sup>) Aristoph. Equ. 237. Rem. dans Plutus 812 s., Carion, voulant donner une preuve de la grande richesse de son maître, dit que vinaigrier, écuelles, marmites, tout est en airain : ὅξις δὲ πᾶσα καὶ λοπάδιον καὶ γύτρα | χαλκῇ γέγονε.

(<sup>6</sup>) Büchenschütz Hauptstätten 41 n. 4, 5.

marché était affectée à la vente de ces objets <sup>(1)</sup>. En second lieu, les objets précieux déposés dans les temples. Les inventaires des temples Athéniens portent les vases de Chalcis et de Lesbos <sup>(2)</sup>; ceux du temple de Délos, les produits de l'art ou de l'industrie de Téos, de Milet, de Chio, de Rhodes <sup>(3)</sup>, d'Étrurie, de Laconie <sup>(4)</sup>. Rappelons les deux vases ciselés en or qui figuraient au cortège de Ptolémée Philadelphie et qui étaient un travail corinthien; dans le même cortège, il fut exhibé aussi un grand vase d'or laconien et quatre autres de petites dimensions <sup>(5)</sup>.

Remarquons l'emploi du métal pour l'ornementation, dans les constructions. Je me borne à quelques indications sur un sujet que W. Helbig <sup>(6)</sup> a traité à fond. L'Odyssee <sup>(7)</sup>, décrivant le palais d'Alcinous, nous dépeint les murailles recouvertes de bronze, la frise est en kyanos, les portes sont recouvertes d'or, le montant, d'argent, le seuil, de bronze. Helbig montre qu'il faut entendre

---

<sup>(1)</sup> Büchsenschütz Hauptstätten 38 n. 9. Steph. Byz. Ἀλαξάνδρων. Xen. Hellen. III 3, 7.

<sup>(2)</sup> Infra, Livre I, Ch. IV. Cf. Hérod. IV 61.

<sup>(3)</sup> Τηιουργίς, μιλησιουργίς, χιουργίς, ῥοδιακή, Homolle Comptes des hiéropes du temple d'Apollon BCH VI 1882 108. Inventaire d'Oropos CIGS I 3498 : Ποδίακή, Ποδίαχόν.

<sup>(4)</sup> Objets en bronze : inventaire d'Hypsoles l. 122 BCH VI 1882, 116 n. 8 : κρατήρες Τυρρηνικοί, κρατήριον Τυρρηνικόν, κρατήριον Λακωνικόν, κρατήρες Λακωνικοί, = BCH XIV 1890 Inventaire de 279 l. 122 = Ch. Michel 838.

<sup>(5)</sup> Callixenos, Ath. V 198 D. et 199 E.

<sup>(6)</sup> Hom. Epos <sup>2</sup> 100 s et l'appendice 493. Cf. E. Curtius Das archaische Bronzerelief aus Olympia Abhandl. d. Akad. zu Berlin 1879.

<sup>(7)</sup> Od. VII 86. Description du palais de Ménélas : Od. IV 48.

par Kyanos, non de l'acier bleui, mais de la pâte de verre.

Le procédé d'ornementation métallique est originaire du centre de l'Asie. De là, il passe aux Grecs d'Asie; de là en Europe : le monument dit trésor d'Atrée à Mycènes et le trésor de Minyas à Orchomène gardent encore les traces des appliques en métal qui garnissaient les parois. Le trésor des Sicyoniens à Olympie était orné de la même façon : d'après Pausanias <sup>(1)</sup>, les Éléens prétendaient que le bronze venait de Tartessos <sup>(2)</sup>.

Enfin, d'une façon générale, l'emploi du métal dans l'art proprement dit ou dans l'industrie peut être signalé en de nombreuses villes : Égine <sup>(3)</sup>, Corinthe <sup>(4)</sup>, Argos <sup>(5)</sup>, Sicyone, déjà célèbre du temps de Pindare <sup>(6)</sup>, Délos <sup>(7)</sup>, Chio <sup>(8)</sup>, Samos <sup>(9)</sup>, Athènes enfin; rappelons dans cette ville l'existence de plusieurs fabriques importantes : celle de Lysias et de Polémarquos (boucliers), celle de Pasion (boucliers), celle du père de Démosthène (couteaux) <sup>(10)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> VI 19,2.

<sup>(2)</sup> De même encore, à l'Erechtheion CIA I 324 fr. a l. 50; 324 fr. c Col. II l. 70.

<sup>(3)</sup> de Ridder Ephem. Archaiol. 1895 : une liste de statuettes et de bronzes d'Égine. Cf. Catalogue des bronzes de l'Acropole introd.

<sup>(4)</sup> Infra, Livre I, Ch. III.

<sup>(5)</sup> Furtwängler Die Bronzefunde aus Olympia Abhandl. der Akad zu Berlin 1879 91.

<sup>(6)</sup> Nem. X 49. Συκωνόθε δ' ἀργυρωθέντες σὺν οἰνηραῖς φιλάταις ἀπέβην.

<sup>(7)</sup> Cf. infra, Livre I, Ch. III.

<sup>(8)</sup> Au VII<sup>e</sup> siècle, invention de la soudure du fer par Glaucos.

<sup>(9)</sup> Rhoecos et Theodoros trouvent l'art de couler le bronze.

<sup>(10)</sup> Busolt G.G. II<sup>e</sup> 80 : Eine *τεχνωμία* bildeten die Handwerkerdörfer Kropidai, Pelekes und Eupyridai.

Rappelons aussi les *χαλκεῖα* <sup>(1)</sup>, fête autrefois commune à tous les Athéniens et qui plus tard ne fut plus célébrée que par les artisans <sup>(2)</sup>.

Nous pouvons constater une diffusion assez considérable de la métallurgie. Malheureusement ici encore font défaut les indications sur la force de cette branche de l'industrie. Je ne connais à cet égard que deux faits. L'un est rapporté par Pline : Égine et Tarente étaient en quelque sorte associées pour la fabrication des candélabres; là on ne fabriquait que le dessus, ici le dessous <sup>(3)</sup>. Cette division du travail ne parle pas pour une industrie développée, ni bien outillée.

L'autre est relatif à Athènes. Cette ville n'est certainement pas restée étrangère à la métallurgie. Voici cependant deux témoignages intéressants, tous les deux de la fin du V<sup>e</sup> siècle. L'un émane de Phérécrates, auteur comique dont la première victoire serait de 438; l'autre de Critias, l'un des trente Tyrans : Phérécrates <sup>(4)</sup>, parle des lampes étrusques, et Critias dit que d'Etrurie viennent les coupes d'or travaillées au repoussé et tout l'airain qui orne la maison et sert aux divers usages <sup>(5)</sup>. Nous aurions donc la preuve d'une importation des produits de l'industrie étrusque non seulement pour les

---

<sup>(1)</sup> Suidas *χαλκεῖα*.

<sup>(2)</sup> Cf. au surplus les livres de Blümner et de Büchschütz. Je me borne à recueillir ici les faits les plus saillants et les témoignages les plus importants.

<sup>(3)</sup> H. N. 34, 6 : *Privatim Ægina candelabrorum superficiem dumtaxat elaboravit, sicut Tarentum scapos. In his ergo juncta commendatio officinarum est.* Je comprends que l'on fabriquait à Égine l'enveloppe, probablement en feuilles ornées au repoussé ou autrement, et à Tarente, la tige.

<sup>(4)</sup> Ath. XV 700 : *τις τῶν λυχνείων ἡ ἐργασία; τυρρηνική.*

<sup>(5)</sup> Ath. I 28 B. *Τυρσηνὴ δὲ κρατεῖ χρυσότυπος φιάλη, — καὶ πᾶς χαλκὸς ὅτις κοσμεῖ δόμῳ ἐν τινὶ χρεῖα.*

objets artistiques, mais encore pour les ustensiles ordinaires<sup>(1)</sup>. Il appartient à l'archéologie de vérifier si telle est la portée de ce texte et de nous dire si elle l'accepte, dans des termes aussi généraux pour le V<sup>e</sup> siècle et pour les siècles suivants<sup>(2)</sup>.

Je n'ai pas épuisé, par ce qui précède, l'étude des industries qui ont été exercées en Grèce : faut-il rappeler celles qui préparent les aliments, comme la boulangerie, l'industrie du vêtement, cordonnerie, teinturerie, les industries du mobilier, menuiserie, et bien d'autres ?

Les Grecs évidemment n'ont pu s'en passer ; parmi ces industries, il en est de purement domestiques ou locales ; d'autres, travaillent, dans une mesure plus ou moins forte, pour l'exportation. Tout ce qui est nécessaire en sera dit aux chapitres suivants.

---

(1) Eschyle cite encore la trompette étrusque Eumen 567, Soph. Aj. 17 et Hésychius, les chaînes *δεσμοὶ τυρρηνικοί*, Wilamowitz Aus Kydathen 20 n. 35. Furtwängler Die Bronzefunde in Olympia. 74 : In der That scheint Etrurien erst im fünften Jahrhundert eine selbständige Blüthe in der Bronzeindustrie entwickelt zu haben.... Das dieser Export (des lampes dont parle Phérécrates) indess nur in geringem Masse stattgefunden haben kann, lehren die Funde die noch keine etruskische Bronze auf griechischem Boden gebracht haben.

(2) Elle rencontre ici les mêmes difficultés que pour l'attribution des vases. On peut remarquer qu'elle ne se résigne qu'avec peine à enlever aux Hellènes l'honneur d'avoir conçu et exécuté les premières œuvres de la métallurgie. Dans son Catalogue des bronzes trouvés sur l'Acropole, M. de Ridder revendique pour la Grèce bon nombre des ouvrages qu'il classe, et un article récent lui a permis d'affirmer de nouveau l'existence d'une école artistique à Chalcis. Il est vrai, le bronze dont il s'occupe a été reconnu par M. Furtwängler comme étrusque ; M. de Ridder essaie par contre d'établir son origine hellénique ou, d'une façon plus précise, ionienne. Ce bronze serait de la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle, BCH XX 1896.

## CHAPITRE III.

### Les principaux centres de l'industrie : Corinthe, Athènes, Délos.

Je réunis dans ce chapitre quelques renseignements qui concernent plus spécialement quelques grandes places industrielles ou commerciales de l'antiquité : Athènes, Corinthe, Délos. Il n'y a d'autre raison de choisir ces villes que l'état de nos sources.

J'aurais pu, il est vrai, en ajouter quelques autres, comme Rhodes, dont il a déjà été question plus haut. Les villes que j'ai citées serviront d'exemples; elles nous offriront, dans leur variété, une série complète des types qui ont été reproduits ailleurs. Enfin, en disant quelques mots de deux places tout à fait secondaires, Téos et Cos, j'aurai formé toute l'échelle des nuances et des modalités diverses.

#### I.

#### CORINTHE.

Je mets en première ligne Corinthe : sa longue prospérité jusque dans l'époque romaine, demande à être signalée et expliquée. Il n'est en outre pas de cité en Grèce dont il soit plus important de bien marquer le caractère.

Les renseignements directs sur le commerce et l'in-

dustrie corinthienne sont rares <sup>(1)</sup> et il faut bien nous aider de ce que nous savons de l'histoire de la cité.

Tout d'abord sa situation la prédestinait à un avenir autre que celui de beaucoup de villes grecques. Celles-ci ne sortirent pas de la phase agricole : le sol de Corinthe était particulièrement pauvre ; même la vigne n'y produisait qu'un vin médiocre, « bon à donner la question », dit un poète <sup>(2)</sup>. Il n'était même pas propre à l'élevage du mouton : Corinthe ne figure pas dans la longue liste des états grecs, producteurs de la laine. Enfin il ne renfermait point de filons de cuivre ni de fer. Sa seule richesse était des gisements d'une excellente terre à poterie.

Ceux qui les premiers s'établirent sur ce point du pays furent séduits par la facilité avec laquelle il était possible de se créer sur l'Acrocorinthe <sup>(3)</sup>, un abri sûr contre les ennemis et contre les pirates. Quand, de leurs hauteurs, ils apercevaient les deux mers que sépare l'isthme et de l'autre côté de celui-ci les montagnes du Péloponèse, ils ne se doutaient pas de ce qu'ils voyaient le théâtre sur lequel devaient se dérouler les futures destinées de leur ville.

Corinthe, posée au point où ces deux mers se rejoignent presque, était appelée à jouer le rôle d'intermédiaire commercial entre les régions qu'elles baignent <sup>(4)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> H. Barth *Corinthorum commercii et mercaturæ historiæ particula* Berlin 1844 Diss.

<sup>(2)</sup> Alexis, Ath. I 80 F. Cf. Diphil., *ibid.* VI 228 B.

<sup>(3)</sup> Plut. Aratus 16 : ὁ δ' Ἀκροκόρινθος ὑψηλὸν ὄρος ἐκ μέσης ἀναπεφυκὺς τῆς Ἑλλάδος ὅταν λάβῃ φρουρὰν, ἐνίσταται καὶ ἀποκόπτει τὴν ἐντὸς Ἰσθμοῦ πᾶσαν ἐπιμιξιῶν τε καὶ παρόδων καὶ στρατειῶν, ἐργασίας τε κατὰ γῆν καὶ κατὰ θάλατταν.

<sup>(4)</sup> Liv. XXXIII 32 : quia propter opportunitatem loci, per duo diversa maria omnium rerum usus ministrantis humano generi concilium, Asiæ Græciæque is mercatus esset.



Placée à l'endroit où le Péloponèse se rattache au reste de la Grèce, elle en détenait la clef <sup>(1)</sup>; elle seule pouvait ouvrir la porte par laquelle devaient passer les produits et les marchandises entrant dans cette partie de la péninsule ou en sortant. Le commerce trouvait donc là une de ces situations privilégiées, comme il en est quelques-unes dans le monde (Carthage, Gênes), dont les fantes ou les malheurs des hommes ne réussissent jamais à détruire les avantages naturels.

Cependant, il y eut ici comme ailleurs une phase purement agricole. On en trouve la preuve dans cette loi de Phidon de Corinthe, « l'un des plus antiques législateurs », laquelle assurait l'inaliénabilité du lot de terre primitivement attribué à chaque famille <sup>(2)</sup>. A quelle époque Corinthe commença-t-elle à sortir de son enfance? Elle avait été devancée par Égine et par Chalcis. Égine avait accaparé le marché du Péloponèse. Pausanias <sup>(3)</sup> raconte que sous le roi Pompos, les navires des Éginètes venaient dans le port de Cyllène et que de là, à dos de mulets, on transportait leurs marchandises chez les Arcadiens. Plus significative que cette légende est l'extension du système monétaire d'Égine qui règne dans le Péloponèse, en Crète et même dans les Cyclades et à Cnide.

---

<sup>(1)</sup> Strab. VIII 6, 20.

<sup>(2)</sup> Arist. Polit. I 1265 b 2 : Φείδων μὲν οὖν ὁ Κορίνθιος, ὃν νομοθέτης τῶν ἀρχαιοτάτων, τοὺς οἴκους ἴσους ἐμήθη δεῖν διαμένειν καὶ τὸ πλῆθος τῶν πολιτῶν, καὶ εἰ τὸ πρῶτον τοὺς κλήρους ἀνίστους εἶχον πάντας κατὰ μέγεθος. On remarquera surtout cette préoccupation de maintenir le nombre des citoyens, plus justement des familles auxquelles un lot a été assigné. Cette disposition atteste une situation encore toute primitive, incompatible à coup sûr avec un grand développement industriel et commercial.

<sup>(3)</sup> VIII 5, 8.

Corinthe eut à reconquérir sur les Chalcidiens et les Éginètes sa clientèle naturelle ; mais tout d'abord, elle chercha à s'en créer une autre : elle se porta vers le Sud, chez les peuples qui touchent au golfe de Corinthe et surtout chez ceux dont le territoire est baigné par la mer Ionienne : l'Acarnanie, l'Étolie et l'Épire. Elle prit pied sur un point de la plus haute importance, Corcyre, et de là, elle ne tarda pas à gagner la Sicile où elle fonda Syracuse. Elle ne se porta guère du côté de la mer Égée, où elle rencontrait sans doute la concurrence d'Égine, de Chalcis et des cités de l'Asie.

A la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, Corinthe est devenue une puissance maritime, et d'après Strabon <sup>(1)</sup>, la famille des Bacchiades, qui la gouverne, veille à étendre et à rendre productives les relations commerciales de la cité.

Elle rencontra de bonne heure un grave obstacle dans les régions vers lesquelles elle se portait de préférence : Corcyre rompit avec elle et se posa comme sa rivale ; leurs dissentiments donnèrent lieu, en 664, à la plus ancienne bataille navale que mentionnent les annales des Grecs <sup>(2)</sup>. C'est néanmoins depuis le milieu du VII<sup>e</sup> siècle, que le progrès s'affirme surtout. La tyrannie des Cypsélides <sup>(3)</sup> fut bienfaisante pour Corinthe, comme

---

<sup>(1)</sup> VIII 6, 20 : καὶ οἱ Βακχιάδαι τυραννήσαντες πλούσιοι καὶ πολλοὶ καὶ γένος λαμπροὶ διακόσια ἔτη σχεδόν τι κατέσχον τὴν ἀρχὴν καὶ τὸ ἐμπόριον ἀδεῶς ἐκαρπώσαντο. Je ne vois pas comment de ce texte on peut conclure que les Bacchiades s'adonnaient personnellement au commerce. Il ne s'agit ici, me semble-t-il, que de leur gouvernement qui tirait des ressources notables du négoce des particuliers.

<sup>(2)</sup> Thuc. I 13,2.

<sup>(3)</sup> Cypsélos renverse le gouvernement des Bacchiades en 657. Son fils Périandre lui succède et gouverne de 627 à 586/5. Psammétique lui succède. Bientôt la tyrannie est remplacée par une oligarchie modérée.

celle des Pisistratides le fut pour Athènes. Périandre essaya de faire rentrer Corcyre dans l'obéissance et y réussit pour un temps. On raconte même qu'il tenta de percer l'isthme <sup>(1)</sup> : c'est sans doute à cette époque que remonte l'établissement d'une sorte de plan incliné sur lequel on traînait les navires, de façon à les faire passer d'une mer à l'autre. La seconde moitié du VII<sup>e</sup> siècle paraît être aussi l'époque de la grande expansion coloniale de Corinthe <sup>(2)</sup> dans les régions de la mer Ionienne et de l'Adriatique. C'est alors que sont fondées Anactorion, Ambracia, Leucas, Épidamne, Apollonie et, dans la Thrace, Potidée, où elle va s'approvisionner du bois nécessaire à la construction de ses navires.

Après la chute de la tyrannie, au VI<sup>e</sup> siècle, Corcyre se détacha définitivement. Ce que Corinthe perdait de ce côté, elle chercha à le regagner dans le reste de la Grèce et dans les régions de la mer Égée. Elle se heurtait dans ce domaine à la concurrence d'Égine. Au commencement du V<sup>e</sup> siècle, elle s'unit contre celle-ci avec Athènes <sup>(3)</sup>. Égine sortit très affaiblie de la lutte et ne fut plus en état d'arrêter l'envahissement du Péloponèse par le commerce corinthien <sup>(4)</sup>.

En aidant Athènes, Corinthe n'avait envisagé que le résultat immédiat. Elle ne s'était pas doutée de ce qu'elle se préparait une rivale beaucoup plus redoutable. Les

---

<sup>(1)</sup> B. Gerster L'Isthme de Corinthe. Tentatives de percement dans l'antiquité, BCH 1884 VIII 225.

<sup>(2)</sup> Vers le milieu du VII<sup>e</sup> siècle, la drachme corinthienne domine en Achaïe et avant 600, dans les villes de l'Italie méridionale, Curtius Hermes X 1876 228.

<sup>(3)</sup> Hérod. VI 89. Thuc. I 41,2.

<sup>(4)</sup> Wilisch Geschichte Korinths von den Perserkriegen bis zum dreissigjährigen Frieden Zittau 1896 8 progr.

relations entre les deux cités furent d'abord amicales : c'est ainsi que Thémistocle fut choisi comme arbitre pour prononcer entre Corinthe et Corcyre au sujet de Leucas <sup>(1)</sup>. Bientôt, elle vit clair et quand, après les guerres médiques, ce même Thémistocle songeait à entourer Athènes d'une enceinte et à fortifier le Pirée, Corinthe fut la première à s'alarmer et l'on sait avec quelle insistance, elle poussa Sparte et ses alliés à engager contre Athènes les guerres dites du Péloponèse. Quand son ennemie fut tombée à ses pieds, elle fut encore celle qui réclama les châtimens les plus cruels. Sa haine ne pouvait être satisfaite que par la disparition d'Athènes. Je m'imaginais que les Corinthiens ne furent pas les moins empressés à travailler à la destruction des Longs Murs : ils prenaient joyeusement, au son des flûtes, leur revanche de la ferme habileté de Thémistocle.

Tout jusqu'ici nous montre une ville vivant surtout du négoce et dirigeant sa politique d'après ses intérêts commerciaux. Une remarque que nous fournit la numismatique confirme cette appréciation. Corinthe s'est rangée au système monétaire de l'Eubée <sup>(2)</sup> et ce système, elle l'étend à ses colonies. Elle frappe même leurs monnaies <sup>(3)</sup>. Aussi n'y a-t-il aucune cité en Grèce dont les relations avec ses colonies soient aussi étroites <sup>(4)</sup>.

---

(1) Plut. Them. 24.

(2) Sur ce point : Mommsen Römisch. Münzenwesen 62.

(3) Curtius Studien zur Geschichte von Korinth Hermes X 1876 247. L'indépendance de Corcyre s'affirme par l'adoption du système d'Égine Ibid. 224.

(4) Thuc. I 88, 3. Wilisch Gesch. v. d. Perserkriegen 41 répartit les colonies de Corinthe en quatre classes d'après la nature de leurs relations avec la métropole : 1° les petites villes corinthiennes sans vie politique indépendante ; à proprement parler, de simples établissemens commerciaux, Chalcis sur la côte

La fortune de Corinthe suivit toutes les vicissitudes du commerce. Les faits que nous avons rencontrés tout-à-l'heure dans notre esquisse de l'histoire économique l'ont déjà montré.

A l'époque des guerres du Péloponèse, la cité était à l'apogée de sa prospérité<sup>(1)</sup> et voici comment Thucydide en écrit l'histoire et en analyse les éléments<sup>(2)</sup> : tout d'abord le commerce se fait par la voie de terre ; à Corinthe, s'entrecroisent les produits qui viennent du Péloponèse et ceux qui en sortent ; plus tard, les Grecs se familiarisent avec la mer ; les Corinthiens construisent des navires et établissent un entrepôt pour les

---

d'Étolie, Sollion (Acarnanie), Astacos ; 2° les colonies indépendantes mais sous le contrôle de la métropole, Potidée ; 3° les colonies de la mer Ionienne, indépendantes mais sous l'influence de Corinthe, Leucas, Anactorion, Ambracia, Apollonia ; 4° les deux plus importantes, Corcyre et Syracuse : Corcyre qui s'est tout-à-fait détachée de Corinthe ; Syracuse qui entretient avec la mère patrie des relations amicales.

(<sup>1</sup>) Beloch Bevölkerung 121 évalue la population, au commencement des guerres du Péloponèse, seulement à 12.000 citoyens.

(<sup>2</sup>) I 13, 5 : οἰκοῦντες γὰρ τὴν πόλιν οἱ Κορίνθιοι ἐπὶ τοῦ Ἰσθμοῦ αἰεὶ οὐ ποτε ἐμπόριον εἶχον, τῶν Ἑλλήνων τὸ πάλαι κατὰ γῆν τὰ πλείω ἢ κατὰ θάλασσαν, τῶν τε ἐντὸς Πελοποννήσου καὶ τῶν ἔξω, διὰ τὴν ἐκεῖνων παρ' ἀλλήλους ἐπιμισγόντων, χρήμασι τε δυνατοὶ ἦσαν, ὥς καὶ τοῖς παλαιαῖς ποιηταῖς δεδῆλωται : ἀφνειὸν γὰρ ἐπωνόμοσαν τὸ χωρίον. Ἐπειδὴ τε οἱ Ἕλληνας μᾶλλον ἐπλώζον, τὰς ναῦς κτησάμενοι τὸ ληστικὸν καθήρουν, καὶ ἐμπόριον παρέχοντες ἀμφοτέρωθεν δυνατὴν ἔσχον χρημάτων προσόδω τὴν πόλιν.

Voyez encore ce passage où les Corinthiens insistent sur l'intérêt que les cités continentales ont à la prospérité des cités maritimes. C'est évidemment leur propre ville qu'ils ont en vue : I 120 : τοὺς δὲ μεσόγειαν μᾶλλον καὶ μὴ ἐν πόρῳ κατφυκκημένους εἰδέναι χρὴ, ὅτι, τοῖς κάτω ἢν μὴ ἀμύνωσι, γαλεπωτέραν ἔξουσι τὴν κατακομιδὴν τῶν ὠραίων καὶ πάλιν ἀντιληψὶν ὧν ἡ θάλασσα τῇ ἡτείρῳ δίδωσι.

marchandises provenant des deux mers que sépare l'isthme <sup>(1)</sup>.

Cependant il y avait une industrie à Corinthe : je n'en donnerai pas comme preuve le passage <sup>(2)</sup> connu d'Hérodote sur l'estime relative dont jouissaient dans cette ville " ceux qui travaillaient de leurs mains ". L'expression ne vise pas spécialement l'industrie et si elle la vise, elle ne nous dit rien de son importance. Bien moins encore songeons-nous à invoquer le célèbre texte de Timée <sup>(3)</sup> : cet auteur attribue à Corinthe 460.000 esclaves, nombre excessif et qui, réduit à des proportions raisonnables, s'expliquerait par les nécessités du négoce et par l'aisance générale. Je veux m'en tenir uniquement à des faits précis. Bien qu'il faille se garder de faire de l'histoire avec des légendes, il est permis de noter celles qui attribuent aux Corinthiens diverses inventions ou divers perfectionnements industriels. Elles prouvent tout au moins la haute antiquité dans laquelle se plaçait,

---

(1) Je ne reviens pas sur les autres faits de l'histoire économique de Corinthe : la ville souffrit beaucoup pendant la guerre du Péloponèse et pendant la guerre de Corinthe ; puis elle eut à soutenir la concurrence de Rhodes, d'Alexandrie, de Délos ; elle sortit meurtrie des guerres contre les Romains ; mais elle se releva bientôt.

(2) II 167 : ἤμισα δὲ Κορίνθιοι ὄνομα τοῖς χειροτέχναις.

(3) Wilisch Beitr. z. inneren Gesch. des alten Korinth Zittau 1887 25 admet qu'il y avait 460.000 esclaves à Corinthe, et il propose le rapprochement que voici : Hambourg, avec un territoire de 7 1/2 l. c., a 400.000 habitants ; pourquoi Corinthe, avec 12 l. c., n'aurait-elle pas eu 500.000 habitants (donc seulement 40.000 citoyens) ? Encore un de ces rapprochements entre les temps modernes et l'antiquité contre lesquels tout ce livre proteste. Pour que la comparaison fût à peu près exacte, il faudrait se représenter Hambourg non tel qu'il est aujourd'hui, mais tel qu'il était il y a plusieurs siècles.

d'après l'opinion des Corinthiens eux-mêmes, l'apparition dans leur ville des principaux métiers. Un écho de ces légendes est arrivé jusqu'à Pindare, dans les vers où il loue la vieille habileté des Corinthiens <sup>(1)</sup>.

Cette habileté se manifestait dans la construction navale <sup>(2)</sup>. Plus anciennement encore, elle avait créé des poteries artistiques qui avaient joui d'une grande vogue. Cette industrie a été de bonne heure atteinte dans sa prospérité, sans doute par la concurrence d'Athènes. Cependant la céramique corinthienne ne périt pas complètement. On en retrouve quelques maigres mentions par ci par là <sup>(3)</sup>. Les productions premières de la céramique revirent le jour dans de curieuses circonstances que rapporte Strabon <sup>(4)</sup> : " César, frappé des avantages de la position de Corinthe, voulut relever la ville de ses ruines ; il y envoya une forte colonie. En remuant les décombres, les nouveaux habitants mirent au jour un grand nombre de tombeaux et ils y trouvèrent une grande quantité de vases et aussi beaucoup de bronzes précieux. La vue de ces chefs-d'œuvre les ayant remplis d'admiration, ils ne laissèrent pas une seule tombe explorée et quand ils en furent richement pourvus, ils mirent en vente, à des prix fort élevés, tout ce qu'ils avaient trouvé, inondant en quelque sorte la ville de Rome, de leurs Nékrokorinthies, car c'est ainsi que l'on appelle les objets trouvés par eux et surtout ceux de

---

<sup>(1)</sup> Olymp. XIII 16 : πολλὰ δ' ἐν καρδίαις ἀνδρῶν ἔβαλον Ὀραὶ πολυάνθεμοι ἀργαῖα σοφίσμαθ' ἅπαν δ' εὐρόντος ἔργον. Cf. Plin. H. N. 35, 64.

<sup>(2)</sup> Cf. *supra* p. 80 n. 5.

<sup>(3)</sup> Cf. *infra*, Livre I, Ch. IV. Büchsenschütz 17 n. 10. Diphil. Ath. VI, 236 B. Philoch. ap. Poll. X 71. Eustath. ad Il. XII 312 p. 907 cite Κορινθιοὺς ἔργα πλάττειν.

<sup>(4)</sup> VIII 6, 23.

terre. Au début, ces poteries furent estimées à d'aussi hauts prix que les bronzes; ensuite la mode en passa, les trouvailles devenant plus rares et les pièces exhumées moins remarquables „.

Ce texte signale l'existence dans une haute antiquité d'une seconde industrie, celle des métaux, à côté de la céramique (1).

Ces deux arts eurent-ils les mêmes destinées et la fabrication des objets en métal déclina-t-elle aussi vite que celle des poteries peintes? Je n'oserais l'affirmer. Je constate cependant combien sont rares les mentions anciennes des produits de l'industrie métallurgique.

La plus ancienne que je connaisse se trouve dans Hérodote (2). Il y parle d'un peuple de Lybie, οἱ Αὐσέες, et décrit le combat que, chaque année, les jeunes filles se livrent. Elles arment, dit-il, la plus belle d'entre elles d'un casque corinthien et d'une panoplie grecque, κυνέη τε Κορινθίη καὶ πανοπλίη Ἑλληνικῇ. Mais il semble bien que l'historien a plutôt en vue la forme du casque que sa provenance (3). Au IV<sup>e</sup> siècle, Hippolochos cite ἐν χαλκῷ πίνακι τῶν Κορινθίων κατασκευάσματος, (4). Nous connaissons encore les deux vases d'or, ouvrages corinthiens κορινθιουργεῖς, qui figuraient dans le cortège qu'organisa Ptolémée Philadelphé à Alexandrie (5). Enfin

---

(1) Strab. VIII 6, 23 : ἡ μὲν δὲ πόλις ἡ τῶν Κορινθίων μεγάλη τε καὶ πλουσία διὰ παντός ὑπῆρξεν, ἀνδρῶν τε ὑπόρρησεν ἀγαθῶν εἰς τε τὰ πολιτικά καὶ εἰς τὰς τέχνας τὰς δημιουργικάς· μάλιστα γὰρ καὶ ἐνταῦθα καὶ ἐν Σικυῶνι ὑψίστη γραφικὴ τε καὶ πλαστικὴ καὶ πᾶσα ἡ τοιαύτη δημιουργία.

(2) IV 180, 12.

(3) Cf. Stein, dans son éd. d'Hérodote sur ce passage.

(4) Ath. IV 128 D.

(5) Supra p. 90.



nous savons qu'Alexandre le Grand possédait des statues en bronze corinthien <sup>(1)</sup>.

C'est tout : à l'époque romaine, les mentions abondent. Le bronze de Corinthe jouit d'une réputation immense. On signale des armes, des vases, des statues, des lampes, etc. A quelle époque remontent ces objets dont parlent avec admiration Pline l'Ancien, Cicéron, bien d'autres, et dont la vogue se soutient jusque sous l'Empire ? A en croire la légende qui plaçait la découverte de l'alliage corinthien au moment de la destruction de la ville par Mummius, ils eussent été d'une fabrication récente. Ils proviendraient donc d'ateliers qui se seraient établis à Corinthe, du temps même de Cicéron.

Mais il n'en est rien : la majeure partie de ces objets, et certainement les plus précieux, étaient des « antiquités ». Ils furent remis à la mode vers l'époque de César et puis la falsification s'en mêla. Celle-ci eut-elle son siège unique à Corinthe même ? Je ne le pense pas ; pas plus que, suivant les apparences, la fabrication des bronzes déliens n'avait son unique siège à Délos. La petite industrie, disséminée dans nombre de villes grecques, suffisait à alimenter ce commerce. Il se produisit, au premier siècle avant notre ère, une renaissance du mobilier antique semblable à celle qu'ont déterminée au siècle passé les découvertes d'Herculanum. On s'éprit des formes anciennes et ce fut comme si tous les artistes s'étaient donné un mot d'ordre : on fit du style corinthien ; la mode n'en voulut pas d'autre. Les profanes se

---

(1) Plin. H. N. 30, 4, 18. Ibid. 34, 6 : *sed quum esse nulla Corinthia candelabra constet, nomen id præcipue in his celebratur, quoniam Mummi victoria Corinthum quidem diruit, sed compluribus Achaïæ oppidis simul æra dispersit. Cf. infra, Livre II Ch. VIII : mentions de sculpteurs corinthiens, travaillant à Delphes.*

remirent à l'antique, comme les lettrés, et les brocanteurs du temps eurent de quoi les satisfaire en vendant de l'authentique et de l'autre.

Je crois donc que l'industrie métallurgique s'éteignit d'assez bonne heure à Corinthe. Et ce qui confirme cette opinion, c'est l'abondance relative des témoignages qui concernent l'industrie de la laine. Les Corinthiens utilisaient la matière première, qu'ils recevaient de l'étranger, pour fabriquer des étoffes précieuses, teintes en diverses couleurs ou portant des dessins : de ces tissus, on faisait des couvertures, des tapis, des vêtements.

Parmi ces témoignages, il en est un qui mérite surtout d'être signalé : c'est celui d'Antiphanes. Ce poète comique cite les produits propres à chaque ville : en Élide, ce sont les cuisiniers, à Argos, les bassins, à Phlionte, le vin et à Corinthe, ce ne sont ni les coupes de métal, ni les vases en terre, ce sont les couvertures ou tapis, ἐκ Κορίνθου στρώματα <sup>(1)</sup>. Elles étaient déjà célèbres du temps d'Aristophane <sup>(2)</sup>. Machon <sup>(3)</sup> et Démocrite <sup>(4)</sup> d'Éphèse nous parlent des vêtements fabriqués avec les étoffes de Corinthe. Elles étaient faites, semble-t-il, de laine et, au dire de Démocrite, teintes des couleurs les plus variées. Cet écrivain en parle pour reprocher aux Éphésiens leur luxe.

Nous avons donc trouvé bien peu de traces d'une industrie à Corinthe. Les seules que nous ayons relevées concernent l'industrie artistique. Cette ville apparaît semblable à Hambourg, à Brême ou à Anvers, comme

---

<sup>(1)</sup> Ath. I, 27 D.

<sup>(2)</sup> Aristoph. Ran. 440 : ἀλλ' ἡ Διὸς Κόρινθος ἐν τοῖς στρώμασιν.

<sup>(3)</sup> Ath. XIII 582 D.

<sup>(4)</sup> Democr. Ephes. Ath. XII 525 D : καλαστίραις Κορινθίουργεῖς.

un vaste entrepôt. Il s'y pratique les métiers indispensables et même certaines industries artistiques y ont pris, à diverses époques, un essor assez notable; elles ne suffisent pas pour faire de Corinthe un centre industriel; pas plus que la fabrication des dentelles à Bruges et le travail des diamants à Anvers ne font de ces villes des centres industriels.

L'antiquité elle-même nous fournit à cet égard un exemple frappant : c'est celui de Sicyone. Cette ville élevait contre Corinthe la prétention d'avoir inventé ou perfectionné la céramique, l'art de travailler les métaux, la peinture <sup>(1)</sup>, et de fait on aurait retrouvé en Étrurie de nombreuses poteries de Sicyone dont l'importation remonterait jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle <sup>(2)</sup>. Les produits de la métallurgie n'étaient pas moins réputés <sup>(3)</sup>; ils étaient connus à l'époque romaine et Sicyone avait sur Corinthe l'avantage de posséder des gisements de cuivre dans la région des sources de l'Asope. Cependant le caractère fondamental de la ville était resté agricole. La grande majorité des habitants vivait de la culture des légumes et des arbres à fruits. Quelques-uns y ajoutaient la pêche <sup>(4)</sup>.

Je dirai, pour n'avoir pas à y revenir, quelques mots des institutions politiques de Corinthe. Je ne veux les étudier que dans leurs rapports avec les progrès de l'industrie et du commerce et je les prends au moment où

---

<sup>(1)</sup> Strab. VIII 6, 20.

<sup>(2)</sup> Du moins telle est l'opinion de Purgold Arch. Zeit. 84 1881 178. D'après Kretschmer, nous ne possédons qu'un seul vase qui soit certainement Sicyonien, Vasenschriften 51.

<sup>(3)</sup> Plin. H. N. 36, 4 : Quæ diu fuit officinarum omnium metallorum patria.

<sup>(4)</sup> Curtius Peloponnesos II 483.

ces progrès s'affirment avec le plus d'éclat, à l'époque de Périandre. Les renseignements que nous possédons sur Périandre sont en apparence contradictoires. On nous dit qu'il était modéré dans son système de contributions et se contentait du produit du marché et des ports <sup>(1)</sup>, ce qui suppose un commerce assez actif. On ajoute qu'il combattait l'oisiveté <sup>(2)</sup>. D'autre part, il réagissait contre toutes les manifestations extérieures de la richesse : défense de posséder des esclaves <sup>(3)</sup>; surveillance exercée sur les citoyens afin qu'ils ne dépensent pas plus que leurs revenus <sup>(4)</sup>; mesures contre la concentration des citoyens dans la ville <sup>(5)</sup>; interdiction de s'attarder sur la place publique; ceci, il est vrai, pour prévenir les conspirations <sup>(6)</sup>.

Cette politique n'est pas aussi illogique qu'elle en a l'air : on verra au Livre IV l'opposition de la politique aristocratique pure, représentée par Sparte, et de la politique mercantile et démocratique, représentée par Athènes. La politique de Périandre est comme une transaction entre les deux systèmes extrêmes : elle accepte le commerce et l'industrie; mais elle essaie de réagir contre leur influence sur la moralité privée. Elle les accepte pour en tirer la fortune de l'état plus que celle des particuliers.

---

(1) Her. Pont. FHG II 213, 5.

(2) Nic. Dam. 59 : ἐκώλυε τοὺς πολίτας σχολὴν ἄγειν ἀεὶ τινα καὶ τοῖς ἔργοις ἐξευρίσκων.

(3) Nic. Dam. 59 : ἐκώλυε τοὺς πολίτας δούλους κατ᾿ἄσθαι. Her. Pont. : δούλων κτήσεις ὅλως περιαιρῶν.

(4) Her. Pont. l. c.

(5) Éphore chez Diog. L. I 98 : οὐκ εἶα ἐν ἄσται ζῆν τοὺς βουλομένους.

(6) Nic. Dam. 59.

Nous ne possédons pas sur les développements ultérieurs des institutions corinthiennes, de données précises. Nous en savons assez pour dire que jamais Corinthe n'est arrivée à la conséquence logique et dernière de la politique mercantile, au régime démocratique <sup>(1)</sup>; elle s'est toujours tenue en deçà. Elle n'a pas même connu, du moins dans leurs excès, les luttes des partis. Il en a été d'elle comme de Carthage, qui, au témoignage d'Aristote, a possédé le signe d'une constitution bien organisée : le peuple restant fidèle aux institutions établies et l'absence de discussions violentes et de tyrannie <sup>(2)</sup>. C'est là un phénomène curieux. Nous sommes hors d'état de l'expliquer. Je me demande s'il ne faut pas simplement faire honneur de cette longévité de l'oligarchie, à la sagesse, à la modération, à la persévérance de ses représentants. Si l'on en croit un passage d'un poète comique <sup>(3)</sup>, la vieille loi de Périandre subsista longtemps : les individus ne pouvaient faire que des dépenses proportionnées à leurs revenus. L'État les tenait en tutelle, exerçait la police des mœurs privées. Ces transactions entre la politique mercantile et le système oligarchique ne sont pas isolées <sup>(4)</sup>. Elles valent d'être notées. Nous y reviendrons plus loin.

---

<sup>(1)</sup> Voir sur les institutions de Corinthe au V<sup>e</sup> et au IV<sup>e</sup> siècle, Willisch Beitr. Zittau 1887.

<sup>(2)</sup> Polit. 1272 b 31 : σημείον δὲ πολιτείας συντεταγμένης τὸ τὸν δῆμον ἔχουσιν διαμένειν ἐν τῇ τάξει τῆς πολιτείας καὶ μήτε στάσιν ὅτι καὶ ἄξιον εἰπεῖν γεγενῆσθαι μήτε τύραννον.

<sup>(3)</sup> Diphil. Ath. VI 227 E.

<sup>(4)</sup> Par exemple à Épidamne, Cf. infra, Livre IV, Ch. La politique agricole.

## II.

### DÉLOS.

Plus démonstrative encore, si je puis le dire, est l'histoire de Délos. J'en ai déjà retracé les phases principales et je n'y reviendrai pas. Elles sont, elles aussi, dominées par les intérêts du négoce.

L'épigraphie est venue dans ces derniers temps compléter heureusement nos connaissances et, par les détails à première vue insignifiants qu'elle fournit, elle a permis de retracer une image très vivante de l'île sainte. Ces détails ont déjà été groupés dans un intéressant article de M. Homolle et dans le livre de V. de Schoeffer (\*). Je leur emprunte l'essentiel dans ce qui suit.

La grande époque de Délos coïncide avec l'entrée des Romains dans la politique de la Grèce et de l'Asie. Ils reconnurent aussitôt les avantages de la situation géographique de l'île et on y vit accourir de Rome et d'Italie, les hommes d'affaires, les marchands, négociateurs, instituteurs. L'invasion se produisit surtout à dater du commencement du II<sup>e</sup> siècle; mais elle avait été précédée de l'arrivée de quelques éclaireurs isolés. Le premier qui soit connu est un certain Novius (\*) qui figure dans les comptes de l'an 250, à raison du paiement qu'il a reçu pour avoir marqué au fer rouge des bêtes appartenant au dieu. Une vingtaine d'années après, un habitant de Canusium en Apulie obtenait la proxénie. Après cela, un courant régulier amène sans cesse de nouveaux arrivants. Il s'accroît au fur et à

---

(\*) Homolle Les Romains à Délos BCH VIII 1884 75-158.  
V. de Schoeffer De Deli insulae rebus Berlin 1889 182s.

(\*) BCH VIII 80.

mesure que les armées romaines remportent de nouvelles victoires, d'abord sur Philippe de Macédoine, puis sur Antiochus, enfin sur Persée. En 166, l'île rentre sous la domination athénienne, mais ses véritables maîtres sont les Romains de plus en plus nombreux. Ce sont des consuls, des prêteurs qui font des offrandes au dieu ou à qui on érige des monuments. Délos se présente comme une étape, où la piété et la curiosité arrêtent les voyageurs qui se rendent d'Italie en Asie.

A côté des souvenirs qu'a laissés le passage des personnages notables, on découvre ceux d'individus plus modestes. Ce sont les commerçants que leurs affaires attirent dans l'île. Les Romains et les Italiens forment à Délos une colonie relativement importante par le nombre et surtout par l'influence et le prestige. Leur prédominance s'affirme dans le texte même des dédicaces des statues élevées aux magistrats ou aux bienfaiteurs de Délos. La formule la plus complète est " par les Athéniens, les Romains et les autres Grecs qui habitent l'île et par les marchands et les armateurs en résidence à Délos „ (1). Il arrive même que le nom des Athéniens, des maîtres de l'île, est omis. En réalité, les véritables souverains étaient les Romains. On le vit bien quand, lors de la guerre de Mithridate, Délos leur resta fidèle, tandis que les Athéniens passaient à l'ennemi. Les étrangers le sentaient mieux que personne, puisqu'ils édifiaient des autels à la déesse Roma et faisaient des dédicaces " aux Italiens „ (2).

Il n'y a pas que des Italiens : après ceux-ci, ce sont

---

(1) Ἀθηναίων καὶ Ῥωμαίων καὶ τῶν ἄλλων Ἑλλήνων οἱ κατοικοῦντες ἐν Δέλῳ καὶ οἱ παρεπιδημοῦντες (οὐ οἱ καταπλέοντες εἰς τὴν νήσον) ἔμποροι καὶ ναύκληροι.

(2) Comme par exemple les Poseidoniasies de Béryte BCH VII 1883 467. BCH XI 268 : Ἰταλικοῖς ἀφιερῶσαντες. BCH IV 196 : Ἡρακλεῖ καὶ Ἰταλικοῖς, Schoeffer 196 n. 78.

les Athéniens qui figurent les plus nombreux dans les inscriptions ; Délos leur appartenait de nouveau, après une longue interruption. Cette fois, ils traitèrent leurs sujets avec une bienveillante générosité. Ils firent exécuter dans l'île des travaux considérables, de façon à la mettre à la hauteur de ses nouvelles destinées. Ils construisirent des digues, édifièrent des entrepôts, ne négligèrent rien pour favoriser les intérêts du commerce. On ne voit pas que les Athéniens eux-mêmes se mêlaient activement au mouvement d'affaires dont l'île était le centre. Il devait en être ainsi cependant ; il serait étrange qu'ils eussent bénévolement travaillé à se créer des concurrents. Sans doute se résignant à la décadence de leur propre cité, les négociants athéniens s'étaient-ils transportés sur le nouveau marché qui s'était ouvert. Ils étaient chez eux encore à Délos.

Les Athéniens ne sont pas les seuls Grecs dont les inscriptions relèvent la présence à Délos : il y a encore, mais ils sont peu nombreux, des citoyens de Paros, Naxos, Mélos, de la Crète, de Milet, Téos, Cnide, Chio, Cos. On remarque l'absence totale des habitants de la Grèce continentale et de la Macédoine. Aucun Rhodien non plus, ce qui s'explique par la concurrence que se font les deux îles.

Trois villes sont souvent citées : Alexandrie, Antioche à l'Oronte et Héraclée du Pont. Ensuite les villes de la Phénicie et de la Syrie, Tyr, Sidon, Ceradus, Ascalon, Laodicée, Hieropolis, Bambyce ; quelques villes de la Bithynie, du Pont et de l'Asie. D'Italie, deux villes seules sont citées : Naples et Tarente. Cette exception s'explique parce que ces deux villes sont considérées comme grecques. Enfin, les colonies phéniciennes et égyptiennes (<sup>1</sup>), constituées en collèges ou en confréries et

---

(<sup>1</sup>) BCH XIII 1889 240 : décret honorifique d'un synode d'Égyptiens en faveur de deux bienfaiteurs. Cf. VII 314 : une



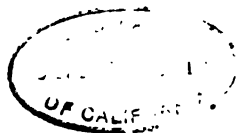
gardant, en pays étranger, leurs cultes et leurs coutumes.

Je ne connais aucun fait plus décisif pour l'appréciation de la situation économique de la Grèce que cette prédominance de l'élément étranger. La vie se retirait peu à peu des anciennes régions occupées par la race hellénique. De nouveaux courants s'établissaient en dehors d'elle. L'activité et le mouvement affluaient vers de nouveaux centres : en Orient, Alexandrie, en Europe, Rome. Le silence et la solitude se faisaient dans les cités autrefois si bruyantes de la Grèce propre. Les anciennes fortunes se défaisaient, d'autres se formaient. Les pays producteurs, le Pont, et en général l'Orient, assuraient, en passant par Délos, leurs communications directes avec l'Italie. La Grèce, qui n'était pas un pays producteur, était laissée de côté. Ses concurrents la dépouillaient du fructueux transit dont elle avait vécu si longtemps. Plus rapprochés des centres de production et sans doute aussi plus industriels et plus actifs, les Phéniciens s'étaient vite accommodés des circonstances nouvelles et s'étaient portés vers les marchés qui s'ouvraient alors.

Les marchands étrangers qui résident à Délos constituent des collèges. Les plus importants sont ceux des Romains et des Italiens, et d'abord celui qui est placé sous la protection de Mercure (Hermès); de là le titre de ses membres, les Hermaïstes. Cependant Homolle remarque que ce titre désigne plus spécialement les magistrats du collège. Les simples membres prenaient la qualification de " les Italiques „. On a découvert les restes de leur local, tout à la fois temple et lieu de réunion. Il offrait à l'admiration des visiteurs ses portiques et ses colonnades; à l'intérieur, des marbres, des peintures et des statues.

---

inscription portant des hiéroglyphes et 816 : dédicaces aux divinités égyptiennes.



On possède une inscription <sup>(1)</sup>, d'après laquelle les Hermaïstes, les Apolloniastes et les Poseidoniastes font en commun une dédicace. Dans la liste de noms propres qui nous a été conservée, les noms italiens dominent et pour le dire en passant, on est frappé du nombre considérable d'affranchis que renferme cette liste. L'élément italien envahissait même les collèges établis autrefois par les Phéniciens (les Apolloniastes) et par les Syriens (les Poseidoniastes) <sup>(2)</sup>. Les marchands de Tyr avaient formé un collège sous la protection d'Héraclès. On a gardé d'eux un décret honorifique pour leur bienfaiteur Patron, fils de Dorothee : ils s'intitulent le « synode des marchands et des armateurs tyriens » ou « la réunion des marchands et armateurs tyriens Héracleïstes <sup>(3)</sup> ». On a découvert aussi une dédicace des ἱερωνῦται tyriens <sup>(4)</sup>, en l'honneur d'Apollon : elle émane sans doute du Collège des Apolloniastes dont nous avons déjà parlé. On connaît le Collège des marchands et armateurs naviguant vers la Bithynie <sup>(5)</sup>, par une inscription honorifique pour leur bienfaiteur, Méléagre de Nicée. Le Collège des anciens expéditeurs d'Alexandrie, ἡ σύνοδος τῶν ἐν Ἀλεξανδρίᾳ πρεσβυτέρων ἐγδογέων <sup>(6)</sup> fait deux offrandes. Ce collège avait son siège à Alexandrie; mais

---

<sup>(1)</sup> BCH VIII 1884 146. Cf. IV 190.

<sup>(2)</sup> A moins qu'il ne faille voir dans les Apolloniastes et les Poseidoniastes, dont parle l'inscription BCH VIII 146, des collèges distincts de ceux que fondèrent les Phéniciens et les Syriens.

<sup>(3)</sup> CIG 2271 : Ἡ σύνοδος τῶν Τυρίων ἐμπόρων καὶ ναυκλήρων.... τὸ κοῖνον τῶν Τυρίων Ἡρακλείστων ἐμπόρων καὶ ναυκλήρων.

<sup>(4)</sup> BCH IV 69 : ἱερωνῦται ἐκ Τύρου.

<sup>(5)</sup> BCH IV 222 : τῶν εἰς Βιθυνίαν καταπλέοντων ἐμπόρων καὶ ναυκλήρων.

<sup>(6)</sup> BCH XI 1887 249 et 252.

ces inscriptions témoignent de relations fréquentes avec Délos. Enfin le collège des Poseidoniastes de Béryte (Beyrouth) <sup>(1)</sup>, composé des marchands, des armateurs et des entreposeurs de cette cité. Outre Poseidon, il honorait la déesse Roma.

Des inscriptions publiées tout récemment <sup>(2)</sup> achève de nous montrer la prédominance à Délos des étrangers et particulièrement des Romains : ce sont de nouvelles dédicaces des Hermaïstes ; ce sont des inscriptions qui nous révèlent l'existence des confréries, fréquentes à Rome, d'esclaves et d'affranchis pour la célébration des compitalia et, circonstance remarquable, la plupart des compitaliastes sont des affranchis de Romains ; c'est une dédicace de la corporation des Olearii ; c'est enfin une dédicace des [χρυσ]σωπῶλαι, lesquels ont édifié un sanctuaire et élevé une statue à Héraclès. Les χρυσωπῶλαι sont, semble-t-il, des orfèvres qui fabriquaient et vendaient aux pèlerins des objets d'or et pouvaient aussi s'occuper accessoirement du change et même de la banque ; remarquez cependant la dédicace des trapézites, οἱ ἐν Δῷλωι τραπέζι[ται] <sup>(3)</sup>. Les noms des membres de la corporation des orfèvres qui ont présidé à ces travaux sont conservés en partie : notons leurs lieux d'origine, Élée, Héraclée, Azotos (en Syrie ou en Achaïe), Rome.

La présence des étrangers est encore attestée par l'édification de sanctuaires ou par les honneurs rendus à leurs divinités. En tête figure la déesse Roma, puis

---

(1) BCH VII 467 : Ποσειδωνιαστῶν Βηρυτιῶν ἐμπόρων καὶ ναυκλη-  
ρων καὶ ἐγδογέων.

(2) BCH XXIII 1899.

(3) Cf. sur les banquiers de Délos, BCH I 86 ; VIII 129, 488 ;  
XI 267, 269. Schoeffer 146.

viennent les divinités égyptiennes dont le culte est célébré par des confréries comme ἡ σύνδοξ μελανηφόρων, les divinités syriennes honorées par ἡ σύνδοξ θεραπευτῶν, les divinités d'Hieropolis, Atargatide et Adad (1).

Quels étaient les objets du commerce délien ? Le principal était les esclaves. On allait les chercher dans les régions du Pont. Délos était le grand marché de chair humaine où venait s'approvisionner l'Italie (2). Il y avait d'autres objets encore, le blé, le vin, la laine, le poisson, etc., tous les produits de l'Orient. La meilleure preuve est la ruine qui frappa le port de Rhodes, quand celui de Délos fut devenu port franc : tout le trafic se détourna de Rhodes et elle perdit sans doute sa principale clientèle qui était Alexandrie.

Mais les produits de l'industrie locale ne figuraient-ils pas aussi dans ce négoce ? Pline cite les parfums qui peut-être étaient fabriqués dans l'île, peut-être aussi venaient des pays orientaux qui ont toujours excellé dans cette fabrication (3). Il cite encore la volaille et les œufs (4). Enfin le bronze : les produits de l'industrie délienne étaient aussi renommés que ceux de Corinthe et d'Égine (5). On n'oserait affirmer que tous les objets

---

(1) Schoeffer 191 s.

(2) Strab. XIV 5, 2 : δυναμένη, μυριάδας ἀνδραπόδων πύθημαρὸν καὶ δέξασθαι καὶ ἀποπέμψαι ὥστε καὶ παροιμίαν γενέσθαι διὰ τοῦτο ἔμπορε, καταπλεῦσον, ἐξελού, πάντα πέπρατα.

(3) H. N. 13, 4.

(4) H. N. 10, 139, Schoeffer 184.

(5) Plin. H. N. 34, 9, 10 : Antiquissima æris gloria Deliaci fuit, mercatus in Delo concelebrante toto orbe et ideo cura officinis, tricliniorum pedibus fulcrisque. Ibi prima nobilitas æris. Pervenit deinde ad deum simulacra, effigiemque hominum et aliorum animalium. Cic. Accus. in Verrem II 84, 72, 176; IV 1. Pro Roscio Amer. 46.

de bronze, auxquels on donnait le nom de « Déliens », aient été fabriqués dans l'île. Cependant les inscriptions <sup>(1)</sup> nous font connaître l'existence d'ateliers <sup>(2)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> OIG 158 = Ch. Michel 577, l. 44 : γαλκείον et des κεραμεία.

<sup>(2)</sup> M. Ardaillon a rendu compte récemment des fouilles exécutées dans le Port de Délos. Le port proprement dit n'avait qu'un développement de rivage de 800 mètres avec 250 mètres de quai et l'auteur ajoute : « Habitues comme nous le sommes aux énormes dimensions de nos ports de commerce, il nous est difficile de croire que l'ἐμπόριον de Délos se soit contenté de ces modestes dimensions. N'oublions pas que les navires des anciens n'avaient point les proportions des nôtres. De plus, les anciens mouillaient leurs bâtiments côte à côte, poupe au quai et proue en avant : un voilier à quai ne s'amarre pas autrement. C'est ainsi rangés que l'on voit aujourd'hui dans le port du Pirée, les caïques de l'Archipel. Cette disposition permet à de nombreux bâtiments de faible tonnage de trouver place en un court espace ».

« Ajoutons qu'à Délos, le port a deux annexes naturelles : dans l'anse de Scardana, quand le vent était au sud, dans le port de Foucrin quand le vent venait du nord. Les navires pouvaient ainsi charger ou décharger les marchandises et enfin la pointe des Pilastres ne marque point la fin des quais et des docks ; ils se prolongent dans le sud pendant 1500 mètres au moins, le chenal tout entier ne forme qu'une vaste rade », Ardaillon Fouilles du Port de Délos BCH XX 432.

Cette description n'est pas pour nous donner une très haute idée du commerce délien. Elle sert à montrer, par les installations moindres et par les faibles dimensions des navires, combien ce commerce était inférieur à celui de nos grandes places modernes.

Droits perçus à Délos au profit du temple : πορφύρα, ἐννόμιον, λίμνη; droits sur la pêche, le pâturage et la pêche de la pourpre; λίμνη, ὀλκός ὁ ἐν Ἀπολλωνίῳ — ὁ ἐν Νήσῳ, droits de ports; αἰρέσεις droits de déchargement (?); στροφεῖον, (cabestan qui sert à lever l'ancre), droit de sortie (?); πορθμεῖον de Délos à Apollonion et à Rhénée, ce devait être un monopole; ἡμισβέλις, droit de 1/2 obole

III.

ATHÈNES.

Nous sommes mieux instruits, pour Athènes que pour Corinthe, de l'histoire de la cité et des particularités de la vie des habitants. Des témoignages, insuffisants encore, nous parlent de l'importance numérique de la population. D'autres, plus précis, nous aident à déterminer les divers éléments de la population et, parmi eux, ceux qui s'adonnent à l'industrie. Ces témoignages seront utilisés plus loin. Dans ce qui précède aussi, se sont rencontrés des détails assez nombreux sur certaines industries qui se pratiquaient à Athènes : on en trouvera d'autres, au Livre III\*, sur l'exploitation des mines et au Livre II\*, sur l'industrie du bâtiment.

Les circonstances ont fait que l'histoire de la Grèce est avant tout l'histoire d'Athènes. Elles ne sont pas le fruit d'un hasard. Les Athéniens ont loyalement gagné la place qu'ils occupent. D'autres peuples ont montré plus de vaillance ou ont eu plus de bonheur sur les champs de bataille. D'autres ont été plus habiles ou plus entreprenants et la richesse matérielle a afflué vers eux. Tout cela passe : les seules conquêtes durables sont celles de l'esprit et les seules richesses qui ne périssent pas sont celles de l'âme, grandes vertus ou grandes pensées. Les Athéniens ont eu cet heureux privilège de savoir mettre dans leurs œuvres une âme qui les rend immortelles, d'y répandre une beauté impérissable et de se survivre à eux-mêmes par ce qu'ils avaient de meilleur. Ainsi, même dans ce domaine des intérêts matériels, où nous sommes, de quelque côté que nous nous tournions, ce sont eux que nous retrouvons tout

---

par drachme, soit de 1/12, Homolle Comptes des Hiéropes du Temple d'Apollon Délien BCH VI 1882 66.

d'abord. Je ne veux pas tracer une image complète de l'activité industrielle d'Athènes. Pour obtenir cette image, il faudra rapprocher divers chapitres de ce livre.

Corinthe et Délos sont des places où le commerce a eu, et de très loin, le pas sur l'industrie. Cela est vrai surtout de Délos, cela l'est déjà un peu moins de Corinthe. Où mettrons-nous Athènes ? Je n'hésite pas à la ranger, comme centre industriel, bien avant Corinthe, tout en reconnaissant que là même l'agriculture et, en second lieu, le commerce ont été des facteurs plus considérables.

Une industrie sérieuse et qui n'en est plus à l'exercice du métier en vue de satisfaire des besoins locaux, a comme auxiliaire le commerce : les exportations et les importations nous fournissent donc un moyen d'appréciation très utile et très sûr. J'énumérerai tout-à-l'heure d'après les sources littéraires, les produits industriels qui étaient importés à Athènes.

Il faudrait pouvoir compléter cette liste par l'inventaire des produits industriels fabriqués à Athènes et exportés d'Athènes. Pour le moment, ne considérons que le commerce, afin d'établir sa prospérité et de déterminer sa nature. Il résultera, je pense, de ce qui suit, que ce commerce était surtout un commerce d'importation et un commerce de transit portant principalement sur les produits du sol et sur les matières premières et non sur les produits fabriqués : ce qui concerne ceux-ci, sera dit au Chapitre IV.

Essayons d'interroger les témoignages écrits : il en est toute une catégorie qui mérite une attention spéciale ; ce sont les plaidoyers des orateurs. Ouvrons ceux qui sont réunis sous le nom de Démosthène. Quelques-uns sont relatifs à des affaires commerciales <sup>(1)</sup> et ils mettent

---

<sup>1</sup> (1) Plaidoyers contre Apatourios, contre Lacritos, contre Phormion, contre Dionysodoros, contre Zénothémis.

généralement en présence des prêteurs à la grosse aventure et des capitaines ou des marchands qui ont donné en garantie de leurs emprunts les cargaisons à l'aller et au retour.

Les cargaisons au retour sont assez fréquemment indiquées. L'article le plus ordinaire est le blé <sup>(1)</sup>. La loi défendait même "à tout Athénien, à tout métèque, de prêter de l'argent sur un navire qui ne doit pas transporter à Athènes, le blé et les autres marchandises désignées dans la présente loi". Le blé est cité en premier ordre. Cela se comprend. L'Attique ne produisait qu'une faible partie du blé nécessaire à la consommation des habitants. Il était donc indispensable d'assurer un approvisionnement régulier du marché et encore n'y réussissait-on pas toujours.

Les pays producteurs du blé étaient l'Égypte <sup>(2)</sup>, le Pont <sup>(3)</sup>, la Sicile <sup>(4)</sup>. On voudrait connaître le détail des

---

<sup>(1)</sup> Perrot Revue hist. IV, article sur le commerce du blé.

<sup>(2)</sup> Dans le plaidoyer contre Dionysodore, celui-ci est présenté comme un agent de Cléomène qui régnait alors en Égypte et était défavorable aux Grecs et particulièrement aux Athéniens. Cléomène, par ses agents, dominait sur le marché d'Athènes et y réglait le cours. Ses importations étaient donc fort considérables. « Les cargaisons de marchandises grecques et de froment égyptien », dit l'orateur, « se croisaient sur les mers ». Le navire devait rentrer à Athènes, après son voyage en Égypte, mais le capitaine préféra faire un commerce lucratif entre ce pays et Rhodes.

<sup>(3)</sup> Le plaidoyer contre Phormion raconte que Parisades avait accordé franchise de taxe à tout navire chargeant du blé à destination d'Athènes. Lysias XXII 14 ne cite pas d'autre lieu d'origine du blé importé que le Pont.

<sup>(4)</sup> Dans le plaidoyer contre Zénothémis, Démon a prêté une certaine somme à un négociant athénien Protos qui s'en est servi pour acheter du blé à Syracuse.



autres marchandises dont parle la loi : on peut citer d'après les plaidoyers de Démosthène, les peaux <sup>(1)</sup>, la laine et les salaisons en provenance du Pont, enfin le vin <sup>(2)</sup>.

La cargaison à l'aller n'est indiquée que dans un seul cas <sup>(3)</sup> : elle consiste en 3.000 amphores de vin à embarquer à Mendé et à Scioné pour le Pont. Le capitaine prétendait avoir embarqué comme cargaison de retour des vins de Cos et cette affirmation soulève cette curieuse observation : on n'a jamais entendu dire, déclare l'orateur, qu'on ait amené du Pont en Attique du vin et surtout du vin de Cos. " Au contraire, c'est des parages voisins de notre côte, c'est de Péparèthe, par exemple, qu'on fait passer dans le Pont, des vins de Cos, de Thasos, de Mendé et les produits de quelques autres vignobles. Mais du Pont à Athènes, ce sont d'autres denrées que l'on importe „

A cette première catégorie de témoignages écrits, se rattachent quelques textes souvent cités, mais dont, me semble-t-il, on n'a pas toujours aperçu la vraie portée.

Je lis dans le pamphlet oligarchique, rangé parmi les œuvres de Xénophon : « tout ce qu'il y a de bon en Sicile, ou en Italie, ou à Cypre, ou en Égypte, ou en Lybie, ou dans le Pont, ou en Chersonèse, ou dans le Péloponnèse, ou quelque part ailleurs, tout cela afflue ici, (grâce à l'empire que nous exerçons sur les mers) <sup>(4)</sup>. Donc un

---

<sup>(1)</sup> Dem. c. Phormion 10 et c. Lacritos 34. Polyb. IV 38. Hermippos Ath. I 27 E. Les peaux venaient du Pont et de la Cyrénaïque.

<sup>(2)</sup> Dem. c. Lacritos.

<sup>(3)</sup> Ibidem. Dans le plaidoyer c. Phormion, la valeur de la cargaison à embarquer pour le Pont est seulement indiquée.

<sup>(4)</sup> [Xen.] Resp. Ath. II 7 : εἰ δὲ δεῖ καὶ μικροτέρων μνησθῆναι διὰ τὴν ἀρχὴν τῆς θαλάττης πρῶτον μὲν τρόπους εὐωγιῶν ἐξηύρον

commerce d'importation. Dans le même sens, Thucydide fait dire à Périclès : « Tout pénètre ici de tous les points du monde, à cause de la grandeur de la ville » (1).

Le traité de la République des Athéniens ajoute : « les Athéniens sont encore le mieux à portée de s'enrichir, parmi les Grecs et les Barbares. En effet, que telle ville soit riche en bois de construction des navires, où les vendra-t-elle, si elle ne commence pas par se mettre bien avec le roi de la mer? Que telle autre soit riche en fer, en airain, en lin, où trouvera-t-elle un débouché, si elle est mal avec les souverains des eaux? De là me viennent mes vaisseaux : je me fournis chez l'un, du bois, chez l'autre, du fer, ici, le cuivre, autre part la cire. En outre, ceux qui seraient nos rivaux ne nous permettraient pas d'exporter des denrées ailleurs qu'aux pays où ils naviguent eux-mêmes; si bien que moi, qui ne travaille pas la terre, je me procure tout au moyen de la mer. Aucune autre ville ne réunit une double richesse, et ne possède à la fois du bois et du lin; mais où le lin abonde, le pays est plat et sans bois : de même le cuivre et le fer ne viennent pas de la même ville et l'on ne trouve pas deux ou trois produits dans un seul pays; l'un a telle chose, l'autre, telle autre. Enfin comme il n'est pas de continent qui n'ait une certaine étendue de rivage, ou une île adjacente, ou un détroit, les souverains de la mer peuvent y aborder et

---

ἐπιμειγόμενοι ἄλλη ἄλλοις [ὥσθ' add. Heinrich] ὅτι ἐν Σικελίᾳ ἡδὺ ἢ ἐν Ἰταλίᾳ ἢ ἐν Κύπρῳ ἢ ἐν Αἰγύπτῳ ἢ ἐν Λιβύῃ [MS Λυδίῃ] ἢ ἐν Πόντῳ ἢ ἐν Χερσονήσῳ ἢ ἐν Πελοποννήσῳ ἢ ἄλλοθι που, ταῦτα πάντα εἰς ἐν ἡθροῖσθαι [διὰ τὴν ἀρχὴν τῆς θαλάττης del. Büchner]. Je donne ce passage tel que le rétablit Wilamowitz Aus Kydathen 77.

(1) Thuc. II 38, 2 : ἐπεσέρχεται διὰ μέγεθος τῆς πόλεως ἐκ πάσης γῆς τὰ πάντα.

faire tort à ceux qui habitent ce continent, » On le voit, reine des mers, Athènes l'est aussi du commerce. Elle le tient, en quelque sorte, dans ses mains et elle se procure par là tout ce qui lui manque.

C'est la même idée qu'exprime Xénophon : « Qui donc quand notre ville est en paix, peut se passer d'elle, à commencer par les pilotes et les marchands ? Parlerai-je des pays riches en blé, en vin ordinaire et en vin fin ? Que dirai-je de ceux qui abondent en huile, en bestiaux, qui font valoir leur industrie ou leur argent <sup>(1)</sup> ? »

Ce n'est pas tout : le Pirée est le siège d'un commerce actif de transit, comme plus tard le sera le port de Délos. Il est, dit Isocrate <sup>(2)</sup>, un emporium établi au centre de la Grèce et où l'on peut se procurer tout ce dont on a besoin.

Je prévois une objection : quelle était la couverture de cette importation ? Les Athéniens achetaient beaucoup à l'étranger : impossible d'acheter sans vendre. Que vendaient-ils donc ? Ils vendaient les produits de leur agriculture. Il est vrai que leur sol ne produisait même pas le blé nécessaire à la consommation des habitants. Il ne restait que le vin et l'huile ; mais nous n'avons aucun renseignement sur l'importance de ce commerce : je me demande si ces denrées arrivaient même à donner la contre-valeur du blé manquant.

D'où les Athéniens tiraient-ils donc leurs revenus ? J'en vois trois sources. D'abord le commerce lui-même : toutes les marchandises qui entrent au Pirée ne sont pas destinées à l'Attique. Le Pirée est un marché où les

---

<sup>(1)</sup> Revenus V.

<sup>(2)</sup> Isocr. IV 42 : ἐμπόριον γὰρ ἐν μέσῳ τῆς Ἑλλάδος τὸν Πειραιᾶ κατεσκευάσατο τοσαύτην ἔχονθ' ὑπερβολὴν ὥσθ' ἃ παρὰ τῶν ἄλλων ἐν παρ' ἐκείστων γαλεπὸν ἐστὶ λαβεῖν, ταύθ' ἅπαντα παρ' αὐτῆς ῥάδιον εἶναι πορίσασθαι.

Greco de tous pays et de nombreux étrangers viennent échanger leurs marchandises. Une partie du profit de ces transactions reste à Athènes.

L'autre source est plus abondante encore : les Athéniens possèdent un vaste empire colonial, qui, chaque année, à l'époque de leur grande prospérité, leur fournit des sommes énormes. Ces sommes arrivent dans les caisses de l'État et de là, elles se déversent sous mille formes dans la poche des particuliers.

Une troisième source était l'exploitation des mines d'argent du Laurion. Xénophon nous indique cette source dans le passage suivant : " L'extrême douceur du climat est attestée par ses produits mêmes : ce qui ne pourrait pas germer ailleurs vient ici à maturité. De même que la terre, la mer qui entoure le pays abonde en produits de toute espèce. Tous les biens que les dieux accordent à chaque saison se montrent ici plus tôt et disparaissent plus tard. Et ce ne sont pas seulement les productions qu'une année voit naître et vieillir, qui donnent la supériorité à notre contrée, mais elle possède encore d'éternelles richesses. Le sein de la terre y est rempli de marbre dont on construit des temples magnifiques, de splendides autels, des statues dignes de la majesté des dieux. Aussi nombre de Grecs et de Barbares viennent-ils s'en procurer. Si donc il est des terrains qui, ensemencés, ne donnent point de récoltes, fouillés, ils font vivre plus de monde que s'ils rapportaient du blé. D'autre part, on ne peut nier que son minerai d'argent ne soit un bienfait du ciel.

„ Il n'y a non plus rien de déraisonnable dans l'opinion de ceux qui placent cette ville-ci au centre de la Grèce et même de la terre habitée. Car à mesure qu'on s'en éloigne, on se sent plus incommodé du froid ou de la chaleur ; et ceux qui veulent voyager d'une extrémité à l'autre de la Grèce, tournent tous, soit par mer, soit par terre autour d'Athènes, comme s'ils décrivaient une

circonférence. En outre, sans être environnée d'eau de toutes parts, Athènes jouit à son gré, comme une île, de tous les vents favorables à l'importation et à l'exportation : car elle est entre deux mers ; puis, par terre, elle fait un très grand commerce, à cause de sa position continentale ». Et plus loin : « On dit que notre ville est des plus agréables et des plus avantageuses pour le commerce ; je vais le démontrer. Et d'abord, elle a pour les vaisseaux, les plus belles et les plus sûres relâches : dès qu'on y a jeté l'ancre, on s'y repose à l'abri du gros temps. Mais en outre, les marchands, dans la plupart des autres villes, sont forcés de faire un échange de cargaison, faute d'espèces ayant cours au dehors. A Athènes, on peut faire tous les échanges possibles d'objets utiles ; et si l'on ne veut pas de cargaison, on peut embarquer de l'argent, marchandise excellente, car, où qu'on la vende, on reçoit plus qu'on n'a dépensé ». Ce passage méritait d'être reproduit tout entier : sauf les carrières de marbre et les mines d'argent, où sont les produits industriels dont le commerce enrichirait Athènes ?

Mon affirmation me paraît donc justifiée : le commerce est une des sources les plus abondantes de la fortune d'Athènes ; mais ce commerce n'a pas besoin de l'industrie pour vivre et prospérer <sup>(1)</sup>. S'il en fait circuler les produits, ce ne peut être que d'une façon accessoire.

---

(1) Je considère l'appréciation de Mauri Cittadini e lavatori Milan 1895 14, comme fort exagérée, aussi bien au point de vue commercial qu'au point de vue industriel : così Atene divenne un importantissimo centro non solo commerciale ma anche industriale, e il lavoro manuale ci prese largo sviluppo. Mêmes exagérations 15 : la vita febbrile del Pireo et la agitazione industriale dell' affollata agora. De même Blass Die sozialen

#### IV.

##### Cos ET Téos.

Nous voici devant deux places bien insignifiantes et dont la situation économique serait presque ignorée,

---

Zustände 10 : Es gab eine Masse Fabriken in Athen von der verschiedenster Art.

Nous connaissons le produit en drachmes des droits d'entrée et de sortie dans les ports athéniens : nous pourrions d'après cela nous faire une idée de l'importance du commerce. Ce droit était d'un cinquantième ou 2 % de la valeur : il frappait les marchandises qui entraient et celles qui sortaient. Il produisait, peu après les guerres du Péloponèse, de 30 à 36 talents, ce qui suppose un mouvement commercial de 2000 talents environ. Après l'occupation de Décélie, on avait remplacé les tributs des cités alliées par un droit de 5 % sur l'entrée et la sortie, dans leurs ports. Les Athéniens attendaient de cette mesure une augmentation de leurs ressources, bien qu'auparavant les tributs produisissent environ 1000 talents. On pourrait en conclure que tout le mouvement commercial des cités tributaires ne s'élevait qu'à 30 ou 40.000 talents, Beloch G. G. I 397 et 435. Dans la première moitié du second siècle, un droit, de même importance, du moins on peut le supposer, procurait à Rhodes 1 million de drachmes pour 50 millions de drachmes de marchandises.

Pour que ces chiffres pussent nous donner une idée tout à fait précise, il faudrait pouvoir les traduire en francs. Beloch. G. G. II 351 parle de la fortune du banquier Pasion : celui-ci disposait pour ses affaires d'un capital de 50 talents. En monnaie actuelle, cela ne fait, observe-t-il, que 300.000 marks, ou en tenant compte de la baisse du métal, un million peut-être ou un peu plus. Seulement le capital rapportait trois fois ce qu'il rapporte aujourd'hui, de sorte que les 50 talents de Pasion représentent 3.000.000 dans les mains d'un banquier de nos jours. Il ajoute : « Néanmoins cet exemple montre clairement combien

sans un hasard heureux qui nous a gardé deux inscriptions intéressantes.

---

petites encore étaient les conditions de la Grèce au IV<sup>e</sup> siècle et nous devons nous garder d'appliquer ici nos mesures habituelles ».

A. Bauer *Die Forschungen zur Griech. Gesch.* Munich 1899 412 observe, à ce propos, ce qui suit : il importe assez peu de savoir combien de millions de notre monnaie représentait une fortune comme celle de Pasion ; mais la grosse question est l'effet qu'a produit l'accumulation de semblables fortunes en quelques mains et les conséquences qui en sont résultées au point de vue de l'inégalité économique.

Cela n'est pas du tout exact. Il importe beaucoup de savoir si la fortune de Pasion est une grande fortune, c'est-à-dire si elle permet un train de dépenses considérables, une façon de vivre fort large. L'évaluation des monnaies grecques en monnaies d'aujourd'hui dirait cela clairement. Un paysan dans un village perdu de la campagne peut être riche relativement avec quelques milliers de francs. Un roi nègre qui possède beaucoup de coquilages est fort riche, en Afrique ; mais toute sa fortune n'est pas capable de créer de véritables inégalités sociales. Tout le monde est pauvre autour de lui : il est un peu moins pauvre que les autres. Personne ne l'accusera d'être un gros capitaliste.

Ceux qui veulent à tout prix qu'il y ait en Grèce de grandes inégalités de fortunes au IV<sup>e</sup> siècle, ne tiennent pas compte de ces considérations, Cf. Livre III, Ch. La valeur réelle du salaire et Livre IV, Ch. La politique mercantile, qui montrent combien les fortunes, vraiment grandes étaient rares à Athènes.

Rodbertus *Zur Frage des Sachwerths des Geldes im Alterthum.* Hildebrand *Zeitschr. f. Nationalökonomie* XV 1870 341 et XVI 182. Friedländer *Ueber den Kornpreis und den Sachwerth des Geldes in der Zeit von Nero bis Trajan* Ibid. 1869 306-308. Dans *Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms* III, une lettre de Rodbertus en appendice au chapitre sur le luxe. « Les moyens d'apprécier la valeur réelle de la monnaie ancienne nous échappent. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'elle était

L'inscription de Cos <sup>(1)</sup> donne une idée du commerce et de l'industrie exercés dans cette île. Elle énumère les différentes personnes ou les différentes catégories de personnes à qui des sacrifices et des cérémonies religieuses sont imposés. Parmi elles, figurent les adjudicataires des taxes ou impôts. Ces taxes frappent, cela va de soi, les travaux les plus productifs auxquels se livrent les habitants. On peut donc tirer de cette inscription des détails très précis sur la situation économique de la cité.

Nous trouvons d'abord l'adjudicataire de la taxe qui se percevait sur le prix des transports par mer τὰν ὀνῶν ναύτων (l. 1 et 2) <sup>(2)</sup>.

Vient toute une série d'adjudicataires de taxes qui portent sur diverses denrées alimentaires. On se demande si un droit était perçu sur chaque transaction ou si ces métiers et ces négoce étaient directement atteints. Les taxes étaient apparemment perçues au marché, sous

---

supérieure à ce qu'elle est aujourd'hui ». Bibliographie dans Mommsen-Blümner Le tarif de Dioclétien.

Quoi qu'il en soit, nous en savons assez pour dire que ni le commerce, ni surtout l'industrie n'ont pris, dans l'antiquité, un développement qui approche, même de fort loin, de celui qu'ils ont atteint dans les temps modernes.

(<sup>1</sup>) Commentée par J. Töpffer MAI XVI 184 = Collitz-Bechtel 3632 = Th. Reinach Rev. Et. gr. V 1891 = Ch. Michel 720. Elle est du II<sup>e</sup> siècle.

(<sup>2</sup>) Töpffer rapproche une inscription de Myra où l'on voit que sur le prix du passage, l'adjudicataire doit lever une somme égale au quart de ce prix, Le Bas Inscriptions d'As. Min. 1311; une inscription de Cyzique qui, d'après lui, pourrait faire croire à un monopole de l'État pour le transport par mer; une inscription de Smyrne Le Bas Asie Min. 4, contre ceux qui se sont ligués pour monopoliser les transports par mer ἡ πορθμεῖα en diminuant le prix.



la forme de droits d'étalage. Dans cette hypothèse, seraient cités les boulangers pour les pains ἄρτων <sup>(1)</sup> et peut-être pour d'autres pains de forme différente τῆς ὀβελίας <sup>(2)</sup>; les marchands de grain σίτου et ceux de farine d'orge ἀλφίτων; les marchands de vin οἴνου ἐπὶ θαλάσσης <sup>(3)</sup>; les marchands de fruits ὀσπρίων; les marchands de poisson salé τριγύου.

D'autres commerces ou d'autres transactions étaient encore atteints. L'inscription cite l'adjudicataire de la taxe des bois τοὶ πριάμενοι ὠνὸν ξύλων, l'adjudicataire de la taxe des femmes esclaves σωματίων γυναικεῶν et des esclaves vigneron ἀμπελοστατεύων <sup>(4)</sup>, l'adjudicataire de la taxe du commerce de l'encens λιβανοπωλῶν.

Une catégorie assez curieuse de taxes était formée par celles qui étaient levées à l'occasion de la pêche du thon. Des sacrifices sont imposés aux adjudicataires de l'observatoire public τοὶ ἀγοράξαντες τὸν ὠνὸν σκοπᾶς δαμοσίᾳς et à l'adjudicataire de l'observatoire érigé sur le Nautiléos, de même à ceux qui louent des observatoires particuliers. Il s'agit de postes élevés d'où l'on pouvait épier l'arrivée des bancs de thon.

Certaines taxes sont aussi perçues sur l'agriculture : l'une frappe les quadrupèdes ὠνὸν τετραπόδων; une autre peut être le sol lui-même πριάμενος τὸν ὠνὸν κύκλου γᾶς <sup>(5)</sup>. Enfin une taxe était perçue sur les métairies ἐποικίων.

---

(1) L'inscription porte ensuite KATATON : M. Reinach lit κάπων.

(2) Les ὀβελίαι paraissent avoir été des gâteaux destinés aux cérémonies religieuses.

(3) Droit perçu sur le vin exporté, d'après M. Reinach. A l'intérieur de l'île de Cos, mais non à Calymna, la consommation était libre.

(4) D'après M. Reinach.

(5) D'après M. Reinach, il paraît s'agir d'un domaine consacré à la déesse Terre.

Certaines taxes atteignent les habitants de l'île voisine de Calymna : l'une frappe le vin ἀγοράζαντες τὰν ὄνων ἐν Καλύμνῃ οἴνου ἐξ οἰκοπέδων; l'autre, les bêtes de somme ζεύγη et les laines ἐρία.

La seule industrie imposée paraît être celle des fabricants de rames κωποξύσται. On peut y ajouter la profession de médecin. Elle est également soumise à une contribution dans l'inscription de Téos (1).

R. Herzog (2) a publié tout récemment un fragment d'une inscription semblable à celle dont nous avons extrait ces renseignements. La nouvelle inscription est encore un règlement des sacrifices dans un temple, mais paraît moins ancienne. D'après les restitutions de l'éditeur, elle nous fait connaître les catégories suivantes de personnes à qui des sacrifices sont imposés : les entrepreneurs, θυόντων δὲ καὶ τοὶ ἐργολαβεῦντες τὸ ἱερὸν ἢ θαμώσιον ἔργον καθ' ἑκάστον ἐνιαυτὸν ἀπ[α][ξ], les débiteurs des banquiers, θυόντ[ων] δὲ [καὶ] τοὶ ἀπο[δ]εικνύμενοι πάντες ὑπὸ τ[ῶν] τραπεζίται[ν] ἢ ἄλλως πως. R. Herzog rappelle les relations qui existaient à Délos entre le Temple et les banquiers; de même à Cos, les banquiers recevaient en dépôt les fonds du temple; on comprend dès lors que leurs débiteurs pouvaient être tenus à des sacrifices au dieu.

Une inscription (3) du IV<sup>e</sup> siècle nous permet de compléter cette liste : elle cite les potiers κεραμεῖς, les forgerons χαλκεῖς, les médecins ἰατροί, les joueurs de flûte, αὐληταί, et leur attribue une part dans les victimes immolées dans les sacrifices.

---

(1) Et à Delphes, Töpffer l. c. 430.

(2) R. Herzog Koische Forschungen und Funde Leipzig 1899 Nos 9, 10.

(3) Prott Fasti sacri 5 = Ch. Michel 716 l. 54.

L'inscription de Téos <sup>(1)</sup> contient les clauses d'un contrat d'union passé entre Téos et une autre ville. Les citoyens de cette dernière deviennent citoyens de Téos et reçoivent certaines exemptions d'impôts.

D'après la nature de ces impôts, on peut établir le caractère économique du pays. Tout d'abord il était agricole, car sont déchargés des taxes les bœufs de labour et les bêtes de trait <sup>(2)</sup>.

Ensuite, il était couvert de forêts, car l'inscription fait plusieurs allusions à l'exploitation des bois et on peut même croire qu'ils constituaient la principale richesse.

Enfin, un passage fort mutilé concerne l'industrie de la laine. Celle-ci s'exerçait à l'aide de laines de Milet et ses produits se vendaient en dehors de l'île <sup>(3)</sup>.

Nous venons de voir passer devant nous des types bien différents. Si l'on considère le chiffre de la population ou le rôle joué dans l'histoire, la comparaison entre ces villes est à peine possible. Cependant elles ont toutes un air de famille : elles se ressemblent, parce que, chez elles, règne à des degrés divers, une certaine activité commerciale. Plusieurs, comme Corinthe ou Délos, lui doivent la vie et la prospérité. Elles se ressemblent

---

<sup>(1)</sup> Judeich MAI XVI 1891 292. Cf. Ibid. XVI 431 Töpffer; Ibid. XVII 143 Wakernagel; Judeich Sitzungsber. d. Berl. Akad. 1898 545; Wilhelm Arch.—ep. Mitth. aus OE.—U. XVII 1894 415.

<sup>(2)</sup> Jusqu'à un certain nombre de têtes; l'élevage des porcs est libre, Wilhelm l. c.

<sup>(3)</sup> L. 13 : καὶ ὅποσοι ἐν χλάνδια ἐργάζονται ἢ ἀ.... [ἢ] ἀλλοι ἐξ ἐρίων Μιλησίων ἢ τ[ρι]χείων ἢ μά[λλων ἢ].... τούτων αὐτοὺς ἀτελεῖς εἶναι καὶ αὐτοῦ πωλε[όντων] ? Les citoyens de la cité qui s'unite à Téos sont également exemptés de la taxe des esclaves et de la taxe des médecins.

encore par une activité industrielle moindre, et de beaucoup, si on la rapproche de l'activité commerciale.

Ici les différences se marquent nettement : Athènes dépasse de loin Corinthe et celle-ci, à son tour, l'emporte sur Délos. Téos et Cos représentent, si je puis le dire, au point de vue industriel, la moyenne des cités grecques. Plus bas, il n'y a, mais ils sont nombreux encore, que les états purement agricoles.

Si nous envisageons, en eux-mêmes, ce commerce et cette industrie, dont nous venons de reconnaître l'existence comme facteurs sociaux de quelque valeur, dans plusieurs cités grecques, nous nous garderons d'exagérer leur importance.

## CHAPITRE IV.

### Exportations et Importations.

Le titre de ce chapitre en indique clairement l'objet. Une véritable industrie ne va pas sans exportations ni sans importations. Elle reçoit de l'étranger des matières premières ; elle envoie au dehors le trop plein de sa production. Il vient aussi de l'étranger des objets fabriqués. Par ces échanges, l'industrie vit et prospère.

La plupart des faits que je groupe ici ont été déjà réunis, mais trop souvent sans ordre et sans distinction entre les époques. Je les répartirai sous trois chefs :

I. Importation en Grèce d'objets provenant de pays étrangers.

II. Exportation en pays étrangers d'objets fabriqués en Grèce.

III. Importations et exportations de cités grecques à cités grecques.

#### I.

#### IMPORTATION EN GRÈCE DE PRODUITS ÉTRANGERS.

Je me demande quelle a été la dépendance dans laquelle la Grèce est restée envers l'étranger, quels sont les produits de son industrie qu'elle lui a empruntés.

*Les Phéniciens* <sup>(1)</sup>. Je les ai montrés, dès l'époque

---

<sup>(1)</sup> Th. Schmülling *Der Phönizische Handel in den griechischen Gewässern* I Munster 1884, II Munster 1885 Progr.

homérique, apportant, en Grèce, des objets précieux, par la matière ou le travail artistique <sup>(1)</sup>. Les relations avec la Phénicie ne furent jamais rompues ; mais il est bien difficile d'en retracer l'histoire. Hérodote décrit des faits du présent, lorsqu'il nous montre les Phéniciens, arrivant à Argos avec une cargaison qu'ils exposent en vente et, fait à noter, cette cargaison se compose de marchandises égyptiennes et assyriennes <sup>(2)</sup>. En 430 <sup>(3)</sup>, Athènes recevait dans ses ports des navires venant de la Phénicie ; de même au siècle suivant <sup>(4)</sup>. D'après Wilamowitz <sup>(5)</sup>, au V<sup>e</sup> siècle, la Phénicien n'a aucune importance, au point de vue des relations commerciales, avec la Grèce (d'Europe) ; il en est autrement au IV<sup>e</sup> siècle.

A toute époque, les mentions d'objets introduits par les Phéniciens sont extraordinairement rares. Je trouve les parfums <sup>(6)</sup>. Hérodote nous enseigne que, de son temps, les Phéniciens allaient les chercher en Arabie et

---

<sup>(1)</sup> Il. XXIV 743 : Σιδόνες πολυδαίδαλοι. Strab. XVI 2, 24 : Σιδόνιοι πολύτεχνοι καὶ καλλίτεχνοι. Il. VI 289 : πέπλοι παμπούκιλοι, ἔργα γυναικῶν Σιδονίων.

Il. XXIII 740 : une coupe d'argent, œuvre des Sidoniens, don fait à Thoas par des commerçants phéniciens. Od. XV 459 : un collier d'or et d'ambre, œuvre des Phéniciens. Schmülling l. c. I 23 et Helbig sur la question mycénienne Mém. Acad. Inscr. XXXV 1896 343.

<sup>(2)</sup> I 1, 15 : φορεῖται Αἰγυπτία τε καὶ Ἀσσυρία.

<sup>(3)</sup> Thuc. II 69 : en 430, les Athéniens envoient dix trières en observation sur les côtes de la Carie afin de protéger les navires de commerce qui viennent de Phasélis et de Phénicie.

<sup>(4)</sup> Xénophon loue le bon ordre qui règne à bord d'un navire phénicien, Oecon. VIII 11.

<sup>(5)</sup> Wilamowitz Aus Kydathen Berlin 1880 77.

<sup>(6)</sup> Théocr. XV 119. Büchschütz Hauptstätten 95.

les introduisaient en Grèce <sup>(1)</sup>. On se rappelle ce que j'ai dit de l'importation des métaux que les Phéniciens tiraient de leurs mines d'Espagne, de Chypre et d'ailleurs. Les mentions relatives à l'industrie phénicienne sont plus fréquentes chez les auteurs latins que chez les auteurs grecs : c'est que la civilisation romaine, plus développée au point de vue matériel, plus riche, s'appropriait, bien plus que la civilisation grecque, les richesses des peuples étrangers <sup>(2)</sup>.

L'industrie carthaginoise nous est représentée comme très prospère : Hermippos parle des tapis et des voiles ; Xénophon, des filets fabriqués en lin du Phéace et de Carthage <sup>(3)</sup>.

*L'Égypte.* Les relations de la Grèce avec l'Égypte

---

<sup>(1)</sup> V 107.

<sup>(2)</sup> Il serait fort utile de recueillir et de classer tous les faits qui attestent les relations de la Grèce avec la Phénicie. En voici quelques-uns que j'ai notés. Athènes, CIA II 86, Ol. 101-104 = 376-373 : proxénie à Straton, roi de Sidon, et dispense du métoikion, de la chorégie et de l'eisphora pour les Sidoniens qui résident à Athènes κατ' ἐμπορίαν ; CIA II 168, en 333 : décret pour les Kittiens, cité infra, Livre III, Ch. IV. Thèbes, CIGS I 1407 = Ch. Michel 217 : Noba, Carthaginois, proxène des Béotiens en 366/5. Oropos, CIGS 4260, vers 350 : proxénie à un Sidonien et à un Tyrien, fin du III<sup>e</sup> siècle ou commencement du suivant. Rhodes IG I I 32 : Nahum, proxène. Samos, CIG 2256 : proxénie à un Sidonien.

<sup>(3)</sup> Hermipp. Ath. I 28 A : Καρχηδῶν δάπιδας καὶ ποικίλα προσκεφάλαια Xen. de Ven. 2, 4 : τὰς δὲ ἄρκυς Φασιανοῦ ἢ Καρχηδονίου λεπτοῦ λίνου καὶ τὰ ἐνοδία καὶ τὰ δίκτυα. Poll. V 26 : "Ἀρκυες δὲ καὶ δίκτυα καὶ ἐνοδία, τὸ μὲν λίνον αὐτῶν, Αἰγύπτιον, ἢ Φασιανικόν, ἢ Καρχηδόνιον, ἢ Σαρδονικόν εἶναι δεῖ. Ἡρόδοτος δὲ τὸ Φασιανόν ὅπερ ἐστὶ Κολχικόν, ὡς Ἑλλήνων Σαρδονικόν καλεῖσθαι λέγει. καὶ δύνανται καὶ τὸ ἀπὸ Σαρδοῦς, ἀφ' ἧς ἴσως καὶ τὸ Καρχηδόνιον ἐνδοξον ἐστίν, ὡς ἀπὸ τῆς ἐσπέρας κομιζόμενον.

sont bien antérieures à la grandeur d'Alexandrie <sup>(1)</sup> : elles remontent au VII<sup>e</sup> siècle. Hérodote <sup>(2)</sup> raconte comment Psammétique s'entoura de mercenaires Cariens et Ioniens et leur donna des établissements en Égypte. Ses successeurs continuèrent sa politique. Sous Apries, le nombre des mercenaires cariens et ioniens fut porté à 30.000 <sup>(3)</sup>. Enfin Amasis donna aux Grecs la ville de Naucratis <sup>(4)</sup> : à ceux que la navigation amenait en Égypte, il accorda des terrains pour construire des autels à leurs dieux et établir des enceintes sacrées τεμενεα. La plus grande et la plus célèbre de ces enceintes était appelée l'Hellenion. Les villes qui l'avaient établie ensemble étaient Chio, Téos, Phocée, Clazomène, Rhodes, Cnide, Halicarnasse, Phaselis, Mitylène. Ces villes nommèrent les préposés à l'entrepôt, προστάται τοῦ ἐμπορίου, chargés de la surveillance et de la protection du commerce et de la juridiction. De leur côté, les Éginètes avaient consacré un terrain à Zeus ; les Samiens à Apollon ; les Milésiens à Apollon. Autrefois, ajoute Hérodote, Naucratis avait été le seul marché de l'Égypte <sup>(5)</sup>.

Les produits de l'industrie ou de l'agriculture égyptienne étaient nombreux. D'abord, le lin. L'Égypte était célèbre pour la fabrication de la toile : les produits égypt-

---

<sup>(1)</sup> Busolt G. G. I<sup>2</sup> 476.

<sup>(2)</sup> II 154. Strab. XVII 1,18 : les Milésiens s'établissent à l'une des bouches du Nil et y construisent un mur ; plus tard ils fondent Naucratis. — Thuc. IV 53 dit que le port de Cythère était fréquenté par des vaisseaux venant d'Égypte et de Lybie.

<sup>(3)</sup> Hérod. II 163.

<sup>(4)</sup> II 178.

<sup>(5)</sup> Mallet Les premiers établissements des Grecs en Égypte Mém. de la Mission du Caire XII.



tiens ne pénétrèrent, semble-t-il, que faiblement en Grèce. Hérodote mentionne la toile d'Égypte que les Grecs connaissaient sous ce nom Αἰγύπτιον. Il parle aussi de la toile de la Colchide que les Grecs appelaient, dit-il, Σαρδονικόν <sup>(1)</sup>.

Ion mentionne les vêtements en toile égyptienne <sup>(2)</sup>. Nous avons vu plus haut que le Traité de la République des Athéniens fait assez vaguement allusion à l'importation du lin à Athènes.

Le coton. Peu répandu en Grèce. Hérodote <sup>(3)</sup> parle d'un vêtement précieux qu'Amasis avait donné aux Lacédémoniens : la trame était en lin ; le tissu était en fils de coton et d'or, formant des dessins. La manière dont il s'exprime plus loin <sup>(4)</sup>, sur l'usage du coton dans l'Inde, montre qu'en Grèce, on n'utilisait pas encore cette matière.

L'inventaire du temple de Hera à Samos <sup>(5)</sup> porte σινδών λῖς. Qu'est-ce que le sindon <sup>(6)</sup>? Un végétal, peut-être le coton, qui, d'après Pollux <sup>(7)</sup>, vient d'Égypte. Mentions analogues dans l'inventaire d'un temple Béotien, III<sup>e</sup> siècle, et dans l'inscription des mystères d'Andanie, 91 av. J.-C.

---

<sup>(1)</sup> Hérod. II 105 : λίνον μούνοι οὔτοί τε (οἱ Κόλχοι) καὶ Αἰγύπτιοι ἐργάζονται κατὰ ταῦτα.... λίνον δὲ τὸ μὲν Κολχικόν ὑπ' Ἑλλήνων Σαρδονικόν κέκληται, τὸ μεντοὶ ἀπ' Αἰγύπτου ἀπικνεύμενον καλεῖται Αἰγύπτιον. Voir sur ce passage l'édition de Stein.

<sup>(2)</sup> Ion, Ath. X 451 D : ἡ τ' Αἰγυπτία λινουλκὸς χλαῖνα.

<sup>(3)</sup> III 47 et la note éd. Stein. Cf. Pauly Wissowa : Baumwolle.

<sup>(4)</sup> III 106.

<sup>(5)</sup> Ch. Michel 832 l. 19. Dans un inventaire Béotien, BCH V 264 = CIGS I 2421 : Σινδόνα. Dans l'inscription des mystères d'Andanie, infra, Livre IV, Chap. II : καλίστρις, σινδόνητης.

<sup>(6)</sup> Becker Chariklès, éd. Göll, III 236.

<sup>(7)</sup> Pollux VII 72 : σινδών ἐστὶν Αἰγυπτία.

Le papyrus. Hermippos cite les voiles faites de cette matière. Il cite aussi le papier <sup>(1)</sup>; Hérodote qui parle du papyrus ne mentionne pas le papier. Celui-ci, d'après Blümner <sup>(2)</sup>, ne devint d'un usage commun en Grèce et dans le monde civilisé qu'à l'époque des Ptolémées.

Le verre. Je trouve des vases en verre mentionnés dans une inscription d'Ol. 95. 2, dans Aristophane et dans Platon <sup>(3)</sup>. Les objets de verre ne semblent pas avoir été fort répandus en Grèce et cela est d'autant plus étonnant que les Phéniciens les fabriquaient tout aussi bien que les Égyptiens <sup>(4)</sup>. Ceci doit arrêter l'attention : combien devait être faible la demande de produits industriels de la Grèce à l'Égypte, puisqu'elle ne portait pas sur l'un des produits les plus originaux et les plus utiles de ce dernier pays !

Enfin les parfums <sup>(5)</sup> auxquels les comiques font de nombreuses allusions <sup>(6)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> Hermipp. Ath. I 27 F. Hérod. II 96.

<sup>(2)</sup> Gewerbl. Thätigk 113. Hérod. V 58. Pauly-Wissowa : Byblos et Byssos. On trouve le papier employé pour le contrat d'entreprise à Épidaure-Tholos, infra, Livre II, Ch. VII, il ne coûte que 4 ob.  $\frac{1}{2}$ . A Athènes, CIA I 324 c. II 81, deux χάρται pour tenir les comptes; prix, 2 drachmes, 4 oboles. A Délos, comptes de 279, Ch. Michel 833 l. 102; χάρτια δύο : 4 drachmes.

<sup>(3)</sup> Hérod. II 69 : ἀρτήματα λίθινα χρυσά. Aristoph. Ach. 74 : ἐπίνομεν ἐξ ὑαλίνων ἐκπωμάτων; il s'agit de la vie que mènent en Perse les ambassadeurs athéniens. Cf. Nuées 767. Plat. Timée 61 B : σφραγίδες ὑάλιναι. Ol. 95. 2, CIA II 645, 646, 656, inventaires du Parthénon. Délos, Comptes de 279 l. 50, Ch. Michel 833 : σφραγίδιον ὑάλινον χρυσένδετον. Cf. Blümner Technologie II 8 79 s.

<sup>(4)</sup> Pietschmann Gesch. der Phönizier Berlin 1889 239.

<sup>(5)</sup> Büchschenschutz Hauptstätten 96.

<sup>(6)</sup> Lumbroso L'Egitto dei Greci e dei Romani, 2<sup>e</sup> éd. Rome 1895 donne la liste suivante des objets du commerce d'Alexandrie, d'après les auteurs Grecs et Latins : ὑάλα, vitrum,

Il faut de nouveau insister sur la nécessité d'apprécier la valeur des faits. Beaucoup d'auteurs se bornent à les collectionner et, à lire leur exposé, on se figurerait la Grèce, l'Égypte, la Phénicie, engagées de très bonne heure, dans des relations commerciales très étroites et très actives. Ce sont là des anachronismes; il faut faire redescendre de plusieurs siècles le tableau qui nous est tracé : le grand essor commercial et industriel en Orient commence à l'époque romaine ; alors seulement, il y a, dans le monde, un vaste marché et, pour les producteurs, une clientèle nombreuse et riche.

La Grèce, au V<sup>e</sup> et encore au IV<sup>e</sup> siècle, était trop pauvre pour pouvoir beaucoup acheter : elle achetait les choses nécessaires à un genre de vie simple ; elle n'avait pas les moyens d'acquérir les choses utiles, ni surtout les choses superflues.

*La Perse et la Lydie.* Aristagoras de Milet <sup>(1)</sup> voulant persuader à Cléomène de passer en Asie, lui fait le tableau des richesses des pays soumis aux Perses. Il nomme l'or, l'argent, les étoffes de diverses couleurs, les bêtes de charge, les esclaves. Les Lydiens en particulier détiennent un pays fertile et où l'argent abonde. De fait, les tissus lydiens ont été célébrés par Aristophane <sup>(2)</sup>.

---

calices vitrei, crystallæ, βύβλος, χάρτη, papyrus, charta, ὀθόνια, linum, vestes lineæ, linteæ, χρημαστὰ ἱστία, pendentia vela, tapetia, λιβανωτός, πέπερι, ῥίζαι, κ. τ. λ., tura, aromata et diversæ species preciosæ, et quid quid confert medicis Lagæa cataplas, ἐλέφανς, ebur, βιβλία, libri, papyri volumina, μύρα, unguenta, odores, σίτος fruges unde [Roma] Constantinopolis et omnis Oriens pascuntur, τὰρίχη, salsamenta, ἀνδράποδα, παίγνια, omnia mancipiorum genera, Pharia de pube deliciæ.

<sup>(1)</sup> Hérod. V 49.

<sup>(2)</sup> Guêpes 1139. Elle a donc été fabriquée en Perse et achetée à Sardes. La scolie : εἰς Σάρδεϊς γὰρ ἐπωλεῖτο τὰ Περσικά ἱμάτια.

On voit bien, s'écrie un personnage des Guépes, que tu n'es jamais allé à Sardes, sans quoi tu saurais ce que c'est qu'une pelisse. Le même écrivain vante les teintureries de Sardes <sup>(1)</sup>. Leur célébrité remontait à l'époque d'Homère <sup>(2)</sup>, qui parle de l'habileté des femmes de Méonie à teindre l'ivoire. De la Perse venaient aussi des étoffes et des tapis <sup>(3)</sup>.

L'*Assyrie* fournissait des tapis et des parfums <sup>(4)</sup>.

La *Phrygie* envoie des étoffes (Aristophane) <sup>(5)</sup>.

On l'a vu, d'après Critias, l'*Etrurie* aurait importé en Grèce les produits de sa métallurgie, et, à prendre son témoignage à la lettre, tous les objets d'airain utiles dans la maison. On cite aussi des chaussures tyrrhéniennes <sup>(6)</sup>, mais l'adjectif vise-t-il autre chose que la forme ?

---

Dans l'inventaire du temple de Hera à Samos : κιθῶνες Ἀσίοι. Poll. VII 77 : Σαρδιανικός χιτῶν et Hérod. II 105.

<sup>(1)</sup> Ach. 112 et Paix 1174 et la scolie.

<sup>(2)</sup> Il. IV 141.

<sup>(3)</sup> Tapis avec des animaux, Aristoph. Ran. 937. Ménandre, Ath. XI 484 D : Περσικὰ στολά. Cf. Ath. XI 525 C. Büchsen-schütz 60. Ps. Arist. De mirab. auscultat. 96, édit. Didot IV p. 90 : la description de l'ἱμάτιον d'Alkéménès de Sybaris ; il avait quinze coudées et portait les images des dieux entre deux bandes d'animaux, en haut ceux des Susiens, en bas ceux des Perses. Denys l'ancien le vendit 120 talents aux Carthaginois. Cf. Dumont Céramiques de la Grèce propre 109 et 110.

<sup>(4)</sup> Paus. V 12, 4 : Ἐν δὲ Ὀλυμπίᾳ παραπέτασμα ἔρεον κεκοσμημένον ὑφάσμασιν Ἀσσυρίοις καὶ βαφῇ πορφύρας τῆς Φοινίκων ἀνέθηκεν Ἀντίοχος. Alexis, Poll. VI 104 : νάρδος βαβυλωνιακή. La Lydie fournit également des parfums, Blümner Gewerbl. Thätigk. 87.

<sup>(5)</sup> Aristoph. Av. 493 : χλαῖναν γὰρ ἀπώλες ὁ μοχθηρὸς Φρυγίων ἱρώων διὰ τοῦτον. Scol. : ἐκεῖ γὰρ ἀπαλὰ καὶ καλὰ ἔρια.

<sup>(6)</sup> Cratinos, Poll. VII 86 : τυρρηνικά.

## II.

### EXPORTATION DE PRODUITS GRECS EN PAYS ÉTRANGERS.

Je touche ici à un point du plus haut intérêt et qui mériterait à lui seul une étude approfondie. Tant de cités grecques étaient situées au point d'aboutissement des grandes routes commerciales : Marseille à la tête de la ligne du Rhône ; Cyrène qui commandait les voies vers l'Afrique ; Éphèse et d'autres villes de l'Ionie, d'où partaient les routes qui reliaient l'Asie aux côtes de la mer Égée ; plus tard, Alexandrie, le point de jonction de l'Asie et de l'Europe. Ces villes ont évidemment tiré parti de cette heureuse position ; mais quelle a été l'intensité de leur commerce ? Quels en ont été les objets et les procédés ?

Je n'hésite pas à répondre que l'industrie n'a que dans une très faible mesure, alimenté ce commerce.

Bien plus rares encore sont ici les mentions faites par les auteurs. La plus ancienne se trouve dans Ézéchiel : le prophète célèbre les richesses qui affluent, à Tyr, de tous les coins du monde et nomme le fer fabriqué qui vient de la Grèce<sup>(1)</sup>. Les poèmes homériques contiennent quelques allusions à ce commerce des métaux : dans l'Odyssée<sup>(2)</sup>, Mentès, roi des Taphiens, se rend à Temesa<sup>(3)</sup>, pour échanger du cuivre contre du fer. Dans l'Iliade<sup>(4)</sup>, les Achéens se procurent du vin que des vaisseaux ont amené de l'île de Lemnos : ils donnent en

---

(1) Version des Sept. 27, 18 : Dan et Graecia et Mosel in nundinis tuis proposuerunt ferrum fabrefactum.

(2) I 182.

(3) Dans l'île de Chypre, Blümner Technologie IV 60.

(4) VII 472.

échange du cuivre, du fer, des peaux, des bœufs, des esclaves.

Théopompe assure qu'on trouve dans le lit du Naro en Illyrie de nombreux fragments de pots de Thasos et de Chio; ces amphores ont probablement contenu du vin <sup>(1)</sup>. D'après un ouvrage attribué à Aristote <sup>(2)</sup>, « il y a, à l'intérieur de l'Istrie, un marché où les navigateurs du Pont apportent du vin de Lesbos, de Chio, de Thasos et achètent des amphores de Corcyre ».

La poterie ordinaire ne pouvait être par elle-même un article d'exportation au loin, sauf chez quelques peuples encore fort primitifs : on dit <sup>(3)</sup> que les Phéniciens introduisaient les produits de la poterie athénienne jusqu'en Éthiopie. Ils apportaient encore des parfums, du verre d'Égypte : ils recevaient en échange, des peaux, de l'ivoire. Scylax décrit la manière toute primitive dont se fait ce commerce : les Phéniciens débarquent dans l'île de Cerné, y installent des tentes, puis ils chargent leurs marchandises sur de petites embarcations et les font passer sur le continent, où habitent les Éthiopiens <sup>(4)</sup>.

Hérodote <sup>(5)</sup> nous apprend que deux fois par an, de toute la Grèce et de la Phénicie, arrive le vin renfermé dans des vases de terre.

---

<sup>(1)</sup> Strab. VII 5, 9.

<sup>(2)</sup> Ps. Arist. de mir. auscult. 110 : εἶναι δὲ τόπον ἐν τοῖς ἀνὰ μέσον διαστήμασιν, εἰς ὃν ἀγορᾶς κοινῆς γινομένης πωλεῖσθαι παρὰ μὲν τῶν ἐκ τοῦ Πόντου ἐμπόρων ἀναβαινόντων τὰ Λέσβια καὶ Χῖα, καὶ Θάσια, παρὰ δὲ τῶν ἐκ τοῦ Ἀδρίου τοὺς Κερκυραῖκοὺς ἀμπορεῖς (πωλεῖσθαι). Héseyh. Κερκυραῖοι ἀμπορεῖς · τὰ Ἀδριανὰ κεράμια.

<sup>(3)</sup> Scyl. Peripl. Geogr. Minor. I 112 : Οἱ δὲ Φοίνικες ἔμποροὶ εἰσάγουσιν αὐτοῖς μύρον, λίθον Αἰγυπτίαν, ἄπρους?, ἐξαράκτους, κέραμον Ἀττικόν καὶ χοῦς.

<sup>(4)</sup> Cf. Hérod. IV 196, la façon dont les Carthaginois font le commerce avec les indigènes de l'Afrique.

<sup>(5)</sup> III 6.

L'archéologie fait, de son côté, cette constatation : bien rares sont les vases grecs, trouvés au-delà des Alpes. Sans parler de ceux de Marseille, on cite une coupe, un canthare, une lécythe et deux fragments découverts en France, deux canthares découverts en Bavière et deux coupes aux environs de Stuttgart <sup>(1)</sup>. Ajoutons Carthage : « Les fouilles du R. P. Delattre à Carthage ont eu ce résultat scientifique remarquable de faire savoir qu'au sein même de la grande colonie phénicienne, le commerce grec avait su faire pénétrer ses produits, et que ces produits étaient surtout corinthiens » <sup>(2)</sup>.

Un fait curieux est celui que rapporte Plutarque : Alexandre-le-Grand trouva à Suse (331) une énorme quantité de pourpre; elle avait été fournie depuis 190 ans par la ville d'Hermione en Argolide à la cour des rois de Perse et n'avait pas perdu sa couleur <sup>(3)</sup>.

Ces faits sont bien peu nombreux et évidemment la réalité les dépasse d'une façon notable. De combien ? Cela n'est pas facile à dire. Je pense cependant que nous pourrions nous faire une assez juste idée des relations commerciales de la Grèce avec les pays barbares, de leur nature et surtout de leur influence sur le développement industriel, en interrogeant deux écrivains, que séparent plusieurs siècles, Hérodote et Strabon.

---

<sup>(1)</sup> Dumont Mélanges archéologiques 125.

<sup>(2)</sup> Pottier Catalogue II 455.

<sup>(3)</sup> Alex. M. 86 : πορφύρας Ἑρμιονικῆς εὐρεθῆναι τέλαντα πεντακισχίλια. Cf. Ath. XII 539 : Alexandre ordonna aux villes de l'Ionie et à Chio de lui envoyer une forte quantité de pourpre. Cf. 526 C (Théopompe) : grand usage de la pourpre à Colophon; un vêtement teint en pourpre valait son poids en argent; mille citoyens se promenaient dans la ville avec de semblables vêtements.

A l'époque d'Hérodote, les Phéniciens apportent en Grèce les produits de l'Égypte et de l'Assyrie : cependant les Grecs eux-mêmes visitent l'Égypte. Les Carthaginois ont le marché de l'Afrique ; les Grecs paraissent avoir celui des régions du Pont, où ils vont chercher le blé : ils introduisent leur vin, avec les récipients qui le contiennent, en Égypte ; ce commerce est en partie aux mains des Phéniciens. Nulle part, on ne voit les commerçants grecs pénétrer dans l'intérieur des terres : les produits de ces régions arrivent par caravanes ou par la navigation fluviale jusqu'aux ports de mer où les marchands grecs vont les chercher. Il s'opère ainsi, par l'intermédiaire des Grecs et des Phéniciens, un échange des denrées des différents pays. Il n'y a pas, ou il n'y a que peu de commerce qui fasse circuler les productions de l'atelier et de la fabrique, qui soit l'auxiliaire et le stimulant de l'industrie. On doit se figurer par ci par là quelques points où l'activité commerciale s'est concentrée, des marchés où les barbares arrivent avec le blé, les parfums, parfois les métaux bruts, la laine, et où les Grecs et les Phéniciens apportent le vin, l'huile et d'autres denrées.

Nous franchissons brusquement, avec Strabon, un intervalle de plusieurs siècles et ce que nous remarquerons tout d'abord, c'est combien l'organisation commerciale, dans son ensemble, est demeurée semblable à ce qu'elle était autrefois. Ce qui domine, c'est toujours le marché. Les transactions commerciales se font dans de grandes foires à époques périodiques, comme les foires de Leipzig ou de Nijni-Novgorod. En Grèce même, elles coïncidaient généralement avec les fêtes religieuses <sup>(1)</sup> ; il en était probablement de même en pays barbare.

---

<sup>(1)</sup> *Infra*, Livre II, Ch. II.



En Italie, deux ports étaient en possession des relations commerciales avec Rome : Ostie et Dicéarchie <sup>(1)</sup>. Celui-ci était la tête de la ligne qui reliait Alexandrie avec l'Italie et Strabon remarque que l'Égypte exportait beaucoup plus qu'elle n'importait : " Quiconque aura été à Alexandrie et à Dicéarchie aura pu s'en convaincre, en voyant la différence du chargement des vaisseaux à l'aller et au retour et combien ceux qui sont à destination de Dicéarchie sont plus lourds et ceux à destination d'Alexandrie, plus légers „ <sup>(2)</sup>. Dicéarchie était une ancienne ville grecque ; toutes les autres cités du sud de l'Italie étaient, à l'époque de Strabon, fort déchues. Strabon n'en cite aucune qui soit le siège d'un marché. Il mentionne <sup>(3)</sup> " le marché des Canusites, dans la région de Barium, sur le fleuve Aufidus à 400 stades de Barium, à quoi il faut ajouter 6 stades pour remonter jusqu'à l'emporium même „.

En Gaule, il vante l'activité commerciale de Marseille. Le sol, favorable à la culture de l'olivier et de la vigne, était pauvre en blé. Aussi, les habitants se portaient-ils de préférence vers la navigation et le commerce maritime <sup>(4)</sup>. Cependant, les grands marchés de cette partie de la Gaule sont Narbonne et Arles. La première de ces villes pouvait même être nommée " le port de la Gaule entière, tant elle surpasse les autres villes maritimes par l'importance et l'activité de son commerce „.

Les villes grecques de la Mer-Noire étaient mieux partagées : Strabon mentionne, pour leur prospérité,

---

<sup>(1)</sup> V 3,5 et 4,6.

<sup>(2)</sup> XVII 1,7.

<sup>(3)</sup> VI 3,9.

<sup>(4)</sup> IV 1,5. Depuis l'époque romaine, Marseille s'est tournée vers l'agriculture.

Sinope, Cyzique, Héraclée, et il relève l'établissement de marchés où venaient s'approvisionner les barbares à Dioscurias, Tanaïs et Panticapée. Tanaïs servit longtemps d'emporium ou de marché commun aux Nomades de l'Europe et de l'Asie et aux Grecs du Bosphore, lesquels traversaient le Palus Maeotis pour s'y rendre, les premiers y transportant des esclaves, des peaux et différents produits de l'industrie nomade et les seconds des tissus, du vin et maintes autres productions des pays civilisés qui trouvaient à s'y échanger avantageusement. Cette ville, dit-il ailleurs <sup>(1)</sup>, est, après Panticapée, le principal emporium ou marché des Barbares. « La ville de Dioscurias <sup>(2)</sup> peut être considérée comme la tête de l'isthme compris entre le Pont et la Caspienne, et comme une sorte d'emporium ou de marché commun aux populations de l'intérieur aussi bien qu'aux tribus circonvoisines, vu qu'elle réunit parfois dans ses murs, nous ne disons pas comme certains auteurs trop peu soucieux de la vérité, trois cents peuples différents, mais soixante-dix peuples parlant autant de langues distinctes, par suite apparemment de la vie errante qu'ils mènent et de l'isolement auquel les condamnent leur orgueil et leur sauvagerie, Sarmates d'ailleurs pour la plupart et tous habitants du Caucase ». Ces peuples nomades vont surtout s'approvisionner de sel à Dioscuras <sup>(3)</sup>.

---

(1) XI 2, 13.

(2) XI 2, 16.

(3) XI 5, 6. Cf. Hérod. IV 17 et 24 sur l'emporium du Borysthène que visitent les Scythes et les Grecs. Il s'y fait un grand commerce de blé; les Scythes s'y servent de sept langues. VII 47 : navires qui transportent du blé, du Pont à Égine et dans le Péloponèse.

Cependant, en cette région même, Strabon signale la ville de Phase, sur le fleuve de ce nom, laquelle est « le centre du commerce de la Colchide ». Comme objets de ce commerce, des denrées alimentaires, « toutes d'excellente qualité, d'autre part des matériaux de toute sorte propres aux constructions navales, notamment le bois, le lin, le chanvre, la cire, la poix. La fabrication de toiles de lin jouissait aussi dans ce temps d'une très grande renommée. On exportait beaucoup de ces toiles dans les pays les plus éloignés. »

En Asie, Strabon signale surtout deux villes, Éphèse et Apamée. « Apamée, dit-il, est un des grands emporiums de la province d'Asie proprement dite, le second en importance après Éphèse qui est, on le sait, l'entrepôt général des marchandises d'Italie et de Grèce » <sup>(1)</sup>.

Cette organisation commerciale, reposant sur la foire ou marché, était propre à de nombreuses régions : ainsi, en Arménie, Comana était « un des principaux entrepôts des marchandises venant de l'Arménie ». Pessinonte était le principal emporium d'une partie de la Galatie <sup>(2)</sup>.

Comment ces marchés étaient-ils approvisionnés ? Par la navigation fluviale ; c'était le cas pour Alexandrie <sup>(3)</sup> ; et aussi par le transport par la voie de terre sous la forme de la caravane. Nous n'avons à cet égard que peu de renseignements. Strabon mentionne les caravanes qui mettaient en rapport l'Inde et l'Arabie avec Coptos <sup>(4)</sup> ;

---

<sup>(1)</sup> XII 8, 15 : τῶν ἀπὸ τῆς Ἰταλίας καὶ τῆς Ἑλλάδος ὑποδοχέων κοίτων.

<sup>(2)</sup> XII 5, 3.

<sup>(3)</sup> XVII 1, 13 ; II 5, 17. Voir encore XI 7, 3 : les marchandises de l'Inde descendent l'Oxus jusqu'à la mer Hyrcanienne, puis gagnent la côte d'Albanie, remontent le Cyrus, atteignent le versant opposé et redescendent jusqu'à l'Euxin.

<sup>(4)</sup> XVI 4, 24. Cf. Lombroso *L'Egitto dei Greci e dei Romani*,

celles qu'organisaient les Arabes pour se procurer la casse de l'Inde et l'encens de la frontière de la Perse; celles qui allaient chercher en Arabie la myrrhe, l'encens et les autres aromates <sup>(1)</sup>; celles qui, combinées avec la navigation fluviale, reliaient Suse avec la mer <sup>(2)</sup>; celles des Aorses qui monopolisaient le transport, à dos de chameaux, des marchandises de l'Inde et de la Babylonie expédiées par la voie de l'Arménie et de la Médie <sup>(3)</sup>.

On voit quels étaient les objets qui s'échangeaient sur ces marchés. Un bon nombre des peuplades barbares qui venaient s'y approvisionner pratiquaient encore l'échange réel. Elles apportaient de la laine, des peaux, du blé, des aromates; elles recevaient en retour d'autres denrées, du vin, du sel. Les objets fabriqués n'entraient que d'une façon fort accessoire dans les transactions ouvertes avec des peuples pauvres et peu civilisés.

A l'époque de Strabon, les principaux centres commerciaux du monde étaient Rome et Alexandrie. Ils étaient reliés directement l'un à l'autre. L'industrie grecque n'avait que, dans une faible mesure, accès sur ces deux marchés. J'ai déjà noté l'exportation des ouvrages en bronze de Corinthe, d'Égine et de Délos; je ne vois rien d'autre à y ajouter. Mais avant que le centre du monde économique se fût déplacé au profit de Rome et d'Alexandrie, la Grèce avait eu, pour ainsi dire, à ses portes une clientèle immense et bien supérieure à ces peuplades barbares, avec lesquelles elle

---

quelques renseignements sur le commerce par la voie de terre, en Égypte, p. 32.1.

(1) XVII 1,45.

(2) XV 3,4. Cfer XVI 3,3 : commerce d'aromates par les Gerrhéens. XVI 4,19, par les Sabéens. XVI 4,24.

(3) XI 2.

trafiquait encore à l'époque de Strabon. L'Asie offrait évidemment un meilleur marché pour les produits de l'industrie grecque ; mais, fait bien significatif, elle en resta indépendante. Ni la céramique, ni les tissus, ni la métallurgie grecque ne se déversent en Asie. Cette vaste et riche région subvient à ses propres besoins et, sous bien des rapports, son industrie artistique demeure supérieure à l'industrie grecque. Celle-ci, par exemple, n'entreprend même pas de rivaliser d'habileté avec les fabriques de tapis et de tissus établies en Asie <sup>(1)</sup>.

## II.

### IMPORTATIONS RÉCIPROQUES DES CITÉS GRECQUES.

Je ne me propose pas d'énumérer tous les produits que les cités grecques ont échangés entre elles. Cette énumération a déjà été faite par Blümner et par Büchschütz : tout au plus pourrait-elle être complétée par-ci par-là. Je préfère prendre un exemple, en réunissant tous les renseignements que nous possédons pour Athènes. Cet exemple sera décisif, puisque nous nous placerons dans le centre le plus considérable de l'industrie et du commerce en Grèce. Je groupe par catégories les objets, fabriqués en dehors de cette ville et qui y ont été introduits ou qui y étaient connus au V<sup>e</sup> siècle et surtout au IV<sup>e</sup> <sup>(2)</sup>. On remarquera que la plupart de nos renseignements proviennent des poètes de la comédie. Cette circonstance les rend particulièrement précieux, car les poètes ne font allusion qu'à des

---

<sup>(1)</sup> Mayr Lehrbuch 7.

<sup>(2)</sup> Cependant, par-ci par-là, le désir d'être complet m'a obligé de sortir de ce cadre.

objets bien connus de leur public, répandus en Grèce, et qui, suivant toutes les apparences, ont pénétré à Athènes (\*).

Les pièces d'Aristophane constituent une mine d'une richesse toute spéciale. Ce grand ami de la paix a eu de fréquentes occasions d'en vanter les bienfaits : il rappelle, à maintes reprises, tous les avantages dont ses concitoyens se privent en fermant les frontières à leurs voisins.

Les Acharniens contiennent une scène intéressante : Dicéopolis a ouvert un marché où il sera permis aux Péloponésiens, aux Béotiens et aux Mégariens de venir vendre leurs produits. Arrive un Mégarien qui offre à Dicéopolis des porcelets. Celui-ci lui demande s'il a apporté du sel, ἄλας, de l'ail, σκόροδα. Suit un Béotien : la liste des produits qu'il apporte est fort longue et contient toutes sortes de choses disparates, des oiseaux, comme des geais, des roitelets, des francolins, des poules d'eau, puis des lièvres, des renards, des fouines, puis encore des oies, des canards, des herbes, γλαῦς, θρυαλλίδας, des anguilles du lac Copaïs, etc. (\*).

D'autre part, il rapportera aux Béotiens tout ce qui leur manque. Des anguilles de Phalère et des poteries ? interroge Dicéopolis. — Non, car il en a chez lui. — Quoi donc ? — Qu'il emporte alors un sycophante !

(\*) C'est ce qui nous permet de puiser parfois nos renseignements même chez des auteurs qui ont pu écrire en dehors d'Athènes.

(\*) 870. "Ἄλλ' εἰ τι βούλει πρίσσο, τῶν ἐγὼ φέρω | τῶν ὀρταλίχων, ἢ τῶν τετραπτερυλλίδων. 874 : ὀρίγανον, γλαῦς, ψιθύς, θρυαλλίδας, νάσσας, κολοιώδας, ἀπταγῆς, φαλαρίδας, τροχίλους, κολύμβους. 878 : καὶ μὲν φέρω γᾶνας, λαγῶς, ἀλώπεκας, | σκάλοπας, ἐχίνους, αἰελοῦρους, πικτίδας, | ἰκτίδας, ἐνύδρους, ἐγγέλας Κωπαιδας.

Et dans la Paix (1) : " Fais que des denrées excellentes affluent sur notre marché ; belles têtes d'ail, concombres précoces, pommes, grenades et petits manteaux pour les esclaves. Qu'on y apporte de la Béotie, oies, canards, pigeons, roitelets, alouettes, et du Copaïs, des corbeilles d'anguilles „.

Athénée I 27 D énumère, d'après les poètes, les spécialités de chaque pays. Tout le passage est d'un grand intérêt pour l'histoire économique et les données en sont utilisées dans ce chapitre. Je ne crois pas inutile de les grouper ici, comme elles le sont dans le texte.

D'après Antiphanes : Élide : cuisinier ; Argos : bassin λέβης ; Phlionte : vin ; Corinthe : couvertures στρώματα ; Sicyone : poissons ; Ægion : joueuses de flûte ; Sicile : fromages ; Athènes : parfums ; Béotie : anguilles.

D'après Hermippos : Cyrène : silphium καυλός et les peaux de bœuf ; Hellespont : maquereaux et tout le poisson salé ; Italie : gruan et côtes de bœuf fumées ; Syracuse : porcs et fromages ; Égypte : voiles et papier τὰ χρημαστὰ ἱστία καὶ βύβλους ; Syrie : encens ; Crète : cyprès ; Lybie : ivoire ; Rhodes : raisins secs, figues sèches ; Eubée : poires et pommes ; Phrygie : esclaves ; Arcadie : soldats mercenaires ; Pagasae : esclaves ; Paphlagonie : noix et amandes ; Phénicie : fruits de palmiers ; Carthage : fleurs de farine de froment σμιδαλῖς, tapis et voiles.

D'après Pindare : Lacédémone : chiens de chasse ; Scyros : chèvres ; Argos : armes ; Thèbes : char ἄρμα ; Sicile : char ὄχημα.

D'après Critias : Sicile : le jeu de cottabes, char ὄχος ; Thessalie : fauteuil θρόνος ; Milet : lit ; Chios : lit ; Étrurie : coupe d'or χρυσότυπος φιάλη et tous les objets en airain ; Phénicie : l'alphabet ; Thèbes : char δίφρος ;

---

(1) v. 1000.

Carie : vaisseaux de transport ; Athènes : la céramique ; et en réalité, ajoute Athénée, la poterie athénienne est célèbre et il cite :

D'après Eubule : Cnide : *κεράμει*, poteries ; Sicile : *βατάμει*, plats ; Mégare : *πιθάμει*, petites coupes.

Enfin d'après Antiphane : Cypré : moutarde et le jus de la scammonée ; Milet : cresson ; Samothrace : oignons ; Carthage : choux et silphium ; Hymette : thym ; Ténédos : origan.

Evidemment, ces énumérations sont remplies d'intentions satyriques, mais elles répondent à la réalité. Les produits industriels figurent au tout dernier rang.

Je vais à mon tour dresser l'inventaire des objets étrangers, importés ou connus à Athènes : ils ne sont pas bien nombreux.

Tissus : j'ai dit plus haut, des produits de l'industrie corinthienne, tout ce qui était nécessaire. Aristophane <sup>(1)</sup> fait allusion à des vêtements d'un tissu fort léger, qui étaient dits d'Amorgos. Ce tissu était végétal ; on ignore la plante d'où il provenait : le lin ou le Byssus ; mais la matière première seule venait d'Amorgos <sup>(2)</sup> ; les femmes, comme le montre Aristophane, tissaient les étoffes <sup>(3)</sup>. Antiphane fait encore allusion aux vêtements amorgiens <sup>(4)</sup>. Eschine parle d'une esclave habile à travailler le tissu d'Amorgos et qui vendait " ces ouvrages légers " au marché <sup>(5)</sup>. Ces étoffes étaient d'un

---

(1) Aristoph. Lys. 150 : *κὼν τοῖς χιτῶνίοις τοῖς Ἀμοργίνοις γυμναζήσασθαι*.

(2) Blümner 94 n. 5. Büchschütz 69 n. 3.

(3) Aristoph. Lys. 735.

(4) Poll. VII 57 : *Ἀντιφάνης δὲ φησὶν ἐν Μηδείᾳ ἥν χιτῶν Ἀμόργινος*.

(5) Esch. c. Timarque § 97.



grand prix, comme le prouve leur mention dans les inscriptions <sup>(1)</sup>.

Aristophane citait les tapis de Cypre <sup>(2)</sup> : c'étaient là des œuvres artistiques, car à Delphes, on montrait un tapis signé par Hélicon, fils d'Acésas <sup>(3)</sup>.

Cos produisait la soie, mais, chose curieuse, on ne trouve qu'une seule allusion qui la concerne, avant le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. ; c'est chez Aristote <sup>(4)</sup>.

Aristophane <sup>(5)</sup> parle d'un vêtement crétois et l'archonte Basileus en portait un pareil <sup>(6)</sup>. Il est possible que la matière première seule venait de Crète.

Mégare avait la spécialité d'étoffes assez grossières dont on faisait des vêtements pour les esclaves : Aristophane les cite, à plusieurs reprises, et Xénophon dit que la grande majorité des Mégariens vivaient de cette industrie <sup>(7)</sup>.

Milet produisait une laine célèbre par sa finesse. Dans *Lysistrata*, une femme se plaint d'être empêchée de travailler à tisser la laine de Milet qu'elle a chez elle <sup>(8)</sup>. Tout aussi renommées étaient, pour leur douceur, les couvertures de lit fabriquées sans doute à Milet et importées à Athènes. Elles sont citées par Aristophane

---

<sup>(1)</sup> Inventaires d'Artemis Brauronia CIA II 754, 758 = Ch. Michel 819, 820.

<sup>(2)</sup> Aristoph. Poll. X 32 : παραπέτασμα τὸ Κύπριον τὸ ποικίλον.

<sup>(3)</sup> Ath. II 48 B.

<sup>(4)</sup> Hist. des Anim. V 19, 551 B.

<sup>(5)</sup> Thesm. 730 : σὺ δὲ τὸ Κρητικὸν ἀποδύθῃ ταχέως.

<sup>(6)</sup> Poll. VII 77.

<sup>(7)</sup> Aristoph. Ach. 519 : ἐσυκοφάντει Μεγαρέων τὰ χλανίσκια. Paix 1002 : τὴν ἀγορὰν ἡμῖν ἀγαθῶν ἐμπλησθῆναι, ἐκ Μεγάρων σκορόδρων... | δούλοισι χλανισγιδίων μικρῶν. Xén. Mem. II 7, 6 : Μεγαρέων δ' οἱ πλείστοι ἀπὸ ἐξωμιδοποιῶς διατρέφονται... οὗτοι μὲν γὰρ ὠνούμενοι βαρβάρους ἀνθρώπους ἔχουσιν.

<sup>(8)</sup> Aristoph. Lys. 724 : οἴκοι γὰρ ἐστὶν ἔρις μοι Μιλήσια.

et par Critias <sup>(1)</sup>. Celui-ci cite en même temps les couvertures de Chio. Milet fabriquait aussi des tapisseries dont on se servait pour orner les murailles (Amphis) <sup>(2)</sup>. Enfin, Milet produisait des étoffes dont on faisait des vêtements riches et précieux. Les œuvres de l'industrie milésienne trouvèrent de bonne heure un débouché en Italie, particulièrement à Sybaris <sup>(3)</sup> : Hérodote parle du grand deuil des Milésiens, quand ils apprirent la destruction de Sybaris et les lois de Zaleucus auraient porté défense aux hommes de s'habiller à la mode milésienne <sup>(4)</sup>.

Les comiques parlent aussi d'étoffes siciliennes, de couleurs mélangées. Celles dont fait mention Eubule étaient sans doute de laine <sup>(5)</sup>. On mentionne aussi les toiles de lin <sup>(6)</sup>, spécialement celles de Tarente <sup>(7)</sup>.

(1) Aristoph. Ran. 542 : ἐν στρώμασιν Μιλήσιους. Schol. : ἐκεῖ γὰρ ἐν Μιλήτῳ καλὴ ἡ τῶν στρωμάτων ἐργασία · καὶ τὰ Μιλήσια στρώματα ποικίλα καὶ ἀπαλὰ γίνεται καὶ διάφορα. Critias, Ath. I 28 B : εὐναίου δὲ λέγους ἔξοχα κάλλος ἔχει | Μιλήτος τε Χίος τ' ἔναλος πόλις Οἰνοπίωνος.

(2) Ath. XV 691 A : ἐρίοισι τοὺς τοίχους κύκλῳ Μιλήσιους.

(3) Aristoph. Ran 542 Schol. : εἰς τρυφὴν οἱ Μιλήσιοι διαβάλλονται καὶ εἰς τὸ στολῆς πολυτελές · ἐσθῆτές τ' ἐνταῦθα κατεσκευάζοντο ποικίλα καὶ τάπητες. Ath. XII 519 B : ἐφόρου δὲ οἱ Συβαρίται καὶ ἱμάτια Μιλήσιων ἐρίων πεποιημένα.

(4) Hérod. XVI 21. Diod. XII 2'.

(5) Eubule, Ath. II 59 F : Σικελικὰ προσπεφάλαια. Philemon, Ibid. XV 658 B : ἱμάτια ποικίλα Σικελικὰ.

(6) Platon Lettres 13 363 A : χιτῶνια τρία ἐπταπῆχη, μὴ τῶν πολυτελέων τῶν Ἀμοργίνων, ἀλλὰ τῶν Σικελικῶν τῶν λινῶν. Poll. VII 77 : Σικελικὸς χιτῶν.

(7) Poll. IV 104 : διαφανὴ Ταραντινῖδια, cf. VII 76. Dans l'inventaire béotien BCH V 1881 265 = CIGS I 2421 : Ταραντῖνον et dans ceux d'Artemis Brauronia, cités p. 152.

Théophraste raconte que les jeunes Athéniens qui exécutaient, à certaines fêtes, des danses religieuses autour du temple de Délos, portaient des vêtements de Théra. L'étoffe en était d'un dessin colorié, semé de figures d'animaux <sup>(1)</sup>.

Objets en métal. Les mentions relatives à des objets en métal importés à Athènes, d'autres cités grecques, n'abondent pas. Chez Aristophane, les clefs laconiennes <sup>(2)</sup> et les vases de Chalcis *χαλκιδικὸν ποτήριον* <sup>(3)</sup>. Les inscriptions nomment ces mêmes vases, en ajoutant qu'ils sont d'argent <sup>(4)</sup>, des cratères d'Argos <sup>(5)</sup>, des clous d'argent et un bouclier d'or de Lesbos <sup>(6)</sup>. Elles nomment aussi les boucliers et les cratères de Laconie <sup>(7)</sup>. Enfin, les vases à boire de Rhodes, *Ῥοδιακὸν*, *Ῥοδιάς* <sup>(8)</sup>.

Céramique. Plus fréquentes sont les mentions des produits de la céramique. De Thasos <sup>(9)</sup>, les jarres dans

---

<sup>(1)</sup> Ath. X 424 F. Cf. Büchsenschütz Hauptstätten 70.

<sup>(2)</sup> Aristoph. Theem. 421 : κλειδιά... Λακωνικά ἄττα, τρεῖς ἔχοντα γομφίους.

<sup>(3)</sup> Aristoph. Equ. 237.

<sup>(4)</sup> CIA I 129 10 ; Ibid. I 170 18 : ποτήρια Χαλκιδικὰ ἀργυρᾶ.

<sup>(5)</sup> CIA II 678 B. l. 24 : κρατήρες Ἀργολικαί. Antiphanes, Ath. I 27 D cite le λέβης d'Argos.

<sup>(6)</sup> CIA I 170 19,21 — Hedylos (200 avant J.-C.), Ath. XI 486 B parle de vases que Blümner Gew. Thätigk. 45 croit être en métal et non en verre : κείτα πορφυρέτης Λέσβιον, ἐξ ὕλου. Blümner Technologie 379.

<sup>(7)</sup> CIA II 678 B 62 : ἀσπίδες Λακωνικάι ; 72 : κρατήρες Λακωνικάι.

<sup>(8)</sup> Phot. : Ῥοδιακὸν καὶ Ῥοδιάς · εἶδος ἐκπώματος, οὕτως Δίφιλος. CIGS I 2498 Inventaire d'Oropos : Ῥοδιακὴ ἱερὰ, Ῥοδιακὸν μικρόν. Cf. Ath. XI 497 F.

<sup>(9)</sup> Lysistr. 196 : μελοσφαγοῦσαι Θάσιον οἶνου σταμνίον, et la Scolie. Ekklez. 1119 : τὰ Θάσι' ἀμφορείδια.

lesquelles on expédie le vin renommé de l'île. Aristophane les désigne sous le nom qu'on leur donnait d'ordinaire à Athènes : *σταμνίς*. Des restes de ces amphores ont été trouvés en maint endroit, notamment à Athènes <sup>(1)</sup>.

A Rhodes, encore les amphores dans lesquelles on expédiait le vin <sup>(2)</sup> et les poteries parfumées <sup>(3)</sup>.

De Mégare, de petites fioles (Eubule) <sup>(4)</sup> et des vases à boire (Philétas) <sup>(5)</sup>.

De la Laconie, nous connaissons, d'après Critias <sup>(6)</sup>, le *κώων*, vase dont se servaient les soldats pour boire et pour puiser de l'eau. Eubule <sup>(7)</sup> cite les vases fabriqués à Cnide *κνίδις κεράμια*.

Des produits de Corinthe, Diphile nous cite les urnes *κάρδοι* <sup>(8)</sup> et il en parle comme d'objets de luxe, ornant

---

<sup>(1)</sup> Et aussi à Odessa, Olbia, Niconium, CIG III praef. XVII. P. Becker, *Iahrb. f. Philol. suppl.* IV. 3. 1862 458 et 501. Cf. *infra*, Livre III, Ch. I.

<sup>(2)</sup> On en a trouvé à Athènes, Alexandrie, en Sicile (en grand nombre) dans la Russie du Nord, à Pergame.

<sup>(3)</sup> Arist. Ath. XI 464 C : *Ῥοδίων καὶ γυναικῶν*. Blümner *Gew. Thätigk.* 51.

<sup>(4)</sup> Ath. I 28 C : *Μεγαρικὰ ποτάμια*.

<sup>(5)</sup> Ath. XI 467 C : *γυάλια*.

<sup>(6)</sup> Ath. XI 484 F.

<sup>(7)</sup> Ath. I 286. 177 anses d'amphores portant des inscriptions ont été publiées CIG II p. XIV, Franz. *Philol.* VI 278. Elles proviennent d'Athènes, de Sicile et d'Alexandrie. Cf. *infra*, Livre III, Ch. I.

<sup>(8)</sup> Ath. VI 263 B. Büchschütz *Hauptstätten* 17. Cf. *infra*, Livre II, Ch. VII : importation de poteries corinthiennes pour les travaux publics. Pollux X 182 : *ἐν τοῖς Δημοπρατοῖς καὶ κέραμον Ἀττικὸν καὶ κέραμον Κορινθίον καὶ κερამίδα δὲ, Θουκυδίδου εἰπόντος*

une maison riche. On connaît encore les cruches ὑδρίαι (1).

Chio fabriquait de grandes jarres destinées au transport du vin. Aristophane en fait mention (2). Hermippos cite les vases à boire fabriqués à Chio Χία κύλιξ (3).

De l'Eubée, on connaît la vaisselle ordinaire qui semble surtout avoir été fabriquée à Carystos, λοπάδες (4), κάκκαβος (5).

Les produits de la céramique béotienne, on l'a vu par la scène des Acharniens, étaient connus à Athènes (6).

Objets en bois. Je relève, dans Athénée, les citations suivantes de Critias : une table fabriquée à Rhénée (7) (îlot voisin de Délos), les sièges de Chio (8), les lits et les sièges de Milet (9), les chars fabriqués à Thèbes (10);

ἐν τῇ Πλαταικῇ πολιουρίᾳ, et 157 : καὶ μετὰ τοῦ κεράμου ἐν τοῖς Δημοπρατοῖς, καλυπτῆρες Κορινθιογενεῖς. Τὰ δημοπράτα = objets mis en vente par le fisc.

(1) Ath. XI 488 D.

(2) Poll. X 72 : οἶνου τε Χίου στάμνον.

(3) Ath. XI 480 E : Χία δὲ κύλιξ ὑψοῦ κρέμαται περὶ πασσαλόφον. Ibid. I 3 F.

(4) Ath. IV 185 E : αὐτὰρ ἀπ' Εὐβοίας λοπάδες τόσσαι ἐστιχόωντο.

(5) Antiphanes, Ibid. 169 E parle d'un vase, κάκκαβος, fabriqué à Carystos et la suite du passage d'Athénée montre l'identité de λοπάς et de κάκκαβος.

(6) Blümner Gew. Thätigk. 59.

(7) Ath. XI 486 E : τράπεζα Ῥηνειοεργής. Ibid. : κλίνη Χιουργής.

(8) CIA I 167 : l. 9 : κλῖναι Χιουργεῖς, κλῖναι Μιλησιουργεῖς et dans les autres inventaires du Parthénon et dans CIA IV 1, 277 d p. 178. Cf. Poll. X 35.

(9) Ath. 486 E : Κριτίας δ' ἐν τῇ Λακεδαιμονίων πολιτείᾳ · κλῖνη Μιλησιουργῆς καὶ δίφρος Μιλησιουργῆς.

(10) Ath. I 28 A : Θήβη δ' ἄρματόεντα δίφρον συνεπήξατο πρώτη.

les sièges de Thessalie, δῖφοι cités par Eupolis <sup>(1)</sup>, ἥρώνες, cité par Critias et par une inscription <sup>(2)</sup>; les sièges de Sicile, cités par Eubule <sup>(3)</sup>; les bois et les portes de Styra en Eubée <sup>(4)</sup>; le bois de Macédoine <sup>(5)</sup>.

Je crois inutile de m'arrêter à des produits tout à fait secondaires, comme les parfums. Les Athéniens faisaient une grande consommation de parfums étrangers; Aristophane nomme les parfums de Rhodes <sup>(6)</sup>.

On pourrait citer aussi les chaussures, mais il est probable que c'était la forme seule qui avait une origine étrangère.

Je devrais, pour être complet, placer maintenant, à côté du tableau des importations athéniennes, le tableau des exportations : il me suffit de renvoyer aux chapitres précédents. Si on rassemble les détails qui y sont dissimulés, on verra combien, d'après les témoignages des anciens, étaient rares les produits industriels que les Athéniens vendaient au dehors : on peut citer les vases, mais il ne faut pas exagérer l'importance du commerce dont ils étaient l'objet, les armes, car de grandes fabriques, comme celles de Lysias et de Pasion, travaillaient sans doute pour l'étranger. Ce n'est que pour une faible partie, par l'industrie, qu'Athènes forme la contre-

---

(1) Poll. X, 47 : δῖφοι Θεσσαλικοί, ὡς ἐν Αὐτολύκῃ Εὐπολίδος, δῖφοι Θεσσαλικὸς τετράπους.

(2) CIA II 676 fr. a. l. 20.

(3) Ath. II 47 F : κλῖναι Σικελικαί.

(4) Dem. c. Midas 167,

(5) Dem. c. Timoth. 26. Cf. Boechh Staatsh I 126 et CIA II 834<sup>b</sup> col. I, l. 66.

(6) Lys. 944 : τὸ Ῥόδιον μύρον. Sur le commerce des parfums, cf. Blümner et Büchsenhütz l. c. Dans les comptes de Délos, en 279, Ch. Michel 838 l. 93 : μύρον Ῥόδιον.

valeur de ses importations, et, dans celles-ci, les objets fabriqués ne figurent pas pour une somme considérable.

\* \*

Il y a une industrie en Grèce ; mais où est cette production en masse (Massen-production), cette production par la fabrique (Fabrikmässig) dont tant d'auteurs modernes nous parlent ?

Je ne méconnais pas l'imperfection de ces essais de statistique : les moyens de les établir sont rares et je n'ose garantir que je n'en ai laissé échapper aucun. J'en ai suffisamment réuni pour laisser, à défaut de chiffres précis, l'impression que l'industrie grecque n'a guère dépassé la première enfance.

Elle n'a pris quelque développement que dans ces branches peu nombreuses où elle s'associe à l'art. L'on pourrait même dire qu'en fait d'industrie, la Grèce n'a connu que l'art industriel. La raison en est facile à comprendre : les seuls produits qui s'exportent sont ceux qui possèdent une certaine valeur : pour les produits communs, chaque cité se suffit, en général, à elle-même. Leur prix ne couvrirait pas les frais de transport. Il faut que l'art ait touché la matière pour lui communiquer sa beauté et son prix. L'industrie grecque a eu cette chance heureuse, pour la postérité du moins, d'être condamnée à ne fabriquer que de belles choses <sup>(1)</sup>.

---

(1) L'Apocalypse de S. Jean fournit un témoignage important sur la nature du commerce dans l'antiquité romaine : Ch. XVIII (Trad. Gaume) :

11. Et les marchands de la terre pleureront et gémiront sur elle, parce que personne désormais n'achètera plus leurs marchandises ;

12. Marchandises d'or, et d'argent, et de perles, et de fin lin,

et de pourpre, et de soie, et d'écarlate (et tout bois odoriférant, et tous vases d'ivoire, et tous vases de pierre précieuse, et d'airain, et de fer, et de marbre);

13. Et le cinnamome), et de senteurs, et de parfums, et d'encens, et de vin, et d'huile, et de fleur de farine, et de blé, et de bêtes de charge, et de brebis, et de chevaux, et de chariots, et d'esclaves, et d'âmes d'hommes.

14. Et les fruits, désir de ton âme, se sont éloignés de toi, et toutes les choses succulentes et splendides sont perdues pour toi, et on ne les trouvera plus jamais;

15. Les marchands de ces choses, qui se sont enrichis, se tiendront loin d'elle, dans l'effroi de ses tourments; ils pleureront et gémiront.

Au moment de donner le bon à tirer, je m'aperçois que j'aurais pu citer, à la page 151 et 153 et plus haut, 77 et suiv., l'inscription de Tanagra publiée par M. Th. Reinach *Rev. Et. Grecq.* 1899 53. Elle contient B une liste de vêtements consacrés à Déméter et à Coré. On y lit l. 7 : ἀμύργινον κιθ[ω]να κορικόν[ν], cf. l. 23 et l. 45; l. 9 : λίπινον κιθ[ω]να πο[ρφούριον], cf. l. 44; cf. l. 44; l. 37 : παραντίνον ράκινον; l. 43 : χιτῶνα φάρινον; l. 46 : παραντίναν.



## CHAPITRE V.

### L'industrie et la population.

#### Statistiques.

Dans les chapitres qui précédent, j'ai essayé de fixer le moment et de déterminer les lieux où apparaît l'industrie, comme facteur social; j'ai essayé aussi d'énumérer les moyens par lesquels elle exerce son action; enfin je me suis efforcé de mesurer son importance, en rassemblant ce que nous savons de ses produits, et, je l'espère, malgré la multiplicité des détails et la difficulté de les ranger dans un ordre satisfaisant, la conclusion se dégage nettement : faiblesse de la production industrielle.

Je vais essayer de justifier cette conclusion, en envisageant le problème sous un autre aspect : après les produits, les producteurs. Nous n'aurons plus à suivre, comme nous l'avons fait trop péniblement parfois, les œuvres de l'industrie grecque dans leurs pérégrinations à travers le monde : nos recherches se concentreront dans un domaine mieux délimité. Nous allons pénétrer dans l'usine, dans l'atelier, étudier la classe ouvrière d'autrefois dans ses éléments, nous former une idée de son importance numérique et, je puis le dire dès à présent, revenir par un autre chemin, au même point, à la même conclusion que tout à l'heure.

On ne peut que s'étonner du peu de prix que bien des historiens semblent attacher aux recherches statistiques sur la population des cités anciennes. Rien cependant

n'est plus nécessaire pour la compréhension exacte de l'histoire : rien n'est aussi indispensable pour notre sujet.

Aristote a déjà fait, dans la Politique, cette remarque : les états purement agricoles sont peu peuplés; le commerce et l'industrie ont pour effet d'élever le nombre des habitants et de les concentrer dans les villes. Une statistique exacte de la population nous donnerait donc l'idée la plus prompte et la plus juste du développement commercial et industriel (1).

J. Beloch (2) a écrit sur la matière un livre qui a marqué un immense progrès sur les travaux antérieurs. Il en résulte une conclusion générale : c'est la faiblesse de la population et spécialement de la population urbaine, dans tous les états grecs, même dans ceux qui nous ont laissé la renommée de leur grandeur. Bien rares sont les états qui ont compté 10.000 citoyens. On peut citer, pour le V<sup>e</sup> siècle, Athènes, Argos, Corinthe, Corcyre, Thèbes et, au IV<sup>e</sup> siècle, Mégalopolis, Messène, Olynthe. Au V<sup>e</sup> siècle, en Asie, aucun état n'atteint ce chiffre; au IV<sup>e</sup> siècle, Halicarnasse et, semble-t-il, Éphèse y arrivent, Rhodes en approche; en Italie, Syracuse, Agrigente, Crotone, Géla, Tarente, et en Afrique, Cyrène. Même des états de 5000 citoyens sont assez rares.

Le chiffre de la population urbaine est surtout intéressant. Il semble qu'au V<sup>e</sup> et au IV<sup>e</sup> siècle, Athènes et Syracuse ont seules atteint ou peut-être dépassé une population urbaine de 100.000 âmes. Corinthe, avec une population totale de 90.000 âmes, n'en a probablement renfermé dans ses murs que 70.000. Sparte, Argos, Mégalopolis, Agrigente, Tarente en possèdent de 40 à

---

(1) Cf. infra, Livre IV, Ch. I et II.

(2) J. Beloch Die Bevölkerung der Griechisch-Römischen Welt Leipzig 1886.

50.000 dans l'enceinte urbaine. Au milieu du IV<sup>e</sup> siècle, Sidon et Tyr n'avaient pas plus de 40.000 habitants. Comme toujours nos renseignements les plus précis concernent Athènes. Nous ne songerons pas à nous en plaindre. La description, que nous donnerons d'Athènes, s'appliquera, dans ses traits essentiels, aux autres cités industrielles de la Grèce. Pour Athènes même, les indications statistiques absolument exactes font défaut. En une matière, qui réclame une précision mathématique, il nous faut opérer avec des éléments incomplets et pour en tirer quelque parti, appliquer à la Grèce du V<sup>e</sup> et du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, des données de la statistique contemporaine. Nos conclusions ne pourront donc jamais prétendre qu'à s'approcher de plus ou moins près de la réalité.

La population d'une cité grecque comprend trois éléments : les citoyens, les étrangers, les esclaves. Nous allons essayer de déterminer leur importance numérique, à Athènes, au V<sup>e</sup> et au IV<sup>e</sup> siècle, et de rechercher ce que chacun d'eux représente dans le personnel de l'industrie.

## I.

### LES CITOYENS.

J'emprunte à l'ouvrage déjà cité de Beloch, le tableau suivant :

V<sup>e</sup> siècle : époque des guerres médiques, 25 à 30.000 ;  
au commencement des guerres du Péloponèse, 35.000 ;  
à la fin de ces guerres, 25.000.

IV<sup>e</sup> siècle : (recensement de Demétrius de Phalère, 317-307), 21.000.

Aux deux siècles suivants, 14 à 15.000.

Nous entendons par citoyens, les hommes âgés de dix-huit ans au moins.

Deux de ces chiffres sont particulièrement certains, celui de 30.000 vers 445/4 <sup>(1)</sup>, celui de 21.000 vers 309 <sup>(2)</sup>. Je les prends donc comme bases des calculs qui vont suivre. Ces calculs sont déjà suffisamment hypothétiques par eux-mêmes pour ne pas y introduire des données premières qui ne soient pas tout à fait certaines.

Le maximum qu'admet Beloch est 35.000, peut-être même 40.000. On ne peut invoquer contre cette conclusion le témoignage d'Aristote. La *Politeia* des Athéniens avance que 20.000 personnes, sur lesquelles il devait y avoir de 17 à 18.000 citoyens <sup>(3)</sup>, recevaient une solde à Athènes. Ce renseignement se réfère à l'époque de Périclès ou du moins à la fin du V<sup>e</sup> siècle, car il n'est pas question de la solde ecclésiastique. Est-il admissible

---

<sup>(1)</sup> Hérod. V 97, VIII 65. Cf. Beloch *Bevölkerung*. — 30.000 paraît avoir été considéré comme le nombre normal des citoyens au V<sup>e</sup> siècle. Busolt *Handbuch*, 2<sup>e</sup> éd. 199.

<sup>(2)</sup> Ath. VI 272 B.

<sup>(3)</sup> Pol. Ath. 24 : 6.000 héliastes, 1.200 archers, 1.200 cavaliers, 500 boucliers, 500 gardiens des arsenaux, 50 gardiens de la ville, 700 magistrats dans l'Attique même, 700 magistrats en dehors de l'Attique, 2.500 hoplites, encore 20 νῆες φρουριᾶς à 200 hommes, à supposer qu'ils soient tous Athéniens : 4.000 hommes. Enfin ἄλλαι δὲ νῆες αἱ τοὺς φρουροὺς ἄγουσαι τοὺς ἀπὸ τοῦ κράτους διασχιλίους ἄνδρας. La fin du passage paraît corrompue, mais gardons-en le chiffre de 2.000 hommes : nous arriverons à 19.350 hommes, et pour justifier son total de 20.000, Aristote ajoute encore les individus nourris au prytanée, les orphelins et les gardiens des prisons; mais si ces 20.000 personnes reçoivent une solde de l'État, il y a lieu de noter que l'équipage des 20 navires n'était pas uniquement composé de citoyens : il contenait des métèques, peut-être des esclaves. Il y a donc bien 20 000 pensionnaires de l'État, mais ils ne sont pas tous citoyens. On peut supposer que ceux-ci représentaient dans le total 17 ou 18.000 hommes.

que les deux tiers, ou la moitié des citoyens, selon qu'on en admet 30.000 ou 35.000, fussent des rentiers de l'État? Wilamowitz <sup>(1)</sup> ne le croit pas et propose comme chiffre de la population mâle adulte, 60.000. Telle n'est pas, ce me semble, la vérité. Aristote veut manifestement faire ressortir un abus considérable, contre lequel protestent ses propres tendances ou les tendances oligarchiques de ses sources. L'abus est surtout frappant, si l'on admet que les pensionnaires de l'État représentent une très forte quotité des citoyens majeurs. De quel droit d'ailleurs irions-nous contester ce chiffre de 30,000 qui paraît bien attesté et cela uniquement parce que le fait allégué par Aristote, quand il est mis en rapport avec ce chiffre, nous étonne et nous trouve presque incrédules? Mais cette surprise, chez le lecteur, c'est ce qu'Aristote a voulu et s'il fallait contester un chiffre, ce serait le sien, à cause du but dans lequel il est avancé. Mais il n'y a à rejeter aucun des deux chiffres, ni celui des 30.000 citoyens majeurs, ni celui des 17 à 18.000 pensionnaires de l'État.

En prenant une moyenne sur les recensements opérés en Belgique, depuis 1846 jusques et y compris 1890, nous obtenons les coefficients que voici :

HOMMES.

| de 0 à 18                 | 18 à 20 | 20 à 50 | 50 à 60 | 60 à ∞ |
|---------------------------|---------|---------|---------|--------|
| Par 100 hommes de 18 à ∞. |         |         |         |        |
| 62.4                      | 5.6     | 66.3    | 13.2    | 14.1   |

---

(1) Aristoteles und Athen II 202.

Appliquons ces chiffres <sup>(1)</sup> à nos 30.000 citoyens du V<sup>e</sup> siècle et à nos 21.000 citoyens du IV<sup>e</sup> siècle, nous aurons ces résultats approximatifs :

HOMMES.

|                        | de 0 à 18                 | 18 à 20 | 20 à 50 | 50 à 60 | 60 à ∞ | Total  |
|------------------------|---------------------------|---------|---------|---------|--------|--------|
|                        | Par 100 hommes de 18 à ∞. |         |         |         |        |        |
| V <sup>e</sup> siècle  | 18.550                    | 1.680   | 19.890  | 3.960   | 4.230  | 48.310 |
| IV <sup>e</sup> siècle | 13.000                    | 1.176   | 13 923  | 2.772   | 2.961  | 33.832 |

Si nous supposons que, en Grèce comme en Belgique, le nombre des femmes est égal à celui des hommes, nous aurons :

Population totale,

V<sup>e</sup> siècle . . . . 96.620  
IV<sup>e</sup> siècle . . . . 67.664.

Ces chiffres n'ont pas du tout la prétention de représenter une statistique précise et définitive. Combien en effet sont différentes les conditions de la population belge d'aujourd'hui et celles des Grecs d'autrefois ! Et si nous empruntons nos coefficients à d'autres pays de

---

(1) Je dois toutes les données de statistique moderne qui sont utilisées dans ce chapitre à l'obligeance de mon collègue à l'Université de Liège, M. Ernest Mahaim. Je lui exprime toute ma reconnaissance.

l'Europe, nous aboutirons à d'autres résultats. A l'Allemagne : nous devons élever nos chiffres; à la France, nous devons les abaisser. Nous ignorons, pour la Grèce ancienne, la durée moyenne de la vie, la fécondité des mariages <sup>(1)</sup>.

Sommes-nous en dessous ou au-dessus de la réalité? Nous sommes dans son voisinage; nous ne pouvons rien dire d'autre.

Dans l'antiquité, il est admis, comme une règle certaine, que, pour obtenir le chiffre de la population totale, il suffit de multiplier par 4 le nombre des hommes en état de porter les armes <sup>(2)</sup>. C'est à coup sûr un procédé assez grossier de statistique; mais il doit reposer sur l'expérience et donner un résultat approximativement exact. Si nous l'employons pour l'antiquité athénienne, nous nous retrouverons dans les environs de nos chiffres <sup>(3)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> En Europe (vers 1890), il y a partout *plus* de femmes que d'hommes : maximum en Norwège 109 pour cent hommes; Allemagne, 104; France, 109.4; minimum en Belgique 100. Sauf : en Bulgarie (8.1 millions), 96.5; Roumanie (5 millions), 96.4; Bosnie-Herzégovine (1.3 million-), 89.5; Monaco (0.015 millions), 84.8; États-Unis (62.8 millions), 95.3; Indes anglaises (287 millions), 95.8; Japon (40 millions), 98; Colonie du Cap (1.5 millions), 99.

<sup>(2)</sup> Dion. Halic. IX 25. César de B. G. I 29. Beloch Bevölkerung 53.

<sup>(3)</sup> Cf. K. Bücher Die Bevölkerung von Frankfurt am Main im XIV Jahrhundert Tubingue 1886 p. 10 : .... sie (die Nürnberger Volkszählung von 1449) lehrt uns dass die geschichtliche Statistik es aufgeben muss auf einzelne vage Zahlenangaben der Geschichtsquellen hin mit modernen Durchschnitts- und Verhältnisziffern anzustellen. Bücher a raison, s'il s'agit de faire de la statistique mathématiquement vraie. Mais serait-il interdit

Nous ne nous contentons pas de connaître le nombre total des citoyens athéniens : nous désirerions séparer dans ce total les citoyens aisés de ceux qui ne le sont pas. A l'époque d'Antipater (322) <sup>(1)</sup>, les premiers sont 9.000; les autres apparemment 12.000. Quelle est la proportion au V<sup>e</sup> siècle? Il est important de l'établir pour l'appréciation générale de la situation économique. De plus, c'est dans la classe des gens peu aisés que se recrute le personnel des travailleurs. Il est vrai que nous ne savons pas encore de quel côté ils portent leur activité; mais leur importance numérique pourrait nous donner tout au moins une présomption quant au développement de l'industrie.

Les Athéniens se divisent depuis l'époque de Solon et peut-être depuis celle de Dracon, en quatre classes : les trois premières renferment les individus jouissant d'une certaine aisance et astreints comme tels au service militaire dans les rangs des hoplites ou dans la cavalerie.

Essayons de faire le partage des membres des trois premières classes ou des hoplites et des membres de la quatrième classe ou des thètes, et tentons ainsi une évaluation de la bourgeoisie grande ou petite et du prolétariat <sup>(2)</sup>.

---

de se livrer à des évaluations approximatives, en sachant et en disant qu'elles sont approximatives et en les présentant, non comme l'expression de la réalité, mais comme une image qui peut nous aider à nous figurer cette réalité? Si oui, il faudrait renoncer à se faire une idée quelconque de la population du monde antique.

<sup>(1)</sup> Diod. XIII 8 : Antipater remit le gouvernement à 9.000 citoyens qui possédaient 2.000 drachmes au moins. Aux autres, il offrait de leur distribuer des terres en Thrace.

<sup>(2)</sup> Rappelons qu'un zeugite a un revenu de 200 médimnes de blé ; à 5 drachmes, le médimne, cela fait 1.000 drachmes, ce



Au début de la guerre du Péloponèse, Thucydide (1) fait faire par Périclès ce dénombrement des forces de l'État Athénien : Hoplites appelés au service de campagne : 13.000. Hoplites en garnison : 16.000. Cavaliers et archers à cheval : 1.200. Archers : 1.600.

Il y aurait à ajouter les exemptés, mais il est impossible de les évaluer. Rappelons ici que le service actif dans le corps des hoplites est imposé aux hommes des trois premières classes, de 20 à 50 ans (2); de 18 à 20 ans, ils ont fait le service de garnison dans les forts établis à la frontière; ce sont les νεώτατοι. De 50 à 60 ans, ils sont inscrits dans la réserve; ce sont les πρεσβύτατοι. Les thètes ne figurent pas au registre militaire, au catalogue, et ne servent pas dans les rangs des hoplites.

Les 16.000 hoplites en garnison comprennent des citoyens et des métèques : laissons donc pour le moment ce chiffre de côté.

Les 1.600 archers sont tous citoyens et il n'y a pas lieu d'en déduire, comme on le faisait généralement, 200 archers scythes. Le témoignage d'Aristote est décisif à cet égard (3). Il est aussi très probable qu'ils appartenaient aux trois premières classes.

---

qui représente l'entretien d'une famille vivant dans une certaine aisance. Cf. infra, Livre III, Ch. IV. Notons que, parmi les thètes, il peut encore y avoir bon nombre de petits propriétaires, vivant, sans trop de difficultés, de leurs revenus.

(1) II 13 : ὀπλίτας δὲ τρισχιλίους καὶ μυρίους εἶναι ἄνευ τῶν ἐν τοῖς φρουραῖς καὶ τῶν παρ' ἐπαλξίν ἑξακισχιλίων καὶ μυρίων. Τοσοῦτοι γὰρ ἐφύλαττον τὸ πρῶτον ὅποτε οἱ πολέμιοι ἐσβάλλοιεν, ἀπὸ τε τῶν πρεσβυτάτων καὶ τῶν νεωτάτων καὶ μετοίκων ὅσοι ὀπλίται ἦσαν.... Ἰππέας δ' ἀπέφαινε διακοσίους καὶ χιλίους ἐν ἵπποτοξόταις, ἑξακοσίους δὲ καὶ χιλίους τοξότας, καὶ τριήρεις τὰς πλοῖμους τριακοσίας.

(2) Arist. Ath. Pol. 53.

(3) Cf. CIA I 54. Busolt Handbuch 310.

Les 1.200 cavaliers étaient recrutés dans les deux premières classes.

L'armée de campagne comprenait 13.000 hoplites; étaient-ils tous pris dans les trois premières classes? Beloch a émis l'opinion que parmi eux figuraient des épibates ou soldats de marine; or ceux-ci appartenaient à la quatrième classe et l'État leur fournissait à ses frais l'équipement des hoplites.

Périclès, énumérant les forces dont disposait Athènes, n'a pu omettre ce corps que rien n'empêchait de faire combattre sur terre, à côté des autres hoplites; mais à combien se montait son effectif? Il semble que l'équipage de chaque navire comprenait 10 épibates<sup>(1)</sup>: on ne se trompera donc pas en fixant à 2.000 au moins le nombre des épibates. Beloch propose le chiffre de 3.000; mais ce nombre me paraît excessif. En effet, dans la grande expédition navale contre le Péloponèse, on embarque 1.000 hoplites seulement<sup>(2)</sup>, et encore n'est-il pas tout à fait certain que ces soldats fussent des épibates: Thucydide cite tout au moins un cas où on embarqua des hoplites contre leur gré comme soldats de marine<sup>(3)</sup>. Admettons le chiffre de 2.000 épibates ou hoplites de la quatrième classe, il reste 11.000 hoplites des trois premières classes.

Le chiffre de 13.000 pour l'effectif total des hoplites au début des guerres du Péloponèse est confirmé par le récit de l'expédition de Périclès en Mégaride<sup>(4)</sup>: Périclès est accompagné de 10.000 hoplites, plus 3.000 métèques qui remplacent les 3.000 hoplites retenus devant Potidée.

---

(1) Cartault *La Trière athénienne* 124.

(2) Thuc. II 23.

(3) VIII 24.

(4) Thuc. II 31.

Mais ce chiffre ne tarde pas à fléchir ; il représente le maximum d'efforts dont Athènes est capable. Bientôt elle ne parviendra plus à aligner autant d'hommes. Déjà en 430 <sup>(1)</sup>, nous ne trouvons plus sous les armes que 4.000 hommes que Périclès mène contre Épidaure et les 4.600 qui sont devant Potidée, en tout 8.600 et Thucydide <sup>(2)</sup> estime même que 4.000 hommes forment une belle armée.

Dans l'expédition de Sicile <sup>(3)</sup>, sur 5.200 hommes, il n'y a que 1.500 Athéniens inscrits au catalogue ; plus tard <sup>(4)</sup> Démosthène en amène encore 1.200. La force armée d'Athènes dépend déjà des alliés et bientôt des mercenaires.

Nous avons obtenu, pour les trois premières classes, au début des guerres du Péloponèse, 11.000 hoplites, 1.600 cavaliers, 1.200 archers, au total 13.800 hommes de 20 à 50 ans. Ajoutons, adoptant, faute d'autres, les coefficients de la Belgique, 1.150 hommes environ de 18 à 20 ans et 5.650 hommes de plus de 50 ans, nous arriverons pour les trois premières classes à 20.600 hommes de 18 ans et plus ; il n'y aurait donc eu sur les 30.000 citoyens adultes que 9.400 thètes environ, ou, si pour l'époque immédiatement antérieure aux guerres du Péloponèse, nous admettons 35.000 citoyens, 14.400. Ces nombres sont peu élevés. Ils le sont étonnamment peu, si on y comprend tous les citoyens envoyés à cette époque même dans les clérouchies. De 460 à 410, on en compte de 8.950 à 9.950 au minimum, et, si on voulait ajouter un chiffre approximatif pour les clérouchies de

---

<sup>(1)</sup> Thuc. II 56, cf. VI 31.

<sup>(2)</sup> VI 31.

<sup>(3)</sup> VI 43.

<sup>(4)</sup> VI 200.

Lemnos, Imbros, Amphipolis, Égine, on resterait en dessous de la vérité en fixant le chiffre à 14.000 dont une grande partie étaient des thètes <sup>(1)</sup>. Les clérouques ne perdaient pas leur qualité de citoyens. Ils continuaient même à être tenus au service militaire; ils figuraient sur les registres des dèmes athéniens; une statistique véritable les aurait renseignés; mais nos chiffres de 30 à 35.000 citoyens ne reposent pas sur un recensement; il est probable qu'ils représentent seulement les citoyens résidant en Attique et y exerçant leurs droits politiques <sup>(2)</sup>. Si je ne me suis pas trompé dans mes calculs, ces 9.400 à 14.400 thètes forment le prolétariat athénien : parmi les citoyens, la grande majorité étaient des propriétaires fonciers ou du moins appartenaient à des familles aisées. Ces chiffres ne parlent pas pour une industrie très florissante, ni surtout pour une participation très active des citoyens à ses travaux : quand nous aurons déduit les petits propriétaires, les ouvriers agricoles, le personnel des entreprises maritimes et commerciales, que restera-t-il pour la classe ouvrière dans l'industrie ?

Nous savons qu'au V<sup>e</sup> siècle et bien plus tard encore,

---

<sup>(1)</sup> Gilbert Handbuch, 2<sup>e</sup> éd. 504.

<sup>(2)</sup> Beloch *Bevölkerung* 83 émet l'opinion qu'il y avait deux espèces de clérouquies : celles dont les membres étaient obligés de quitter Athènes pour aller exploiter leurs terres. Pour les autres, ils n'y étaient pas tenus; l'État leur faisait don d'un lot situé à Lesbos ou à Naxos ou ailleurs, ils le louaient et vivaient à Athènes du loyer de la terre.

Cette opinion ne me paraît pas fondée. Dans tous les cas qui nous sont connus avec quelque précision, le citoyen athénien était obligé de se transporter sur le territoire de la clérouchie, mais il ne cultivait pas toujours lui-même son kléros.

H. Swoboda *Serta Harteliana* 1896 28.

les classes de Solon subsistaient à Athènes. Nous ignorons malheureusement si les bases d'après lesquelles les fortunes étaient évaluées n'avaient pas changé. Solon avait pris en considération la quantité des produits de la terre, le blé, le vin et l'huile. Nous ne pouvons affirmer <sup>(1)</sup> que ces procédés assez rudimentaires n'avaient pas été modifiés.

A l'époque d'Antipater, toute la fortune des citoyens dans ses divers éléments paraît avoir été évaluée, puisque la réforme projetée tenait compte du nombre de drachmes possédées. Quoi qu'il en soit, c'est beaucoup déjà que nous puissions dire que la grosse moitié, peut-être même les deux tiers des Athéniens *possédaient quelque chose*. A l'époque d'Antipater, la proportion était devenue plus mauvaise, semble-t-il : 43 % des citoyens seulement avaient une fortune supérieure à 2000 drachmes <sup>(2)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> Il semble que l'on puisse déduire du langage d'Aristote VII 1319 a 14 au sujet de la manière dont les Aphytéens établissaient le cens et du langage de Platon dans les Lois 754 D, E, que, de leur temps, dans la plupart des États grecs, la fortune tout entière était recensée Voir Beloch *Über das Volksvermögen von Attika* Hermes XX 245.

<sup>(2)</sup> Nous ne pouvons malheureusement nous faire une idée exacte de ce que représente ce chiffre. Il faudrait avoir les moyens de l'évaluer en francs : tout ce qu'il est permis de dire c'est qu'étant données les tendances conservatrices de la nouvelle constitution, le cens exigé était assez élevé. Je ne crois donc pas qu'on puisse invoquer la proportion signalée comme une preuve de grande misère, Blass *Die sozialen Zustände* 9. Cet auteur remarque cependant, que la proportion est plus favorable que dans beaucoup d'états modernes ; il est vrai qu'il faudrait, d'après lui, pour établir une comparaison, tenir compte de la population servile. Rappelons que ces 2.000 drachmes représentent peut-être la fortune imposable, timéma.

## II.

### LES MÉTÈQUES.

Le recensement de Démétrius de Phalère <sup>(1)</sup> dénonça la présence en Attique de 10.000 métèques : il s'agit des hommes ayant 18 ans au moins et inscrits aux registres des dèmes. Ajoutons les hommes de moins de 18 ans : 6.240.

|                                           |        |
|-------------------------------------------|--------|
| Total des hommes . . . . .                | 16.240 |
| Autant de femmes <sup>(2)</sup> . . . . . | 16.240 |
| En tout . . . . .                         | 32.480 |

Le discours de Périclès, dans Thucydide <sup>(3)</sup>, nous permet de calculer la population d'origine étrangère pour la fin du V<sup>e</sup> siècle. Voici à l'avance, pour plus de clarté, les résultats auxquels j'ai abouti.

|                               |        |
|-------------------------------|--------|
| Hommes de 18 à 60 ans . . . . | 12.100 |
| "    de plus de 60 ans. . .   | 2.000  |
| "    de moins de 18 ans . .   | 8.800  |
|                               | <hr/>  |
|                               | 22.900 |

Les hommes de 18 à 60 ans sont astreints au service dans la réserve : 3.000 seulement sont équipés.

Si on admet autant de femmes que d'hommes, total : 45.800 métèques.

Périclès estime à 16.000 le nombre des hoplites affectés au service de garnison et il distingue parmi eux les tout

---

<sup>(1)</sup> Sur ce point, voir surtout Clère Métèques Athéniens 367.

<sup>(2)</sup> Il n'y a pas eu nécessairement autant de femmes que d'hommes. Le nombre des enfants et par conséquent le total sont probablement exagérés.

<sup>(3)</sup> II 31.

jeunes gens, νεώτατοι, les vieillards, πρεσβύτατοι et ceux des métèques qui sont astreints au service d'hoplites, καὶ μετοίκων ὅσοι ὁπλῖται ἦσαν. Les νεώτατοι sont les jeunes gens de 18 à 20 ans; les πρεσβύτατοι sont les vieillards de 50 à 60 ans. Les νεώτατοι représentent 1.150 hommes; les πρεσβύτατοι, 2.750. Soustrayons ces deux chiffres, soit 3.900 de 16.000, nous trouvons 12.100 métèques, mais il ne s'agit que des métèques astreints au service d'hoplites, c'est-à-dire de 18 ans à 60 ans. Les hommes de 18 à 20 ans et ceux de 50 à 60 ans sont compris : le service des métèques est le service de garnison; on peut croire qu'il commence à 18 ans et finit à 60. Pour avoir le chiffre exact des métèques adultes, il y a lieu d'ajouter les hommes de plus de 60 ans soit 2.000 : nous obtenons 14.100 métèques adultes.

Il faudrait encore ajouter les métèques qui sont dispensés du service militaire. Je n'hésite pas à croire que s'il y en avait, ils étaient peu nombreux; la plupart des métèques exerçaient à Athènes des industries ou des métiers lucratifs; telle était la raison d'être de leur séjour à Athènes. Il devait donc y avoir peu de pauvres parmi eux. Quoi d'ailleurs de plus naturel que d'admettre qu'Athènes, en échange de sa protection, leur imposait à tous, sans distinction, l'obligation du service militaire?

De plus, tout en acceptant le texte de Thucydide, tel qu'il est, je crois que le chiffre de 16.000 hommes est un chiffre exagéré : il s'agit d'une armée de réserve et l'on sait que, dans tous les pays et dans tous les temps, les hommes d'état ont eu l'habitude de grossir l'importance de la réserve. Ce que Périclès a voulu dire, c'est que l'État pouvait disposer d'un fort contingent de métèques (12.100 d'après mes calculs) : il n'a pas voulu dire que ces métèques étaient réellement équipés et enrégimentés. Ils ne l'étaient pas d'ailleurs, comme je vais le montrer. Pour tous ces motifs, je ne pense pas qu'il y ait lieu d'augmenter le chiffre de 14.100. Contre 30.000 citoyens,

il nous donnerait la même proportion que celle du recensement de Démétrius. Je ne vois aucune raison de la changer pour le V<sup>e</sup> siècle.

Ces conclusions ne sont pas arbitraires; on ne peut invoquer contre elles l'effectif de l'armée de Périclès, dans son expédition contre la Mégaride <sup>(1)</sup>. Périclès avait avec lui 10.000 hoplites et 3.000 métèques. Cette expédition était une promenade militaire, une occasion pour Athènes d'étaler ses forces. Il était donc de son intérêt de mettre sur pied tous les métèques; or il ne s'en trouve que 3.000, ce qui paraît montrer l'exagération du chiffre de 12.100 auquel nous avons abouti tout à l'heure; mais on peut répondre : ce n'était là qu'une partie des métèques et ce corps remplaçait les 3.000 hoplites athéniens retenus devant Potidée. On peut répondre encore et c'est ce qui me paraît le plus probable : il est vrai, à ce moment, 3.000 métèques seulement sont en état de faire la campagne; il n'en résulte rien ni pour ni contre le chiffre de 12.100. Périclès a affirmé l'existence d'une réserve de 16.000 hommes, parmi lesquels nous comptons 12.100 métèques. Au moment du danger, il en trouve 3.000. C'est là une aventure commune dans tous les temps. Une levée complète, pour autant que l'État fût à même de l'armer, aurait pu donner le chiffre que Périclès faisait entrer dans ses prévisions ou s'en rapprocher.

Le récit de la levée en masse en vue de l'expédition de Déliion semble offrir plus de difficultés. Démosthène avait emmené avec lui 600 hoplites. Hippocrate enrôla en masse les Athéniens, les métèques et même les étran-

---

(1) Thuc. II, 31 : μυρίων γάρ ὀπλιτῶν οὐκ ἐλάσσους ἦσαν αὐτοὶ Ἀθηναῖοι (χωρὶς δὲ αὐτοῖς οἱ ἐν Ποτιδαίᾳ τρισχιλιοὶ ἦσαν), μέτοικοι δὲ ξυνοσέβαλον οὐκ ἐλάσσους τρισχιλίων ὀπλιτῶν, χωρὶς δὲ ὁ ἄλλος ὁμιλος ψιλῶν οὐκ ὀλίγος.



gers <sup>(1)</sup>. Les Béotiens rangèrent en bataille, à Délion, 7.000 hoplites, 10.000 soldats armés à la légère *φίλοι*, 1.000 cavaliers, 500 peltastes. Les Athéniens <sup>(2)</sup> avaient autant d'hoplites, mais ils avaient sensiblement plus de *φίλοι* que les Béotiens <sup>(3)</sup>. Donc, supposons-le : 15.000. Ces chiffres semblent, à première vue, contredire mes conclusions tant en ce qui regarde les hoplites athéniens qu'en ce qui regarde les métèques. Il s'agit d'une levée en masse et, en tout et pour tout, on trouve 7.000 hoplites, aussi bien parmi les citoyens que parmi les métèques et tant dans l'armée active que dans la réserve. Au début de la guerre, la première comprenait 13.000 hommes. Dans la seconde, Périclès, d'après nous, comptait 12.100 métèques, 1.150 citoyens de 18 à 20 ans, 2.750 citoyens de 50 à 60 ans, en tout 16.000 hommes environ. Le total est de 29.000 hommes et il s'est tout à coup fondu : il ne reste que 7.000 hoplites. Mais il faut se souvenir que des 12.100 métèques, 3.000 seulement possédaient l'équipement des hoplites. En réalité donc, le corps des hoplites des deux divisions comptait, armée active et réserve, au début de la guerre <sup>(4)</sup>, 19.900 hommes, qui sont réduits à 7.000. On venait de passer par la terrible peste des premières années de la guerre du Péloponèse ; elle avait enlevé 4.400 hoplites athéniens <sup>(5)</sup>. La guerre avait aussi fait de nombreuses victimes. Démosthène avait avec lui 600 hoplites ; d'autres étaient retenus, ailleurs ; les épibates devaient

---

<sup>(1)</sup> Thuc. IV 90 : ὁ δὲ Ἱπποκράτης ἀναστήσας πανδημεί, αὐτοὺς καὶ τοὺς μετοίκους καὶ ξένων ὅσοι παρῆσαν.

<sup>(2)</sup> Thuc. IV 93.

<sup>(3)</sup> Ibid. 94 : ὄντες πολλαπλάσιοι τῶν ἐναντίων.

<sup>(4)</sup> Citoyens : 13.000 + 1.150 + 2.750 + métèques : 3.000 = 19.900.

<sup>(5)</sup> Thuc. III 87.

être à bord des navires. Enfin il y a lieu de tenir compte d'un fort déchet pour maladies et infirmités dans les classes de 50 à 60 ans.

Hippocrate emmenait avec lui 15.000 soldats armés à la légère. C'étaient des thètes d'abord, c'étaient ensuite les étrangers, c'étaient les métèques, non équipés, pour servir comme hoplites. J'ai obtenu sur 30.000 citoyens majeurs, 9.400 thètes, dont il faut déduire les hommes de plus de 60 ans qui sont dispensés du service; il reste environ 7.800 thètes de 18 à 60 ans; j'y ajoute 9.100 métèques, car je déduis des 12.100 métèques qui sont en état de porter les armes, les 3.000 qui sont équipés comme hoplites : total 16.900. On voit tout de suite combien ce chiffre se rapproche des 15.000 *φίλοι* d'Hippocrate, car il faut de nouveau tenir compte des ravages de la guerre et de la peste, de la présence à bord des navires d'un grand nombre de thètes et de métèques et aussi du déchet qui se produit toujours dans les levées en masse, surtout dans la partie de la population qui n'a pas fait le service militaire régulier. Les étrangers, *ξένοι*, ne forment pas compensation; à ce moment, ils ne doivent pas être fort nombreux à Athènes.

Le récit de la bataille de Déliion ne contredit pas nos précédentes évaluations; mais il nous indique que le nombre des métèques est descendu, depuis la guerre, tout comme celui des citoyens <sup>(1)</sup>.

Si au chiffre de 14.100 métèques, pour l'époque de Périclès, avant la peste, nous appliquons les constatations de la statistique contemporaine, nous aurons à

---

(1) Il n'y a pas à se dissimuler que le récit de la bataille de Déliion n'est pas facile à mettre d'accord avec le discours de Périclès. Beloch tranche la difficulté, en supposant, dans ce dernier, une erreur de copiste : au lieu de 16.000, le texte original aurait porté 6 000 : il y aurait donc eu seulement 10.000

ajouter : enfants mâles en dessous de 18 ans : 8.800, soit 22.900 hommes. Donc 45.800 métèques, hommes et femmes, contre 96.000 athéniens, hommes et femmes<sup>(1)</sup>.

Athènes aurait eu, d'après cela, une population libre adulte de 30.000 citoyens et de 14.000 métèques. C'est un peu moins peut-être, car on doit tenir compte des vieillards, qu'il ne faudrait pour justifier cette affirmation de Périclès<sup>(2)</sup> : il répond à cette crainte, que l'ennemi pourrait débaucher les étrangers qu'Athènes emploie à bord de ses navires et quand même cela arriverait, dit-il, nous et nos métèques, nous embarquant, nous suffirions à lui tenir tête.

On peut croire que Périclès exagère, mais pas de beaucoup : la plus forte des flottes qu'Athènes ait équipée comprenait 250 navires<sup>(3)</sup> : en admettant 200 hommes par vaisseau, cela fait 50.000 hommes ; donc une évaluation qui en faisant la part de l'exagération, se rapproche de très près de la nôtre. Réunissons les chiffres qui concernent les citoyens et ceux qui concernent les métèques :

An IV<sup>e</sup> siècle, 317-307 : 21.000 citoyens ; 10.000 métèques.

---

métèques adultes environ. Stahl, dans la 3<sup>e</sup> édition de Thucydide par Poppo, cherche la solution dans une autre correction : il biffe *όσοι όπλίται ήσαν* ; le chiffre de 3.000 métèques ne dit plus rien pour la statistique.

(<sup>1</sup>) Inutile de faire remarquer combien en ce qui regarde les métèques, ce calcul est incertain, car rien ne nous dit qu'ils étaient dans les mêmes conditions de famille que les citoyens.

(<sup>2</sup>) Thuc. I 143.

(<sup>3</sup>) Remarquez que dans le texte de Thucydide II 13, cité plus haut, Périclès parle de 300 trières, une exagération semblable à celle qu'il a commise pour l'armée de réserve.

Au V<sup>e</sup> siècle, avant les guerres du Péloponèse : 30.000 citoyens, 14.000 métèques environ.

Il ne s'agit que des hommes de plus de 18 ans. La conclusion saute aux yeux, si nous essayons une statistique approximative des professions. Les métèques ne peuvent être propriétaires, donc nous devons prélever sur les 30.000 citoyens le contingent de l'agriculture : impossible de l'évaluer; mais on peut dire que les 15.000 métèques forment le gros du contingent de l'industrie et du commerce.

### III.

#### LES ESCLAVES.

Pour la connaissance exacte de l'état économique et social des cités grecques, rien ne serait plus précieux que la possession de chiffres certains ou tout au moins d'évaluations quelque peu autorisées qui nous permettraient de faire la statistique de la population servile. Nous n'en sommes pas là malheureusement et nous devons nous contenter de chiffres probables seulement ou vraisemblables, tant sont imparfaits les moyens dont nous disposons pour les établir. Les textes ne manquent pas, mais il suffit de les lire pour que l'exagération de leurs données saute aux yeux. D'après les convives du banquet d'Atlénée <sup>(1)</sup>, le recensement de Démétrius de Phalère aurait révélé, en Attique, la présence de 400.000 esclaves. L'autorité invoquée à l'appui de ce chiffre est Ctésiclès; mais deux autorités bien plus grandes sont encore citées : c'est Aristote avec le chiffre de 470.000 esclaves pour Égine; c'est Timée avec 460.000 esclaves

---

<sup>(1)</sup> VI 272 B.

pour Corinthe. Wallon <sup>(1)</sup> et Beloch ont déjà fait justice de ces chiffres fantastiques : il n'y a pas lieu d'y revenir.

Impossible de tirer un meilleur parti d'un passage d'Hypéride. Ce texte est un court fragment emprunté au discours d'Hypéride contre Aristogiton, en 338 <sup>(2)</sup>. Il semblerait donc qu'il eût rapport à la levée en masse que l'orateur proposa après la bataille de Chéronée. Il énumère diverses catégories de personnes : d'abord 150.000 esclaves, ceux qui travaillent dans les mines et ceux qui sont répandus dans le reste du pays, ensuite les débiteurs publics, ensuite ceux qui ont été rayés de la liste des citoyens ἀπεψηφισμένοι et les métèques.

Ce texte ne peut être utilisé qu'avec une extrême prudence : il est bizarre qu'Hypéride fixe un chiffre pour les esclaves et n'en fixe pas pour une catégorie beaucoup plus importante au point de vue militaire, celle des métèques ; mais nous ne sommes pas sûrs qu'en cet endroit, l'orateur songe à énumérer les personnes qui pourraient être enrôlées et par là-même nous ne savons pas s'il parle des esclaves adultes ou de tous les esclaves.

Nos témoignages écrits ne nous donnent rien de précis. A quel moyen recourir ?

Wallon emploie un procédé un peu empirique, mais qui peut donner un résultat assez satisfaisant : il divise les esclaves en plusieurs catégories : domestiques, ouvriers industriels, ouvriers agricoles et pour chaque

---

<sup>(1)</sup> Hist. de l'Esclavage I<sup>2</sup>.

<sup>(2)</sup> Hypéride fr. 33 Blass (Suidas ἀπεψηφίσατο) : ὅπως πρῶτον μὲν μυριάδας πλείους ἢ δεκαπέντε τοὺς (δούλους τοὺς) ἐκ τῶν ἔργων τῶν ἀργυρείων καὶ τοὺς κατὰ τὴν ἄλλην χώραν, ἔπειτα τοὺς ὀφειλοντας τῇ δημοσίᾳ καὶ τοὺς ἀπεψηφισμένους καὶ τοὺς μετοίκους.

Voir sur ce passage Boeckh Staatshaushaltung I 48 n. a. et T. II n. 42 et Beloch Bevölkerung 98.

catégorie, il tache de calculer son importance. Les éléments dont il dispose sont peu nombreux, mais, tout compte fait, il arrive à 201.000 esclaves <sup>(1)</sup>, hommes, femmes et enfants, et, si l'on suit avec attention ses calculs, on aura l'impression que ce chiffre est plutôt au-dessus qu'en dessous de la vérité.

Il existe un autre procédé de calcul, mais qui, je me hâte de le dire, ne donne pas encore des résultats certains. La première donnée est la quantité de blé produite et importée en Attique. Le montant de l'importation nous est indiqué par Démosthène dans son discours contre Leptine <sup>(2)</sup>. D'après l'orateur, Leukon le prince de Bosporos, fournit à lui seul 400.000 médimnes, c'est-à-dire la moitié de l'importation, et il invoque à l'appui de son dire le registre des *πιροβύλας*. L'importation totale montait donc à 800.000 médimnes; mais il faut ne pas oublier l'intérêt que Démosthène peut avoir à exagérer les services que son client rend à Athènes et si Leukon importe réellement 400.000 médimnes, il est bien probable que ce n'est pas là la moitié de l'importation; celle-ci est encore supérieure à 800.000 médimnes <sup>(3)</sup>. Admettons provisoirement ce chiffre : reste à connaître la production indigène. Letronne et Wallon essayent de la calculer de diverses façons toutes fort compliquées et peu sûres. Nous possédons aujourd'hui un document qui nous dispense de ces calculs assez

---

<sup>(1)</sup> Letronne Mémoire sur la population de l'Attique Acad. des Inscript. Nouv. série VI 165 donne de 100 à 120.000 esclaves.

<sup>(2)</sup> 32.

<sup>(3)</sup> Strabon VII 5,6 rapporte que le tyran Leukon expédia, une année, de Théodosie, pour Athènes jusqu'à 2.100.000 médimnes de blé. Rien ne dit qu'ils étaient consommés par les Athéniens. Voir sur ce passage, Wallon Hist. de l'Esclavage I<sup>er</sup> 478.

hasardeux, sans fournir cependant des chiffres absolument certains : c'est une inscription qui indique le montant des dîmes en nature payées au temple d'Éleusis sur le froment et l'orge produits en Attique et dans les clérouchies. Cette inscription est de 329/8 <sup>(1)</sup>. Les données en sont groupées dans ce tableau. Le premier chiffre est celui de l'étendue du territoire en k. c.

|                              | k. c.  | Médimnes. |          |
|------------------------------|--------|-----------|----------|
|                              |        | Orge.     | Froment. |
| Attique (y compris Oropos) . | 2553.5 | 363.225   | 41.475   |
| Salamine . . . . .           | 93.5   | 24.525    | —        |
| Skyros . . . . .             | 212.7  | 28.800    | 9.600    |
| Lemnos . . . . .             | 476.8  | 248.475   | 56.650   |
| Imbros . . . . .             | 254.8  | 26.000    | 44.200   |

Beloch s'est déjà servi de ces chiffres, mais avant de reprendre ses calculs, nous devons nous demander si les quantités indiquées sont bien certaines : on sera certes étonné de trouver la production de Lemnos inférieure de si peu à celle de l'Attique; mais Beloch me paraît avoir rendu compte de ce faible écart <sup>(2)</sup>. Remarquons que l'année 329/8 n'est pas une année ordinaire. Les années voisines de celles de l'archontat de Képhisophon <sup>(3)</sup>, ont été mauvaises au point de vue agricole : il a fallu recourir à des mesures extraordinaires pour assurer l'alimentation du peuple <sup>(4)</sup>.

Ceci constaté, demandons-nous quelle est la consommation de blé par tête. Voici les calculs de Beloch : un

<sup>(1)</sup> CIA II 2 et IV 2 834<sup>b</sup>.

<sup>(2)</sup> Beloch Bevölkerung 90 et G. G I 407.

<sup>(3)</sup> P. Foucart Note sur les comptes d'Éleusis, sous l'archontat de Képhisophon. Ol. 112. 4, 329/8 BCH VIII 1884 194.

<sup>(4)</sup> Koehler MAI VIII 211.

homme fait consomme 8 médimnes de froment par an; aux femmes et aux enfants en dessous de 17 ans, il faudra 5 médimnes<sup>(1)</sup>. Les premiers représentent environ le tiers de la population. Il faudra donc 18 médimnes de froment pour trois personnes, en moyenne, 6 pour chacune. L'orge ayant moins de poids que le froment, Beloch estime que la moyenne par tête est de 7 médimnes. Athènes, au milieu du IV<sup>e</sup> siècle, produit 400.000 médimnes d'orge; en déduisant le septième grain pour la semence, il reste de quoi nourrir 40 à 45.000 personnes, à raison de 7 médimnes pour chacune. L'importation est de 800.000 médimnes, surtout du froment : à raison de 6 médimnes par tête, ils serviront à nourrir 130.000 personnes. La population libre étant, à cette époque, d'environ 100.000 âmes, les esclaves ne seraient que 75.000 dans le milieu du IV<sup>e</sup> siècle, et 100.000 à l'époque d'Alexandre<sup>(2)</sup>. Mais ce résultat n'est que très approximatif, car toutes les bases du calcul sont incertaines. La production indigène, fixée à 400.000 médimnes d'orge, est inférieure à la réalité : de combien ? L'importation est probablement, elle aussi, plus forte que nous ne l'avons supposé. La consommation par tête est encore plus douteuse; cette ration de blé est celle des esclaves et des gens de petite condition. Elle est supérieure pour les personnes d'un niveau social plus élevé. Plus haut encore, elle est moindre peut-être, la viande, le poisson, etc. entrant pour des quantités plus considérables dans l'alimentation.

S'il fallait traduire ces hésitations en chiffres, je dirais que le nombre des esclaves pour toute l'Attique se trouve entre 75.000 et 150.000.

---

(<sup>1</sup>) Ceci est inexact, comme on le verra au Livre II, Ch. IV.

(<sup>2</sup>) Beloch l. c. 98.



J'ajoute qu'à mon sens, il se trouve plus près du premier chiffre que du second. Xénophon, dans le traité des Revenus, rappelle le temps où un grand nombre d'esclaves travaillaient dans les mines du Laurion et invoque comme preuve le produit, bien supérieur à ce qu'il était de son temps, de la taxe des esclaves. Nous ne savons pas combien il y avait d'esclaves miniers : Thucydide <sup>(1)</sup> rapporte que lors de l'occupation de Décélie plus de 20.000 esclaves passèrent à l'ennemi; la plupart étaient sans doute employés dans les travaux du Laurion. Admettons même que toute la population ouvrière du district minier était de 20.000 à 30.000 âmes : la diminution de cette seule catégorie influe d'une façon très sensible sur le produit d'une taxe qui atteint toute la population servile; c'est donc que cette seule catégorie représente dans l'ensemble une quantité très notable <sup>(2)</sup>.

Ces conclusions, je le crains, ne satisferont pas entièrement le lecteur, il regrettera l'absence d'un chiffre exact et précis, plus utile que ces longues et contestables évaluations; mais ce chiffre, la science ne peut actuellement le fournir.

Il existe cependant un moyen de donner un corps à nos évaluations un peu flottantes : c'est de les rapprocher d'une idée générale, que l'on pourrait presque appeler une loi de l'économie politique dans l'antiquité. Le développement de la population servile est en raison directe du développement du bien-être et particulièrement du

---

<sup>(1)</sup> Thuc. VII 27 : ἀνδραπόδων πλέον ἢ δύο μυριάδες ὑπομολήκεσαν καὶ τούτων τὸ πολὺ μέρος χειροτέχναι.

<sup>(2)</sup> Cf. infra. Livre III, Ch. III. Je me permets aussi de renvoyer au Livre II, Ch. V : on y verra que la faible intensité de la concurrence servile oblige à écarter une évaluation exagérée du nombre des esclaves.

progrès de l'industrie et du commerce. Telle est la première conclusion à tirer de ce chapitre et sortant d'Athènes, nous en trouvons la confirmation à Corinthe dont les habitants avaient reçu le nom de mesureurs de Chénices, à Égine, à Chio<sup>(1)</sup>. Les exagérations d'Athénée ont au moins un point de départ dans la réalité: Corinthe, Égine, étaient des états à esclaves et en même temps des places commerciales.

La deuxième conclusion n'est pas moins importante. Et ici aussi nous pourrions appliquer à toutes les places commerciales et industrielles de la Grèce le résultat que nous avons obtenu pour Athènes. Dans toute cité où fleurissent le commerce ou l'industrie, les étrangers abondent; cela est vrai pour Athènes; cela est vrai notamment pour les places qui, au III<sup>e</sup> siècle et après, rivalisèrent avec elle et la supplantèrent, pour Délos et pour Rhodes.

Ces conclusions seront reprises et confirmées dans les chapitres qui suivent.

Pour épuiser tout ce qui regarde Athènes, il me reste à évaluer la population de la ville. D'après Beloch, à l'époque d'Alexandre, la population de l'Attique se montait à

|                    |         |
|--------------------|---------|
| Citoyens . . . . . | 116.000 |
| Métèques. . . . .  | 58.000  |
| Esclaves . . . . . | 100.000 |
|                    | <hr/>   |
|                    | 274.000 |

Athènes et le Pirée comprenaient au plus 120.000 habitants: environ 80.000 citoyens, 20 à 25.000 métèques,

---

(1) Chio, d'après le témoignage de Thucydide VIII 40 : οἱ γὰρ οἰκίετ' αὖ τοῖς Χίοις πολλοὶ ὄντες καὶ μὴ γε πόλις· πλὴν Λακεδαιμονίων πλείστοι γενόμενοι, καὶ ἅμα διὰ τὸ πλῆθος χαλεπωτέρως ἐν ταῖς ἀδικίαις κολαζόμενοι.

et la grosse moitié (60.000) des 100.000 esclaves qu'il admet, c'est-à-dire moins de la moitié de la population totale (à peu près 40 %).

Ces chiffres me paraissent supérieurs à la réalité. Beloch remarque, dans son *Histoire Grecque* <sup>(1)</sup>, que 100.000 habitants, pour Athènes et le Pirée, donneraient 170 habitants par hectare. La population aurait été aussi dense qu'à Berlin, aujourd'hui, avec les maisons à plusieurs étages. Remarquez cependant l'usage en vigueur, à Athènes, d'avoir sa maison et les prix peu élevés pour les maisons d'habitation : deux faits qui indiqueraient une densité moindre. Beloch admet ce chiffre de 100.000 pour le V<sup>e</sup> siècle et pour l'époque d'Alexandre <sup>(2)</sup>; cependant, au milieu du IV<sup>e</sup> siècle, la ville renfermait des terrains non bâtis et on démolissait même des maisons pour créer des jardins.

Quoi qu'il en soit, 75.000 ou 100.000 habitants suffisaient pour faire d'Athènes une grande ville. Malgré cette concentration de la population dans la ville, Athènes n'avait pas perdu son caractère agricole. Les individus n'étaient pas, comme dans nos grandes villes modernes, détachés de la terre. Ils continuaient à l'aimer; ils lui restaient fidèles; ils avaient pour elle tout à la fois l'admiration du poète qui goûte ses beautés et l'attachement du paysan qui en comprend le prix. Les façons de vivre, les habitudes de chaque jour, les occupations et les intérêts n'avaient pas séparé les citadins et les campagnards. Athènes, grande ville par son étendue et par sa population, restait heureusement petite ville par l'esprit de ses habitants.

---

<sup>(1)</sup> I 422.

<sup>(2)</sup> G. G. II 339.

## CHAPITRE VI.

### **L'industrie dans les diverses classes de la population.**

Ce chapitre est comme une contre épreuve des recherches qui précèdent. J'ai constaté la composition remarquable à coup sûr de la population de l'Attique : beaucoup d'esclaves, un nombre important d'étrangers et relativement à ces deux catégories, un nombre assez faible de citoyens. Je voudrais vérifier dans la réalité l'exactitude de ce résultat, mais surtout, car c'est là l'essentiel, je voudrais montrer en action cette loi que je viens d'énoncer pour la vie économique et sociale de l'antiquité grecque : le commerce et l'industrie en grande partie aux mains des étrangers et des esclaves.

Les auteurs anciens fourniront des renseignements précieux ; les inscriptions seront à certains égards plus utiles encore, car elles nous permettront d'élargir notre horizon et d'étendre nos investigations en dehors d'Athènes.

Les plaidoyers judiciaires des orateurs grecs sont une mine abondante de renseignements sur la vie intime et familière des anciens. Rien peut-être ne montre plus au vif combien Athènes est « petite ville ». Juges et avocats connaissent les moindres nouvelles qui courent la place publique ; ils se souviennent des procès plaidés il y a dix ans ; ils se jouent des généalogies les plus compliquées. Tous ces noms qui finissent par se confondre pour nous et par se mêler dans une énigme fatigante, rappellent aux juges des physionomies connues, des

gens de la même rue ou du même quartier. Aucun secret de la vie privée n'échappe aux investigations curieuses des voisins et, chacun en a pris son parti, on vit en public, on dit tout, on règle ses affaires de famille au grand jour; revers d'argent, infortunes conjugales, aventures scandaleuses, les siennes comme celles des autres, tout cela est bien commun.

Grâce à ce régime de publicité poussée jusqu'à l'indiscrétion, les plaidoyers nous font, à notre tour, pénétrer à l'intérieur des maisons, dans le ménage des Athéniens d'il y a plus de 2000 ans. Nous ne leur demanderons aujourd'hui que de nous livrer un seul de leurs secrets : nous leur demanderons de nous renseigner sur le chiffre de leur fortune et surtout sur l'origine et la composition de leur patrimoine.

Le hasard nous sert merveilleusement. Quand on parcourt les plaidoyers et qu'on voit défiler la longue série des clients des orateurs, on se croirait volontiers transporté pour un instant dans le cabinet d'attente d'un de nos grands avocats. Toutes les classes de la société sont représentées dans cette foule bigarrée. Les pauvres gens coudoyent les millionnaires; mais ceux-ci dominent naturellement, grands industriels, commerçants notables, propriétaires importants, capitaines de vaisseaux marchands. Les affaires qui les amènent ne sont pas moins diverses : depuis la rixe entre buveurs attardés qui va se dénouer au tribunal de police, jusqu'au procès où le commerçant, l'industriel jouent leur fortune. C'est la victime de Conon qui se plaint des coups reçus et plus encore de l'insulte subie, quand Conon triomphant imite le cri du coq vainqueur et bat des ailes avec ses coudes. C'est Démosthène qui revendique sa fortune gaspillée par ses tuteurs infidèles. Ce sont les spéculateurs, Athéniens et étrangers, qui, sur le terrain glissant des affaires, ont fait quelque faux pas.

Il ne peut s'agir ici de statistique et je ne songe pas à établir une proportion arithmétique entre les propriétaires, les industriels et les commerçants. Je veux au contraire, renonçant pour le moment aux chiffres, mettre sous les yeux de mes lecteurs à la place d'une froide statistique des réalités animées. Ce n'est qu'un tout petit coin d'Athènes; mais si je réussis à le reproduire exactement dans un tableau, il nous donnera, je pense, une idée assez juste de l'ensemble.

Voici d'abord les propriétaires fonciers, dont la fortune consiste uniquement en terres. Phainippos qui veut se soustraire aux liturgies, bien qu'il possède un domaine considérable et retire, de la vente de son vin, de son orge et de son bois, la somme énorme de 3.600 drachmes <sup>(1)</sup>. L'adversaire d'Evergos et de Mnésibule fait valoir son bien près de l'hippodrome et y élève cinquante moutons à poil <sup>(2)</sup>. La fortune d'Aphobos, paraît aussi avoir été une fortune immobilière : pour échapper au jugement de condamnation prononcé contre lui, il donne ses bâtiments de ferme à Æsios, la terre à Onétor et emmène avec lui ses esclaves, à Mégare, où il s'établit comme métèque <sup>(3)</sup>. Apollodore et Nicostrate sont des voisins de campagne vivant sur leurs terres <sup>(4)</sup>.

Les fortunes purement industrielles sont beaucoup plus rares; en général les intérêts industriels ne forment qu'une partie des patrimoines. Conon <sup>(5)</sup> a laissé un héritage dont il a été fait deux parts; l'une comprenant une maison et des esclaves *τεχνουργοὶ* fabricant des

---

<sup>(1)</sup> C. Phain. 20.

<sup>(2)</sup> C. Everg. et Mnés. 53.

<sup>(3)</sup> C. Aph. III.

<sup>(4)</sup> C. Nicostrat.

<sup>(5)</sup> C. Olymp. 12.

tissus ordinaires, l'autre une maison encore avec des esclaves droguistes *φαρμακοτριβαί*. L'argent comptant déposé chez son banquier Héraclide a été employé à couvrir les frais des funérailles et la construction d'un tombeau; mais de plus, son esclave Moschion aurait détourné deux sommes, l'une de 1000 drachmes, l'autre de 70 mines.

La fortune de Timarque <sup>(1)</sup> est composée d'éléments encore plus variés : son père lui a laissé neuf ou dix esclaves cordonniers dont chacun lui rapportait deux oboles; leur chef en rapportait trois; une femme qui tissait de fines étoffes et les portait au marché, un *ποιικιλτής*, un ouvrier qui faisait de jolis ouvrages tressés. De plus une maison de ville valant 20 mines, une ferme à Sphette, une ferme à Alopékè qu'il a vendue 2000 drachmes. Enfin de l'argent comptant, car le père, désireux de se soustraire aux liturgies, aurait vendu une ferme située à Céphise, un champ situé à Amphithrope et deux ateliers d'ouvriers mineurs qu'il avait, à Aulon et à Thrasyllé, dans la région du Laurion.

Le père de Démosthène avait une fortune que le grand orateur évaluait à un peu moins de 14 talents <sup>(2)</sup>, deux ateliers, l'un de couteliers, au nombre de 32 ou 33, rapportant par an un revenu net de 30 mines; un atelier de fabricants de lits au nombre de vingt. Ceux-ci lui auraient été mis en gage par leur propriétaire Moeriades, en garantie d'un emprunt de 40 mines; ils rapportaient 22 mines par an. Des quantités de matières premières, bois, ivoire, fer, cuivre, noix de gale, le tout valant

---

<sup>(1)</sup> Esch. c. Tim. 97.

<sup>(2)</sup> C'était là une forte somme : dans le premier plaidoyer contre Onétor, nous voyons citer comme de belles fortunes, celle de Timocrate, 10 talents et celle d'Onétor, 30 talents.

150 mines, une maison 30 mines, des meubles, coupes et bijoux, 100 mines. Argent en caisse, 80 mines. Une créance d'un talent, productive de 7 mines par an. Un prêt maritime rapportant 70 mines à Xouthos, un dépôt à la banque de Pasion, rapportant 24 mines; un prêt à Démotélès, rapportant 16 mines; divers petits prêts, rapportant 60 mines <sup>(1)</sup>.

Comme on le voit l'industrie tient dans la fortune des Athéniens une place assez secondaire; l'emploi de l'argent qui a toutes leurs préférences, c'est le prêt. Il y a même des fortunes qui ne se composent guère que de créances, comme celle de Xénopithe et de Nausirate <sup>(2)</sup>. Les gains réalisés dans le commerce ou l'industrie sont affectés à des prêts; ainsi Nicobule <sup>(3)</sup> nous explique lui-même qu'il a souvent prêté et emprunté : il a gagné sa fortune sur mer et à grands risques et maintenant il prête de l'argent pour rendre service et ne pas voir se fondre son capital insensiblement entre ses mains. Ces prêts sont contractés par les débiteurs en vue de subvenir à une dépense extraordinaire. Mantithée <sup>(4)</sup> emprunte, à l'occasion des funérailles de son père. Le cas d'Apollodore dans le plaidoyer contre Nicostrate <sup>(5)</sup> est encore plus curieux : Nicostrate a été saisi par des pirates et vendu comme esclave à Égine; Apollodore contribue à sa rançon et est obligé de s'adresser au

---

<sup>(1)</sup> Otto Schulthess Die Vermundschafts-Rechnung des Demosthenes Frauenfeld 1899. L'auteur étudie et vérifie avec le plus grand soin et une entière précision les chiffres et les calculs de Démosthène.

<sup>(2)</sup> C. Nausim. et Xénop. 7.

<sup>(3)</sup> C. Pantén. 54.

<sup>(4)</sup> C. Boeotos II.

<sup>(5)</sup> C. Nicostr. 5.



banquier Théoclès auquel il consigne des coupes et une couronne d'or <sup>(1)</sup>. Dans le plaidoyer contre Evergos et Mnésibule <sup>(2)</sup>, le client de Démosthène, condamné à une amende, la paye chez son banquier, sans doute avec l'argent qu'il lui a emprunté. D'autres empruntent pour des opérations industrielles : ainsi Mantithée <sup>(3)</sup> emprunte, conjointement avec son père, 2000 drachmes au banquier Blepaios, pour l'acquisition de certaines exploitations minières. Un grand nombre de ces prêts sont des prêts maritimes, ou prêts à la grosse aventure. Les plaidoyers, et particulièrement celui pour Darios et Pamphilos contre Dionysodoros <sup>(4)</sup>, attestent la fréquence de ces opérations. Sachez bien, dit l'orateur en terminant, qu'en jugeant aujourd'hui cette seule cause, vous faites une loi pour toute la place. Beaucoup de ceux qui font valoir leur argent dans les entreprises maritimes assistent à ces débats, ont les yeux attachés sur vous pour voir comment vous jugerez cette affaire.

Il existe donc à Athènes, un commerce maritime important, puisqu'il absorbe de gros capitaux. Ce commerce paraît être surtout dans les mains des étrangers. C'est à Artémon de Phaselis en Lycie qu'Androclès a prêté à la grosse, 3000 drachmes, pour aller et retour au Pont-Euxin, avec affectation sur le chargement. Il s'aperçut trop tard qu'il avait eu tort, car « de tous ceux qui viennent en grand nombre dans votre port, grecs et barbares, les Phasélites ont à eux seuls plus de procès que tous les autres ensemble <sup>(5)</sup> ». Le prêt était affecté sur 3000 amphores de vin de Mendé, le navire

---

<sup>(1)</sup> Ibid. 9.

<sup>(2)</sup> C. Everg. et Mnésib. 62.

<sup>(3)</sup> C. Boeotos II 52 : εἰς ὧν τινων μετὰλλων.

<sup>(4)</sup> C. Dionys. 48.

<sup>(5)</sup> C. Lacritos 2.

devait ramener à Athènes, les marchandises prises en échange, mais Androclès prétend que son débiteur n'a rien acheté pour le retour. C'est à un étranger établi à Marseille, à Protos que Demon a avancé une certaine somme <sup>(1)</sup>. Protos affrète un navire pour un voyage à Syracuse, en vue d'y acheter du blé et de le ramener à Athènes; mais ces Marseillais sont de véritables forbans: le capitaine Hégestrate cherche à faire couler le navire en pleine mer; son second, Zénothémis travaille à enlever la cargaison à Demon. Les parties dans l'affaire de Chrysippe contre Phormion sont tous des étrangers: Chrysippe et son frère, métèques, ont prêté à Phormion 2.000 drachmes pour un voyage au Bosphore, aller et retour; Phormion a encore emprunté 4.500 drachmes à Théodore le Phénicien; mais au lieu d'acheter à Athènes des marchandises pour 115 mines, il n'en a acheté que pour 5.500 drachmes. C'est encore un étranger que ce Lycon d'Héraclée <sup>(2)</sup>, qui périt d'une façon si tragique: son navire fut surpris, dans le golfe d'Argos, par des pirates; percé de flèches, il fut transporté à Argos et y mourut.

Parmi les commerçants, les étrangers paraissent dominer. Il y a cependant des Athéniens: tel paraît <sup>(3)</sup> être l'adversaire d'Apatourios, qui dit de lui-même: ma première occupation a été le commerce maritime et j'ai payé de ma personne assez longtemps. Il n'y a pas encore sept ans que j'ai cessé de naviguer et possédant quelque bien, je tâche de le faire valoir en prêtant à la grosse <sup>(4)</sup>. Mais lui aussi est victime d'étrangers, car

---

<sup>(1)</sup> C. Zenoth.

<sup>(2)</sup> C. Callip. 5.

<sup>(3)</sup> Il se pourrait qu'il fût aussi un étranger.

<sup>(4)</sup> C. Apat. 4.

Apatourios et son complice Parménion sont deux Byzantins qu'il a rencontrés au Pirée.

Un commerce développé ne va pas sans des institutions qui cherchent à distribuer le crédit. De plus, l'habitude de recourir à l'emprunt contribue encore à donner une activité spéciale à la banque. Nous avons rencontré, dans ce qui précède, de nombreuses mentions des banquiers Athéniens. La plupart appartenaient à la classe des affranchis et leur personnel se recrutait parmi les esclaves. Le plus célèbre est Pasion <sup>(1)</sup> qui devait sa fortune à ses maîtres, les banquiers Antisthène et Archestrata. Ceux-ci avaient été frappés de son activité et de son intégrité <sup>(2)</sup>, car « c'est une chose merveilleuse et rare, chez les hommes qui travaillent sur le marché et qui s'occupent du commerce de l'argent, que de paraître à la fois actif et honnête » <sup>(3)</sup>.

Les opérations étaient fort étendues : la principale était le prêt. Nous voyons Pasion, consentir au célèbre Timothée, le fils de Conon, des avances de fonds, et même quand Timothée veut dignement recevoir ses amis Jason et Alcétas, il fait chercher à la banque des tapis, deux coupes et une mine d'argent <sup>(4)</sup>. En général les prêts se font sur garantie, hypothèque ou gage. C'est ainsi que Timothée prétendait <sup>(5)</sup> qu'une certaine quan-

---

<sup>(1)</sup> pro Phorm. 43.

<sup>(2)</sup> Pasion, si on en croit le plaidoyer d'Isocrate, intitulé le *Trapézitique*, ne méritait guère cet éloge. Isocrate raconte de lui un fort vilain trait, mais peut-être faut-il renverser les rôles et s'en prendre au client même d'Isocrate. On trouve d'intéressants renseignements sur les banques d'Athènes et particulièrement sur Pasion dans un article de M. Perrot *Mémoires d'archéologie, d'épigraphie et d'histoire* Paris 1875 337.

<sup>(3)</sup> pro Phorm. 44.

<sup>(4)</sup> C. Timoth. 22.

<sup>(5)</sup> C. Timoth. 51.

tité de cuivre avait été consignée en gage pour un des prêts dont on lui réclamait le montant et le passage est intéressant par la mention qui y est faite des esclaves : qui donc, demande l'adversaire de Timothée, a apporté le cuivre dans les magasins de la banque ? Sont-ce des portefaix salariés ou des esclaves ? Lequel de nos esclaves ? Car mon père avait des esclaves pour recevoir les gages sur lesquels il prêtait <sup>(1)</sup>.

Le principal commis de Pasion fut d'abord un esclave, Kittos, dont il est question dans le *Trapézitique* d'Isocrate ; Kittos fut remplacé par un autre esclave, Phormion. Mais Pasion ne se limite pas aux ouvertures de crédit et aux prêts ; il fait encore d'autres placements : la fortune acquise par lui était énorme pour l'époque ; il aurait eu en biens fonds 20 talents ; les dépôts à la banque s'élevaient à 50 talents ; la banque rapportait un talent ; outre cela, il avait une fabrique de boucliers qui rapportait 100 mines. Pasion, devenu citoyen, se maria et eut deux fils, Apollodore et Pasiclès. Celui-ci était encore mineur : pour le temps de sa minorité, Pasion loua la banque et la manufacture pour la somme d'un talent et 40 mines <sup>(2)</sup> à son ancien commis, à l'esclave Phormion, auquel il avait donné la liberté. Bien plus, se sentant gravement malade, par son testament, il lui confia sa femme et en vue de faciliter le mariage, assigna à celle-ci une dot assez importante. Si singulières que paraissent ces dispositions testamentaires, elles sont d'un usage fréquent chez les banquiers d'Athènes et

---

(1) Cet adversaire était le fils aîné de Pasion, Apollodore. Il avait retrouvé dans les archives de la banque les traces de diverses créances, notamment contre Timothée et cherchait à les faire rentrer. Timothée admet que ces sommes ont été prêtées, mais affirme qu'elles l'ont été à d'autres personnes.

(2) 100 mines pour la banque, 40 mines pour la fabrique.

Démosthène n'a pas de peine à en réunir des exemples. Socrate, ancien esclave, lègue sa banque à son esclave et lui confie sa femme. Le banquier Soclès agit de même envers son esclave Timodemos. A Égine, l'esclave Hermée reprend les affaires et épouse la veuve du banquier Strymodore <sup>(1)</sup>.

Ce n'est pas seulement à Égine et à Athènes que les citoyens abandonnent à d'autres les affaires de banque : à Olbia, le banquier Polycharme, à un endroit de l'inscription pour Protogénès <sup>(2)</sup>, est simplement désigné comme « l'étranger ». La ville, en un moment de détresse, lui avait donné en gage les vases sacrés, τοῦ δὲ ξένου φέροντος ἐπὶ τὸν χαρακτῆρα, Protogénès remboursa la dette.

Il me semble que ces pages peuvent suffire pour le but que je m'étais proposé. Elles justifient nos statistiques : un nombre important de métèques, un nombre important d'esclaves, elles confirment ce résultat de nos calculs. De plus ces métèques, elles nous les montrent, intimement mêlés à l'activité commerciale dans Athènes. Les esclaves, elles nous les font voir partout, dans les emplois subalternes du commerce, dans l'atelier et dans l'usine. Les citoyens ne restent pas étrangers au commerce et à l'industrie. Mais l'emploi préféré qu'ils font de leur argent est le prêt. L'industrie ne tient qu'une place secondaire dans leur patrimoine; elle vient après la terre, après le commerce et le prêt.

Où sont se demandera-t-on, les pauvres, les petites gens? Dans la grande industrie, les esclaves. Dans le métier, les esclaves encore. Que reste-t-il aux hommes libres des classes inférieures? Le petit commerce sans

---

<sup>(1)</sup> pro Phorm. 29.

<sup>(2)</sup> Dittenberger Sylloge I<sup>2</sup> 226 l. 19.

doute; mais il est, en très grande partie, aux mains des étrangers et des esclaves encore <sup>(1)</sup>. Où sont donc les petites gens? Elles sont dans les métiers, où elles ont à soutenir la concurrence des esclaves; elles sont dans l'agriculture comme propriétaires cultivant leurs champs, ou comme locataires, ou enfin comme journaliers.

Sans doute, les prolétaires, les gens qui ne possèdent d'autre ressource que leur travail sont moins nombreux qu'ils ne sont dans beaucoup d'États modernes. Je rappelle les chiffres que j'ai établis tout à l'heure.

Où sont les petites gens? Il faut aller les chercher ailleurs que dans les plaidoyers et à qui pourrions-nous mieux nous adresser qu'au poète des classes populaires, à Aristophane? C'est pour ces petites gens qu'Aristophane écrit: il flagelle, il est vrai, leurs héros; mais les masses sont ainsi faites, elles se laissent prendre aux tirades déclamatoires, aux grossières flatteries de Cléon et d'Hyperbolos; malgré tout, elles les méprisent; malgré tout, l'instinct de l'opposition sommeille en elles; malgré tout, il y a en elles de l'enfant qui aime à casser ses jouets. L'écrivain, qui sait trouver le chemin de l'âme populaire et qui sait flatter son penchant à la révolte, est sûr de lui plaire. Elle l'applaudira, le portera aux nues, elle rira de ses charges virulentes, de ses travestissements grotesques, ce qui n'empêchera pas que demain, si Hyperbolos et Cléon sont candidats, ils seront élus. Eux aussi sont du peuple, ils pensent et parlent comme lui et c'est leur meilleur titre. Ni la dignité de la vie, ni le talent, ni les services rendus ne sauraient rivaliser avec celui-là. Un Cléon qui se démène en hurlant à la tribune sera toujours meilleur candidat qu'un

---

(1) Cf. infra, Livre I, Ch. VIII, les citations si décisives sur ce point du plaidoyer de Démosthène pour Euxithée contre Eubulide.

Aristide et même qu'un Périclès. Cette âme populaire, railleuse, insoumise, irrespectueuse, circule dans les comédies d'Aristophane : de là, son éternelle jeunesse, parce qu'il est éternellement vrai.

On ne se trompera donc pas en demandant à Aristophane ce qu'étaient, ce que pensaient, ce que faisaient les classes inférieures à Athènes, tout à la fin du V<sup>e</sup> siècle et au début du IV<sup>e</sup> : le public d'Aristophane appartient à peu près à la génération antérieure à celle de Démosthène. La distance qui les sépare est si courte qu'il est permis de n'en pas tenir compte.

Je viens de relire tout Aristophane et ce qui m'a le plus frappé, c'est cette poésie champêtre qui déborde pour ainsi dire de tous côtés. Voyez dans la Paix <sup>(1)</sup>, comme elle s'épanche : voilà bien le paysan « au coin de son feu où pétille un bois bien sec, coupé au cœur de l'été. » « Non ! rien n'est plus charmant, quand la pluie féconde nos semences que de causer avec un ami. » Et dans les Oiseaux <sup>(2)</sup> : « Aimable oiseau que je chéris entre tous, toi qui t'associes à tous nos hymnes, chanteur ami, rossignol, tu es venu, tu es venu te montrer à moi et me charmer par tes accents. Allons, toi qui modules, sur la flûte harmonieuse, des mélodies printanières, prélude aux anapestes, » et tout le reste du passage. Et dans les Nuées <sup>(3)</sup> : « Tu descendras à l'Académie, pour courir sous les oliviers sacrés, la tête ceinte de roseau blanc, avec un vertueux ami de ton âge, jouissant de tes loisirs et respirant le parfum de l'if et des pousses nouvelles du peuplier, heureux de voir le printemps renaître, heureux d'écouter les murmures du platane à l'ormeau. »

---

<sup>(1)</sup> 1130.

<sup>(2)</sup> 676.

<sup>(3)</sup> 1005.

Et ce ne sont là que quelques exemples : celui qui a écrit de pareils vers a senti battre le cœur de la mère Nature. Et cette foule qui encombre les gradins, de qui se compose-t-elle, si ce n'est de paysans qui ont vu se lever l'aurore sur leurs champs et leurs plantations de figuiers ou d'oliviers, qui ont respiré les douces senteurs du printemps, écouté dans les buissons les premiers chants du rossignol ?

Combien différente serait aujourd'hui, dans une de nos grandes cités, la poésie du théâtre populaire ! Pour passionner nos ouvriers, ce n'est point des joies de la campagne qu'il les faudrait entretenir : il faudrait leur parler des rudes travaux de l'usine, de la grève violente et sanglante, de leur foyer dans les galetas étroits, des réjouissances des villes, hélas, le cabaret, le bal de banlieue !

Et voulez-vous un témoignage plus décisif encore ? L'un des thèmes favoris du poète, ce sont les bienfaits de la paix. Va-t-il donc célébrer ce que nous appelons « la reprise des affaires », l'usine qui ouvre ses portes, les navires marchands qui s'alignent aux quais du Pirée ? Non ! Avant tout, la guerre est l'ennemie du campagnard, la paix est sa bienfaitrice. Dans les Acharniens, Dicéopolis gémit « sur les vignes coupées » et le chœur se lamente avec lui : « le dieu de la guerre incendie nos ceps, il répand brutalement le vin de nos vignobles » <sup>(1)</sup>. Tous ou presque tous sont des champs : Trygée, bon vigneron du dème d'Athmoné, dans la Paix ; dans les Nuées <sup>(2)</sup>, Strepsiade qui vivait « si heureux à la campagne d'une bonne vie vulgaire, sans gêne et sans souci, riche en abeilles, en brebis, en olives ». Même dans les

---

<sup>(1)</sup> 987.

<sup>(2)</sup> 43.



Guêpes <sup>(1)</sup>, Philocléon rappelle à son fils cet épisode de son enfance : « Ne te souviens-tu pas qu'un jour je te surpris volant des raisins? Je t'attachai à un olivier et te déchirai la peau de coups vigoureux. » Et jusqu'à Praxagora, dans l'Assemblée des Femmes, doit son talent de parole à cette circonstance : « à l'époque, où les habitants de la campagne cherchèrent un refuge dans la ville, j'habitai sur le Pnyx avec mon mari, et là, j'appris à parler en écoutant les orateurs <sup>(2)</sup> » et dans cette pièce encore, ce citoyen qui ayant vendu ses raisins, la bouche toute pleine de pièces de cuivre, s'en allait au marché pour acheter de la farine.

Par cette prédominance de la vie agricole, s'expliquent les moqueries si fréquentes à l'adresse d'Euripide dont la mère aurait vendu des légumes au marché et le mépris avec lequel le poète signale à son public de paysans Hyperbolos <sup>(3)</sup>, le marchand de lanternes, Lysiclès <sup>(4)</sup>, le marchand de moutons, Cléon, le marchand de cuirs <sup>(5)</sup>.

Mais il n'y a pas que des paysans cultivant la terre, dans le public d'Aristophane : « dès que le coq chante, chacun saute du lit, forgerons, cordonniers, corroyeurs, potiers, marchands de farine, baigneurs, fabricants de boucliers et de lyres » <sup>(6)</sup>. Et dans la Paix, Trygée invite les Grecs à tirer de l'autre, l'aimable Paix : « allons, laboureurs, marchands, ouvriers, artisans, étrangers domiciliés ou non, esclaves, venez ici ». Cependant, remarquez-le bien, quand il s'agit de se mettre à l'œuvre,

---

<sup>(1)</sup> 449.

<sup>(2)</sup> 248.

<sup>(3)</sup> Paix 690.

<sup>(4)</sup> Equ. 130.

<sup>(5)</sup> Cf. Frohberger de opificum condicione 20.

<sup>(6)</sup> Av. 489.

ce sont les laboureurs qui font tout <sup>(1)</sup>, et Trygée se flatte d'avoir délivré des maux les plus cruels et l'artisan et le laboureur.

Il n'y a pas que les gens de métier, il y a aussi les boutiquiers : la femme qui, dans les Thesmophoriazousai, vit de la vente des couronnes de myrte qu'elle fabrique, les cabaretières qui, dans les Grenouilles, reconnaissent en Dionysos le coquin qui a dévoré leurs marchandises et pour tout paiement, se met à rugir et à jeter des regards terribles <sup>(2)</sup>, et dans Lysistrata <sup>(3)</sup>, les marchandes d'œufs, d'ail et de légumes, cabaretières et boulangères qui, à l'appel de Lysistrata, se jettent sur le magistrat et le rouent de coups.

Mais, gens de métier, boutiquiers et revendeurs ne forment qu'une minorité; dans l'Assemblée des Femmes, la prédominance de l'élément rural se révèle clairement : quand Praxagora aura réalisé ses plans, partagé tous les biens, le pauvre ne sera plus forcé de travailler; mais qui labourera? demande Blebyros. Les esclaves, répond Praxagora <sup>(4)</sup> et pas un mot des métiers, sauf pour les vêtements : les hommes useront d'abord ceux qu'ils ont, puis leurs femmes leur en tisseront d'autres <sup>(5)</sup>.

Je donne, si je puis le dire, une dernier coup de sonde dans la société athénienne, telle que les livres nous la font connaître. Nous prendrons comme champ de notre expérience les œuvres de Xénophon. Je trouve dans les Memorabilia deux passages intéressants. D'abord, l'entretien de Socrate avec Aristarque <sup>(6)</sup>. Les troubles

---

<sup>(1)</sup> 540.

<sup>(2)</sup> Gren. 549.

<sup>(3)</sup> Lys. 457.

<sup>(4)</sup> 604.

<sup>(5)</sup> 651.

<sup>(6)</sup> II 7.

intérieurs, qui désolèrent la cité à la fin de la guerre du Péloponèse, avaient jeté dans la misère ou dans la gêne, de nombreuses familles. De celles-là, était la famille d'Aristarque. Il avait dû recueillir plusieurs de ses parentes; ses terres ne lui rapportaient plus rien; ses maisons de ville ne se louaient plus. Aucun moyen de se faire de l'argent, soit en vendant des meubles, soit en contractant un emprunt. Aristarque, tout désolé, rencontre Socrate et celui-ci lui cite un certain nombre d'Athéniens qui réussissent à vivre par leur travail. Pourquoi Aristarque ne ferait-il pas faire aux personnes libres qu'il nourrit chez lui ce que Césamon fait faire à ses esclaves? Nausicydès fait de la farine, Cyrébos fait du pain, Déméas de Colytte des chlamydes, Ménon des chlanides, la plupart des Mégariens des exomides. Oui, par Jupiter, s'écrie Aristarque, mais ces gens-là achètent des esclaves barbares qu'ils forcent de travailler à leur gré, tandis que moi, j'ai affaire à des personnes libres, à des parentes. Et Socrate de le reconforter et de l'amener enfin aux énergiques résolutions.

Non moins intéressante est la conversation de Socrate avec son vieil ami Euthère <sup>(1)</sup>, encore une victime de la guerre. Il a perdu les biens qu'il avait au-delà des frontières, sans doute dans une clérouchie; son père ne lui a rien laissé en Attique et il est forcé de faire œuvre de ses mains pour gagner le nécessaire. Euthère est donc réduit à la condition de journalier. Socrate ne l'en blâme pas, mais on sent que cette situation n'est pas ordinaire : ce n'est point celle qui convient à un citoyen et Socrate l'engage à s'assurer un avenir meilleur.

Ouvrons maintenant l'Économique et le tableau de la société athénienne sera complet. Socrate développe magnifiquement les mérites de l'agriculture : elle est

---

(1) II 8.

une « source de plaisir, de prospérité pour la maison et d'exercice pour le corps. Elle est la mère et la nourrice des autres arts; dès que l'agriculture va bien, tous les autres arts fleurissent avec elle. Il n'y a, pour un honnête homme, ni de profession, ni de métier au-dessus de l'agriculture, qui procure aux hommes le nécessaire.... Dans tous les États, c'est la profession la plus honorée, parce qu'elle donne à la société les citoyens les meilleurs et les mieux intentionnés.... Elle est le plus beau, le meilleur et le plus agréable genre de vie ».

Voilà de bien vieilles paroles, mais toujours vraies, et il est bon de les relire. Après tant de siècles et sous notre ciel brumeux, nous sentons, comme Xénophon et comme son maître, les charmes de la campagne « qui tend généreusement les bras à celui qui veut lui demander ce qu'il faut, qui fait à chacun un accueil généreux » et nous voyons autour de nous se former, dans le travail fortifiant des champs, des corps robustes et des âmes saines. Nous voyons, nous aussi, que « pâturage et labourage sont les deux mamelles de l'État ». Pour beaucoup, ce sont là aujourd'hui des lieux communs; pour l'antiquité à coup sûr, c'étaient des vérités évidentes. Pour le moment, elles nous intéressent surtout par les faits qu'elles nous apportent : l'agriculture est encore la première, la principale source de la richesse.

Parmi les documents les plus précieux que nous possédions pour la connaissance de la vie économique dans l'ancienne Grèce, se trouvent quelques inscriptions. Nous ne les utiliserons ici que pour le point spécial qui nous occupe : nous leur demanderons seulement de nous dire dans quelles proportions les différentes classes d'habitants étaient représentées parmi les entrepreneurs, les ouvriers et les marchands employés, à diverses époques, aux travaux publics.

Pour commencer par les plus anciennes de ces inscrip-

tions, nous interrogerons, en premier lieu, celles qui sont relatives à l'Érechtheion d'Athènes (<sup>1</sup>). Elles ne contiennent guère que des noms d'ouvriers. Les marchands cités sont au nombre de deux seulement; un seul adjudicataire, *μισθωτής*. Nous grouperons les ouvriers, d'après leurs professions, comme ils le sont d'ailleurs dans l'inscription elle-même (<sup>2</sup>).

---

(<sup>1</sup>) Elles sont citées plus complètement, infra, Livre II, Ch. VII Les travaux publics.

(<sup>2</sup>) L'inscription observe en général des règles très précises pour la désignation des individus.

A. Les Athéniens : le nom est accompagné de l'indication du dème. Je ne connais qu'un seul cas où le nom du père ait été ajouté : *Λυσίας Ἀλκίππου Κηφισ*. CIA IV p. 149.

B. Les métèques : le nom suivi de l'indication du dème que l'individu habite.

C. Les esclaves : le nom suivi du nom du propriétaire. Je ne crois pas en effet douteux que les individus ainsi désignés ne soient des esclaves. On s'en convaincra, je pense, par un seul coup d'œil jeté sur le tableau des équipes de *λιθοργοί*. Cfer d'ailleurs CIA II 959 où M. Koehler MAI reconnaît des esclaves dans les individus désignés parmi les matelots.

D. Il existe une dernière catégorie; celle des noms qui figurent seuls, sans aucune indication complémentaire.

Parmi eux, il en est qui sont identiques à des noms cités ailleurs comme appartenant à des métèques ou à des esclaves. On peut donc admettre comme une règle générale que les noms des citoyens athéniens sont toujours accompagnés du démotique; il y a cependant quelques exceptions.

Il est d'autres noms enfin qui ne se représentent pas ailleurs et d'après ce que je viens de dire, il y a toute chance que, dans ces cas-là, nous nous trouvions devant des métèques ou des esclaves.

|                                                                                   | Athéniens | Métèques           | Esclaves          | Douteux                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            |
|-----------------------------------------------------------------------------------|-----------|--------------------|-------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Μανῶνες,<br>ὑπουργοί                                                              | 5         | 8                  | 1                 | Apollodoros, Medos,<br>Prepon <sup>(1)</sup> , Cephisodorus <sup>(2)</sup> , Spodias,...<br>αιος <sup>(3)</sup> , Conon, Sindron <sup>(5)</sup> , Mammanos,<br>Philostratos, Lysanias <sup>(6)</sup> , Cerdon <sup>(7)</sup> ,<br>Aischines <sup>(8)</sup> , Icaros, Nicostratos, Cléon,<br>E[υ..]ιος, Timocrates.<br><br>Croisos <sup>(11)</sup> , Gerus, Mikion. |
| Travailleurs de<br>la pierre, λιθοργοί                                            | 11        | 12                 | 15 <sup>(4)</sup> |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |
| Ouvriers assembleurs et ouvriers<br>du bois, τέκτονες,<br>ξύλοργοι <sup>(9)</sup> | 4         | 6 <sup>(10)</sup>  | 1                 |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |
| Sculpteurs et ciseleurs                                                           | 3         | 5                  |                   |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |
| Ornemanistes,<br>γαλκᾶς ἐργαζομένοι                                               | 1         | 8 <sup>(12)</sup>  |                   |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |
| Orfèvre                                                                           |           | 1                  |                   |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |
| Marchands                                                                         |           | 2                  |                   |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |
| Adjudicataire,<br>μισθωτής                                                        |           | 1                  |                   |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |
| Total :                                                                           | 24        | 40 <sup>(13)</sup> | 17                |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |

(<sup>1</sup>) Medos, Prepon, Apollodoros, figurent sans aucune note complémentaire dans 324 fr. a col. I, l. 1-61. Il est probable qu'il s'agit de trois métèques expressément désignés comme tels dans la même inscriptions sous la qualification de ὑπουργοί.

(<sup>2</sup>) Parmi les λιθοργοί, nous trouvons Cephisodoros, métèque. C'est peut-être le même que celui-ci.

L'inscription de l'Érechtheion ne nous fait connaître qu'un petit nombre de marchands. Ils sont plus nombreux dans les inscriptions d'Éleusis. Parmi eux, figurent des Athéniens, des métèques, des individus insuffisam-

---

(<sup>3</sup>) Nom incomplet, comme encore, plus bas, Ε(υ...)ιος.

(<sup>4</sup>) Sindron, sans plus, 324 fr. a col. I, l. 1-61 pourrait s'identifier avec Sindron, esclave de Simias, qui figure parmi les λιθουργοί.

(<sup>5</sup>) Parmi ces 15 : ...τος Φιλοκλέους, peut-être Κροῖσος Φιλοκλέους, le même que celui qui figure parmi les τέκτονες IV p. 149 l. 23.

(<sup>6</sup>) Probablement le même que Lysanias métèque, dans IV p. 151 l. 5.

(<sup>7</sup>) Un esclave de ce nom dans les ὑπουργοί.

(<sup>8</sup>) Les six noms qui suivent sont empruntés aux équipes de canneleure, 324.

(<sup>9</sup>) Le métier de τέκτων et celui de ξυλουργός ne sont pas les mêmes. Le τέκτων est l'ouvrier qui assemble les charpentes ou même les maçonneries. Je les réunis parce que plusieurs τέκτονες figurent aussi dans l'inscription sous le titre de ξυλουργοί.

(<sup>10</sup>) Parmi les ouvriers métèques, ouvriers du bois, je trouve Manis déjà compté parmi les ὑπουργοί.

(<sup>11</sup>) Ces trois noms, Croisos, Gerus, Mikion, sont cités sans aucune désignation complémentaire.

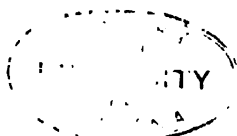
Un métèque du nom de Croisos figure parmi les ὑπουργοί. D'autre part, le seul esclave que comprend la catégorie des ouvriers du bois est Croisos, esclave de Philoklès IV p. 149 l. 23.

Un esclave du nom de Gerus, dans les λιθουργοί.

Parmi les six métèques de cette catégorie d'ouvriers, il y a deux métèques du nom de Mikion.

(<sup>12</sup>) Parmi les huit métèques, est compris encore une fois Manis, décidément un homme à tout faire et le métèque Nésis déjà compté parmi les ciriers.

(<sup>13</sup>) Je tiens compte des doubles emplois pour Manis et Nésis et réduis le chiffre de 48 à 40.



ment désignés. Assez fréquemment, on s'en tient au nom seul. C'étaient probablement de trop petites gens pour qu'il parût nécessaire de les désigner plus ample-ment. Je croirais volontiers, d'ailleurs, que parmi les individus de cette catégorie, il y a bon nombre d'esclaves. Ils attestent, tous ensemble, l'existence d'un commerce de détail assez développé; cependant, il y a aussi, parmi eux, des hommes de métier qui vendent le produit de leur travail.

C'est surtout au point de vue de l'industrie que nous avons à étudier les inscriptions d'Éleusis. La première CIA II 834<sup>b</sup> et IV 2 (= Temple) renferme les comptes des travaux effectués au sanctuaire d'Éleusis et à l'Éleu-sinion à Athènes pendant plusieurs prytanies de 329/28. La seconde CIA II 834<sup>c</sup> (= Portique), de 317-307, est le compte relatif à l'exécution du Portique de Philon. Voici le tableau que l'on peut former à l'aide de ces documents; le premier chiffre est celui de l'inscription du Temple, le second est celui de l'inscription du Portique :

|             | Entrepreneurs<br>ou plus exactement<br>Adjudicataires. | Ouvriers ou<br>Entrepreneurs. | Marchands.         | Total.             |
|-------------|--------------------------------------------------------|-------------------------------|--------------------|--------------------|
| Métèques :  | 8,3                                                    | 9,2                           | 13,4               | 39                 |
| Athéniens : | 3,2                                                    | 6,6                           | 16,3               | 36                 |
| Étrangers : | 1,0                                                    | 1,0                           | 5,5                | 12                 |
| Esclaves :  |                                                        |                               | 2 ? <sup>(1)</sup> | 2                  |
| Douteux :   | 5,0                                                    | 22,0                          | 22,8               | 57 <sup>(2)</sup>  |
| Total :     | 22                                                     | 46                            | 78                 | 146 <sup>(3)</sup> |

<sup>(1)</sup> II 2 834<sup>b</sup> col. I l. 74, achat παρ' Ἀπρίμου, Μάγου; de même col. II l. 48, παρὰ Σωτηρίδος Ἄπριος. Sont-ce des esclaves ?

<sup>(2)</sup> Le nombre des cas douteux est considérable. Je n'ai compris parmi les métèques que les individus dont le nom est accompagné



Ici encore dans nos classifications <sup>(1)</sup>, nous suivons d'aussi près que possible les inscriptions. Le premier groupe comprend les adjudicataires qui, pour un prix fait, ont repris l'exécution d'une partie des travaux ou une fourniture de matériaux <sup>(2)</sup>. Le deuxième groupe comprend les individus auxquels un paiement a été effectué pour l'exécution d'un travail déterminé. Exemple II 2 834<sup>b</sup> Col. 2, l. 53. Je range aussi dans cette catégorie quelques individus cités dans des passages fort mutilés, comme ayant reçu un paiement sans qu'on puisse dire pour quelle cause.

Parmi les ouvriers occupés sur le chantier, pas d'esclaves appartenant à des particuliers <sup>(3)</sup>; on se rappelle d'autre part le chiffre que nous avons constaté pour les travaux de l'Érechtheion : il peut s'en cacher dans des mentions assez nombreuses, où la nature du travail et les paiements faits ne sont pas accompagnés du nom de l'ouvrier <sup>(4)</sup>. Mais nous trouvons dans nos

---

de l'indication du dème οἰκῶν ἐν. Il y a assez bien de cas, surtout dans l'inscription du Portique, où le nom est suivi seulement de la désignation de la profession : il se pourrait fort bien que nous fussions encore en présence de métèques. Cf. une inscription publiée par E. Ziebarth MAI 1898 et relative aux vainqueurs de Phylé et de Munychie : elle accorde l'isotélie à un certain nombre d'individus désignés par leur profession, sans indication du dème où ils habitent. Voir aussi Dittenberger Sylloge<sup>2</sup> 587, les notes et spécialement p. 299 n. 57.

<sup>(1)</sup> Il se peut qu'il y ait quelques doubles emplois qui grossissent ce total de quelques unités.

<sup>(2)</sup> Sur le sens du mot μισθωτής, cf. infra, Livre III, Ch. II.

<sup>(3)</sup> Cependant voir IV 2 834<sup>b</sup> col. I l. 23 : τροφή τῶ παιδὶ τῷ Κηφισοδώρου τοῦ τὰ—.

<sup>(4)</sup> Un exemple IV 2 834<sup>b</sup> p. 202, l. 33 : τέκτοσιν τρισὶν τοῖς τὴν πάροδον τοῦ τέλους ἀποκεραμύσασιν καὶ τοὺς θρ[...θ]εῖσιν, μισθός κ. τ. λ.

deux inscriptions des esclaves publics δημοσίοι; probablement la propriété du sanctuaire. Ils sont au nombre de 17, dans l'inscription du Temple : II 2. Col. I, l. 70, on achète pour eux 17 chapeaux et Col. I, l. 4, on porte en compte leur nourriture à raison de 3 oboles par jour <sup>(1)</sup>.

Dans l'inscription du Portique, le nombre n'est pas certain : on leur achète l. 45 vingt-huit objets qui ne sont pas plus amplement désignés, dans l'état actuel de l'inscription.

Ce qui est plus curieux encore, c'est la mention qui figure dans l'inscription du Portique, l. 28 : quand les journaliers de Mégare étaient sur le point de venir « (α) ὅτε οἱ ἐγ Μεγάρων μισθωτοὶ ἐμελλον ἥξειν ἐπὶ τ — ». L'inscription du Temple contenait déjà des mentions fréquentes de paiements effectués à des ouvriers non désignés par leurs noms ; il se peut, comme je l'ai dit que, parmi eux, il y ait des esclaves, mais ces μισθωτοί, venus de Mégare <sup>(2)</sup>, sont-ils des hommes libres ? La question peut être considérée comme douteuse. En effet, l. 57 nous lisons « à Aristocratos de Trézène, pour avoir fait le marché », pour avoir fourni des vivres aux esclaves publics : salaire, 8 drachmes, 3 oboles par mois », l. 58 à un autre Trézénien, 108 drachmes, 2 oboles ; puis « à un autre épistate des mercenaires pendant 5 mois, à Chrémon de Mégare, salaire, 41 drachmes, 4 oboles pour cinq mois. » Nous savons par 834<sup>u</sup> que les δέμοσιοι avaient à leur

---

(1) Portique : δημοσίοι Ἐλευσινόθεν. L. 44 : μετὰ Μυστήρια, πρὶν ἔλθειν τοὺς δημοσίους Ἐλευσινόθεν, μ[ισθωτοῖς].

(2) δημοσίοις τροφῇ[ς] [ἀνδρά]σ[ι]ν δέκ[α] ἐπτὰ καὶ τ[ῷ] ἐπιστάτῃ τῇ[ς] ἡμέρ[ας] τῷ ἀνδρὶ (3 oboles).

(3) l. 57 : ἀγοράζοντι τοῖς δημοσίοις Ἀριστοκρίτῳ Τροζηνίῳ μισθός, (8 drachmes 2 ob.). τοῦ μηνός | ...]ογενεὶ Τροζηνίῳ μισθός ὁ ἴσος (108 dr. 2 ob.). ἐτέρῳ ἐπιστάτῃ τῷ μ[ισθωτῶν]... πέντε] μηνῶν Χρέμωνι Μεγαρεὶ γίγνεται μισθός (41 dr. 4 ob.).

tête un épistate : ce Chrémon de Mégare est l'épistate des mercenaires mégariens dont l'inscription annonce l'arrivée plus haut l. 28. L'identité de la fonction est-elle une preuve de l'identité de la condition de ceux vis-à-vis desquels cette fonction s'exerce ? On pourrait être induit à le croire par le rapprochement des démosioi et des misthotoi pour des dépenses du même genre, soldées toutes en mains d'étrangers.

Quoi qu'il en soit de la condition de ces travailleurs mégariens, on sera frappé de cette demande de bras faite par Athènes à l'étranger et rien n'est plus décisif pour montrer le peu d'importance que possédait l'industrie du bâtiment <sup>(1)</sup>.

Nous recueillerons à cet égard d'autres indices plus probants : la division de l'entreprise en lots minimes, le mode de paiement, la fourniture par les administrations des matériaux de construction, etc. Pour le moment, je ne relève que le chiffre relativement faible des citoyens athéniens employés aux travaux publics ; mais du moins, en règle générale, Athènes, grâce à ses métèques et aux esclaves, se suffit à elle-même. Il n'en est pas ainsi pour des cités de moindre importance. Cette dépendance vis-à-vis de l'étranger et par conséquent l'insignifiance de l'industrie locale nous apparaîtront clairement dans les travaux d'Épidaure. L'inscription de l'Asclepieion porte 43 noms d'entrepreneurs ; pour les deux premières années seulement (l. 3-30), les ethniques sont indiqués : je

---

(1) Nous trouvons encore parmi les adjudicataires dans 834<sup>b</sup> II, 2 un Béotien Phérécléides, un métèque de Corinthe ?, Philocles οἰκῶν ἐν Κορίνθῳ, un Cnidian Sophocles, qui a repris une fourniture. Cf. Dittenberger Sylloge<sup>2</sup> II p. 296 n. 30. Dans 834<sup>b</sup> IV 2, parmi les marchands, 1 Samien, 1 Corinthien, 2 Béotiens, 1 Mégarien et Diocleidas, Μεγαρικός. Voir la note 73 de Dittenberger. Cf. enfin, Livre II, Ch. VII Les travaux publics.

compte 1 Épidaurien, 5 Corinthiens, 1 Crétois, 1 Stymphalien, 2 ou 3 Argiens,; car l. 22 le nom n'est pas conservé et il se pourrait que cet Argien fût l'un de ceux qui avaient déjà paru plus haut. Dans l'inscription du Tholos, sur 33 noms, je relève : 3 Tégéates, 1 Athénien, 4 Argiens, 1 Parien, 1 Trézénien.

Ce qui marque mieux encore à quel point l'administration d'Épidaure est tributaire de l'étranger, ce sont les indemnités pour frais de séjour ou de déplacement qu'elle paye aux entrepreneurs venus du dehors. Ce sont des Athéniens qui reçoivent 4 drachmes pour frais de voyage ἐξόδιζ, des Argiens 2 drachmes, des Tégéates 2 ou 3 drachmes, des Trézéniens 4 drachmes, des Pariens 4 drachmes. Deux Argiens reçoivent 4 drachmes pour frais de séjour σιτηρέσιον. Dans l'inscription du Tholos, 15 individus sont cités avec la seule mention d'indemnités de ce genre touchées par eux; il en est aussi attribué à des entrepreneurs qui en outre reçoivent paiement de leurs travaux. Ces allées et venues montrent le peu de ressources que la ville fournit aux constructeurs. Ils sont contraints de se rendre au dehors pour leurs approvisionnements, peut-être même pour le recrutement de leur personnel. Épidaure est encore obligée, tant est grande sa pénurie de bras et d'outillage, d'entretenir tout un personnel de hérauts et de messagers, Κάρυκες καὶ ἄγγελοι, qu'elle expédie un peu partout, dans les villes les plus proches à Hermione, Trézène, Corinthe, Némée et aussi à Athènes et à Tégée. Elle recourt aussi aux offices des hérauts des villes étrangères, probablement pour adresser ses appels aux soumissionnaires : ainsi le héraut d'Hermione (l. 273) reçoit 3 oboles Κάρυκι ἐν [Ε]ρμιόνη.

A Delphes, même dépendance vis-à-vis de l'étranger. Dans les comptes des naopes (355 à 325) (1), je relève une

---

(1) Bourguet BOH XX 1896 197.

somme payée pour des travaux faits à Corinthe (20 mines); ce sont des Tégéates qui transportent des pierres à Delphes (3 talents) <sup>(1)</sup>. L'extraction des pierres est payée la même année <sup>(2)</sup> à un Béotien, Athanogeiton, 10 mines; à un Argien, Nicodamos, 2 mines, 11 statères; à un Béotien, Capon, 2 mines, 27 statères; à un Corinthien, Archétimos, 1 mine, 13 statères, 1 drachme; à un Béotien, Isménias, 3 mines, 20 statères, 1 drachme; à un Corinthien, Damostratos, 1 mine, 13 statères, 1 drachme. Le transport des pierres par mer à un Corinthien, Chairolas, 1 talent, 1 mine, 25 statères, 1 drachme; transport à Delphes à un autre, Agathonymos, 7 mines, 22 statères. Je note encore Nicodamos qui enlève les décombres, 20 statères, fournit le modèle des mufles de lion, 17 statères; un seul Athénien qui fournit le modèle d'une étoile, Céphalon, 4 statères, 1 drachme <sup>(3)</sup>. Enfin les frais de voyage deux fois payés à Cheris pour aller citer les cautions d'Héréas. Même situation à l'époque de Damocharès <sup>(4)</sup>; cette année-là (338), on a décidé de faire effectuer certains travaux à un cratère *κατήρ* et à un *περιαντήριον*, bassin aux lustrations, que l'on croit appartenir à l'offrande faite par Crésus <sup>(5)</sup>. Douze entrepreneurs ont été appelés à Delphes : les six premiers viennent d'Athènes, Ἀθηναίην; parmi les six autres, il en est deux qui sont portés comme Athéniens et quatre comme Corinthiens. Ils sont restés douze jours à Delphes et ont reçu une indemnité de nourriture de 3 oboles par

---

<sup>(1)</sup> l. 46. Le talent = 60 mines. La mine = 35 statères. Le statère = 2 drachmes. La drachme = 6 oboles.

<sup>(2)</sup> l. 93.

<sup>(3)</sup> Les ethniques des entrepreneurs ne sont pas indiqués dans les premières lignes.

<sup>(4)</sup> BCH 1898 477.

<sup>(5)</sup> Hérod. I 51.

jour. Un autre fragment des mêmes comptes <sup>(1)</sup> est relatif à ce travail et note des paiements faits à Theomnestos de Sicyone et à Aglaophanios d'Athènes <sup>(2)</sup>.

La suite du premier fragment concerne d'autres travaux faits à des édifices τοῖς δὲ τ[η]ς [δολοθήκης] ἐργῶναις καὶ τῆς στοᾶς... Six entrepreneurs sont nommés : 1 Athénien, 1 Tégéate, 4 Argiens. Eux aussi ont reçu une indemnité quotidienne, εἰς σιτηρέσιον, de 3 oboles.

De même encore à Délos, Comptes de 279 <sup>(3)</sup>, parmi les entrepreneurs occupés au temple, nous trouvons un Carystien, un Parien, un Thébain, un habitant de Sériphos, etc.

Nous avons dans ce qui précède recueilli des faits nombreux et divers et il est possible que le lecteur, trompé par cette diversité même, n'aperçoive pas distinctement la place que chacun de ces faits occupe dans l'ensemble. Je vais donc m'efforcer de les reprendre afin de leur assigner leur vraie valeur.

De tous les faits que j'ai réunis, le plus frappant est la prédominance de la vie agricole en Attique au V<sup>e</sup> siècle et au IV<sup>e</sup> siècle.

Le deuxième fait, c'est le grand mouvement d'argent sous forme de prêts.

Le troisième fait, l'existence d'un commerce étendu, mais qu'il faut se garder d'exagérer.

Le quatrième, l'industrie exercée sous la forme du métier et aussi, mais plus exceptionnellement, sous celle de la fabrique.

Enfin, dans la banque, le commerce, l'industrie, les étrangers et les esclaves ont le pas sur les citoyens.

---

<sup>(1)</sup> BCH 1898 486.

<sup>(2)</sup> Lequel figure parmi les douze entrepreneurs appelés à l'adjudication.

<sup>(3)</sup> Citée infra Livre II, Ch. VII.

## CHAPITRE VII.

### L'industrie dans les diverses classes de la population.

*(Suite.)*

Un fait important est résulté des chapitres qui précèdent : l'industrie est spécialement exercée par des étrangers et par des esclaves et quand je parle de l'industrie, je l'entends aussi bien sous la forme prédominante du petit atelier que sous la forme de la fabrique ou de l'usine. Ce fait nous est apparu spécialement à Athènes, mais il n'est pas dû à des circonstances propres à cette ville. S'il y a pris un développement mieux marqué qu'ailleurs, la cause en est dans une prospérité plus grande, un mouvement d'affaires plus intense. Cette situation est générale et elle se produit partout où le commerce et l'industrie sont devenus des facteurs de la vie sociale et l'un de leurs premiers effets, le plus notable, est l'accroissement apporté à ces deux classes d'habitants : étrangers et esclaves.

Je me propose dans ce chapitre de considérer de plus près ce phénomène et de rassembler quelques éléments qui n'ont pu trouver place plus tôt. Ces éléments se groupent d'eux-mêmes en deux catégories, suivant qu'ils concernent les étrangers ou les esclaves.

#### I.

Nous aurons à étudier plus tard, dans son ensemble, la politique des états vis-à-vis de l'industrie; il en est

cependant un point qu'il est utile d'aborder dès à présent, je veux dire la politique suivie à l'égard des étrangers. Les hommes d'état sont unanimes à considérer la présence d'un grand nombre d'étrangers comme la condition même de la prospérité commerciale et industrielle. Il ne s'agit pas seulement d'étrangers qui, semblables à des oiseaux de passage, apparaissent à la belle saison et disparaissent au mauvais temps. Il s'agit surtout d'étrangers établis à demeure, qui ont quitté leur patrie sans esprit de retour et ont assumé des devoirs vis-à-vis de la cité qu'ils se sont choisie et reçoivent d'elle certains avantages ou certaine protection.

Solon, le premier des législateurs athéniens, s'efforça ✓ de favoriser les progrès de l'industrie et du commerce. Avant lui, ils étaient trop insignifiants encore pour que l'on songeât à écrire des lois en leur faveur et la principale mesure qu'il prit est bien caractéristique. D'après Plutarque <sup>(1)</sup>, il donna la cité à tous ceux qui consentaient à abandonner leur pays sans esprit de retour et à se fixer à Athènes pour y exercer quelque industrie. On songe à Colbert ou à Pierre-le-Grand, faisant venir à grand frais, de l'extérieur, des hommes de métier. Thémistocle, puis Périclès suivent la même politique. Dans d'autres villes aussi, on s'efforce d'appeler les étrangers. On raconte que les Épidamniens <sup>(2)</sup> accordaient à quiconque la désirait l'autorisation de se fixer chez eux, apparemment dans le but de développer leur commerce et leur industrie. Polycrate employait les mêmes procédés : il attirait les travailleurs à Samos, par l'appât de gros salaires <sup>(3)</sup>. Et Aristote <sup>(4)</sup> porte ce témoi-

---

(1) Solon 24.

(2) Élien III 16.

(3) Ath. XII 540 D.

(4) Polit. III 3, 2.



gnage important : « autrefois les ouvriers τὸ βάναιον, se recrutèrent parmi les esclaves ou les étrangers et il en est encore de même aujourd'hui pour la plupart d'entre eux ». L'auteur du Traité de la République des Athéniens écrit que la ville a besoin de métèques pour le grand nombre des métiers et pour la marine <sup>(1)</sup>.

Xénophon <sup>(2)</sup> consacre tout un chapitre aux moyens d'augmenter le nombre des métèques : il vient de faire ressortir tous les avantages que présentent le sol et le climat de l'Attique ; mais il semble que les Athéniens ne puissent à eux seuls tirer de ces avantages naturels tout le profit qu'ils offrent ; car immédiatement après, il conseille de faire appel aux métèques. Il y voit un magnifique revenu, attendu que les métèques, en se nourrissant eux-mêmes et en procurant aux villes de grands avantages, ne perçoivent rien et nous payent au contraire le droit de domicile. Il faut donc les attirer par une grande bienveillance et pour cela, prendre diverses mesures, les dispenser du service militaire qui « est pour eux un grand danger et c'est également une grande affaire de quitter leur métier et leur maison ». « En outre nous avons à l'intérieur des murs beaucoup d'emplacements vides de maisons, si la ville concédait à quiconque y ferait bâtir le droit de propriété, quand il le demanderait et en paraîtrait digne, beaucoup plus d'étrangers désireraient habiter Athènes. Enfin, si nous avions des patrons de métèques comme nous avons des patrons d'orphelins et si l'on accordait une récompense à celui qui réunirait le plus de métèques, ce

---

(1) Rep. Ath. I. Διότι δέεται ἡ πόλις μετοίκων διὰ τε τὸ πλῆθος τῶν τεχνῶν καὶ διὰ το ναυτικόν. Διὰ τοῦτο οὖν καὶ τοῖς μετοίκοις εἰκότως τὴν ἰσηγορίαν ἐποιήσαμεν.

(2) Revenus II.

serait un moyen sûr de se concilier leur sympathie et, selon toute apparence, tous ceux qui n'auraient point ailleurs le droit de cité voudraient devenir métèques à Athènes et augmenteraient ainsi les redevances ».

Deux courants amènent la population étrangère : l'un vient des pays grecs ; l'autre, des pays barbares. Bon nombre d'entre les métèques étaient des hommes libres qui avaient quitté leur cité natale et étaient venus s'installer à Athènes. Bien des causes ont provoqué cette émigration à l'intérieur de la Grèce. Je place en première ligne la violence des luttes politiques. La tolérance est une vertu ignorée des anciens. Un triomphe électoral a, comme suite obligée, des condamnations rigoureuses, la mort, le bannissement, la confiscation. Le champ de bataille heureusement est de ceux dont on peut s'enfuir sans honte aucune, en abandonnant son bouclier. Il fait bon, quand on est du nombre des vaincus, de se trouver de l'autre côté de la frontière.

Il y a lieu aussi, me semble-t-il, de tenir ici, comme ailleurs, un large compte du facteur économique. Il opère, sous nos yeux, et détermine l'émigration des campagnards vers les villes. D'autre part, si nous envisageons son action, pour un pays dans son ensemble, il retient les Français chez eux. Ne peut-on pas dire que la productivité du capital est une des causes principales de la fixité de la population ? Voyez l'artisan errant de l'époque homérique : pour faire fructifier son capital, il est obligé d'aller offrir ses services de village en village. Plus tard, voyez ces Grecs affluant de toute part à Athènes, à Délos, à Rhodes : ils attestent d'abord l'existence de relations commerciales étroites entre le lieu de leur résidence et leur cité natale ; ils attestent surtout que la vie économique s'est concentrée sur quelques points, que là le capital et le travail sont productifs.

Combien ce phénomène est frappant à Athènes ! Au

IV<sup>e</sup> siècle, et à un moment voisin de la décadence, sur trois hommes, il y a approximativement un métèque, c'est-à-dire un étranger établi à demeure; nous ne comptons pas les étrangers de passage. Comme cette proportion suffit, si on y réfléchit bien, à nous donner une juste idée de l'organisation économique dans l'antiquité grecque, de la concentration du mouvement en quelques places! Si d'autre part, on se rappelle le résultat que cette concentration a donné, au IV<sup>e</sup> siècle, environ 30.000 hommes faits, métèques et citoyens, on saisit du coup combien le progrès économique a été faible, dans les cités mêmes où il s'est le plus nettement affirmé.

Les inscriptions funéraires peuvent nous donner quelque idée de l'immigration des étrangers à Athènes. Elles concernent aussi bien les métèques que les étrangers de passage. D'après M. Clerc <sup>(1)</sup>, sur 621 inscriptions funéraires recueillies à Athènes, relatives à des étrangers d'origine hellénique, 185 cités différentes sont représentées : Héraclée tient la tête avec 74 noms, mais tous ces Héracléotes doivent se répartir entre les nombreuses villes d'Héraclée; Antioche 27, même observation; Milet, 29; Sinope, 21; Thèbes, 20; Corinthe, 16; Sicione, 18; Olynthe, 11; Égine, Éphèse, Byzance, chacune 10.

Bien plus rares sont les inscriptions relatives à des étrangers d'origine barbare. M. Clerc n'en compte que 78 (contre 621 supra) : elles mentionnent 2 Égyptiens, 2 Arabes, 7 citoyens d'Ancyre, 20 Thraces, 22 Phéniciens, 4 Phrygiens, etc. Quelles sont les causes de cette disproportion? Faut-il les chercher dans la nature même des relations commerciales qu'Athènes entretenait avec l'extérieur? Les pays barbares étaient probablement,

---

(1) Métèques, Ch. III.

comme aujourd'hui encore certains pays d'Outremer, tout-à-fait passifs dans le commerce que les Athéniens faisaient avec eux. Ils vendaient, achetaient, échangeaient, mais sur place. Quelques régions formaient exception : on peut citer la Thrace, la Phénicie et l'Égypte. L'introduction de leurs cultes, l'édification de sanctuaires en l'honneur de leurs divinités nationales montrent que les citoyens de ces pays étaient en relations actives et régulières avec l'Attique.

La vraie raison n'est-elle point celle qui a été indiquée plus haut au chapitre VI ? Nous sommes enclins à nous exagérer l'importance du commerce grec en général et en particulier celle du commerce athénien : en réalité, il ne pénétrait guère dans l'intérieur des terres ; il se bornait à desservir les populations voisines de la mer et encore, son champ d'action était-il limité. Ceci est surtout vrai au V<sup>e</sup> et au IV<sup>e</sup> siècle ; plus tard le marché commercial s'élargit ; il s'étend jusqu'à Rome et l'Italie. Ainsi s'explique que les traces laissées, à Délos et à Rhodes, par les commerçants étrangers, soient plus nombreuses qu'à Athènes <sup>(1)</sup>.

Parmi ces étrangers d'origine grecque ou barbare, un certain nombre, qu'il est impossible de déterminer, appartenait à la classe des métèques. Cette classe se recrutait aussi, parmi les esclaves, par l'affranchissement : c'est ce qui fait probablement dire à Xénophon qu'un grand nombre d'entre les métèques sont des Lydiens, des Phrygiens, des Syriens, etc. <sup>(2)</sup>.

Clerc et Scherling <sup>(3)</sup> ont dressé des tableaux des

---

<sup>(1)</sup> Wachsmuth Stadt Athen II 155 et Foucart Associations religieuses chez les Grecs.

<sup>(2)</sup> Revenus II 3.

<sup>(3)</sup> Quibus rebus singulorum Atticæ pagorum incolæ operam dederint Leipziger Stud. XVIII 1897.

métèques, négociants, ouvriers, etc., nommés dans les inscriptions athéniennes. Je les ai déjà utilisés pour faire ressortir la supériorité numérique des métèques sur les citoyens dans le commerce et dans l'industrie. On voudrait savoir si certaines professions ne sont pas de préférence abandonnées aux métèques : en parcourant les tableaux que Scherling a consacrés aux citoyens, je relève sur 107 noms : 32 sculpteurs, 12 ouvriers de la pierre, lapidarii, 10 ouvriers du bois, lignarii. Cela n'est pas de pur hasard : ces professions forment l'aristocratie du travail ; elles ne sont pas les seules auxquelles s'adonnent les hommes libres : on rencontre ceux-ci plus bas dans les métiers purement manuels ou dans le commerce, mais relativement moins nombreux.

On se rappelle le mot d'Andocide<sup>(1)</sup> : fabriquer des lampes, c'est faire œuvre d'étranger ou de barbare. J'ai déjà touché ce point au chapitre II : c'est le moment d'y revenir. Une industrie très active et très prospère, telle, en un mot, qu'on nous la représente d'ordinaire, serait-elle restée aux mains des étrangers d'origine libre ou servile ? Aurait-elle pu être placée dans les degrés inférieurs de la hiérarchie des professions ? Cependant de nombreux indices confirment le témoignage d'Andocide. On a déjà remarqué que plusieurs noms de céramistes connus : Amasis, Chachrylion, Brygos, Douris indiquent une origine étrangère. D'autres indices parlent dans le même sens ; Kretschmer<sup>(2)</sup> les a relevés : la langue même des inscriptions nous introduit dans les classes inférieures. On y relève les particularités d'une prononciation vulgaire ou négligée. Enfin le mélange

---

(1) Scol. Aristoph. Guêpes 1007.

(2) Kretschmer Die griech. Vasenschriften ihrer Sprache nach untersucht Gütersloh 1894.

des dialectes reproduit, pour ainsi dire, la société bigarrée à laquelle appartenaient les céramistes. D'après Kretschmer, non seulement parmi ces derniers il y avait des étrangers; mais les noms permettraient de croire à la présence de nombreux esclaves.

La déconsidération dont paraît avoir été frappée la profession des céramistes n'en est pas moins étrange, car cette profession relève de l'art. Faut-il admettre l'un de ces caprices du hasard, comme il s'en produit en tout temps, qui font descendre, sans motif, un métier dans l'opinion publique?

Même parmi les métèques, il y avait une certaine hiérarchie. Les professions les plus humbles étaient en général réservées aux affranchis. Les dédicaces des phiales d'argent <sup>(1)</sup> émanent d'affranchis dont la profession est généralement indiquée d'une façon fort précise <sup>(2)</sup>.

#### FEMMES :

Tisseuses de laine, 26; marchandes de sésame, 2; marchande de légumes, 1; marchande d'encens, 1; revendeuses, 3; joueuse de cithare, 1; couturière, 1.

#### HOMMES :

Marchand de salaisons, 1; marchand de sésame, 1; marchand d'encens, 1; marchand de fer, 1; marchands d'étoffe, 2; revendeurs, 5; négociant, 1; forgerons, 2; boulangers, 2; cordonniers, 5; corroyeurs, 3; orfèvre, 1; cultivateurs, 7; vigneron, 1; fondeur, 1; toreute, 1; doreurs, 2; fabricant d'amphores, 1; portefaix, 2; jour-

---

(1) CIA II 2 768-776 et add. 776<sup>b</sup> p. 512 et IV 2.

(2) Voir outre les travaux de Clerc et de Scherling, Foucart Rev. Ét. gr. IX 414 et les corrections qu'il propose à CIA IV 2 772<sup>b</sup>.

naliers, 2; ânier, 1; muletiers, 2; porteur d'amphore, 1; porteur d'outre, 1; porteur indéterminé, 1; greffier, 1; sous-greffiers, 2; cuisiniers, 2; employé aux mines(?), 1<sup>(1)</sup>.

Comme on le voit, les affranchis se rencontraient à tous les degrés de la hiérarchie des professions; mais il semble qu'ils se portaient de préférence vers les métiers inférieurs. Certains montaient plus haut, comme ce Nicomaque qui « d'esclave devint citoyen; de mendiant, riche; de sous-greffier, législateur » (νομοθέτης) <sup>(2)</sup>; comme ces banquiers dont nous avons parlé plus haut; comme ce Lampis, affranchi de Dion, qui dirigeait le commerce maritime de son maître <sup>(3)</sup>; comme Milyas, affranchi de la famille de Démosthène et qui était à la tête de la fabrique de couteaux <sup>(4)</sup>.

La funeste institution de l'esclavage faisait encore sentir ses effets. Elle alimentait, par l'affranchissement, les classes inférieures et déversait des concurrents bien armés pour la lutte, sur le marché du travail <sup>(5)</sup>.

Pour compléter ces statistiques, j'emprunte encore quelques chiffres aux tableaux dressés par Clerc et par Scherling. Ces tableaux concernent les métèques et les citoyens que nous trouvons renseignés dans les inscriptions athéniennes, comme négociants ou hommes de

---

<sup>(1)</sup> [τὸν δεῖνα] ἐκ τῶν ἐργ(αστηρίων, ἐπὶ [Σο]υ(ίῳ) οἰκ(οῦντα), Scherling 99.

<sup>(2)</sup> Lysias c. Nicomach. 1-7.

<sup>(3)</sup> Dem. c. Phorm. 5.

<sup>(4)</sup> Dem. c. Aph. I 19.

<sup>(5)</sup> La dédicace des ouvriers des bains ou foulons οἱ πλουῆς aux Nymphes et à tous les dieux, CIA II 1327 (IV<sup>e</sup> siècle) = CIG 455, porte douze noms; quatre sont suivis du nom du père, mais pas du démotique: Boeckh croit que ce sont des étrangers. Huit noms ne sont suivis d'aucune indication: ils désignent des affranchis, peut-être des esclaves (Manès et Midas).

métiers, ou même cultivateurs. Ces deux auteurs ont groupé les noms par dèmes : je ne prends que les dèmes les mieux fournis.

| Nom du dème.   | Métèques. | Citoyens. |
|----------------|-----------|-----------|
| Alopécè :      | 27        | 2         |
| Eleusis :      | 8         | 4         |
| Céphisia :     | 1         | 6         |
| Collyte :      | 26        | 1         |
| Colonos :      | 5         | 2         |
| Cydathènaion : | 24        | 2         |
| Mélitè :       | 50        | 3 ou 4    |
| Païania :      | 2         | 7         |
| Pirée :        | 42        | 2         |
| Scambonidai :  | 21        | 1         |

Ces tableaux font ressortir d'une façon frappante la supériorité numérique de l'élément étranger : ils font encore ressortir un autre fait : l'industrie et le commerce sont concentrés dans les dèmes urbains et suburbains, Alopécè, Collyte, Cydathènaion, Mélitè, Pirée, Scambonidai. Rien n'est plus naturel et voilà l'origine de la ville d'Athènes, en tant que centre de la population. Après la phase purement agricole des premiers temps, la richesse se développe ; les besoins augmentent avec les moyens de les satisfaire. Le commerce et l'industrie s'accroissent et agissent sur la population, comme une force qui la rassemble sur un même point. Cependant la force qui agit n'est pas, nous l'avons vu, assez puissante pour faire d'Athènes un centre important de population. Athènes, en Grèce, est une grande ville ; comparée à nos places industrielles et commerciales, elle est restée petite ville.

Athènes n'est pas seule à posséder des métèques ; les auteurs, mais surtout, les inscriptions nous apprennent que la coutume d'accorder certains privilèges aux



étrangers établis à demeure, était générale en Grèce. Les listes de métèques offrent une très grande importance ; non seulement elles permettent de se faire quelque idée de ce que représentaient, au point de vue du nombre, les habitants d'origine étrangère dans les cités grecques ; mais aussi elles servent à montrer avec quelles villes chaque cité était en relations plus particulières et ainsi elles aident à fixer quelques détails de l'histoire du commerce. L'étude à laquelle s'est livré M. Clerc <sup>(1)</sup> nous montre, comme il fallait s'y attendre, la présence de cette classe d'habitants dans de nombreuses localités. Sur les soixante-dix cités dont M. Clerc a dressé la liste, quarante sont des ports de mer ; après Athènes, c'est Rhodes et Délos qui sont les plus hospitalières. A Rhodes, les étrangers étaient fort nombreux ; lors du siège de Démétrius Poliorcète, 1000 d'entre eux s'associèrent aux 6000 citoyens, qui entreprirent de défendre la place <sup>(2)</sup>. Fait digne de remarque, les inscriptions de Rhodes sont d'une époque assez récente : les étrangers ont abandonné Athènes, entraînés par le mouvement commercial qui se déplaçait vers l'Orient. Les inscriptions sont malheureusement trop rares ou trop incomplètes pour nous donner autre chose que des renseignements isolés, sans vues d'ensemble sur les relations commerciales des villes grecques. Citons, à titre d'exemple, une liste de Milet <sup>(3)</sup> qui nous fait connaître deux métèques d'Héraclée (du Latmos), un de Pédasa : ceci pour la Carie. Un métèque de Lysimacheia, probablement dans la Chersonèse de Thrace, une autre inscrip-

---

(1) Rev. des Univ. du Midi 1898 1, 153, 249.

(2) Diod XX 84 2. Sur les associations religieuses des étrangers, Foucart Associations religieuses 110.

(3) Rev. de Philol. 1899 81.

tion de Milet <sup>(1)</sup> porte les noms de sept étrangers naturalisés, dont six d'Ænos, un d'Héraclée.

## II.

Je l'ai déjà dit : partout où la richesse a pris quelque développement, apparaît immédiatement l'esclavage. Ce sont là deux faits concomitants et l'on peut poser comme une loi économique de l'antiquité grecque que l'esclavage croît en raison directe de la fortune publique. Cette loi se vérifie surtout dans l'organisation de l'industrie : l'esclave ouvrier en est le facteur principal.

On trouve les esclaves dans toutes les conditions et, pour ainsi dire, à tous les degrés de la hiérarchie du travail <sup>(2)</sup>.

Ils se rencontrent dans la domesticité. On a cent fois décrit les grandes maisons romaines comme encombrées de serviteurs. On a montré à quelle incroyable division du travail entre leurs domestiques, les riches en étaient arrivés; la main d'œuvre est gaspillée à plaisir; les bouches inutiles, multipliées : les Grecs n'en vinrent jamais là. Platon compare le sort du tyran à celui des particuliers qui possèdent 50 esclaves ou plus encore <sup>(3)</sup> : le chiffre de 50 est cité comme un chiffre très élevé. Au V<sup>e</sup> siècle et au IV<sup>e</sup> siècle encore, les fortunes sont modestes. On est bien loin de ces grandes fortunes et de ce déploiement du luxe, qui apparurent sous l'Empire.

---

<sup>(1)</sup> Ch. Michel 665.

<sup>(2)</sup> On trouvera des détails sur l'emploi des esclaves dans Büchsenhütz Besitz 181 et Wallon Hist. de l'Esclav. I<sup>2</sup>.

<sup>(3)</sup> Rep. IX 578 D, E.

Les actes d'affranchissement de Delphes <sup>(1)</sup> renseignent :

|           |     |
|-----------|-----|
| Femmes :  | 473 |
| Hommes :  | 277 |
| Filles :  | 56  |
| Garçons : | 55  |

Il serait hasardeux de tirer de ces chiffres une conclusion générale quant à la prédominance d'un sexe sur l'autre. Cependant, il est bien possible que partout, sauf peut-être à Athènes et à Corinthe, les femmes fussent plus nombreuses que les hommes. On comprend qu'on les employait de préférence dans les travaux domestiques et dans les travaux accessoires, confection des vêtements, etc. Les hommes, de leur côté, étaient utilisés pour la culture, le commerce, l'industrie. Si cela est vrai, les inscriptions de Delphes montrent l'extension de l'esclavage domestique, la prédominance de cette forme de la servitude sur toutes les autres.

Dans l'agriculture : les esclaves d'Aréthousios se louent pour la cueillette des fruits, pour la moisson, pour les travaux de la culture; Aréthousios perçoit lui-même leur salaire <sup>(2)</sup>.

Nous les trouvons dans le commerce comme employés, préposés. Ils sont associés aux bénéfices du négoce et jouissent, sous la surveillance de leur maître, d'une

---

<sup>(1)</sup> Je n'oserais garantir qu'il ne s'est pas glissé quelques légères erreurs, dans ce relevé. Il repose sur *Sammlung der Gr. Dialekt-Inschr. Die Delphischen Inschriften* par Baunack. J'y ai ajouté les inscriptions publiées par M. Colin BCH 1898. Tous ces actes d'affranchissement vont du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère jusqu'au I<sup>er</sup> après J.-C.

<sup>(2)</sup> Dem. c. Nicosth. 21.

liberté étendue. L'avare, dans Théophraste <sup>(1)</sup>, a confié à son esclave un petit commerce à l'agora et lui fait payer le change, quand il s'acquitte de la redevance en cuivre au lieu d'argent. Athénogène <sup>(2)</sup> était un égyptien d'origine; son père et son grand père avaient exercé le métier de parfumeur; lui-même avait installé à l'agora trois boutiques de parfumerie qu'il faisait tenir par un de ses esclaves, appelé Midas <sup>(3)</sup>.

Nous rencontrons encore les esclaves dans l'atelier et dans la fabrique. Je rappelle les esclaves cordonniers du père de Timarque, etc., les tisseurs de grosse toile et les broyeurs de remèdes de Conon <sup>(4)</sup>. L'atelier de Lysias et de son frère Polémarque ne comptait pas moins de 120 forgerons <sup>(5)</sup>. Le père de Sophocle occupait des esclaves dans une forge et dans un atelier de coutellerie. Le père d'Isocrate avait un atelier d'esclaves qui fabriquaient des flûtes <sup>(6)</sup>. La tannerie de Cléon occupait des ouvriers esclaves <sup>(7)</sup>. Le père de Démosthène avait un atelier de couteliers et un atelier de fabricants de lits <sup>(8)</sup>. Euktémon <sup>(9)</sup> possédait une terre, un bain, une maison de ville, un troupeau de chèvres, deux couples de mulets et des esclaves ouvriers καὶ δημιουργοὺς ὅσοι ἦσαν αὐτῷ, le

---

<sup>(1)</sup> Charac. 30.

<sup>(2)</sup> Hyp. c. Athénogène.

<sup>(3)</sup> Voir plus loin quelle était la situation juridique de Midas vis-à-vis d'Athénogène.

<sup>(4)</sup> Cf. supra p. 189.

<sup>(5)</sup> Lys. XII 8, 19.

<sup>(6)</sup> Dionys. Halic. T V p. 534, l. 10, éd. Reiske.

<sup>(7)</sup> ἐργαστήριον δούλων βυρσοδεψῶν. Schol. Arist. Eq. 44.

<sup>(8)</sup> C. Aphob. I.

<sup>(9)</sup> Isée de Her. Philoct. 140.

tout valant plus de 3 talents. Ciron <sup>(1)</sup> possédait une terre à Phlya, deux maisons, ἔτι δὲ ἀνδράποδα μισθοφοροῦντα καὶ δύο θεραπαινίδας καὶ παιδίσκην, des esclaves lui rapportant des salaires, deux servantes et une bonne d'enfants <sup>(2)</sup>. Certaines industries n'étaient exercées que par des esclaves; telle, l'industrie des mines <sup>(3)</sup>.

Les actes d'affranchissement <sup>(4)</sup> fournissent de curieux renseignements. Ils supposent que l'esclave s'est racheté de son propre argent; ce qui indique qu'il a pu, même durant le temps de sa servitude, réaliser des économies. Dans certains cas, le paiement se fera, après l'affranchissement, en plusieurs termes, soit en argent uniquement, soit en argent et par des prestations complémentaires <sup>(5)</sup>.

La clause la plus fréquente est celle qui oblige l'affranchi à vivre dans la maison de son maître jusqu'à la mort de celui-ci et à le servir fidèlement; dans les actes les plus récents, assez souvent, l'esclave devra fournir à ses patrons, un ou plusieurs enfants, s'il lui en

---

<sup>(1)</sup> Isée pp. 218-220.

<sup>(2)</sup> Voir encore Lyc. c. Leocr. 58: χαλκοτύποι. Autres exemples dans Frohberger de condicione opificum 21 et Büchschütz Besitz 334. Je ne donne que les exemples les plus remarquables.

<sup>(3)</sup> Infra, Livre III, Ch. III.

<sup>(4)</sup> Il s'agit de l'affranchissement, sous forme d'une vente à un dieu. On en a de nombreux exemples à Delphes, à Lébadée et ailleurs.

<sup>(5)</sup> Wescher et Foucart n° 213: τὰ δὲ ἔργα συντελείτω Ζῶσος τὰ Καλλιξένου πάντα, ἄχρι καὶ ὁ ἔρανος κατενεγθῇ. N° 219: εἰ δὲ καὶ τι πάθῃ Ἀδείων, τρεφέτω Θραικίδας Δορκάδα εἴ καὶ θέλῃ οἰκεῖν σὺν αὐτῷ· εἰ δὲ μὴ, ἐνβαλλέτω Θραικίδας Δορκάδι τροφᾶν τοῦ μῆνος ἐκάστου πυρῶν τέσσαρα ἡμίεκτα, οἶνον πρόχον.

naît<sup>(1)</sup>. La nature de ces obligations imposées à l'esclave confirme ce que nous disions tout-à-l'heure de la prédominance de l'esclavage domestique. Mais, dans certains cas, les affranchis sont tenus à rendre à leur ancien maître des services déterminés, par l'exercice de leur métier. L'exemple le plus curieux est celui de cet affranchi auquel il est imposé d'apprendre le métier de foulon, et quand il l'aura appris, de venir, chez son maître, exécuter tous les travaux de son métier<sup>(2)</sup>. Un autre devra exercer, avec son maître, si celui-ci le requiert, la médecine, mais recevra par contre la nourriture, les vêtements, le couchage<sup>(3)</sup>.

Dans une inscription de Cos<sup>(4)</sup>, un certain Diomède consacre son jardin et ses bâtiments à Héraclès et impose à son esclave qu'il affranchit et à ses descendants, l'obligation de cultiver le jardin et de contribuer aux cérémonies religieuses.

Dans diverses inscriptions de Delphes, se révèle cet autre usage : le maître vend l'esclave à un tiers à condition qu'il devienne libre. Le tiers dispose, sa vie durant, des services de l'affranchi : c'est là la *πᾶσις ἐπ' ἐλευθερίᾳ*. Le prix du rachat est fourni par l'acheteur,

---

(1) BCH 1898 198. M. Colin constate p. 230 « qu'au I<sup>er</sup> siècle avant J.-C., la situation des esclaves à Delphes est plus pénible qu'au II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. ».

(2) Wescher et Foucart n° 239. Dans Baunack 2156, le maître se réserve de louer à des tiers les services de l'esclave.

(3) N° 234. La profession des esclaves affranchis à Delphes est très rarement indiquée : quelques servantes sont portées avec ce titre *θεράπεινα, παιδίσκη*. Je note encore un esclave de race galate *τεχνεῖταν σκυτῇ*; Wescher Foucart 429. Baunack 2154, encore une esclave galate, *τεχνεῖτιν* et 2172, une esclave indigène *τεχνεῖτιν*.

(4) Paton Inscr. of Cos n° 36.

ou plutôt avancé par lui, car il se remboursera par les services que lui rendra l'esclave.

M. G. Foucart <sup>(1)</sup> reconnaît avec raison cette pratique, dans le plaidoyer d'Hypéride contre Athénogène. Celui-ci possédait un esclave appelé Midas qui tenait, pour le compte de son maître, une boutique de parfumerie. Un Athénien, Épicrates s'en éprend et demande à l'acheter. Athénogène exige que le père et le frère de Midas soient compris dans le marché. On est donc d'accord : Épicrates les achètera tous trois, à condition qu'ils soient libres. Mais au dernier moment, Athénogène lui persuade qu'il aura plus d'avantages en les achetant simplement et en les gardant comme esclaves. Épicrates se laisse faire, mais il ne tarde pas à s'apercevoir du sot marché qu'il a conclu. Les affaires de Midas étaient en mauvais état et ses créanciers s'adressent à Épicrates pour obtenir payement.

Cet exemple montre l'intérêt que le citoyen avait à acheter les services d'un affranchi plutôt que ceux d'un esclave : le citoyen n'était pas tenu des engagements de l'affranchi comme il l'eût été de ceux de l'esclave. En outre, en cas d'infidélité, la liberté de l'affranchi était en jeu. Le citoyen avait donc de ce côté les plus fortes garanties.

L'histoire de l'esclavage <sup>(2)</sup> a été trop souvent écrite pour qu'il soit utile de la reprendre en détail : je me bornerai à recueillir quelques dates. A l'époque d'Aristote, l'esclavage est un fait normal et l'on se souvient du mot célèbre de la Politique : la maison se compose d'esclaves et d'hommes libres.

Les Grecs avaient, semble-t-il, gardé la mémoire

---

<sup>(1)</sup> G. Foucart *De libertorum condicione apud Athenienses* Paris 1896 n. 14.

<sup>(2)</sup> Wallon. *Hist. de l'Esclavage* I<sup>er</sup>.

confuse d'un temps où l'esclavage n'existait pas encore <sup>(1)</sup>. On peut se demander si réellement les souvenirs des Grecs allaient jusque là : nos plus anciens témoignages écrits, les poèmes d'Homère, nous montrent l'esclave dans la domesticité, dans les travaux des champs. Et plus haut, les monuments de Mycènes et de Tirynthe supposent, sinon des travailleurs serviles, du moins des ouvriers réquisitionnés de force et soumis à la corvée. La dépense de force humaine que représentent ces monuments ne s'explique que par un régime de contrainte. Toute la vieille société grecque, depuis l'époque de Mycènes jusqu'à Homère, nous apparaît nettement hiérarchisée : en haut, les rois et les nobles, grands propriétaires fonciers; en bas les petits propriétaires; plus bas encore les tenanciers, les mercenaires, tous maintenus dans une certaine dépendance à l'égard des riches et des puissants. Dans une semblable société, l'esclavage a sa place marquée : il est l'instrument presque indispensable de la mise à fruit de la richesse des grands. Ce qui est vrai, c'est qu'il y eut un temps où la source principale de l'esclavage était la guerre ou la piraterie : le commerce de la chair humaine n'était encore ni organisé ni surtout généralisé <sup>(2)</sup>; c'est à cette situation que font allusion Timée <sup>(3)</sup> et Théopompe. D'après ce dernier, les habitants de Chio furent les premiers, qui, après les

---

<sup>(1)</sup> Hérod. IV 137 : du temps des Pélasges, les Athéniens, pas plus que les autres Grecs, n'avaient des esclaves.

<sup>(2)</sup> La guerre est naturellement restée un moyen de se procurer des esclaves. Voir ce qu'en dit Aristote, *infra*, Livre IV, Ch. I. Dans Dem. c. Eubul. on voit que le père d'Euxithée fait prisonnier, pendant la guerre de Décélie, fut vendu, comme esclave, à Leucade.

<sup>(3)</sup> Ath. VI 264 C : anciennement, ce n'était pas la coutume des Grecs de se servir d'esclaves achetés.



Thessaliens et les Lacédémoniens, se servirent d'esclaves, pas comme ceux-ci de serfs, mais d'esclaves achetés.

La création de marchés réguliers où l'on peut s'approvisionner d'esclaves a évidemment pour effet de multiplier le nombre de ceux-ci : elle suppose d'autre part, et comme cause, le développement des fortunes. On peut donc suivre sur la carte les progrès concomitants de l'esclavage et de la richesse, d'Asie en Europe. Quelle que soit la forme de cette richesse, agricole ou autre, le nombre des esclaves croît avec elle. Ici ils sont disséminés dans les maisons particulières, dans les petits ateliers, dans les boutiques et les échoppes : là ils sont, par bandes, astreints au travail de la terre ou remplissent les palais des grands.

J'ai déjà parlé du nombre des esclaves à Athènes et à Corinthe, à Égine et à Chio. Agrigente nous offre un autre exemple : d'après Diodore <sup>(1)</sup>, elle comprenait en 406, 20.000 citoyens et avec les étrangers pas moins de 200.000 habitants. Beloch <sup>(2)</sup> explique : 20.000 citoyens et en ajoutant les étrangers et les esclaves, en tout 200.000 habitants; ces chiffres sont encore exagérés, comme l'a montré le même auteur; mais il n'en reste pas moins que la prospérité des Agrigentins, due en partie au commerce, avait attiré chez eux de nombreux métèques et accru, dans de fortes proportions, la population servile.

Beloch <sup>(3)</sup> fait encore ce calcul au sujet de la population de Corcyre : dans la guerre d'Épidamne, cette

---

<sup>(1)</sup> Diod. XIII 84, d'après Timée : σὺν δὲ τοῖς κατοικοῦσι ξένοις οὐκ ἐλάττους τῶν εἰκοσι μυριάδων.

<sup>(2)</sup> Beloch Bevölkerung 281.

<sup>(3)</sup> Bevölkerung 191. Sur le nombre des esclaves à Corcyre, Xen. Hell. VI 2, 6. Xénophon raconte l'occupation de l'île par

ville met en mer jusqu'à 120 trières : à raison de 200 hommes par trière, cela donne 24.000 hommes; mais parmi eux, quel grand nombre d'esclaves ! A la bataille de Sybota, Corinthe fait 1.050 prisonniers, dont 250 hommes libres seulement. Sur 24.000, d'après la même proportion, on aurait 6.000 citoyens, 18.000 esclaves et Beloch fixe la population de l'île à 40.000 esclaves et 30.000 citoyens.

A partir du IV<sup>e</sup> siècle, l'esclavage se généralise. Il pénètre même dans les régions qui jusque là en étaient exemptes, en Phocide, en Locride <sup>(1)</sup>, en Élide <sup>(2)</sup>, en Arcadie. Ce n'est pas de dire que les cités de ces régions fussent devenues industrielles; mais elles passaient de la médiocrité à une prospérité relative. La simplicité antique des états agricoles faisait place à un régime plus avancé <sup>(3)</sup>. Preuve nouvelle de ce que, tout au moins au point de vue matériel, le IV<sup>e</sup> siècle était en progrès sur le V<sup>e</sup> siècle.

---

les Lacédémoniens : ils la trouvèrent admirablement cultivée; des maisons splendides et des celliers à vin étaient établis dans les campagnes; les soldats en vinrent à ne plus vouloir boire que du vin qui avait un bouquet délicieux, *εἰ μὴ ἀνθοσμίας εἴη* et ils s'emparèrent, dans les campagnes, d'un grand nombre d'esclaves et de têtes de bétail.

<sup>(1)</sup> Beloch 157.

<sup>(2)</sup> Polyb. IV 73, 6. Xen. Hell. III 2, 26.

<sup>(3)</sup> Ils passaient par la crise de laquelle Athènes était sortie depuis Solon. La richesse s'y était accrue au profit de quelques-uns. C'était le régime du « capitalisme » que l'industrie et le commerce pouvaient seuls faire disparaître. Cf. Livre IV, Ch. Les Premières crises.

## CHAPITRE VIII.

### **Les idées morales sur le travail et les travailleurs.**

Il ne suffit pas de marquer la place que les travailleurs occupent, dans la cité, au point de vue de leur importance numérique ni d'apprécier la valeur du travail industriel en tant que facteur social. Aux faits répondent des idées : celles-ci sont à certains égards les images des premiers. A leur tour, les idées éclairent les faits, elles sont comme une lumière dans laquelle il est nécessaire de les considérer, si on les veut bien voir <sup>(1)</sup>.

Les idées morales des Grecs sur le travail et les travailleurs sont moins simples qu'on ne se les figure parfois. Elles ne se laissent pas embrasser dans une formule brève et tranchante. Nous parlons des préjugés des anciens : c'est un mal qu'ils n'ont pas toujours évité ; mais n'allons pas par dessus le marché leur prêter les nôtres ou en inventer pour les leur attribuer.

---

<sup>(1)</sup> Tous les textes des anciens se trouvent réunis dans Frohberger *De cond. opificum* Ch. II. Je ne cite que les principaux. Frohberger a eu le tort de ne pas distinguer entre les époques et les circonstances dans lesquelles ces paroles ont été prononcées. Il prend « les Grecs », comme une réunion d'hommes qui a existé à un moment déterminé, quelque chose comme une école de philosophie. Voir aussi Schmidt *Die Ethik der Griechen* II, Ch. IX et F. Cauer *Die Stellung der arbeitenden Klassen in Hellas und Rom* *Neue Jahrb. f. das klass. Altert.* 1899 686.

Les poèmes homériques sont écrits à la gloire des classes élevées; ils chantent la vie heureuse des riches, les exploits et les aventures des nobles. Ceux-ci ont conscience de leur supériorité. Ulysse, au Chant II de l'Iliade, traite différemment les princes et les gens du commun qui, prenant à la lettre le discours d'Agamemnon, courent tumultueusement vers les navires. Les premiers, ils cherchent à les arrêter par ses objurgations; pour les autres, il joint les coups aux paroles. Nulle part cependant on ne voit que l'exercice d'une profession manuelle crée des distinctions entre les hommes. Tout au contraire, Ulysse travaille de ses mains et ne croit pas déroger en fabriquant lui-même les meubles de sa chambre. La fille du roi des Phéaciens va à la fontaine laver les vêtements de ses frères. La vie est simple, la familiarité des mœurs rapproche le roi et les sujets. L'homme de métier qui travaille pour autrui est encore rare; souvent il exerce sa profession en allant de palais en palais, de village en village. Son habileté est un objet d'admiration; elle étonne et lui crée une supériorité parmi ses concitoyens. Savoir quelque chose que les autres ne savent pas, que peu savent comme lui, est un titre qui, dans ces temps de naïveté, le recommande à l'estime de ses concitoyens. On n'a encore nulle idée de classer les hommes d'après leur métier : poètes, médecins, artisans, sont réunis et comme confondus dans une même énumération.

Les poèmes d'Hésiode semblent indiquer une certaine modification dans les mœurs : le problème de la dignité du travail personnel s'est, dirait-on, posé devant elles; le poète s'adresse à Persée <sup>(1)</sup> et l'exhorte à fuir l'oisiveté : le travail, dit-il dans le vers célèbre, n'est pas un déshonneur, c'est l'oisiveté qui est un déshonneur,

---

(<sup>1</sup>) O. et J. 298 s.

ἔργον δ' οὐδὲν ὄνειδος, ἀεργίη δὲ τ' ὄνειδος. Le sentiment de la vanité a passé par la société et a sacré, comme une loi du comme-il-faut, la vie inoccupée. Travailler, c'est la sagesse pratique, la prévoyance contre la misère dans l'avenir, l'acquisition de la richesse et de l'estime qui l'accompagne πλούτῳ δ' ἀρετῇ καὶ κῦδος ὀπηδεῖ. Ne rien faire, attendre pour le manger que les abeilles aient amassé le miel, le poète a beau dire, ce genre d'existence est déjà en faveur. Les plaidoyers en faveur du travail ne sont nécessaires que dans les temps où l'oisiveté dorée exerce ses séductions.

Ce ne sont là encore que des indices ; il faut attendre, pour que l'opinion soit appelée à se prononcer d'une façon plus catégorique que la civilisation ait progressé dans le sens d'un plus large développement matériel. Cette époque s'ouvre au VI<sup>e</sup> et au V<sup>e</sup> siècle : les États grecs cessent de reproduire tous, à part quelques différences tenant à la race ou à la situation topographique, le même type ; ils ont à choisir entre deux politiques, une politique aristocratique et une politique démocratique et mercantile.

Dans ceux qui adoptent la première, les idées morales sur le travail prennent une tournure qui lui est nettement hostile. Aristote cite des exemples que l'on retrouvera plus loin ; l'exemple le plus frappant et le plus célèbre est Sparte.

Les autres États s'écartent des voies anciennes et se préparent hardiment de nouvelles destinées. Il ne faut pas mêler les idées qui sont nées dans des milieux aussi différents. A Sparte, règne le préjugé aristocratique et justifié en quelque sorte par les succès militaires, il a rayonné dans toute la Grèce. On disait et on croyait que c'était la discipline spartiate fondée sur l'oisiveté qui avait vaincu à Ægos-Potamos. A Athènes, depuis Solon, le mouvement se dirige en sens contraire. A la fin du V<sup>e</sup> siècle, Athènes offrait un frappant contraste avec

Sparte. Si on la comparait avec celle-ci, elle était une grande place de commerce et d'industrie. D'un côté, des lois et des mœurs rigides comme un règlement de caserne; de l'autre, une activité beaucoup plus libre, la fièvre du gain, l'industrie et le commerce, tenant en dessous de l'agriculture une place encore importante. Tandis que s'opérait ce grand changement, et plus tard quand il fut un fait accompli, que pensait et que disait l'opinion publique? L'opinion publique n'est souvent que l'opinion de quelques-uns; par conséquent elle est rarement d'un seul avis et pour la connaître, il faut entendre tous ceux qui ont quelque droit de parler en son nom. D'ailleurs, en cette matière les appréciations dépendent beaucoup de la position de ceux qui les émettent. Entendez aujourd'hui ces éloges outrés décernés aux travailleurs, ces flagorneries qui leur prêtent toutes les supériorités : vous avez devant vous un homme politique qui compte faire son chemin par la démocratie et qui, pour gagner ses faveurs, brûle sur ses autels un encens généreux. C'est aussi par les hommes d'État que nous commencerons notre enquête.

Je me borne ici à recueillir les paroles de l'un des plus célèbres, de Périclès; les voici telles que Thucydide les lui attribue : « Nous nous servons de nos richesses, non pour briller, mais pour agir; chez nous ce n'est pas une honte que d'avouer sa pauvreté; ce qui en est une, c'est de ne rien faire pour en sortir <sup>(1)</sup>. On voit ici les mêmes hommes soigner tout à la fois leurs propres intérêts et ceux de l'État, de simples artisans entendre suffisamment les questions politiques <sup>(2)</sup>. C'est que nous regardons le

---

(1) II 40, 1 : Τὸ πένεσθαι οὐχ ὁμολογεῖν τινὶ αἰσχρὸν, ἀλλὰ μὴ διαφεύγειν ἔργῳ αἰσχρον.

(2) II 40, 2 : Ἐνὶ δὲ τοῖς αὐτοῖς οἰκείων ἅμα καὶ πολιτικῶν ἐπιμέλεια καὶ ἑτέροις πρὸς ἔργα τετραμμένοις τὰ πολιτικὰ μὴ ἐνδεῶς γινῶναι.

citoyen étranger aux affaires quelles qu'elles soient, non comme un ami du repos, mais comme un être inutile ».

Dans le programme politique que Plutarque <sup>(1)</sup> prête à Périclès, les mêmes pensées se retrouvent : ceux qui ne portent pas les armes et sont obligés de vivre de leurs bras ont une part des deniers publics ; mais ce qu'ils reçoivent n'est que le prix de leurs peines. Ils travaillent à la construction de grands édifices, et trouvent dans les arts de toute espèce à s'occuper longtemps. Ainsi, ceux qui restent dans la cité ont un moyen de tirer des revenus de la république, les mêmes secours que les matelots, les soldats et ceux qui sont préposés à la garde des frontières. Nous avons à nous procurer les matières premières, l'ivoire, l'or, l'encens, l'ébène, le cyprès, la pierre, l'airain, et des ouvriers sans nombre, charpentiers, forgerons, tailleurs de pierres, teinturiers, orfèvres, brodeurs, tourneurs, ébénistes, peintres sont occupés à les mettre en œuvre ; les armateurs, matelots et pilotes conduisent par mer les matériaux ; les voituriers, les charretiers les amènent par terre ; ils sont aidés par les muletiers, cordiers, tireurs de pierres, bourreliers, paveurs, mineurs, tisserands et chaque patron, tel qu'un général d'armée, a autour de lui une troupe de journaliers et de mercenaires qui sont comme un instrument employé en sous-ordre. Par là, les hommes de tout âge et de toute condition, partagent l'abondance que ces travaux répandent.

Est-ce là la pensée de tout le monde ? Non. Ce n'est pas pourtant un avis isolé. Les résultats dont se vante Périclès, il les a obtenus, grâce à l'appui de la nation. Elle a, comme lui, compris l'avantage des transformations économiques qui se sont accomplies ; elle en

---

(1) Plut. Per. 12.

retire le profit; elle ne voudrait pas retourner en arrière. Cela ne veut pas dire qu'elle accorde unanimement et sans distinction son estime et ses sympathies à tous ceux qui lui procurent ces avantages et ces profits. Moins fort et moins tyrannique qu'à Sparte, le préjugé hostile au travail manuel est répandu dans Athènes. Écoutez le témoignage d'Hérodote : « Tous les Grecs placent dans leur estime en dessous des autres citoyens, ceux qui pratiquent les métiers, ainsi que leurs descendants. Ils considèrent comme de noble race ceux qui s'abstiennent des travaux manuels et surtout ceux qui s'adonnent à la profession militaire (1) ».

Hérodote ne fait pas d'exception; il constate cependant que, dans certaines villes, et il cite Corinthe, le préjugé est moins fort qu'ailleurs. Il eût pu dire sans doute la même chose d'Athènes. Hérodote ne parle pas en son nom personnel, il exprime l'opinion commune. Il suffit, pour le moment, d'avoir noté sa voix discordante.

A la fin du V<sup>e</sup> siècle, une nouvelle apparition se fait jour. C'est, si je puis le dire, l'idée savante, c'est le jugement des classes lettrées. Au fond, il correspondait au préjugé populaire, mais il l'exagérait. Il lui donnait une autre tournure en l'habillant de grands mots et comme une justification, en le ramenant à des principes. La sophistique dut largement contribuer à l'éclosion de l'idée savante : elle créa une opposition entre le sophiste, l'homme du travail intellectuel et l'ouvrier, l'homme du

---

(1) Hérod. II 167 : εἰ μὲν νῦν καὶ τοῦτο παρ' Ἀιγυπτίων μεμαθήκασιν οἱ Ἕλληνες οὐκ ἔχω ἀτρεκέως κρίναι, ὁρέων καὶ Θρήικας καὶ Σκύθας καὶ Πέρσας καὶ σχεδὸν πάντας τοὺς βαρβάρους ἀποτιμωτέρους τῶν ἄλλων ἡγεμένους πολιητέων τοὺς τὰς τέχνας μανθάνοντας καὶ τοὺς ἐκτόνους τούτων, τοὺς δ' ἀπαλλαγμένους τῶν χειρωναξίων γενναίους νομίζοντας εἶναι καὶ μάλιστα τοὺς ἐς τὸν πόλεμον ἀνειμένους· μεμαθήκασιν δ' ὧν τοῦτο πάντες οἱ Ἕλληνες καὶ μάλιστα Λακεδαιμόνιοι, ἥκιστα δὲ Κορίνθιοι ὄνουνται τοὺς χειροτέχνους.



travail manuel. La science alors était jeune, et, avec les ambitions de son âge, elle en avait la présomption. Elle se plaçait elle-même très haut et du piédestal où elle s'était juchée, tout le reste lui apparaissait bien petit. Il faut lui pardonner ses prétentions; car elle apportait à la jeunesse d'alors un idéal très beau et très grand : l'étude doit faire l'homme, le préparer sans doute pour les luttes de la vie, mais aussi cultiver son esprit, l'élever et l'orner. Et voulez-vous la voir, cette nouvelle génération qui suit les conseils des sophistes ? Entrez, avec Socrate, dans l'école de Denys le grammairien : vous y trouverez « quelques jeunes gens des mieux faits et des meilleures familles. Il y en avait deux surtout qui disputaient ensemble;..... il me paraît que c'était sur Anaxagore ou Cénopide, car ils traçaient des cercles et avec la main, ils imitaient certaines conversions des cieux » (\*). Au sortir de ces graves entretiens, comme ils devaient se sentir supérieurs aux simples travailleurs manuels et quelle haute opinion ils devaient concevoir de leurs propres labeurs !

Mais de plus, la cité agrandie réclame de ses membres des services plus nombreux et une application plus soutenue. La carrière politique suffit par elle-même à absorber ceux qui y entrent et veulent s'y créer un nom. La sophistique venait à point pour les y aider. Autour des sophistes, comme plus tard autour de Socrate, l'élite de la jeunesse se groupe, avide de les entendre, heureuse de sentir son intelligence s'éveiller et toute fière déjà des succès dont elle aperçoit la promesse : c'est dans ce milieu, sous l'influence de ces causes qu'est née l'idée savante et si vous voulez la connaître, voyez ceux qui en sont les représentants. Voyez-les tous, Socrate lui-même. Quelle existence inoccupée du côté

---

(\*) Plat. Amat.

des travaux matériels ! Ils développent leur force musculaire et cherchent à donner à leur corps une beauté virile dans la vigueur et les heureuses proportions : c'est Autolycus<sup>(1)</sup> qui s'exerce au pancrace et songe à illustrer par ses actions le nom de son père. Le matin, ils vont aux promenades et aux gymnases, se montrent à l'agora à midi ; le reste du jour, ils le passent aux endroits où ils savent rencontrer le plus de monde <sup>(2)</sup>. Ils aiment se promener tout en causant : ils flânent comme Socrate et Phèdre ; la matinée, ils l'ont passée chez Lysias à entendre une lecture et les voici sur les bords de l'Ilissus, laissant leur esprit s'ébattre librement <sup>(3)</sup>. Ou bien ils se rendent à la palestre <sup>(4)</sup> et s'y content les nouvelles de la ville ; ou bien encore, au milieu même du Lycée, ils entament une discussion et la foule se presse autour d'eux <sup>(5)</sup>. Existences heureuses : l'amour d'un gain sordide ne leur a point enseigné le prix du temps ; ils ne sont jamais pressés par des occupations trop variées et trop nombreuses ; on ne les voit pas courir de leur bureau à la Bourse dans une hâte enfiévrée. Ce n'est qu'une élite, sans doute, mais c'est l'élite des gens qui pensent. A côté d'eux, les riches et les financiers parlent de leurs intérêts, et en les entendant <sup>(6)</sup>, nos philosophes s'ennuient franchement. Certains d'entre eux, arrivés à l'âge mûr, feront comme cet Antiphon <sup>(7)</sup> qui suivit Zénon et Parménide et qui finit par élever des chevaux : ce sont les désillusionnés ; la prose après la poésie ; mais

---

<sup>(1)</sup> Xen. Banquet.

<sup>(2)</sup> Xen. Mem. I 1, 10.

<sup>(3)</sup> Plat. Phèdre.

<sup>(4)</sup> Plat. Charmides.

<sup>(5)</sup> Plat. Euthyd.

<sup>(6)</sup> Plat. Banquet.

<sup>(7)</sup> Plat. Parménide.

l'opinion de cette élite, surtout se rencontrant avec les préventions populaires, devait agir puissamment sur l'esprit public.

L'enseignement de Socrate, tendait aussi bien que celui des sophistes à élargir la séparation entre l'élite intelligente de la nation et la masse; il créait une aristocratie de l'esprit; le petit nombre des privilégiés les portait à s'exagérer leur propre valeur. Cependant les leçons même de Socrate étaient données sur ce point spécial, dans un esprit très large et très élevé. Le premier précepte du maître est qu'« il faut faire quelque chose ». Passer son temps à de vains amusements n'est pas une existence digne de l'homme. Faire quelque chose, c'est obtenir un résultat utile par l'effort combiné de l'intelligence et de la volonté et les individus qui s'acquittent de la sorte de leurs travaux sont « très bons et très chers aux dieux ». Le résultat est une action  $\pi\rho\acute{\alpha}\xi\iota\varsigma$ ; obtenu autrement, par une rencontre fortuite des circonstances, il n'est qu'une chance heureuse  $\tau\upsilon\chi\eta$ . Ce que dit Socrate ne s'applique pas à ces quelques rares emplois de l'activité humaine où des qualités tout à fait supérieures sont comme un levier indispensable : il réunit côte à côte le laboureur, le médecin, l'homme politique; chacun dans sa sphère, par une application intelligente à sa tâche, peut mériter l'estime de ses semblables et l'amour des dieux <sup>(1)</sup>; et ailleurs <sup>(2)</sup>, toujours dans le même ordre de pensée, il prend comme exemple, le laboureur, le patron de navires.

Dans la pratique, il apporte la même largeur de vues. Je ne parle pas seulement de ses entretiens familiers avec les hommes de métier, sculpteurs, peintres, fabri-

---

<sup>(1)</sup> Mem. III 9, 14.

<sup>(2)</sup> Ibid. I 6, 8.

cants de brides qui témoignent de son intérêt pour leurs travaux : je rappelle encore les anecdotes déjà citées des *Memorabilia*. Elles sont intéressantes, surtout en ce qu'elles trahissent derrière l'opinion de Socrate une autre opinion dont le maître s'affranchit. A ce point de vue, celle d'Aristarque (1) mérite surtout d'être relevée. La discussion des interlocuteurs suppose un préjugé tout-puissant contre le travail des femmes libres. De tous les partis auxquels pouvait songer Aristarque, le plus simple est le seul qui ne se soit pas présenté à son esprit. Socrate s'élève hardiment contre la tyrannie du préjugé : « perses-tu, parce qu'elles sont libres et tes parentes, qu'elles ne doivent rien faire que manger et dormir ? Vois-tu que les autres personnes libres, qui vivent dans une telle oisiveté, mènent une meilleure existence ? Te semble-t-il que la paresse et l'oisiveté aident les hommes à apprendre ce qu'ils doivent savoir, à se rappeler ce qu'ils ont appris, à donner à leur corps la santé et la vigueur, à acquérir et à conserver ce qui est nécessaire à la vie, tandis que le travail et l'exercice ne servent de rien ? Quels sont les hommes les plus sages, de ceux qui restent dans l'oisiveté ou qui s'occupent de choses utiles, les plus justes, de ceux qui travaillent ou qui, sans rien faire, délibèrent sur les moyens de subsister » (2). Et l'effet des conseils de Socrate ne tarde pas à se faire sentir : la joie règne dans la maison d'Aristarque ; la confiance mutuelle a chassé tout souci. Il n'y a qu'une ombre à ce tableau, c'est l'inaction d'Aristarque. Il s'est réservé le rôle commode de berger du troupeau ! Pour son compte, il reste là dans un coin du tableau, comme un témoin irrécusable de la toute-puissance du préjugé.

---

(1) *Mem.* II 7.

(2) *ποτέρως γὰρ ἂν μᾶλλον ἄνθρωποι σωφρονοῖεν ἀργούντες ἢ τῶν χρησίων ἐπιμελόμενοι.*

L'autre trait est celui d'Euthère que des revers de fortune ont obligé de travailler de ses mains. Socrate le reprend surtout, parce que la vieillesse est proche et qu'alors devenu incapable de subvenir à ses besoins, il sera sans ressources. Il l'engage donc à s'adresser à quelque riche propriétaire et à entrer à son service. Mais Euthère redoute tout ce qui ressemble à la servitude <sup>(1)</sup> : c'est l'opinion commune qui parle par sa bouche. Socrate l'encourage : il est difficile de faire quoi que ce soit sans commettre de faute ; il est tout aussi difficile même quand on n'en commet pas, d'échapper à la critique d'un juge inepte et je m'étonne si dans tes occupations actuelles il est aisé d'éviter tout blâme.

Les accusateurs du philosophe ne s'y sont pas trompés et je ne sache rien de plus frappant que le grief qu'ils formulent contre lui : il fait de ses compagnons des malfaiteurs (je traduis littéralement le mot grec) κακούργους ; car il leur répète fréquemment le vers d'Hésiode : ἔργον δ' οὐδὲν ὄνειδος, ἀεργίη δὲ τ' ὄνειδος, en attachant à ces mots un sens large, comme si le poète conseillait « de ne s'abstenir d'aucun travail injuste ou honteux, mais de s'y adonner par esprit de lucre ». En d'autres termes, « tous les métiers sont bons ». Évidemment Socrate admettait des exceptions ; mais il allait, semble-t-il, quelque peu plus loin dans la voie de la tolérance, que beaucoup de ses contemporains. Il ne reconnaissait pas la hiérarchie des professions, telle que l'opinion populaire l'avait créée <sup>(2)</sup>.

Où Socrate s'arrête-t-il ? Car lui-même admet une limite : je ne la trouve nulle part explicitement indiquée, mais la supposer est le seul moyen de concilier, avec les passages précédents, les lignes que voici : « connais-tu

---

(1) χαλεπῶς ἂν δουλείαν ὑπομείναιμι.

(2) Xen. Mem. I 2, 56 esquivé le grief plutôt qu'il n'y répond.

les gens qu'on appelle serviles, οἷσθα δὲ τινὰς ἀνδραποδῶδεις καλουμένους? Oui. Est-ce à cause de leur sagesse ou de leur ignorance? Il est clair que c'est à cause de leur ignorance. Mais les appelle-t-on ainsi parce qu'ils ne savent pas travailler les métaux? Non, ce n'est pour aucune de ces raisons, c'est bien plutôt le contraire; car la plupart des gens qui exercent ces métiers sont des gens serviles, ce nom s'applique donc à ceux qui ignorent ce qui est beau, ce qui est bon, ce qui est juste <sup>(1)</sup> ».

Qu'est-ce à dire? Ce n'est pas la profession elle-même qui déshonore, c'est la façon dont elle est exercée : un individu, tenu tout le jour à son enclume ou à son établi, asservit son âme. Le travail ne doit pas tuer le sens du beau, du bon et du juste. L'ouvrier est digne d'estime, s'il reste un homme. Tel est le cas d'Euthère que des revers de fortune ont contraint à un dur labeur, mais qui n'en reste pas moins aux yeux de Socrate, un homme du monde.

En règle générale, le genre d'existence d'un ouvrier le confine dans une atmosphère épaisse où son âme s'étiole; mais du moins Socrate ne le condamne-t-il pas sur sa mine et sans l'avoir entendu. Il ne pose pas comme un aphorisme l'incompatibilité du travail et de l'honneur. Il distingue, il examine les situations particulières et il les apprécie avec bienveillance et indulgence. Par là-même, il reste en deçà de l'opinion populaire. Celle-ci ne condamne pas toute espèce de travail manuel : elle distingue entre les professions; Socrate, lui, distingue entre les hommes. C'est un honneur pour lui que de s'être affranchi, sur ce point délicat, de la pensée populaire; c'est un honneur plus grand encore, que d'avoir rompu en visière avec les préjugés, car c'est de ce côté qu'ils se trouvent surtout, avec les préjugés des classes lettrées.

---

<sup>(1)</sup> Mem. IV 2, 22.

Platon et Aristote sont plus sévères que leur maître; ils prennent dans toute sa rigueur la pensée que je viens de citer, la débarrassent des exceptions et des atténuations que Socrate y mettait et la rattachant à leur système social, ils en font un principe absolu qui à peine a besoin d'être démontré. Platon, il est vrai, ne méconnaît pas la possibilité de mener une existence à la fois laborieuse et honorable, mais ce n'est que dans sa cité idéale que les choses se passent ainsi. Quand il se retourne vers la cité réelle, il ne découvre dans les professions qui tendent au lucre qu'égoïsme, bassesse d'esprit, dégradation des sentiments. Aristote ne fait même pas ce rêve, ne nourrit même pas ces illusions. Son système social le veut ainsi et c'est ce qui fait que ses appréciations rigoureuses ne doivent pas être prises trop au pied de la lettre. Il en est de même de celles de Platon. On ne doit jamais oublier qu'elles émanent de théoriciens et qu'il s'y mêle certaines idées préconçues.

Platon et Aristote voient dans le commerce et dans l'industrie deux plaies de la société; ils voudraient les extirper à fond, si cela était possible: telle est la conclusion du jugement qu'ils portent sur leur temps. Dans le passé, leur idéal est la simplicité des époques primitives; ils ne sont exempts ni l'un ni l'autre de quelque spartomanie.

C'est sous l'empire de ces doctrines et de ces opinions que l'idée savante achève de se fortifier et de se développer. Je crois inutile de la suivre à travers toute la littérature grecque.

Elle se résume en une distinction établie entre les occupations de l'homme comme-il-faut et de celui qui ne l'est pas. Ces dernières et ceux-là mêmes qui s'y livrent tombent sous le qualificatif de Banausoi <sup>(1)</sup>. Banausoi,

---

(1) Bekker Anecd. Gr. I, p. 222. Etym. M. p. 174, 35; 187, 38.

c'est-à-dire, en parlant des individus, des esprits étroits, des âmes mal dégrossies, et, en parlant des occupations, une vie matérielle et terre-à-terre. Comme ces jugements reflètent bien le milieu d'où ils sortent ! Ce sont les « honnêtes gens » qui regardent de haut en bas les « gens du commun » qui peinent et qui travaillent.

Banausoi, les journaliers et les mercenaires. Banausoi, tous ceux qui exercent un métier quelqu'il soit, pour gagner de l'argent. Ce n'est plus seulement le travail manuel qui est honni ; c'est le gain qui est considéré comme sordide et peu importe la profession, musicien, précepteur, sophiste même, tous, s'ils se font payer leurs services ou leurs leçons, se ravalent et transforment leur science et leur art en un vulgaire métier.

Xénophon <sup>(1)</sup> porte la même sentence : il déclare, sans sourciller, que les arts mécaniques sont décriés et déconsidérés et il approuve les règles de certaines cités qui défendent à tout citoyen d'exercer une profession mécanique, car l'âme s'y dégrade, comme le corps s'y affaiblit. En outre, les arts manuels ne laissent plus le temps de rien faire ni pour les amis, ni pour l'État, en sorte qu'on passe pour de mauvais amis, pour de lâches défenseurs de la patrie. Aussi, dans quelques républiques, principalement dans celles qui sont réputées guerrières, il est défendu à tout citoyen d'exercer une profession mécanique.

Et cette pensée nous mène tout naturellement de Platon à Aristote. Celui-ci reprend d'abord les vues de son devancier : les travaux mécaniques sont indignes

---

Suidas, Hesychius s. vv. βάναιος et βανός. Etym. M. βάναιος · οἱ ἐδραῖοι τεχνῖται.

(<sup>1</sup>) Xen. Econ. IV 2. Voyez encore dans Xen. Apol. Socr. 80 ce trait dirigé contre Anytus : ὥστε φημὶ αὐτὸν ἐπὶ τῇ δουλοπρεπείᾳ διατριβῇ ἣν ὁ πατήρ αὐτοῦ παρεσκεύασεν οὐ διαμνεῖν.



d'un homme libre, parce qu'ils ravalent son esprit et le privent de loisirs; un homme libre peut, sans doute, travailler de ses mains, mais que ce soit pour lui, pour ses amis ou pour un noble but; s'il travaille d'une façon régulière pour un tiers, il fait œuvre de mercenaire ou d'esclave. Et tel est bien le sort de l'ouvrier vivant du travail de ses mains : un esclave ! Car « il y a plusieurs espèces d'esclaves, comme il y a plusieurs espèces de travaux (1) ».

Mais la nature même de son livre l'amène à envisager la question à un point de vue plus pratique que ne l'avait fait Platon : non seulement l'ouvrier ne pourrait être un sage; mais, de plus, Aristote tire la conséquence : il ne pourrait être un citoyen digne de ce nom (2). « La cité parfaite ne lui confère pas cette qualité. Pour posséder la vertu de citoyen, il ne suffit pas d'être libre, il faut encore être débarrassé des travaux indispensables à l'entretien de la vie : or ceux qui s'y adonnent au service d'un seul sont des esclaves; ceux qui s'y adonnent pour le service de tous sont des banausoi et des thètes ».

Ce principe, Aristote le trouve appliqué dans la réalité : autrefois, « les ouvriers étaient des étrangers et des esclaves et, de son temps, il en était encore ainsi pour la majorité d'entre eux ». Autrefois encore, « dans certaines cités, on ne les admettait pas aux fonctions publiques, jusqu'à ce que l'avènement de la démocratie extrême ait changé les choses ».

C'est toujours la même pensée : l'esprit de l'homme, pour se déployer, a besoin de liberté, et cette liberté, ce sont les loisirs σχολή (3). Le travailleur de l'atelier, celui

---

(1) Polit. III 1277 a.

(2) Polit. III 1278 a 5.

(3) Cette pensée se retrouve dans toute la littérature grecque : Isocr. III 26.... διεγνωκότες ἦσαν ὅτι δεῖ τοὺς σχολὴν ἔχειν δυνάμενους

même de la terre, car Aristote va jusque là, sont privés de ces loisirs, qui sont comme l'atmosphère nécessaire à la vie de l'âme.

Je ne pousserai pas plus loin le développement de l'idée savante. Élien en donne cette formule : « Socrate disait que l'oisiveté est la source de la liberté (1) ». Plutarque s'exprime encore avec plus de netteté, au commencement de la vie de Périclès. Il professe carrément le mépris de tout travail manuel : « souvent en prenant plaisir à l'œuvre, nous méprisons l'ouvrier. Ainsi, les parfums et la pourpre nous font plaisir; mais nous mettons les parfumeurs et les teinturiers au rang des artisans vils et mécaniques ». Il va plus loin, et lui, homme de lettres, il écrit « il n'y a pas de jeune homme bien né qui, après avoir vu le Jupiter de Pise, désire être Phidias et la Junon d'Argos, Polyclète, ou qui souhaite devenir Anacréon, Philémon, Archiloque, quand il est ravi de leurs poésies (2) ». Soit, mais qui se souvient encore du jeune homme bien né (3)?

Telle est l'idée savante. En elle-même, elle offre un phénomène curieux à étudier; mais elle n'est pas la pensée commune des hommes de ce temps-là. Elle se meut dans un petit cercle, et, prise à part, elle n'a

---

καὶ βίον ἱκανὸν κεκτημένους ἐπιμελεῖσθαι τῶν κοινῶν. Xen. Cyrop. II 1, 14; IV 3, 12. Eurip. Ion 634. Arist. Polit. II 1269 a 35, V 1337 b.

(1) Ael. Var. Hist. X 14.

(2) Isocrate voyait plus juste XV 2 : παραπλήσιον ποιοῦσιν ὥσπερ ἄν εἴ τις Φειδίαν τὸν τῆς Ἀθηνᾶς ἔδος ἐργασάμενον τολμήῃ καλεῖν κοροπλάθον, ἢ Ζεῦξιν καὶ Παρράσιον τὴν αὐτὴν ἔχειν φαίη τέχνην τοῖς τὰ πινάκια γράφουσιν.

(3) Plutarque, racontant les voyages que fit Solon pour son commerce, croit devoir excuser son héros. De ce temps-là, dit-il, le commerce était honorable, car il faisait connaître les produits aux peuples et il rappelle les exemples de Platon, de Thalès et d'autres, Sol. 2.

même pas le mérite de l'originalité. A toutes les époques, les différences d'éducation, de naissance, de milieu, ont produit les mêmes méprises chez les favoris au sujet des autres hommes. Nos philosophes grecs ont bien droit à quelque indulgence si, trop fiers peut-être de leur supériorité intellectuelle, ils ont, de leur côté, créé entre les hommes des distinctions factices. On peut leur reprocher, vivant à une époque de démocratie, d'avoir été si peu démocrates; mais s'il y a une aristocratie légitime, n'est-ce pas celle de l'intelligence et tout leur tort n'est-il pas d'en avoir défendu les droits ou les privilèges? Aussi, s'il n'y avait que leur opinion, pourrions-nous nous dispenser d'insister, mais il y a celle de tout le monde. Curieuse rencontre, parties de points bien différents, ces deux opinions se rejoignent et, en partie, coïncident : Aristophane et Platon, le poète des foules et le poète des académies se répondent. La grosse sagesse populaire et la haute philosophie se donnent la main. La valeur, comme témoignage historique, des citations de Platon et d'Aristote est toute entière dans cette coïncidence partielle avec l'opinion vulgaire. C'est elle qu'il faut entendre maintenant : de qui émane-t-elle? Qui vise-t-elle? Nous pourrions répondre en même temps à ces deux questions.

Ouvrons Aristophane : de toute part retentissent de cruels éclats de rire à l'adresse de ceux qui travaillent de leurs mains dans le commerce ou l'industrie. Tour à tour excitent sa verve, Eucrate, le marchand d'étoupes, Lysiclès, le marchand de moutons, Hyperbolos, le fabricant de lampes. La victime préférée, c'est Cléon, le marchand de cuirs, le corroyeur qui répand une horrible odeur de cuir <sup>(1)</sup>; puis Euripide dont il rappelle si

---

(1) Aristoph. Eq. 739 : σὺ (ὁ δῆμος)... | τοὺς καλοὺς τε καὶ κακοὺς  
οὐ προδέχει, | στυτὸν δὲ λυγροπώλεισι καὶ νευρορράφοις | καὶ  
σκυτοτόμοις καὶ βυρσοπώλεισιν δίδως.

souvent l'humble origine, Euripide, le fils de la fruitière.

Ces railleries s'expliquent d'abord, comme je l'ai montré, par ce fait que dans le public d'Aristophane, les paysans dominant. Il leur livre l'homme de métier qui leur fait payer cher le produit de son industrie et souvent encore les trompe sur la qualité. Voici un trait qui va droit au cœur des paysans : le poète leur rappelle comment Cléon coupait obliquement un mauvais cuir pour le faire paraître épais et duper les campagnards. Le paysan se rappelle tout de suite ses longues stations dans la boutique de la ville, où il a mis son habileté aux prises avec la faconde et les roueries du citadin. Mais il y a plus dans les railleries d'Aristophane que la rancune du rural contre l'habitant des villes, plus fort ou plus malin que lui. Il y a le dédain du cultivateur, de l'homme du plein air et de la liberté pour l'ouvrier emprisonné dans l'atelier et asservi à sa tâche. Aristophane feint de croire que Cléon met lui-même la main à la besogne et sert le client : c'est l'ouvrier et non pas le patron que le poète dénonce à ses auditeurs.

Ici, l'opinion populaire et l'opinion savante se rencontrent. Le philosophe regarde avec pitié le travailleur chez qui la pensée sommeille. Le paysan prend les choses de moins haut ; il se considère lui-même, il s'estime heureux, il se sent libre, il ne voudrait pas échanger son sort contre celui de l'homme de métier. Le paysan représente l'aristocratie du travail ; le philosophe représente l'aristocratie de l'intelligence. Celle-ci, évidemment, a plus de morgue que l'autre. Le paysan met dans ses jugements plus de bonhommie : il plaint l'ouvrier plus qu'il ne le méprise ; il ne lui viendrait pas à l'idée de le mettre au ban de la société. Il se sent supérieur à lui, il y trouve une naïve satisfaction : malgré tout, l'ouvrier et lui sont du même monde ; sur bien des points, ils ont la même façon de penser et de sentir. La séparation n'est

donc pas profonde. Elle l'est bien davantage du côté des philosophes : ce qui est chez le paysan un instinct, une impression devient une théorie, une doctrine. Le paysan éprouve la sensation que son sort est le meilleur : le philosophe rend compte de cette sensation et pour cela, il pose des principes, il échafaude des systèmes.

L'opinion savante va donc plus loin que l'opinion populaire dans le jugement qu'elle porte sur le travail industriel. L'opinion populaire entretient contre lui certaines préventions : l'opinion savante le condamne en bloc.

Les deux opinions coïncident complètement dans leur appréciation de certaines professions : la mère d'Euripide a vendu des fruits et des légumes, du moins le poète cherche à le faire croire à son public ! Quel beau sujet de raillerie ! Je vois bien que, même dans notre siècle démocratique, personne ne songe à se vanter d'une humble origine. Des hommes arrivés n'avoueront jamais volontiers qu'ils sont nés dans une échoppe ; s'ils en parlent, ce sera pour se faire valoir, peut-être au détriment de leurs parents, en termes qui trahiront une certaine gêne et comme s'ils réclamaient l'indulgence de leurs auditeurs. Mais chez Aristophane, ce n'est pas dans un salon que ces choses se disent : c'est à la foule massée sur les gradins du théâtre qu'on livre la pauvre verdurière. Je crois, malgré tout, que si nous avions été là, nous aurions sifflé. Les Athéniens riaient et applaudissaient : c'est qu'ils pensaient autrement que nous. Pour eux, il y a des métiers qu'on n'exerce pas. Il les faut laisser aux étrangers et aux esclaves. Un homme libre, un citoyen qui veut être estimé n'a pas le droit d'être le fils d'une verdurière (1). C'est le préjugé des philosophes contre

---

(1) Philochores, Suidas v° Εὐριπίδης, FGH 165 : οὐκ ἀλήθης δὲ, ὡς ἀρχανόπωλις ἦν ἡ μήτηρ αὐτοῦ, καὶ γὰρ τῶν σφόδρα εὐγενῶν

les boutiquiers, contre les *κάπηλοι* en général. Les philosophes ne font pas de distinctions : passer son temps à revendre cher ce que l'on a acheté bon marché, acheter l'ouvrage d'autrui pour le revendre, voilà le métier du *κάπηλος* et il est peu honorable (1).

L'opinion commune, comme toujours, est moins systématique ; comme elle obéit à des instincts, à des impressions, elle a ses caprices. A certains moments, elle admet la fileuse de lin qui va vendre son ouvrage à l'agora (2) ; la veuve qui ayant perdu son mari à Cypre, vit avec ses cinq enfants de la vente des couronnes qu'elle tresse (3) ; d'autre part, le poète raille la boulangère, les boutiquiers en général (4).

Je passe sans transition d'Aristophane à Démosthène, car rien n'est plus décisif que de rencontrer, dans des auteurs si différents et à cet intervalle de temps, les mêmes opinions et les mêmes préjugés populaires.

Le cas d'Euxithée contre Eubulide qui fait l'objet du plaidoyer de Démosthène est embarrassant : Euxithée est en appel de la décision qui l'a rayé de la liste des démotés et, par conséquent, privé du droit de cité. Il a contre lui, car c'est la présomption la plus forte, le métier

---

ἐτύγγανεν ὡς ἀποδείκνυσσι Φιλόχορος. Les plaisanteries d'Aristophane n'en sont pas moins odieuses et si le fait est faux, elles sont d'autant plus significatives : pour ridiculiser un homme, il n'y a pas de meilleur moyen que de faire croire que sa mère a vendu des légumes.

(1) Xen. Mem. III 7, 6 : τοὺς ἐν τῇ ἀγορᾷ μεταβαλλομένους καὶ φροντίζοντας, ὅ, τι ἐλάττονος πριάμενοι πλείονος ἀποδῶνται. Plat. Polit. p. 260 : Πωληθέντα πρότερον ἔργα ἀλλότρια παραδεχόμενοι δεύτερον πωλοῦσι πάλιν οἱ κάπηλοι.

(2) Aristoph. Ran. 1346.

(3) Theomorph. 446 ; Guêpes 1396.

(4) Voir aussi Lysistr. 456.

qu'exerce sa mère : « oui, nous le reconnaissons, nous l'avouons : nous vendons des rubans et nous ne vivons pas, comme nous le voudrions ». Le malheureux y revient plus d'une fois ; comment cacher cette honte ? Elle est publique, car c'est au marché, et cette circonstance est la plus grave, que sa mère pratique son métier. Tout au moins, la loi devrait-elle le protéger, car il y en a une : elle défend de faire au citoyen un grief du métier qu'il exerce à l'agora. Loi bien extraordinaire et qui atteste l'état des mœurs et les préjugés de l'opinion. L'orateur ne l'invoque que timidement ; car la loi peut-elle rendre honorable ce que les consciences individuelles proclament déshonorant (1) ?

Mais qu'a-t-il besoin des lois ? Est-ce sa faute si sa famille n'est pas dans l'aisance ? Il est pauvre : qu'y peut-il ? La pensée est trop naturelle pour qu'elle ne se présente pas à son esprit. Ne vous attendez pas à une énergique revendication du respect qui est dû à la pauvreté ? Comme il s'excuse, comme il insiste sur les circonstances atténuantes ! L'aveu de sa pauvreté ne lui a pas concilié les faveurs de ses juges. Il a besoin de le leur dire : il est convaincu qu'ils ne méprisent en aucune façon le pauvre. « N'est-ce pas déjà un assez grand malheur que d'être pauvre ? » Mais il a vu le regard de pitié dédaigneuse qu'on lui a jeté, il sent la déconsidération qui pèse sur lui. Il n'a pas encore épuisé toutes ses

---

(1) τοὺς νόμους οἱ καλεῖουσιν ἔνοχον εἶναι τῇ κατηγορίᾳ τὸν τὴν ἐργασίαν τὴν ἐν τῇ ἀγορᾷ ἢ τῶν πολιτῶν ἢ τῶν πολιτίδων ὀνειδίζοντα τι. Eschine I 27 : ὁ νομοθέτης (Solon) οὐκ ἀπελαύνει ἀπὸ τοῦ βήματος, εἰ τις τέχνην τιν' ἐργάζεται ἐπικουρῶν τῇ ἀναγκαίᾳ τροφῇ, ἀλλὰ τούτους καὶ μάλιστα ἀσπάζεται. Rem. que, d'après Dem. c. Neaera p. 1367, les femmes qui exerçaient le commerce de détail sur la place publique, ne pouvaient donner lieu à une accusation d'adultère.

humiliations, car sa mère a été nourrice, métier bien humble. Sa seule excuse est la misère : « c'est elle qui oblige les gens libres à faire des choses humbles et serviles <sup>(1)</sup> et il serait plus juste de les en plaindre ». La famille d'Euxithée n'est d'ailleurs pas la seule que les misères de la cité aient obligée à se ravalier à des professions aussi peu considérées : il y a de nombreuses citoyennes qui ont été forcées de s'engager comme ouvrières, comme cardeuses de laine, comme vendangeuses.

Que nous voilà loin des idées qui, au XIII<sup>e</sup> siècle, inspiraient à François d'Assise l'amour de la pauvreté, et lui faisaient contracter avec elle d'héroïques épousailles ! Euxithée et ses contemporains la considéraient d'un point de vue tout humain : leur œil que n'illuminait aucune clarté, venue d'en haut, n'apercevait pas sous les haillons l'image du divin pauvre. Elle était un mal sans compensation, une douleur sans consolation, une humiliation sans espoir de revanche dans la cité où trôneront sur des sièges d'honneur les pauvres d'esprit, proclamés bienheureux dès cette vie.

Qu'ils l'aient jugée ainsi, je ne songe pas à m'en étonner. Ce qui m'étonne le plus, c'est la conséquence qu'ils tirent de ce fait. Pourquoi Euxithée est-il si embarrassé ? Parce que la vie que sa mère a menée n'est pas celle d'une Athénienne. Elle a vendu des rubans au marché ; lui-même est pauvre ; donc Euxithée n'est pas citoyen. Le raisonnement paraissait fort à des juges athéniens ; l'orateur en convient et il conjure le tribunal « de ne pas considérer comme étrangers, ceux qui travaillent, mais de regarder les dénonciateurs comme des scélérats <sup>(2)</sup> ».

---

(1) πολλά ταπεινά καὶ δουλικὰ πράγματα.

(2) Προσέχει τοίνυν ὑμῖν, βοηθοῦσι τοῖς νόμοις, μὴ τοὺς ἐργαζομένους ξένους νομίζειν, ἀλλὰ τοὺς συκοφαντοῦντας πονηροὺς.



L'opinion vulgaire est bien le point de départ de l'opinion savante. Celle-ci va plus loin, elle est plus logique et plus rigide. L'opinion vulgaire distingue entre les travaux manuels : elle regarde comme parfaitement honorable l'agriculture; elle admet l'industrie pratiquée par un patron qui fait travailler des ouvriers ou des esclaves. Pour les hommes de métiers, menuisiers, forgerons, qui sont obligés de travailler par eux-mêmes, elle est déjà moins indulgente. Elle est assez disposée à leur pardonner, s'ils ont réussi à gagner une certaine aisance. Tracer des limites fixes, est, on le comprend, une impossibilité. Les préjugés procèdent toujours par caprice; ils admettent des exceptions, comme il tirent des conséquences injustifiables. Nous saisirons mieux les règles générales d'après lesquelles ils procèdent, si nous regardons les bas-fonds de la société.

Nous y voyons les pauvres, les boutiquiers, les manœuvres, les revendeurs, tous ceux qui n'ont rien et que la misère oblige à se placer vis-à-vis des autres habitants, dans la situation d'esclaves volontaires. Un peu plus haut, commence la classe ouvrière. Elle comprend ceux qui possèdent un métier et qui, pour l'exercer, déploient quelque intelligence. Ici, la limite devient incertaine<sup>(1)</sup> : elle l'est encore bien plus, si nous montons jusqu'à ces ouvriers qui se rapprochent de la condition du patron, parce que, à la force de leurs bras et de leur

---

(<sup>1</sup>) Cfer Frohberger *De condicione opificum* 37, une liste des métiers peu considérés : les cordonniers, percepteurs des taxes, foulons, baigneurs, tanneurs, barbiers, cabaretiers. Köhler remarque MAI X 77 que dans les inscriptions funéraires, la profession est rarement indiquée. Trois professions font exception : médecins, acteurs, lessiveuses. Les journaliers *μισθωτοί* peu estimés; Isée de Dicaeog. her. § 39 : *εἰς τοὺς μισθωτοὺς ἔνναι*. Isocr. *Plataïc.* § 48.

intelligence, ils joignent la possession d'un certain capital <sup>(1)</sup>. L'opinion savante ne fait pas toutes ces distinctions; elle trace à travers la société une ligne de démarcation : à droite, ceux qui vivent de leurs rentes; à gauche, les autres <sup>(2)</sup>.

Qu'on prenne l'opinion savante ou l'opinion populaire, elles ne témoignent pas d'une société où le travail industriel a pris un grand développement. Elles sortent d'un milieu où l'agriculture est encore le fondement de la situation économique.

Ce n'est pas la seule source du préjugé contraire au travail manuel et aux travailleurs. Je lis partout que l'esclavage en est une autre. Comment faut-il le comprendre? Suffit-il qu'un métier soit exercé par un esclave pour qu'il soit déconsidéré? S'il en était ainsi, quelle profession échapperait au mépris? Les esclaves sont partout. Il faudrait dire que c'est le travail lui-même que l'esclave avilit. Les ouvriers qui travaillent, au milieu des esclaves, à canneler les colonnes de l'Érechtheion, étaient-ils donc méprisés pour cela seulement, c'est-à-dire à cause de ce mélange, de cette confusion des rangs? Je ne le crois pas. Les sociétés où fleurit l'esclavage ne sont pas nécessairement hostiles au travail manuel. Ce qui est vrai, c'est que les hommes libres y répugnent à certaines tâches pénibles, de même que, dans les maisons à nombreuse domesticité, le maître

---

(1) Xen. de vectig. 4, 22 : πολλοὶ Ἀθηναῖοι τῷ σώματι μὲν οὔτε βούλονται ἂν οὔτε δύναιτο ἂν ἐργάζεσθαι, τῇ δὲ γνώμῃ ἐπιμελούμενοι ἡδέως ἂν τὰ ἐπιτήδεια πορίζοντο. Ces paroles de Xénophon indiquent assez clairement cette distinction.

(2) Plat. Lois XI 918 : πάντα τὰ περὶ τὴν καπηλείαν καὶ ἐμπορίαν καὶ πανδοκίαν γένη διαβέβλητοί τε καὶ ἐν αἰσχροῖς γέγονεν ὀνειδισιν. Andoc. de myst. § 137 : κατηγόρησαν δέ μου καὶ περὶ τῶν ναυκληριῶν καὶ περὶ τῆς ἐμπορίας.

s'habitue à ne rien faire par lui-même. L'influence de l'esclavage ne pèse donc pas sur tous les métiers, mais sur quelques-uns, sur les plus fatigants ou les plus absorbants. Ils entrent une fois pour toutes dans le lot des esclaves et si un citoyen libre s'y adonne, il déroge.

D'autres professions, peut-être un peu plus relevées, ne sont pas mieux portées, parce qu'elles sont généralement aux mains d'étrangers ou d'affranchis. Il y eut un temps, où, dans notre pays, on n'eût pas trouvé un vitrier ou un ramoneur qui ne fussent italiens. Les gens du peuple ne méprisaient pas ces métiers, mais ils ne les exerçaient pas; ce n'était pas leur affaire et, sans que personne ne s'en rendit compte, les Italiens jouissaient d'un vrai monopole.

Je me figure que des raisons de ce genre devaient protéger les étrangers et les affranchis contre toute concurrence, de la part des citoyens, dans certaines professions subalternes, comme celle où la mère d'Euxithée gagnait sa vie. Il n'était pas « comme il faut », ou tout au moins il n'était pas d'usage, pour un citoyen, d'entrer dans ces professions. Imiter les étrangers ou les affranchis n'était pas mieux qu'imiter les esclaves.

Je vois encore une cause du préjugé antique et plus importante dans l'absorption des individus par l'État, dans l'étendue des devoirs civiques et dans la participation active des citoyens à la vie politique. Le Grec n'était pas comme le citoyen moderne dont, trop souvent, le plus grand souci est d'être aussi peu citoyen que possible. Il était heureux de pouvoir appliquer aux affaires publiques son temps, son intelligence, sa volonté. Les affaires, il arrivait à les comprendre et comme à les posséder aisément. Le budget d'Athènes était sans doute plus simple que celui d'une petite commune d'aujourd'hui. On se passait de diplomatie: la politique étrangère se faisait sur la place publique et elle ne réclamait pas plus de science qu'elle n'en réclame aujourd'hui de ceux

qui en font dans les cafés. Si vite et si bien armés pour la politique, les Grecs y prenaient goût et s'y lançaient à corps perdu.

L'électeur, aujourd'hui, lit son journal en allant à l'atelier, ou en en revenant. Le Grec n'a pas cette modération; sa vocation est d'être orateur; il faut qu'il parle à la tribune, au gymnase, n'importe où, pourvu qu'il y ait quelqu'un qui l'écoute. Et il voudrait modérer sa passion qu'il ne le pourrait pas, puisque toutes les questions reviennent devant lui, comme membre de l'assemblée, ou comme juge, ou comme sénateur.

Et enfin, je me demande si le ciel lui-même, ce beau soleil, cette atmosphère limpide n'ont pas conspiré contre l'amour et le respect du travail. Hommes du Nord, nous n'avons guère de mérite à aimer ou à supporter les labeurs réguliers et les longues veillées : sous le soleil du Midi, il fait bon vivre en plein air. Au milieu des ruines des grands édifices d'autrefois, étendus sur les pierres ou cachés dans une fente, de gracieux lézards reçoivent, dans un demi-sommeil, la bonne et reconfortante chaleur du soleil. Leurs ancêtres faisaient de même, il y a plus de 2000 ans, dans les mêmes lieux. Eux, du moins, n'ont pas changé en Grèce; ils ont gardé leur douce philosophie. Je ne doute pas que, même du temps de Socrate, ils n'eussent, parmi les hommes, de nombreux disciples ou, du moins, des imitateurs. On se laissait vivre et l'homme du peuple qui, pour gagner quelques sous de plus, aurait sacrifié quelques instants de sa liberté ou de sa paresse, aurait passé pour un sot. On travaillait, certes, il le fallait bien, mais juste assez pour subvenir aux besoins d'une vie très simple et une fois encore, on trouvait le bonheur dans la modération des désirs.

Quoi qu'il en soit, une société où l'idéal<sup>(1)</sup> est de vivre

---

(1) Arist. Polit. I 7 : ἡ τὸν δοῦλον ἐπίστασθαι δεῖ ποιεῖν, τὸν

de ses rentes n'est pas une société où l'industrie est florissante.

\*  
\* \*

Arrivé au terme de ces recherches, je me demande si je ne paraîtrai pas les avoir allongées à l'excès pour obtenir un résultat aussi simple : l'industrie grecque réduite à de modestes proportions, descendue comme facteur social, au dernier rang. Mais si répandue, si accréditée était l'opinion contraire qu'il n'était pas possible de passer rapidement. À côté de ce résultat que je considère comme principal, me sera-t-il permis d'en rappeler encore quelques autres ? Et d'abord des dates plus précises pour l'histoire de la richesse en général et particulièrement de la richesse industrielle : le IV<sup>e</sup> siècle, la grande époque de la prospérité matérielle en Grèce ; dans l'ensemble du monde civilisé, mais surtout en Orient, le mouvement des affaires prenant toute son intensité, plus tard, à l'époque romaine ; la nature des relations commerciales entre les peuples déterminée aussi exactement que possible. Ce sont là quelques-uns des aspects généraux sous lesquels je me suis efforcé de décrire l'histoire économique de l'antiquité grecque. Si l'on veut entrer dans des détails, je rappelle nos recherches sur les principales industries, sur les centres où elles ont été exercées, sur la diffusion de leurs produits, sur les ouvriers qui les ont pratiquées, sur les idées morales qu'elles ont suscitées.

Mais il importe de rattacher l'objet de ce livre à celui

---

δεσπότην δεῖ ταῦτα ἐπίστασθαι ἐπιτάττειν · διὸ ὅσοις ἐξουσία μὴ αὐτοὺς κακοπαθεῖν, ἐπίτροπος λαμβάνει ταύτην τὴν τιμὴν, αὐτοὶ δὲ πολιτεύονται ἢ φιλοσοφοῦσιν. Aristote indique clairement cet idéal en ce passage : l'esclave travaille, le maître fait de la politique ou s'adonne à la philosophie.

du livre suivant : il y a eu une industrie, en Grèce, plus faible qu'on ne se l'imagine souvent, mais plus forte d'autre part, au V<sup>e</sup> et au IV<sup>e</sup> siècle et en certaines villes, qu'elle ne l'était auparavant. C'est cette transformation économique que je vais étudier dans son point de départ et dans son point d'aboutissement.

---



## LIVRE II.

### L'Industrie considérée au point de vue économique.

---

J'ai constaté, au livre précédent, l'existence d'une industrie en Grèce : je vais essayer de déterminer son vrai caractère. Je l'étudierai d'abord à l'époque primitive, puis à l'époque historique. Dans la première époque, elle est encore, ou à peu près, uniquement domestique ; plus tard, elle s'élève jusqu'à l'organisation par métiers et n'atteint que rarement l'organisation par fabriques.

Ces faits reconnus, j'étudierai les modes de rémunération du travailleur et la valeur réelle de son salaire.

Je me trouverai ensuite devant la concurrence du travail servile et du travail libre. Je montrerai qu'elle a été beaucoup moins redoutable qu'on ne le dit d'ordinaire et que, pour lui résister, le travail libre n'a pas eu besoin d'une assistance de l'État.

Enfin, j'aurais dû consacrer ici une attention spéciale à certaines industries ; mais la plupart se sont déjà présentées dans un autre ordre d'idées et, pour n'avoir pas à y revenir, j'ai dit alors tout ce qui était nécessaire. Nous rencontrerons l'industrie des mines plus tard : il ne me restait pour cet endroit que l'industrie du bâtiment.

Le but principal de ce livre est la détermination du caractère économique de l'industrie grecque. Je mon-



treraï que sous ce rapport encore, elle s'éloigne considérablement de l'industrie moderne. Il n'est pas exact de dire qu'entre l'organisation économique de l'antiquité et celle d'aujourd'hui, il y a une simple différence du plus au moins, que la Grèce ancienne était en petit, à ce point de vue, ce que serait, en grand, un de nos États modernes (1). C'est déjà beaucoup de reconnaître cette différence de quantité : elle s'accompagne, si je puis le dire, d'une différence de qualité.

---

(1) Szanto Zur antiken Wirtschaftsgeschichte Serta Harteliana 115 soutient cette opinion; j'espère que tout cet ouvrage en démontre l'inexactitude.

## CHAPITRE I.

### L'industrie domestique ou familiale, à l'époque d'Homère <sup>(1)</sup>.

On se souvient de la peinture enchanteresse que l'Odyssée trace de l'île des Phéaciens. C'est bien la vie idéale pour le Grec : tout y est souriant, brillant. Les jours s'écoulent doucement, dans la joie de vivre, sans plaisirs violents, sans émotions troublantes, embellis par les satisfactions délicates des sens et de l'esprit.

Au milieu des champs, témoins des travaux des hommes, s'étend la ville; elle est entourée de fortes murailles; de belles places publiques montrent leurs rangées de pierres polies où viennent s'asseoir les vieillards, au jour du conseil; dans le port, des navires sont prêts à prendre la mer. Le palais d'Alcinous s'élève majestueux et dans ses salles immenses, tout dit la richesse et le bonheur du roi. Un vaste jardin s'étend près des portes : des arbres nombreux y donnent des fruits savoureux; plus loin le potager fournit des

---

<sup>(1)</sup> Voir surtout Riedenauer *Handwerk und Handwerker in den homerischen Zeiten* Erlangen 1873 et aussi Friedreich *Die Realien in der Iliade und Odyssée* Erlangen 1856 253; Buchholtz *homerische Realien* II 1. 165; Pierson *Schiffahrt und Handel der Griechen in der Homerischen Zeit* Rh. Mus. XVI 1861 82; Pöhlmann *Aus dem hellenischen Mittelalter Aus Altertum und Gegenwart* Munich 1895 149; K. Bücher *Die Wirtschaft der Naturvölker* Dresde 1898.

légumes divers et des fontaines répandent une agréable fraîcheur.

Là demeurent Alcinoüs et sa femme Arété la bien nommée et autour d'eux, leurs fils et leurs filles. Auprès du foyer, la famille groupe plusieurs générations; elle croît et s'agrandit tout en gardant son unité. La vraie souveraine qui règne dans ce palais, c'est la femme; elle commande à ses cinquante esclaves, dont les unes broient des graines sous la meule, d'autres sont assises et tissent la toile, leur fuseau tourne en des mains aussi mobiles que le feuillage des hauts peupliers. Elle-même travaille au milieu d'elles; elle est assise près du foyer, à l'ardeur du feu; elle tourne le fuseau chargé de laine pourprée; elle s'appuie sur une colonne; ses femmes sont groupées derrière elle et à ses côtés est le trône où Alcinoüs prend place pour boire du vin, comme un immortel.

Cependant d'interminables banquets réunissent les grands et les puissants; « les portiques, les cours, les salles se remplissent de citoyens rassemblés; jeunes hommes et vieillards, la multitude est grande ». Ils mangent et boivent largement comme leurs corps robustes le demandent; mais les chants divins des poètes inspirés, les chœurs et le son de la cithare arrachent leurs âmes à la vulgarité des plaisirs de la table.

Ce sont de longues journées de far niente, sous un beau ciel. Tout resplendit, tout est serein. Les hommes se laissent vivre sans inquiétude du lendemain. L'âme comme la nature sont baignées d'une lumière douce et abondante. Les banquets, la danse, le chant, les jeux où se déploient la force et l'adresse, les assemblées où s'affirment la sagesse et l'éloquence, alternent dans les heures du jour et les remplissent. Ils ne connaissent pas les durs soucis de l'homme qui doit gagner son pain; ils sont riches et ils s'imaginent qu'ils ont le droit de

l'être. Ils sont les enfants des dieux et leur existence facile rentre dans le plan providentiel. Leur bonheur fait celui des autres : ils sont heureux ; ils sont persuadés que tout le monde l'est autour d'eux. Et pourtant, dans cette cité privilégiée, la tache de la misère détonne au milieu de toutes les splendeurs : parfois, à la porte du palais s'arrête le mendiant tout en haillons ; mais la pauvreté elle-même perd, sous ce soleil éclatant, de son aspect lugubre. La simplicité et la familiarité de la vie rapprochent les conditions les plus éloignées et le mendiant s'assied à la table des nobles <sup>(1)</sup>.

Dans ces existences inoccupées, le moindre incident devient un événement : l'arrivée d'un étranger met toute la cité en fièvre. Qui est-il ? Serait-il par hasard l'un de ces navigateurs audacieux que la soif du gain pousse à courir les mers et qui, de loin en loin, abordent à l'île fortunée ? Il est l'hôte d'Alcinoüs et ce caractère auguste le protège contre une curiosité indiscrete.

Ainsi ils vivent, d'une vie libre ; car ils trouvent dans leur propre cité tout ce qui est nécessaire à la satisfaction de leurs besoins. La terre est leur grande nourricière. On n'entend point retentir le bruit de la fabrique ou de l'atelier ; le marché de la ville, le port ne sont pas encombrés d'une foule bigarrée. De voisins, ils n'en ont pas, mais s'ils en avaient, ils ne leur demanderaient rien. Ils réalisent l'idéal grec de la cité ou plutôt même de la famille qui se suffit à elle-même et possède tous les moyens d'assurer à ses membres la vie heureuse.

Tout est à retenir dans ce tableau. Il reproduit, avec des couleurs éclatantes, certains côtés de la vie ordinaire des Grecs, à ce moment de leur civilisation : d'autres côtés sont laissés dans l'ombre ; eux aussi ont trouvé leur peintre, qui les a rendus avec un crayon exact et dans une teinte vraie, quoiqu'un peu grise.

---

(1) Comme Irus et Ulysse, Od. XVIII.

L'épopée homérique chante les heureux de ce monde : elle célèbre leurs exploits, leurs palais et leurs fêtes. Hésiode est le poète des gens de condition plus modeste et un sentiment de tristesse règne dans son œuvre : il y a là, comme une grande désillusion, à laquelle on est surtout sensible quand on passe brusquement de l'Iliade et de l'Odyssée au poème des Œuvres et des Jours. Celui-ci est l'épopée bourgeoise, pratique et presque terre à terre, écrite pour l'homme qui doit gagner son pain, dans les rudes labeurs de l'agriculture ou dans les hasards de la navigation. La misère, la mendicité planent sur sa vie ; la perspective d'être réduit par le malheur à tendre la main de porte en porte le hante. Il faut travailler, il faut peiner, le corps courbé vers le sol, sous la crainte superstitieuse, en observant le respect des jours consacrés aux dieux ; il faut lutter contre la nature rebelle et contre ses puissances mystérieuses. L'âme sans cesse occupée à de petits objets, l'esprit renfermé dans un cercle étroit de pensées et de réflexions, le paysan ou le marin sentent peser sur leurs épaules ce poids de la vie que les héros d'Homère portent si légèrement. Et ainsi, malgré la distance qui les sépare dans le temps, Homère et Hésiode se complètent : l'un nous montre surtout les sommets de la société, l'autre plutôt ses couches profondes.

L'épopée est écrite à la gloire des nobles : nobles, ils le sont, car ils ont dans les veines le sang même des dieux ; mais ils sont bien plus fiers de leur richesse que de leur naissance. Avec quelle complaisance, le poète détaille la fortune de ses héros ! L'élément principal en est, comme pour Tydée, la terre, des champs fertiles en blé, des vergers d'arbres fruitiers, des troupeaux nombreux ('). Le sol d'Ithaque est pauvre : aussi la fortune

---

(') Il. XIV 123 : ἄρουραι πυροφόροι, πολλοὶ δὲ φυτῶν ἔσαν ὄρχατοι ἀμφοῖς, πολλὰ δὲ οἱ πρόβατ' ἔσκε. La propriété privée du sol existe :

d'Ulysse se compose-t-elle surtout de bestiaux <sup>(1)</sup> : douze troupeaux de bœufs sur le continent, autant de bergeries, autant d'étables à porcs, autant de larges étables de chèvres; dans Ithaque, onze riches troupeaux de chèvres, sans compter les porcs que garde Eumée. La dot qu'Iphidamas avait donnée pour sa femme, était formée de cent bœufs et de mille chèvres et brebis <sup>(2)</sup>.

La fortune purement mobilière existe aussi ; elle existe sous la forme du trésor. Les métaux précieux ne servent encore qu'à l'accumulation de la richesse ; ils n'apparaissent pas, tout au moins d'une façon régulière <sup>(3)</sup>, comme l'instrument des échanges : Laërte a acheté Euryclée pour 20 bœufs ; Glaucôn et Diomède échangent leurs armures qui valent l'une cent bœufs, l'autre seulement neuf <sup>(4)</sup>. Les métaux précieux sont souvent représentés par des objets travaillés, des coupes d'argent, comme celle qu'Ulysse a reçue de Maron, ou des lingots : le même Maron en donne sept à Ulysse <sup>(5)</sup>. Le trésor renferme aussi des objets de bronze ou de fer, des lingots de fer, des vêtements <sup>(6)</sup>. D'où viennent ces richesses souvent considérables ? Elles représentent les produits

---

Pöhlmann *Antiker Kommunismus* a donné à cet égard une démonstration qui ne laisse rien à désirer. Voir surtout du même, *Die Feldgemeinschaft bei Homer Altertum u. Gegenwart* 105.

<sup>(1)</sup> Od. XIV 100.

<sup>(2)</sup> Il. XI 244.

<sup>(3)</sup> Büchsenschütz *Besitz* 465. Pierson l. c. 111.

<sup>(4)</sup> Il. VI 235. L'une de ces armures est en cuivre, l'autre en or. La valeur relative de ces métaux serait donc de 9 à 100.

<sup>(5)</sup> Od. IX 201.

<sup>(6)</sup> Od. XXI 9 : ἔνθα δὲ οἱ καί μῆλ' αἰετο ἄνακτος | χαλκὸς τε χρυσὸς τε πολυκμητός τε σιδήρεος. Od. VIII 392 : Alcinoüs remet à Ulysse φῆρος un manteau, χιτῶνα, une tunique, καὶ χρυσοῖο τάλαντον ἐνείκατε τιμήεντος.

des terres. Mais une grande partie en a été acquise à la pointe de l'épée. Le héros grec ne se pique pas de générosité : il est brutal et avide à la fois. Ville prise, ville saccagée et pillée : c'est ce qu'exprime Achille avec une sauvage énergie quand, racontant la prise de Thèbes, il ajoute : nous avons tout saccagé et tout emmené ici, τὴν δὲ διεπράθομεν τε καὶ ῥήγομεν ἐνθάδε πάντα (¹). Et d'un bout à l'autre de l'Iliade, il n'y a que partages de butin, rançons offertes par les prisonniers, morts dépouillés de leurs armes ; partout carnage et pillage se tiennent.

La piraterie est une forme de la guerre : elle n'a pas trop bon renom. Cependant elle est tolérée et Ulysse racontant à Eumée l'histoire fictive de ses aventures, énumère parmi ses exploits son expédition en Egypte : ses compagnons, descendus de leurs navires, pillent les champs, emmènent les femmes et les enfants, et tuent les hommes (²).

La famille forme un groupe bien plus étendu que la famille moderne : elle renferme plusieurs générations, vivant ensemble sous le même toit et jouissant ensemble du patrimoine commun. Les exemples les plus frappants sont ceux de la maison de Priam et de la maison de Nestor. Ainsi constituée, la famille, avec ses propres forces, subvient, en grande partie, à ses besoins : ses membres travaillent à l'exploitation du patrimoine. Les fils des rois ne dédaignent pas de garder les troupeaux : Énée faisait paître des bœufs à l'Ida, quand Achille le poursuivit (³). Le même Achille surprend et tue les frères d'Andromaque occupés à garder les bœufs et les brebis (⁴). Ils prennent même en main les outils de l'artisan, du

---

(¹) Il. I 366, XI 685. Od. I 411, III 365.

(²) Od. XIV 245.

(³) Il. XX 188.

(⁴) Il. VI 426.

moins, semble-t-il, quand il s'agit d'exécuter un travail qui requiert une grande habileté et qui relève de l'art. Lycaon <sup>(1)</sup> va couper lui-même les branches qui doivent servir à la construction de son char et l'Odyssée décrit avec complaisance le lit, chef-d'œuvre de l'industriel Ulysse <sup>(2)</sup>. La femme préside aux travaux intérieurs de la maison : ce n'est pas assez pour elle d'avoir la beauté et la fortune, pas même l'intelligence et la vertu ; l'éloge ne sera complet que si le poète ajoute qu'elle sait travailler : c'est ce qu'il dit de Pénélope *ἐργα τ' ἐπίστασθαι περικαλλέα καὶ φρένας ἐσθλὰς κέρδεά θ'* <sup>(3)</sup>. Par le travail de ses mains, la femme tisse les vêtements de son mari et de ses fils ; elle brode des étoffes précieuses <sup>(4)</sup>. Elle-même va à la fontaine : près de Troie, se trouvent les lavoirs où se rendent les épouses et les filles des Troyens <sup>(5)</sup>. Et qui ne se souvient du charmant épisode de Nausicaa <sup>(6)</sup>, de cette fille de roi, qui s'en va tout simplement faire la lessive, avec autant de bonne humeur que si elle allait à une partie de plaisir ?

La famille a connu un temps où le travail de ses membres subvenait à tous ses besoins. Ce temps n'est plus. Elle est obligée de combler les vides qui se font dans ses rangs, par des travailleurs serviles <sup>(7)</sup>. La guerre et le commerce les lui fournissent <sup>(8)</sup> ; ils exploitent la

<sup>(1)</sup> Il. XXI 35.

<sup>(2)</sup> Od. XXII/205.

<sup>(3)</sup> Cf. Od. I 359.

<sup>(4)</sup> Il. III 125.

<sup>(5)</sup> Il. XXII 153.

<sup>(6)</sup> Od. VI.

<sup>(7)</sup> L'esclavage cependant n'est pas encore aussi répandu qu'il le sera plus tard.

<sup>(8)</sup> Il. XVIII 28 : Δμωαὶ δ' ἄς Ἀχιλεὺς ληίσσατο Πάτροκλός τε. XX 193 : ληϊάδας δὲ γυναῖκας, ἐλεύθερον ἤμαρ ἀπούρας. XXI 35 :



terre, gardent les troupeaux. Laërte, retiré à la campagne dans son domaine, représente bien le propriétaire d'alors : il vit dans ses champs lointains, seul, avec « une vieille servante qui lui sert à boire et à manger, quand il a fatigué ses membres à se traîner dans les fertiles vignobles de son enclos » (1), et quand Ulysse vient pour se faire reconnaître, il surprend son père seul, bêchant dans le verger, au pied d'un arbre, tandis que les esclaves assemblent des épines pour servir de haie à l'enclos.

Telle est aussi la vie que mène le paysan chez Hésiode; il cultive sa terre et l'idée qu'après lui, elle pourrait être divisée, l'inquiète : « il est bon qu'il n'y ait qu'un fils et qu'il conserve la maison paternelle » (2) ; car, dans les classes inférieures, la communauté familiale se dissout plus rapidement qu'ailleurs ; chacun, obligé de se faire son sort, réclame sa part de l'héritage paternel et cherche à s'élever par son propre labeur. Comme Laërte, le paysan des Œuvres et des Jours travaille au milieu de ses esclaves, tandis que sa femme file la laine auprès de son foyer.

La maison, suivant le mot que rappelle Aristote, comprend nécessairement l'esclave et le bœuf de labour ; ces deux instruments sont aussi nécessaires l'un que l'autre. Le paysan d'Hésiode sait les mettre en œuvre ; car il pense, comme Mélanthe dans l'Odyssée, qu'il vaut mieux gagner soi-même son pain que de le mendier. « Le travail donne aux hommes des troupeaux et des biens nombreux..... et la vertu et la gloire accompagnent la richesse. »

---

Lycaon a été enlevé par Achille et vendu comme esclave. Od. XIV 115 : Ulysse a acheté Eumée; 449 : Eumée a acheté Mesaulios à des pirates Taphiens.

(1) Od. I 190.

(2) O. et J. 376.

Les esclaves sont aussi occupés à l'intérieur de la maison : de nombreuses captives travaillent sous la direction de la femme. Pénélope possède 50 esclaves que « nous avons, dit Euryclée<sup>(1)</sup>, instruites aux travaux de leur sexe, à peigner la laine et à supporter la servitude ». Achille<sup>(2)</sup> comme Télémaque ont des captifs à leur service. Télémaque est parti pour Pylos : « qui l'accompagne? Ses mercenaires et ses esclaves? » se demandent les prétendants : ἤ εἰς αὐτοῦ θῆτες τε δμῶές τε<sup>(3)</sup>.

Jusqu'ici, malgré l'esclavage, la famille forme un cercle fermé. Rien n'en sort, rien n'y entre. Comme on l'a dit, poussé à ses dernières limites, le protectionnisme tue la civilisation. Aussi le régime de la prohibition complète du travail et des travailleurs étrangers à la famille ne se rencontre-t-il qu'aux époques de la barbarie. Les Grecs d'Homère n'en sont plus là. La famille est encore la cellule très visible et très agissante de la société ; mais elle fait partie d'un organisme. Entre les diverses familles qui constituent l'État, s'établit un échange de services et de produits.

Tout d'abord, la famille a besoin de mercenaires libres, de journaliers : nous venons précisément de les voir apparaître dans la domesticité, confondus presque avec les esclaves θῆτες, δμῶες. Bien misérable est leur destinée ; Achille, dans les enfers, la prend comme terme de comparaison pour marquer tout ce que la mort a d'horrible : il vaut mieux encore être journalier auprès d'un pauvre homme, mais vivre, que de régner dans les enfers sur tous les morts<sup>(4)</sup>. Ulysse feint de vouloir

(1) Od. XXII 420.

(2) Il. XXIV 643.

(3) Od. IV 643.

(4) Od. XI 489 : βουλοίμην κ' ἐπάρουρος εἶν θητεύμεν ἄλλῃ | ἀνδρὶ παρ' ἀκλήρῳ, ὃ μὴ βίωτος πολὺς εἶη, | ἢ πᾶσιν νεχέεσσι καταφθιμένοισιν ἀνάσσειν.

entrer au service des prétendants : il excelle, dit-il, à allumer le feu, à fendre le bois, à préparer les repas, rôtir les chairs et verser le vin, à s'acquitter des soins que rendent aux nobles les inférieurs <sup>(1)</sup>.

Ces mêmes mercenaires apparaissent dans les travaux agricoles. Et quand Ulysse se présente, déguisé en mendiant, accompagné d'Eumée, Mélanthe s'adresse à celui-ci : laisse-le moi, dit-il, laisse-le moi comme pale-frenier, pour garder mes étables, nettoyer mes cours, porter des feuilles à mes chevreaux <sup>(2)</sup>.

Le sort de ces ouvriers, plus honorable que celui des mendiants, ainsi que le dit Mélanthe, est parfois moins heureux encore : c'est par suite d'un châtimement de Zeus que Poseidon et Apollon <sup>(3)</sup> sont entrés au service de Laomédon. D'après ce passage, les mercenaires *θητες*, sont employés dans les travaux agricoles et dans d'autres travaux manuels : Poseidon travaille aux murs de Troie ; Phébus garde les bœufs dans l'Ida ; mais l'année écoulée, Laomédon ne veut rien leur payer, il les menace de leur couper les oreilles et de les vendre dans des îles éloignées et les deux malheureux s'en vont *μισθοῦ ᾠόμενοι τὸν ὑποστὰς οὐκ ἐτέλεσσαν*.

En quoi consistait le salaire promis ? La question se pose non seulement pour les journaliers, mais encore pour les artisans, dont il sera parlé tantôt. Eurymaque qui veut engager Ulysse comme mercenaire *θητευόμεν* <sup>(4)</sup> sur son champ, lui offre comme un « salaire honorable » : *μισθὸς δὲ τοι ἄρκιος ἔσται*, la nourriture pendant un an *σῆτον μὲν ἐπιετανόν*, les vêtements *εἴματα, ὑποδήματα*. C'est là l'une des formes les plus anciennes du salaire.

---

<sup>(1)</sup> Od. XV 317.

<sup>(2)</sup> Od. XVII 223.

<sup>(3)</sup> Il. XXI 440. Cf. Eurip. Alc. 1 s.

<sup>(4)</sup> Od. XVIII 357.

L'exemple d'Apollon et de Poseidon montre que ce dernier comprenait parfois, outre l'entretien, une certaine rémunération. De même, la pauvre fileuse de l'Iliade subvient, par son travail, à l'entretien de ses enfants. Comment se payait cette rémunération? Probablement en nature, par l'abandon d'une partie de l'objet produit ou par la remise d'objets précieux, de têtes de bétail, de matières premières.

Les mercenaires sont désignés aussi sous le nom d'ἐριθοι (1) : le bouclier d'Achille (2) nous les montre la faux à la main; les femmes préparent leurs repas, et dans l'Odyssée, une amie de Nausicaa s'offre à l'accompagner au lavoir καὶ τοι ἐγὼ συνέριθος ἄμ' ἐψομαι, ὄφρα τάχιστα ἐντύνεται (3).

Les mercenaires ὄντες, on l'a vu, apparaissent enfin dans l'exercice de certaines professions manuelles, de certains métiers : Apollon travaille, en cette qualité, aux murs de Troie. ?

Il existe aussi des artisans qui semblent être d'un rang plus élevé que les simples journaliers, car leur métier est désigné sous un nom spécial. Riedenauer a

(1) W. Arnold Das Aufkommen des Handwerkerstandes im Mittelalter Bale 1861, p. 20 écrit ceci au sujet des artisans du M.-Age : " Diese Arbeiter erhielten von ihrem Herrn den Rohstoff und thaten um Kost und Unterhalt die Arbeit hinzu; ein wahrer Lohn war, nur in Ausnahmefällen gegeben und hatte dann mehr den Charakter der Belohnung besonderen Geschicklichkeit oder Anstrengung , (cité par Riedenauer).

(2) Cf. Riedenauer 168 n. 61.

(3) Il. XVIII 560.

(4) Od. VI 32. Cfer. Hes. O et J. 600 : Θῆτά τ' ἄοικον ποιῆσθαι, καὶ ἄτεκνον ἔριθον | διῆσθαι κέλομαι, χαλεπή δ' ὑπότορσις ἔριθος Hymn. III i. Merc. 276 : τλήμονα γαστρός ἔριθον, ἀτάσθαλον ἀγγελιώτην.

particulièrement bien étudié ce point. Il distingue les professions où la division du travail s'est incomplètement développée : production et préparation : 1) de l'eau, 2) du bois, 3) de la viande, 4) du pain, 5) du vêtement. Ces professions sont encore exercées sous la forme domestique (Hausfleiss) par les membres, libres ou esclaves, de la famille et plusieurs d'entre elles ne se sont jamais tout-à-fait émancipées jusqu'à devenir des métiers. Il en est particulièrement ainsi de la fabrication des vêtements, l'industrie domestique par excellence. Hésiode (<sup>1</sup>) conseille au paysan de tisser lui-même sa tunique et son manteau. Notons cependant la pauvre femme qui travaille la laine. Elle reçoit un salaire αείκεια μίσθον qui l'aide à nourrir ses enfants, c'est donc qu'elle travaille pour autrui (<sup>2</sup>).

Il faut mettre à part les professions de τέκτων, χαλκεύς, σκυτοτόμος, potier, pêcheur et constructeur de navires. Celles-là sont dans les mains d'artisans, d'hommes de métier. Il est remarquable de constater combien, dans les principales d'entre elles, la division des métiers est peu avancée. Le même mot τέκτων (<sup>3</sup>) désigne le tailleur de pierres, le charpentier, l'ouvrier qui travaille la corne, le menuisier, le charron, l'ouvrier en ivoire. Le titre de forgeron χαλκεύς s'applique à l'armurier, à l'orfèvre, etc.; σκυτοτόμος se dit du tanneur, du corroyeur, etc. Veut-on un exemple qui montre exercés par le même homme des métiers multiples ? Pour fabriquer les meubles de sa

(<sup>1</sup>) O. et J. 587.

(<sup>2</sup>) ὥστε πάπαντα γυνή χειρῆτις ἀληθῆς | ἦτε σταθμόν ἔχουσα καὶ εἶριον ἀμφὶς ἀνέλκει, ἰσάζουσα ἵνα παιοὶν αἰκεία μισθὸν ἄρῃται.

(<sup>3</sup>) Il. VI 313. Hector va chercher Paris. Il le trouve dans son palais qu'il a construit : σὺν ἀνδράσιν οἱ τότε ἄριστοι | ἦσαν ἐνὶ Τροίῃ ἐριβόλακι τέκτονες, ἄνδρες | οἱ οἱ ἐποίησαν θάλαμον καὶ δώμα καὶ αὐλήν. Cfer I 110, XIII 303, XV 410.

chambre et son lit, Ulysse doit être tout ensemble maçon, menuisier, ouvrier en ivoire, orfèvre et sellier. Tychios qui a fabriqué le bouclier, garni de métal, d'Ajâx est désigné sous le titre de σκυτοτόμος.

Dans quelles conditions ces ouvriers sont-ils employés? Leur fournit-on la matière première et eux-mêmes ne fournissent-ils que leur travail? Le doreur que Nestor <sup>(1)</sup> appelle pour recouvrir de métal précieux les cornes du bœuf qui va être immolé aux dieux, reçoit la matière première; mais cet exemple n'est pas décisif à raison de la valeur de cette matière. Ce qui me paraît bien plus convaincant, c'est la présence de lingots de fer dans les trésors des héros, et plus significatif encore est ce passage du Chant XXIII de l'Iliade <sup>(2)</sup>: Achille expose comme prix un bloc de fer brut et il encourage ses compagnons à se le disputer: " Si vastes que soient ses champs fertiles, celui qui l'emportera sera dispensé pendant cinq ans, d'envoyer à la ville chercher du fer pour ses pâtres ou ses laboureurs: ce disque lui en fournira. » Ce passage permettrait même de croire que l'exploitation rurale comptait dans son personnel des ouvriers spéciaux, capables de travailler le fer; mais si cette supposition est exacte, elle ne s'applique qu'à des ouvrages ordinaires. Le métier de forgeron, exigeant

(1) Od. III 423. Il. IV 105: Pandaros remet à l'ouvrier κερκοζόος τέκτων, les cornes avec lesquelles il devra faire un arc.

(2) A rapprocher cet autre fait de la vie rurale: comme le paysan de l'Iliade se fabrique à lui-même ses outils, ainsi Eumée se fait ses chaussures et a construit l'étable des porcs et dans Hésiode O. et J. 423: ἄλμον μὲν τριπόδην τάμνειν, ὕπερον δὲ τρίπηχυν | ἄξονά θ' ἐπταπόδην · μάλα γὰρ νῦν τοι ἄρμενος αὖτως | ... πολλὰ ἐπὶ καμπύλῃ καλῇ · φέρειν δὲ γύην, ὅτ' ἂν εὖρης | εἰς οἶκον, κατ' ὄρος διζήμενος ἢ κατ' ὄρουραν | πρίπινον · ὅς γάρ βοῦσιν ἀροῦν ὀγυρώτατος ἐστίν | εὖτ' ἂν Ἀθηναίης δμῶος ἐν ἐλύματι πήξας | δοῖται ἄροτρα πονησάμενος κατ' οἶκον.

des aptitudes spéciales, a dû se constituer de bonne heure, comme une profession distincte de toute autre. Les paysans d'Hésiode se réunissent dans la forge, en hiver, pour se chauffer tout en devisant <sup>(1)</sup>.

C'est aussi apparemment l'une des rares professions qui ne s'exercent pas d'habitude au domicile des clients et encore, dans l'exemple que je viens de citer, est-il possible que les outils et ustensiles nécessaires à l'exploitation rurale soient fabriqués sur place par l'homme de métier.

La coutume du travail au domicile du client est bien attestée par l'existence d'ouvriers errants et la présence de cette classe de travailleurs atteste à son tour le faible développement des métiers dans la Grèce homérique. Le passage où ils sont cités mérite d'être reproduit tout entier. Les prétendants reprochent à Eumée d'avoir amené au milieu d'eux un mendiant; Eumée répond : Quels hommes de leur plein gré appellent un étranger survenant des contrées lointaines, s'il n'est de ces démiurges *εἰ μὴ τῶν οἷ δημοεργοὶ ἔσιν*, un devin, un médecin expérimenté, un charpentier habile à façonner le bois, *τέκτονα δούρων* ou un chanteur divin qui nous charme? Voilà ceux des mortels que par toute la terre on aime à inviter <sup>(2)</sup>.

Dans l'organisation sociale que nous venons de décrire, le commerce est appelé à jouer un bien faible rôle. Le commerce intérieur n'existe que dans des rudiments insignifiants : c'est ainsi que les campagnards vont acheter le fer à la ville. L'échange des produits se fait en général sans intermédiaire. Il existe cependant un commerce maritime. La mer sollicite de toutes parts et provoque la hardiesse du Grec; mais il ne se rend pas

---

<sup>(1)</sup> O. et J. 493.

<sup>(2)</sup> Od. XVII 380.

du premier coup. Tout d'abord, il tient sa barque à portée des côtes et quand la tempête est menaçante, le frêle esquif du pêcheur regagne en toute hâte le port. Plus tard, et il en est ainsi à l'époque d'Homère, la barque est devenue navire : la rame et la voile permettent de plus longs voyages et la mer offre au marin de nouveaux dangers et de nouvelles ressources. Le pêcheur enhardi se fait pirate. Il court les mers, à la recherche d'une proie. De préférence, il s'en prend aux paisibles habitants de quelque rivage éloigné. Telle est déjà la coutume des Crétois, ces incorrigibles écumeurs de la mer <sup>(1)</sup>. Le coup fait, le navire revient chargé de bestiaux, d'esclaves, de meubles et d'ustensiles et les pirates cherchent à se débarrasser de leurs richesses par le commerce. N'est-ce pas un trait de corsaires que méditent les prétendants dans l'Odyssée, lorsqu'ils se demandent s'ils ne pourraient se saisir des étrangers importuns, les jeter à bord d'un navire et les vendre à bon prix en Sicile <sup>(2)</sup>? Le commerce a quelque peine à se séparer de la piraterie. De tous les moyens de se procurer une cargaison, celui-ci est le plus commode. De là sans doute, le peu d'estime dont semble jouir le négoce. Euryale <sup>(3)</sup> interpelle Ulysse et non sans quelque intention méprisante, il dit : étranger, en vérité, je ne puis te considérer comme un homme habile dans la lutte : tu ressembles à un navigateur, chef des matelots, occupé de sa cargaison, attentif aux affaires et au gain, plutôt qu'à un vaillant lutteur.

---

(1) Od. XIV 230, XVII 424.

(2) XX 283.

(3) Od. VIII 160 : Ἀλλὰ τῷ ὅσθ' ἄμα νηὶ πολυκλήϊδι θαμίζων | ἀρχὸς ναυτῶν, οἵτε πρηκτῆρες ἔασι | φόρτου τε μνήμων καὶ ἐπίσκοπος εἶσιν ὁδῶν | κερδέων θ' ἀρπαλέων, οὐδ' ἀθλητῆρ' εἰκας. Cfer Büchsen-schütz Besitz 360 et Buchholtz 172.



Mais bien rares sont les mentions d'un commerce exercé par des Grecs, même concurremment avec la piraterie. Presque partout, il est aux mains d'étrangers, surtout des Phéniciens. Écoutons sur ce point l'histoire d'Eumée (<sup>1</sup>). Ses parents habitaient l'île de Syros dont le poète dit qu'elle était : εὖβοτος, εὖμηλος, οἶνοπληθής, πολυπύρος. Un jour arrive un navire monté par des Phéniciens ναυσίκλητοι ἄνδρες. Le poète les qualifie de τρώχτης et l'explication du scoliaste est curieuse : τρώχτης ἀπὸ τοῦ τρώγειν · κερδαίνειν βουλόμενος, φιλοκερδής, πανουργός, ἀπατεῶν. Bücher a remarqué la même association d'idée entre échanger et tromper : Tauschen = täuschen (<sup>2</sup>). Leur cargaison se compose de μυρί' ἄγοντες ἀθύρματα, « des articles de luxe, des curiosités ». Dans la maison paternelle d'Eumée, se trouvait une femme phénicienne, habile ouvrière ἀγλαὰ ἔργ' εἰδυῖα. Enlevée autrefois par

---

(<sup>1</sup>) Od. XV 412.

(<sup>2</sup>) Voir sur l'apparition de l'échange chez les peuples encore à l'état de nature, K. Bücher Die Wirtschaft der Naturvölker 26. L'auteur insiste avec raison sur l'importance de la pratique des cadeaux qui se font en vertu des règles de l'hospitalité. Par cette coutume, les produits des peuples sont transportés de l'un à l'autre et souvent à des distances aussi grandes que celles que franchirait actuellement le commerce. Télémaque reçoit à Sparte comme présent de Ménélas une coupe d'argent que lui-même a reçue du roi de Sidon. Ulysse reçoit des Phéaciens des vêtements, de la toile, des objets d'or, etc. Il cache tout cela à son arrivée à Ithaque, dans la grotte des Nymphes. « Je me suis souvent demandé ce qui serait arrivé, si Ulysse avait été reconnu à temps par les prétendants et avait été tué par eux. Les présents des Phéaciens auraient reposé jusqu'à notre époque dans la grotte des Nymphes; ils y auraient été déconverts par un archéologue. N'aurait-il pas pris tout le trésor comme un dépôt de marchandises d'un commerçant du temps des héros, d'autant plus que l'échange véritable apparaît assez fréquemment chez Homère? »

des pirates Taphiens, elle a été vendue comme esclave. Le navire phénicien reste dans le port toute une année et se remplit de nombreuses marchandises acquises par échange. Mais l'esclave phénicienne a trahi ses maîtres : un de ses rusés compatriotes se présente avec un collier magnifique χρύσειον ὄρμον ἔχων, μετὰ δ' ἡλέκτροισιν ἔερτο; les femmes se pressent autour de cette merveille et pendant ce temps, l'esclave enlève le petit Eumée et va rejoindre le navire, qui bientôt les emmène au loin.

Le commerce semble limité à des objets de luxe : coupes artistiques, toiles habilement tissées; il s'étend aussi aux esclaves, que ces négociants peu scrupuleux se procurent même par la force ou par la tromperie <sup>(1)</sup>. Un autre peuple apparaît réunissant, à l'exemple des Phéniciens, la piraterie et le commerce : ce sont les Taphiens. Quand Athéna se présente aux regards de Télémaque, elle lui dit qu'elle est Mentès, roi des Taphiens <sup>(2)</sup> : « je suis venu avec mon navire et mes compagnons, en sillonnant la sombre mer, vers des peuples étrangers. Je me rends à Témèse <sup>(3)</sup> pour y chercher du cuivre et j'y porte du fer resplendissant ».

Le commerce est si peu étendu, parce que la maison se suffit encore à elle-même. Il n'est appelé qu'à combler les lacunes de la production domestique. Il en est autrement, à l'époque d'Hésiode <sup>(4)</sup>. Toute une partie des

---

<sup>(1)</sup> Cf. VII 472 : les Achéens échangent du bronze, du fer, des peaux, des esclaves, des bœufs, contre du vin.

<sup>(2)</sup> Od. IV 615, XII 115, VI 289, XIV, 288.

<sup>(3)</sup> Od. I 182. Sur ce peuple, Strab. X 2, 20.

<sup>(4)</sup> Témèse est identifié avec Tempsa dans le golfe de Terina sur la côte du Bruttium, Pauly Real Encycl. Wilamowitz Philol. Unters. VII 24.

<sup>(5)</sup> Il n'est pas inutile de noter le progrès effectué dans l'espace de temps qui sépare l'Odyssée de l'Iliade : l'horizon géogra-

Ceuvres et des Jours est consacrée à la navigation : le commerce maritime semble donc s'être développé. Le poète rappelle l'exemple de son père qui, « pour fuir la la misère mauvaise que Zeus envoie aux hommes », s'embarquait sur des navires et il entre dans de minutieux conseils, sur les époques favorables à la navigation, sur la prudence à observer : il ne faut pas risquer tout son bien en une fois; mais il faut embarquer une cargaison convenable, afin de rapporter un bénéfice chez soi <sup>(1)</sup>. Ce qu'il y a de plus curieux dans ces conseils, c'est que la profession de marchand n'est pas encore séparée de celle d'agriculteur <sup>(2)</sup>.

La civilisation grecque, à l'époque où je viens de l'étudier, offre un caractère bien déterminé. Ce n'est pas le moment de montrer comment, en certaines cités, ce caractère s'altère, en d'autres, se conserve en toute sa rigueur. Les chapitres que je consacrerai plus loin à Sparte et à Athènes renseigneront le lecteur sur les principaux faits de cette histoire. Chose remarquable,

---

pique s'est élargi : l'Égypte est beaucoup mieux connue et les parties les plus récentes de l'Odyssée nomment la Sikanie et les Sikeloï, Hahn Die Geogr. Kenntnisse der älteren Epiker I Ilias Beuthen 1878 Progr.; II 1881; III 1885. Niese Die Entwicklung der homer. Poesie Berlin 1882.

(<sup>1</sup>) Remarquez aussi les conseils pour le commerce terrestre, O. et J. 636 : Μη δ' ἐνὶ νηυσὶν ἅπαντα βίον κοίλῃσι τίθεσθαι. | ἀλλὰ πλέω λείπειν, τὰ δὲ μείονα φορτίζεσθαι | δεινὸν γὰρ πόντου μετὰ κύμασι πήματι κύρσαι | δεινὸν τ', εἴ κ' ἐφ' ἁμαζαν ὑπέρβιον ἄχθος ἀείρας | ἄξονα καυάζαις, τὰ δὲ φορτί' ἀμυρωθείη. | μέτρα φυλάσσεσθαι καιρὸς δ' ἐπὶ πᾶσιν ἄριστος. |

(<sup>2</sup>) Cela rappelle l'exemple des cordonniers de Goettingue, cités par Bücher, qui, à la belle saison, quittaient leur établi pour aller hors ville cultiver leurs champs. Remarquez que dans Od. VIII 283, le capitaine du navire est propriétaire de celui-ci et de la cargaison.

là où l'organisation domestique subsiste, elle est parfois plus raide dans ses formes qu'à l'époque d'Homère : c'est que les idées morales sur le travail, elles aussi, se sont modifiées. Ainsi à Sparte, d'une part le sentiment aristocratique développé par le régime politique, d'autre part le servage et l'esclavage éloignent ou dispensent de plus en plus l'homme libre du travail personnel. Ailleurs, au contraire, comme dans les régions attardées de la Phocide et de la Locride, où les esclaves sont longtemps inconnus, la vieille société homérique se maintient pendant longtemps à peu près intacte dans sa simplicité égalitaire. Cependant, même dans ces contrées, par suite de l'accroissement de la richesse, l'ancienne organisation économique finit par s'ébranler. Au IV<sup>e</sup> et au III<sup>e</sup> siècle, elle subit des secousses et passe par des crises qui annoncent une ère nouvelle <sup>(3)</sup>.

---

(3) Supra, Livre I, Ch. I. Cf. infra, Livre IV, Ch. Les Premières Crises.

## CHAPITRE II.

### **L'Industrie considérée au point de vue économique, durant la période historique.**

Nous venons de voir, dans la société grecque, les premières manifestations de l'activité industrielle et commerciale. Le mot de Rodbertus s'y applique : l'organisation sociale est encore domestique ou « oikonomique ». Elle repose sur la famille. La famille est beaucoup plus large, comprend beaucoup plus de membres que plus tard ; elle forme à elle seule un groupe relativement considérable. Elle est encore étroitement attachée au sol et, par le travail des siens, elle en retire tout ce qui est nécessaire à la nourriture ; elle en retire aussi les matières premières qui seront utilisées pour le vêtement, la construction de la maison, la fabrication des meubles et elle opère elle-même la transformation des matières premières. La maison est autonome : elle ne dépend de personne pour aucun de ses besoins essentiels. Tels sont les caractères distinctifs de la constitution économique de la société, à cette époque.

La rigueur avec laquelle je viens de les tracer, s'atténue au fur et à mesure que la civilisation matérielle se développe : ce n'est que dans des sociétés très primitives, qu'on les peut rencontrer dans toute leur pureté. Plus tard, les besoins se multiplient, spécialement ceux du luxe, et la famille doit, pour y pourvoir, sortir de son cercle. Le commerce fait ses premières apparitions et le marchand nomade colporte les produits des civilisations plus avancées. Il ne tarde pas à s'établir à demeure,

pour certains objets que l'industrie familiale ne saurait fabriquer, ou certaines denrées que le sol ne produit pas. Des artisans de profession ouvrent à leur tour leurs ateliers, pour fabriquer sur place certains ustensiles plus perfectionnés que ceux dont on se servait d'abord. Ces modifications se sont déjà introduites à l'époque homérique : elle n'en a pas moins gardé, dans son ensemble, l'organisation domestique d'une société primitive.

Deux grands faits concomitants et qui tiennent l'un à l'autre par plus d'un côté s'accomplissent après l'âge homérique : la dissolution de la famille et le développement de l'esclavage.

La famille primitive groupe sous le même toit plusieurs générations et elle se complète encore par ses clients. Plus tard et sous l'action même des progrès de la civilisation, la famille se désagrège ; son unité rigoureuse et prolongée dans le temps suppose une attache étroite au sol, une population disséminée encore dans les campagnes, chaque famille vivant dans son domaine et des revenus qu'elle en tire. Ce régime agricole se perpétue dans certaines parties de la Grèce, mais dans d'autres, des centres relativement importants de population se sont constitués ; une vie beaucoup plus intense, au point de vue intellectuel, comme au point de vue politique, des besoins matériels nouveaux et beaucoup plus compliqués, des aspirations et des ambitions qui donnent à l'individu le besoin de l'indépendance, troublent et dérangent l'ancienne et paisible harmonie de la famille. Les moyens de production de la famille ainsi divisée en plusieurs branches, ont diminué : elle ne dispose plus d'une main-d'œuvre aussi nombreuse, de talents ou d'aptitudes aussi variées.

Mais en même temps, signe d'une prospérité croissante, l'esclavage se développe. Il hâte encore la désorganisation des groupes familiaux, en diminuant le besoin que leurs membres ont les uns des autres. Les lacunes, qui se mani-

festent dans les moyens de production de la famille réduite, peuvent être comblées par des travailleurs serviles et l'on concevrait aisément que l'esclavage eût gardé à la société, à travers tous les changements, son organisation domestique. Et de fait, il l'a conservée en partie. On a répété cent fois cette parole de naïf orgueil que Trimalcion adresse à ses convives : tout vient de la maison ! Cette parole aurait pu être prononcée en Grèce aussi. Elle aurait pu l'être certainement par les agriculteurs qui trouvaient, dans leurs esclaves, le personnel nécessaire à l'exploitation de leurs terres. Cependant, pour certains travaux extraordinaires, ils ont besoin d'aides venus de l'extérieur. Par exemple, à l'époque de la vendange, ils embauchent des travailleurs libres ou esclaves. Mais il ne s'agit ici que de l'agriculture et la parole de Trimalcion s'applique, du moins telle qu'on la comprend ordinairement, à d'autres travaux. De fait, dans les premières maisons de Rome, les esclaves exerçaient, pour leurs maîtres, tous les métiers. Nous n'avons pas, pour la Grèce, d'exemples de maisons aussi richement montées et le luxe n'y a jamais atteint le degré où il s'est élevé à Rome. Les lacunes de l'outillage y étaient donc assez considérables. Tel qu'il était, il pouvait subvenir à certaines nécessités, pas à toutes. Ainsi Timarque possédait des esclaves cordonniers, des ouvrières en tissus, on ne voit pas qu'il eût des esclaves menuisiers, ou tailleurs, ou potiers. Il était donc obligé de s'adresser au dehors pour une grande partie de ses vêtements, pour ses meubles, etc.

En outre, du moment, et tous les exemples montrent qu'il en était ainsi, du moment où les maîtres réunissaient chez eux des groupes d'esclaves n'exerçant qu'un seul métier, il y avait une surproduction qui s'écoulait au dehors et par conséquent un rapprochement ou même une pénétration des organismes domestiques les uns dans les autres. L'esclavage n'avait qu'en partie arrêté

la décomposition de l'organisation « oikonomique ». Son effet avait été plus considérable au point de vue agricole qu'au point de vue industriel. De plus, les ateliers d'hommes libres, travaillant seuls, mais plus généralement avec l'aide d'esclaves, s'étaient ouverts et multipliés.

L'organisation industrielle était donc différente, au V<sup>e</sup> siècle et au IV<sup>e</sup> siècle, de ce qu'elle était à l'époque primitive. Deux détails en apparence insignifiants feront bien ressortir ce changement. Au IV<sup>e</sup> siècle, on regardait comme un phénomène, le philosophe Hippias (<sup>1</sup>). Il donnait plus d'un sujet d'étonnement : ses habits, ses souliers, son anneau, son flacon à l'huile, tout était son ouvrage. Un autre philosophe, moins expert dans les travaux manuels ou plus prétentieux, Chrysippe (<sup>2</sup>), notait que, dans l'Odyssée, Ulysse se sert lui-même : il appelait cette façon de faire *αὐτοδιακονία*. L'étonnement populaire devant les singularités d'Hippias, la remarque du philosophe prouvent que les temps avaient marché. Ulysse était de son époque; Hippias était un réactionnaire ou tout au moins un antiquaire.

Le régime « oikonomique » est bien tranché et se définit aisément : essayons d'analyser avec précision les caractères du régime qui lui succède.

A l'organisation familiale (Hauswirtschaft), Bücher fait succéder l'organisation urbaine (Stadtwirtschaft). Dans la première, le consommateur et le producteur sont identiques. Les biens ne sortent pas du cercle de la famille où ils ont été produits. Dans la seconde, les biens passent directement du lieu de la production dans celui de la consommation. C'est le régime de l'échange direct qui s'opère surtout au marché. Dans ces deux périodes,

---

(<sup>1</sup>) Hipp. min. 368 B.

(<sup>2</sup>) Ath. XII 363 D.



la terre est la principale richesse ; mais d'abord, ce que le travail de la famille en tire sert à la satisfaction de ses besoins. Plus tard, le propriétaire foncier ou le paysan échange contre d'autres objets, une partie des fruits de sa terre ou même une partie de ses fabricats, comme les vêtements, et deux nouvelles professions, celle de l'artisan et celle du boutiquier, ont fait leur apparition et se sont installées au marché. Vient enfin l'organisation nationale (Volkswirtschaft) dans laquelle, avant d'être consommés, les biens passent par de nombreux intermédiaires.

Le moyen de reconnaître ces trois régimes est donc « la longueur du chemin que les biens ont à parcourir depuis le producteur jusqu'au consommateur ».

En d'autres termes, les trois régimes se distinguent par le mode de la circulation des biens et notamment le signe caractéristique de la deuxième période est le commerçant. Telle est la doctrine d'Aristote. La famille, dit-il, était d'abord autonome, bien que l'échange direct ne fût pas inconnu <sup>(1)</sup> ; puis est venue la monnaie ; les échanges se sont multipliés et ont réclamé des intermédiaires spéciaux, commerçants, boutiquiers, etc.

Ce n'est pas tout : une autre marque de ce régime est bien indiquée par son nom : c'est la ville. La ville est l'unité économique ; c'est dans ses limites que les biens se produisent et se consomment ; mais la ville est en même temps, l'unité politique. A ces deux points de vue, elle forme un tout qui se suffit à lui-même <sup>(2)</sup>. Dans la ville,

---

<sup>(1)</sup> Bücher a écrit le meilleur commentaire de cette doctrine p. 79, bien qu'il ne cite pas Aristote. Cf. infra, Livre IV, Ch. I.

<sup>(2)</sup> Schmoller Studien über die wirtschaftliche Politik Friedrich des Grossen Jahrb. f. G. W. 1884. J'emprunte ce point à cet auteur : cette partie de sa doctrine se concilie d'ailleurs aisément avec les théories de Bücher, E. von Philippovich Grundriss I<sup>3</sup> 19.

le marché. Il est le lieu où se font les échanges, le centre de la vie économique. Le paysan y apporte les produits de sa terre et les échange contre d'autres objets, ou même il échange ses propres fabricats, les étoffes qu'il a tissées, le cuir qu'il a préparé; mais le troc ou échange en nature n'est plus la règle générale. Ce qui le montre c'est l'existence de la monnaie. Enfin, à côté du paysan et du commerçant, l'artisan qui débite lui-même le produit de son travail, le forgeron, le cordonnier, etc.

L'originalité de la deuxième période provient de la rencontre de ces trois éléments; avec le commerçant, l'homme de métier dans le village, nous ne nous éloignons pas encore suffisamment de la première période; nous y sommes en plein, si nous n'avons que le commerçant dans le village.

L'antiquité n'est pas allée plus loin que le terme qui vient d'être marqué. Même à Athènes, l'organisation urbaine n'était pas arrivée à sa pleine efflorescence.

Arrêtons-nous un instant pour écarter une objection que l'on pourrait nous faire : quelle est la place que nous accordons au commerce en gros, s'exerçant surtout par la navigation maritime? Songerions-nous, par esprit de système, à supprimer ici ces *ἐμποροὶ* et ces *ναύκληροὶ* que nous avons rencontrés à Athènes et à Délos? Non certes et notre description du régime économique de l'antiquité grecque ne serait pas complète, si nous n'y introduisions les armateurs et les négociants. Dès que la densité de la population s'est accrue, la terre n'a plus suffi pour la nourrir. Il a fallu aller chercher, au loin, le blé, le vin, l'huile, le poisson, les matières premières pour le vêtement, le cuir, la laine, les matériaux de construction, le bois, la pierre. Il y eut donc des importateurs, des transporteurs, des entreposeurs; mais ils n'opéraient pas ou seulement d'une façon très accessoire, sur les produits de l'industrie. Ils comblaient les lacunes de la production agricole; ils achevaient d'outiller la société

telle que nous l'avons décrite; ils ne modifiaient pas son caractère.

Je vais essayer d'établir ce qui précède; le moyen le plus sûr d'y parvenir est de montrer en quoi l'organisation du V<sup>e</sup> et du IV<sup>e</sup> siècle, spécialement à Athènes, différait de l'organisation moderne dont elle s'était rapprochée. Par là-même je marquerai l'avance qu'elle avait prise sur l'organisation primitive.

La société grecque était encore bien éloignée de la société moderne; pour indiquer la distance qui les sépare, il me faut reprendre les trois idées que j'ai indiquées tout à l'heure et d'abord je dirai que l'antiquité grecque a pratiqué l'industrie, non sous la forme de la fabrique, mais sous celle du métier. Entre la fabrique et le métier, la différence la plus apparente est celle du plus au moins. La fabrique exerce en grand un métier; l'homme de métier est un petit patron. Cette première constatation est juste mais superficielle : si nous analysons les faits, des différences nombreuses se marqueront et donneront une idée plus précise de ce que c'est que la fabrique et de ce que c'est que le métier.

Je rechercherai en premier lieu jusqu'où la division du travail était poussée <sup>(1)</sup>. J'aurai ainsi l'occasion de pénétrer au cœur même de l'organisation industrielle. La division du travail, comme on va le voir, permet tout particulièrement de déterminer le caractère de cette organisation et d'analyser les conditions de son fonctionnement. On l'a dit cent fois depuis Adam Smith, l'un des phénomènes les plus importants de la vie économique est la division du travail. Robinson, dans son île, fabrique lui-même à grand'peine, ses vêtements, ses meubles, son canot. Ce n'est là qu'un fait isolé. Prenons

---

(1) Bücher Entstehung 275.

cependant la famille aux époques toutes primitives (1) : avec des moyens plus nombreux, elle doit, comme Robinson, ne compter que sur elle-même et, encore à l'époque d'Homère, c'est par l'utilisation de ses propres forces qu'elle subvient à une grande partie de ses besoins. Aujourd'hui même, dans certaines de nos régions, le paysan se chausse du cuir de sa vache, s'habille de la laine de ses moutons; ces matières sont travaillées par des hommes de métier qui se rendent au domicile de leurs clients. Il y a eu un temps où le paysan, sauf pour certains ouvrages, n'avait besoin du concours de personne, et c'est parfois encore sa femme qui file la laine dont le tailleur va faire ses vêtements.

Ces usages ne sont que les derniers restes d'une époque qui finit. Dans le moindre de nos villages, le nombre des hommes de métier s'est multiplié : il y a des cordonniers, des menuisiers, des tailleurs, des maréchaux-ferrants, des serruriers; riches et pauvres s'habituent à recourir à leur art et à leur habileté. Si le village est petit, le même homme exerce plusieurs métiers : le cordonnier, par exemple, fait les travaux du sellier, du bourrellier, etc. Si le village ou la ville sont considérables, les métiers se spécialisent. La clientèle plus exigeante et payant mieux requiert, des artisans qu'elle emploie, un plus grand savoir-faire. Le même individu ne peut plus suffire à plusieurs métiers.

Nous avons vu dès l'époque homérique apparaître les métiers : ils se sont comme détachés de l'organisation familiale et ont constitué des professions. La naissance des professions en dehors de la famille est le premier

---

(1) Roscher-Wolowski I 109 : pendant le moyen-âge des sociétés, on ne pratique pas la division du travail : Nausicaa lave le linge de ses frères; la fille du roi des Lestrygons va puiser l'eau; Ulysse se fait charpentier.

phénomène qui marque la décadence du régime ancien. Ces professions ont été peu nombreuses d'abord. Les premières n'ont rien d'industriel : ce sont celles des devins, des poètes, des chanteurs. Vient celle du forgeron. Puis quelques autres comme celle du τέκτων, celle du σκυτοτόμος : ceux-ci sont, si je l'ose dire, des « hommes à tout faire ». Le τέκτων travaille la pierre et le bois ; le σκυτοτόμος fait tous les ouvrages en cuir. Il y a encore un pas à franchir. La formule de ce nouveau progrès pourrait être : « à chacun sa besogne ». La profession de τέκτων, par exemple, se divisera en plusieurs branches ; on peut citer : charpentier, menuisier, maçon, etc., etc. C'est la spécialisation des métiers qui, partiellement au moins, s'était accomplie à Athènes, à l'époque historique.

Mais voici une autre apparition, la grande industrie : non plus l'atelier où travaille l'artisan avec un apprenti ou avec un ou deux compagnons ; mais la fabrique qui renferme des centaines d'ouvriers. Au premier coup d'œil que l'on jette sur cette ruche humaine en pleine activité, on est frappé du spectacle de l'extrême division du travail. Un objet, pour être terminé, doit passer par plusieurs mains, exige la collaboration de plusieurs ouvriers. Au fur et à mesure que l'industrie se développe, la part de chacun devient plus petite relativement au tout ; l'effort individuel ainsi concentré gagne en productivité.

La spécialisation des métiers est déjà une forme de la division du travail ; mais ici le même homme arrive encore à produire un objet complet comme une paire de chaussures, ou du moins à donner, à lui seul ou avec le concours de rares auxiliaires, une préparation complète à un objet.

La fabrique pousse à l'extrême la division du travail ; elle assigne à chacune des forces humaines qu'elle emploie, une tâche petite et qu'il est facile de répéter

souvent dans le même jour. Elle tend de plus en plus à se suffire à elle-même, à faire passer la matière première par toutes les modifications voulues pour obtenir un produit achevé.

La spécialisation du métier suppose un produit unique, toujours le même sortant de l'atelier. La fabrique suppose des produits variés et abondants, fabriqués par un grand nombre de personnes, dont chacune n'en a exécuté qu'une faible partie.

La fabrique réclame de vastes débouchés, dans le pays même et au dehors. Des besoins locaux, déjà assez multipliés, réclament cette forme de la division du travail que j'appellerais volontiers la division des métiers; mais celle-ci est incompatible avec l'existence d'un véritable marché industriel. Des besoins internationaux imposent et rendent toujours plus intense la vraie division du travail dans les fabriques.

La fabrique ne peut marcher sans de très grands approvisionnements de matières premières, grâce auxquels elle distribuera à son personnel un travail régulier. Enfin elle demande des capitaux très considérables.

Appliquons cette analyse à l'industrie grecque : nous serons, je pense, en droit de conclure qu'elle ne s'est pas élevée au-dessus de la spécialisation des métiers.

Xénophon a admirablement décrit cette forme de la division du travail, dans la *Cyropédie* <sup>(1)</sup> : « dans les petites villes, explique-t-il, le même ouvrier fabrique un lit, une porte, une charrue, une table, bâtit une maison, heureux quand tous ces métiers lui donnent de quoi manger. Dans les grandes villes, où une foule de gens ont le même besoin, un seul métier nourrit un homme. Quelquefois même, il n'exerce pas tout son métier; l'un

---

(1) VIII 2.

fait des chaussures d'hommes, l'autre de femmes : l'un vit seulement de la couture des souliers, l'autre de la coupe des cuirs ; l'un taille les tuniques, l'autre ne fait qu'assembler les parties ». Ce dernier trait va plus loin que la simple spécialisation des métiers : il touche déjà à la vraie division du travail. Celle-ci s'accomplit ou peut s'accomplir dans l'atelier en vue de l'exercice d'un métier. Un tailleur qui se fait aider par un apprenti auquel il confie les besognes faciles est peut-être, à parler rigoureusement, un patron ou un industriel ; mais personne ne prendra son atelier pour une fabrique et n'appellera son métier, une industrie.

Cette même spécialisation des métiers apparaît chez un autre écrivain, chez Pollux <sup>(1)</sup>. Je ne reprendrai pas ici les longues listes qu'il a dressées au Livre VII ; je ne donnerai qu'un exemple : l'industrie des armes occupe plusieurs métiers ; casques, cuirasses, aigrettes, boucliers, lances se fabriquaient dans des ateliers différents <sup>(2)</sup>. Pour chaque arme, il y avait des pièces qui étaient exécutées par des ouvriers différents <sup>(3)</sup>.

Cette division du métier est le signe d'un marché étendu. « Plus le nombre des consommateurs augmente, plus les professions, les métiers se divisent » <sup>(4)</sup>. Cela est vrai, mais ce marché est encore local. Si on compare Athènes vers le IV<sup>e</sup> siècle à la cité homérique, il est

---

<sup>(1)</sup> Cf. Müller Privataltertümer 472.

<sup>(2)</sup> Pollux I 149. Aristoph. Pax 1210.

<sup>(3)</sup> Xen. Hell. III 4, 17 nous montre occupés à la fabrication des armes : οἱ χαλκοτύποι καὶ οἱ τέκτονες καὶ οἱ χαλκῆς καὶ οἱ σκυτοτόμοι καὶ οἱ ζωγράφοι.

<sup>(4)</sup> Brants De la condition du travailleur libre dans l'industrie athénienne Rev. de l'Instr. publ. en Belgique XXVI 1883 102.

immense. D'autre part, si on compare Athènes à Birmingham ou à Manchester, il est insignifiant.

La spécialisation des métiers entraîne fatalement la spécialisation des produits. S'il s'agit de céramique, le même homme fabrique toujours les mêmes formes et, à moins d'être un artiste, répète indéfiniment le même type. Cette spécialisation des produits s'étend à toute une région. Aujourd'hui encore en Orient, les métiers en sont là. Les fabricants de tapis font tous les mêmes tapis, de formes et de décors identiques : ailleurs dans toutes les échoppes, on trouve les mêmes plats de cuivre, portant les mêmes ciselures. Les artisans de ces pays ressemblent à ces copistes que l'on voit à l'œuvre, surtout dans les musées d'Italie, et qui passent leur vie à reproduire, avec une étonnante répétition des mêmes défauts, un seul tableau, une Vierge de Raphaël ou de Murillo. Cette « spécialité » n'est pas la marque du génie de l'artiste : la spécialisation de chaque artisan et la ressemblance de ses produits avec ceux de ses confrères trahissent une petite industrie, sans capital, ni main-d'œuvre abondante, ni débouché.

Les inventaires, que j'ai dressés au Livre I, dénotent en Grèce l'existence du phénomène que je viens de signaler. Il saute aux yeux quand on parcourt les livres de Büchschütz et de Blümner : il est particulièrement intéressant de lire à cet égard les pages qui sont consacrées à la céramique. Plusieurs villes ont des formes caractéristiques qui leur sont propres et le sont restées longtemps, sinon toujours : n'avons-nous pas vu, aux deux derniers siècles, avec un bien plus grand développement de l'industrie, chaque ville, Gien, Limoges, etc. en possession d'un monopole pour la fabrication de certaines porcelaines ? Ces fabriques locales, car c'étaient déjà des fabriques, ont été tuées par la grande industrie, dont la fortune s'établit par la destruction des monopoles et l'adoption des modèles les plus nombreux.



Mais achevons de nous faire une juste idée des conditions dans lesquelles le métier était exercé; ce qui est caractéristique encore, c'est le point de savoir qui fournit la matière première. Dans l'industrie domestique, elle est fournie et mise en œuvre par les membres de la famille. La laine que tissent les femmes provient des moutons de la ferme. Lycaon va couper lui-même dans la forêt, probablement dans celle de son père, l'arbre dont il fabriquera son char. Priam a bâti lui-même, c'est-à-dire avec l'aide de ses esclaves, son magnifique palais et, sans aucun doute, il leur a fourni les matériaux. Certaines industries ont gardé plus strictement que d'autres ces caractères; aucune ne les a gardés inaltérés: les vêtements que portaient les paysans de l'Attique étaient tissés de la laine de leurs moutons; ailleurs la laine vient de Milet ou de Phrygie; mais, en ce cas même, elle est travaillée à domicile. Ailleurs encore, on recourt à la collaboration de salariés qui viennent à domicile tisser la laine qu'on leur confie. Enfin il s'installe des ateliers où l'on fabrique des vêtements pour la vente. Telle que nous venons de la décrire, cette industrie offre donc des types divers: d'une part, le travail effectué dans la maison avec les produits de la maison et par les membres de la famille; d'autre part, le travail dans l'atelier en vue de la vente à l'extérieur. Entre deux, des modalités de transition. Il importe de constater leur existence. Tant qu'elles se rencontrent, avec une certaine fréquence, dans une société, on peut être sûr que celle-ci ne s'est pas encore dégagée des formes économiques primitives.

Bücher distingue deux de ces formes intermédiaires: elles ont ceci de commun que l'ouvrier reçoit toujours la matière première, de son client; mais tantôt il la travaille chez lui, tantôt chez le client. Certaines industries, celle du fer, par exemple, s'exercent de préférence dans l'atelier du forgeron, parce qu'elles requièrent des installations

spéciales ; il en était ainsi à l'époque d'Hésiode : c'est dans la forge qu'en hiver, on se réunit pour causer, tout en se chauffant. Du temps d'Homère, le forgeron recevait le fer, de son client.

L'industrie où ces formes intermédiaires apparaissent le mieux est celle du bâtiment<sup>(1)</sup>. On a souvent remarqué, d'après les inscriptions, que l'État fournissait, en règle générale, les matériaux, les pierres, le bois. Nous voyons par un discours de Démosthène, que Timothée avait acheté lui-même, en Macédoine, le bois qu'il destinait à la construction de sa maison. J'ajoute encore un fait : Phidias travaille l'or, l'argent, l'ivoire que l'État lui a fournis pour sa statue d'Athéna<sup>(2)</sup>.

On saisit du coup la grande distance qu'il y a entre nos entrepreneurs et les entrepreneurs grecs, les premiers, chefs d'industrie, les autres, simples hommes de métier. L'entrepreneur moderne fournit la matière et la main-d'œuvre ; l'autre, en général, celle-ci seulement.

On pourrait être tenté de dire que la différence n'est qu'accidentelle ; le tout se réduirait à une simple question d'argent. La fabrique engage un capital considérable ; le métier ou l'atelier s'en passent. Cela est vrai, mais la différence n'est pas accidentelle. Il ne dépend pas du caprice des individus de faire naître des fabriques : l'état général de la société ne les admettrait pas. Il est tel que les capitaux ne peuvent pas se porter vers l'industrie, d'une façon fructueuse, si ce n'est par petites sommes. L'absence ou la faiblesse du capital engagé est donc bien un nouveau trait distinctif du régime que je décris. J'ai déjà montré avec quelle prédilection les

---

(1) Cf. *infra*, Livre II, Ch. VII.

(2) Vitruve IX præf [c. III] : *Hiero.... cum auream coronam... constituisset ponendam, immani pretio locavit faciendam et aurum ad sacoma appendit redemptori.*

capitaux se portaient vers la banque et vers le commerce. Ce n'est pas là affaire de goût : c'est tout simplement une nécessité.

Cette observation en amène une autre : un des moyens les plus sûrs de mesurer l'intensité de l'activité industrielle et commerciale, c'est de rechercher où en est l'association. On verra plus loin à quelles formes rudimentaires, elle est restée.

On l'a remarqué d'ailleurs, le régime économique est si simple que même la théorie du capital, la connaissance de sa nature et de ses fonctions ne se sont pas dégrossies. Aristote condamne le prêt à intérêt, méconnaissant ainsi la productivité du capital.

Au moyen-âge, la manifestation la plus éclatante de la puissance du métier a été la corporation. Elle a tué les formes intermédiaires et à son tour, elle a été tuée par la fabrique. La Grèce n'a point connu les corporations ouvrières : je le prouverai plus loin.

Aux époques primitives, un des sentiments les plus vifs est celui de l'hérédité. Nous verrons <sup>(1)</sup> son action sur le régime de la propriété foncière. Avant cela, il s'exerce dans la création et la conservation des organismes qui constituent l'Etat ; gené, phratries, tribus procèdent tous, à des degrés divers, de la famille. Quoi de plus naturel que ce même sentiment maintienne dans la descendance d'un homme, la profession qu'il a occupée ? Aux époques paisibles, tout au moins au point de vue intellectuel, chacun garde sa place pour soi et pour ses enfants. Plus tard, quand les grands courants des idées nouvelles passent à travers les sociétés, les individus se laissent emporter loin de la maison et de l'atelier paternel. G. Hirschfeld <sup>(2)</sup> a montré qu'il y

---

<sup>(1)</sup> Livre IV, Ch. La politique agricole.

<sup>(2)</sup> *Tituli statuvariorum sculptorumque Berl.* 1871 30. C. Robert *Der Bildhauer Polykles und seine Sippe Hermes* 19 1884 300.

avait des familles de sculpteurs. Chaque fois, dit-il, que le nom de l'artiste est suivi de celui de son père au génitif, c'est que le père a été en même temps le maître de son fils. On peut croire que la même interprétation s'applique aux signatures des artistes céramistes <sup>(1)</sup>. De plus, il arrive qu'une statue est l'œuvre de plusieurs artistes. Souvent, ceux-ci sont proches parents, soit père et fils, soit frères <sup>(2)</sup>. Ziebarth <sup>(3)</sup> signale ce même caractère héréditaire dans d'autres professions. Ainsi, des groupes familiaux sortent les écoles de médecine. On peut admettre que les mêmes usages étaient en vigueur dans les métiers de rang inférieur.

En second lieu, nous avons à rechercher les moyens par lesquels s'écoulent les produits et en particulier ceux de l'industrie. Dans une société strictement familiale, il n'y a pas de commerce. A Locres, paraît-il, Zaleucus avait décrété qu'il n'y aurait pas de revendeurs, mais que le paysan vendrait lui-même ses produits <sup>(4)</sup>. Dans une société où l'industrie n'a pas dépassé le métier, le producteur et le consommateur sont déjà distincts ;

---

<sup>(1)</sup> Reinach Traité d'épigraphie 436. De même chez les coroplastes, à Myrina BCH VII 226, X 478.

<sup>(2)</sup> Loewy Inschriften griechischer Bildhauer Leipzig 1885. Plat. Rep. IV 421 E; Protag. 328 A : εἰ ζητοῖς τις ἂν ἡμῶν διδάξειε τοὺς τῶν χειροτεχνῶν υἱεῖς αὐτὴν ταύτην τὴν τέχνην, ἣν δὴ παρὰ τοῦ πατρὸς μεμαθήκασι, καθ' ὅσον υἱὸς τ' ἦν ὁ πατήρ καὶ οἱ τοῦ πατρὸς φίλοι ὄντες ὁμοτέγχοι... Cf. Vitruve, l. VI, præf., à propos des architectes : Ipsi autem artifices erudiebant nisi suos liberos aut cognatos. D'après Hérodote, VI 60, chez les Lacédémoniens. les héraults, les joueurs de flûte, les cuisiniers succèdent au métier de leurs pères.

<sup>(3)</sup> Ziebarth Das griechische Vereinswesen Leipzig 1896.

<sup>(4)</sup> Heracl. FHG II 30 p. 221 : καπηλείον οὐκ ἔστι μεταβολικόν ἐν αὐτοῖς, ἀλλ' ὁ γεωργὸς πωλεῖ τὰ ὄνια.

mais ils ne sont pas encore séparés par de nombreux intermédiaires comme dans les sociétés plus avancées. Le producteur vend directement au consommateur. Comme le dit Bücher, l'économie familiale s'est transformée en un régime d'échange direct. Le lieu de ces échanges est le marché. Le paysan y apporte ses fruits, ses volailles; le pêcheur, ses poissons; l'artisan, les produits de son travail. Cependant il existe un commerce de détail: son centre est une fois encore le marché. Il y a aussi un commerce des produits de l'extérieur; mais le régime a essentiellement pour but de faire de la ville un domaine fermé et se suffisant à lui-même, le commerce extérieur supplée aux lacunes de la production locale.

Platon sépare clairement le producteur qui vend lui-même sa marchandise et le revendeur qui vend les produits d'autrui. Au sujet du premier il emploie le mot caractéristique *αὐτοπωλική*; le mot *μεταβλητική* s'applique à ceux qui trafiquent des produits des autres et selon qu'ils opèrent dans une seule ville ou qu'ils transportent les marchandises d'une ville dans une autre, il appelle cet échange, *καπηλική* ou *ἐμπορικί*, commerce local ou commerce international.

Aristote (<sup>1</sup>) de son côté distingue trois moyens d'acquérir *χρηματιστική*. Le premier est le moyen naturel qui tire la richesse, de la terre, de l'élevage des bestiaux

---

(<sup>1</sup>) Polit. I 1258 b 10 s. Plat. Soph. 228 : καὶ μὴν αὖ φήσομεν ἀγοραστικὴν διχῆ τι μένεσθαι, τὴν μὲν τῶν αὐτουργῶν αὐτοπωλικὴν διαιρούμενοι, τὴν δὲ τὰ ἀλλότρια ἔργα μεταβαλλομένην μεταβλητικὴν... τῆς δὲ μεταβλητικῆς ἡ μὲν κατὰ πόλιν ἀλλαγὴ, σχεδὸν αὐτῆς ἡμισυ μέρος ὄν, καπηλικὴ προσαγορεύεται. Τὸ δὲ γε ἐξ ἄλλης εἰς ἄλλην πόλιν διαλλαττόμενον ὦνῃ καὶ πράσει ἐμπορικὴ. Cette même distinction, Polit. 260 : καθάπερ ἡ τῶν καπήλων τέχνη τῆς τῶν αὐτοπωλῶν διώρισταί τεχνης.

et des abeilles. Le second moyen est l'échange μεταβλητική. Celle-ci se subdivise en : 1° ἐμπορία laquelle comprend à son tour ναυκληρία, φορτηγία, παράστασις ; 2° le prêt à intérêt, τοκισμός ; 3° μισθαρνία, le salariat ; sous cette rubrique se rangent d'une part les métiers mécaniques, d'autre part les travaux purement corporels. Enfin une troisième espèce de χρηματιστική tient le milieu entre les deux autres : elle consiste dans l'exploitation du sol, par d'autres moyens que l'agriculture, comme l'exploitation des forêts ὕλοτομία ou l'exploitation des mines μεταλλευτική.

Le deuxième moyen nous intéresse seul pour le moment. Il comprend ναυκληρία, φορτηγία, παράστασις. Susemihl traduit les deux premiers mots, « commerce par mer, commerce par la voie de terre ». Cette traduction est inexacte : la profession du ναύκληρος consiste à fournir un navire dont il est le propriétaire <sup>(1)</sup>. Le mot φορτηγία indique la profession de celui qui forme la cargaison du navire. Enfin la παράστασις est la mise en vente de la cargaison sur la place où elle a été débarquée <sup>(2)</sup>. Aristote remarque donc simplement dans ce passage que le commerce en gros ou d'importation réclame trois éléments ou instruments : le navire, la cargaison, l'étalage de celle-ci au lieu de destination ; suppose trois actes, procurer le navire, procurer la cargaison, la mettre en vente. Il ne parle pas des personnes qui accomplissent ces trois actes <sup>(3)</sup>.

---

(1) Hesych : ναύκληρος · ὁ δεσπότης τοῦ πλοίου.

(2) Schol. Aristoph. Plut. 1156 : cinq espèces de marchands : αὐτοπώλης, κάπηλος, ἔμπορος, παλιγκάπηλος, μεταβολεύς. Büchsen-schütz Besitz 458.

(3) Autres interprétations de ce passage, B. Saint-Hilaire Trad. de la Polit. d'Aristote ; Brants Les sociétés commerc. à Athènes Rev. de l'instr. publ. en Belgique 1882 114 ; Beauchet Hist. du droit privé de la Rép. Athén. Paris 1896 IV 379.

En pratique, le même individu peut les accomplir tous les trois ; généralement, le premier est confié à une catégorie distincte de personnes, les *ναύκληροι* ; les deux autres sont l'affaire des *ἐμποροί*. En pratique aussi, le commerce peut utiliser le concours de divers auxiliaires, d'entreponeurs *ἐνδοχῆς*, de courtiers, de commissionnaires <sup>(1)</sup>.

Le commerce d'importation à Athènes était concentré au Pirée <sup>(2)</sup> ; là se trouvait un bâtiment appelé *δαῖγμα* <sup>(3)</sup> où les marchands exposaient des échantillons. Il en était de même à Rhodes <sup>(4)</sup> et à Olbia <sup>(5)</sup>. Le marché, l'agora, est le centre de la vie intellectuelle, commerciale, politique d'Athènes. C'est là que Socrate converse avec ses jeunes disciples. C'est là que se font et se défont les gouvernements, on serait tenté de dire les ministères. Il est le rendez-vous des oisifs : les gens occupés s'y montrent aux heures où la foule, d'habitude, est la plus nombreuse. C'est une règle de la vie à laquelle on ne peut se soustraire sans se singulariser <sup>(6)</sup>. « Chacun de vous, dit Lysias <sup>(7)</sup>, a l'habitude de flâner en se dirigeant, l'un vers la boutique du parfumeur, l'autre vers l'échoppe du barbier, l'autre encore vers l'atelier du fabricant de boucliers, l'autre enfin n'importe où. Le plus grand nombre se tient le plus près possible de l'agora ; les autres s'en éloignent le moins possible ». Ces paroles

---

<sup>(1)</sup> Sur le contrat de commission Beauchet IV 88.

<sup>(2)</sup> Wachsmuth Die Stadt Athen II 104 donne plus de détails.

<sup>(3)</sup> Harpocr. *Δαῖγμα*. Poll. IX 34.

<sup>(4)</sup> Polyb. V 88, 8.

<sup>(5)</sup> CIG II 2058 B.

<sup>(6)</sup> Becker Chariklès II 180, Wachsmuth Die Stadt Athen donnent beaucoup plus de détails. Voir aussi Curtius Stadt Athen 173.

<sup>(7)</sup> Pro inval. 20.

montrent que non seulement le commerce, mais l'industrie elle-même se concentrait à l'agora. L'atelier du fabricant de brides, où Socrate allait chercher le jeune Euthydème, était aussi tout proche du marché <sup>(1)</sup>. Le débouché de l'industrie exercée à domicile est le marché. L'esclave de Timarque <sup>(2)</sup>, habile à tisser de fines étoffes, les portait à l'agora. Aristophane fait allusion à la même coutume <sup>(3)</sup>. Tout se vend au marché; le poète comique Diphile cite dans une énumération plaisante des réchauds, des lits, des cruches, des tapis, des javelots, des besaces, des sacs <sup>(4)</sup>. Chaque marchandise se vendait dans un endroit déterminé du marché et cet endroit recevait de là son nom : εἰς τοῦψον, εἰς τὰ μύρα, εἰς τὸν γλωρὸν τυρόν, εἰς τὰ ἀνδράποδα, εἰς τὸν οἶνον, εἰς τὰς χύτρας <sup>(5)</sup>. On y vendait toutes les denrées alimentaires, comme les objets fabriqués, comme les matières premières, telles que la laine et le fer <sup>(6)</sup>.

On peut rapprocher la description d'Éphèse que donne Xénophon : la ville tout entière, présentait un spectacle intéressant; l'agora était pleine d'armes de toute espèce et de chevaux à vendre : ouvriers en airain, en bois, en fer, en cuir, en peinture, tous travaillaient à la fabrication des armes. On eût pris Éphèse pour un atelier de guerre <sup>(7)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> Xen. Mem. IV 2, 1.

<sup>(2)</sup> Esch. c. Tim. 97.

<sup>(3)</sup> Gren. 1346. Cf. Suidas : εἰς ἀγορὰν ὑφαίνειν · τὸ εἰς τὴν ἀγορὰν ἐκφέρειν τὰ ὑφαίνόμενα, οὕτω Μένανδρος.

<sup>(4)</sup> Poll. X 18.

<sup>(5)</sup> Ibid. IX 47. La liste de ces emplacements, Curtius Stadt Athen LVIII.

<sup>(6)</sup> Theoph. Caract. 11.

<sup>(7)</sup> Xen. Hell. III 4, 17.





Tant que le marché est le centre du commerce de détail, la classe des négociants ne se développe que peu. Pour une foule de produits, c'est le producteur lui-même qui, personnellement ou par ses serviteurs, s'occupe de la vente. Il n'y a guère place que pour un petit commerce de détail, tel que nous l'avons vu apparaître dans les inscriptions d'Éleusis <sup>(1)</sup>. Il y avait cependant à Athènes une rue des menuisiers et une rue des sculpteurs <sup>(2)</sup>. Encore des localisations de l'industrie et du commerce semblables à celles qui, pour la plupart des objets, se font à l'agora <sup>(3)</sup>.

Les foires <sup>(4)</sup> sont déjà un moyen, plus perfectionné que le simple marché, d'écouler les produits de l'industrie ou les fruits du sol. Elles existaient en Grèce en divers lieux, comme un complément des grandes fêtes ; à Délos, l'hymne à Apollon <sup>(5)</sup> y fait déjà allusion ; à Olympie, on en attribuait l'établissement à Iphitos ; Pausanias <sup>(6)</sup> parle de la foire qui avait lieu à Tithorea, au printemps et à l'automne, à l'époque des fêtes d'Isis. Les réunions de l'Amphictyonie de Delphes provoquaient

---

<sup>(1)</sup> Supra, Livre I, Ch. VI.

<sup>(2)</sup> Wachsmuth 300.

<sup>(3)</sup> Les installations à l'agora étaient des plus simples : des échoppes, des tentes dressées par les boutiquiers : pour la farine seule, on avait construit un local de vente.

<sup>(4)</sup> J'ai déjà insisté supra, Livre I, Ch. IV, sur les foires comme bases de l'organisation commerciale, dans les pays barbares.

<sup>(5)</sup> 146-156. Strab. X 5 : ἡ τε πανήγυρις ἐμπορικὸν τε πρᾶγμα.

<sup>(6)</sup> Paus. X 32, 15 : les baraques des marchands sont faites de roseaux et de matériaux quelconques : le troisième jour, on vend des esclaves, des bestiaux et même des vêtements, de l'or et de l'argent. Dion Chrys. Or. VIII, aux jeux isthmiques, note la présence de rhéteurs, de poètes, οὐκ ὀλίγων δὲ καπνίων διακατηλευόντων ὅταν τύχη ἕκαστος.

la tenue de grands marchés. On pourrait extraire des documents épigraphiques, de nombreuses mentions, relatives à diverses villes, de fêtes où la religion et le commerce attiraient citoyens et étrangers. Les plus intéressantes et les plus détaillées se trouvent dans l'inscription des Mystères d'Andanie<sup>(1)</sup>. Cette inscription réglemeute minutieusement la célébration des mystères en l'honneur des Cabires. On prévoit que les fêtes attireront un grand concours de visiteurs et amèneront l'établissement d'un marché; il sera tenu sur l'emplacement qu'indiqueront les prêtres. L'agoranome veillera à ce que les marchands se servent de poids et de mesures conformes aux étalons de la cité et qu'on ne lève aucun droit sur eux, en raison de la place qu'ils occupent. Ils sont libres de vendre aux prix qui leur conviennent. L'agoranome doit encore empêcher que personne n'endommage les conduites qui fournissent de l'eau à l'hiéron. Il doit surveiller le service des bains publics. Personne ne payera plus de deux pièces de cuivre pour un bain. Le combustible sera fourni par contrat et l'on maintiendra toujours une chaleur suffisante. Aucun esclave ne pourra se frotter le corps avec de l'huile.

Démosthène<sup>(2)</sup> fait allusion à un marché dont le siège était à la frontière. C'est là une curieuse apparition et nous voudrions être mieux instruits à son sujet. C'est à coup sûr le reste d'une très antique coutume. Elle remonte à l'époque où les peuplades étaient encore à

---

<sup>(1)</sup> Sauppe Die Mysterien Inschrift von Andania Göttingue 1860 = Ch. Michel 694. S. Reinach Traité d'Épigraphie grecque 139.

<sup>(2)</sup> Dem. c. Aristocr. § 39 : τί τοῦτο λέγουν; τῶν ὁρίων τῆς χώρας ἐνταῦθα γάρ ὡς γ' ἔμοι δοκεῖ, τὰρχαῖα συνήεσαν οἱ πρόσχωροι παρὰ τῆς ἡμῶν καὶ τῶν ἀστυγειτόνων, ὅθεν ὠνόμαζεν ἀγοράν ἐφορίαν. Cf. Büchsenschtz Besitz 474.

l'état de guerres continuelles et totalement étrangères les unes aux autres. Cependant le besoin d'échanger leurs produits amène des relations momentanées : celles-ci se nouent à un marché qui se tient aux frontières et que protège une neutralité reconnue par tous <sup>(1)</sup>.

Ces détails suffisent pour attester l'existence d'un usage commun dans les sociétés, qui, au point de vue économique, en sont restées là où était la société grecque.

Enfin les progrès de l'industrie marchent parallèlement avec ceux des voies de communication. Je sais bien que, grâce à sa situation géographique, la Grèce, en presque toutes ses régions, peut user du transport par eau. Nous sommes mal informés de la construction des navires marchands et de leur capacité <sup>(2)</sup>. Mais le transport par eau ne peut suffire à une industrie fort développée. Cela est vrai surtout pour l'antiquité : l'art naval n'avait pas fait assez de progrès pour que les vaisseaux pussent s'exposer au gros temps. Généralement ils ne naviguaient que pendant la belle saison <sup>(3)</sup> (d'avril en septembre) et presque toujours le long des côtes. Pendant toute une partie de l'année, l'industrie serait donc restée inactive ; car elle ne pouvait guère utiliser la voie de terre. Les routes <sup>(4)</sup>, sauf celles qui avaient été tracées et qui étaient entretenues pour le passage des cortèges religieux, étaient souvent de simples sentiers. Qu'on se rappelle les chemins qui

---

<sup>(1)</sup> K. Bücher Die Wirtschaft der Naturvölker 29.

<sup>(2)</sup> Büchschütz Besitz 421 n. 2. Les plus grands navires de commerce paraissent avoir eu une capacité de 360 tonnes. Beloch GG. I 414.

<sup>(3)</sup> Dem. c. Apatourios 23.

<sup>(4)</sup> Büchschütz Besitz 446. Curtius Zur Geschichte des Wegebaues bei den Griechen Berlin 1855.

traversaient les Thermopyles ou franchissaient l'isthme de Corinthe.

Il me reste un dernier point à traiter ; mais j'y ai déjà touché dans ce qui précède et j'y reviendrai au Livre III. Le domaine dans lequel les biens circulent n'est pas encore la nation : c'est la ville et la législation économique, d'accord avec la législation politique, s'efforce d'assurer son indépendance. Cependant, si la législation commerciale et industrielle rappelle, dans ses grandes lignes, celle des villes du moyen-âge ; elle est beaucoup plus simple, plus rudimentaire. Elle est le témoin irrécusable d'une transformation économique qui ne s'est opérée que d'une façon incomplète.

Concluons : je viens de constater les changements qui s'étaient introduits dans l'organisation économique depuis l'époque d'Homère. Avaient-ils transformé en un type nouveau le type primitif ou en avaient-ils seulement altéré la pureté ?

Il faut distinguer : dans certaines parties de la Grèce, le type ancien subsistait intact, dans d'autres, il n'était qu'altéré, dans d'autres enfin, il s'était modifié.

Il y a cependant, à Athènes, quelques exceptions qui attestent un progrès plus grand : la fabrique de Lysias, les deux fabriques du père de Démosthène, la fabrique de Pasion <sup>(1)</sup>, ne sont plus de simples ateliers d'hommes de métier : elles occupent un assez grand nombre d'esclaves et emploient d'assez gros capitaux <sup>(2)</sup>. En appa-

---

(1) Dem. XLV 85 : Pasion avait donné à l'État mille boucliers et cinq trières tout équipées.

(2) Büchschenschütz Besitz 335 : Die bei weiteren grösste Zahl von Sklaven aber wurde, wenigstens in gewerbefleißigen Städten, in Fabriken beschäftigt. On voit combien cette appréciation est exagérée. Le même auteur assure 336 avec tout aussi peu d'exactitude dass die Fabriken in den industriellen Städten sehr zahlreich gewesen sind.

rence, l'antiquité possédait dans l'esclavage le moyen de créer facilement la grande industrie : je montrerai plus loin qu'il a, tout au contraire, contribué à maintenir l'organisation par métiers et à protéger les petits patrons contre les grands.

Le métier et la fabrique ne sont pas les seules formes d'organisation par lesquelles passe l'industrie. Entre ces deux formes s'en place une autre qui sert fréquemment de transition de l'une à l'autre, bien que, souvent aussi, elle coexiste avec elles : nous l'appellerons la manufacture ou l'entreprise (= Verlagssystem). L'homme de métier au lieu de travailler directement pour la clientèle extérieure vend ses produits à un patron qui centralise la production de plusieurs petits ateliers et se charge de leur écoulement. Ce système eût pu être utilisé avec avantage pour les industries artistiques, comme pour la céramique. Il est même à présumer qu'il a existé : comment sans cela, les potiers, dont on retrouve les œuvres signées sur tant de points du monde grec, auraient-ils pu assurer l'exportation de leurs produits ? Mais aucun témoignage historique ne confirme cette supposition. Si même elle répond à la réalité, le progrès, car c'en est un au point de vue de la puissance et de l'extension de l'industrie, ne s'est accompli que partiellement et n'a pas, d'une façon essentielle, même à Athènes, modifié l'organisation par métiers.

### CHAPITRE III.

#### **Des différents modes de rémunération du travail (1).**

Toute peine mérite salaire. Cette vérité est aussi vieille que le monde : elle était appliquée en Grèce comme partout ailleurs, comme elle le sera apparemment toujours, à moins que l'avenir ne nous réserve le renversement de toutes les habitudes et de toutes les règles. Mais il n'est pas du tout indifférent de savoir sous quelle forme le salaire était payé.

Dans un régime où il y a beaucoup de petits ateliers, peu de fabriques, les salaires à la journée sont rares. Les consommateurs payent le salaire du producteur en achetant ses produits, un meuble, un vase, ou ils le payent à la tâche, autant pour tel travail, bâtir un mur, peindre une surface. La fabrique a généralisé le salaire à la journée, bien qu'à présent les nécessités de la concurrence la poussent de plus en plus vers le salaire à la tâche. Si nous remontons tout au début de l'évolution économique, dans l'industrie domestique, il n'y a pas de salaires. Le chef de famille se borne à nourrir et à entretenir les siens avec les fruits du travail commun. Dans les formes intermédiaires, la rémunération s'inspire encore, tout au moins partiellement, de cette vieille

---

(1) Boeckh Staatshaushaltung I et surtout II n. 202. Brants De la condition du travailleur libre dans l'industrie athénienne Rev. Instr. publ. XXVI 100. Büchschütz Besitz u. Erwerb 344. Jevons Works and wages in Athens Journal of Hell. Studies XVII II 1895 239. Mauri Cittadini lavatori Chap. III.

règle. L'ouvrier qui va travailler au domicile du consommateur reçoit son payement, en partie en nourriture, en partie en argent ou en nature. La fileuse, par exemple, aura le droit d'emporter une certaine quantité de la laine qu'elle a préparée. Même quand l'ouvrier travaille chez lui, une partie de son salaire lui est encore payée en nature. Les exemples qui vont suivre nous montreront toutes ces formes de rémunération : salaire en argent à la tâche ou à la journée, salaire en nature.

## I.

C'est à peine si les témoignages des auteurs anciens, relatifs aux salaires en argent, méritent d'être recueillis, tant ils sont rares et surtout tant ils sont vagues. Il n'en est pas de même pour les indemnités de nourriture dont nous nous occuperons d'abord. D'après Athénée, on appelait *ἐπισίτιοι*, les ouvriers auxquels on donnait leur nourriture pour tout salaire <sup>(1)</sup>. Ainsi, même à l'époque historique, les formes primitives de la rémunération persistaient. Elles attestaient le peu de profondeur des modifications subies par l'organisation économique depuis l'époque d'Homère. C'est à cette circonstance sans doute qu'il faut attribuer la rareté des indications relatives au salaire en argent chez les auteurs anciens. Bien tard encore, au III<sup>e</sup> siècle, l'employeur se chargeait de l'entretien du travailleur. Nous le constaterons tout à l'heure à Délos. Polybe <sup>(2)</sup> raconte qu'après le grand tremblement de terre (vers 225), l'île de Rhodes, fortement éprouvée, reçut des secours de l'Égypte : Ptolémée lui envoya, pour la réédification du célèbre colosse, de

---

(1) VI 246 F : *ἐπισίτιοι γὰρ καλοῦνται οἱ ἐπὶ τροφῆς ὑπουργοῦντες*. Il cite, pour l'emploi du mot dans ce sens, Platon (Rep. IV 420 A), Aristophane, Eubule. Cf. Ath. IV 145 F.

(2) V 89.

l'argent et lui fournit 100 ouvriers avec 350 manœuvres. Il ajouta 15 talents par an pour leur opsonion, soit 3 oboles par jour et par tête. Tel était aussi, à Athènes et dans des temps antérieurs, le coût, largement calculé, de l'entretien par jour d'un homme libre.

J'ai déjà parlé des soldes qui étaient accordées à diverses catégories de citoyens. Pour le sujet qui nous occupe, il n'y a à considérer que la solde militaire, puisqu'elle est la rémunération d'un service continu. Comme je le montrerai, elle ne représente d'abord qu'une indemnité de nourriture, dont le taux ordinaire est de trois oboles, plus tard quatre. On y ajoute bientôt une rémunération et les deux postes réunis s'élèvent à une drachme et plus.

Nous retrouverons plus loin cette même somme de 3 oboles pour la nourriture des esclaves d'Éleusis. Elle constitue en quelque sorte un tarif qui est en usage dans toute la Grèce : à Delphes, à Rhodes, à Athènes, c'est-à-dire dans des pays éloignés les uns des autres et à des époques différentes. N'est-ce pas, pour le remarquer en passant, un signe de la simplicité du régime économique et une preuve de la lenteur avec laquelle il se modifiait ? Trois oboles étaient le taux, partout accepté, de la dépense de nourriture pour un adulte. Cette uniformité de tarif est un fait remarquable et qui suppose une société encore primitive. La loi de l'offre et de la demande n'agit que faiblement : elle ne vient pas déranger des tarifications traditionnelles.

Le taux de trois oboles, étant approximativement une moyenne, suppose des termes supérieurs et inférieurs. De fait, le coût de l'entretien d'un adulte peut tomber à 2 oboles, comme à Délos, et à Athènes pour les individus qui sont à charge de la bienfaisance publique <sup>(1)</sup>. Il peut

---

(1) Arist. Pol. Ath. 49, 4, pour les adunatoi. Le taux a varié, voir Alph. Roersch Étude sur Philochore Musée belge 1897 141.



monter plus haut : à 4 oboles pour les archontes et les éphèbes, à une drachme pour les sophronistes, pour l'archonte de Salamine, pour les amphictyons de Délos<sup>(1)</sup>.

Je m'occuperai tout à l'heure d'une façon spéciale des inscriptions qui nous fournissent des renseignements sur les salaires, indemnités de nourriture, etc. On me permettra de recueillir dès à présent quelques données isolées, qui complètent celles que nous trouvons dans les auteurs. Deux intéressantes inscriptions d'Amorgos toutes deux du troisième siècle témoignent des variations dont le coût de la nourriture d'une personne est susceptible. La première, publiée par S. Reinach<sup>(2)</sup>, célèbre les services rendus par Cléophante à l'occasion de la fête des Itonies. Cette fête comprenait des banquets, organisés sous forme de piques-niques : Cléophante s'est chargé de tous les frais et pendant six jours, sept cents personnes ont vécu à ses dépens. Le total de ce qu'il a déboursé est indiqué ; on en peut déduire la dépense par tête : elle se monte à 4 oboles. L'autre décret donne des sommes inférieures<sup>(3)</sup> : à l'occasion des mêmes fêtes, Épimônides a nourri 550 personnes et la dépense qu'il a supportée s'est montée à 1000 drachmes, c'est-à-dire en supposant toujours six jours de fête, à 2 oboles par tête.

On était plus généreux à Démétrias (1<sup>re</sup> moitié du II<sup>e</sup> siècle)<sup>(4)</sup>, où l'on prévoyait une allocation d'une drachme pour l'opsonion du rabdouchos. Il est vrai que ce fonctionnaire ne devait recevoir cette somme que deux jours. Comme elle lui était probablement versée en espèces, elle constituait à la fois une indemnité de nourriture et un modeste traitement.

---

(1) Ibid. 62, 2 et 42, 3.

(2) BCH VIII 1884 450 = Ch. Michel 378.

(3) Delamarre Revue Archéol. 1896 II 73 = Ch. Michel 712.

(4) MAI VII 1882 72 = Ch. Michel 842 A l. 26.

Enfin deux inscriptions déterminent comme suit, le montant de la dépense nécessaire à l'entretien complet d'un adulte : à Acrai près de Téos (III<sup>e</sup> s.), 8 oboles par jour sont allouées à un bienfaiteur de la cité, s'il y veut venir résider (<sup>1</sup>). Vers le milieu du IV<sup>e</sup> siècle, le peuple d'Athènes voulant récompenser Peisithides, un Délien, qui a été obligé de quitter sa patrie, lui accorde un secours quotidien d'une drachme (<sup>2</sup>). Cette somme est évidemment calculée comme la précédente, d'une façon large et dans une intention de générosité.

Les auteurs ne nous fournissent, si je ne me trompe, que six indications relatives aux salaires en argent : trois se trouvent dans Aristophane, deux dans Lucien, une dans Athénée.

Sur les trois passages d'Aristophane, deux concernent le salaire à la tâche, un seul le salaire à la journée, et, par un hasard singulier, dans les deux cas où le salaire est donné à la tâche, il s'agit de portefaix. Dans les Grenouilles (<sup>3</sup>), Dionysos entre dans le royaume de Pluton et fait la rencontre d'une ombre à laquelle il demande de porter son bagage. L'ombre réclame deux drachmes : le dieu en offre une et demie (9 oboles); l'ombre explique qu'elle préférerait retourner sur la terre que d'accepter cette proposition. On en a conclu que le salaire des portefaix s'élevait à une drachme et demie (9 oboles), chiffre élevé puisqu'il ne s'agit que d'un transport à effectuer en moins d'une journée; mais le cas est si particulier qu'il est difficile d'en tirer une conclusion certaine. La scène est aux enfers et surtout Aristophane s'amuse : où va sa plaisanterie? Si elle va

---

(<sup>1</sup>) Ch. Michel 497.

(<sup>2</sup>) CIA II 115<sup>b</sup> p. 408.

(<sup>3</sup>) 172 s.

aux choses de ce monde, ne rappelle-t-il pas aux Athéniens les exigences accoutumées des portefaix, habiles alors déjà à rançonner les voyageurs?

Le deuxième témoignage d'Aristophane est encore plus vague : Pollux <sup>(1)</sup> parle de l'endroit où se réunissaient les mercenaires οἱ μισθαρνοῦντες. Leur travail consistait dans le transport, τὸ δὲ ἔργον αὐτῶν φορὰ καὶ ὁ μισθός, κόμιστρον. Il cite ensuite ce fragment d'Aristophane : ὀβολῶν δ' ἴσως τεττάρων καὶ τῆς φορᾶς. Le salaire des portefaix serait donc de 4 oboles pour une course. Meineke lit, il est vrai : ὀβολῶν δεουσῶν etc., ce qui donnerait un certain nombre de drachmes, deux peut-être, diminué de 4 oboles. S'il s'agissait de deux drachmes, 1 dr. 2 ob. <sup>(2)</sup>.

Le troisième passage est intéressant : « Et maintenant, ils cherchent à recevoir le triobole quand ils rendent quelque service à l'état, comme feraient des ouvriers qui enlèvent la boue πηλοφοροῦντες <sup>(3)</sup> ». Ces travailleurs sont des esclaves publics, ainsi que cela résulte de la Constitution des Athéniens. Aristophane ravale audacieusement à leur niveau les citoyens athéniens, si avides de toucher la solde judiciaire. Si cette interprétation est exacte, le texte nous donne donc le montant de la rémunération des esclaves publics. Il est identique à celui des esclaves publics d'Éleusis (IV<sup>e</sup> siècle). Ces trois oboles ne constituent pas, à proprement parler, un salaire, mais plutôt une indemnité de nourriture.

Les témoignages de Lucien sont plus précis que ceux d'Aristophane : dans Timon <sup>(4)</sup>, nous voyons le célèbre

---

<sup>(1)</sup> VII 133.

<sup>(2)</sup> Boeckh Staatsh. II n. 201.

<sup>(3)</sup> Ekkles. 810 νυνὶ δὲ τριώβολον ζητοῦσι λαβεῖν ὅταν πράττωσι τι κοινὸν ὥσπερ πηλοφοροῦντες.

<sup>(4)</sup> ἐργάζομαι τὴν γῆν ὑπόμισθος ὀβολῶν τεττάρων.

misanthrope cultiver la terre pour un salaire de 4 oboles et dans le Coq <sup>(1)</sup>, la journée d'un cordonnier semble être de 7 oboles ; mais à quelle époque s'appliquent ces témoignages ? Il me paraîtrait bien hardi de les appliquer à une autre époque qu'à celle de Lucien et alors ils sont sans utilité pour notre étude.

La même observation doit être faite au sujet du texte d'Athénée <sup>(2)</sup>, et en outre, le cas est tout-à-fait exceptionnel : c'est celui des deux philosophes Ménédème et Asclépiade qui, pour se livrer à loisir durant le jour à leurs spéculations philosophiques, se louent pendant la nuit à un meunier. Ils reçoivent deux drachmes par nuit ; mais les autres meuniers qui n'emploient pas de philosophes pendant la nuit sont peut-être moins généreux.

## II.

Les inscriptions nous fournissent des données plus précises. Elles portent l'indication de salaires en nature et de salaires en argent, à la tâche et à la journée. Les renseignements les plus nombreux concernent les deux dernières catégories.

Très souvent le salaire est indiqué en un chiffre global pour un travail déterminé ; par exemple, dans les comptes de Délos (279) : à Théodémos qui a scié une pièce de bois, 5 oboles ; ou bien au peintre Deinomenes, 5 drachmes. Les travaux sont trop variés ou trop mal déterminés pour qu'il soit possible de tirer un parti quelconque de ces sortes d'annotations. L'inscription de l'Érechtheion tient compte de cette distinction ; tout un chapitre des dépenses est intitulé : *μισθώματα καὶ καθημερίσια*. Le premier mot indique la rétribution accordée aux ouvriers, en suite d'une convention qui a

---

(1) 22 : ἀλλὰ κρηπίδα συντελέσας ἐπὶ τὰ ὀβολοὺς μισθὸν ἔχων.

(2) IV 168 A.

déterminé le salaire d'après le travail à effectuer. Le second mot indique le salaire à la journée, c'est-à-dire d'après le temps qui est consacré au travail.

Le taux du salaire à la tâche est toujours en rapport avec le taux du salaire à la journée, c'est-à-dire que la rémunération du travail à la tâche dépend du temps qui est nécessaire à son achèvement. Nos données sur les salaires à la tâche nous permettront, dans un cas du moins, de tenir compte de cette observation et de calculer approximativement le salaire à la journée.

#### ATHÈNES.

*Inscription de l'Érechtheion.* — Le salaire normal pour toutes les catégories d'ouvriers, depuis l'architecte jusqu'au manœuvre, pour les hommes libres comme pour les esclaves, est d'une drachme par jour.

L'architecte : 37 dr. à la 6<sup>e</sup> prytanie, 36 à la 8<sup>e</sup>.  
L'hypogrammateus : pour la 6<sup>e</sup> prytanie, 30 dr. 5 ob.;  
pour la 8<sup>e</sup> prytanie : 30 dr. c.-à-d. 5 ob. par jour.

Salaires des ouvriers : Scieurs : une drachme <sup>(1)</sup>.  
Manœuvres ὑπουργοί : une drachme <sup>(2)</sup>.

A la 7<sup>e</sup> prytanie, un τέκτων <sup>(3)</sup> reçoit comme salaire d'une journée un certain nombre d'oboles. Mais ailleurs les τέκτονες <sup>(4)</sup> Croisos, esclave de Philoclès, Gérus, encore un esclave, et Mikion, probablement un métèque, obtiennent une drachme.

L'inscription de l'Érechtheion nous fournit d'autres chiffres. Parmi les ouvriers qui touchent des salaires,

---

<sup>(1)</sup> CIA I 324 fr. a. col. I : πρίσταις καθ' ἡμέραν ἐργαζομένοις  
δυσὶν ἀνδράσιν ἐκκαίδεκα ἡμερῶν δραχμῆς τῆς ἡμέρας ἐκάστης ἑκατέρω...

<sup>(2)</sup> I 324 fr. a. col. I.

<sup>(3)</sup> I 324 fr. a. col. I.

<sup>(4)</sup> IV 3 p. 148 et 2 p. 76.

ceux qui effectuent la cannelure des colonnes reviennent à plusieurs reprises. Six escouades de travailleurs furent occupées à cet ouvrage et l'inscription nous renseigne sur leur activité pendant les 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> prytanies. On trouvera ici un tableau qui indique, en premier lieu, le nom de l'ouvrier qui paraît avoir été le chef de l'escouade, puis le nombre et la qualité de ses compagnons, puis le salaire total payé à l'escouade et le salaire individuel payé à chaque ouvrier.

7<sup>e</sup> prytanie : *Simias*, métèque; 6 compagnons, probablement 6 esclaves, dont 4 appartiennent à *Simias*, 1 à *Axiopèithes*; salaire reçu par chacun : 7 dr. 1 ob. (L'un d'eux cependant ne reçoit que 7 oboles). Total : 50 drachmes.

*Theugenes*, athénien; 5 compagnons : 2 citoyens, 2 métèques, 1 esclave ? <sup>(1)</sup>, (le reste manque).

8<sup>e</sup> prytanie : *Simias*; 6 compagnons. Deux paiements, l'un de 90 dr. (*Simias* a touché 13 dr., chacun de ses compagnons 12 dr., 5 ob.), l'autre de 100 dr. (*Simias* et ses compagnons ont touché 14 dr. 2 ob., deux ouvriers ont touché une dr. de moins).

*Ameiniades*, métèque; 4 compagnons : 1 esclave lui appartenant, 3 autres esclaves (?). Deux paiements, l'un de 90 dr. (18 dr. à chacun), l'autre de 100 dr. (20 dr. à chacun).

*Onésimos*, esclave; 5 compagnons : 1 esclave, 2 métèques, 2 esclaves (?). Deux paiements, l'un de 100 dr. (16 dr., 4 ob. à chacun), l'autre de 14 dr., 3 ob.  $\frac{1}{2}$  à *Onésimos* et de 15 dr.  $\frac{1}{2}$  ob. à un métèque <sup>(2)</sup>, (le reste manque).

---

<sup>(1)</sup> Le signe d'interrogation indique un doute qui me reste. Il s'agit d'individus qui ne sont désignés que par leur nom : *Cerdon*, *Icaros*, etc.

<sup>(2)</sup> Ces chiffres résultent d'un calcul (Voir CIA l. c.).

*Theogenes*; 5 compagnons. Payement de 90 dr. (15 dr. à chacun).

*Laossoos*, athénien; 4 compagnons : 1 citoyen, 2 esclaves appartenant à *Laossoos*, un autre esclave (?). Payement de 100 dr. (20 dr. à chacun).

*Phalacros*, athénien; 4 compagnons : 1 citoyen, 3 esclaves appartenant à *Phalacros*. Même somme que pour l'escouade de *Laossoos*.

9<sup>e</sup> prytanie : le salaire n'est plus indiqué que d'une façon globale : *Laossoos* (avec 4 compagnons), *Phalacros* (avec 4), *Ameiniades* (avec 4), *Theogenes* (avec 5), touchent chacun 110 dr.; *Simias* et ses 6 compagnons touchent ensemble 60 drachmes.

Ce tableau appelle certaines observations : d'abord chaque escouade travaille à la cannelure d'une colonne déterminée; dans quelles conditions a-t-elle entrepris cet ouvrage? Il est probable que le prix a été fixé à l'avance et à la pièce : chaque escouade doit faire la cannelure d'une colonne pour tel prix; au terme de la prytanie, l'architecte évalue la tâche faite, relativement au prix arrêté pour le tout. Ensuite on remarquera l'identité de la production des diverses escouades et la différence du salaire des ouvriers des unes et des autres : à la 8<sup>e</sup> prytanie, *Simias* et ses six compagnons n'arrivent pas à gagner tous ensemble plus que *Ameiniades* et ses quatre compagnons, mais chacun pris à part gagne moins. Il semble donc que les escouades les plus nombreuses sont aussi celles qui contiennent les plus mauvais ouvriers. On pourrait faire une objection : elles gagnent le même salaire que les escouades moins nombreuses, elles ont donc fait le même travail, mais elles y ont employé moins de journées. Cette explication attribue aux escouades plus nombreuses une force de production plus grande; mais s'il en était ainsi, l'escouade de *Simias* prendrait l'avance sur les autres et gagnerait plus, dans l'espace d'une prytanie. Il faut donc croire que

la force de production des ouvriers de Simias est inférieure à celle des ouvriers d'Ameiniades; et c'est pour cela que, de part et d'autre, ils arrivent au même résultat, dans le même nombre de journées et que dans l'escouade de Simias le salaire individuel est plus bas que dans l'escouade d'Ameiniades.

On remarquera aussi que, dans la même escouade, citoyens, métèques et esclaves touchent des salaires identiques. Ce point est d'une extrême importance. Il montre que la force de production de l'esclave n'est pas en dessous de celle de l'homme libre.

Enfin on peut croire d'après ce qui précède que l'escouade de Simias, celle d'Onésimos et celle d'Ameiniades ont été occupées à la cannelure des colonnes pendant la 8<sup>e</sup> prytanie tout entière et de là, nous pouvons calculer le salaire quotidien de ces hommes. Simias a reçu en deux fois, 27 dr. 2 ob.; Ameiniades : 38 dr.; Onésimos : 31 dr. 1 ob.  $\frac{1}{2}$ . Il y a 36 jours dans la prytanie? Sont-ils tous des jours ouvrables? Admettons-le : les salaires de Simias et d'Onésimos resteraient donc en dessous d'une drachme par jour; celui d'Ameiniades seul se rapprocherait du taux normal.

Ajoutons CIA I 325, de l'époque de Périclès (d'après Boeckh) : Elle note le même salaire d'une drachme par jour : ce salaire a été payé pendant sept jours, du deuxième au huitième jour de la prytanie, à un nombre variable d'hommes (de 19 à 33).

Il résulte, je pense, de ces données toutes concordantes qu'à la fin du V<sup>e</sup> siècle, le salaire ordinaire était d'une drachme par jour. Certains auteurs ne veulent y voir qu'un salaire exceptionnel : les uns, comme Kirchhoff (<sup>1</sup>), le jugent en dessous du taux ordinaire; pour les autres,

---

(<sup>1</sup>) Abhandl. d. Berl. Akad. 1876 56. Boeckh Staatshaush. II n. 202.



comme pour Büchschenschütz, il est plutôt au-dessus de ce taux <sup>(1)</sup>. Mais rien ne confirme ces appréciations : ces chiffres peuvent gêner des conceptions *à priori*; ils n'en constituent pas moins des faits bien établis de l'histoire économique, et s'ils contrarient des théories, cela prouve que celles-ci ne sont pas sûres.

*Inscriptions d'Éleusis : Temple et Portique* <sup>(2)</sup>. — Les salaires sont supérieurs à ce qu'ils étaient au V<sup>e</sup> siècle.

*Indemnités à des fonctionnaires subalternes.* — L'épistate des esclaves publics reçoit, outre 3 oboles, pour sa nourriture, une indemnité de 10 drachmes par prytanie <sup>(3)</sup>. Dans l'inscription du Portique, un individu reçoit 8 dr. 2 ob. par mois pour avoir veillé à l'approvisionnement des esclaves. L'antigrapheus, chargé de tenir le contrôle des dépenses, obtient 5 dr. 5 ob., 6 dr. ou 7 dr. 3 ob. <sup>(4)</sup>. Le salaire de l'architecte, dans les deux inscriptions, est de deux drachmes par jour <sup>(5)</sup>.

Nous connaissons aussi le coût de l'entretien des esclaves <sup>(6)</sup> du temple d'Éleusis : le temple dépense pour leur nourriture 3 oboles par jour; il semble que ces trois oboles soient payées en argent aux esclaves; ceux-ci achètent eux-mêmes le nécessaire. Le temple leur fournit également des vêtements, un chapeau, fait réparer leurs chaussures.

---

<sup>(1)</sup> Besitz 327.

<sup>(2)</sup> Temple = CIA II et IV 2 834<sup>b</sup>. Portique = CIA II 834<sup>c</sup>.

<sup>(3)</sup> CIA II 834<sup>b</sup> Col. I l. 43.

<sup>(4)</sup> 834<sup>b</sup> Col. I l. 12 et l. 44. Col. II l. 7.

<sup>(5)</sup> Dans 834<sup>b</sup>, il est payé par mois, dans la première prytanie, et il reçoit à l'avance le salaire d'une prytanie, d'après un décret de Lycurgue : il n'en est plus question dans la suite : aurait-on renoncé à ses services ? Dans 834<sup>c</sup>, il est payé pour toute l'année.

<sup>(6)</sup> 834<sup>b</sup> Col. I l. 5 et 42. Col. II l. 5.

*Le salaire des ouvriers se paye sous deux formes.*

En nature, mais une fois seulement <sup>(1)</sup>, nourriture, vivres fournis aux graveurs, par jour, 1 dr. 1 ob.; mais nous ignorons le nombre des ouvriers employés.

En argent. Le taux diffère d'après l'habileté technique des ouvriers. L'inscription note qu'ils se nourrissent eux-mêmes, par exemple πιστῶν ζεύγει... οἰκασίτοις <sup>(2)</sup>. — Col. I l. 26-28 : chaque ouvrier reçoit par jour : 2 dr. 3 ob. — Col. II l. 41-42 : salaire quotidien 2 drachmes. — Col. I l. 31, deux ouvriers reçoivent ensemble par jour 2 dr. et 3 ob. Ce cas n'est pas clair; chaque ouvrier, si le salaire était le même, recevrait 1 dr. et 1 ob.  $\frac{1}{2}$ ; mais peut-être l'un des deux n'est-il que l'apprenti de l'autre.

Le salaire ordinaire paraît être d'une drachme et 3 oboles. Il est payé Col. I l. 28, l. 32, l. 45, l. 60; Col. II l. 23.

#### DELPHES.

*Indemnité de nourriture aux entrepreneurs.* — Comme on l'a vu, Livre I Ch. VI, en 338, des entrepreneurs furent appelés à Delphes, pour prendre part à l'adjudication de divers travaux. Il reçurent à titre de σιτηρέσιον une indemnité de 3 oboles par jour.

*Salaire de l'architecte.* — De 349/8 à 347/6 et de 347/6 à 345/4, c'est-à-dire chaque fois pour deux années, l'architecte Xénodore reçoit 5 mines, 5 statères, c'est-à-dire 3 oboles par jour, " mais, à partir de l'archontat d'Archon 345/4, des fragments inédits sont d'accord avec notre

---

<sup>(1)</sup> CIA II 834<sup>b</sup> col. I, l. 6 : τοῖς τὰ γράμματα ἐπικολάσασιν ἐπὶ τὸ ἀνάθημα ἐν τῷ Ἐλευσινίῳ σιτίᾳ (8 drachmes); ensuite on porte la dépense faite l'année précédente sous la Léontis, " par jour 1 dr. 1 ob., 17 jours, total 19 dr. 4 ob. " et sous l'Oïneis, 10<sup>e</sup> prytanie, de nouveau [σιτ]ίς.... (lacune).

<sup>(2)</sup> 834<sup>b</sup> Col. II l. 23.

texte pour indiquer qu'il a été beaucoup mieux rétribué » (1).

#### ÉPIDAURE.

L'architecte de l'Asclepieion, Théodotos, reçoit une drachme par jour.

#### DÉLOS.

Les comptes des hiéropes (2), tout particulièrement les comptes de l'année 279, nous fournissent de nombreux renseignements.

Le montant de l'*indemnité* ou du *traitement* accordé à certains fonctionnaires subalternes. Il est fort faible : le secrétaire des hiéropes touche 80 drachmes à l'année; même salaire en 180; le  $\pi\tilde{\eta}\rho\upsilon\tilde{\varsigma}$ , 60 drachmes 1 obole par jour. Le néocore d'Asclepios reçoit exceptionnellement 180 drachmes (3); dans d'autres comptes, son salaire est de 120 drachmes 2 oboles par jour. Le néocore d'Apollon, 60 drachmes; vers la fin du II<sup>e</sup> siècle, 120 drachmes; en 180, 90 drachmes. Le néocore pour le Sarapeion en 180, 120 drachmes. Le  $\kappa\epsilon\tau\iota\nu\omicron\varphi\upsilon\lambda\alpha\tilde{\varsigma}$ , 90 drachmes. La flûtiste qui a dressé le chœur de femmes, 120 drachmes.

Ensuite nous connaissons le *taux du salaire* de certains *ouvriers d'élite*, au premier rang desquels, il faut placer l'architecte. Vers le milieu du IV<sup>e</sup> siècle, sous la domination athénienne, sa rétribution est de une drachme

---

(1) Bourguet BCH 218.

(2) Publiés par M. Homolle, BCH XIV 1890 369 et XV 131. M. Homolle a encore publié les comptes de 180, *ibid.* VI 1882 1.

Voir aussi son travail : L'Amphictyonie attico-délienne BCH VIII 1884 307.

(3) BCH VI, 83.

par jour <sup>(1)</sup>; plus tard <sup>(2)</sup>, le salaire normal d'une année de 12 mois à 30 jours par mois est de 720 drachmes, c'est-à-dire 2 drachmes par jour. C'est encore le taux de 180 <sup>(3)</sup>.

Il s'abaisse, en 250, 246, 201, à 540 ou 585 drachmes; M. Homolle constate que cette réduction correspond à la baisse des fermages : il est de 540 dr. dans les années ordinaires, de 585 dr. dans les années intercalaires, c'est-à-dire de 1 dr. 3 ob. par jour. En 282, il était de 3 dr. 5 ob. par jour. En 278, 90 dr. pour chacun des 13 mois. D'après M. Homolle, ces différences s'expliquent par le plus ou moins d'habileté et de réputation de l'architecte; car, une même année, un architecte touchera 2 dr. 2 ob. tandis qu'un autre en touchera près de 4.

Le salaire moyen est de 2 drachmes. Ce même salaire est attribué, en 279, au charpentier Théodémos et à Nikon et aux fils de celui-ci.

Je trouve aussi *Καίρωι ὑπερετοῦντι πρὸς τῇ μηχανῇ* : (5 oboles). Or, comme Nikon et son fils ont travaillé à redresser le pilier 2 jours, Cairos a pu servir 2 jours à la machine, ce qui lui ferait un salaire de 2 ob.  $\frac{1}{2}$ , par jour.

Chose assez curieuse, ce seraient 2 drachmes aussi qu'auraient gagnées, d'après Athénée <sup>(4)</sup>, les philosophes Ménédème et Asclépiade, lesquels appartiennent au III<sup>e</sup> siècle.

Ensuite encore, les *payements* faits à divers *esclaves employés au service du temple* : en 279, une esclave *ἡ ἀνθρωπος* reçoit comme indemnité de nourriture *εἰς τὰ ἐπιτήδεια*, 2 oboles par jour (120 drachmes par an). En 279, l'hypérète *ὑπερέτης* reçoit une somme globale de 156 drachmes. Elle doit sans doute se décomposer en une indemnité de nourriture et une indemnité d'habil-

---

<sup>(1)</sup> BCH VIII 307.

<sup>(2)</sup> Homolle BCH 1890 389.

<sup>(3)</sup> BCH VI 63.

<sup>(4)</sup> IV 168 A.

lement : pour le premier chef, il reçoit en 300, 120 drachmes par an (2 ob. par jour); en 269, 180 dr. par an (3 ob. par jour); en 248, année intercalaire, 130 dr. par an (2 ob. par jour); en 201, 120 dr. par an (2 ob. par jour); en 190, année intercalaire, 130 dr. par an (2 ob. par jour); en 180, 120 dr. par an (2 ob. par jour).

La somme allouée normalement pour la nourriture (σιτηρέσιον), paraît avoir été de 120 drachmes par an, comme dans les comptes de 180, plus les vêtements; en 250, il est porté pour ce chef : ἐπωμίδος, 11 drachmes 3 oboles, κιτώνος, 10 drachmes; en 201, λικτισμοῦ, 20 drachmes; en 180, εἰς λικτισμόν, 15 drachmes.

Enfin le *salaire des ouvriers libres* : plusieurs ouvriers libres sont attachés au service du temple d'une façon régulière : ainsi, en 282, deux ouvriers de la pierre λιθοργοί, Leptines et Bacchios et un forgeron, Heraclides. Les deux premiers paraissent avoir été engagés pour l'année entière, le troisième pendant deux mois seulement. Il s'agit bien d'ouvriers libres; en voici la preuve : Heraclides qui a touché pendant deux mois, en 282, un salaire régulier n'est plus, en 281, payé qu'à la façon. Son compagnon Dexios et lui touchent un salaire en raison du nombre d'outils qu'ils ont aciérés ou repassés. Le même Dexios reçoit pour cet office 40 drachmes en 279.

En 282, ces trois ouvriers τεχνῖται, sont payés en nature. Le compte de 282 <sup>(1)</sup> porte mois par mois, pendant dix mois, les dépenses faites pour le salaire des tailleurs de pierre et, pendant deux mois, pour le salaire du forgeron. Durant le mois Lenaion, ils obtiennent ensemble : εἰς ὀψώνιον 30 drachmes et deux médimnes, 4 hémiectes, 3 chénices de froment : la ration journalière pour chacun est donc 1 1/2 chénice de froment. D'autres mois, ils reçoivent de la farine d'orge, à raison d'une ration jour-

---

(<sup>1</sup>) Inscription citée BCH XIV 1890 481.

nalière de trois ohénices par homme. De plus, les deux *λειτουργοί* ont reçu ensemble 35 drachmes pour leurs vêtements. Durant le mois Lenaion, le froment coûtant 7 drachmes le médimne, la dépense faite de ce chef pour les trois ouvriers s'est élevée à 19 dr. 4 ob. : ajoutons-y 30 drachmes pour leur opsonion et le salaire de la boulangère, 7 dr. 3 ob. ; le total est de 57 drachmes 1 obole, ou 4 oboles par jour; mais la somme descend dans le mois Artémision où le prix du médimne de blé est tombé à 4 dr. 3 ob. ; elle monte dans le mois Boupthonion où le médimne est à 10 drachmes.

En 279, changement important. Les *λειτουργοί* sont payés en argent : ils touchent ensemble 480 drachmes *εἰς τὰ ἐπιτηδεύειν* et 44 drachmes pour leur habillement, ce qui donne une dépense quotidienne de 4 oboles par jour pour la nourriture. En 269, Bacchios resté seul au service touche 240 dr. Après 269, il n'est plus fait mention d'ouvriers attachés au service du temple. En transformant en argent le payement en nature, on a pris une moyenne supérieure à la réalité : comme je le montrerai, le coût de l'entretien d'un homme libre, se trouvant dans des conditions ordinaires, était à Délos plus près de 3 oboles que de 4.

Nous avons donc cette échelle : Ouvriers d'élite : 2 drachmes par jour. Esclaves : 2 oboles par jour. Ouvriers du temple : 4 oboles par jour pour leur nourriture. Pour les deux dernières catégories, il faut ajouter les vêtements. Remarquons un point important : la somme de 2 oboles est suffisante pour la nourriture d'un adulte.

Le chiffre le plus remarquable est le dernier : des ouvriers libres, hommes de métier cependant, ne reçoivent aucune rémunération en argent. Ils sont très largement nourris, mais d'autres ouvriers gagnent 2 drachmes. Il faut supposer que les premiers sont des célibataires. On peut admettre aussi qu'ils reçoivent d'autres avantages, le logement peut-être. On voit encore

que le temple se charge de fournir ou du moins d'entretenir les outils. Grâce à ces subventions, leur salaire tendait à se rapprocher du salaire des autres ouvriers libres, tout en restant encore inférieur. Cette différence est difficile à expliquer : elle tient sans doute aux conditions dans lesquelles s'exerçait l'industrie locale. Délos n'a jamais été un centre industriel. L'organisation économique a pu y rester aussi simple que dans les régions les moins avancées de la Grèce. Il se peut aussi que les ouvriers nourris et habillés par le temple soient des habitants de l'île, tandis que les travailleurs, payés à raison de 2 drachmes, viennent de l'extérieur et imposent leurs exigences à l'administration du temple.

En résumé : à la fin du V<sup>e</sup> siècle à Athènes, salaire ordinaire et général : 1 drachme par jour. Dans le dernier tiers du IV<sup>e</sup> siècle, ce même salaire ordinaire est monté à 1 drachme 3 oboles. Pour certaines catégories d'ouvriers, il dépasse ce taux. La somme allouée pour la nourriture d'un esclave est de 3 oboles par jour. Le taux nominal du salaire a donc monté à Athènes du V<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> siècle. Quelles sont les causes de ce progrès ? Les circonstances qui influent sur les salaires sont nombreuses. Il faut mettre en première ligne l'amélioration en général de la situation économique et notamment par l'accroissement de la circulation monétaire.

Au III<sup>e</sup> siècle, à Délos, le taux des salaires s'écarte assez sensiblement de ce qu'il était à Athènes un siècle auparavant, moins pour les ouvriers d'élite, que, semble-t-il, pour les ouvriers libres ordinaires. Le prix de la nourriture d'un esclave est inférieur d'un tiers à ce qu'il était à Athènes au IV<sup>e</sup> siècle (1).

---

(1) Ajoutons les salaires des professeurs à Téos BCH IV 1880, 113 : trois  $\gamma\rho\chi\mu\kappa\tau\omicron\delta\acute{\alpha}\tau\tau\chi\lambda\omicron\iota$  à 600, 500 dr. suivant leur degré ; deux  $\pi\alpha\delta\omicron\tau\epsilon\rho\iota\beta\alpha$  à 500 ; un maître de musique à 700 ; un  $\delta\pi\lambda\omicron\mu\acute{\alpha}\chi\omicron\varsigma$  à 300 ; un maître pour le maniement de l'arc et du javelot à 250.

## CHAPITRE IV.

### La valeur réelle du salaire.

Il ne suffit pas de connaître le salaire nominal : qu'importe, si on en reste là, la somme payée à l'ouvrier ? L'essentiel est de savoir ce que l'ouvrier peut acheter avec cette somme. Lui permet-elle de vivre d'une façon honorable ou le condamne-t-elle à une existence sordide et misérable ? Cette question est double : en fait quel est le budget de l'ouvrier et avec un semblable budget, quel est le niveau de son existence ?

Rappelons d'abord le total annuel des revenus de l'ouvrier, du moins des revenus en argent : à Athènes, au V<sup>e</sup> siècle, Érechtheion : 1 drachme par jour ou 360 drachmes par an. Au IV<sup>e</sup> siècle (Éleusis : Portique et Temple) : 1 dr. 3 ob. par jour ou 540 drachmes par an comme minimum, et, comme maximum, 2 drachmes 3 oboles. A Délos, pour certains ouvriers, 2 drachmes ou 720 drachmes par an.

Je suppose, il est vrai, qu'ils travaillent tous les jours de l'année : il y a à décompter les chômages, mais dans l'impossibilité où je suis de les déterminer, je demande à pouvoir n'en pas tenir compte ; je me borne à faire remarquer que cette première évaluation est supérieure à la réalité. Elle l'est certainement, car à Athènes, il en était de même à Délos, les jours de fête étaient nombreux.

Je puis ne pas tenir compte, pour le moment, des chômages extraordinaires et imprévus.

J'exagère donc les recettes, même en temps normal. D'autre part, il me sera impossible de ne pas forcer aussi quelque peu les dépenses. Je n'ose garantir que les deux erreurs se contrebalancent complètement.



Bien difficile est le calcul des dépenses : il faudrait dresser le budget de l'ouvrier d'il y a 2.000 ans et déjà le budget de l'ouvrier d'aujourd'hui réserve mille difficultés à celui qui essaie de l'établir. Le travailleur a trois nécessités immédiates : la nourriture, le vêtement et le logement ; il en a d'autres éloignées et on peut les résumer toutes en un mot, l'assurance. Il est souhaitable que son salaire lui laisse un excédent disponible pour les mauvais jours de la maladie, du chômage et de la vieillesse. Cet excédent doit encore couvrir des dépenses diverses : plaisirs, éducation et apprentissage des enfants.

Heureusement que pour le chapitre nourriture, nous avons des données précises dans les inscriptions d'Eleusis et dans les comptes de Délos. Tous les calculs qui suivent sont faits pour une année de 360 jours. De là, une légère inexactitude : je l'ai laissé subsister pour n'avoir pas à rectifier certains chiffres, qui nous viennent de l'antiquité et qui ont été établis en vue d'une année de cette durée, comme, par exemple, les 120 drachmes payées à certains esclaves de Délos (<sup>1</sup>).

Nous sommes en possession des chiffres suivants : nourriture des esclaves à Athènes IV<sup>e</sup> siècle, 3 oboles par jour, 180 drachmes par an ; à Délos, III<sup>e</sup> siècle, la somme qui y est affectée paraît être de deux oboles par jour, 120 drachmes par an ; à Délos encore, à la même époque, on alloue à certains ouvriers libres, 4 oboles pour cet objet, par jour. Tous ces renseignements sont d'une entière précision. Les esclaves du Temple d'Eleusis reçoivent ces 3 oboles en argent, de même leur épistate. Il en résulte qu'ils font eux-mêmes leurs achats : la somme est calculée largement de façon à

---

(<sup>1</sup>) Xénophon, dans les Revenus, table sur une année de travail de 360 jours.

laisser une certaine marge à l'économie et par conséquent, représente, en partie du moins, un salaire. Les deux oboles par jour pour les esclaves de Délos me paraissent bien établies par la fréquente répétition de ce chiffre, en ce qui regarde les employés subalternes du Temple. Enfin, on l'a vu, l'administration du Temple a pris comme règle, à partir de 279, de payer aux ouvriers libres qu'elle emploie, 4 oboles par jour.

Nous possédons le détail des dépenses faites, de ce chef, en 282, et il me semble que l'on en peut conclure que le coût réel était en moyenne de 3 oboles. Je calcule comme suit : opsonion, dix mois = 100 drachmes ; froment ou orge, dix mois = 61 drachmes 5 oboles. Total, dix mois, 161 drachmes 5 oboles. Donc, pour les 12 mois, 194 drachmes et environ une obole, et par jour (360 jours), un peu plus de 3 oboles. Cette somme se rapprocherait de 4 oboles, si j'ajoutais le salaire de la boulangère; mais ces ouvriers sont dans des conditions spéciales. En général, la préparation des repas se fait par les membres de la famille et il n'y a rien à porter de ce chef, pour les budgets ouvriers ordinaires.

Nous obtenons cette échelle :

*Coût de la nourriture.*

|                                       | Par jour. | Par an.          |
|---------------------------------------|-----------|------------------|
| Délos, Esclaves :                     | 2 oboles  | 120 drachmes.    |
| Athènes (IV <sup>e</sup> s. Eleusis), |           |                  |
| Esclaves :                            | 3   »     | 180   »          |
| Délos, Hommes libres :                |           |                  |
| un peu plus de                        | 3   »     | 194   » 1 obole. |

Le premier chiffre représente la ration suffisante ; le dernier, la ration maxima.

Je voudrais décomposer ces chiffres de façon à détailler les dépenses faites pour la nourriture ; c'est chose acquise

pour les hommes libres à Délos : je voudrais arriver au même résultat pour Athènes.

La nourriture d'un homme, dans la Grèce ancienne, comprend deux éléments : le blé et l'opson ou opsonion<sup>(1)</sup>, le dîner, qui se compose de viande, poisson surtout, légumes, fruits.

Voyons quelle part représente le blé dans l'alimentation. La ration de blé à Délos est forte, c'est une ration maxima de 1  $\frac{1}{2}$  chénice. Le rapport du froment à l'orge est intéressant : du simple au double, 1  $\frac{1}{2}$  chénice de froment contre 3 chénices de farine d'orge ; donc 11  $\frac{1}{2}$  médimnes de froment environ par an et 22 médimnes  $\frac{1}{2}$  de farine d'orge.

Ces chiffres sont supérieurs à ceux auxquels Boeckh était arrivé. D'après lui, la ration ordinaire d'un esclave était d'une chénice ; il ne dit pas si c'était une chénice de froment ou d'orge (= par an, pour une année de 354 jours que Boeckh prend comme base de ses calculs : 7 médimnes  $\frac{3}{8}$ ).

La ration des Spartiates bloqués à Sphactérie était de 2 chénices de farine d'orge, 2 cotyles de vin et de la viande ; pour leurs serviteurs, elle était réduite de moitié<sup>(2)</sup>. Les Athéniens, prisonniers dans les carrières de Syracuse, ne recevaient qu'une demi chénice de farine d'orge et une cotyle d'eau<sup>(3)</sup>.

Il semble donc qu'on puisse admettre que la ration ordinaire d'un esclave était d'une chénice de farine d'orge par jour. C'est ce qu'accorde Hérodoté<sup>(4)</sup> à

---

(1) ὄψον ou ὀψώνιον Boeckh Staatshaush I 127.

(2) Thuc. IV 16.

(3) Ibid. VII 87.

(4) Hérodot. VII 187. Autres témoignages : le nom que la Pythie aurait donné aux Corinthiens χοινοκομέτρι, Ath. VI 272 D. Alexarchos nomme la χοινὴ ἡμεροτροφίς, Ath. III 98 E. Hesych. χοίνικας αἱ ἐφ' ἡμέρας τροφαί.

chaque soldat de l'armée de Xerxès, sauf qu'il substitue le froment à l'orge et qu'il fait entendre que c'est là un minimum <sup>(1)</sup>. Beloch <sup>(2)</sup> arrondissant les chiffres de Boeckh fixe la ration annuelle de froment pour un adulte à 8 médimnes, celle des femmes et enfants, à 5 médimnes, — en moyenne donc 6 médimnes par tête — et la ration moyenne d'orge à 7 médimnes, ce qui donnerait pour l'adulte, d'après les mêmes bases de calcul, 9 médimnes.

J'admets ces chiffres comme représentant la ration faible de l'adulte : ceux de Délos représentent la ration forte. Observons cependant, dès à présent, que c'est par erreur que la ration de la femme et des enfants est fixée à 5 médimnes.

*Consommation annuelle d'un adulte.*

|                  | Froment.        |        | Farine d'orge.  |
|------------------|-----------------|--------|-----------------|
| Délos            | 11 1/4 médimnes | } ou { | 22 1/2 médimnes |
| Beloch (d'après) | 8 »             |        | 9 »             |

Je le répète : ces données ne sont pas contradictoires. Elles ont cet inestimable avantage de nous donner la ration faible et la ration forte. La première est celle de l'esclave, la seconde, celle de l'homme libre. Je crois cependant à une exagération en ce qui regarde le rapport de l'orge au froment, à Délos : elle s'explique sans doute par des circonstances exceptionnelles, tenant peut-être à la mauvaise qualité de l'orge.

Quoi qu'il en soit, prenons ces chiffres tels que nous les avons, et servons-nous en pour évaluer en argent les quantités consommées. Il faut donc que nous sachions d'abord ce que coûte le médimne de froment ou d'orge

(1) Εὐρίτω γὰρ συμβαλλόμενος, εἰ χρένικα πυρῶν ἕκαστος τῆς ἡμέρης ἐλάμβανε καὶ μηδὲν πλέον....

(2) Bevölkerung. Cf. supra, Livre I, Ch. V.

aux diverses époques <sup>(1)</sup>. D'Aristophane, *Ekklez.* 543, 547, il résulte que le prix du médimne de froment était de 3 drachmes, vers le commencement du IV<sup>e</sup> siècle <sup>(2)</sup>. D'autre part une inscription d'Ol. 100 <sup>(3)</sup> donne 1 hémicte pour 3 oboles, y compris une portion de viande. Ce supplément ne permet pas de déterminer le prix du médimne de froment : il est certainement inférieur à 6 drachmes. Inutile de vouloir expliquer ce prix par des circonstances exceptionnelles ; les grandes variations des cours, à Délos au III<sup>e</sup> siècle, se produisaient déjà dans les siècles précédents, à Athènes et par les mêmes causes.

L'inscription du Temple d'Éleusis nous donne un chiffre très précis. L'administration a vendu les prémices qui ont été offertes aux déesses : l'orge, à 3 drachmes, le médimne; le froment, à 6 drachmes, le médimne. Ces prix ont été fixés par le peuple <sup>(4)</sup>. Le dernier se rapproche de celui auquel Chrysippe <sup>(5)</sup> avait vendu le blé qu'il avait importé à Athènes; ce prix était de 5 drachmes. C'est encore le prix auquel, en 339/338, un généreux donateur livra 3.000 médimnes <sup>(6)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> Corsetti *Sul prezzo dei grani nell' antichità classica Studi di Storia antica* II 1893. Je ne m'occupe que des prix du IV<sup>e</sup> siècle; à l'époque de Solon, le médimne d'orge ne coûtait que 1 drachme, Corsetti p. 65.

<sup>(2)</sup> Les *Ἐκκλησιάζουσι* ont été jouées en 390 ou dans une des années voisines de celle-là.

<sup>(3)</sup> CIA II 631.

<sup>(4)</sup> Cependant B 74: 10 médimnes ont été vendus à 5 drachmes. Les prémices d'Imbros ont été vendues à 6 drachmes le médimne pour le froment, et à 3 drachmes 5 oboles pour l'orge. Ces prix réduits s'expliquent sans doute par une qualité inférieure des grains.

<sup>(5)</sup> Dem. c. Phormion p. 918. Antérieurement le prix était de 11 drachmes. Les discours contre Phormion et contre Phainippos sont placés par Schaefer *Demosthenes und seine Zeit* Beil. 300, en 330-24.

<sup>(6)</sup> CIA IV 2 179<sup>b</sup> = MAI VIII 211.

Pour l'orge, le prix de 3 drachmes est bas : Phainippos <sup>(1)</sup> vendait le médimne à 18 drachmes, prix tout à fait extraordinaire. Le prix habituel était 6 drachmes <sup>(2)</sup>.

Voici les prix du médimne de froment et de farine d'orge à Délos, dans les différents mois, en 282 <sup>(3)</sup>.

|               |                           |             |   |           |
|---------------|---------------------------|-------------|---|-----------|
| Lenaion,      | médimne de froment,       | 7 drachmes. |   |           |
| Hieros,       | »                         | 6           | » | 8 oboles. |
| Galaxion,     | »                         | 6           | » | 1 obole.  |
| Artemision,   | »                         | 4           | » | 3 oboles. |
| Thargélion,   | »                         | 6           | » | 4 »       |
| Metageitnion, | »                         | 7           | » |           |
| Bouphonion,   | »                         | 10          | » |           |
| Apatourion,   | médimne de farine d'orge, | 4 drachmes. |   |           |
| Arésion,      | »                         | »           | 5 | »         |
| Posidéon,     | »                         | »           | 5 | »         |

Le prix moyen du froment est d'un peu moins de 7 drachmes par médimne; le prix moyen de la farine d'orge est de 4 dr. 4 oboles.

Une autre inscription de Délos <sup>(4)</sup> nous fait connaître les prix du froment en 180. Le roi Massinissa envoya,

<sup>(1)</sup> Dem. c. Phain. 42, 31. Vers 330, le médimne d'orge était monté à 12 dr., celui de froment à 10 dr. Voir encore Beloch G.G. II 356 n. 4.

<sup>(2)</sup> Voir le tarif des sacrifices de la Tétrapole athénienne Prott et Ziehen *Leges graec. sacrae* I 26, (commencement du IV<sup>e</sup> siècle): le médimne de farine d'orge ἀλφίτζα revient à 4 drachmes.

<sup>(3)</sup> Les prix des 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> mois manquent : les travaux auront été interrompus pendant cette période.

<sup>(4)</sup> Homolle BCH VI 1882, 1.

cette année-là, du blé à Délos; il fut vendu au profit de la caisse du temple, le premier lot au prix de trois drachmes le médimne<sup>(1)</sup>, les autres au prix de 4 drachmes 1 obole<sup>(2)</sup>.

On aura été frappé de l'extrême variabilité des cours. L'on ne songera pas à s'en étonner, si l'on se rappelle que les marchés d'Athènes et de Délos étaient approvisionnés par l'étranger. Les moyens de transport étaient peu perfectionnés et la spéculation opérait sur les prix. De plus, pour Athènes, ceux-ci dépendaient encore de la récolte locale. Pour toutes ces raisons, la loi de l'offre et de la demande agissait avec de brusques soubresauts.

Et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est, en présence de ces cours si variables, la fixité des salaires, comme celui des esclaves à Délos (2 oboles par jour), des hommes libres là-même (4 oboles par jour), celui des esclaves à Athènes Éleusis (3 oboles par jour).

Ces chiffres représentent évidemment des moyennes, établies une fois pour toutes.

Je possède un chiffre certain : celui du coût du blé entrant dans la ration forte à Délos = 74 drachmes et environ 1 obole pour 12 mois. (Elle a coûté pendant les dix mois dont l'inscription relate la dépense : 61 drachmes 5 oboles). Que coûte la ration faible ? — Je calcule comme suit : la ration forte à Délos = 3 oboles par jour; la ration faible = 2 oboles par jour, soit les deux tiers du prix de la première. J'applique cette proportion à la ration de blé et j'arrive pour Délos, ration faible, à une dépense annuelle de 49 drachmes environ.

A peu de chose près, ces deux sommes (dépense annuelle de blé : 74 drachmes 1 obole et 49 drachmes)

---

(<sup>1</sup>) A l. 99.

(<sup>2</sup>) A l. 102.

s'appliquent ensuite à Athènes (IV<sup>e</sup> siècle, Éleusis); à ce moment le médimne de froment coûtait 6 drachmes (à Délos, en moyenne 7 drachmes); le médimne d'orge coûtait, d'après l'inscription CIA II 834<sup>b</sup>, 3 drachmes, mais vers la même époque, d'après les témoignages littéraires, ce prix était de 6 drachmes; la moyenne est de 4 drachmes, 3 oboles (à Délos, 4 drachmes, 4 oboles).

Ces sommes descendent pour Athènes (V<sup>e</sup> siècle Érechtheion), si on admet le prix de 3 drachmes pour le médimne de froment ou même si on prend la moyenne des deux prix connus (6 drachmes et 3 drachmes), soit 4 drachmes 3 oboles. Dans cette supposition, ration faible : 8 médimnes coûtant 36 drachmes; ration forte : 11  $\frac{1}{4}$  médimnes coûtant 49 drachmes environ; je suis obligé, faute de données pour le prix de l'orge, de supposer que les Athéniens de cette époque ne consommaient que du froment; dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle, (Athènes. Éleusis), je puis également faire entrer l'orge dans leur alimentation.

En résumé :

|                          | Prix de l'unité<br>en drachmes et en oboles. |                | Ration forte. | Ration faible. |
|--------------------------|----------------------------------------------|----------------|---------------|----------------|
|                          | Froment                                      | Orge           |               |                |
| Délos                    | moyenne = 7                                  | moyenne = 4,4  | 74,1          | 49             |
| Athènes<br>(Éleusis)     | 6                                            | 3<br>6 } = 4,3 | 74,1          | 49             |
| Athènes<br>(Érechtheion) | 3<br>6 } = 4,3                               |                | 49            | 36             |

Le second élément de l'alimentation est l'opsonion; la somme que lui consacraient les ouvriers libres de Délos est de 120 drachmes par an ou 2 oboles par jour; le pain représente 38 % de ce que coûte leur alimentation. Il représente une quotité plus forte pour les esclaves et même pour les citoyens libres des classes inférieures.

Je remarque que rien n'est prévu à Délos pour la



boisson et je suppose qu'elle est comprise dans la somme globale de dix drachmes par mois pour l'opsonion.

Appliquons la proportion constatée entre la dépense faite pour le blé et le prix de l'opsonion, pour la ration forte à Délos, à nos autres hypothèses. Entre ces deux quantités, il existe certainement un rapport. Elles montent et descendent l'une avec l'autre. On a vu comment étaient rationnés les Spartiates bloqués à Sphactérie : les serviteurs recevaient la moitié de ce que recevaient les maîtres. L'écart entre la ration faible et la ration forte est moins considérable dans mes calculs. Il en résulterait que mes évaluations de la ration faible sont supérieures à la réalité. Je crois qu'il en est ainsi et je crois en outre que la somme consacrée à l'opsonion est (ration faible) exagérée. En effet, d'après les témoignages anciens, le blé est l'élément essentiel de la ration faible, ce qui n'est pas dans mes calculs.

*Prix par an, en drachmes et en oboles.*

|                       | Blé               |           | Opsonion |           | Total    |           |
|-----------------------|-------------------|-----------|----------|-----------|----------|-----------|
|                       | Ration forte      | R. faible | R. forte | R. faible | R. forte | R. faible |
| Délos                 | 74 <sup>(1)</sup> | 49        | 120      | 79        | 194      | 128       |
| Athènes (Éleusis)     | 74                | 49        | 120      | 79        | 194      | 128       |
| Athènes (Érechtheion) | 49                | 36        | 79       | 58        | 128      | 94        |

*Prix par jour en oboles.*

|                       | Ration forte | Ration faible                 |
|-----------------------|--------------|-------------------------------|
| Délos                 | 3            | 2                             |
| Athènes (Éleusis)     | 3            | 2                             |
| Athènes (Érechtheion) | 2            | 1 <sup>5</sup> / <sub>9</sub> |

Je retrouve les deux oboles que coûte à Délos la nourriture des serviteurs subalternes du temple : on

---

(<sup>1</sup>) Exactement 74 dr. 1 ob. J'arrondis le chiffre pour plus de facilité dans les calculs qui suivent.

leur alloué pour cet objet, 120 drachmes par an. Les chiffres d'Athènes, ration faible, sont particulièrement importants. Ils sont, je le rappelle, plutôt trop hauts. Nous pouvons d'après cela, apprécier la valeur des soldes que l'État payait aux citoyens : trois oboles, qui en étaient le taux ordinaire, suffisaient largement à la nourriture d'un citoyen de goûts modestes. Elles pouvaient même aider en partie à couvrir la dépense d'une famille pas trop nombreuse ni trop exigeante.

Supposons que l'adulte soit marié et père de famille. En lui attribuant assez arbitrairement, il est vrai, trois enfants, cela ferait un ménage de cinq personnes. Quelle sera leur consommation ? Je propose pour la femme la même consommation que pour l'adulte et pour chaque enfant, le tiers. Je suis ici S. Bauer (1) qui établit le tableau de l'unité de consommation pour chaque âge :

|                    |       |                  |
|--------------------|-------|------------------|
| Garçon ou fille de | 5 ans | : 1,5 unités.    |
| »                  | »     | » 10 » : 2,0 »   |
| »                  | »     | » 20 » : 3,0 »   |
| Homme ou femme de  | 25 »  | : 3,5 »          |
| »                  | »     | » 25 » : 3,6 » . |

En ne prenant que le tiers de la consommation d'un adulte pour chaque enfant, je suppose que ces enfants sont en bas âge. Bauer donne cet exemple : un ouvrier de 36 ans = 3,6. Sa femme âgée de 30 ans = 3,6. Enfants âgés de 10, 9, 7, 5, 3, 1 = 9,4. Total = 16,6 unités.

|                       | Dépense d'un adulte. |           | Dépenses de son ménage.<br>(la femme et 3 enf.) |           | Total.   |           |
|-----------------------|----------------------|-----------|-------------------------------------------------|-----------|----------|-----------|
|                       | Ration forte         | R. faible | R. forte                                        | R. faible | R. forte | R. faible |
| Délos                 | 194                  | 128       | 388                                             | 256       | 582      | 384       |
| Athènes (Eleusis)     | 194                  | 128       | 388                                             | 256       | 582      | 384       |
| Athènes (Erechtheion) | 128                  | 94        | 256                                             | 188       | 384      | 282.      |

(1) Handw. der Staatswiss. IV 831.

Comparons ces dépenses avec les recettes : il en résulte que l'ouvrier de l'Érechtheion qui gagne au maximum 360 drachmes par an ne peut prendre que la ration faible : elle lui laisse un excédent de 78 drachmes.

L'ouvrier d'Eleusis qui gagne 1 drachme 3 oboles par jour, ou par an 540 drachmes, ne peut consommer non plus que la ration faible ; mais l'excédent serait de 156 drachmes (\*). S'il gagne 2 drachmes par jour, ou 720 drachmes par an, la ration forte donne un excédent de 138 drachmes et la ration faible, 356 drachmes. L'ouvrier de Délos qui gagne deux drachmes arrive au même résultat.

Essayons maintenant de compléter le budget. D'abord le vêtement : les hommes libres de Délos coûtent, de ce chef, 15 ou 22 drachmes.

Je propose pour l'ouvrier marié : l'homme et la femme 40 drachmes ; les trois enfants 30 drachmes. Total : 70 drachmes.

Il reste pour le loyer et les autres dépenses :

| <i>Salaire quotidien</i> |                 | <i>Reste pour les dépenses<br/>autres que la nourriture<br/>et le vêtement.</i> |
|--------------------------|-----------------|---------------------------------------------------------------------------------|
| Athènes (Érechtheion)    | 1 drachme       | 8 drachmes                                                                      |
| Athènes (Eleusis)        | 1 drachme 3 ob. | 86 dr. (il a consommé<br>la ration faible).                                     |
| Athènes (Eleusis)        | 2 drachmes      | 68 dr. (id. forte)                                                              |
| Délos                    | 2 »             | 68 » » » .                                                                      |

Comme point de comparaison, je donne ces rensei-

(\*) Je rappelle encore une fois que le coût de la ration faible paraît supérieur à la réalité. L'excédent serait donc plus fort.

(\*) CIA IV 2 834<sup>b</sup>, col. I, l. 25 ἡμέτιον — 18 1/2 dr. — διφθέρα, l. 27. ὑποδήματα, l. 28. — κατῴσεις τῶν ὑποδημάτων, II 2, 834<sup>b</sup>, col. II, l. 54 4 dr. — πῖλος, ibid. col. I, l. 70 : dépenses faites pour les démosioi d'Eleusis.

gnements obtenus par l'enquête décennale de la société de Mulhouse (1878) (1) :

|            |   |      |
|------------|---|------|
| Logement   | : | 15 % |
| Vêtement   | : | 16 % |
| Nourriture | : | 61 % |
| Divers     | : | 8 %  |

Nous avons :

|                       | <i>Salaire<br/>quotidien</i> | <i>Nourriture</i>  | <i>Vêtement</i> | <i>Autres<br/>dépenses</i> |
|-----------------------|------------------------------|--------------------|-----------------|----------------------------|
| Athènes (Érechtheion) | 1 drachme                    | ration faible 78 % | 49 %            | 3 %                        |
| Athènes (Éleusis)     | 1 dr. 3 ob.                  | " 70 %             | 43 %            | 17 %                       |
| Athènes (Éleusis)     | 2 drachmes                   | ration forte 80 %  | 40 %            | 10 %                       |
| Délos                 | 2 "                          | " 80 %             | 40 %            | 10 %                       |
| Éleusis et Délos      | 2 "                          | " faible 53 %      | 40 %            | 37 %                       |

Je puis aborder la seconde question : quel était le niveau de l'existence de l'ouvrier ?

Si l'on peut juger d'après les résultats de la statistique moderne, plus le salaire est élevé et plus faible devient la part dévolue à la nourriture (2). On (3) a dressé le tableau suivant :

|              | <i>Salaires faibles</i> | <i>Intermédiaires</i> | <i>Forts</i> |
|--------------|-------------------------|-----------------------|--------------|
| Nourriture   | 62 %                    | 55 %                  | 50 %         |
| Vêtement     | 16                      | 18                    | 18           |
| Logement     | 12                      | 12                    | 12           |
| Combustible  | 5                       | 5                     | 5            |
| et Éclairage |                         |                       |              |
| Divers       | 10                      | 10                    | 15           |

(1) Grad Économ. français 6 nov. 1880.

(2) Mulhall Progress of the World 1880 p. 65.

(3) Fr. Walker The Wages question p. 117.

D'après cela, on peut établir cette échelle :

|                       |                      |               |                |
|-----------------------|----------------------|---------------|----------------|
| Athènes (Érechtheion) | = 1 drachme par jour | ration faible | salaire faible |
| Athènes (Éleusis)     | = 1 drachme, 3 ob.   | »             | »              |
| Athènes (Éleusis) et  |                      |               |                |
| Délos                 | = 2 drachmes         | »             | faible         |
| »                     | »                    | »             | forte          |

On le voit, depuis les travaux de l'Érechtheion, une amélioration très sensible a été apportée à la situation de l'ouvrier.

Mais comment mesurer cette amélioration ? Le tableau ci-dessus laisse la question incertaine : l'ouvrier ne prend pas nécessairement la ration forte complète. En se contentant d'une moyenne entre cette ration et la ration faible, il lui est facile d'augmenter la somme à consacrer aux autres dépenses.

Il suffit d'examiner un seul cas, celui de l'ouvrier d'Athènes (Éleusis) dont le salaire est de 1 drachme 3 oboles par jour = 540 drachmes par an. Coïncidence singulière, ce dernier chiffre se rencontre ou du moins peut-être remplacé dans un document de la même époque : Le demandeur dans le discours de Démosthène contre Phainippos, raconte que son père leur a laissé à son frère et à lui, à chacun 45 mines, somme, dit-il, dont il est difficile de vivre. Admettons un intérêt de 12 % : l'orateur a un revenu de 540 drachmes.

Quelles sont les charges de famille que le client de Démosthène supporte difficilement ? Dans mes calculs j'ai supposé une famille de cinq personnes ; mais rien ne nous dit les conditions dans lesquelles se trouvait le demandeur dans la Phainippée.

Une autre base d'appréciation nous est fournie par Lysias. Dans le discours contre Diogeiton, il expose qu'une dépense de 1000 drachmes par an ou 3 drachmes environ par jour pour deux garçons, leur sœur, un pédagogue et une servante, doit être considérée comme

excessive. Jamais dans aucune famille, assure-t-il, on n'est arrivé à pareille somme : *ὅσον οὐδεὶς πώποτε ἐν τῇ πόλει* <sup>(1)</sup>. Voilà donc cinq personnes vivant avec un revenu double de celui dont jouit le client de Démosthène et vivant sur le pied des gens riches.

Pour bien juger ce que représente le niveau de l'existence, dans un ménage dont les revenus ne dépassent pas 540 drachmes, il faudrait pouvoir calculer la valeur nutritive de la ration faible : en d'autres termes, ces gens sont-ils bien ou mal nourris ?

La ration faible a pour élément principal, ou par an, 9 médimnes de farine d'orge, litres 472  $\frac{1}{2}$ , ou litre 1,31 par jour (la chénice = litre 1,094). La bonne moyenne du poids de l'orge est de 640 grammes le litre; par an = kil. 302,40; par jour 840 grammes. Le litre de farine pèse  $\frac{1}{2}$ , environ de moins que le litre de grain; la consommation annuelle = 241 k. 92; par jour, 672 grammes.

Voici comment Meinert établit la ration quotidienne d'un homme :

|                        | Travail pénible | Travail moyen | Travail léger |
|------------------------|-----------------|---------------|---------------|
|                        | gr.             |               |               |
| Quantité de Nourriture | 1422            | 1185          | 948           |
| contenant : Albumine   | 141,6           | 118,0         | 94,4          |
| Graisse                | 67,2            | 56,0          | 44,8          |
| Hydrocarbonés          | 600,0           | 500,0         | 400,0 .       |

Comparons ces chiffres avec la ration faible à Athènes :

| Quantité de   | gr. |                      | gr.      |
|---------------|-----|----------------------|----------|
| Nourriture    | 672 | contenant : Albumine | 87,36    |
| Farine d'orge |     | Graisse              | 14,74    |
|               |     | Hydrocarbonés        | 450,24 . |

(1) XXXII, 28.

Ces chiffres se rapportent aux graines, donc à la farine complète, son compris.

On remarquera que la farine d'orge ne constitue pas toute la ration faible : il y faut ajouter les fruits, légumes, viande, poisson, vin, etc. Nous avons supposé que l'ouvrier ajoutait pour ces suppléments, une somme assez considérable : d'après nos calculs, la ration faible pour Athènes (Éleusis) coûte par an : blé, 49 drachmes ; opsonion, 79 drachmes ; mais nous avons fait remarquer que cette dernière somme était exagérée. Même en la réduisant, la ration faible reste suffisante, tout au moins pour un travail moyen.

Je puis conclure que la situation des ouvriers libres d'Éleusis, au IV<sup>e</sup> siècle, était loin d'être mauvaise, en ce qui regarde les salaires : si les ouvriers qui touchent 1 dr. 3 ob. peuvent vivre, les ouvriers qui touchent 2 drachmes sont presque dans l'aisance ; de même pour les travailleurs de Délos au siècle suivant.

Cette conclusion découle des calculs qui précèdent, si même, dans le détail, ils laissent place à quelque inexactitude. Il va de soi que les matériaux dont nous disposons ne permettent que des calculs approximatifs : le résultat ne s'en dégage pas moins avec une entière netteté.

L'esclavage n'avait pas exercé une action déprimante. En a-t-il toujours été ainsi ? Quand la plaie de l'esclavage envahissait une région nouvelle, il devait certainement se produire une crise ; l'équilibre était profondément troublé ; mais, au bout de quelque temps, les situations se tassaient, si on peut le dire, et les choses reprenaient leur cours normal.

Il me reste à justifier cette conclusion. Il n'y a que deux explications : les prix de la main d'œuvre se maintenaient par l'abondance de la demande ou par la rareté de l'offre de travail. Cette dernière explication est la vraie ; le développement économique d'Athènes n'était

pas assez avancé pour que l'industrie pût procurer à un très grand nombre d'ouvriers des salaires suffisants.

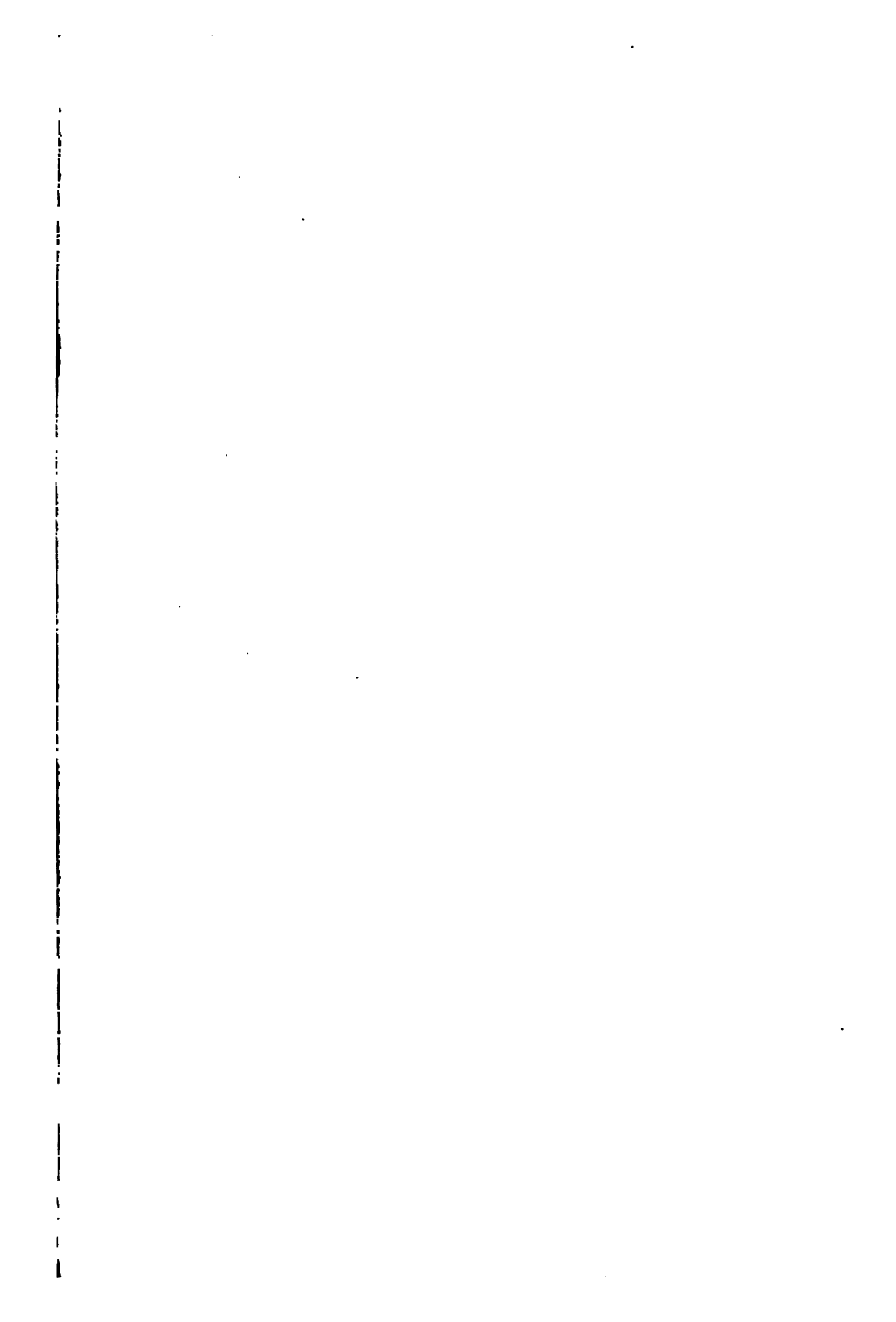
Dans tout ce qui précède, j'ai eu en vue une situation normale ; elle était souvent dérangée.

Petits et grands patrons avaient leurs mauvais jours. Dans certaines professions surtout, ils souffraient de l'absence de débouchés. Obligés de se restreindre presque complètement à la clientèle locale, ils subissaient le contre-coup des moindres crises. Enfin l'approvisionnement de places comme Athènes, Délos, Rhodes, Corinthe, dépendait en très grande partie, sinon même pour quelques-unes uniquement, de l'étranger. Elles lui demandaient le blé, le poisson, le vin ; des arrivages rares ou irréguliers faisaient subitement monter les prix. On a vu quels soubresauts ils effectuent à Délos en dix mois ; à Athènes, à un moment, d'après le discours contre Phainippos, ils sautent du simple au triple. Le plus grand bienfait que nous devions au développement des voies de communication est une certaine fixité des prix ; de tous les maux anciens, le plus cruel, la famine, est ignoré dans les pays civilisés. Il visitait souvent Athènes et les autres centres de la Grèce et dérangeait tout l'équilibre du budget des petites gens.

---







BIBLIOTHÈQUE  
DE LA FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES  
DE L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

---

- Fascicule I. — LÉON HALKIN. *Les Esclaves publics chez les Romains.*
- Fascicule II. — HEINRICH BISCHOFF. *Ludwig Tieck als Dramaturg.*
- Fascicule III. — PAUL HAMELIUS. *Die Kritik in der englischen Literatur des 17<sup>en</sup> und 18<sup>en</sup> Jahrhunderts.*
- Fascicule IV. — FÉLIX WAGNER. *Le Livre des Islandais du prêtre Ari le Savant.*
- Fascicule V. — ALPHONSE DELESCLUSE et DIEUDONNÉ BROUWERS. *Catalogue des actes de Henri de Gueldre, prince-évêque de Liège* (sous presse).
- Fascicule VI. — VICTOR CHAUVIN. *La récitation égyptienne des Mille et une nuits.*
- Fascicule VII. — HENRI FRANCOOTTE. *L'industrie dans la Grèce ancienne* (tome I).
- Fascicule VIII. — LE MÊME. *Même ouvrage* (tome II, sous presse).
- Fascicule IX. — JOSEPH HALKIN. *L'enseignement de la géographie en Allemagne et la réforme de l'enseignement géographique dans les universités belges.*
- Fascicule X. — KARL HANQUET. *La chronique de Saint-Hubert* (sous presse).

9  
Apr 8 1901

BIBLIOTHÈQUE  
DE LA  
FACULTÉ  
DE  
PHILOSOPHIE & LETTRES  
DE  
L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

FASCICULE VIII  
L'INDUSTRIE  
DANS LA  
GRÈCE ANCIENNE  
PAR  
HENRI FRANCOTTE

BRUXELLES

OFFICE DE PUBLICITÉ

46, RUE DE LA MADELEINE

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

RUE TREURENBERG, 46

1901





**BIBLIOTHÈQUE**

**DE LA**

**FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES**

**DE L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE.**

**LIÈGE**

**IMPRIMERIE H. VAILLANT-CARMANNE**

**8, rue St-Adalbert.**

BIBLIOTHÈQUE  
DE LA  
FACULTÉ  
DE  
PHILOSOPHIE & LETTRES  
DE  
L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

FASCICULE VIII  
L'INDUSTRIE  
DANS LA  
GRÈCE ANCIENNE  
PAR  
HENRI FRANCOTTE

BRUXELLES

OFFICE DE PUBLICITÉ

16, RUE DE LA MADELEINE

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

RUE TREURENBERG, 16

1901





# TABLE DES MATIÈRES

---

## Livre II.

### *L'Industrie considérée au point de vue économique (suite).*

---

|                                             | Pages. |
|---------------------------------------------|--------|
| CHAPITRE V. La concurrence servile. . . . . | 3      |
| » VI. Les soldes . . . . .                  | 32     |
| » VII. Les travaux publics. . . . .         | 54     |

## Livre III.

### *La législation du travail industriel.*

|                                                                                |     |
|--------------------------------------------------------------------------------|-----|
| CHAPITRE I. Législation politique et administrative . .                        | 122 |
| » II. Législation civile. . . . .                                              | 150 |
| » III. L'industrie minière . . . . .                                           | 177 |
| » IV. Les Sociétés commerciales et les Associations professionnelles . . . . . | 199 |

## Livre IV.

### *Le travail et la question sociale.*

### PREMIÈRE PARTIE : LES THÉORIES.

|                                                                                        |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| CHAPITRE I. La critique de l'organisation sociale d'après Platon et Aristote . . . . . | 220 |
| » II. Les remèdes d'après Platon . . . . .                                             | 249 |
| » III. Les remèdes d'après Aristote . . . . .                                          | 277 |

SECONDE PARTIE : LES FAITS.

|                                                      | Pages. |
|------------------------------------------------------|--------|
| CHAPITRE IV. La politique agricole. Sparte . . . . . | 294    |
| » V. La politique mercantile. Athènes. . . . .       | 312    |
| » VI. Les premières crises . . . . .                 | 340    |
| Conclusion . . . . .                                 | 358    |
| Table analytique . . . . .                           | 367    |
| Errata . . . . .                                     | 375    |

---

## **LIVRE II.**

### **L'Industrie considérée au point de vue économique.**

**(SUIVE.)**



## CHAPITRE V.

### La concurrence servile.

Que le travail servile a tué le travail libre, est une affirmation si souvent répétée qu'elle en est devenue banale.

Cependant cette affirmation demande à être pesée de près : les considérations générales sur lesquelles on l'étaye ne sont pas aussi fortes qu'elles en ont l'air. La plus commune est celle-ci : le travail servile est moins coûteux pour le patron que le travail libre. Le travail servile n'était pas gratuit : il fallait bien que le maître nourrit, habillât, logeât son esclave. Seulement, dira-t-on, l'esclave a cet immense avantage de n'avoir pas de famille et voilà précisément où est la supériorité du travail servile. L'homme libre doit gagner son pain et celui des siens ; son labeur doit être mieux payé. Il représente le citoyen américain habitué à un niveau de vie assez élevé, obligé de lutter contre le coolie chinois qui vit, pour ainsi dire, de rien.

Si graves qu'elles soient, ces réflexions se heurtent à une parole fort simple : " tout se paye à sa valeur „. Je ne prétends pas échafauder là-dessus une théorie des salaires ; je prends ces mots comme l'expression d'une vérité d'observation. Tout se paye à sa valeur : que vaut le travail de l'esclave comparé à celui de l'homme libre ? Il est à meilleur marché ; supposons qu'il se paye 1, tandis que l'autre se paye 2. Souvenons-nous de la vieille maxime de nos pères : rien n'est aussi ruineux que le bon marché.

Laissons donc là ces généralités, qui se contredisent et s'entre-détruisent. Nous avons mieux que cela et nous voici amenés sur le vrai terrain où il faut envisager le problème, le terrain des faits.

L'organisation du travail servile nous oblige à considérer trois modes distincts de concurrence, selon qu'elle est instituée par les particuliers, par les industriels, par les administrations publiques. Nous allons mettre en présence, dans ces trois situations, les esclaves et les ouvriers libres et nous apprécierons ensuite les résultats qui découlent de leur rencontre sur le marché du travail.

### I.

Dans le premier cas, interviennent trois personnes : l'esclave, son propriétaire, son employeur. Un particulier achète des travailleurs serviles et les loue à des tiers. Que lui rapporte cette opération ? Elle est excellente dans les industries qui donnent un travail régulier, comme dans l'exploitation des mines. Le propriétaire d'un esclave qui le loue à un exploitant peut être sûr de toucher toujours la même redevance et de plus, il n'a pas à s'inquiéter de l'entretien, ni, jusqu'à un certain point, de l'amortissement.

Cette spéculation était fréquente. Andocide, dans son discours sur les Mystères, rappelle le témoignage de Dioclides. Cet individu possédait un esclave qu'il avait loué à un exploitant de mines et se rendait lui-même au Laurion pour toucher sa redevance, ἀποφορά. Le montant de celle-ci était, d'après ce que nous dit Hypéride <sup>(1)</sup>, de 1 obole par jour. Xénophon confirme ce témoignage. De plus, il nous permet d'apprécier l'opération du propriétaire d'esclaves. Il expose qu'autrefois l'industrie

---

(<sup>1</sup>) Disc. p. Lycophr. 13a (Blass).

minière était fort prospère : « Nicias, fils de Nicératus, possédait, dans les mines, mille ouvriers loués-par lui à Sosias le Thrace, à condition qu'ils produisissent chacun, tous frais faits, une obole par jour et que le locataire représentât toujours le même nombre d'hommes. A son tour, Hipponicus avait six cents esclaves embauchés aux mêmes conditions et qui lui rapportaient, tous frais déduits, une mine par jour ; Philémonides, trois cents rapportant une demi-mine <sup>(1)</sup>. »

La redevance d'une obole est régulière, généralement admise ; c'est le loyer ordinaire d'un esclave minier. Il résulte aussi du texte de Xénophon que la valeur de l'esclave, en supposant 350 jours de travail, serait de 350 drachmes 3, 7 oboles à 183 drachmes 3, 6 oboles. Prenons le prix le plus élevé, le revenu à raison d'1 obole par jour est d'un peu plus de 33 %. <sup>(2)</sup>

L'opération offre l'avantage inappréciable de la fixité

(1) Xen. Revenus IV 14. Πάλαι μὲν γὰρ δήπου οἷς μεμέληκεν ἀκηκόαμεν ὅτι Νικίας ποτὲ ὁ Νικηράτου ἐκτήσατο ἐν τοῖς ἀργυρείοις χυλίοις ἀνθρώπους, οὗς ἐκεῖνος Σωσία τῷ Θρακί ἐξεμίσθωσεν, ἐφ' ᾧ ὀβολὸν μὲν ἀτελῇ ἐκάστον τῆς ἡμέρας ἀποδιδόναι, τὸν δ' ἀριθμὸν ἴσους αἰεὶ παρέχειν. Ἐγένετο δὲ καὶ Ἱππονίκῳ ἐξακόσια ἀνδράποδα κατὰ τὸν αὐτὸν τρόπον τοῦτον ἐκδεδωμένα, ἃ προσέφερε μίαν ἀτελῇ τῆς ἡμέρας · Φιλημονίδῃ δὲ τριακόσια ἡμιμναῖον ἄλλοις δὲ γε ὡς οἶομαι δύναμις ἐκάστοις ὑπῆρχεν. Boeckh explique que, dans les cas dont parle Xénophon, Nicias et les autres fournissaient au locataire des esclaves non seulement la main-d'œuvre, mais encore la mine, Kl. Schriften V 47. Mais cf. le texte d'Hypéride : il n'y est pas question de la location de la mine. D'après Xen. Mem. II 5, 2, Nicias avait acheté un directeur de travaux pour 1 talent. C'est peut-être le Thrace dont il s'agit dans les Revenus.

(2) Boeckh Staatshaush. II n. 117. Beloch G. G. I 413 calcule comme suit : un esclave minier coûte de 100 à 150 drachmes et rapporte par jour 1 obole. Pour 300 jours de travail, cela fait un intérêt de  $33 \frac{1}{3}$  à 50 % dont il faut déduire l'amortissement.



du revenu et cela avec des risques réduits. Le locataire répond de la chose louée : jusqu'où s'étend cette responsabilité ? Le maître est-il garanti contre la mort et contre la fuite ? Xénophon ne distingue pas : Sosias devait représenter à Nicias toujours le même nombre d'hommes. Ces termes impliquent une responsabilité générale. Le propriétaire n'avait plus qu'à prévoir l'usure des forces de l'esclave, en un certain nombre d'années.

En était-il de même dans les autres industries ? Cela est probable : l'employeur répondait de la perte totale de l'esclave loué ; la perte partielle restait à charge du maître. Le loyer d'une obole par jour n'est donc pas tout-à-fait net, puisqu'il comprend une partie de l'amortissement et aussi l'intérêt du prix d'acquisition.

Malgré les inconvénients que présentait, dans certaines professions, l'irrégularité du travail, l'achat d'esclaves en vue de la location passait pour un placement très fructueux. Nos sources littéraires mentionnent des esclaves loués par leurs maîtres pour aller faire la moisson chez des tiers <sup>(1)</sup>. Ciron possédait des esclaves qui lui rapportaient un loyer, ἀνδράποδα μισθοφοροῦντα <sup>(2)</sup>.

Pour s'établir, ce mode de concurrence suppose l'aide des particuliers et des industriels. Je ne m'occupe ici que des premiers. Un particulier a un ouvrage de maçonnerie ou de menuiserie à exécuter chez lui ? À qui va-t-il s'adresser ? Il n'a à tenir compte que de deux éléments, le taux du salaire et la qualité du travail. Quelle qu'ait été l'action de l'esclavage sur les salaires, elle n'a pas établi un taux différent pour les deux espèces de travailleurs. Cela étant, le particulier n'a aucun avantage à préférer une catégorie d'ouvriers à l'autre : le menuisier ou le maçon lui coûteront toujours le même

---

<sup>(1)</sup> Dem. c. Nicosth. 21.

<sup>(2)</sup> Isée. De Her. Ar. 35.

prix. Il reste à considérer la qualité du travail ; je montrerai tout à l'heure que, sous ce rapport encore, les conditions sont identiques. Du côté des particuliers, le travail libre n'est donc pas atteint directement.

## II.

Je passe au second mode de concurrence, celle qui est organisée par les industriels.

L'industriel a un premier choix à faire : embaucher des hommes libres ou employer des esclaves.

Cette première question tranchée, louera-t-il ou achètera-t-il des esclaves ? Ceci est un point de détail que je demande à pouvoir écarter tout d'abord. La main d'œuvre servile est, je le suppose, plus avantageuse que l'autre : l'industriel doit-il employer son personnel ou le personnel d'autrui ? Tout dépend des circonstances : l'industrie est-elle assurée d'un écoulement régulier de ses produits ? Les chômages sont-ils à craindre ? Le fabricant possède-t-il des capitaux considérables et qui lui permettent une immobilisation ? Selon les cas, il se créera un outillage complet ou bien, pour le tout ou pour partie, s'adressera aux propriétaires d'esclaves.

J'arrive au point essentiel : l'industriel athénien a dû, il y a des siècles, s'en inquiéter. Il a dû établir son prix de revient en tenant compte de divers éléments dont voici les principaux : le taux du salaire, la productivité du travail, le coût de l'entretien, l'intérêt du prix de l'esclave, l'amortissement ; qu'il emploie son serviteur ou celui d'autrui, il doit les considérer tous ou à peu près.

On peut conclure de plusieurs témoignages, qu'en général, son calcul aboutissait à donner la préférence aux esclaves. Socrate, dans les *Memorabilia*, conseille à Aristarque d'imiter certains Athéniens qu'il cite : ces citoyens vivent dans l'aisance, les uns en fabriquant des vêtements, les autres en faisant du pain, et Aristarque

lui répond : " Oui, mais tous ces gens-là achètent des esclaves barbares qu'ils font travailler à leur guise! <sup>(1)</sup> " Et plus loin <sup>(2)</sup>, Socrate demande à la courtisane Théodote superbement habillée et vivant dans une maison abondamment pourvue : " Avez-vous des terres? — Aucune. — Vous avez donc une maison qui vous fournit des revenus? — Je n'ai pas de maison. — Mais vous avez des ouvriers? — Je n'ai point d'ouvriers. "

La plainte du malheureux éclopé pour lequel plaide Lysias n'est pas moins expressive : " J'ai un métier qui me fournit de modestes ressources et je l'exerce moi-même, ne pouvant me procurer un esclave à qui je le confierais. <sup>(3)</sup> "

Reprenons le problème à notre tour : un citoyen ou un métèque demande un salaire quotidien d'une drachme ou d'une drachme et demie ou même davantage : inscrivons cette somme dans une colonne. Dans une seconde colonne, portons le coût du travail servile : ceci est un peu plus compliqué. Devons-nous tenir compte d'une productivité inférieure ?

K. Marx, étudiant les causes de la disparition de l'esclavage, les trouve dans l'utilité plus grande du travail libre ; l'homme libre, stimulé par la perspective du gain, produit davantage et comme il a le sentiment de la responsabilité, il emploie des outils plus perfectionnés. Les recherches qui suivent ne confirment pas cette opinion. Le travail des esclaves vaut, comme qualité, tout au moins le travail des citoyens <sup>(4)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> Mem. II 7.

<sup>(2)</sup> Ibid. III 11.

<sup>(3)</sup> Pro inval. XXIV 6.

<sup>(4)</sup> Marx Le Capital I 84 cite entre autres le témoignage d'Olmsted : « On m'a montré ici des instruments que chez nous nul homme sensé ne voudrait mettre entre les mains d'un

La raison en est dans les arrangements qui interviennent entre le patron et l'esclave.

On aperçoit immédiatement un premier type de ces arrangements : le maître loge, nourrit, habille son serviteur et l'oblige à travailler. Le serviteur est donc stimulé par la crainte ou contraint par la force : il n'est pas encouragé par l'intérêt personnel. Ces conditions ne peuvent guère s'appliquer qu'à une seule hypothèse, celle des esclaves domestiques, travaillant uniquement pour leur maître. Dans ce cas, tous les inconvénients du travail servile se manifestent ; en tout premier lieu, l'improductivité. Le travail est une peine et si cette peine est sans compensation, l'homme dépense son ingéniosité et son activité à s'y soustraire :

---

ouvrier ; car leur poids et leur grossièreté rendraient le travail de 10 % au moins plus difficile qu'il ne l'est avec ceux que nous employons. Et je suis persuadé qu'il faut aux esclaves des instruments de ce genre, parce que ce ne serait point une économie de leur en fournir de plus légers et de moins grossiers. Les instruments que nous donnons à nos ouvriers et avec lesquels nous trouvons du profit ne dureraient pas un seul jour dans les champs de blé de la Virginie, bien que la terre y soit plus légère et moins pierreuse que chez nous. De même, lorsque je demande pourquoi les mules sont universellement substituées aux chevaux dans les fermes, la première raison qu'on me donne et la meilleure assurément, c'est que les chevaux ne peuvent supporter les traitements auxquels ils sont en butte de la part des nègres. Ils sont toujours excédés de fatigue ou estropiés, tandis que les mules reçoivent des volées de coups et se passent de manger de temps à autre sans être trop incommodées. Elles ne prennent pas froid et ne deviennent malades que quand on les néglige ou qu'on les accable de besogne. » — « Jusqu'à l'explosion de la guerre civile, dit Cairns, on trouvait dans les États à esclaves des charrues de construction chinoise, qui fouillaient le sol comme le porc et la taupe sans le fendre ni le retourner... » C. van Overbergh *Le socialisme scientifique* Rev. Néo-Scholastique 1897 155.

il s'applique à être aussi paresseux que possible. Le maître alors en a pour son argent et ce n'est pas grand' chose. S'il calculait bien, peut-être aurait-il encreintérêt à payer beaucoup plus cher des serviteurs libres. Peu de travail, mauvais travail, rien n'est aussi coûteux <sup>(1)</sup>. Les anciens devaient en être convaincus aussi bien que nous et je ne doute pas que la combinaison que je viens d'indiquer ne fût rare dans l'industrie.

Si je cherche un exemple dans nos sources, je ne puis citer que celui des esclaves publics du temple d'Eleusis. Encore, dans ce cas, la contrainte est-elle aidée par la perspective d'un certain bénéfice. En effet, la nourriture des esclaves ne leur est pas fournie en nature : on leur paye, en argent, trois oboles par jour, et cette somme est supérieure à leurs besoins. Elle leur permet de faire des économies ; cette perspective les stimule ; mais la somme est fixe ; ils peuvent être encouragés à être en général de bons serviteurs, non à déployer une activité spécialement productive. Il est probable que la même combinaison était utilisée vis-à-vis des esclaves astreints à un travail régulier et uniforme, comme par exemple, vis-à-vis des esclaves employés dans les mines. L'industriel leur allouait une certaine somme pour leur entretien : la contrainte faisait le reste.

Il n'est pas nécessaire d'insister, car, en règle très générale, le maître recourait, pour rendre productif le travail de l'esclave, à des moyens plus sûrs. Le moyen ordinairement usité était une sorte de participation aux bénéfices sous une forme très simple. Le maître fournissait le capital ; à cela se bornait son intervention. L'esclave devenait le véritable chef de l'entreprise : il

---

(1) D'après Du Mesnil Marigny Hist. de l'Écon. polit. 168, l'on ne peut, par la contrainte, obtenir d'un esclave que le tiers des efforts que donnerait ce même homme travaillant librement.

fabriquait et faisait fabriquer par des ouvriers qu'il engageait ou par d'autres esclaves du même maître, s'occupait de l'écoulement des marchandises, et au bout de l'année payait au maître une redevance fixe. Il avait eu, pendant toute l'année, à supporter les frais généraux et les risques : il avait donc été tenu en haleine par la double perspective des gains à réaliser et des pertes à éviter.

L'opération était aisément praticable dans le commerce et dans les petits métiers. Le capital engagé était faible; la vente des produits, facile et régulière. Elle était plus malaisée dans la fabrique : je prends comme exemple, la fabrique de couteaux et celle de lits que possédait le père de Démosthène. Celui-ci et ses tuteurs ne sont pas d'accord.

D'après le premier, son père d'abord, puis successivement Aphobos et Therippides ont dirigé les affaires. Du temps d'Aphobos, il y avait 32 ou 33 esclaves, rapportant chaque année 30 mines. Que répond Aphobos à son pupille qui réclame cette somme? D'abord que l'affranchi Milyas est seul responsable, qu'il faut s'adresser à lui pour obtenir des comptes. Un propriétaire d'usine peut donc, d'après lui, se décharger complètement sur un intendant <sup>(1)</sup>, de la part de travail qui lui incomberait.

Démosthène soutient qu'en fait, il n'en a pas été ainsi : Aphobos a eu la charge et la responsabilité de toute l'entreprise. L'orateur essaie de confondre son adversaire par ses propres contradictions, car tantôt le tuteur dit qu'il faut s'en prendre à Milyas, tantôt que l'usine

---

(1) Esch. c. Tim. 97 cite τὸν ἡγεμῶνα τοῦ ἐργαστηρίου. Dem. c. Aph. I. 19 : ὁ δ' ἐπίτροπος Μιλύας ὁ ἀπελευθέρως.

Arist. Econ. I 5 : δούλων δὲ εἶδη δύο, ἐπίτροπος καὶ ἐργάτης. Voir encore Büchsenschütz Besitz 183 n 5.

a chôme. Il n'y a pas eu de chômage : la preuve en est qu'Aphobos porte en compte la dépense faite, non pour la nourriture des esclaves, mais pour la fabrication de l'ivoire et des poignées de couteaux et d'autres objets, ensuite le loyer payé à Therippides pour trois esclaves à lui. Qu'il ne dise pas que la vente a été mauvaise, car il devrait alors représenter les produits fabriqués. Le patron, d'après cela, achète, vend ; il met la main à l'œuvre, court les risques et profite des bonnes chances.

Qui a raison ? On serait tenté de croire les tuteurs plutôt que le pupille. En effet, si Milyas n'a pas toute la direction, comment Démosthène peut-il soutenir que les revenus de la fabrique de couteaux, aussi bien que ceux de la fabrique de lits sont réguliers et nets. De plus, à un moment donné, Therippides a vendu la moitié des esclaves : aussitôt, de l'aveu de Démosthène, le revenu a baissé de moitié ; il réclame quinze mines au lieu des onze que Therippides consent à lui payer pour chacune des sept années de sa gestion. Le patron est un vrai rentier qui n'a pas d'autre embarras que celui de toucher ses revenus.

Cependant, il doit s'occuper de l'achat des matières premières : Démosthène réclame l'ivoire, le fer, etc., que son père avait laissés à son décès. Et l'on aura remarqué cet argument : la fabrique n'a pas chôme, car le tuteur porte en compte la dépense faite non pour la nourriture des esclaves, mais pour le travail, et il précise, pour les matières premières (1). En cas de chômage, le patron doit nourrir ses esclaves ; quand l'usine est en pleine marche, il ne s'en inquiète plus. Comment les choses s'arrangent-elles ? L'intendant reprend sans doute l'affaire pour une

---

(1) 20 : λόγον αὐτὸς ἀπενήνοχεν ἀναλωμάτων οὐκ εἰς σιτία τοῖς ἀνθρώποις, ἀλλ' εἰς ἔργα, τὸν εἰς τὴν τέχνην ἐλέφαντα καὶ μηχανῶν λαβὰς καὶ ἀλλὰς ἐπισκευάς.

somme fixe. De son côté, il associe, dans une certaine mesure, ses ouvriers à son entreprise, en leur abandonnant une partie de son bénéfice. Mais il ne possède pas un capital suffisant pour acheter les matières premières. Les propriétaires font les approvisionnements et on peut supposer qu'ils les revendent au directeur au fur et à mesure de ses besoins et à un prix qui les indemnise de l'avance de fonds qu'ils ont dû faire.

Je puis conclure qu'en général, dans l'industrie, les ouvriers recrutés dans l'esclavage étaient stimulés au travail par la perspective d'une rémunération de leurs peines. Il en était ainsi, que l'employeur fût le maître ou seulement le locataire de l'esclave; et au-delà du gain immédiat, le plus puissant des stimulants, la perspective de la liberté (1).

Avec quelle ardeur l'ouvrier mettait sou sur sou, afin d'acquérir un jour la plus précieuse des propriétés, celle de son corps. Les actes d'affranchissement nous révèlent, en quantités innombrables, des exemples d'esclaves qui se rachètent avec leurs économies. Il n'est pas rare de rencontrer des ouvriers chez qui l'épargne, stimulée par l'espoir d'un gain extraordinaire, devient une véritable passion. Qu'en était-il, quand, au bout de quelques années de peines et de misères, on apercevait la liberté? Ces froides inscriptions cachent bien des drames intimes, faits de privations et de sacrifices quotidiens; les pauvres gens qu'elles nomment ont été les obscurs, mais infatigables héros de la liberté et, à leur façon, ils ont souffert et combattu pour sa cause.

Nous sommes hors d'état de calculer quelle était la

---

(1) Aristote *Oecon.* 1, 5 conseille de promettre aux esclaves la liberté comme récompense de leur travail. Ils s'appliqueront avec plus de cœur à leur besogne, s'ils sont stimulés par cette perspective.



somme qui leur revenait à la suite de cette espèce de partage des bénéfices. L'auteur du petit traité de la République des Athéniens <sup>(1)</sup> écrit ce qui suit : à Athènes, les esclaves ne se distinguent en rien par l'apparence et le vêtement, des hommes libres. Cela s'explique : " car là où existe une puissance navale, l'intérêt pécuniaire oblige les citoyens à se faire les esclaves de leurs esclaves, afin d'en tirer les redevances, et à les laisser libres „.

L'intérêt des maîtres était de faire la part de l'esclave assez grosse : c'était le sweating-système, avec des raffinements cruels. Un serviteur laborieux et économe amassait un pécule : le maître assistait en souriant à la formation de ce petit avoir. Il devait lui revenir un jour et, après avoir bénéficié déjà pour son propre compte d'un travail régulier et productif, il brisait à son profit la tire-lire de son esclave, en lui vendant la liberté. On le voit, les choses étaient combinées de façon à faire rendre à l'ouvrier le maximum d'efforts.

Cela étant, il est même possible qu'en maintes circonstances la productivité de l'esclave fût supérieure. On sait combien la productivité du travail en général tient à la race : l'esclavage fournissait le moyen d'appliquer à chaque genre d'ouvrage les travailleurs les plus aptes, aux durs travaux des mines, par exemple, les Thraces au corps solide et aux membres vigoureux.

La productivité du travail servile est donc, je le répète, au moins égale à celle du travail libre ; mais les observations qui précèdent nous obligent à charger notre seconde colonne de la somme allouée aux esclaves pour leur part dans les bénéfices. Qu'allons nous inscrire ? Portons le chiffre qui nous est donné par nos documents d'Éleusis, bien qu'il soit un minimum : en effet, il repré-

---

(1) I 11.

sente le coût de l'entretien largement calculé d'un esclave et non, à proprement parler, une part des bénéfices : soit trois oboles par jour.

L'avantage reste toujours à l'esclavage : essayons de le diminuer en portant l'intérêt et l'amortissement du prix : l'intérêt à 12 % sur trois mines par exemple <sup>(1)</sup>. Et pour l'amortissement ? En combien d'années les forces d'un esclave sont-elles usées ? La somme n'est pas très élevée, car l'amortissement est en partie compris dans les frais d'entretien : en effet la somme allouée pour cet objet, étant supérieure aux besoins, permet la formation d'un pécule qui reviendra au maître : portons, si l'on veut, une somme qui sera certainement exagérée, 20 %.

Nous pouvons comparer : j'ai déjà cité, à plusieurs reprises, ces escouades d'ouvriers qui furent employées à canneler les colonnes de l'Érechtheion. Je reviens une fois encore à cet exemple : supposons que Laossoos soit un entrepreneur qui a repris à forfait la cannelure des colonnes ; sa brigade se compose de cinq hommes, Laossoos, lui-même, citoyen, un autre citoyen, deux esclaves de Laossoos et un individu qui probablement est encore un esclave. Chacun de ces hommes touche à la 8<sup>e</sup> prytanie, 20 drachmes. Le citoyen s'en va avec ses 20 drachmes ; chacun des esclaves rend son gain à Laossoos. Il lui faut en déduire leur nourriture, puis leurs vêtements, leur logement, l'amortissement du prix qu'ils ont coûté. Supposons qu'il leur remette pour le premier chef 3 oboles par jour : dans une prytanie de 35 jours, il aura dépensé 17 drachmes 3 oboles. En ajoutant pour les vêtements, trois drachmes par prytanie, on arrive à l'égalité pour les hommes libres et les esclaves. Rien n'est prévu pour tout le reste. Dans cet exemple, la

---

<sup>(1)</sup> Cf. sur le prix des esclaves, Böckh Staatshaush. I et au T. II les notes de Fränkel 120.

main-d'œuvre servile n'est pas à meilleur marché que la main-d'œuvre libre.

Supposons un taux de salaire plus élevé : prenons la journée des manœuvres, 1 drachme, 3 oboles, à Éleusis. L'industriel embauche un ouvrier libre : les salaires de l'année pour 360 journées de travail donnent 540 drachmes. Il fait travailler son esclave ; somme qu'il lui alloue pour son entretien par jour, 3 oboles ou pour une année de 360 jours : 180 drachmes ; intérêt à 12 % du prix de l'esclave, fixé à 3 mines : 36 drachmes ; amortissement (20 %) : 60 drachmes ; vêtements et menus frais : 50 drachmes. Total : 326 drachmes, contre 540.

Donc, comme il faut d'ailleurs s'y attendre, plus le salaire est élevé et plus le travail servile est avantageux.

Nous pouvons maintenant mesurer l'intensité de la concurrence.

Le combat qui se livrait dans le monde ouvrier ne se déroula pas avec une simplicité monotone : il y eut des alternatives de succès et de revers pour chaque parti ; des triomphes sur un coin du champ de bataille, des déroutes ailleurs. Ainsi dans la grande industrie, dans les travaux des mines, dans les professions purement corporelles, l'esclave devait l'emporter. Il fournissait un travail plus régulier et plus discipliné.

Nous comprenons que nous n'ayons rencontré aucun citoyen ni dans les travaux des mines, ni dans la fabrique de Lysias, ni dans celle du père de Démosthène et si peu parmi les manœuvres de l'Érechtheion et d'Éleusis. Et cependant même ces ouvriers, surtout ceux d'Éleusis, ont un salaire qui, suffit, à la rigueur, à leurs besoins ; ce phénomène ne pourrait-il s'expliquer par la forte demande de bras qui se produit, à un moment donné pour l'exécution d'une construction importante ? Non ! les chiffres donnés plus haut, l'ont montré, le nombre des ouvriers occupés est trop faible pour que la demande de bras ait pu rendre plus exigeant le travail qui s'offre.

Voici donc des professions où la main-d'œuvre servile s'exerce concurremment avec la main-d'œuvre libre et sans faire fléchir le salaire de celle-ci. Au contraire, la richesse qui permet d'acquérir des esclaves, a grandi du V<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> siècle, et les salaires ont monté. Je m'en expliquerai à la fin de ce chapitre.

Les professions plus relevées, les métiers, étaient mieux protégés et pour trois raisons. D'abord la nécessité d'un apprentissage long et coûteux ; sans doute le maître pouvait en courir les risques et en supporter les frais pour son esclave et nous en avons vu un exemple à Delphes ; mais, en général, le propriétaire visait à tirer un revenu immédiat de son esclave et les travaux purement corporels le lui fournissaient.

Ensuite les chômages : les patrons devaient toujours craindre de se charger d'un personnel inoccupé, et dans une industrie aussi peu développée que l'industrie antique, les chômages étaient un gros risque à courir. Plaçons-nous dans l'hypothèse de crises répétées, provoquées par des guerres ou autrement : le travail de l'esclave ne trouve plus son emploi. Il coûte sans rapporter. Cette situation anormale n'est point exceptionnelle ; elle se reproduit assez souvent pour rendre prudents les hommes d'affaires. En prévision des crises toujours possibles, ils craindront de s'embarrasser d'un personnel qui pourrait devenir trop nombreux ; par conséquent, ils laissent des places disponibles pour les travailleurs libres.

Ces considérations sont d'un grand poids même pour le propriétaire d'une usine ou l'exploitant de mines ; cependant ils sont assez riches pour courir les risques. D'ailleurs, les esclaves qu'ils achètent ne représentent souvent que de la force physique, sans aucun talent spécial. Ils sont donc, si on peut le dire, toujours facilement réalisables. Au contraire, au petit patron dans le métier manquent les capitaux nécessaires pour recruter,

dans la servitude, un personnel complet ou pour supporter les risques d'un chômage quelque peu prolongé.

Enfin et, ceci est le plus important, l'esclavage guérissait en partie les maux qu'il répandait. Il servait à la multiplication des petits patrons. Il suffisait d'un faible capital <sup>(1)</sup> pour s'installer comme menuisier, ou comme forgeron : on achetait quelques outils, un esclave et l'atelier était monté. De nouveau, nous rencontrons le fait si souvent signalé : l'antiquité grecque n'a pas dépassé l'organisation industrielle par petits métiers et nous saisissons une des causes du phénomène. La situation était presque l'inverse de ce qu'elle est aujourd'hui : dans la lutte du métier et de la fabrique, le premier avait le beau rôle.

Une cause aurait pu chasser les hommes libres, des métiers : c'eût été une extraordinaire productivité de l'industrie en général. Elle eût attiré de ce côté les capitaux et amené la transformation du petit atelier en fabrique, l'absorption du métier par la grande industrie, en tous cas la multiplication des ateliers à esclaves.

Voici quelques chiffres : Eschine le Socratique possédait une fabrique de parfums<sup>(2)</sup> : il avait emprunté, pour l'acquérir, une somme à 36 %/. Lysias la lui prêta à 18 %/, mais ne fut pas payé <sup>(3)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> Voir le cas, déjà cité, de l'adunatos chez Lysias : il se soutient fort difficilement par l'exercice d'un métier et malheureusement pour lui, il n'a pas le moyen de s'acheter un esclave.

Blass *Soziale Zustände* 10 : Es bedurfte nur eines Anlagekapitals um eine Stuhlmacherei oder was es sonst war, zu errichten, und gegen diesen Grossbetriebe mit Sklavenkraft konnte natürlich kein Kleinbetrieb aufkommen.

<sup>(2)</sup> Pherecrates Ath. XIII 612 A y fait allusion.

<sup>(3)</sup> Lysias c. Esch. fr.

Les cordonniers de Timarque <sup>(1)</sup> lui rapportent 2 oboles par tête : c'est la redevance fixe qu'ils lui doivent. Le total par tête est de 120 drachmes par an. Supposons que chacun de ses esclaves vaille cinq mines <sup>(2)</sup> : le revenu, pour une année de travail de 360 jours, est de 24 %.

Quel était le revenu des usines du père de Démosthène ?

D'abord la fabrique de couteaux. Elle comprenait 32 ou 33 esclaves valant 5 mines et même 6, quelques-uns 3 mines et rapportait net 30 mines <sup>(3)</sup>. Il résulte des calculs de Démosthène que la valeur totale de ces esclaves était de 190 mines ; ce capital produisait environ 15 %. Seulement il n'est pas facile, en prenant comme base les chiffres indiqués pour la valeur des trois catégories d'esclaves (6, 5 et 3 mines), de reconstituer ce total de 190 mines. Il est vraisemblable que Démosthène, ici comme ailleurs, a demandé beaucoup pour obtenir peu et ainsi exagéré la valeur des esclaves. Le revenu serait donc supérieur à 15 %.

Mais ces 15 %, ou plus sont-ils nets ? Démosthène le dit clairement : tel était le revenu à la mort de son père : 30 mines net τριάκοντα μνᾶς ἀτελεῖς <sup>(4)</sup>. Le tuteur a vendu la moitié des esclaves : le revenu a diminué de moitié <sup>(5)</sup>.

L'atelier de fabricants de lits rapportait net 12 mines <sup>(6)</sup> : les esclaves avaient été engagés au père de Démosthène en garantie d'une créance de 40 mines ; mais évidemment leur valeur réelle était supérieure à

---

<sup>(1)</sup> Eschine c. Tim. I 97.

<sup>(2)</sup> Somme supérieure à la réalité.

<sup>(3)</sup> 29, 9 : μαχαιροποιούς μὲν τριάκοντα δύο ἢ τρεῖς, ἀνὰ πέντε μνᾶς καὶ ἕξ, τοὺς δ' οὐκ ἐλάττωτος ἢ τριῶν μνῶν ἀξίους.

<sup>(4)</sup> 27, 9.

<sup>(5)</sup> 28, 12.

<sup>(6)</sup> C. Aph. II 12 : οἱ δώδεκα μνᾶς ἀτελεῖς ἐκάστου τοῦ ἐνιαυτοῦ προσέφερον.

40 mines : fixons-la à 5 mines par tête, nous aurons un revenu de 12 %; mais le prix de 5 mines est exagéré; ramenons-le à 3 mines, le revenu monte à 20 %.

Ici encore le revenu est-il net?

Démosthène s'exprime au sujet de ces usines, comme Eschine au sujet des ateliers de Timarque. Il a en vue le revenu que donnent les ouvriers, non pas le produit de l'usine tout entière. Cependant, celle-ci n'en existe pas moins : elle comprend d'abord les bâtiments, puis l'outillage, enfin les approvisionnements de matières premières. Les bâtiments peuvent être compris dans les trente mines inscrites pour la maison paternelle. Mais l'outillage? Démosthène, si habile pour gonfler son avoir, ne compte rien de ce chef. Il est vrai, l'outillage était peu compliqué : l'industrie antique s'est toujours contentée de machines tout-à-fait rudimentaires, d'appareils d'une simplicité grossière. Néanmoins, il représentait une valeur à faire entrer en ligne de compte. N'appartenait-il peut-être pas au directeur de l'atelier? C'est l'explication qui me paraît la plus vraisemblable. Ce directeur a repris l'exploitation de l'usine pour un prix fixe : il supporte tous les frais généraux.

Mais on se heurte à une grave objection : si cette explication est vraie, logiquement Démosthène devrait biffer de ses réclamations : ivoire, fer, bois préparés pour les lits : 80 mines; noix de gale et cuivre : 70 mines. Ces matières premières devraient appartenir aussi au directeur. J'ai déjà répondu : le propriétaire ouvre en quelque sorte à son directeur un crédit pour l'achat des matières premières.

Dans cette combinaison (1), le revenu que donnent les

---

(1) Toutes ces questions ont été fréquemment débattues; on en trouvera l'exposé dans Schulthess Die Vormundschaftsrechnung des Demosthenes Frauenfeld 1899. L'opinion exposée dans le texte s'éloigne quelque peu de celle qu'adopte cet auteur.

esclaves, demeure net. Ce revenu est élevé. Observons cependant, et la remarque est importante, que plus le métier est petit, plus il est productif; la fabrique l'est moins. L'imarque a un revenu de 24 %; Démosthène a un intérêt de 15 % pour la fabrique de couteaux; la fabrique de lits donnerait de 12 à 20 %.

Aujourd'hui, un intérêt régulier de 10 % pour les valeurs industrielles serait magnifique; mais pour apprécier le taux de 12, 15, 20, 24 %, dans l'antiquité, il faut tenir compte de l'intérêt que donnent les autres valeurs. Or, à Athènes, à la même époque, la terre donne 8 %; les prêts donnent de 12 à 16 %; 12 % est le taux ordinaire, comme l'a établi Billeter<sup>(1)</sup>. Il y a des cas exceptionnels comme celui d'Eschine le Socratique, qui nous a permis de constater un taux bien supérieur. Je ne parle pas des prêts maritimes dont l'intérêt va au-delà de 30 %, à raison des risques exceptionnels<sup>(2)</sup>.

On le voit, les capitalistes trouvaient ailleurs que dans l'industrie, un emploi productif de leurs fonds. La grande industrie n'offrait pas d'avantages sensibles. La petite industrie était plus rémunératrice.

### III.

Il me reste à examiner le troisième mode de concurrence, celle qui est instituée par les administrations publiques<sup>(3)</sup>.

---

(1) G. Billeter Geschichte des Zinsfusses im griech. — röm. Altertum Berlin 1898 11.

(2) 100 % quand il s'agit de traversées jugées périlleuses comme dans le Pont ou dans l'Adriatique, Boeckh Staatsh. I 184. Au milieu du IV<sup>e</sup> siècle, le taux ordinaire à Athènes est 20 %. Pour le surplus, cf. l'ouvrage cité de Billeter.

(3) Waszinsky De servis Atheniensium publicis Berlin 1898 Diss.



Il était impossible que les avantages du travail servile échappassent aux administrations publiques. Rien de plus simple : elles achètent des esclaves comme font les particuliers ; elles les emploient pour elles-mêmes. Elles peuvent faire un pas de plus et les employer pour la clientèle extérieure. Elles arriveront ainsi à monopoliser certaines industries, peut-être même à les concentrer toutes dans leurs mains.

Les exemples d'esclaves employés au service des administrations publiques sont fréquents. Une première catégorie est formée par les fonctionnaires subalternes <sup>(1)</sup>. Nous en avons rencontré dans le Temple de Délos ; on en découvre surtout aux degrés inférieurs de la hiérarchie. M. Wallon a bien fait ressortir les conséquences de cette situation : les esclaves publics accaparent des fonctions productives et qui souvent forment une transition entre le prolétariat et la bourgeoisie.

Une seconde catégorie est formée par les hommes de métier.

D'après le témoignage d'Andocide <sup>(2)</sup>, les ouvriers employés à la Monnaie, à Athènes, étaient des esclaves publics. Ils ne l'étaient pas tous, car si le père d'Hyperbolos travaillait au milieu des esclaves, lui-même devait être un citoyen. Les doutes qu'Andocide élève sur la nationalité d'Hyperbolos ne doivent pas être pris trop au sérieux : c'est là un lieu commun des orateurs athéniens.

Cette catégorie est encore représentée par les dix-sept démosioi d'Éleusis ; à Délos, nous ne la rencontrons pas ; les ouvriers attachés au temple sont des hommes libres.

---

<sup>(1)</sup> Voir des détails pour Athènes, Waszinsky l. c. 105.

<sup>(2)</sup> Schol. in Vesp. 1007 : 'Ανδοκίδης φησὶ τοίνυν · περὶ Ὑπερβόλου λέγειν αἰσχύνομαι · οὐδὲ μὲν πατὴρ ἐστιγμένος ἔτι καὶ νῦν ἐν τῷ ἀργυροκοπίῳ δουλεύει τῷ δημοσίῳ. αὐτὸς δὲ ξένος καὶ βάρβαρος ὢν, λυχνόποιος. Cf. Kirchhoff Hermes I 1866, 4.

Comment se fait-il que l'opération pratiquée à Éleusis n'a pas pris, là et ailleurs, plus d'extension? Ce n'est certainement pas à cause de l'absence ou de l'insignifiance des avantages : à Éleusis, on voit que les démosioi ont été utilisés à un ouvrage de manœuvres; nous avons comparé tout à l'heure ce qu'aurait coûté l'emploi d'hommes libres. Même différence à Délos : la nourriture des esclaves revient à 2 oboles par jour; celle des hommes libres à 4 oboles environ. La seule raison qui ait pu déterminer les temples et en général les administrations publiques à ne pas acquérir un personnel ouvrier complet et uniquement formé d'esclaves doit être l'irrégularité avec laquelle se représentaient les travaux à effectuer et leur variété; il aurait fallu, pour l'exécution de besognes aussi diverses, des représentants de tous les corps de métier, et comme on n'aurait pu leur assurer un ouvrage constant, ils auraient fini par revenir fort cher.

Cette raison n'a pas arrêté les épistates des travaux publics à Milet. Des inscriptions, publiées par M. B. Hausoulhier, portent les comptes, rendus par le Milésien chargé de la direction des travaux du Temple d'Apollon Didyméen, ἐπιστατήσαντος τῆς οἰκοδομίας τοῦ ναοῦ τοῦ Ἀπόλλωνος τοῦ Διδυμέως, des ouvrages effectués par les esclaves du dieu ἀπολογισμὸς τῶν ἔργων τῶν συντελεσθέντων ὑπὸ τῶν τοῦ θεοῦ παίδων (1). Les travaux se répartissent sur quatre exercices 160/159, 158/157, 157/156, 155/154. En ces quatre exercices, les esclaves n'ont pas exécuté des travaux bien considérables. Ils pratiquent la vertu administrative par excellence, qui est la lenteur. Il est

---

(1) Revue de Philol. 1899, I. 22, n° 24. Cf. Inscriptions de Pergame II 251 : le prêtre d'Asclépios, Asclepiades reçoit divers privilèges pour lui et pour ses descendants, entre autres la surveillance du sanctuaire, κυριευόντα τῶν ἱερῶν παίδων.

probable que ce n'est pas tout à fait leur faute et que les ressources limitées du temple les retiennent.

Comme les inscriptions d'Éleusis, ces inscriptions nous donnent une idée fidèle de l'esprit d'entreprise, de la hardiesse des cités grecques, mais aussi de la faiblesse de leurs moyens économiques.

Le Temple d'Apollon s'est formé un personnel d'ouvriers : des carriers, pour ébaucher et tailler les pierres, travail qui avait dû se faire dans les carrières des îles Korseae; des manœuvres qui transportent les pierres du port de Panormos jusqu'au sanctuaire; des tailleurs de pierre pour ravalier les blocs; des sculpteurs; des maçons qui mettent les blocs en place.

Les comptes inédits nous font connaître une équipe de 29 carriers *λκτόμοι* et une équipe de *λευκοῦργοι* au nombre de 15, y compris les trois *ὑπηρέται* chargés de subvenir à leurs besoins matériels; les équipes étaient dirigées par des contre-maitres <sup>(1)</sup>.

Le temple possédait en outre des machines et des mulets; mais il fut obligé à certains moments d'embaucher des ouvriers et de louer des attelages de bœufs.

Les inscriptions ne nous permettent malheureusement pas de calculer l'avantage que cet emploi des esclaves a pu procurer au Temple. Plusieurs d'entre elles justifient de l'emploi des fonds votés par le peuple. Les *neopoiai* ont travaillé en régie d'après les prix fixés par les *eclogistai*. Ces prix étaient apparemment les prix courants déterminés en vue des travailleurs libres. Si le Temple a employé des esclaves, c'est probablement par économie. Il a réalisé un bénéfice sur le tarif arrêté pour les ouvriers libres; ce bénéfice est entré dans sa caisse et a pu être utilisé pour d'autres travaux.

Mais rien ne nous dit que le Temple aurait pu employer

---

(<sup>2</sup>) Voir sur ces inscriptions, *infra*, Livre II, Ch. VII.

des hommes libres : Milet était-elle plus favorisée qu'Athènes qui, pour certains travaux d'Éleusis, dut dépendre de Mégare? Il se peut fort bien que le Temple ait été obligé de recourir à ses esclaves, faute d'autres ouvriers.

Dans les conditions que nous venons d'indiquer, il n'en réalise pas moins un bénéfice.

L'opération eût été encore plus sûre et se serait certainement généralisée, si les administrations publiques avaient voulu ou pu employer leurs serviteurs pour la clientèle extérieure. Les avantages de cette combinaison ont été aperçus par les anciens et ils ont donné lieu à des plans curieux et même à des essais d'application.

Xénophon, dans son traité des Revenus, trace toute une réforme financière, qui repose là-dessus. Le plan de Xénophon est tout ce qu'il y a de plus simple : il est simple comme les grandes vérités, mais aussi comme les grandes chimères. Les mines du Laurion sont d'une richesse inépuisable et leur produit ne peut diminuer de prix. Cela est si vrai qu'autrefois surtout, de nombreux Athéniens ont acquis de grandes fortunes, dans cette industrie : ils louaient ou achetaient des esclaves et en tiraient un revenu considérable. L'État n'a qu'à les imiter et, avec cette naïveté déconcertante des utopistes qui s'imaginent avoir tout prévu, Xénophon entre dans les détails.

L'État achète donc des esclaves et les offre en location aux exploitants des mines. On commence par douze cents esclaves ; au bout de cinq ou six ans, on en aura 6.000, ce qui donnera un revenu net de 60 talents. On ira jusqu'à 10.000 esclaves et à 100 talents de revenu.

On le voit, Xénophon a jusqu'ici le bon sens de ne pas remettre l'exploitation elle-même dans les mains de l'État : il le charge seulement de fournir la main-d'œuvre et à cet égard même, il ne songe pas à lui constituer un monopole. Mais il lui vient un doute : il a affirmé, avec

une entière sécurité, que l'État ne manquera jamais d'amateurs pour louer ses esclaves, et si cela n'arrivait pas? Xénophon ne se déconcerte pas et il échafaude tout de suite un nouveau plan qui ne cadre pas bien avec le premier; mais qu'importe aux faiseurs de systèmes? Athènes se compose de dix tribus: l'État répartira ses esclaves entre elles et chacune entreprendra l'exploitation d'un filon. Les profits et les pertes seront mis en commun et il est impossible d'admettre que les dix exploitations échouent. « La découverte de l'une fera le profit des dix; puis, si deux, trois, quatre, ou même la moitié font une découverte, il est clair que l'entreprise sera encore plus avantageuse; car les voir échouer toutes à la fois, c'est ce que le passé ne permet pas de supposer ».

Ce beau projet ne fut pas mis à exécution et je ne m'en étonne pas. Que de fois on en a fait de semblables! Une industrie périclité, comme c'est le cas ici: l'industrie minière décline parce que les filons s'épuisent et il vient un théoricien quelconque qui, avec une admirable sérénité, fait la leçon aux hommes de métier et leur révèle comment ils doivent s'y prendre pour gagner de l'argent. Il n'y a pas que des sots qui étalent ainsi leur ignorance et leur présomption: des hommes d'esprit tombent dans ce travers; Xénophon en est un exemple.

L'idée de faire exercer certains métiers par l'État, à l'aide des esclaves, n'en fut pas moins réalisée ailleurs que dans les mines. Aristote, traitant de la constitution de Phaléas, y relève ce point: les ouvriers seront tous des esclaves publics, et immédiatement il corrige ce que ce plan a d'excessif et il en limite la réalisation à l'exécution des travaux de la cité<sup>(1)</sup>: « si ceux qui exécutent

---

(<sup>1</sup>) Polit. I 1267 b : φαίνεται δ' ἐκ τῆς νομοθεσίας κατασκευάζων τὴν πόλιν μικράν, εἴ γ' οἱ τεχνῖται πάντες δημόσιοι ἔσονται καὶ μὴ πλήρωμά τι πρᾶξονται τῆς πόλεως. ἄλλ' εἴπερ, δεῖ δημοσίους εἶναι τοὺς τὰ

les travaux publics sont des esclaves publics, on doit organiser les choses comme elles le sont à Épidaune et comme Diophantos <sup>(1)</sup> les organisa autrefois à Athènes ». Nous ne connaissons pas ce Diophantos, car rien ne prouve que ce soit l'archonte de ce nom (Ol. 96, 395/4). Il ne s'agissait donc que des esclaves s'occupant des travaux publics, τοὺς τὰ κοινὰ ἐργαζομένους, c'est-à-dire des services subalternes de l'état et des besognes d'intérêt commun, balayage des rues, construction des monuments, etc. <sup>(2)</sup>.

Je me résume et je conclus : les ennemis du travail libre surgissent de trois côtés et cependant ils n'ont pas réussi à l'anéantir. Ils ont pu le chasser des degrés inférieurs de la hiérarchie des professions ; aux degrés supérieurs, il tient bon et s'oppose victorieusement à la dépression des salaires.

La concurrence servile est donc un mal dont a souffert l'antiquité grecque, une plaie que la société a porté au côté, mais une plaie moins étendue et moins profonde qu'on ne le dit généralement. Logiquement, le travail libre devait périr et cependant il n'a pas péri. La concurrence servile devait déprimer tous les salaires, elle ne l'a pas fait. Elle devait produire l'encombrement des carrières et par conséquent les fermer aux hommes libres, elle ne l'a pas fait. Logiquement, ceci devait tuer cela : l'harmonie a été rétablie, en partie, par tout un ensemble de circonstances qui ont corrigé ce que les lois écono-

---

κοινὰ ἔργα ἐργαζομένους, δεῖ καθάπερ ἐν Ἐπιδαύνῃ τε καὶ Διοφάντῳ ποτε κατεσκεύαζεν Ἀθήνησι τοῦτον ἔχειν τὸν τρόπον. Cf. Boeckh Staatshaushaltung II 84.

<sup>(1)</sup> D'après Waszinsky p. 41, ce Diophante serait celui que cite CIA II 172 : Διοφάντων Μυρβινοῦσιον, fils de Diopeithès. Sa carrière politique va de 270 à 330.

<sup>(2)</sup> Les agoranomes et les odopoioi avaient à leur service des esclaves publics. Cf. infra, Livre II, Ch. VII.

miques ont de fatal; les événements ont montré une fois de plus que la logique et les faits ne s'accommodent pas toujours. La disparition du travail libre devant le travail servile est un théorème facile à démontrer *in abstracto* : il se trouve être faux, quand on envisage la situation réelle d'Athènes au V<sup>e</sup> et au IV<sup>e</sup> siècle. Il s'est établi un certain équilibre entre les deux classes de population, équilibre instable et qu'un rien pouvait déranger. Il ne l'a pas été dans l'antiquité grecque.

Ces deux quantités, dont l'une devait annuler l'autre, se sont contrebalancées. Une surélévation du nombre des esclaves aurait fait sombrer les hommes libres : elle ne s'est pas produite. Supposez, avec Boeckh, 400.000 esclaves à Athènes, il n'y a plus place, nulle part, pour l'ouvrier libre. Cette surélévation n'a pas eu lieu : évidemment pour des causes purement économiques. La principale a déjà été indiquée, mais il est utile d'y revenir : c'est le faible développement de la richesse. S'il y avait eu de grands capitalistes, une concentration des richesses en quelques mains, les fabriques à personnel servile se seraient multipliées; les métiers mêmes auraient été écrasés; à bien plus forte raison les manœuvres et les journaliers libres auraient été chassés des chantiers. Et la richesse ne s'est pas développée, parce que l'organisation économique est restée telle que nous l'avons décrite au Chapitre II : le champ qui était ouvert à l'activité industrielle et commerciale était bien petit; il n'y avait pas de quoi beaucoup y amasser. L'esclavage n'a pas tué le travail libre, faute de moyens de le faire; il ne l'a pas tué, bien qu'il eût dû le faire et uniquement parce qu'il ne l'a pas pu faire, mais il ne l'a pas fait.

En un mot, peu de travail, peu d'ouvriers, tel est tout le secret de la situation que nous venons de constater <sup>(1)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> Ma thèse est juste le contrepied de celle que développe E. Ciccotti *Il tramonto della Schiavitù* Turin 1898. Cet auteur

Mais n'exagérons pas : sans doute l'esclavage n'écrase pas les prolétaires libres ; mais à condition que ceux-ci, à leur tour, ne se portent pas trop nombreux sur le marché du travail. Et ici revient une objection ou une question que nous avons déjà rencontrée : les conditions de l'organisation économique dans l'antiquité sont si différentes des nôtres que nous avons quelque peine à nous les figurer et nous sommes toujours enclins à nous demander : où sont les prolétaires libres ? Répétons-le une fois encore, la terre, principale richesse des Athéniens, était répartie entre un grand nombre de moyens et petits propriétaires. Le commerce maritime occupait beaucoup de bras. Mais que devenaient ceux qui n'avaient pas de terres à cultiver, ceux que leurs goûts ou l'absence de travail tenaient éloignés de la marine marchande ? A l'inverse de ce qui est aujourd'hui, ils formaient une minorité qui trouvait à s'occuper, pour quelques-uns, dans les travaux purement corporels, comme nous l'avons vu à Éleusis, et, pour les autres et plus avantageusement, dans les métiers.

Le grand danger que courait le prolétariat était l'accroissement de cette minorité et, d'une façon plus

---

cherche à expliquer la disparition de l'esclavage par des motifs purement économiques. Il a été éliminé à cause de sa moindre productivité, M. Ciccotti remonte jusqu'au V<sup>e</sup> et au IV<sup>e</sup> siècle, dans l'histoire grecque, et soutient que cette élimination commençait déjà. On voit qu'il n'en est rien.

Je ne puis décrire ici la situation économique dans les premiers siècles de notre ère. Selon moi, elle ressemblait fort à celle que j'ai étudiée. S'il en est ainsi, ni alors, ni avant, le plus grand tort de l'esclavage n'était de porter une atteinte aux intérêts des hommes : il était, avant tout, un crime contre les lois mêmes de notre nature ; il était un attentat contre la morale et, par conséquent, il a fallu pour le faire disparaître une doctrine morale supérieure à tout ce que l'humanité avait vu jusque-là.



générale, l'augmentation de la population. La richesse publique ne pouvait, même à Athènes, subvenir aux besoins que d'un nombre assez faible d'habitants. Et nous touchons ici du doigt le vice véritable de la concurrence servile : elle augmente artificiellement le nombre des habitants. Supprimons en pensée l'esclavage : le marché du travail est débarrassé d'une foule de concurrents ; la quantité d'objets à produire reste la même ; mais la qualité des producteurs change ; ce sont des hommes libres à la place d'esclaves et le problème de la population se simplifie sur le champ.

Dans les conditions où il se pose, il inquiète à juste titre les hommes d'État. Heureusement qu'ils ont à leur disposition un moyen commode d'écouler le trop plein de la population, la fondation de colonies ; mais chaque fois que les canaux se rétrécissent ou se bouchent, la population libre est refoulée vers Athènes, l'équilibre entre les ouvriers libres et les autres est rompu et la crise des salaires doit éclater.

En temps ordinaire, la situation de la population libre n'était pas telle qu'une assistance générale et régulière, organisée par l'État, fût nécessaire. Hormis les cas exceptionnels, les individus pouvaient se tirer d'affaire, avec leurs propres forces.

Je n'oserais poser comme une thèse absolue qu'un grand développement matériel et l'interventionnisme se tiennent. Cela ne serait pas toujours exact. Il me semble vrai que, dans une société où la richesse se crée aisément, des prétentions et des besoins nouveaux se font jour et des nécessités nouvelles s'imposent. Non pas que l'État ait la mission de peser sur la richesse de façon, comme le veulent certains idéologues, à l'empêcher de monter d'une façon irrégulière et inégale. Mais, dans une société riche, l'aspiration au bien-être est plus vive ; philanthropie ou exacte compréhension des temps, les hommes d'État s'habituent à regarder, avec plus de

sollicitude, vers en bas ; les pouvoirs publics assument plus de charges.

En a-t-il été ainsi à Athènes et, dans le passage de la phase familiale à une organisation plus compliquée, l'individualisme pur a-t-il faibli ? C'est à peu près ce qui s'est passé. Les institutions que nous allons décrire ne sont pas des institutions de bienfaisance : elles manifestent la tendance nouvelle à l'interventionnisme. Elles sont simples, comme l'est encore, malgré ses progrès, la société où elles se sont produites. Elles sont grossières presque, inspirées par l'instinct plus que par la réflexion. Ce n'est pas de la politique : c'est l'effet de la poussée brutale de la démagogie partageuse.

## CHAPITRE VI.

### Les soldes.

La situation des travailleurs libres, dans les métiers, est favorable; dans les fabriques et dans les professions qui ne réclament que de la force physique, l'esclavage l'emporte. Les prolétaires trouvent dans l'agriculture, à bord de la flotte, dans le commerce, un emploi rémunérateur de leur activité, ou ils s'expatrient dans les clérouchies. Il peut y avoir, il y a certainement des infortunes isolées; il y a des familles en proie à la misère. Elles ne sont pas assez nombreuses pour que l'État ait à organiser un système général d'assistance publique. Cependant les largesses, faites aux dépens du trésor public, sont l'un des points les plus connus des institutions d'Athènes et en dehors d'Athènes, le même système a été en vigueur, dans différentes cités (').

---

(') Strab. XIV II 5 : les Rhodiens se montrent très soucieux du bien-être du peuple, bien que leur république ne soit pas, à proprement parler, démocratique. Indépendamment des distributions périodiques de blé qui leur sont faites au nom de l'État, les indigents reçoivent des secours de toute nature; c'est là une coutume traditionnelle à laquelle les riches se conforment toujours. Souvent aussi, l'assistance des riches a le caractère d'une liturgie, de sorte que le pauvre est toujours assuré de sa subsistance et qu'en même temps l'État ne risque jamais de manquer de bras pour les différents services publics et en particulier, pour les besoins de sa flotte. BCH VIII 1884 218 = Ch. Michel 466 : Distribution de la solde ecclésiastique à Iasos.

Décrivons d'abord le système; nous justifierons ensuite la façon dont nous le jugeons.

Le premier point a fait l'objet de travaux nombreux, nous pourrions donc nous dispenser presque toujours d'entrer dans des discussions de textes.

Nous rencontrons en premier lieu *la solde militaire*. Aristote (<sup>1</sup>) fixe la création de la solde militaire au début des guerres du Péloponèse. Il n'en cite pas l'auteur et son texte permet même de croire que ce ne fut pas Périclès qui la fit décréter; cependant il en met l'établissement en rapport avec le plan de campagne imaginé par ce grand homme : renfermé derrière les murailles de la ville, le peuple s'habitua à toucher une solde pour le service militaire.

Pour désigner la rémunération accordée aux soldats, les auteurs emploient différents termes : μισθός, σιτηρέσιον, τροφή, σῖτος. Il n'est pas facile de déterminer le sens précis qu'ils y attachent. Cependant, il est permis de croire qu'à l'origine et en temps ordinaire, l'État n'accordait qu'une simple indemnité, τροφή, σῖτος. Alors même qu'on y ajoutait un salaire, le langage gardait la trace des anciennes coutumes. C'est le dernier terme, σῖτος, qu'emploie un document authentique cité par Thucydide, (traité d'Athènes avec Argos, Mantinée, etc.) (<sup>2</sup>) : la ville qui recevra d'un allié un contingent de troupes donnera dans certains cas la nourriture, διδόντω σῖτον : à chaque hoplite, soldat armé à la légère, ou archer, trois oboles d'Égine par jour et au cavalier une drachme d'Égine. Dans ce cas déjà, il entrait dans la solde, une rémunération proprement dite. Celle-ci dépendait de maintes circonstances, de l'état des finances publiques, de la difficulté de l'expédition. De même, lors du siège de

---

(<sup>1</sup>) Pol. Ath. 27, 2.

(<sup>2</sup>) V 47.

Potidée, chaque hoplite recevait deux drachmes, une pour lui, une pour son valet, sommes supérieures à ce qui est nécessaire pour l'entretien d'un homme.

L'idée que l'État ne devait que la nourriture ou l'entretien et non un salaire, subsistait néanmoins; c'est ainsi que Tissapherne promettait aux Lacédémoniens de leur fournir l'entretien *ὕπισχνεῖτο τροφήν* <sup>(1)</sup>. En 413 <sup>(2)</sup>, il allouait à chaque matelot une drachme (indemnité et rémunération); il réduisit ensuite cette somme à la moitié (l'indemnité seule). C'était là le tarif primitif qui resta longtemps en usage; plus tard, il fut porté de trois à quatre oboles <sup>(3)</sup>.

A l'époque de Démosthène, la solde comprenait régulièrement les deux éléments; l'extension donnée aux obligations de l'État avait été consacrée par l'usage. La distinction cependant était encore reconnue. Elle est clairement indiquée dans le discours contre Polyclès <sup>(4)</sup> où l'orateur expose qu'étant triérarche, il n'a reçu des stratèges que le *σιτηρέσιον* et a dû ajouter, de sa bourse, le *μισθός*. Dans la première Philippique <sup>(5)</sup>, Démosthène calcule ce que coûtera l'entrée en campagne de l'armée et de la flotte : il suppose que les soldats ne recevront que le *σιτηρέσιον*, à raison de 20 mines par mois pour une trière <sup>(6)</sup>, dix drachmes pour le fantassin, vingt

---

<sup>(1)</sup> Thuc. VIII 5.

<sup>(2)</sup> Thuc. VIII 29 et 45.

<sup>(3)</sup> Eustath. Odyss. a 156 : *τετρωβόλου βίος παρὰ Περσικῆς ἀντὶ τοῦ στρατιωτοῦ μισθός*. Cyrus avait déjà porté l'indemnité de nourriture à ce chiffre, Xen. Hell. I 5, 4; Plut. Alcib. 35 et Lys. 4.

<sup>(4)</sup> 10.

<sup>(5)</sup> 28.

<sup>(6)</sup> C'est-à-dire 4 oboles par tête. Harpocr. Πάργλος : les citoyens qui formaient l'équipage de la Paralos recevaient aussi 4 oboles.

pour le cavalier. Il avoue que ce sont là des sommes assez faibles, mais le soldat se procurera le reste par la guerre et obtiendra ainsi une solde complète, ὥστ' ἔχειν μισθὸν ἐντελῇ. De toute façon, le soldat touchait son indemnité aussi bien que sa rémunération en espèces.

Nous rencontrons ici un phénomène économique qu'il importe de signaler : une carrière nouvelle vient de s'ouvrir aux citoyens ; la profession militaire se crée. Prenez les Dix Mille de Xénophon : ce ne sont pas des soldats par devoir ou par nécessité légale, ce sont des soldats par goût et par métier. Vous trouverez les mêmes professionnels sous Alexandre. Les armées se recrutent, dans un de leurs éléments les plus considérables, par le volontariat. On donne à ces soldats un vilain nom : ce sont des mercenaires. Oui, ils vivent de la guerre : il y en a tant qui en meurent ! Chez eux, ils souffrent de la faim ou ils gagnent difficilement un maigre salaire. L'existence obscure d'un mercenaire de l'atelier leur est à charge. Un jour, dans leur village, un agent recruteur les a séduits par ses belles promesses. Ils sont partis ; malgré tout, il entraine dans leur détermination plus qu'un grossier calcul : le prestige de la gloire militaire, l'amour des dangers, des sentiments généreux, puisqu'il font sortir l'homme de lui-même. Ils n'étaient pas indignes du grand rôle qu'ils ont tenu dans l'histoire de la civilisation, car c'est par la guerre que la civilisation grecque, comme plus tard la civilisation romaine, s'est répandue dans le monde : en versant généreusement leur sang sur les champs de bataille, ils ont travaillé et souffert pour l'avenir. Pour le moment même, ils débarassaient leur cité natale d'éléments turbulents et ils diminuaient le nombre des combattants dans l'arène des intérêts matériels. Ils avaient choisi d'autres luttes que celles du commerce et de l'industrie ; en s'en allant, ils rendaient moins âpres ces dernières. Les auteurs de la solde militaire avaient accompli une réforme économique

utile pour ceux qui touchaient cette solde comme pour ceux qui ne la touchaient pas.

Aristote attribue positivement <sup>(1)</sup> l'institution de la *solde judiciaire* à Périclès : il en recherche les motifs dans la générosité de Cimon que son rival voulut combattre à l'aide des ressources de l'État, ce qui nous obligerait à remonter à plusieurs années avant le début de la guerre du Péloponèse, Cimon étant mort en 449. Périclès la fixa, dit-on <sup>(2)</sup>, à 2 oboles; mais Cléon la porta, en 454, à 3 oboles. Si l'on supposait 6000 jurés, siégeant, tous, 300 jours, la dépense se serait élevée à 150 talents par an : c'est le chiffre que donne Aristophane <sup>(3)</sup>; mais c'est seulement dans la comédie que le héliaste passe sa vie à juger et ce chiffre doit être sensiblement réduit.

La *solde de l'Assemblée* ne fut instituée qu'après l'archontat d'Euclide; elle fut la création d'Agyrrhios : fixée d'abord à une obole, elle fut élevée par Hérakleides le Clazoménien, à 2 oboles et portée par Agyrrhios à 3 oboles <sup>(4)</sup>, peu de temps avant la représentation de l'Assemblée des Femmes d'Aristophane. A l'époque d'Aristote, la solde avait été fixée pour l'Assemblée principale, à 9 oboles et pour les autres réunions, à 1 drachme.

La *solde des conseillers* paraît avoir été établie par Périclès; elle était, à l'époque d'Aristote, de 5 oboles et, pour les prytanes, d'une drachme par jour <sup>(5)</sup>.

Enfin, comme nous l'apprend Aristote, de très nombreux magistrats et fonctionnaires émargeaient au

---

<sup>(1)</sup> Pol. Ath. 27.

<sup>(2)</sup> Wilamowitz Arist. u. Athen.

<sup>(3)</sup> Guép. 661.

<sup>(4)</sup> Pol. Ath. 41, 3. Cf. Gilbert Handbuch I<sup>er</sup> 386.

<sup>(5)</sup> Ath. Pol. 62, 2.

budget, notre texte de la Politeia en fixe le nombre à 1400 <sup>(1)</sup>.

La partie la plus intéressante de notre sujet est malheureusement la moins connue, je veux parler des distributions au peuple, *théorique et diobélie* <sup>(2)</sup>. Dans la solde, nous apercevons du moins dans les services rendus à l'État, la contre-partie du don reçu : ici il s'agit d'une pure libéralité; l'État puise dans la caisse l'argent à pleines mains et le jette à la foule.

Quelle est l'origine de ces distributions ?

Nous sommes en présence des sôldes, de la diobélie, du théorique. Il est permis d'affirmer d'abord qu'à toutes les époques, sauf des suppressions momentanées, les soldes ont subsisté <sup>(3)</sup>; ensuite, que la diobélie, établie au V<sup>e</sup> siècle, n'était pas essentiellement distincte du théorique qui fonctionna au IV<sup>e</sup> siècle. Les distributions du théorique continuaient celles de la diobélie. Plus mesurées peut-être à l'origine, elles aboutirent aux mêmes excès. Reprenons et développons quelque peu ces différents points.

Le témoignage d'Aristote ne laisse pas de doute sur le personnage qui fut l'inventeur de la diobélie <sup>(4)</sup> : Cléophon, dit-il, le premier, procura au peuple les deux oboles; la distribution de la diobélie eut lieu pendant quelque temps; puis elle fut supprimée par Callicrates de Paianée qui avait d'abord promis de l'augmenter d'une obole.

---

<sup>(1)</sup> Cf. supra, Livre I, Ch. IV.

2

<sup>(2)</sup> Fickelscherer *De theoricis Atheniensium pecuniis* Leipzig 1877. On trouvera dans cette dissertation tous les textes et tous les témoignages des anciens.

<sup>(3)</sup> Le tribole était encore payé à l'époque d'Aristote, Pol. Ath. 62, 2.

<sup>(4)</sup> Pol. Ath. 28, 3. Esch. II 76.



Qu'était-ce que la diobélie ?

C'était certainement une distribution gratuite d'argent.

A quelle occasion se faisait-elle ?

D'après un grammairien <sup>(1)</sup>, chaque citoyen recevait par jour deux oboles. Pour chacun, la somme n'était pas bien forte ; mais multipliée par le nombre des participants, elle constituait une lourde charge pour le trésor public. Les circonstances peuvent expliquer dans une certaine mesure ces prodigalités <sup>(2)</sup> : on était à l'époque la plus difficile des guerres du Péloponèse ; Cléophon aurait voulu dédommager les Athéniens des pertes qu'ils subissaient depuis l'occupation et soulager la misère toujours croissante. Mais il était l'auteur responsable de tous ces maux par son opposition acharnée à la paix et le premier, il employait le moyen des distributions publiques pour attacher l'opinion à une politique déterminée, moyen corrupteur s'il en fut et que rien ne justifie, pas même l'enthousiasme d'un patriotisme sincère mais peu éclairé.

Il nous est resté, dans une inscription <sup>(3)</sup>, un souvenir de ces distributions. Pour Ol. 93. 3 = 408/9, on trouve affectées à la diobélie les sommes suivantes : 3<sup>e</sup> prytanie, 2 talents ; 4<sup>e</sup> prytanie, 8 talents, 1355 drachmes ; 5<sup>e</sup> prytanie, 4 talents, 2200 drachmes ; 7<sup>e</sup> prytanie, une première fois 1 talent, puis encore 1 talent, 1232 drachmes, 3 1/2 oboles ; en tout 10 talents, 4787 drachmes, 3 1/2 oboles.

---

(1) Etym. M. διωβελία · ὀβολοὶ δύο, οὓς [καθήμενος] καθ' ἡμέραν ὁ δῆμος ἐμισθοφόρει.

(2) Je suis ici l'opinion de Wilamowitz Aristoteles und Athen II 212, sur l'origine et le caractère de la diobélie. Voir aussi Lipsius-Schoemann Griech. Altert. I 358. En sens contraire, Beloch G. G. II 77.

(3) CIA I 188-189.

L'inscription porte encore des annotations relatives à une autre année, 408/7 ou 407/6 : à différents jours de la 2<sup>e</sup> prytanie, elle relève des paiements faits pour la diobélie, d'imports très variés, quelquefois quelques drachmes seulement. On remarque l'irrégularité des sommes allouées à chaque prytanie. Lipsius <sup>(1)</sup> croit qu'elles constituent seulement des compléments des sommes principales tirées de la caisse des hellenotamiai.

Il est improbable que l'État ait pu, au plus fort de la crise finale de la guerre contre Sparte, faire face régulièrement à la charge qu'il avait assumée. Cléophon avait sans doute procédé comme font d'ordinaire les démagogues. Il avait proclamé le principe : chaque citoyen recevra deux oboles par jour. La pratique est autre : il les reçoit dans la mesure où les ressources disponibles du trésor le permettent.

Cléophon n'en avait pas moins proclamé le droit de tout citoyen à un traitement. De pareilles proclamations ne s'oublient pas. Les Athéniens avaient désolé : mais devant les yeux un idéal dont les séductions restèrent toujours puissantes.

La diobélie reparut, au IV<sup>e</sup> siècle, sous la forme du théorique.

D'après certains auteurs, le théorique aurait été établi antérieurement et par Périclès lui-même <sup>(2)</sup>. Aristote ne parle que de la diobélie et pour en faire honneur à Cléophon. Son silence n'est-il pas un argument bien fort contre ceux qui voient dans le théorique une institution tout-à-fait distincte de la diobélie ? Ne permet-il pas de conclure à l'identité des choses que désignent ces deux mots ? Ce qui renforce cet argument, c'est qu'Aristote

---

<sup>(1)</sup> Lipsius-Schoemann Griech. Altert. 477.

<sup>(2)</sup> D'après Plut. Per. 9, de nombreux historiens attribuaient l'institution du théorique à Périclès.

cite les préposés au théorique. Si cette institution avait été distincte de la diobélie, il en aurait sans doute noté l'établissement.

Puisque théorique et diobélie sont, au fond, identiques, Périclès est déchargé de la responsabilité de cette funeste innovation.

Le théorique du IV<sup>e</sup> siècle ne renouvela pas immédiatement ni complètement la diobélie du V<sup>e</sup>. Celle-ci avait été supprimée. L'inventeur du théorique (1) fut un imitateur timide de Cléophon. Il borna son ambition à procurer aux Athéniens l'entrée gratuite au théâtre (2), lors des Dionysies. Le prix des places les plus modestes était de deux oboles; il y avait trois jours de représentation; c'était un cadeau d'une drachme que recevaient les Athéniens; plus tard ces gratifications furent encore accordées à l'occasion des Panathénées et d'autres fêtes. On alla plus loin: on en arriva au partage des excédents du budget et on finit ainsi par retourner au système ancien.

Voyons comment, quand on en fut là, fonctionnait l'institution. Nous sommes au IV<sup>e</sup> siècle. Les soldes judiciaires, ecclésiastiques, etc., subsistaient. Elles formaient les bases essentielles des institutions démocratiques et cette raison seule avait dû les protéger contre toute tentative de suppression.

Une règle importante présidait à leur distribution. Elle est rappelée par Démosthène: défense de toucher deux soldes μή διχόθεν μισθοφορεῖν (3). Mais pour toucher une solde, il fallait la gagner, ce qui n'était point à la portée de tous. On ne pouvait la gagner qu'à certaines

---

(1) D'après Philochore, ce fut Agyrrhios, Harpocr. Θεωρικὴ = FHG I fr. 85.

(2) Dem. Olynth. I, argum.

(3) XXIV 123.

époques déterminées; il n'y avait malheureusement pas séance de l'assemblée ou de la Héliée tous les jours. Que faire ces jours-là? Que faire les jours de séance des tribunaux, quand on n'était pas du nombre des juges? Les démagogues y avaient pourvu : reprenant l'idée de Cléophon, ils avaient institué une solde de plus, celle des gens qui ne faisaient rien, car c'était bien une solde que cette allocation qui sortait du théorique<sup>(1)</sup>. Et ainsi était réalisé le rêve de la démagogie, sous la forme où les foules le comprennent : à chacun non pas une fonction, mais à chacun un traitement. Le taux de ce traitement était de deux oboles par jour, et les Athéniens plaçaient au premier rang de leurs préoccupations le soin de le toucher. Ils supportaient difficilement qu'on les engageât à y renoncer.

Les ressources de l'État ne devaient permettre qu'exceptionnellement un paiement régulier des deux oboles. Voici quelle était, semble-t-il, la pratique usuelle : chaque fois qu'il y avait des fonds disponibles, le peuple se réunissait et décidait s'il y avait lieu de les partager<sup>(2)</sup> ou de les affecter à un autre usage. Les bases de ces répartitions étaient toujours les mêmes : deux oboles par tête pour chaque jour non occupé à la Héliée ou au Conseil ou à l'armée ou aux tribunaux. Nous connaissons le cas d'un citoyen qui reçut à l'une de ces distributions 5 drachmes pour sa part<sup>(3)</sup>. L'époque de ces distributions devait coïncider, en règle générale, avec les grandes fêtes comme les Panathénées<sup>(4)</sup> et les Dionysies.

---

(1) [Dem.] περί συντ.

(2) [Dem.] περί συντ. 2.

(3) Hyper. c. Demosth. p. 14 (Blass).

(4) Distribution du théorique aux Panathénées, Dem. c. Léocharès 27. Cf. l'anecdote relative à Démade, Plut. Praec. polit. XXV 1. Remarquez déjà dans CIA I 189 : εἰς τὴν διωβολίαν

Le théorique aboutissait donc au partage des excédents du budget. Cette mesure, raisonnablement entendue, pouvait conduire à la limitation des distributions. Il y fallait beaucoup de bon sens et de courage. Pour les hommes qui n'ont que des vertus ordinaires, créer des excédents deviendra le premier des devoirs. Afin de stimuler leur zèle, on créa une charge de préposés au théorique *οἱ ἐπὶ θεωρικόν*. Ils étaient les successeurs des préposés à la diobélie dont parle Xénophon <sup>(1)</sup>.

Quelques auteurs accusent Eubule d'avoir le premier introduit la pratique du partage des excédents et d'avoir fait décider qu'au lieu d'être versés dans la caisse militaire, ils le seraient dans celles du théorique. Nos renseignements sur ce point sont bien confus; mais il semble que l'on ait à tort attribué à Eubule des institutions qui lui sont antérieures <sup>(2)</sup>.

La charge qu'il occupait, celle de préposé au théorique, existait avant lui. Au témoignage d'Eschine <sup>(3)</sup>, il lui donna une nouvelle importance. L'orateur rappelle le temps où les préposés au théorique géraient les finances de l'État, s'occupaient des travaux publics et vauquaient à l'administration presque tout entière.

---

<sup>(1)</sup> *Ἀθηναίη Νύκτῃ*. Cf. CIA I 314, où Dittenberger Sylloge 51<sup>2</sup>, à la l. 41, lit: καὶ τῇ [ν διωβελίῃ]ν ἔδωκεν πᾶσιν Ἀθηναίοις.... Cf. la note 18 p. 321.

<sup>(2)</sup> Xen. Hell. I 7, 2, dit d'Archidemos: ὁ τοῦ δήμου τότε προσετῆχώς ἐν Ἀθῆναις καὶ τῆς διωβελίης ἐπιμελούμενος. Aristoph. Gren. v. 418.

<sup>(3)</sup> Les textes dans Fickelscherer l. c. Voir sur le rôle attribué à Eubule en cette matière, l'intéressante note de Holm Gr. Gesch. III 253; Gilbert Handbuch 378; Thumser-Herman 748.

<sup>(3)</sup> C. Ctes. 25. Feller zur Geschichte der attischen Finanzverwaltung Vienne 1879 38 place l'institution de cette magistrature en 395/4.

D'une part, on nous montre Eubule gaspillant les deniers de l'État en distributions au peuple à l'occasion des fêtes, et d'autre part, il accroît les ressources du Trésor et entreprend des travaux d'utilité publique.

Son rôle est donc en lui-même contradictoire; je ne doute pas qu'il ne le fût réellement. Les temps imposaient les accommodements et les demi mesures. Eubule remplissait le trésor et destinait les ressources qu'il créait à des objets utiles. Telle était sa véritable politique; mais pour la faire accepter du peuple, il fallait user d'habileté. La caisse bien fournie éveillait les convoitises et les appétits; Eubule leur jetait un os à ronger. Si on l'eût laissé faire, le peuple eût pris le tout. Eubule lui avait offert une transaction et peut-être aurions-nous tort de croire qu'il lui en avait coûté : il pensait sans doute là-dessus comme tous les chefs du peuple à cette époque. Il voyait dans ces distributions le complément nécessaire, une conséquence inévitable de la démocratie. Cette transaction était, il faut en convenir, assez onéreuse pour l'État, puisque de droit tous les excédents devaient être partagés entre les citoyens; mais si les budgets étaient dressés avec soin, les abus trop criants pouvaient être écartés. La seule difficulté devait être d'empêcher le peuple de créer des excédents par la réduction des dépenses nécessaires <sup>(1)</sup>.

À la distance où nous sommes, l'appréciation de semblables institutions est difficile. L'État n'est ni une providence, ni un gendarme, il ne nous doit pas le vivre et le couvert; il nous doit plus que la simple protection

---

(1) Je me suis demandé s'il ne fallait pas voir, dans la mesure reprochée à Eubule, l'application d'une règle financière excellente qu'il fit prévaloir, l'interdiction des virements. Rien n'était plus propre à modérer l'avidité des masses. De la législation athénienne sur les distinctions honorifiques Musée belge 1900.

de nos droits et de nos biens. Il n'est pas chargé de faire le bonheur des individus; il ne peut pas se désintéresser de leur malheur. Où est le juste milieu? En bien des cas, il faut abandonner aux circonstances, aux traditions de la nation le soin de le marquer. Rien de plus dangereux donc pour juger le système des Athéniens que de commencer par le replacer dans notre époque. C'est la faute que l'on commet chaque jour dans les études de législation comparée: quelqu'un s'éprend d'une loi allemande ou anglaise; elle devient une panacée universelle et quand on l'applique, on s'aperçoit tout à coup qu'excellente pour le tempérament allemand ou anglais, elle est mortelle pour les Belges ou les Français. Combien plus grand est le danger et combien est grande aussi la difficulté d'appréciation, quand on se trouve, comme maintenant, devant des lois en vigueur à Athènes, il y a plus de 2000 ans!

Aussi essaierons-nous sur ce sujet de penser non pas en homme du XIX<sup>e</sup> siècle, mais en Grec du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère et la matière de nos réflexions nous la trouverons particulièrement chez Démosthène, I<sup>re</sup> et III<sup>e</sup> Olynthienne et dans deux discours qui lui sont attribués, περί συντάξεως et IV<sup>e</sup> Philippique.

Démosthène est un homme pratique. Il n'attaque pas les soldes; son objectif est le théorique; il en veut la suppression; l'État y gagnera des ressources. Et qu'en fera-il? La I<sup>re</sup> Olynthienne donne la réponse; il les emploiera à la guerre: « Vous retrouverez comme soldats, déclare en substance l'orateur, les fonds que vous recevez ici sans rien faire <sup>(1)</sup>. »

---

(1) I<sup>re</sup> Olynth. 19: τι οὖν, ἂν τις εἴποι, σὺ γράφεις ταῦτ' εἶναι στρατιωτικά; μὰ Δῖ' οὐκ ἔγωγε· ἐγὼ μὲν γὰρ ἡγοῦμαι στρατιώτας δεῖν κατασκευασθῆναι, καὶ εἶναι στρατιωτικά καὶ μίαν σύνταξιν εἶναι τὴν αὐτὴν τοῦ τε λαμβάνειν καὶ τοῦ ποιεῖν τὰ δεόντα· ὅμεις δὲ οὕτω πως ἄνευ πραγμάτων λαμβάνειν εἰς τὰς ἐορτάς.

La troisième Olynthienne reproduit ces mêmes idées en les précisant. Démosthène ne demande même pas la suppression définitive du théorique ; il le tolère en temps de paix ; mais en temps de guerre, « soldat, ton devoir est de combattre pour ta patrie et ces mêmes libéralités seront ta paye ». Et même pour ceux que l'âge dispense du service, il admet qu'ils reçoivent une solde en échange des services qu'ils rendent à l'État. En un mot, ce qu'il blâme dans le théorique, c'est l'emploi des fonds de l'État qui seraient mieux utilisés à soutenir la guerre ; car, il le reconnaît, « en temps de paix, ces dons ajoutent à ton aisance et te dispensent des bassesses qu'inspire la misère ».

Un document intéressant est le discours *περί συντάξεως* faussement attribué à Démosthène. L'orateur n'est pas hostile au principe même des distributions ; il l'accepte sans grand enthousiasme, peut-être même comme un mal nécessaire : on dirait d'un homme qui veut faire la part du feu. Le premier article de son programme est magnifique <sup>(1)</sup> : τὸ μὲν πάντα μισθοφορεῖν, à chacun une solde ; mais ce n'est là qu'une entrée en matière. Pour son malheur, et il le dit lui-même, le peuple ne veut pas en entendre davantage ; il s'en tient aux deux oboles qui lui ont été promises et fait fi des autres articles du programme <sup>(2)</sup>. « Chacun doit prendre une part égal des revenus de la ville : ceux qui ont l'âge requis, à titre de solde militaire, ceux qui ont passé cet âge à titre de traitement de vérificateur ou sous quelque autre titre

---

<sup>(1)</sup> 11.

<sup>(2)</sup> *περί συντ.* 3 : καὶ τὰ μὲν προσιόντα τῇ πόλει πάντα, καὶ ἃ νῦν ἐκ τῶν ἰδίων παραναλίσκετε εἰς οὐδὲν ὀέον καὶ ὅς' ἐκ τῶν συμμάχων ὑπάρχει, λαμβάνειν ὑμᾶς φημὶ χρῆναι τὸν ἴσον ἕκαστον, τοὺς δ' ὑπὲρ τὸν κατάλογον ἐξεταστικὸν ἢ ὅπως ἂν τις ὀνομάσαι τοῦτο, στρατεύεσθαι δ' αὐτοὺς καὶ μηδεὶν τούτου παραχωρεῖν.



que ce soit » et c'est ici que l'attention de ses auditeurs se détournait de lui; il faudra que l'on gagne sa solde en cessant de se décharger du service militaire sur des mercenaires (1).

Comme on le voit, ces déclarations supposent une adhésion formelle au principe des soldes, et même, quoique avec des réserves, à celui du théorique.

Sur quoi repose-t-elle? Un motif se présente de prime abord à nous modernes; nous le tirons d'une idée de justice ou d'équité, mais il ne s'applique qu'aux soldes, pas au théorique: toute peine mérite salaire, en est la formule la plus simple. Prenons garde ici surtout de ne pas prêter nos idées aux anciens. Pour eux, l'État n'était pas un maître avec lequel il était permis de discuter. L'État c'était eux et plus qu'eux; l'État avait le droit de leur prendre leurs biens et leur vie: pourquoi n'aurait-il pas eu celui de prendre leur temps? De droit strict de l'individu vis-à-vis de l'État, les anciens n'en reconnaissent pas; même, ce qui est plus remarquable, ils n'envisagent pas la convenance d'une compensation des services individuels (\*). Cela est bien frappant dans les passages cités de Démosthène. Comment les choses se présenteraient-elles chez nous? L'État enlève l'ouvrier à l'atelier, le cultivateur à ses terres, il les empêche de travailler, il les prive de leur salaire. De là naît sinon le

---

(1) π. συντ. 10 : ὃ δὲ μοι πλείστην ἀθυμίαν παρέσχε ἀπάντων, ἐρῶ πρὸς ὑμᾶς καὶ οὐκ ἀποκρύψομαι ὅτι πολλῶν καὶ μεγάλων καὶ καλῶν ὄντων τούτων ἀπάντων τῶν μὲν ἄλλων οὐδενὸς οὐδεὶς μέμνησται, τοῖν δυοῖν δ' ὀβολοῖν ἅπαντες. καίτοι τοὺς μὲν οὐκ ἔστι πλείονος ἢ δυοῖν ὀβολοῖν ἀξίους εἶναι, τᾶλλα δὲ μετὰ τούτων ὧν εἶπον τῶν βασιλέως ἀξία ἐστὶ χρημάτων πόλιν τοσούτους ὀπλίτας ἔχουσιν καὶ τριῆρεις καὶ ἱππέας καὶ χρημάτων πρόσοδον συνετάχθαι καὶ παρεσκευάσθαι.

(\*) C'est cependant l'interprétation du système des soldes, que donne E. Meyer Handw. der Staatw. Suppl. 451.

droit strict à une indemnité complète, du moins la convenance d'une certaine rémunération. Démosthène ne parle à ses concitoyens ni de travail interrompu, ni de salaire perdu. L'importance de cette constatation saute aux yeux : elle montre combien faible était la participation personnelle du citoyen aux travaux de l'agriculture et de l'industrie.

Aristote nous indique une autre raison. Elle ne regarde que les soldes. La démocratie commence par les fonctions gratuites et librement acceptées ; bientôt elle remarque que les citoyens usent surtout de la liberté de s'y soustraire. Pourquoi ? Par indifférence. Pour les amener à l'Assemblée, aux Tribunaux, il n'y a que deux procédés, une amende, sanction de l'obligation de s'y rendre, ou une solde, appât qui les y attire.

Nous rencontrons ici l'une des pensées de Démosthène ; il voit dans le théorique un obstacle au service personnel : le théorique retient les Athéniens chez eux ; reportez la somme qu'il absorbe, au budget de la guerre et chacun s'empressera de s'enrôler. Il n'en reste pas à ces motifs tout de circonstance ; il n'échappe pas à l'influence de théories et de préjugés tout puissants. En dernière analyse, pour lui comme pour les autres, le système des soldes repose sur l'idée démagogique, d'où par une conséquence logique ont fini par sortir les distributions du théorique. Nos textes s'appliquent spécialement à ce dernier, mais le principe qu'elles mettent en lumière est aussi le principe des soldes.

L'idée démagogique doit être envisagée à deux points de vue, au point de vue de celui qui crée les distributions et au point de vue des foules qui les reçoivent. Pour l'homme d'état peu scrupuleux, elles sont un instrument de règne à bon marché. Aristote prête, on l'a vu, ce calcul à Périclès : il n'était pas assez riche pour rivaliser de générosité avec Cimon ; on lui conseilla de recourir au trésor public et il créa la solde des

tribunaux. C'est évidemment le mobile des surenchères qu'Agyrrhios et Hérakleides poussèrent l'un contre l'autre pour la solde de l'assemblée. Les foules qui reçoivent ne croient pas Aristophane quand il leur crie qu'elles se vendent : elles croient leur bienfaiteur quand il leur dit qu'elles exercent un droit et quel droit ? Le peuple est le maître ; la caisse de l'État est au peuple. Donc, il en dispose comme de son bien ; le peuple n'est pas cet être imaginaire dont nous racontons l'histoire. Le peuple, c'est cette foule qui est là rassemblée au Pnyx. Cela étant, il n'y a plus qu'à trouver le moyen de faire remplir la caisse par les autres ; quant au moyen de la vider, le peuple s'en charge. L'auteur du discours *περὶ συντάξεως* parle de cette doctrine sans ménagement. Chacun, dit-il, doit prendre une part égale des revenus de l'État.

Le thème démagogique se présente aussi sous une forme qui le rend un peu plus acceptable ; nous la rencontrons dans la IV<sup>e</sup> Philippique, faussement attribuée à Démosthène. L'orateur est partisan du théorique (<sup>1</sup>). Il n'est pas de ceux qui pensent qu'il ne subsistera pas sans quelque grand dommage ; aucune mesure ne lui paraît plus utile ni plus propre à raffermir l'État, et voici le raisonnement auquel il se livre : nos revenus étaient autrefois de 130 talents et tout marchait bien, nous avions des vaisseaux, des fonds dans le Trésor ; aujourd'hui nos revenus montent à 400 talents.

Pourquoi se plaindre des distributions ? « Le riche en profite, puisqu'il obtient sa part et le pauvre en retire un secours. Ce que chacun de nous doit à son père, la république le doit à tous les citoyens qui en sont les pères communs. Ainsi, loin de retrancher ce qu'elle leur donne, il faudrait, cette ressource manquant, en chercher

---

(<sup>1</sup>) 36.

d'autres pour qu'il n'étaient pas à tous les yeux leur indigence ».

Et plus loin « il n'est pas d'homme assez inhumain, assez cruel pour voir avec déplaisir la gratification faite à l'indigence et à la misère ». Ne croirait-on pas entendre un partisan du droit à l'assistance ? Mais on l'aura remarqué, le secours donné à la pauvreté n'est là que comme un prétexte ou une excuse : le fond même, c'est le partage entre tous des ressources communes. La pauvreté ne crée ni droit, ni privilège : elle profite des distributions ; mais ce n'est pas pour elle qu'elles ont été instituées ; le soulagement de la misère est une conséquence accessoire.

Je me résume : des motifs tenant aux circonstances du moment ont parfois amené l'introduction des soldes et des distributions. La raison vraie, la raison qui se trouve au fond des choses, c'est la théorie démagogique pure. L'État ressemble à une vaste société anonyme dont on se partage les bénéfices ou mieux encore à une société de secours mutuels avec des membres honoraires qui verseraient seuls les cotisations et des membres effectifs qui auraient seuls droit aux avantages. Cela, c'est la réalisation du socialisme vulgaire, du socialisme impulsif des masses. Le plan est simple ; l'esprit le plus ordinaire le saisit sans peine ; les instincts trop humains hélas ! de l'égoïsme, de la paresse, de l'envie le transforment en un idéal enchanteur.

Cette matière offre un intérêt si vif et à certains égards si actuel que j'ai cru pouvoir m'y arrêter plus longtemps même que ne le réclamait mon sujet.

Il sera du moins resté à mes lecteurs l'impression de l'importance considérable des subventions que l'État distribuait aux citoyens. Donner des chiffres précis est impossible. Ces subventions étaient importantes par le nombre des participants. On se rappelle le chiffre qu'indiquait Aristote pour les soldes : près de 20.000 citoyens

en bénéficiaient chaque année. Depuis l'institution de la diobélie, tout citoyen acquiert le droit à une allocation de l'État. Le montant de la subvention pour chaque individu n'est pas bien considérable : on peut le fixer à un minimum de deux oboles par jour, c'était le tarif de la diobélie et plus tard du théorique; mais le paiement n'avait lieu que pour autant que les ressources de l'État le permettaient.

Quelle influence ces libéralités exerçaient-elles sur le travail lui-même et sur la condition des travailleurs ? Cette influence, Démosthène la détermine exactement quand il parle de ces « misérables gratifications, faible potion que le médecin administre au malade, également impuissante à lui rendre ses forces et à le laisser mourir <sup>(1)</sup>. Ainsi les deniers qu'on vous distribue, trop modiques pour suffire à tous vos besoins, trop nombreux pour être rejetés et vous faire recourir à d'utiles travaux ne servent qu'à prolonger votre léthargie ». Ces paroles visent plutôt la situation générale de l'État que la situation individuelle de ses auditeurs : on les peut appliquer à celle-ci.

Les gratifications diminuaient pour le citoyen la nécessité du travail; elles affaiblissaient son activité; elles ne subvenaient pas à toutes ses dépenses, ni surtout à celles de son ménage; elles le maintenaient dans cet état de fainéantise misérable où des aumônes trop abondantes ou mal réparties aujourd'hui encore maintiennent parfois les pauvres.

Tel n'était pas le sort de tous; d'autres et probablement le plus grand nombre, possédant déjà quelques ressources, trouvaient dans ces largesses de l'État un appoint qui n'était pas à mépriser. Chez eux aussi, elles produisaient un ralentissement de l'activité, une paralysie de la volonté.

---

(<sup>1</sup>) III Olynth. 33.

Ainsi, ce système de subventions ne procurait aux citoyens qu'une amélioration apparente de leur sort. L'État semblait leur octroyer un don : en réalité il leur faisait payer chèrement ses munificences, au prix le plus ruineux pour tous, au prix de l'initiative personnelle et de l'énergie individuelle.

Rien de plus démoralisateur que l'aumône faite dans ces conditions et que l'État soit le bienfaiteur, cela n'y change rien. Ces générosités irréfléchies développent les habitudes de mendicité et quels mendiants ! Maîtres de l'État et de tous ses pouvoirs, libres, pour se procurer leur solde, de décréter la guerre <sup>(1)</sup>, de confisquer le bien d'autrui <sup>(2)</sup> : la mendicité doublée de brigandage !

Aristote a dit le mot juste : semblable assistance accordée aux pauvres est un tonneau sans fond <sup>(3)</sup>. Ils se contentent d'abord de deux oboles, bientôt ils réclament davantage. C'est l'aumône qui provoque et entretient la mendicité, la rend toujours plus exigeante, car le bienfait est de ceux qui ne coûtent rien aux bienfaiteurs. L'obligé n'est tenu ni à la reconnaissance, ni à la simple décence. La bourse d'où est sortie le don est la

---

(1) La guerre de Sicile décrétée parce que le peuple se figure que la conquête de cette île lui fournira une solde perpétuelle : *ὄθεν ἄξιον μισθοφορὰν ὑπάρξειν*. Cf. Thumser-Hermann 682, 3.

(2) Sur les confiscations, Lysias XXVII, 1 : les accusateurs engagent les juges à leur donner raison, en leur disant que les biens de l'accusé donneront le moyen de payer la solde. Arist. Polit. VII 1320 a : *οἱ δὲ νῦν δημαγωγοὶ χαριζόμενοι τοῖς δήμοις πολλὰ δημεύουσι διὰ τῶν δικαστηρίων*. Cf. VIII 1305 a 6.

(3) Aristote Politique I 1267 a 46 : *καὶ τὸ πρῶτον μὲν ἱκανὸν διωβολία μόνον, ὅταν δ' ἤδη τοῦτ' ἢ πάτριον, ἀεὶ δέονται τοῦ πλείονος*. Aristote Politique VII 1320 a 29 conseille *μὴ ποιεῖν ὅ νῦν οἱ δημαγωγοὶ ποιοῦσιν, τὰ γὰρ περιόντα νέμουσιν· λαμβάνουσι δὲ ἅμα καὶ πάλιν δέονται τῶν αὐτῶν· ὁ τετρημένος γὰρ πίθος ἐστὶν ἢ τοιαύτη βοήθεια τοῖς ἀπόροις*.

bourse de tous : à peine est-il reçu, que les mains se tendent pour recevoir encore.

Les soldes n'ont pas le caractère d'une institution de bienfaisance ; elles peuvent procurer une assistance aux pauvres ; elles n'ont pas été instituées dans ce but. Il en est autrement du secours attribué aux adunatoi, aux individus incapables de travailler. Vis-à-vis d'eux et vis-à-vis d'eux seuls, ceci est remarquable, l'État se reconnaît des obligations. Il leur accorde une allocation de deux oboles par jour ; deux conditions sont requises : une fortune inférieure à trois mines et l'incapacité de travailler <sup>(1)</sup>.

Pour les autres, ils ont à se tirer d'affaire tout seuls. Cependant l'État vient parfois à leur aide, en leur procurant du travail. Il en sera question plus loin <sup>(2)</sup>.

De tous les moyens d'assistance, le plus efficace a déjà été signalé : c'était l'envoi de citoyens pauvres dans les clérouchies. Tout le monde y trouvait avantage : l'État qui établissait, chez ses vassaux, des postes militaires et qui envoyait au loin les éléments les moins sûrs de la population ; les pauvres qui, devenus colons, recevaient des terres. Pour les leur fournir, il fallait les prendre à autrui, même à des Grecs. Les Athéniens, à l'époque de Périclès et après, ne se firent pas scrupule de décréter, et en grand nombre, ces confiscations et d'enrichir leurs concitoyens, du bien d'autrui. Ce fut même l'une des causes qui rendirent le plus insupportable leur empire à leurs alliés et à leurs vassaux. On a vu au Livre I, Chapitre V, combien fréquents en quelques années furent les exodes des Athéniens appartenant aux classes peu aisées. Ils n'arrivaient donc pas à vivre chez eux, de leur travail : l'industrie et même le commerce

---

<sup>(1)</sup> Arist. Pol. Ath. 49, 25.

<sup>(2)</sup> Livre III, Ch. I.

étaient trop faibles encore, je l'ai déjà fait observer, pour pouvoir fournir des ressources à une population un peu nombreuse.

Ces nombreuses fondations de clérouchies ont encore une autre signification et je la rendrai sensible par le rapprochement de deux citations, l'une d'Homère, l'autre d'Aristophane. On se rappelle le passage de l'Odyssée où est racontée la fondation de la cité des Phéaciens : on a bâti les murs de la ville, on a partagé la terre. Bien des siècles après, dans la comédie, un personnage exprime les préoccupations populaires : il demande ce qui se passe : a-t-on décrété un partage de terres, dans une colonie ? <sup>(1)</sup>. —

Toujours la propriété foncière ! Mille choses ont changé depuis Homère : l'amour des Grecs pour la terre est resté le même. Ils y voient la source principale de la richesse ; aucun préjugé, aucune mode ne la condamnent. Allez bien loin dans un village de nos Ardennes, vous trouverez encore de ces « âmes terriennes ». Vous rencontrerez le vieux paysan d'autrefois, ignorant par système de tout ce qui est commerce et industrie, n'estimant que les biens au soleil, un aristocrate à sa manière et un entêté, protestant contre toutes les nouveautés et sans souci des révolutions sociales, arrondissant chaque année le patrimoine paternel. Les Athéniens d'il y a deux mille ans et lui se seraient bien compris ; mais lui est un dernier survivant d'un temps qui s'en va : la grande masse des Athéniens étaient les témoins d'un temps bien vivant encore.

---

<sup>(1)</sup> Aristoph. Nuées 202.



## CHAPITRE VII.

### Les Travaux publics.

Je me propose de rechercher ici comment étaient organisés, au point de vue économique, les travaux publics. Je traiterai d'abord de la construction des édifices tels que les temples; je m'occuperai ensuite des navires, des fortifications et des statues et autres objets du culte <sup>(1)</sup>. L'épigraphie nous fournit nos meilleurs renseignements.

#### I.

##### CONSTRUCTION DES ÉDIFICES PUBLICS, TEMPLES, ETC.

Voici la liste des principales inscriptions sur ce sujet. Les travaux des modernes sont cités Livre III, Ch. II :

*Anaphé.* Abhandl. der Bayr. Akad. Philol. histor. Klasse 1837 II 412 = I. G. ins., III<sup>e</sup> ou II<sup>e</sup> siècle. Décret du peuple et du sénat autorisant Timothéos à édifier un sanctuaire d'Aphrodite conformément à la réponse de l'oracle et texte de cette réponse.

*Athènes.* V<sup>e</sup> siècle.

CIA IV p. 140, 26, vers 447. Fragment d'un décret ordonnant un travail à l'acropole et chargeant Callicratès d'en arrêter les conditions.

---

(1) Je ne me suis pas occupé de la gravure des inscriptions. Voir Hartel Studien Über attisches Staatsrecht und Urkundenwesen Vienne 1878. J'ai également étudié quelques points du sujet dans : La législation athénienne sur les distinctions honorifiques Musée belge 1899 et 1900.

Ephem. archaiol. 1897 178, entre 460 et 446. Décret du peuple relatif à des travaux à faire exécuter au temple d'Athéna Nikè et chargeant Callicratès et trois membres du sénat d'en arrêter les conditions; Cf. Rev. Ét. grecques 1898, bulletin épigraph.

CIA I 68. Fragment d'un décret ordonnant la réfection d'un temple (peut-être celui de Zeus Soter au Pirée).

CIA IV p. 59, 27<sup>b</sup>, en 444. Décret relatif aux dîmes et ordonnant la construction de citernes à blé, à Éleusis.

MAI XIX 1894 163, fin du V<sup>e</sup> siècle. Décret du peuple ordonnant des travaux à un ruisseau près d'Éleusis, d'après les conditions arrêtées par l'architecte Démomélès.

CIA IV p. 67, 58<sup>a</sup>, 418/7. Décret relatif à la clôture du sanctuaire et à la location du domaine sacré de Codrus, de Neleus et de Basilé.

I 800-311, 313; IV p. 37, 297<sup>a</sup> et 297<sup>b</sup>; IV p. 74, 311<sup>a</sup>; IV p. 147. Comptes de la construction du Parthénon. Travail commencé Ol. 83. 2, 447/6. Le fragment 301 porte une partie des comptes d'Ol. 86. 3 : ἐπὶ τῆς τετάρτης καὶ δευτέρας βουλῆς. ce qui, sans doute, veut dire qu'en 86. 3, on était à la 14<sup>e</sup> année de l'entreprise.

I 284-283. Comptes de la construction d'un monument non-déterminé, antérieurs à 444.

I 289-96, idem, vers la même époque.

Travaux de l'Érechtheion. I 282. Fragment du cahier des charges. — I 322. Inventaire des travaux faits et de ceux qui restent à faire. — IV p. 1; IV p. 74; I 321 et 324; IV p. 148; IV p. 38, 317<sup>a</sup>, 331<sup>b</sup>, 331<sup>c</sup>. Comptes relatifs à l'entreprise.

I 325. Fragment d'un compte relatif à un travail non déterminé.

IV p. 145. 288<sup>a</sup>. Fragments des comptes des travaux faits à Éleusis, sous Périclès.

I 314, 315; IV p. 38, 315<sup>a</sup>, 315<sup>b</sup>, 315<sup>c</sup>. Fragments des comptes de la construction des Propylées commencée Ol. 85. 4, 437/6. Ce travail dura 5 ans.

Athènes. IV<sup>e</sup> siècle.

CIA II 880, 831, 832. (399/8-392/1). Réfection des murs du Pirée.

IV p. 197, 830<sup>b</sup> en 395/4, 830<sup>c</sup> en 394/3, 830<sup>d</sup> en 392/1, 830<sup>e</sup>. Réfection des murs du Pirée.

II 833 en 355/4. Réfection des murs.

II 167. Entre Ol. 111. 3 et 113. 3, 334/3-326/5. Réfection des murs de la ville et du Pirée. Décret. Cahier des charges. Indication des lots et des entrepreneurs.

IV 2, 1054<sup>d</sup>, Ol. 106. 3, 354/3. Contrat pour la construction d'un édifice à Éleusis.

IV 2, 1054<sup>b</sup>, 1054<sup>c</sup>, 1054<sup>e</sup>, 1054<sup>f</sup>. Cahier des charges relatif à la construction du grand portique d'Éleusis.

II 829. Ol. 96. 2, 395/4. Fragment de comptes des travaux de l'Érechtheion.

II 1054. Cahier des charges et description de la construction de la Skeuthékè intitulés Συγγραφαί τῆς σκευοθήκης τῆς λιθίνης τοῖς χρηματοῖς σκεύειν Εὐθυδέμου Δημήτριου Μελίτῳ Φίλωνος Ἐξεκαστίδου Ἐλευσίνιου. Foucart BCH VII 540; E. Fabricius Hermes XVII 251.

Homolle Documents nouveaux sur l'amphictyonie Attico-délienne BCH VIII 1884 282: Fragments de comptes des naopoioi préposés à la construction d'un édifice, p. 306, troisième quart du IV<sup>e</sup> s. Fragments d'un devis de construction, p. 324.

CIA IV 2 1054<sup>e</sup> et 1057<sup>b</sup>. Cahier des charges relatif à la construction d'un édifice à Délos entre 338 et 325.

II et IV 2, 834<sup>b</sup>. Comptes des épistates d'Éleusis, 329/8, 1<sup>e</sup>, 2<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> prytanie.

II ~~IV~~ 2, 834<sup>c</sup>. Compte relatif à la construction du portique de Philon à Éleusis, 317-307.

II 834. Fragments de comptes. Réfection du temple de Zeus au Pirée, fin du IV<sup>e</sup> siècle.

IV 2 572<sup>c</sup>, vers 340-336. Décret des Suniens relatif à l'établissement d'une agora.

IV 2, 192<sup>c</sup>, Ol. 115. 1, 320/19. Décret du peuple ordonnant des travaux à l'agora du Pirée et décrétant diverses mesures pour l'entretien des routes.

II 203, vers 330. Décret relatif à des travaux à faire à un terrain. Convention de la cité avec Soclès.

II 573. Décret du dème du Pirée relatif à la location du théâtre du Pirée.

I<sup>er</sup> siècle. II 498<sup>b</sup> add., 39 ou 32 av. J.-C. Décret du Conseil relatif à la restauration du temple d'Asclépios.

II 595, fin du dernier siècle. Décret des Clérouques de Salamine ordonnant la construction d'un édifice.

*Corcyre.* CIG 1838. Compte de dépenses relatif à des travaux publics, fort mutilé.

*Cyzique.* Perrot Rev. arch. XXX 1875 98 s = Bechtel 111 = Ch. Michel 596. Contrat relatif à la construction du mur d'une tour.

*Délos.* BCH XIV 1890 839 = Ch. Michel 594, 833. Comptes des hiéropes en 279 et autres documents cités dans le commentaire. Cf. Homolle Les archives de l'intendance sacrée à Délos Paris 1886 Appendice II (nos VIII et IX) et aussi BCH VI 1882 Comptes des hiéropes du temple d'Apollon Délien (comptes de 180).

CIG 2266. Cahier des charges relatif à une construction (au temple d'Apollon), fin du 3<sup>e</sup> siècle. Athénaion IV 454 : un autre fragment; ces deux inscriptions ont été publiées de nouveau et commentées par E. Fabricius Hermes 1882 XVII 1.

*Delphes.* Bourguet BCH XX 1896 197 = Ch. Michel 541. Comptes de la ville de Delphes au sujet de travaux faits au temple, 353 à 325. Deux parties : I 1-108, II 108-208. Pomtow Berl. Philol. Wochenschrift 1897 92; Keil die delphischen Rechnungsurkunden Hermes XI 1897 399.

Bourguet BCH 1897 477. Comptes de l'Aarchontat de Démocharès.

*Épidaure.* Comptes de la construction du Tholos à Épidaure édités par Staïs Eph. arch. 1892 69 et par Cavvadias Fouilles d'Épidaure Athènes 1893 93 N° 242. Cette inscription a fait l'objet d'une étude très détaillée et très pénétrante par Bruno Keil Die Rechnungen über den epidaurischen Tholosbau MAI 1895 20 et s. Gravée sur deux faces A et B, elle se divise en trois parties d'après les particularités administratives et linguistiques que Keil a fait ressortir. I : A a (?) — B 1-99; II : B 100-122; III : B 123-160.

L'inscription contient les noms de 21 prêtres = 21 années au moins, car il y a une énorme lacune de 100 lignes entre A et a. Il ne reste que quelques lignes d'A. Il y avait aussi une troisième face C, gravée sur la tranche (fort mutilée). Keil établit comme suit l'avancement de la construction et par conséquent la date de l'inscription. I (= A a; B), 11 années, environ 386 jusque vers

371. II, 3 années  $363\frac{1}{2} - 359\frac{1}{8}$ . III, 6 années entre  $358\frac{7}{7} - 353\frac{2}{2}$   
 $333\frac{2}{2} - 328\frac{7}{7}$ .

Comptes de la construction de l'Asclepieion Cavvadias Fouilles d'Epidaure 78 N° 241 = Ch. Michel 584 = S G D I N° 3325; Baunack Aus Epidauros p. 22. Deux faces A et B divisées en colonnes A : A' 1-70 et a' 113-180. B : b' 181-288. B' 73-112, b'' 289-305. Date : premières années du IV<sup>e</sup> siècle.

*Hermione.* Le Bas-Foucart 159<sup>b</sup>. Compte de travaux publics.

*Érétrie.* Inscriptions juridiques grecques fasc. 1 p. 142. Contrat relatif à l'entreprise du dessèchement d'un marais. Fin du IV<sup>e</sup> siècle ou commencement du III<sup>e</sup> siècle.

*Lébadée.* Cahier des charges relatif à des inscriptions à placer dans le sanctuaire de Zeus Basileus et au placement de treize dalles dans la Peristasis du temple, fin du III<sup>e</sup> siècle, publiée par Coumanoudis Athénaion IV 369 et avec un commentaire par Fabricius De architectura græca commentationes epigraphicæ Berlin 1881 = CIGS I 3073 = Ch. Michel 589. Le Corpus contient trois autres fragments 3074, 3075, 3076. Ce dernier porte des clauses fort intéressantes. Un fragment de 78 lignes a encore été mis au jour par M. de Ridder BCH XX 1896 318. Il faisait suite dans l'inscription qui devait être fort considérable à la partie publiée précédemment. Ce fragment concerne deux travaux distincts, le premier mal déterminé; mais il reste une partie importante des conditions du contrat. L'objet du second lot est la façon et la pose de 1160 pierres dans le soubassement du temple. Un dernier fragment fort mutilé a été publié par A. Wilhelm MAI XXII 1897 179.

*Lesbos.* Ephem. epigr. II 1875 N° XVII. Fragment de devis pour les substructions d'un temple.

*Mylasa.* Le Bas-Waddington 405. Décret des Otorcondes en l'honneur d'Antiochus qui a fait l'avance des sommes nécessaires au paiement des travaux.

422 = CIG 2693. Même objet.

422. Fragment de cahier des charges.

Journal of Hellen. stud. XVI 1896, 231 n° 33. Décret d'une confrérie ordonnant divers travaux à faire au sanctuaire, entre autres le placement d'une barrière en bois pour fermer le prodomos.

*Milet.* Comptes de divers travaux au temple d'Apollon Didyméen. B. Haussoullier R. de Philol. 1898 p. 41 n° 22, p. 45 n° 23 et 1899 n° 24 A et B.

« En l'année 160/159, travaux à la Grande Porte et dans le prodomos (n° 22); en l'année 155/154, on a posé le linteau et la frise de la dite porte (n° 23) ». On a travaillé aussi aux Ἀποχράξεις (R. de Philol. 1899 19) et à la chambre des prytanes. Enfin 158/157 et 157/156 (n° 24). travaux à la porte, au mur de la porte, etc. (Voir le détail de ces travaux, Ibid. 1899 14).

M. Haussoullier a eu l'extrême bonté de me communiquer un certain nombre d'inscriptions encore inédites, du plus haut intérêt : il a bien voulu me prêter le concours indispensable de ses lumières pour l'interprétation de plusieurs points qui concernaient mon travail. Je le prie de recevoir ici l'expression de ma sincère reconnaissance.

*Oropos.* CIGS I 4255, fin du IV<sup>e</sup> siècle = Ch. Michel 586. Cahier des charges relatif à l'établissement d'une canalisation à l'Amphiaraeion.

*Tanagra.* Rev. Ét. Grecq. 1899 53. Th. Reinach Un temple élevé par les femmes de Tanagra, vers 250.

*Tégée.* Le Bas-Foucart Péloponnèse 340<sup>c</sup>, fin du III<sup>e</sup> siècle = A. Michaelis Jahrb. f. kl. Philol. 83 (1861) 585 = Ch. Michel 585. Cahier des charges général.

*Trézène.* Le Bas-Foucart 157<sup>a</sup> = Bursian Rhein Mus. 1857 321. Compte de travaux exécutés aux abords d'un temple.

Diverses autorités et diverses personnes interviennent à l'occasion de la construction des édifices publics : d'un côté, le peuple, le sénat, la commission spéciale, l'architecte, les prêtres; d'un autre côté, les entrepreneurs et leurs ouvriers.

Je réserve pour un autre endroit les rapports juridiques qui existent entre ces autorités et ces personnes. Ici, j'essaie de montrer comment, depuis le point de départ jusqu'à la fin, s'accomplit et se poursuit la construction d'un temple ou de quelque autre édifice public.

#### A. — *Vote des travaux.*

Les travaux sont votés par le peuple sous la forme ordinaire des décrets ou des lois. Il est seul compétent,

qu'il s'agisse d'édifices civils ou d'édifices religieux. La décision lui appartient en vertu de sa souveraineté et de son droit de propriété : celle-ci s'étend aux temples. Les collèges sacerdotaux ont le droit d'administrer le patrimoine propre des dieux et d'en disposer pour le culte : le peuple se réserve la décision pour les constructions et pour les réparations de quelque importance. Le culte est un service public comme l'armée ou la marine; les prêtres sont des fonctionnaires de l'État, nommés, à part quelques exceptions, par le peuple. Ce principe ne s'applique pas aux sanctuaires des confréries religieuses et particulièrement à ceux des gens qui sont la propriété privée de ces corps. Pour les édifices des dèmes, ceux-ci statuent souverainement. Cette distinction entre sanctuaires publics et sanctuaires privés est bien marquée dans l'inscription d'Anaphé : Timothée est autorisé par le peuple et le sénat à édifier un sanctuaire d'Aphrodite. Il est spécifié dans le décret que le sanctuaire sera public.

A Athènes, le Conseil possède en matière de travaux publics, une compétence étendue. D'après Aristote, il s'occupe de tous les monuments publics <sup>(1)</sup>. Assez remarquables sont à ce point de vue, les mentions des inscriptions du Parthénon. Les comptes de Ol. 86.3 <sup>(2)</sup> sont intitulés : ἐπὶ τῆς τετάρτης καὶ δεκάτης βουλῆς et dans d'autres fragments, on retrouve encore la mention du greffier du Conseil. Cette façon de dater l'année de

---

<sup>(1)</sup> Arist. Pol. Ath. 46, 2 : ἐξετάζει δὲ (ἡ βουλὴ) καὶ τὰ οἰκοδομήματα τὰ δημόσια πάντα, καὶ τις ἀδικεῖν αὐτῇ δοξῇ, τῷ τε δήμῳ τοῦτον ἀποφαίνει καὶ καταγνόντος παραδίδωσι δικαστηρίῳ. Le MS porte καταγνοῦσα que Foucart défend à tort d'après Keil, MAI 1895. Cf. [Xen.] de Resp. Ath. III 2, νεωρίων ἐπιμελεῖσθαι καὶ ἱερῶν (sc. δεῖ).

<sup>(2)</sup> CIA I 301.

l'entreprise témoigne de la grande autorité de cette assemblée dans ce domaine de l'administration.

Mais en quoi consiste-t-elle exactement? En un droit de contrôle et de surveillance, comme nous le verrons plus loin, et c'est ainsi qu'il faut entendre les mots assez vagues d'Aristote : ἐξετάζει δὲ καὶ τὰ οἰκοδομήματα τὰ δημόσια πάντα. Cette surveillance, il l'exerce sur les édifices en voie de construction, comme sur les monuments anciens, de façon à conserver ceux-ci en bon état. Mais il ne lui appartient pas de décréter à lui seul un travail public <sup>(1)</sup>.

Cependant une inscription du premier siècle semble nous fournir un exemple du contraire. CIA II add. p. 420, 489<sup>b</sup>, décret du Conseil : le prêtre d'Asclepios et d'Hygie s'est présenté à l'assemblée et a fait rapport sur l'état de délabrement du sanctuaire; il est autorisé par le Conseil à restaurer le temple à ses frais et à y établir un nouveau toit et de nouvelles portes. La circonstance que le budget de l'État n'aura pas à supporter la dépense ne suffit pas pour expliquer le pouvoir que s'attribue le Conseil <sup>(2)</sup> : si la compétence du peuple, en matière financière, reste intacte, son pouvoir, en matière administrative, est atteint. Peut-être notre inscription ne reproduit-elle qu'une partie des pièces officielles, le probouleuma, et omet-elle la ratification par le peuple. Notons au surplus que cette inscription est d'une époque assez tardive et que vers la fin du premier siècle, l'autorité du Conseil paraît avoir gagné du terrain, en plusieurs domaines, sur celle du peuple. Ces progrès, elle les avait déjà

---

<sup>(1)</sup> Voir plus loin des exemples à l'occasion de la construction des navires. Le peuple ordonne cette construction : le conseil surveille le travail.

<sup>(2)</sup> Heydemann *De senatu Atheniensium quaestiones epigraphicae selectae* Argentorati 1880, 80 Diss.



accomplis sur un point voisin de celui-ci, dans les siècles antérieurs : il suffit, pour en juger, de comparer CIA II 404, de la fin du 2<sup>e</sup> siècle et CIA II 403, fin du 3<sup>e</sup> siècle. Dans ce dernier document, le peuple statue sur la refonte des offrandes déposées dans le temple du héros Iatros <sup>(1)</sup> ; dans le premier, le Conseil prend, à lui seul, les mesures nécessaires à cet effet.

A Épidaure, la Boulè intervient pour prononcer des amendes contre l'entrepreneur, et son secrétaire καταλόγος βουλᾶς figure à maintes reprises dans l'inscription du Tholos, sans qu'on puisse dire exactement quel a été son rôle.

Le Conseil, à Athènes, possède la même compétence : il reçoit le droit de prononcer des amendes contre les délinquants, architectes et entrepreneurs, dans le décret relatif à la réfection des murs, CIA II 167 l. 25.

On voit aussi l'aréopage exercer une certaine action en matière de constructions. Eschine parle d'un décret que proposa Timarque « au sujet des maisons édifiées au Pnyx » <sup>(2)</sup>. Le scoliaste explique que ces maisons étaient abandonnées et en ruine ; Timarque avait proposé de les relever. Eschine rapporte qu'Autolycos vint déclarer que l'aréopage rejetait la proposition de Timarque <sup>(3)</sup>. Comme le dit Hartel <sup>(4)</sup>, ce dernier avait

<sup>(1)</sup> 403 : ἐλέσθαι τὸν δῆμον] [δύ]ο μὲν ἄνδρας ἐξ Ἀρεοπαγιτῶν τρεῖς δὲ ἐξ ἑαυτῶν οἵτινες μετὰ τε τοῦ ἱερέως καὶ τοῦ στρατηγ[οῦ τοῦ ἐπὶ τὴν π[α]ρασκευὴν καὶ τοῦ ἀρχιτέκτονος τοῦ [ἐπὶ τ]ᾶ ἱερᾶ.

<sup>(2)</sup> Esch. c. Tim. I 81.

<sup>(3)</sup> Ibid. 82 : Αὐτολύκος εἶπεν ὅτι τὸ εἰσήγημα τοῦ Τιμάρχου ἀποδοκιμάζει ἡ βουλὴ.

<sup>(4)</sup> Hartel Attisches Staatsrecht 242 : cette motion pouvait être rédigée à peu près en ces termes : περὶ τῶν οἰκήσεων τῶν ἐν τῇ Πυκνὶ δόγμα ἐξενεγκεῖν τὴν ἐν Ἀρείῳ πάγῳ βουλὴν, εἰς τὸν δῆμον, τοὺς δὲ προσέδρους οἱ ἂν λάχῃσι προσεδρεύειν εἰς τὴν πρώτην ἐκκλησίαν προσαγαγεῖν τὴν βουλὴν καὶ χρηματίσαι.

déposé sa motion à l'ekklesia et conclu à ce que l'aréopage arrêtât un avant-projet à soumettre au peuple. L'aréopage s'y refusa et l'affaire en resta là ou plutôt l'aréopage conclut au rejet et cet avis fut suivi par le peuple. D'où naissait la compétence de l'aréopage ? Elle naissait d'une décision du peuple spéciale à cet objet et non d'une disposition générale de la constitution <sup>(1)</sup>.

### B. — Mesures préalables.

Le peuple, après avoir décrété le travail, nomme une commission spéciale avec un greffier, un sous-greffier, un architecte; parfois un sous-architecte lui est adjoint.

Le rôle de la commission spéciale et celui de l'architecte commencent immédiatement; il est double : rédiger et conclure les contrats, surveiller l'exécution du travail.

Exposons d'abord ce que nous savons de la composition de ces commissions spéciales, du mode de nomination et de la durée de leur mandat.

#### 1. — Commissions spéciales d'Épistates, Épimélètes, etc.

A Athènes, ces commissaires spéciaux s'appellent épistates. Nous les trouvons dans les comptes du Parthénon <sup>(2)</sup>. Ces comptes se réfèrent à plusieurs années; impossible de dire le nombre des épistates ni la durée de leurs fonctions. Il semble cependant qu'ils restaient

---

<sup>(1)</sup> Dans le même genre CIA IV 27 b p. 59 où le basileus reçoit l'ordre de faire limiter *δρίσαι* le Pelasgikon : on lui délègue exceptionnellement une fonction des *δρίσταί*. CIA IV 53 a p. 67 l. 5 : καὶ τὸς δρίστας ἐπιπέμσαι δρίσαι τὰ ἱερὰ ταῦτα.

<sup>(2)</sup> Cf. Eph. archaiol. 1897 158 : à Callicrates, sont adjoints trois hommes *τρεῖς ἄνδρες* à choisir dans le Conseil pour arrêter les conditions du travail à exécuter au temple d'Athéna Nikè.

en fonction plusieurs années. Cela résulte de CIA IV p. 147 : nous trouvons, Ol. 86. 4, le greffier Anticlès, le même que Ol. 86. 3. Le collège est assisté d'un greffier dont la désignation sert à dater les actes, comme pour les trésoriers de la déesse et les hellenotamiai. Dans les comptes, CIA I 289-296, Ol. 82-83, le mandat des épistates est annuel; leur nombre varie : la 3<sup>e</sup> année, 2; la 4<sup>e</sup>, 3; la 5<sup>e</sup>, 4; la 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> année, 5. Ils sont encore mentionnés dans les comptes CIA I 281-288.

Dans les comptes des Propylées, CIA I 314 s., ils sont cinq; leur mandat est annuel : 314 ἐπιστάται Π[ρο]πυλαίου έργασ[ίας]. Ils sont au nombre de trois, Ἐπιστάται τοῦ νεῶ τοῦ ἐν πόλει, dans l'état descriptif des travaux de l'Érechtheion CIA I 322; au nombre de cinq pour les travaux du temple de Zeus au Pirée CIA II 834. La commission préposée aux travaux du stade panathénaique est simplement désignée, CIA II 807 Col. C. l. 4-25, καὶ τοῖς ἐπὶ τὸ στάδιον ἡρημένοις <sup>(1)</sup>.

A Éleusis, apparaissent aussi des épistates : ils sont cités dans 1054<sup>b</sup> et dans 834<sup>b</sup> : 1054<sup>b</sup> Ἐπιστάται Ἐλευσινίου et 834<sup>b</sup> Ἐπιστάται Ἐλευσινόθεν; mais ici ce sont des magistrats ordinaires, nommés pour quatre ans, au nombre de sept, et chargés tout à la fois de la garde du trésor, des travaux publics, du service financier et d'une partie de l'administration.

Dans l'inscription CIA IV 2 1054<sup>a</sup>, ce ne sont pas des épistates, mais des naopoioi qui apparaissent. Ils forment une commission extraordinaire, en vue du travail que les Athéniens font exécuter à Délos.

A Délos, on rencontre les ἐπιμεληταὶ ou ἐπιστάται. Le premier nom est le plus habituellement employé; on le rencontre dans les documents de 279; dans le cahier de

---

(1) Dürrbach L'orateur Lycurgue 105.

charges inédit de 297, on trouve 'Επιστάται (¹). Les épimélètes sont généralement au nombre de trois; parfois deux et même un seul. On n'aperçoit pas la raison de ces variations (²). Ils sont élus par le peuple. Pour chaque entreprise, il y a une commission distincte et chacune reste en fonction un an, durée ordinaire des travaux adjugés lot par lot. Leur mandat est gratuit; ils reçoivent exceptionnellement des frais de service comme indemnité de déplacement. Plus tard il y eut des épistates, magistrats chargés de faire fabriquer des vases sacrés avec la rente des capitaux donnés dans ce but.

Les collèges de prêtres ne participaient pas toujours à la direction des travaux qui s'effectuaient dans les temples. Il en était autrement à Délos. Le collège des hiéropes suit de près les opérations des épimélètes. Nous les voyons procéder à certaines adjudications avec le concours de l'architecte et des épimélètes. D'autres fois, ceux-ci agissent seuls. Ce sont aussi les hiéropes qui, sur l'avis des épimélètes et de l'architecte, font les paiements (³).

A Lébadée, l'inscription publiée par Fabricius cite tantôt les ναοποιοί, tantôt les épistates : la comparaison avec l'inscription publiée par M. de Ridder montre que ces deux termes désignent la même autorité. Pour

---

(¹) Homolle BCH XIV 1890 489 (Comptes de 279). Schœffer De Deli ins. rebus 124, croit que ces deux noms désignent deux magistratures différentes.

(²) Homolle l. c. 463.

(³) Dans Délos 279 l. 44, les hiéropes disent : τάδε ἔργα ἐξεδώκαμεν κατὰ ψηφίσματα τοῦ δήμου μετὰ τοῦ ἀρχιτέκτονος καὶ τῶν ἐπιμελητῶν οὓς εἴλετο ὁ δῆμος καὶ κατὰ συγγραφάς. Ils font les paiements, κελευόντων ἐπιμελητῶν καὶ ἀρχιτέκτονος; parfois ἀρχιτέκτονος καὶ ἐπιμελητοῦ κελευόντων, cette formule deux fois au sujet d'un travail à l'île d'Artémis.

donner un seul exemple, dans la première, les épistates, dans la seconde, les naopes jugent les contestations entre entrepreneurs.

A Épidaure (Tholos), deux commissions sont nommées : II θυμελοποιαῖ, III θυμελοποιοί et d'autre part IA 4 ἐγδοτῆρες, I B 26 ἐγδοτῆρες. Keil montre que ces noms différents ont été portés tour à tour par la commission chargée de diriger le travail. Il suppose qu'au moment où fonctionnait la commission désignée sous le nom de θυμελοποιαῖ ou θυμελοποιοί, un autre travail public était en cours sous la direction d'une commission portant aussi un nom spécial. A l'origine, un seul travail étant en exécution, on avait donné à la commission le nom général de ἐγδοτῆρες; adjudicataires. Le même auteur a dressé la liste des commissaires en fonction, pendant 8 années, du prêtre Python jusqu'à Skias; il trouve dix noms, et les mêmes personnes semblent être restées en fonction pendant cette période. Il y a eu trois commissions qui se sont succédé pour chaque partie du travail, dont les comptes se trouvent dans I, II, III. Dans l'inscription de l'Asclepieion, la commission n'est pas citée. On lit dans une autre inscription, ἐπιστάται et dans une autre encore : ἐπιστάται τοῦ ἀναλώματος <sup>(1)</sup>.

Le prêtre d'Asclepios à Épidaure-Tholos participe à la gestion financière : il est même en cette matière la plus haute autorité. C'est lui qui remet les fonds aux commissaires.

A Tanagra, le peuple nomme pour trois ans une commission ἀρχή, de trois membres, « trois hommes âgés de trente ans au moins » ; elle dirigera, d'accord avec les polémarques et l'architecte, la construction du temple <sup>(2)</sup>.

A Delphes, les travaux sont dirigés par les ναοποιοί <sup>(3)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> Cavvadias 84.

<sup>(2)</sup> Rev. des Ét. grecq. 1899.

<sup>(3)</sup> Sur leur nombre, Bourguet BCH 1896 222.

Ces magistrats qui appartiennent à des nationalités différentes, forment un collège permanent et possèdent un local à eux : ναοποιόν. Ils ont à leur tête un bureau dont les membres s'appellent προστατεύοντες, généralement au nombre de trois <sup>(1)</sup>, ou ἐπιμηνιεύοντες. Le président du collège est le ναοποιέων. Plus tard le collège subsiste; mais il n'est plus question de προστατεύοντες ni d'ἐπιμηνιεύοντες; l'office du ναοποιέων paraît avoir été occupé par deux titulaires.

Les inscriptions du temple d'Apollon Didyméen nous font connaître l'existence d'un épistate des travaux : I n° 3 : Ἀπολογισμός Φιλοδήμου αἰρεθέντος ὑπὸ τοῦ δήμου προνοεῖν τῆς οἰκοδομίας. L'emploi du verbe προνοεῖν indique une époque relativement récente. Plus anciennement on disait, n° 24 : ἐπιστατήσαντος τῆς οἰκοδομίας τοῦ ναοῦ τοῦ Ἀπόλλωνος τοῦ Διδυμέως <sup>(2)</sup>. Les inscriptions inédites révèlent la présence d'un local des neopoiai, ἐπὶ τῷ νεοποιεῖν. Ce collège participe à la direction des travaux. En règle générale, les comptes émanent de l'épistate : toutefois, dans 77 inédit, il semble que l'on rencontre les neopoiai désignés par la première personne du pluriel : ἀπεδόμεθα, etc. On peut supposer que l'épistate était membre, peut-être président de ce collège.

La commission a généralement un greffier, chargé de la tenue des écritures. Elle a encore à son service un ou plusieurs esclaves publics. Dans l'inscription relative à la refonte des objets sacrés du temple du Héros Iatros, un esclave public intervient comme ἀντιγραφεύς <sup>(3)</sup>. Dans le contrat d'Éleusis CIA IV 2 1054<sup>f</sup>, les épistates

---

(1) Deux fois de deux, une fois de cinq.

(2) Ces deux inscriptions ont été publiées dans la Rev. de Philol. (supra).

(3) CIA II 403-4-5.

peuvent être remplacés pour certaines vérifications par un esclave public (1).

Les épistates sont des magistrats ἀρχή, et comme tels, ils sont soumis à la docimasie, devant la héliée, et ils doivent rendre leurs comptes et soutenir l'euthyné (2).

## 2. — Architecte et sous-architecte.

A côté des épistates, l'architecte. Son concours était indispensable, car seul il possédait les connaissances techniques et l'expérience du métier.

Nous ignorons comment l'architecte était choisi : il est permis de croire qu'il était élu par le peuple, en même temps que les épistates, dont il était l'auxiliaire et le collaborateur principal. Les deux inscriptions, où il est fait mention de Callicrates (3), commencent par décréter certains ouvrages, ensuite elles désignent cet architecte pour en dresser le projet. Nous rencontrons

---

(1) 1. 25 : ἀποστήσει τῷ ἀεὶ παρόντι τῶν ἐπιστατῶν ἢ τῷ δημοσίῳ ἢ τῷ ἀρχιτέκτονι.

(2) Esch. c. Ctes. 13. Il ajoute : οἱ δὲ τῶν ἔργων ἐπιστάται πάντες ἡγεμονίᾳ χρῶνται δικαστηρίου.

Autres exemples de commissions spéciales : Érythrée, Ch. Michel 502 : Ἐλέσθαι δὲ τὸν δῆμον ἐπιστάτας ἐπὶ τῇν ἐγδοσιν τῆς εἰκόνης ἀνδρας δύο. Laconie, Le Bas-Foucart 191a 13 = Ch. Michel 181 : ὁ δὲ ἐγδωτῆρ ἐγδότην στάλαν λιθίναν. Syros, Le Bas 1885 = CIG 2347c 1. 60 : ἐλέσθαι ἄνδρα ὅστις ἐγδώσει τὴν στήλην... καὶ στήσει καὶ ἐπιμελὲς ποιήσεται ὅπως ἀναγραφῇ τὸδε τὸ ψήφισμα et à la fin ἡρέθη ἐγδότης Κύρσιλος Ἀκρύπτου. Oropos, CIGS I 4355, on trouve des épimélètes. Ilion, Dittenberger Sylloge 512, des épistates. En Béotie, la commission spéciale est souvent désignée sous le titre général d'ἀρχή, ἀρχων, ἄρχοντες, BCH 1898 245. Cf. Chavannes Épistatai Dict. des Antiq. gr. et rom.

(3) Callicrates nous est encore connu par Plut. Per. 13; il avait construit ἡργολάβησεν le long mur τὸ Μακρὸν τεῖχος. Callicrates aurait donc été à la fois entrepreneur et architecte.

un architecte nommé à mains levées dans CIA II 167, *κε/ειροτονημένος*.

À Délos, la même personne préside pendant toute une série d'années aux travaux : Simas de 282 à 281, Apollonios de 190 environ à 180.

L'Érechtheion a occupé deux architectes au moins, Philocles d'Acharnai <sup>(1)</sup> et Archilochos <sup>(2)</sup>.

L'architecte de l'Asclepieion à Épidaure s'appelait Théodotos. On lui envoie une fois un héraut *ἄρχυς* dont le voyage coûte 4 drachmes 2 oboles (l. 297). Il semble en résulter que Théodotos n'était pas d'Épidaure ou tout au moins qu'il était absent à ce moment. Ordinairement il devait résider à Épidaure; car il dirigea la construction pendant 4 ans, 6 mois, à raison d'une drachme par jour. Ce qui est remarquable, c'est l'obligation où il a été de mettre des cautions; elles sont au nombre de sept <sup>(3)</sup>.

A Delphes, nous connaissons toute une famille d'architectes, qui dirigea, pendant un siècle environ, non sans quelques interruptions, il est vrai, les travaux du temple. D'abord Agathon <sup>(4)</sup>, puis son fils ou son petit-fils, un autre Agathon <sup>(5)</sup>, puis le fils de ce dernier, Agasicrates, enfin Agathocles, frère ou fils d'Agasicrates.

Dittenberger remarque que ces noms n'appartiennent

---

(1) CIA I 322.

(2) Autres fragments cités supra.

(3) Théodotos était peut-être à la fois architecte et entrepreneur, ou bien ces cautions garantissaient sa responsabilité comme architecte. Cf. infra, Livre III, Ch. II.

(4) Cité dans Dittenberger Sylloge I<sup>n</sup> 93. Cf. Homolle BCH XX 678.

(5) Pour lequel est rendu le décret reproduit par Dittenberger l. c. 248. Pomtow identifie les deux Agathon, Jahrb. f. Philol. CX 41, 1894 530 et Rhein. Mus. 41 530, et fait d'Agathocles le frère d'Agasicrates. Cf. Foucart BCH VII 1883 423.



pas à l'onomastique de Delphes; il est donc probable que l'on aura dû faire venir l'architecte d'une autre ville. D'après une inscription <sup>(1)</sup>, qui est attribuée à Apollonia en Thrace, on a envoyé un citoyen de cette ville à Byzance, à la recherche d'un architecte. Il en a ramené Épicrates. Celui-ci a séjourné plusieurs années dans la ville et y a exécuté diverses constructions. Le décret le loue de ses services et spécialement de son désintéressement, car, tenant compte de la situation de la cité, il s'est contenté des honoraires qu'on lui donnait <sup>(2)</sup>.

L'architecte était-il nommé en vue d'un travail spécial ou à poste fixe? Il semble qu'en général, l'architecte n'était engagé qu'en vue et à l'occasion de travaux déterminés. Ceux-ci se prolongeant, il pouvait arriver qu'il restât au service de l'État durant plusieurs années, ou bien on profitait de sa présence pour lui demander des plans et des conseils pour toute une série d'entreprises.

Dans certaines cités, cependant, il y avait des architectes à poste fixe. Ainsi Strabon signale à Cyzique, Rhodes et Marseille, l'usage de confier la surintendance des bâtiments et l'entretien des machines de guerre à trois architectes <sup>(3)</sup>. On pourrait comprendre dans le même sens plusieurs inscriptions.

<sup>(1)</sup> Ch. Michel 328 = Tocilescu Arch. Epigr. Mitth. aus OE. U. XI 1897 66. Cf. Keil Hermes XXXI 1896 472.

<sup>(2)</sup> Épicrates paraît avoir été en même temps architecte et entrepreneur, car il est dit de lui : πολλά καὶ λυσιτελεῖ συνε[τε]λέσας παρὰ τὰς ἐγδόσεις τῶν ἔργων.... εἰς τε τὸν μετὰ ταῦτα χρόνον ἐπιμελητὰς ἐλομένου τοῦ δήμου τῶν τειχῶν εἰς ἔτη δύο ἐπικληθεὶς ὑπὸ τῶν συνέδρων ἐπιστάτης συμφερόντως.

<sup>(3)</sup> XII 8, 11 : κἀντιῦθα (à Rhodes) δὲ ὥσπερ ἐν Μασσαλίᾳ καὶ Κυζίκῳ τὰ περὶ τοὺς ἀρχιτέκτονας καὶ τὰς ὀργανοποιίας καὶ θησαυροὺς, ὅπλων τε καὶ τῶν ἄλλων ἐσπούδασται δι' ἀφ' ἑαυτῶν καὶ ἔτι γὰρ τῶν παρ' ἄλλοις μάλλον.

Une inscription de Chio ordonne de rétablir, dans la main de la statue du meurtrier du tyran, le poignard que les partisans de l'oligarchie ont fait enlever. Elle charge les exetastes de s'entendre pour ce travail avec l'architecte μετὰ τοῦ ἀρχιτέκτονος, sans le nommer <sup>(1)</sup>. L'inscription CIA IV, p. 159, 27<sup>b</sup> s'exprime de la même façon. Elle ordonne l'établissement de trois citernes pour recevoir les dîmes offertes aux divinités d'Éleusis, là où il semblera utile aux hiéropes et à l'architecte τοῦ ἀρχιτέκτονι. Cet architecte n'est pas plus amplement désigné : il en est autrement dans les inscriptions déjà citées où le vote du travail est suivi de la désignation de Callicrates, comme architecte. Qu'il fût nommé en vue d'un travail spécial, ou à poste fixe, l'architecte n'était pas un magistrat : c'était, comme aujourd'hui, un simple particulier dont on louait les services, moyennant un salaire. Dans plusieurs inscriptions (Érechtheion, Éleusis, Épidaure), il est payé à la journée, comme un ouvrier, pour la direction et la surveillance : probablement, il était payé à part pour la confection des plans.

L'architecte est parfois aidé par un sous-architecte dont le traitement est à la charge des entrepreneurs, tout au moins en partie <sup>(2)</sup>.

<sup>(1)</sup> Dittenberger I<sup>2</sup> 139 = Ch. Michel 364 : δεδόχθαι... τοὺς ἐξεταστάς τοὺς ἐνεστηκότας ἐγδοῦναι τὸ ἔργον διαστολὴν ποιησασμένους μετὰ τοῦ ἀρχιτέκτονος. De même dans l'inscription citée p. 117 n. 1 par Thalheim Rechtsalterth. dans Hermann's Lehrbuch, 4<sup>e</sup> éd. et dans celle de Tanagra.

<sup>(2)</sup> CIA IV 2 1054 ε : τῷ τε ὑπαρχιτέκτονι συντελεῖ εἰς τὸ μισθόν ἡ ἀπὸ τῆς ἡμέρας ἧς ἀν' ἄρξῃται ἐργάζεσθαι, ἕως ἀν' ἐπιτελέσῃ τὸ ἔργον ὃ ἀν' ἡ [μεμισθωμέν]ος τὸ τετάρτον τοῦ ἀργυρίου καθάπερ τοῖς τοὺς ὀρθοστάτας μισθωσασμένοις ἐν ταῖς συγγραφαῖς γέγραπται].

### 3. — *Magistratures ordinaires et permanentes.*

Comme on le remarque, les Grecs n'avaient pas créé une administration chargée d'une façon régulière de tout ce qui concernait les travaux publics. Ils pourvoaient par des mesures provisoires aux nécessités qui se faisaient jour. Cependant le bon entretien des temples eût demandé une surveillance continue par des fonctionnaires spéciaux. C'est peut-être la mission qui fut confiée à l'ἀρχιτέκτων ἐπὶ τὰ ἱερὰ; mais il faut peut-être traduire : « l'architecte chargé de s'occuper des objets sacrés », donc un particulier investi d'une mission spéciale, qui est parfois confiée aussi au stratège ἐπὶ τὴν παρασκευήν <sup>(1)</sup>.

Les mêmes soins étaient demandés par les autres édifices. Ils étaient encore indispensables pour le bon état de la voirie. Les Grecs le comprirent assez tard; on vit alors apparaître des magistrats ordinaires dans les attributions desquels figurent les travaux publics. La création de ces magistratures spéciales est, même à Athènes, relativement récente. Aristote observe que ce n'est qu'avec l'augmentation de la population que le partage des fonctions entre plusieurs magistratures devient une nécessité <sup>(2)</sup>. Dans les cités encore peu peuplées, de nombreuses attributions sont réunies dans les mêmes mains : le nombre croissant des habitants impose une administration plus compliquée.

Les astynomes et les agoranomes <sup>(3)</sup> existaient dans de nombreuses cités. Platon les nomme dans les Lois <sup>(4)</sup> :

---

<sup>(1)</sup> CIA II 403-4-5 et 405<sup>b</sup> add. et 839; cf. infra, à la fin de ce chapitre.

<sup>(2)</sup> Polit. VII 1321 b 18.

<sup>(3)</sup> Haederli Die Hellenischen Astynomen und Agoranomen. Cf. Wochenschr. f. kl. Philol. 1887, le compte-rendu de Schulthess.

<sup>(4)</sup> VI 820.

« pour les chemins, les bâtiments et les autres choses de cette nature, pour empêcher les dommages des hommes et des animaux, pour l'observation du bon ordre dans l'enceinte de la ville et des faubourgs, il est nécessaire d'instituer des astynomes; pour la police du marché, des agoranomes ». Et plus loin, les astynomes auront soin des rues, des chemins, des édifices, des eaux.

Aristote, dans la Politique <sup>(1)</sup>, parle de ces deux magistratures en divers endroits : « les astynomes s'occupent de maintenir le bon ordre dans la ville, de l'entretien des rues, du respect des limites entre particuliers. Les agoranomes ont comme domaine l'agora; ils y maintiennent le bon ordre et la loyauté dans les contrats ». La Politeia des Athéniens <sup>(2)</sup> nous dit qu'il y avait dix astynomes tirés au sort, cinq pour le Pirée, cinq pour la ville : ils « surveillent les joueuses de flûte et de cithare; ils s'occupent aussi du balayage des rues; ce sont des esclaves publics qui le font <sup>(3)</sup>. Les astynomes veillent à ce que les immondices soient transportées à dix stades au moins en dehors des murs. Ils empêchent les particuliers de bâtir sur la voie publique, d'établir des balcons en saillie et des rigoles donnant sur le chemin et des fenêtres s'ouvrant sur la rue <sup>(4)</sup>; s'il y en a, il les enlèvent à l'aide des esclaves publics qu'ils ont à leur service ».

Des magistrats spéciaux s'occupaient plus spéciale-

---

<sup>(1)</sup> Les astynomes 1321 c 18, 1331 b; les agoranomes 1321 c 12 1299 b 17.

<sup>(2)</sup> Ch. 50.

<sup>(3)</sup> Dem. Timocr. 795, 16 : ἀστυνόμος ὁ τῶν δημοσίων ἐπιμελούμενος καὶ τοῦ καθαρᾶν εἶναι τὴν πόλιν. Dem. c. Aristog. I 49 cite les ἐπιστάται τῶν κοπρώνων; ce sont les contre-mâtres ou chefs de brigade, qui ont la surveillance immédiate des balayeurs. Wachsmuth Stadt Athen II 282.

<sup>(4)</sup> Pol. Ath. éd. Sandys p. 183, la note.

ment de l'entretien et de la réfection des voies de communication, τὰς ὁδοὺς ἐπισκευάζειν; c'étaient les cinq *odopoioi*. Ils étaient également assistés par des esclaves publics <sup>(1)</sup>.

Aristote <sup>(2)</sup> cite aussi dix *agoranomes* tirés au sort, cinq pour le Pirée, cinq pour la ville, lesquels « veillent à la sincérité et à la loyauté des ventes. »

Les *agoranomes* et les *astynomes* avaient des domaines bien délimités. Les premiers étaient l'autorité souveraine à l'agora où ils exerçaient la police et dont l'entretien était dans leurs attributions. Les seconds avaient pour eux le reste de la ville. Ceux-ci s'occupaient, plus que les *agoranomes*, des travaux publics. C'est ce qui résulte des faits connus, pour Athènes, mais d'une façon générale du témoignage d'Aristote <sup>(3)</sup> : « l'*astynomie* comprend, dit-il, de nombreuses divisions qui, dans les villes peuplées, sont séparées et remises à des magistratures diverses, comme celle des *τειγροποιοί*, celle des *ἐπιμηλῆτες* des fontaines et celle des gardiens du port ».

Un décret d'Ol. 115.1, 320/19 <sup>(4)</sup> nous renseigne sur un changement survenu vers cette époque dans les attributions des *agoranomes* et des *astynomes*. Il commence par cet exposé des motifs : « afin que l'agora du Pirée soit mise en ordre et nivelée, aussi bien que possible, et afin que tous les travaux nécessaires

---

<sup>(1)</sup> Arist. Pol. Ath. 54, 1 : κληροῦσι δὲ.... ὁδοποιούς πέντε, οἷς προστέτακται δημοσίους ἐργάτας ἔχουσι τὰς ὁδοὺς ἐπισκευάζειν. Wachsmuth Stadt Athen II 233.

<sup>(2)</sup> Pol. Ath. 51.

<sup>(3)</sup> Polit. VI 1321b : καλοῦσι δὲ ἀστυνομίαν οἱ πλείστοι τὴν τοιαύτην ἀρχὴν, ἔχει δὲ μόρια πλείω τὸν ἀριθμὸν, ὧν ἑτέρους ἐφ' ἑτέρα καθίστασιν ἐν ταῖς πολυανθρωποτέραις πόλεσιν, οἷον *τειγροποιούς* καὶ *κρηνῶν ἐπιμηλητάς* καὶ *λιμένος φύλακας*.

<sup>(4)</sup> CIA IV 2 1920.

soient effectués à l'agoranomion ». En conséquence, les agoranomes du Pirée sont chargés de diriger l'exécution de ces ouvrages qu'ils devront payer sur les fonds de leur caisse. Il continue : « puisque les attributions des astynomes ont été ajoutées à celles des agoranomes » <sup>(1)</sup>, il les charge de niveler et de disposer le mieux possible les voies publiques par lesquelles passe le cortège en l'honneur de Zeus Soter et de Dionysos. Les agoranomes sont autorisés à faire enlever de ces routes les décombres par ceux qui les y ont jetés; pour l'avenir, il est interdit de jeter des décombres et des immondices sur l'agora du Pirée et sur les routes.

Un décret de l'archontat d'Euthios <sup>(2)</sup> (284/3) charge les astynomes de faire effectuer divers travaux de nettoyage et d'entretien au sanctuaire d'Aphrodite Pandémos. Cette mission est confiée aux astynomes en exercice et à leurs successeurs.

On sait de quelle importance et aussi de quelle difficulté était, pour la plupart des cités grecques, l'approvisionnement de l'eau <sup>(3)</sup>. Aussi ce point préoccupait-il justement les administrateurs publics. A Athènes, Méton <sup>(4)</sup> se distingua tout particulièrement par les travaux qu'il fit entreprendre.

Il existait un fonctionnaire chargé du service des eaux *ὁ τῶν κρηνῶν ἐπιμελητὴς* <sup>(5)</sup> et désigné par élection. Cette fonction était fort ancienne; au dire de Plutarque,

---

<sup>(1)</sup> ἐπειδὴ δὲ καὶ ἡ τῶν ἀστυνόμων ἐπιμέλεια προστέτακται τοῖς ἀγορανόμοις. Cf. Livre III, Ch. I, pour les attributions de police des astynomes et des agoranomes.

<sup>(2)</sup> CIA IV 2 314 b.

<sup>(3)</sup> Cf. CIA IV p. 67, 53<sup>a</sup> et CIA II 610.

<sup>(4)</sup> Sur l'activité de Méton, Curtius Stadt Athen passim. Schol. Aristoph. Av. 997 : Μέτων ὁ Λευκονοεὺς ὁ τὰς κρήνας ἄγων.

<sup>(5)</sup> Pol. Ath. 48, 1.

Thémistocle l'avait occupée sous le titre de ὁ τῶν ὑδάτων ἐπιστάτης. On rencontre dans deux décrets l'ἐπιμελεῖα τῶν κρηνῶν. Le premier <sup>(1)</sup> est de Ol. 111.4, 333/2 et a été trouvé à Oropos. Il rend hommage au zèle de Pythéas αἰρεθεὶς ἐπὶ τὰς κρήνας. Ce fonctionnaire a fait rétablir à neuf la fontaine qui joint le sanctuaire d'Ammon; il a restauré la fontaine de l'Amphiaraiion et s'est occupé de la conduite de l'eau et des canaux. Ce décret nous apprend que les magistrats préposés aux fontaines étaient élus γεροτονούμενοι. Le décret de Ol. 108. 3, 346/5 <sup>(2)</sup> est également un décret honorifique pour le fonctionnaire qui l'année précédente a été choisi pour s'occuper des fontaines αἰρεθέντος... ἐπι]μέλεσθαι τῶν κρηνῶν.

La même fonction existait à Carthaea (Céos) <sup>(3)</sup>. L'épimélète est chargé de veiller à ce que l'on ne souille pas les eaux des fontaines qui coulent dans le sanctuaire de Déméter. Il est défendu de s'en servir pour se laver ou pour blanchir le linge. En cas d'infraction, l'épimélète est autorisé à prononcer une amende de deux drachmes. Si les délinquants sont des esclaves, des métèques ou des étrangers, il les fera battre de verges.

Aristote <sup>(4)</sup> cite des magistrats ἱερῶν ἐπισκευασταί, lesquels recevaient trente mines des apodectes et faisaient faire dans les sanctuaires les travaux les plus urgents.

---

<sup>(1)</sup> CIA IV 2 169 b.

<sup>(2)</sup> CIA IV 2 110 c.

<sup>(3)</sup> Halbherr Mus. Ital. I 1885, 223; Pridik de Cei ins. 84; Ch. Michel 405; Wilhelm Arch. Epigr. Mitth. aus Oest.-Ung. XX 1897 67.

<sup>(4)</sup> Ath. Pol. 50, 1 : ἱερῶν ἐπισκευασταί, οἱ λαμβάνοντες τριάκοντα μνᾶς παρὰ τῶν ἀποδεκτῶν ἐπισκευάζουσιν τὰ μάλιστα δεόμενα τῶν ἱερῶν.

De même à Delphes, le collège des naopoiai est chargé de l'entretien du temple et reçoit à cet effet pour chaque moitié de l'année 1/2 talent <sup>(1)</sup>.

C. — *Rédaction du cahier des charges, plans, devis, maquettes.*

La commission, assistée de l'architecte, est chargée de la confection de ces diverses pièces. La besogne se divise entre eux d'une façon toute naturelle.

L'architecte fait les études techniques; la commission s'occupe spécialement de la rédaction du cahier des charges et des contrats à conclure avec les entrepreneurs. Pour ces diverses pièces, les Grecs n'ont pas de noms spéciaux: ils emploient le mot συγγραφή pour les désigner toutes. En réalité, il faut le traduire par contrat <sup>(2)</sup> ou, plus exactement encore, l'acte écrit du contrat: le contrat comprend la description du travail aussi bien que le cahier des charges.

La réunion de ces documents est la συγγραφή <sup>(3)</sup>; le mot désigne aussi ces divers documents pris à part.

La base de la syngraphê est la décision votée par le peuple. Suivant les circonstances, celle-ci est plus ou moins détaillée. Parfois elle ne contient qu'une description sommaire de l'ouvrage à exécuter <sup>(4)</sup>. Parfois cette

---

<sup>(1)</sup> Une exception BCH 1896 II 77, un talent entier.

<sup>(2)</sup> Le mot syngraphê, à côté de ce sens général, a aussi un sens plus précis et technique, Mitteis Reichsrecht 459 s et Dareste BCH VIII 362. Dans le sens contraire, Beauchet Droit athénien IV 69.

<sup>(3)</sup> A Halicarnasse, διαγραφή, Ch. Michel 595.

<sup>(4)</sup> Ainsi CIA IV, p. 140, 26\*: ταῦτα δὲ συγγράψαι μὲν Καλλικράτη. Cf. Ephem. archaiol. 1897. Dans l'inscription d'Anaphé, le décret, tout en autorisant Timothée à édifier un sanctuaire d'Aphrodite dans l'enceinte du sanctuaire d'Apollon Astialtas, indique les conditions dans lesquelles ce travail devra être fait.



décision du peuple est plus précise : tel est le cas de Lébadée. Le peuple semble y avoir porté une loi, νόμος νομοτικός qui décrétait la construction du temple de Zeus Basileus et posait, avec certains détails, les règles d'après lesquelles le travail devait s'exécuter.

En outre, il existait, dans certaines villes, des lois qui réglaient la matière, d'une façon générale : il en était ainsi encore à Lébadée. Pour tous les points qui ne sont pas réglés par son texte, l'inscription de Lébadée se réfère à cette loi, νομοτικός νόμος <sup>(1)</sup> ainsi qu'à la loi qui a ordonné la construction du temple. L'inscription d'Érétrie paraît aussi se référer à des dispositions générales applicables à tous les travaux.

D'après ces pièces, la commission, assistée de l'architecte, arrête soit d'abord un cahier des charges général suivi de cahiers des charges spéciaux, soit immédiatement ces derniers. La première façon de procéder paraît avoir été celle de Tégée; l'inscription est un cahier des charges général et le dernier paragraphe fait allusion aux cahiers des charges spéciaux à qui elle servira de base. « Si l'un des entrepreneurs ou des ouvriers paraît poser des actes nuisibles aux travaux ou refuse obéissance à ceux qui les dirigent ou ne tient pas compte des amendes fixées, que les esdotères soient maîtres de chasser l'ouvrier du chantier et d'infliger une amende à l'entrepreneur, avec appel, comme il est écrit pour ceux qui s'opposent aux adjudications; pour tout ouvrage religieux ou civil qui serait concédé, que ce règlement général soit valable, s'ajoutant au contrat conclu en outre pour cet ouvrage <sup>(2)</sup> ». On pourrait, il est vrai, soutenir que cet κοινή συγγραφή émane du peuple lui-même et est l'équivalent du νόμος νομοτικός de

---

<sup>(1)</sup> L. 87.

<sup>(2)</sup> Trad. de M. Foucart.

Lébadée; mais si l'on doit se prononcer d'après la désignation qu'elle reçoit, on y verra plutôt un acte privé, un contrat plutôt qu'une loi.

Les inscriptions CIA IV 2 1054<sup>b</sup> et suivantes sont des cahiers des charges spéciaux. Des cahiers des charges spéciaux existaient également pour d'autres travaux et notre document s'y réfère; mais de plus il porte cette clause : « les *naopoioi* agiront contre les cautions selon qu'il est écrit pour les autres entrepreneurs et les cautions dans la *syngraphé* ». C'est un cahier des charges général.

On retrouve le même cahier des charges général dans l'inscription de Délos, CIG 2266. Elle était gravée sur quatre faces, A. B. C. D. A seule est intacte ou à peu près : elle décrit un travail, fixe les conditions du contrat et se termine par l'indication du nom de l'entrepreneur qui a repris le travail. Certaines de ces conditions, par leurs termes, montrent qu'elles n'ont pas été rédigées pour ce cas spécial, mais sont empruntées à un document général, à une *κοινὴ συγγραφή*.

A Lébadée (Fabricius), les décisions du peuple (*νόμος νοποιοῦχος* et *νόμος κατοικτικός*) sont assez précises et assez détaillées pour qu'on ait pu passer immédiatement à la rédaction des cahiers des charges spéciaux. L'inscription vise deux entreprises distinctes : certaines clauses sont littéralement reproduites <sup>(1)</sup>. Les rédacteurs les ont certainement empruntées aux documents législatifs. D'autres clauses ont la même origine : par exemple celles où les commissaires disent en parlant d'eux-mêmes : « ils », tandis qu'ailleurs ils disent : « nous ».

Ces documents que rédige la commission et l'archi-

---

(<sup>1</sup>) Celle qui réserve à l'architecte le droit de modifier les mesures, l. 22 et l. 180; celle qui détermine les pénalités que peuvent encourir l'entrepreneur et ses ouvriers, l. 15 et l. 173.

tekte ont un double but : d'abord décrire l'ouvrage ; en second lieu fixer les conditions de son exécution. Dans les inscriptions que nous possédons, ces deux buts sont parfois séparés. L'inscription de Lébadée est complète.

L'inscription de la Skeuthèkè (<sup>1</sup>), intitulée συγγραφαί, est une description fort exacte et fort minutieuse du monument.

Ne joignait-on pas aussi des croquis et des plans côtés ? On trouve à Délos en 279 (<sup>2</sup>) : γε[ῖ]σα... ἐ[π]ειργασμένα πρὸς τὰ μέτρα καὶ τὴν ὑπογραφὴν τὴν [δοθεῖσαν ὑπὸ τοῦ ἀρχιτέκτονος]... κεραμ[ίδας ἐπ]ειργασμένας... κατὰ τὰς ὑπογραφὰς τὰς δοθείσας ὑπὸ τοῦ ἀρχιτέκτονος. Le mot ὑπογραφὴ signifie contour, dessins, croquis, mais aussi description (<sup>3</sup>).

Nous voyons fréquemment citer des παραδείγματα : ce sont des modèles, des maquettes ; mais ce sont aussi des dessins ; ils étaient tracés sur des planches enduites de couleur blanche (<sup>4</sup>).

(<sup>1</sup>) CIA II 1054.

(<sup>2</sup>) L. 44-76. Homolle l. c. 465.

(<sup>3</sup>) Cf. CIA IV 2 1054 b, l. 30 et passim : πρὸς τὸν ἀναγραφέα δ' ἂν δῶ ὁ ἀρχιτέκτων.

(<sup>4</sup>) Hérod. V 62 : ἐνθαῦτα οἱ Ἀλκμεωνίδαι... παρ' Ἀμφικτυόνων τὸν νηὸν μισθοῦνται τὸν ἐν Δελφοῖσι... τὸν τε νηὸν ἐξεργάσαντο τοῦ παραδείγματος κάλλιον.

Homolle Archives de l'intendance sacrée à Délos, 13 n° 4 : εἰς τὸ παράδειγμα τοῦ προπύλου πίνακα ἡγοράσαμεν παρὰ Χρησίμου (12 dr.). — ἐπισκαυήσαντι τὸν πίνακα Θεοδῆμῳ (2 dr.). — λευκώσαντι τὸν πίνακα ἀμφοτέρωθεν (3 dr.). — Τοῦ φοίνικος τοῦ περιγενομένου ἀπὸ τοῦ παραδείγματος. Wise Class. Rev. V 257 b.

CIA II 607 b, l. 102 : παράδειγμα τῶν κεραμίδων τῶν ἐπὶ τὴν σκευοθήκην. Ibid. 126 : παράδειγμα ξύλινον τῆς τριγλύφου τῆς ἐνκαύσεως (cf. ibid. 809, col. e 8 et 811 col. b 193).

A Épidaure, Asclepieion, l. 296, modèle d'un grillage : παραδείγματος μακέλλο ; l. 341, modèle de mufles de lion.

Cf. Keil MAI 1895 37 n. 2, sur le sens du mot ἔκθεμα.

D. — *Exécution de l'entreprise.*

1<sup>o</sup> Division du travail en lots.

Cette partie du sujet nous permettra mieux que toute autre d'apprécier, au point de vue économique, l'industrie qui nous occupe, et tout d'abord signalons la division du travail en lots souvent minimes. Ainsi à Lébadée (Fabricius), la première partie de l'inscription est relative à la fourniture et au placement de stèles gravées avec encadrements. La seconde partie est relative au placement de treize dalles.

A Délos, comme M. Homolle <sup>(1)</sup> le constate, les travaux sont divisés en petites parties et on n'adjuge que ce qui pourra être terminé dans l'année et soldé sur les fonds disponibles. Exceptionnellement, un travail empiète d'une année sur l'autre. Ici, les travaux sont limités par les ressources dont le temple dispose. Mais cette division est encore commandée par les conditions dans lesquelles s'exerce l'industrie. En général, les entrepreneurs ne disposent que de faibles capitaux. De là les mesures prises pour les paiements; ceux-ci sont anticipatifs et une inscription d'Olbia en donne la raison : les entrepreneurs sont souvent hors d'état de faire des avances et ne se mettent au travail que lorsqu'ils ont reçu des fonds <sup>(2)</sup>.

A Tégée, cette division des lots est voulue : aucun entrepreneur ne pourra obtenir deux lots, à moins que les héliastes ne décident le contraire à l'unanimité. Cette interdiction me paraît dictée par la préoccupation

---

<sup>(1)</sup> BCH 1890 466.

<sup>(2)</sup> Inscription en l'honneur de Protogène (infra) : καὶ εὐθὺς ἐνέγκας εἰς τὴν ἐκκλησίαν χρυσοῦς πεντακοσίους εἰς τοὺς ἀρραβῶνας ἀπέδοτο πάντα τὰ ἔργα ὑπὸ κήρυκα, καὶ παρὰ τὸ τὴν ἀριθμῆσιν ποιήσασθαι ἐξ ἐτοίμου τοὺς ἐργῶνας οὐκ ὀλίγα χρήματα περιεποίησε τῇ πόλει.

d'assurer une prompte exécution du travail : elle laisse supposer que les entrepreneurs, dont on prévoit la participation aux adjudications, ne sont pas suffisamment outillés. Dans la même ville, on trouve la défense de s'associer à plus de deux personnes pour reprendre un travail, *μηδὲ κοινῶς γίνεσθαι πλεόν ἢ δύο*, sous peine d'une amende de 50 drachmes. Cette clause, dit-on, avait pour but d'empêcher des coalitions qui entraveraient le jeu de la concurrence. Je crois plutôt qu'elle avait le même but que celle dont il vient d'être parlé : elle tendait à produire une division du travail de façon à en hâter l'achèvement.

A Délos 279, on peut s'associer à deux ou à trois, et la même personne peut être adjudicataire à la fois de deux entreprises ou même davantage.

Dans les deux inscriptions d'Épidaure, la règle de Tégée est observée ; on ne trouve que deux exemples de deux entrepreneurs associés pour un même lot et jamais plus de deux (<sup>1</sup>). D'ordinaire un seul entrepreneur a repris chaque lot.

A Épidaure encore, un même entrepreneur n'obtient pas en même temps plusieurs lots ; on trouve cependant dans chaque inscription une exception (<sup>2</sup>) ; encore s'agit-il de travaux qui doivent être exécutés l'un après l'autre.

Les lots sont relativement considérables ; ainsi pour l'Asclepieion, Lykios est chargé de la taille des pierres pour la peristasis et du transport à pied d'œuvre : 6300 drachmes au moins. Plus tard, le même obtient la fourniture et le transport de la moitié des pierres du sakos : 6167 drachmes. Mais pour l'autre moitié, l'entreprise doit être divisée : la fourniture est remise à un entrepreneur, le transport à un autre.

En général, chacun à sa spécialité ; il est rare que des

---

(<sup>1</sup>) Tholos B l. 39 et 145.

(<sup>2</sup>) Asclepieion l. 7-11 ; Tholos l. 66-68.

travaux ou des fournitures diverses soient repris par le même. On trouve, à l'Asclepieion, Lykios entreprenant la fourniture, la taille et le transport des pierres <sup>(1)</sup>, d'autre part aussi, la fourniture des bois pour le plafond et la charpente <sup>(2)</sup>.

## 2<sup>o</sup> Entrepreneurs étrangers.

Une autre particularité, au point de vue économique, est la présence de nombreux étrangers. Je l'ai fait ressortir plus haut <sup>(3)</sup>. J'ai réservé, pour cet endroit, quelques détails. On ne s'étonnera pas de ce que des cités peu importantes comme Épidaure, Delphes, Hermione n'aient pas trouvé en elles-mêmes les ressources nécessaires et aient dû faire appel aux entrepreneurs étrangers. De là, les allocations nombreuses de frais de voyage pour les hérauts et les messagers que nous avons notées à Épidaure, les frais de voyage et de séjour payés aux entrepreneurs. Il en est de même à Hermione : l'inscription porte les indemnités *ἐπὶ δόξαι* accordées à des personnes, qui ont dû faire un voyage à Argos, ou à Mégare, ou à Sicyone, ou à Épidaure <sup>(4)</sup>. Les inscriptions de Trézène et d'Hermione mentionnent aussi des indemnités de retour allouées aux ouvriers étrangers. L'inscription d'Érétrie suppose que l'entrepreneur et même ses ouvriers viendront de l'extérieur <sup>(5)</sup>. Même à Athènes,

---

<sup>(1)</sup> L. 5-6, 18-19.

<sup>(2)</sup> L. 25.

<sup>(3)</sup> Livre I, Ch. VI.

<sup>(4)</sup> Le Bas-Foucart 159<sup>b</sup>. Thucydide V 82 raconte qu'Athènes envoya des maçons et des tailleurs de pierre à Argos, pour aider à la construction des Longs-Murs. Toute la population d'Argos, hommes, femmes, esclaves, se mit au travail.

<sup>(5)</sup> L'entrepreneur s'appelle Chairephanes. Des copies du contrat seront déposées à Andros et à Mégare, villes, où résident probablement ses héritiers pour lesquels il stipule.

les ressources locales ne suffisent pas toujours. Pour la construction du Portique d'Éleusis, on fait venir des ouvriers de Mégare. Un entrepreneur béotien est employé, en 394/3, à la construction des murs de la ville.

### 3° Fournitures.

La règle générale est que l'entrepreneur de la construction ne fournit pas les matériaux. Il en est ainsi à Athènes : tantôt l'État les achète lui-même, tantôt il en fait l'objet d'une adjudication à part. Les comptes du Parthénon IV p. 37, 297<sup>a</sup>, 297<sup>b</sup> distinguent les dépenses pour les achats *ὠνημάτων* et pour les salaires *μισθωμάτων*. Les épistates font directement les achats : un fragment mentionne un achat de bois <sup>(1)</sup>.

A Lébadée (Fabricius) <sup>(2)</sup>, la fourniture des pierres doit être faite par les épistates, sauf pour les fondations. La même exception se rencontre dans le devis de Lesbos. Cette dérogation s'explique par le caractère imprévu des travaux dont il s'agit : la quantité de pierres dépend de la nature du sol que l'entrepreneur rencontrera.

Les documents de Délos nous révèlent les mêmes usages. En 269, on voit trois épimélètes du théâtre se rendre à Paros pour y acheter des pierres. Le Temple entretient en outre des magasins, qui font l'objet d'une comptabilité spéciale <sup>(3)</sup>. Exceptionnellement, l'entrepreneur chargé de la construction est également chargé des fournitures en tout ou en partie. A Délos 279, l'entrepreneur, pour un travail, doit fournir tout ce qui est nécessaire, sauf le bois et les tuiles *κέραμος* <sup>(4)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> IV 1, p. 37, 297<sup>a</sup>.

<sup>(2)</sup> L. 45-47.

<sup>(3)</sup> BCH 1882 27 et 135.

<sup>(4)</sup> L. 44-76.

A l'Asclepieion d'Épidaure, les pierres sont fournies par les entrepreneurs. Ceux-ci paraissent d'ailleurs mieux outillés et mieux pourvus de capitaux que les entrepreneurs qui ont travaillé à Éleusis ou à Délos.

Les achats faits à l'étranger entraînaient le paiement d'un droit de sortie. Il était à la charge de l'administration. A Délos 279, la tuile est achetée à Syros ('). On a payé un droit de sortie qui ne correspond ni avec le nombre des tuiles, ni avec le prix d'achat. Il s'approche de 3 % ad valorem. A l'entrée, aucun droit n'est payé à Délos. A Épidaure (Tholos), on trouve également le paiement du 50<sup>e</sup> fait à Athènes.

#### 4<sup>e</sup> La marche des travaux.

Les inscriptions d'Éleusis nous permettent de suivre, mois par mois, l'avancement des travaux. La règle générale est que la fourniture et la construction sont remises en des mains différentes. Quand elles sont réunies, l'exception est notée soigneusement : ainsi dans ces formules : « à tel entrepreneur, pour tel travail exécuté et à la condition de fournir lui-même le bois (\*). » En général, les fournitures sont faites par les épistates ; ainsi ils achètent les pierres et chaque opération qu'elles doivent subir est l'objet d'un marché spécial : le transport, la taille, la pose. Ces fournitures, quand elles ont une certaine importance, font l'objet d'adjudications ; sinon, les épistates se les procurent par des achats de la main à la main.

Entrons dans quelques détails : ils paraîtront peut-être bien minimes, mais ils évoqueront devant nos yeux les auteurs des monuments d'Athènes ; nous les admi-

---

(') BCH 1890 470.

(\*) Temple II l. 42-45.



rerons d'autant plus que nous les verrons avec de si faibles moyens, exécuter de si grandes choses.

L'inscription du Portique est relative au transport des tambours des colonnes. Toute cette opération est faite en régie et met en mouvement un nombreux personnel d'ouvriers et de marchands. Elle semble avoir compris trois actes : d'abord la préparation de la route ; ensuite la construction des appareils, notamment des chariots ; enfin le transport lui-même. Il est effectué par des attelages de bœufs. Chaque couple est payé par jour, 4 drachmes  $\frac{1}{2}$ , obole ; sauf, en un seul cas, le transport demande trois jours, ce qui est énorme pour un trajet de dix lieues et un poids de 2 m<sup>e</sup> environ. Pour traîner un seul bloc, il faut 30 à 40 paires de bœufs. De là, une dépense de 3 à 400 drachmes et plus.

L'inscription du Temple, mieux conservée, abonde en renseignements précis. La colonne I, CIA II 834<sup>b</sup>, détaille entre autres les travaux nécessaires à la confection des portes (<sup>1</sup>). D'abord le sciage de trois pièces de bois de Macédoine εἰς τὰ ὑποτόναια, pour le seuil et de deux pièces εἰς τὰ θυρώματα, les grandes portes. Le sciage est remis à un adjudicataire, Carion pour 23 drachmes. Un autre, Dionysios, métèque habitant à Eleusis, fait les portes pour 65 drachmes. Les épistates fournissent la colle achetée chez Agathon pour 4 drachmes ; les clous sont achetés au Théseion : prix, une obole par pièce ; nombre, 190 ; les montants τράμα : prix, 28 drachmes, 3 oboles, chez Syros le marchand παρὰ Σύρου ἐμπόρου.

La colonne II entre dans les mêmes détails (<sup>2</sup>). Une couple de tourillons τροφίγων ζεύγος, pour les portes de cèdres du trésor, achetée 5 drachmes à Pamphilos du

---

(<sup>1</sup>) A partir de la ligne 65.

(<sup>2</sup>) A partir de la ligne 9. Je suis, pour la traduction des termes techniques, Choisy.

Pirée ἐκ Πειραιῶς. Bois de cèdre pour les mêmes portes chez Simias le commerçant, 210 drachmes. Bois débité ξυλὰ σχιστά, pour les portes et pour la plateforme du trésor, 512 drachmes. Bois pour les traverses échelonnées sur la claire-voie, εἰς βάρη ταῖς θύραις τῶν πυλίδων. Cinq madriers, κωνόνες, chez Phormion du Pirée, 130 drachmes. Sept madriers d'orme pour les moises, εἰς τὰ ἀντίζυγα, 98 drachmes; quatre autres, 54 drachmes; trois autres d'orme, 62 drachmes; trois madriers de frêne pour les moises, εἰς κωνονίδας καὶ ζῦγα, 51 drachmes; deux madriers d'orme pour le treuil τοῖς τροχίλοις προσβαλεῖν, 47 drachmes 3 oboles, le tout chez Hégios de Corinthe. Paiement aux journaliers pour le transport, 7 drachmes; pour le chargement, 10 drachmes. Transport par mer, à Cléon du Pirée.

Sciage des bois à la journée, 3 drachmes par jour. Colle de taureau pour le trésor chez Agathon, le statère, 8 drachmes 3 oboles. Clous pour les portes des Propylées et pour celles de l'Éleusinion d'Athènes, 206 clous, 3 oboles la pièce, chez Apollodore, métèque habitant à Collyte; total, 103 drachmes.

Confection et placement des portes du Propylée, au métèque Callias, 85 drachmes. Trois madriers κωνόνες pour le seuil εἰς τὸ ὑπερτόναιον, du Neocorion et du Prothyron, chez Phormion du Pirée, 75 drachmes.

Confection des portes de l'Éleusinion et du Prothyron, à l'entrepreneur Pamphilos d'Otryne, 86 drachmes. Trois statères de clous, chez Philon du Théseion, le statère, 2 drachmes 1 obole; total, 8 drachmes, 3 oboles. Huit madriers d'orme pour les fuseaux de la claire-voie, εἰς τὰς θυροκινηλίδας ἐπὶ τὸ τοῦ Πλουτωνός, chez Hégios de Corinthe, 72 drachmes.

Pois pour enduire le plafond de l'Éleusinion et les portes, chez Pamphilos le boutiquier παρὰ Παμφίλου σκηπίτου, 60 drachmes. Confection de ces portes à claire-voie, à l'entrepreneur Pamphilos d'Otryne, 60 drachmes.

Clous pour les mêmes claires-voies, 250 clous, chez Phormion métèque, habitant Alopécè, 36 drachmes 4 oboles. Seuils de pierre pour ces portes *οδοὶ ταῖς θυροκινκλίσιν λίθινοι*, chez Heracleides, 21 drachmes. Travail, transport, placement de ces seuils, etc., plombage, 25 drachmes. Le plomb et le travail de la façon se paient à part, 2 drachmes 4 oboles. Ravalement des jambages, à la journée, 2 drachmes par jour.

Échafaudage pour les ravaleurs, pour ceux qui ont passé au sable et enduit de poix les plafonds, à l'entrepreneur Agathon, métèque, habitant à Scambonidai, 50 drachmes.

Et plus loin, quatre billots de cyprès, la pièce 50 drachmes, chez Sophocle Cnidien. Frettes pour les portes à claire-voie, *ἀμφιδεῖς ταῖς θυροκινκλίσιν*, chez Philon du Théseion, 3 drachmes 3 oboles.

D'autres achats de bois figurent ailleurs et montrent la faiblesse du commerce local; poutres *δοκοί*, la pièce 17 drachmes, chez Phormion; des solives, chez Agathon, esclave de Philetairos (?) *στρογγύλης... παρ' Ἀγάθωνος τοῦ Φιλεταίρου*, la pièce 1 drachme 4 oboles; des voliges chez Archias, *ἱμάντες παρ' Ἀρχίου Σαμίου*, 1 drachme la pièce; des roseaux, chez Artémis du Pirée, *καλαμίδες παρ' Ἀρτέμιδος ἐκ Πειραιῶς*, 70 drachmes; des traverses, chez Archias, *ἐπίβλητες παρ' Ἀρχίου Σαμίου*, 40 drachmes. Les prix du bois sont élevés. Le mètre cube de cèdre revient à plus de 80 drachmes. L'orme, de 8 à 30. Le frêne a une valeur peu différente.

La fabrication des briques, la fourniture de l'argile, le transport des briques donnent lieu à autant de marchés différents. Le mille de briques de 1  $\frac{1}{2}$  pied, *τριημιπόδιοι* revient à 36 drachmes; d'autres *σὺν τῷ γεωνίῳ*, avec l'argile, à 40 drachmes. Le transport, le mille 25 drachmes ailleurs 15 drachmes. Le placement, le mille 17 drachmes. On peut encore avec grande vraisemblance attribuer les sacs de paille hachée, l. 73, à la confection des briques, des mortiers ou des enduits.

Même remarque pour les pierres. La taille des pierres λίθοι ἀρουραῖοι. <sup>(1)</sup> revient à 1 drachme 1 obole pièce; le transport de chaque pierre à 1 drachme 3 oboles, le placement à 1 drachme; il s'agit d'un dallage. Plus loin, des pierres d'Égine, Ἀγινᾶῖοι λίθοι ἐπὶ τοῦ ἀρουραῖου κείμενοι, la pièce 1 drachme <sup>(2)</sup>. Des pierres d'Éleusis pour la tour, avec le transport, 78 drachmes. Le placement à la coudée, πῆχυς <sup>(3)</sup>, l. 53, 4 drachmes 4 oboles. Plus haut, l. 8, ἡ ὀργυιά, la brasse de fondations en libage, ὑπολογή, 8 drachmes. Le bois, nécessaire pour faire les coins en frêne qui doivent servir à fixer les blocs, est acheté à part, scié par un ouvrier, transporté par un autre.

Le commerce local ne suffisait pas pour la fourniture des bois; d'autres matériaux encore étaient demandés à l'étranger : des poteries de Corinthe, κεραμίδες Κορίνθιαι ; une partie est achetée chez Demetrios, métèque habitant Lakiadai pour 100 drachmes; 1 drachme la pièce; le transport à Éleusis coûte 40 drachmes. Une autre partie est achetée à Corinthe même, 5 drachmes la pièce. Le transport de 200 pièces à Éleusis coûte 6 drachmes, 4 oboles.

On trouve aussi des tuiles de Laconie, la couple 4 drachmes.

Si je compare ces inscriptions d'Éleusis, à celles de l'Érechtheion, je constate que l'industrie du bâtiment n'a fait, depuis l'époque de ces derniers travaux, aucun progrès. En réalité, ce qui manque aux deux époques, ce sont de véritables entrepreneurs. Les épistates ont à faire à de tout petits patrons, sans capital et sans personnel, et bien souvent, ils sont obligés d'embaucher

<sup>(1)</sup> I, l. 49 s.

<sup>(2)</sup> I, l. 52.

<sup>(3)</sup> ἡ πῆχυς = M. 0,462; ἡ ὀργυιά = M. 1,850.

eux-mêmes les ouvriers. A l'Érechtheion, on est arrivé, il est vrai, à la fin de l'entreprise et il reste à terminer beaucoup de menus détails. Cependant certains travaux auraient pu faire, semble-t-il, l'objet d'une adjudication. On n'a eu recours à celle-ci que pour un petit travail de peinture qui a rapporté à l'entrepreneur 30 drachmes <sup>(1)</sup>. Pour tout le reste, les épistates ont préféré travailler en régie : ils engagent directement des ouvriers. Ainsi pour la cannelure des colonnes, ils ont formé 5 brigades. Les ornements appelés *γλῆχι* sont répartis entre cinq ouvriers. Quand ils font placer le plafond *ὀροφή*, ils font scier les poutres, les font ajuster, etc. On dirait d'une construction qui s'édifie dans un petit village, avec l'aide des ouvriers locaux.

Les entrepreneurs qui ont travaillé à Épidaure sont plus sérieux que ceux d'Athènes (Éleusis, Érechtheion). Les lots qu'ils reprennent sont plus considérables. A l'Asclepieion, Lykios : pierres pour la peristasis, ravalement, transport, 6.300 drachmes; la moitié des pierres, (l. 5, l. 18), pour le sakos, 6.167 drachmes. Ici encore, on peut constater l'énormité des prix de transport : l'autre moitié de ces pierres est fournie pour 4.400 drachmes; le transport à lui seul coûte 1.600 drachmes. Dans la même inscription, on trouve des lots de 9.900 drachmes, (l. 47), de plus de 6.000 drachmes (l. 5). Les travaux du Tholos à Épidaure et ceux du Temple à Delphes donnent lieu à des observations semblables. Recueillons cependant une intéressante remarque de M. Haussoullier : deux Argiens, Nicostratos et Chrémon ont été occupés au Tholos. Leurs noms reviennent dans les comptes de Damochares à Delphes <sup>(2)</sup>. Il est vraisemblable qu'à ce moment, 338/7, « les grands travaux d'Épidaure sont ou

---

<sup>(1)</sup> CIA 324 fr. a I 1-61.

<sup>(2)</sup> Bourguet BCH 1898 478.

suspendus ou achevés et qu'il leur faut chercher plus loin de la besogne » (1).

Les comptes de 353 à 325 (2) contiennent des renseignements nombreux sur la construction du Temple, à Delphes. Si nous entrons dans le détail des dépenses, nous serons frappés comme ailleurs de la division des lots : il y en a quelques-uns qui sont assez importants ; mais, dans les premières lignes de I, l. 4-57, ne figurent guère que de petites dépenses, crampons de fer, frais pour l'établissement d'une machine destinée à débarquer les matériaux à Cirrha ; cette opération requiert tout un personnel de fournisseurs et d'entrepreneurs.

Je remarque cependant un nom d'entrepreneur qui revient fréquemment, Nicodamos : il fournit des bois destinés aux machines, extrait des pierres (I, l. 8, 18, 44, 103), transporte des pierres par mer (I, l. 41, 50), fournit de la poix pour la machine de Cirrha (I, l. 51), construit la colonnade avec un associé (I, l. 94), enlève les décombres, fournit un modèle de mufle de lion (l. 104-107).

Nous remarquons aussi l'énormité des frais de transport et enfin la lenteur avec laquelle les travaux avancent. Cette inscription justifie de l'emploi d'une somme de 20 talents, 14 mines, 10 stratères : il a fallu toute cette longue série d'années pour l'absorber. Il est vrai que, comme l'inscription le note, il y a eu une période de guerre.

#### E. — *Direction et surveillance du travail.*

La mission des épistates n'était pas une sinécure : aussi devaient-ils être armés d'une forte autorité contre

---

(1) Haussoullier *Rev. de Philol.* 1898 357.

(2) Bourguet *BCH* 1896.

les entrepreneurs et contre les ouvriers. Nous nous en occuperons au Livre III, Ch. II.

Ils avaient des auxiliaires que j'ai déjà cités, leur greffier, leur sous-greffier, l'architecte et le sous-architecte et même un esclave public δημόσιος.

Enfin, et c'était ce point surtout que je voulais noter ici, ils étaient eux-mêmes placés sous le contrôle du peuple. L'inscription de l'Érechtheion CIA I 322 contient le procès-verbal d'une visite des travaux qui avaient été interrompus : cette visite a été décrétée par le peuple.

Les inscriptions d'Eleusis mentionnent des décisions du peuple sur des points assez accessoires.

#### F. — *Finances et travaux publics.*

##### 1<sup>o</sup> Origine des fonds employés.

D'où proviennent les fonds qui étaient employés pour les travaux publics ? L'État les prélevait d'abord sur ses ressources ordinaires. La plupart des règles essentielles de l'administration financière étaient connues. Les Athéniens ne procédaient pas à l'élaboration d'un budget général et de budgets spéciaux dans la forme d'aujourd'hui ; mais ils avaient quelque chose d'approchant, sinon à proprement parler un budget, du moins l'affectation spéciale des crédits (<sup>1</sup>). C'est au IV<sup>e</sup> siècle surtout que leur système financier a fait les plus grands progrès. Nous rencontrons à cette époque un τριμύς τῶν στρατιωτικῶν, trésorier des fonds militaires, qui suppose l'attribution de certaines recettes à des dépenses d'un certain ordre. De même un τριμύς δήμου dont la caisse fait face à certaines dépenses votées par le peuple. On rencontre aussi un chef de l'administration ὁ ἐπὶ τῇ διοικήσει qui rappelle un ministre des finances et une foule

---

(<sup>1</sup>) Gilbert Handbuch 376 s.

de caissiers de diverses administrations qui supposent une répartition des ressources publiques. C'est bien l'idée de nos budgets. Il est remarquable que nous ne découvrons pas pour les travaux publics la constitution d'une caisse recevant des allocations annuelles.

Pour faire face à ces travaux, il fallait donc recourir à la formation d'un budget extraordinaire ou du moins au vote de crédits spéciaux, et ainsi les projets et leur exécution dépendaient des circonstances, de l'état du trésor, des préférences des hommes politiques. Il y avait des périodes d'inaction totale, comme celle dont parle Démosthène <sup>(1)</sup>, puis des moments d'activité presque fiévreuse, comme celle qui signale le passage aux affaires de l'orateur Lycurgue.

Les ressources ne manquaient pas : à l'époque de cet homme politique, les revenus de l'État se montaient à 1575 talents annuellement <sup>(2)</sup>. Qu'avaient-ils dû être au temps où Athènes recevait de ses seuls alliés 1200 talents <sup>(3)</sup> ? Mais l'administration financière était entachée de certains vices : l'imprévoyance, le gaspillage, le désordre qui tenaient au régime politique lui-même. On y paraît comme on pouvait par des réformes incessantes, la création de nouveaux magistrats, l'organisation de contrôles toujours plus minutieux. Rien n'y faisait.

---

(1) Dem. Olynth. III p. 36 : καὶ τὶ ἂν εἰπεῖν τις ἔχοι ; τὰς ἐπάλλξεις ἅς κονιῶμεν ; καὶ τὰς ὁδοὺς ἅς ἐπισκευάζομεν , καὶ κρήνας , καὶ λήρους et περὶ συντ. : δημοσίᾳ μὲν ἡ πόλις ἡμῶν τὰς ὁδοὺς ἀγαπᾷ κατασκευάζουσα καὶ κρήνας καὶ κονιάματα καὶ λήρους. C. Aristocr. 689 : δημοσία δ' ὑμεῖς ἅ μὲν οἰκοδομεῖτε καὶ κονιάτε , ὡς μικρὰ καὶ γλίσχρα , αἰσχρὴν λέγειν.

(2) Gilbert l. c. 400.

(3) Gilbert l. c. évalue les recettes à 2.000 talents, pour l'année 422.



De tous les gouvernements, le plus coûteux est la démocratie; c'est là son point faible, surtout quand la souveraineté populaire s'exerce directement. Ce défaut, propre à la démocratie, se manifesta particulièrement à Athènes : le trésor s'y trouva souvent à sec; dans ces moments-là, il fallait bien se restreindre et toutes les dépenses étaient réduites au strict nécessaire. Les travaux publics étaient, les premiers, sacrifiés. Il en fut surtout ainsi, quand la pratique du partage des excédents obligea l'État à vivre au jour le jour. Par-ci par-là, un homme politique se piquait d'honneur, remettait l'ordre dans les affaires, remplissait les caisses vides : alors la vie régnait sur les chantiers. L'orateur Lycurgue a ainsi laissé à Athènes le double souvenir de ses talents de financier et de son activité de bâtisseur. Avant lui, Périclès avait eu la même réputation; mais, à son époque, Athènes faisait payer ses monuments par ses alliés. Avant Périclès, Thémistocle. Il faut être juste : trop souvent des nécessités plus urgentes absorbaient les ressources publiques; les guerres si fréquentes venaient entraver les projets ou arrêter les travaux commencés, diminuer les recettes et augmenter les dépenses. Malgré toutes ces difficultés et ces défauts d'organisation, les Athéniens n'en ont pas moins fait de grandes choses. Il suffit de citer les travaux effectués au Pirée, les fortifications de la ville, les Longs Murs, la flotte.

Ces défauts de l'organisation financière expliquent suffisamment l'irrégularité avec laquelle les Athéniens s'appliquaient à la construction des édifices civils. Ils ne suffisent pas à rendre compte du même phénomène en ce qui regarde les édifices religieux. Les temples avaient leur fortune propre : elle consistait en terres et en capitaux; mais cette fortune était loin de suffire aux nécessités. La meilleure preuve en est que les grandes périodes de construction sont les mêmes pour les bâtiments du culte que pour les bâtiments civils :

c'est donc que les temples avaient besoin de l'intervention pécuniaire de l'État. C'est grâce à elle que furent construits les Propylées, le Parthénon, plus tard les monuments d'Éleusis.

A Épidaure, le Tholos a été construit grâce aux fonds de l'État et à ceux du Temple.

A Delphes, un fonds a été formé par des collectes faites en Grèce. Certaines villes ont donné la dîme de leurs récoltes; des particuliers, comme l'acteur athénien Theodoros et le médecin Xenotimos, la dîme des récompenses ou des honoraires reçus par eux <sup>(1)</sup>. Ce fonds est déposé dans les mains de l'administration de l'État. Elle remet aux ναοποιοί des sommes prélevées sur l'encaisse.

Une partie des ressources employées dans les travaux publics venaient aussi des dons plus ou moins volontaires des particuliers ou des magistrats. On pourrait citer un très grand nombre d'exemples de ces interventions. Souvent l'État fait appel à la générosité des citoyens et décrète une épidosis, l'ouverture d'une souscription. Le chiffre qu'elle devait atteindre était fixé et l'on déterminait même la quote-part de chacun.

Nous possédons pour Athènes, un décret en l'honneur d'Apollon ou Apollogoras, qui, pour les travaux du port de Zea vers 230, versa, à lui seul, toute la somme appelée par le peuple <sup>(2)</sup>. Un autre <sup>(3)</sup> qui décrète une épidosis pour les fortifications et pour la défense du territoire. Un autre <sup>(4)</sup> encore qui rappelle les générosités d'Eudèmos pour les frais de la guerre, la construction du stade et du théâtre. Un autre <sup>(5)</sup> pour deux métèques

---

<sup>(1)</sup> Homolle Histoire du temple BCH 1896 698.

<sup>(2)</sup> CIA II 380.

<sup>(3)</sup> CIA II 394.

<sup>(4)</sup> CIA II 176.

<sup>(5)</sup> CIA IV 2, 77.

qui ont largement souscrit pour les arsenaux et la Skeuothékè (<sup>1</sup>).

Une pratique assez répandue consistait à faire payer les monuments publics, comme beaucoup d'autres choses, par les magistrats. Les gymnasiarques (<sup>2</sup>) étaient spécialement mis à réquisition. Les épistates n'étaient pas non plus épargnés (<sup>3</sup>).

Enfin il y avait les emprunts : on y recourait moins qu'à présent ; on préférait les dons. A Cos (<sup>4</sup>), on emprunte pour armer une flotte et nous avons encore la liste des souscripteurs ; à Oroe (<sup>5</sup>), pour construire les murs ; à Halicarnasse (<sup>6</sup>), pour bâtir une stoa ; dans cette

---

(<sup>1</sup>) Rhodes, BCH X 1886 254 : liste d'Épidoseis faites en suite d'un décret du peuple pour le temple de Dionysos. Cf. Ibid. 256. Mylasa, Le Bas 302 : décret des Otorcondes en l'honneur d'Antiochus qui a fait l'avance des fonds. Trézène, BCH X 1886 139 : dons volontaires pour la construction des murs de la ville, etc. Ilion, Dittenberger-Sylloge I<sup>2</sup> 169. MAI VIII 7 : liste des donateurs pour le sanctuaire et la statue d'Artémis à l'Artemision (Eubée). Tanagra, Rev. Ét. Gr. 1899 : liste des souscriptions versées par les femmes pour la construction du temple de Déméter et de Corè et liste de vêtements consacrés par elles ; le maximum de la souscription est fixé à 5 drachmes.

(<sup>2</sup>) Nombreux exemples, Dict. Antiq. Gr. et R. s. v. Gymnasiarchie.

(<sup>3</sup>) Dem. de Cor. 114 : εἰθ' οὗτος Νεοπτόλεμος πολλῶν ἔργων ἐπιστάτης ὢν, ἐφ' οἷς ἐπέδωκε τετίμηται. Cf. CIA II 741 add.

CIA IV 2. 741<sup>a</sup> p. 142 : décret du dème d'Éleusis pour Xenocles, épimélète des mystères, qui, à ses frais, a construit un pont γέφυρα, pour permettre aux pèlerins le facile accès du sanctuaire d'Eleusis.

(<sup>4</sup>) Ch. Michel 642.

(<sup>5</sup>) CIGS 4263.

(<sup>6</sup>) BCH 1888 344 = Ch. Michel 595.

MAI 1896 8 et 18 : Magnésie du Méandre, décrets pour des bienfaiteurs qui ont avancé des fonds sans intérêts pour les travaux du théâtre.

même ville <sup>(1)</sup>, un particulier promet, pour le gymnase, un prêt sans intérêt de 10.000 drachmes : il finit par donner 33.400 drachmes.

## 2<sup>o</sup> Comptabilité.

De l'étude des documents, on peut déduire les particularités les plus saillantes et les principales règles de la comptabilité.

A Athènes, les comptes que nous possédons émanent des commissions spéciales : elles encaissent les subsides de l'État. Ainsi pour la construction du Parthénon, les épistates portent en recettes le solde du compte précédent, les versements des trésoriers de la déesse et ceux des hellenotamiai. Les épistates des Propylées <sup>(2)</sup> portent les loyers, les subsides des ταμῖαι ἱερῶν χρημάτων ἐμ πόλει, ceux des hellenotamiai.

A Éleusis, la pratique est un peu différente. Les épistates forment un collège ordinaire, chargé de l'administration du temporel du sanctuaire. A côté d'eux, nous trouvons les trésoriers des déesses ταμῖαι τοῖν θεοῖν.

Les comptes sont rendus par les épistates et par ces trésoriers. Comme les épistates forment un collège ordinaire, il est naturel qu'on leur ait adjoint des caissiers, pour les aider dans l'administration financière. Ils encaissent les subsides de l'État, les loyers des domaines sacrés.

L'inscription de Delphes émane non des naopoioi, mais de l'État lui-même <sup>(3)</sup>. Dans sa première partie, elle porte les versements faits par le Conseil aux naopoioi, à valoir sur les fonds que l'État tient à leur disposition,

---

<sup>(1)</sup> Ch. Michel 456.

<sup>(2)</sup> CIA I 814-815.

<sup>(3)</sup> Keil Die Delphischen Kechnungsurkunden Hermes 32 1897 401 s.

avec justification de leur emploi <sup>(1)</sup>. Dans la seconde partie, elle ne mentionne plus que les versements faits aux naopoioi.

L'inscription d'Épidaure-Tholos ne donne que les paiements qui ont été supportés par la caisse du Temple : elle n'est qu'un extrait fait pour le Temple d'un document dressé par l'État et qui contenait toute la comptabilité de la construction <sup>(2)</sup>. L'inscription de l'Asclepieion ne permet pas de retrouver cette distinction entre la caisse et la comptabilité de l'État et celle du Temple. Les fonds ont été fournis par l'État seul <sup>(3)</sup> : la comptabilité le regarde donc seul.

Les inscriptions du Temple d'Apollon Didyméen <sup>(4)</sup> offrent au point de vue administratif des particularités dignes d'être notées. Les pièces déjà publiées sont des relevés des travaux exécutés par des esclaves appartenant au Temple. Elles donnent les noms des magistrats de la cité, de l'architecte, de l'épistate des travaux, ἀπολογισμός τῶν ἔργων τῶν συντελεσθέντων ὑπὸ τῶν τοῦ θεοῦ παίδων. Elles ne portent aucune dépense : il est fort possible que ces inscriptions ne se suffisent pas à elles-mêmes et que les rapports sommaires qu'elles con-

---

<sup>(1)</sup> Les naopoioi ont dû tenir une comptabilité spéciale pour leurs opérations.

<sup>(2)</sup> Keil MAI XX 1895 107. Cf. Cavvadias Τὸ ἱερὸν τοῦ Ἀσκληπιοῦ ἐν Ἐπίδαυρῳ Athènes 1900 56.

<sup>(3)</sup> Sauf l. 105.

<sup>(4)</sup> Tout ceci a été écrit d'après les notes qu'a bien voulu me communiquer M. Haussoullier. Ces inscriptions sont, parmi les plus intéressantes, dans la série de nos documents relatifs aux entreprises de travaux. Leur publication complète ne tardera sans doute pas : elle constituera un nouveau service rendu, par M. Haussoullier, à l'épigraphie grecque et, comme d'habitude, on peut attendre de sa science et de son expérience la solution des difficultés considérables que présentent les textes.

tiennent aient été complétés par d'autres comptes renseignant les sommes dépensées.

Les inscriptions inédites se divisent en deux classes : les unes sont encore des rapports, mais plus détaillés que les premiers ; les autres sont des comptes. Ils émanent tantôt, comme les rapports publiés, de l'épistate, tantôt, comme 77 inédit, du collège des neopoiai. Ils reposent sur un métrage des quantités produites : par exemple 38 inédit <sup>(1)</sup>, travaux à la route sacrée : tant de pieds, à tant le pied. Le prix de l'unité a été fixé par des magistrats appelés ἐκλογισταί : τιμογραφία paraît correspondre à ce que nos entrepreneurs appellent « série de prix ». Les ἐκλογισταί ont déposé au bureau des neopoiai la série des prix à laquelle il faut se conformer (καθότι) pour le paiement des travaux. Outre les ouvrages exécutés par les esclaves du Temple, certains de ces comptes portent encore les travaux d'ouvriers de l'extérieur : 40 inédit l. 25 καὶ εἰς τοὺς μισθίους, καὶ τὰ βοῖ[καὶ ζεύγ]. On a donc embauché des salariés et des couples de bœufs.

On peut se demander si les sommes portées pour les esclaves du Temple ont été réellement décaissées. Il n'y a pas de doute à cet égard : cet argent a été réellement versé par l'État, le Temple a été crédité de la valeur que représentait le travail de ses ouvriers.

Mais comment les travaux ont-ils été remis et à qui ? Le collège des neopoiai et l'épistate ont travaillé en régie. Ils se sont engagés à exécuter les travaux décrétés

---

(1) Ἀπολογισμός τῶν γεγονότων ἔργων ὑπὸ τῶν ἱερῶν παίδων καθότι τέθεικαν οἱ ἐγ[λογισταί] τὰς τιμογραφίας ἐκάστου τῶν ἔργων κατὰ τὸν ἀνενηνεγμ]ένον ὑπ' αὐτῶν ἐπὶ τὸ νεωποιεῖον ἐγλογισμὸν ἐργασμένοι οἱ λατο]μοι οἱ ὑπὸ ἡγούμενον Ἀπολλᾶν τὸν Δωρι... ὄντες τὸν ἀριθμὸν ΚΘ · τῆς μὲν ὁδοποιίας τῆς ἱερᾶς τῆς... καὶ τῆς οἰκοδομίας τῶν αἱμασιῶν ἀναβαινόντων.

par le peuple aux prix qu'avaient déterminés les eclogistai. Qui fournissait les fonds? Le peuple ou plus probablement il avait alloué un subside. Les neopoiai justifient de l'emploi des fonds qui leur ont été versés.

Ce qui me paraît prouver la justesse de cette interprétation, ce sont les comptes relatifs au placement de pierres, comme 17 (inédit) : relevé des travaux faits par les esclaves du Temple. Pose d'autant de pieds de pierres. Le pied étant évalué à tant, le total fait tant de drachmes. Liste des pierres avec désignation du fournisseur. Parmi ceux-ci, le temple, lui-même. Donc il est crédité de ses propres fournitures : sinon, le total du début ne serait plus exact; il aurait fallu en déduire les pierres fournies par le Temple. Ce compte est rendu au peuple et pour justifier de l'emploi des fonds de l'État <sup>(1)</sup>.

La gestion financière des commissions était sous le contrôle des magistrats. Ainsi à Délos 279, il y avait un collège de 5 λογισταί investis de cette mission <sup>(2)</sup>.

A Lébadée, comme à Oroe, les κατόπται étaient sans doute tout spécialement chargés de la gestion des finances publiques. C'est pour cette raison qu'ils sont cités dans les inscriptions de ces deux villes <sup>(3)</sup>.

A Tanagra, la commission recueillera les souscriptions particulières; elle rendra compte aux catoptes de la recette et de la dépense, l. 23 : ἀπολογίτασθαι τὸ λᾶμμα καὶ τὸ ἔλωμα πρὸς τοῦς [κατόπτας]. En cas d'insuffisance des ressources, le trésorier des fonds sacrés remettra à la

---

<sup>(1)</sup> Comme je l'ai fait observer, ces prix sont peut-être établis en vue d'ouvriers libres. En fournissant le travail de ses propres esclaves, le Temple a donc réalisé un bénéfice. Cf. supra, Livre II, Ch. VI.

<sup>(2)</sup> Homolle l. c. 490. A Épidaure, le καταλογός, Keil MAI 1895 28.

<sup>(3)</sup> Lébadées (Fabricius), ὁ κατοπτικὸς νόμος. Oroe CIGS 303.

commission les sommes nécessaires. En cas d'excédent, celui-ci sera versé au même trésorier, lequel le déposera dans une caisse spéciale pour les dépenses ultérieures à faire au temple.

Quant à la forme dans laquelle la comptabilité était tenue, elle était réglée d'une façon minutieuse. Les comptes de l'Érechtheion existaient en trois exemplaires sur des tablettes de bois, sur papyrus, sur marbre <sup>(1)</sup>. L'inscription gravée sur pierre était exposée dans le monument même <sup>(2)</sup>.

A Delphes, on trouve la mention de ζύγαστρα, cassettes contenant les πινάκις des comptes provisoires et les documents publiés par M. Bourguet notent l'achat de roseaux κάννυς pour écrire sur ces πινάκις <sup>(3)</sup>.

J'ajoute quelques renseignements sur des travaux publics d'une nature spéciale dont je n'ai pu m'occuper jusqu'ici.

## II.

### CONSTRUCTION DES FORTIFICATIONS.

Le discours d'Eschine contre Ctésiphon nous donne divers renseignements à ce sujet. Sous l'archontat de Chairondas, Démosthène propose de réunir les tribus. Chacune d'entre elles choisira des commissaires pour diriger le travail et des trésoriers <sup>(4)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> Egger Du prix du papier dans l'antiquité 1856.

<sup>(2)</sup> Strabon III 5, 5 parle des stèles de bronze à Gadès, où étaient inscrites les dépenses de la construction du temple.

<sup>(3)</sup> BCH 1896 218.

<sup>(4)</sup> Esch. c. Ctes. 27 : καὶ ἐπέταξεν ἐν τῷ ψηφίσματι ἑκάστη τῶν φυλῶν ἐλέσθαι τοὺς ἐπιμελητομένους τῶν ἔργων ἐπὶ τὰ τεῖχη καὶ ταμίαις καὶ μάλιστα ὀρθῶς, ἵν' ἡ πόλις ἔχῃ ὑπεύθυνα σώματα, παρ' ὧν ἔμελλε τῶν ἀναλωμένων λόγον ἀπολήψεσθαι.



Comme on le voit, le but est de faire procéder rapidement à l'ouvrage : pour cela on le divise et on place à la tête de chaque 10<sup>e</sup>, une commission spéciale de τειχοποιοί. Cette division est déjà pratique par elle-même ; mais on compte de plus sur l'émulation entre les commissions pour assurer un prompt achèvement du travail.

Il y a cette différence entre les épistates ordinaires et les τειχοποιοί que les premiers sont nommés par le peuple, les autres par chaque tribu. Eschine attribue cette qualification d'épistate au τειχοποιός : τειχοποιός ἐπιστάτης τοῦ μεγίστου τῶν ἔργων <sup>(1)</sup>. Comme tous les autres épistates, ils doivent subir une docimasie et passer par l'euthyné. C'est du moins la thèse d'Eschine.

En 395/4, l'État désireux, sans doute, de pousser rapidement les travaux, les fit exécuter lui-même sans passer par les τειχοποιοί, et même sans recourir à une adjudication <sup>(2)</sup>. Les années suivantes, le travail a été remis à des adjudicataires <sup>(3)</sup>.

Les fonds leur sont versés par la cité ; ils les gèrent et surveillent les travaux. Nous les trouvons mentionnés en 394/3 : Αἰγείδος τειχοποιοὶ ἐπ' Εὐβουλίδου χιρ[εθέντες] <sup>(4)</sup>. Nous trouvons encore ceux de la Pandionis, en 335/4 <sup>(5)</sup>. Démosthène fut τειχοποιός de cette tribu.

Nous avons aussi CIA II 167 <sup>(6)</sup> : cette inscription

---

<sup>(1)</sup> Esch. c. Ctes. 14.

<sup>(2)</sup> C'est du moins ce qui paraît résulter de CIA IV 2, 830 <sup>b</sup>. Cf. Foucart Les fortifications du Pirée BCH XI 1887 139.

<sup>(3)</sup> 830 <sup>c</sup> et 830 <sup>d</sup>.

<sup>(4)</sup> CIA II 830. Voir aussi CIA II 831-832 et IV 2, 830 <sup>b c d e</sup>. Cf. CIA II 348 κατασθεῖς ἐπὶ τῆς το[ιχοποιίας], dans un décret honorifique.

<sup>(5)</sup> CIA II 893.

<sup>(6)</sup> O. Müller De munimentis Athenarum Goettingen 1836 — Kunstarchaeol. Werke IV 89.

comprend trois parties : décret du peuple, conditions de l'ouvrage à partir de l. 10; répartition des lots à partir de l. 120. Le décret est fort mutilé : on y voit l'indication du travail à faire. Il y apparaît un architecte élu par le peuple. Il est chargé de diviser le travail en dix lots. A la ligne 32, on lit : οἱ ἀρχι[ι]τ[έ]κ[τ]ονες. En tête de la deuxième partie, deux noms mutilés au génitif, puis la mention de οἱ πωληταί et ὁ ἐπὶ τῇ διοικήσει, Habron, fils de Lycurgue.

On remarque qu'il n'est pas question de τεῖχοποιοί. Cependant on procède apparemment comme à l'époque de Démosthène, car l'entreprise est divisée en dix lots et οἱ ἀρχιτέκτονες de l. 32 pourraient bien désigner les τεῖχοποιοί, à moins que ces architectes ne soient ceux que chaque commission s'adjoint, sous la direction de l'architecte élu par le peuple.

Un décret d'Orope <sup>(1)</sup> nous fait connaître dans cette ville l'existence de τεῖχοποιοί, chargés de diriger la construction des murs de la ville. Ce décret les autorise, conjointement avec les polémarches, à contracter des emprunts au taux le plus bas possible. Les prêteurs recevront des privilèges plus ou moins étendus suivant l'importance du prêt <sup>(2)</sup>.

Il nous reste quelques inscriptions des villes grecques du Pont-Euxin, relatives à la construction ou à la réparation des remparts. Elles sont particulièrement intéressantes, parce qu'elles nous font assister aux anxiétés des habitants, menacés par les barbares du voisinage, souvent ruinés par des guerres presque continuelles et rassemblant ce qui leur reste de forces pour sauver leur ville de la destruction totale. Olbia qui se trouvait dans ces circonstances critiques, entre 278 et 213, rencontra

---

<sup>(1)</sup> CIGS 4263.

<sup>(2)</sup> A Apollonia (?) en Thrace, ἐπιμεληταί τῶν τευχῶν, Ch. Michel 328.

un sauveur en l'un de ses habitants, Protogenes <sup>(1)</sup>. Elle lui a rendu hommage en un long décret. Il fallait au plus tôt construire plusieurs parties de muraille et l'on était sans argent: Protogenes fit généreusement l'avance de 500 deniers d'or pour servir d'arrhes. L'adjudication donna des résultats favorables, les entrepreneurs étant certains d'être payés immédiatement; malgré cela, beaucoup d'entre eux abandonnèrent l'ouvrage. Protogenes le reprit et l'acheva à la satisfaction générale. Il rétablit encore des tours, restaura plusieurs édifices publics; de plus, comme les vaisseaux de la cité étaient en mauvais état et dépourvus des agrès nécessaires, on avait dû se servir de vaisseaux appartenant à des particuliers pour le transport des pierres; de là une dépense supplémentaire: Protogenes intervint et fit réparer les navires de l'État. Il restait encore une partie de mur à rétablir: Protogenes s'en chargea.

Les mêmes dangers menacèrent Istropolis, un peu plus tard; elle fut sauvée par les mêmes dévouements; la ville avait été prise par les barbares; ils l'avaient abandonnée après l'avoir pillée; elle était sans remparts et « de nouveau les citoyens, avec leurs femmes et leurs enfants, étaient en péril ». Aristagoras accepta le poste de *teichopoios* <sup>(2)</sup> et ne négligea rien pour pousser les travaux.

### III.

#### CONSTRUCTION DES NAVIRES.

Les Athéniens consacraient chaque année des sommes considérables à leur marine. La flotte de guerre com-

---

<sup>(1)</sup> CIG 2058 = Dittenberger Sylloge I<sup>2</sup> 216 = Ch. Michel 337. Cf. W. A. Schmidt Rhein. Mus. IV 1836 357, 571.

<sup>(2)</sup> Dittenberger Sylloge<sup>2</sup> I 325 : ταγείς ὑπὸ τῶν πολιτῶν ταίχοποιός.

prenait en 353, 349 trières <sup>(1)</sup>; en 320, 392 trières, 18 tétrères <sup>(2)</sup>; en 325, 360 trières, 50 tétrères, 7 pentères <sup>(3)</sup>. Il y a là de quoi occuper une puissante industrie, surtout si nous ajoutons la marine marchande. La construction du gros œuvre et la fabrication des agrès, cordages, voiles, rames, etc., demandent un personnel nombreux d'ouvriers. Cependant de cette industrie, de ceux qui l'exerçaient, nous savons très peu de choses : la partie économique de notre sujet est presque vide. Nous sommes mieux informés de la partie administrative <sup>(4)</sup>.

L'administration de la flotte de guerre met en mouvement un nombreux personnel, l'ecclésiast, le Conseil, des architectes, les *τριηροποιοί*, leur trésorier, les épimélètes des arsenaux *ἐπιμελῆται τῶν νεωρίων*. En cette matière comme en toute autre, le pouvoir suprême est aux mains du peuple. C'est lui qui décide le nombre des navires, *trières ou tétrères*, qu'il faut construire et il nomme à cet effet des architectes, *ἀρχιτέκτονες ἐπὶ τὰς ναῦς* <sup>(5)</sup>. Le Sénat fait faire les navires; s'il ne les remet pas achevés au Sénat de l'année suivante, il n'a droit à aucune récompense. Diodore <sup>(6)</sup> fait remonter cette pratique jusqu'à l'époque de Thémistocle : cet homme d'État aurait amené le peuple à décider qu'il serait construit chaque année vingt navires. Au IV<sup>e</sup> siècle, le peuple fixe le nombre et le Sénat a pour devoir de faire exécuter sans tarder les ordres de l'assemblée.

---

<sup>(1)</sup> CIA II 795, 138.

<sup>(2)</sup> CIA II 807 b, 79.

<sup>(3)</sup> CIA II 809 d, 62.

<sup>(4)</sup> Voir surtout Boeckh *Urkunden über das Seewesen des attischen Staates* Berlin 1840.

<sup>(5)</sup> Arist. *Pol. Ath.* 46.

<sup>(6)</sup> XI 43.

En 356/5, le nombre voulu de navires n'avait pas été construit, sans qu'il y eût faute de la part du Sénat. Le trésorier des triéroποιοι s'était enfui avec les fonds de la caisse <sup>(1)</sup>. Androtion crut pouvoir proposer le vote d'une couronne pour le Sénat : sa proposition fut attaquée comme illégale <sup>(2)</sup>.

Le Sénat ne dirige pas lui-même le travail : il choisit, dit Aristote, dans son sein dix *τριεροποιοί* <sup>(3)</sup> dont le nom marque bien la fonction. Ils forment une commission spéciale semblable à celle des *τελχοποιοί* et investie de pouvoirs analogues. Les fonds nécessaires sont versés par le trésor public. Le maniement en est remis au trésorier des *τριεροποιοί*. Les renseignements d'Aristote ne cadrent pas avec ceux d'Eschine. D'après ce dernier, les triéroποιοι étaient nommés par les tribus comme les *τειχοποιοι*. Il y eut donc, semble-t-il, d'après les époques, des règles différentes à cet égard.

La construction d'un navire comprend deux parties : le gros œuvre et l'armement. Le gros œuvre était mis en adjudication publique *ἐμισθώθη* ; il était exécuté par les *ναυπηγοί*. Les triéroποιοι avaient à surveiller le travail. Leur trésorier est même nommé comme ayant remis des navires aux épimélètes des arsenaux <sup>(4)</sup>. Il les a remis sans doute au nom du collège des triéroποιοι qui a présidé à leur construction. La commission spéciale effectue parfois directement certains travaux : d'après CIA II

---

(1) Dem. c. Androt. 17 : οὐχ ἡ βουλὴ γέγονεν αἰτίαι τοῦ μὴ πεποιῆσθαι τὰς ναῦς, ἀλλ' ὁ τῶν τριεροποιοῦν ταμίης ἀποδρὰς ὥχρετο, ἔχων πενθ' ἡμιτάλαντα.

(2) Dem. c. Androt. 8 : (νόμου) οὐκ ἐῶντος ἐξεῖναι μὴ ποιησαμένῃ τῇ βουλῇ τὰς τριήρεις αἰτῆσαι τὴν δωρεάν.

(3) Arist. Ath. Pol. 46, 1 : ποιεῖται δὲ τὰς τριήρεις, δέκα ἄνδρας ἐξ αὐτῆς ἐλεγμένη τριεροποιοῦς.

(4) CIA II 808, Col. a, l. 13.

807, les épimélètes ont délivré au trésorier des trièropoioi des pièces de bois et des rames, qui ont été utilisées au nettoyage du plan incliné par lequel les navires étaient lancés à la mer. Ce nettoyage a été effectué par des esclaves (1).

Comment se faisait l'armement des navires ? L'État utilisait à cet effet ses approvisionnements. On voit aussi, dans certains cas, les triérarques armer eux-mêmes leur navire.

Une inscription CIA II 794 col. c contient une liste de navires désignés par leur nom, puis par le nom du constructeur, suit la mention *Χαιρέδημος ἀρχιτέκτων ἐπεσκεύασεν* (2). Chairedemos et d'autres comme Dionysios qui viennent plus loin, figurent ailleurs comme constructeurs. Le dernier navire de cette liste est l'Euphoria, œuvre d'Amyntas. Elle a été adjugée, est-il dit, parmi les vingt-deux premiers navires (3). L'architecte Amyntas l'a armée et ce qui manquait a été ajouté plus tard par l'architecte Euphranor. Que signifie ce titre d'ἀρχιτέκτων ? Il me semble qu'il désigne ces « architectes pour les navires » dont parle Aristote et dont il ne nous dit pas les attributions. Les architectes représentent le service technique, auprès de la commission des trièropoioi ; ils dirigent et surveillent la construction du gros œuvre et plus tard l'armement du navire. Les inventaires des épimélètes des arsenaux portent fréquemment l'entrée d'agrès acquis sous tel archonte. L'une des missions de l'architecte consiste à faire appliquer à chaque navire nouveau les agrès. Amyntas aurait donc été tout à la

(1) Col. c. l. 1-25.

(2) l. 7 : [ἐ]τέ[ρ]ας [τ]άσ[δ]ε ἡ [πό]λις ἐπεσκεύασε[ν] · Εὐκλεία Ἀμφινόμου ? ἔργον · Χαιρέδημος ἀρχιτέκτων ἐπεσκεύασεν · [κεφ]ά(λαιον) ἐπισκευῆς.

(3) αὕτη ἐμισθώθη ἐν ταῖς πρώτ[αι]ς εἴκοσι καὶ δυοῖν ναυσίν.

fois adjudicataire de la construction du gros œuvre et architecte et, comme tel, il a présidé à l'armement.

Sur la façon dont l'État se procurait les approvisionnements de matériaux, nos inscriptions nous fournissent quelques détails. Dans 809, col. b in fine, figure un ταμίας χρημαστῶν qui a sans doute remis aux épimélètes du matériel acquis par lui. D'un autre côté, les triéroποιοι achètent des rames 803, col. c, l. 135. Ailleurs, le Conseil charge un de ses membres de certains achats 803, col. c, l. 162 (1).

Les épimélètes des arsenaux (2), dont il a été plusieurs fois question, étaient chargés, comme leur titre l'indique, de l'administration des arsenaux et de tout ce qu'ils contenaient. Nous avons conservé de nombreux inventaires dressés par eux ; ils l'ont été au vu des inventaires de l'année précédente ; ils rendent compte de tous les navires manquants et portent toutes les entrées et toutes les sorties. L'inventaire mentionne aussi tous les agrès tant ceux qui sont en magasin que ceux qui sont sortis ou sont dus par les triérarques.

Ces documents peuvent nous fournir quelques renseignements sur l'industrie elle-même. Chaque navire est désigné par son nom et par le nom du constructeur. Nos listes vont de Ol. 101.4 jusqu'à Ol. 114.3. Voici pendant ces cinquante-deux années, la liste des constructeurs connus. J'ajoute en toutes lettres le nombre de navires qu'ils ont construits et qui se trouvent désignés par leur nom ; entre parenthèses et en chiffres arabes, le nombre de navires construits par eux, mais dont le nom a disparu

---

(1) Cf. CIA II 737, Ol. 118. 3, 306/5, dans les comptes des trésoriers de la déesse : ἐδῶκ[αμεν εἰς τὴν τ[ῶ]ν [ξύλων]ν κομιδ[ῆ]ν τῶν π[ε]ν[τά]κων π[α]ρὰ [βασίλ]εω[ν] [εἰ]ς τὰς ναῦς [χρυσ]οῦς ἐπτακοσίους δ[ύ]ο[ι].

(2) Boeckh Seewesen 48.

ou est trop mutilé, pour qu'on puisse être sûr qu'ils ne figurent pas déjà dans la première catégorie.

Agnodemos : huit (+ 2); Alcée : un (+ 2); Aleximachos : trois (+ 1); Alexippos : un; Amphinomos : deux; Amphikrates : un; Amyntas : six (+ 1); Antandros : un; Antidoros : trois; Antigenes : trois; Archeneides : six (+ 2); Archeneos : dix (+ 4); Archenikos : cinq (+ 1); Aristoklès : un; Aristomachos : un; Aristokrates : six (+ 1); Aristoteles : un.

Chairedemos : trois; Chairion : sept (+ 1); Chaires-tratos : neuf + (4); Chares : un; Charetides : deux; Créon : un; Ctesippos : un.

Demarchos : un; Demodokos : un; Demonikos : un; Demoteles : quatre; Dionysios : trois; Diopethes : un; Dissios : un.

Epicharides : quatre; Epigenes : douze (+ 3); Eudikos : un; Euphranor : trois.

Hegesias : un; Hierokles : cinq (+ 2); Hierophon : un.

Lysi... : un; Lysikles : onze; Lysikleides : six; Lysikratos : sept; Lysistratos : cinq.

Nausinikos : deux; Nausiteles : un.

Xenokles : quatre; Xenophilos : un; Xenophantos : un.

Pamphilos : cinq; Philon : trois; Philokles : deux; Pistos : un; Pythodoros : un.

Smikrion : quatre.

Theodoros : trois; Theoph (.....) : un; Timandros : un; Timokles : deux; Tolmaios : deux. Total : 59 constructeurs; cent quatre-vingt-trois navires (+ 24). Le tableau qui précède suffit pour nous convaincre de la prospérité de l'industrie qui nous occupe.

Tous ces personnages sont-ils Athéniens? On en peut douter, quand on se rappelle combien les métèques étaient fortement représentés dans les autres industries. Cependant il semble que pour un assez bon nombre de constructeurs, nous puissions être certains de leur qualité de citoyens : en effet nous les retrouvons parmi les



triérarques; par exemple, Agnodemos, Demonikos, Lysikrates, Lysistratos, Lysikles, Pamphilos, Hierokles. Cette circonstance indiquerait que leur profession était lucrative.

Où étaient les chantiers? L'inscription 793<sup>b</sup> porte : Βοτῆεα, Ἀργεντιῶδου ἔργον · ταύτην ἡμίεργον παραλαβόντες ἐκ τῶν Τηλεγονείων [ναυπηγί]ων ἡμεῖς Boeckh croit que les Τηλεγονεία étaient un chantier, probablement ainsi nommé d'après un ancien constructeur. C'est pourquoi il admet la reconstitution [ναυπηγί]ων au lieu de [νεωρί]ων, bien que la lacune ne soit que de six lettres.

D'après Milchhöfer (1), la plupart des navires étaient construits au Pirée; l'île de Salamine aurait également possédé des chantiers (2). Les matériaux de construction venaient en très grande partie de l'étranger; le bois surtout était rare en Attique; on le faisait venir de Macédoine et d'ailleurs (3).

Les forêts de l'Ida (4) et de l'île de Chypre (5) fournissaient aussi des matériaux pour la construction des navires. Strabon cite trois villes spécialement réputées de son temps pour les constructions navales : Rhodes, Cyzique et Marseille, Daton (6), en Thrace, Chypre, la Cilicie (7) possédaient des chantiers. Chypre, disait-on,

---

(1) Texte des Cartes de l'Attique de Curtius et Kaupert I 87.

(2) Scherling 49.

(3) Thucydide IV 108 : importance d'Amphipolis pour les Athéniens, à raison du bois de construction. Traité d'Amyntas, *infra* Livre III, Ch. I.

(4) Thucydide IV 52 vante les avantages d'Antandros pour la construction des navires, à raison du voisinage de l'Ida, qui fournit du bois d'excellente qualité.

(5) Strab. XIV 6, 5.

(6) VII fr. 33.

(7) XIV 3, 2.

jouissait seule de ce privilège précieux d'avoir à sa disposition, sur son territoire, tous les matériaux nécessaires pour la construction d'un navire.

#### IV. — *Statues et objets du culte.*

Des règles semblables à celles que nous venons d'étudier étaient en vigueur pour la confection des objets du culte et particulièrement des statues. Je me borne ici à quelques exemples.

Le plus intéressant est celui de la célèbre statue d'Athéna, œuvre de Phidias. Nous possédons à son sujet les inscriptions suivantes :

1) CIA I 298 = IV p. 146. Fragment de compte des ἀγάλματος ἐπιστάται. Ils ont reçu des trésoriers de la déesse, cent talents et ils ont acheté de l'or pour 87 talents, 4.652 drachmes ; de l'ivoire pour 2 talents, 243 drachmes.

1) CIA I 299. Recette : au moins 34 talents, 2.858 drachmes, 2 oboles. Dépense : de l'or pour plus de 34 talents, 1.200 drachmes.

3) IV p. 147, 299<sup>a</sup> : ἐπιστάται ἀ[γάλμα]τος χρυσοῦ ἐ[πὶ τῇς] βουλῆς ἡ[ι] 'Αρ[χέστ]ρατος ἐγραμμάτευσεν... note un achat d'ivoire.

Les inscriptions nous apprennent aussi diverses particularités relativement aux Victoires en or.

Périclès les fit faire. Nous en trouvons déjà une mention dans un décret d'Ol. 86.2, 435.6 (<sup>1</sup>).

Un inventaire (<sup>2</sup>) quelque peu antérieur aux guerres du Péloponèse énumère trois Victoires, dont deux ont

---

(<sup>1</sup>) CIA I 32 B et IV p. 12 et p. 63, on lit dans le premier texte : καὶ τὰς Νί[κας τὰς χρυ]σᾶς καὶ τὰ π[ομπᾶ]ις...

(<sup>2</sup>) IV p. 77, 331<sup>o</sup>.

été faites cette année même. Elles ont été exécutées par des épistates ἐπιστάται τοῖν Νίκαιιν. Il semble que ces magistrats étaient au nombre de dix et que l'inscription relate la remise qu'ils font des deux statues aux trésoriers de la déesse <sup>(1)</sup>.

Les malheurs de la guerre obligèrent les Athéniens à entamer leur réserve et même à fondre les Victoires d'or. Elle ne furent cependant pas toutes sacrifiées, car M. Foucart signale, dans une inscription postérieure à l'archontat d'Euclide, l'une des statues qui figurent dans l'inventaire de CIA IV p. 77, 331<sup>c</sup>. Cette inscription mentionne une seconde statue qui, elle aussi, avait probablement échappé à la refonte. Après les désastres de la guerre du Péloponèse, les Athéniens s'efforcèrent de reconstituer leur trésor sacré : M. Köhler reconnaît dans une inscription <sup>(2)</sup> qu'il fixe à Ol. 94.2, 403/2 ou 94.3 l'inventaire d'une Victoire fabriquée cette année même et elle se retrouve dans plusieurs inventaires jusqu'en 385 <sup>(3)</sup>.

On peut encore mentionner un décret qui est au plus tôt de 377 <sup>(4)</sup>. Il concerne les devoirs des tamiai relativement à l'argent conservé à l'acropole et à la statue τὸ δὲ ἄγαλμα, aux Pompeia et à tout ce qui est déposé dans l'acropole : il règle la façon dont la tradition doit être faite. Il est fait allusion à un décret d'Androtion

---

<sup>(1)</sup> L'usage de solenniser les succès remportés sur les champs de bataille, par des offrandes aux dieux est attesté par de nombreuses inscriptions : citons, pour Athènes, CIA IV 2, 198<sup>c</sup>, relatif à la statue de la Victoire qui rappelait la défaite infligée par les Athéniens aux Ambraciotes en 426, Köhler Zur Geschichte des amphiloichischen Kriegeres Hermes XXVI 1891 43.

<sup>(2)</sup> II 642. Cf. IV 2, 642<sup>b</sup>.

<sup>(3)</sup> II 652, 654, 660, 667.

<sup>(4)</sup> II 74 et IV 2, 74<sup>b</sup>.

dont l'objet nous échappe, mais où il était question de l'architecte et des ἀγαλματοποιοί : μετὰ τοῦ ἀρχιτέκ[τονος... τ]ῶν ἀγαλματοποι[ῶν].

Lycurgue fit refaire les Victoires d'or, et les autres objets du culte, imitant ainsi Périclès. (1). M. Köhler a reconnu les comptes des trésoriers de la déesse et de la commission de 10 épistates chargés de présider à ce travail (2) : ces épistates sont désignés par οἱ ἑρημένοι ; dans 740, οἱ ἐπὶ τὰ πομ[πεῖα... ἀρεθέν]τες.

M. Köhler retrouve encore un souvenir de la même entreprise dans un compte IV 2, 845<sup>b</sup> (3), lequel note la quantité d'or remise à l'orfèvre et ce que la fonte a laissé en or pur.

On peut rattacher à ce qui précède la refonte des objets sacrés. Nous en avons un exemple dans CIA II 403-4-5 et 405<sup>b</sup> add. : 403 est de la fin du III<sup>e</sup> siècle ; 404 de la fin du II<sup>e</sup> siècle ; 405 fort mutilé, du milieu de ce même siècle ; 405<sup>b</sup> est un peu plus récent que 403. Dans 403 (4), le prêtre ἱερεύς, du temple du Héros Iatros a obtenu accès auprès du Conseil et celui-ci, après avoir entendu l'exposé qui lui a été fait, décide de soumettre au peuple la proposition suivante : on prendra les figures en relief, ce qu'il y a d'or et d'argent, la monnaie, et on en fera une offrande ἀνάθημα, en y ajoutant le nom des donateurs et le poids. Le peuple adopte cette proposition et choisit deux aréopagites et trois citoyens qui de concert avec le prêtre, le stratège ἐπὶ τῇ παρασκευῇ et l'architecte ὁ ἐπὶ τὰ ἱερὰ présideront à l'opération ; on leur adjointra

(1) CIA II 162.

(2) II 789-740.

(3) Sitzungsber. Akad. Berlin 1888 315.

(4) Girard L'Asclépiéion d'Athènes 1882 59. S. Reinach Traité d'Épigraphie grecque Paris 1885 71.

un esclave public comme ἀντιγραφεύς (<sup>1</sup>). Dans 404, on choisit également trois citoyens et un esclave public pour procéder à la même opération et la décision paraît avoir été prise par le Conseil seul.

Notons encore CIA 839, compte des délégués du peuple pour les travaux à faire aux objets déposés dans l'Asclepieion : ces délégués comprennent trois citoyens, trois aréopagites, le stratège ἐπὶ τὴν παρασκευὴν et un esclave public comme ἀντιγραφεύς (<sup>2</sup>).

Un décret d'Orope (<sup>3</sup>), vers 290, concerne la refonte des objets sacrés de l'Amphiareion. L'auteur du décret expose que différents vases d'argent, τινὰ τῶν ἐπὶ τῆς τραπέζης τοῦ Ἀμφιαρέου ἀργυρωμάτων, sont hors d'usage, que d'autres ont besoin de réparation; il y a encore de l'or et de l'argent monnayé et non monnayé que les prêtres ont en dépôt; enfin la phiale d'or dont se sert le prêtre et qui est hors d'usage. En conséquence, on nommera trois citoyens. Les prêtres leur remettront tous ces objets, les uns après les avoir comptés, les autres après les avoir pesés en présence des polémarques et des catoptes. Les trois commissaires feront réparer ceux qui peuvent l'être. Des autres, ils feront faire des vases nouveaux. Ils mettront ces travaux, la réparation des vases anciens et la confection des nouveaux,

---

(<sup>1</sup>) Dem. c. Androtion 69, s. reproche à Androtion la façon dont il a fait réparer les vases sacrés τὰ πομπεῖα, détruire les couronnes, commander des phiales, tout cela sans avoir fait nommer comme contrôleur un esclave public. Lui-même s'est chargé de tout : ἀλλ' αὐτὸς ῥήτωρ, γρυστοχόος, ταμίης, ἀντιγραφεύς γέγονεν.

(<sup>2</sup>) Sous Dioclès, en 220 : λόγος τῶν αἰρεθέντων ὑπὸ τοῦ δήμου ἐπὶ τὴν καθάρεισιν καὶ τὴν ἐπισκευὴν τῶν ἐν τῷ Ἀσκληπιεῖω. Τὰ δὲ καθαιρεῖσθαι παρόντος τοῦ ἱερέως... καὶ τῶν εἰρημένων ἐπὶ τὴν καθάρεισιν καὶ τὴν κατασκευὴν κατὰ τὸ ψήφισμα. Cf. 835, 836.

(<sup>3</sup>) CIGS 303—CIG 1570.

en adjudication, devant les catoptes. Ils mettront de même en adjudication la confection d'une phiale d'or. Pour les paiements, ils seront faits à l'entrepreneur τῷ ἐργῶνῃ, κατὰ τὰς προρρήσεις. Le trésorier ὁ συλλογεύς ouvrira le trésor et si la somme qui y est déposée ne suffit pas, le tamias en chef ὁ ταμίης ὁ προάρχων versera ce qui manque. Les noms de ceux qui auront fait une offrande, avec le poids de celle-ci ou la quantité de monnaie, seront gravés sur une stèle et notre inscription se termine par une liste de donateurs.

La conclusion générale qui résulte de ce chapitre a été indiquée plusieurs fois : de toutes les industries, voici celle que nous connaissons le mieux et aussi celle qui a produit les plus belles et les plus grandes choses. Combien les moyens dont elle dispose sont faibles et combien décisif est le témoignage qu'elle rend ! L'industrie grecque, même dans ce domaine, ne s'est pas dégagée des formes primitives.

---



## LIVRE III.

### La législation du travail industriel.

---

Une bonne partie des points repris dans ce Livre aurait pu être placée au Livre IV. Toutes les mesures législatives qu'un État adopte touchant l'industrie relèvent directement ou indirectement de la politique. Il en est qui tendent à encourager ou tout au contraire à enrayer le travail : elles sont les applications les plus immédiates des principes économiques qui guident les gouvernements. Il en est d'autres qui règlent les rapports des particuliers entre eux, notamment dans le contrat de louage : ici encore les principes généraux, qui président à la conduite de l'État, trouvent leur expression. Cependant, ces dernières mesures forment le code civil du travail ; les autres figureraient plutôt dans le code des lois politiques et administratives.

J'aurais donc pu réserver tout au moins ces dernières pour le Livre IV. J'ai préféré constituer ici, autant qu'il était possible, un ensemble complet, tout en observant la distinction qui vient d'être indiquée entre législation politique et administrative et législation civile.

Deux chapitres consacrés à l'industrie minière et aux sociétés achèveront de grouper ce que nous connaissons du code du travail dans l'antiquité grecque.

---



## CHAPITRE PREMIER.

### Législation politique et administrative <sup>(1)</sup>.

Aristote définit la cité un organisme qui se suffit à lui-même en vue de la vie heureuse. En d'autres termes, la cité parfaite est celle qui, par elle-même, par ses propres moyens, rend ses membres heureux. L'attribut sur lequel il insiste, est l'*αὐτάρκεια*. Si on y réfléchit, il a raison. Un état qui posséderait en lui-même assez de ressources pour satisfaire aux besoins de toute nature de ses membres serait dans une situation réellement privilégiée. Un semblable état n'existe pas dans la nature : Aristote et Platon avant lui le construisent en rêve et ils le placent dans des conditions économiques telles, qu'il n'a pour ainsi dire besoin d'aucun produit de l'extérieur. Tout cependant n'est pas pur rêve : ce qui est bien réel, c'est ce principe de l'indépendance de la cité au point de vue économique comme à tous les points de vue. C'est là un principe national commun à Sparte et à Athènes et à toutes les cités grecques. Il domine leur politique. Les unes cherchent à le réaliser en diminuant les besoins : les lois somptuaires des Spartiates leur interdisaient d'employer pour construire leurs maisons d'autres outils que la cognée et la scie. Il y en avait d'autres sans doute, qui restreignant le luxe et les

---

(1) Cf. surtout Boeckh *Staatshaushaltung der Athener* (je le cite, ici comme ailleurs, d'après la 3<sup>e</sup> édition); Büchschütz *Besitz und Erwerb*.

dépenses, affranchissaient les Spartiates de la nécessité de s'adresser à l'extérieur pour ce qu'ils ne possédaient pas chez eux. L'État lui-même vivait simplement, ne faisant aucune grande construction; la ville était un ensemble de plusieurs villages; les habitants menaient la vie de propriétaires ruraux.

Les Athéniens entendent le principe moins strictement : ils sont obligés de faire de nombreux emprunts à l'étranger, le blé, par exemple, leur territoire étant trop étroit ou trop stérile pour leur fournir ce qui leur est nécessaire à cet égard; ils demandent encore à l'étranger ce qui leur est seulement utile. Néanmoins, la préoccupation constante des hommes politiques a été d'outiller Athènes de façon à lui donner aussi largement qu'il était possible une existence indépendante.

Dans cet ordre d'idées, je citerai d'abord les mesures qui tendent à l'introduction ou au développement des métiers. Rappelons la protection accordée aux étrangers qui viennent s'établir à demeure fixe pour y exercer une profession lucrative dans le commerce ou dans l'industrie <sup>(1)</sup>.

Les Athéniens n'ont pas été ingrats envers les artisans de leur fortune. Ils n'ont pu complètement s'affranchir des préjugés égoïstes qui régnaient dans les États antiques; le droit de cité resta un privilège; les métèques ne l'obtinrent que rarement; mais ils eurent la sécurité personnelle, la protection des lois et souvent la concession de droits spéciaux. Ils furent mêlés intimement à toute la vie de la cité, l'aidèrent de leur bourse, la servirent sur les champs de bataille et l'auteur de la République des Athéniens pouvait écrire qu'à Athènes rien ne distinguait les métèques des citoyens.

Je remarque cependant que si Athènes avait possédé

---

(1) Cf. Livre I, Ch. VII.

une véritable industrie, elle n'eût pu se soustraire à la nécessité de concéder aux étrangers, par une mesure générale, le droit de propriété, moyen le plus sûr de les attacher à leur ville adoptive et stimulant énergique pour leur activité. Une minorité d'entre eux pouvait posséder des immeubles : c'étaient ceux à qui cette faveur avait été accordée par des décrets spéciaux <sup>(1)</sup>.

Mais les hommes d'État ne se sont-ils pas préoccupés de pousser au travail leurs propres concitoyens ? On cite la célèbre loi contre l'oisiveté, νόμος ἀργίας. L'auteur de la loi est incertain : tantôt Dracon <sup>(2)</sup>, tantôt Solon <sup>(3)</sup>, tantôt les deux <sup>(4)</sup>, tantôt Pisistrate <sup>(5)</sup>. Il semble qu'elle fut d'abord promulguée par Dracon, puis reprise par Solon <sup>(6)</sup>. Elle donnait ouverture à une action publique γράφη et frappait le condamné, de mort dans la législation de Dracon, d'une amende de 100 drachmes pour la première fois, de la dégradation civique δειλία pour la troisième condamnation, dans la législation de Solon <sup>(7)</sup>.

Quel était le fait qui amenait la répression ? La version la plus précise est celle d'Hérodote <sup>(8)</sup> : il parle de la loi qu'Amasis donna aux Égyptiens : chaque année, tout citoyen devait déclarer au monarque de quoi il vivait; celui qui se soustrayait à cette obligation ou qui ne justifiait pas de moyens d'existence légitimes était

---

<sup>(1)</sup> Sur tous ces points, Clerc Métèques 193. L'auteur pense que l'isotélie ne comprenait pas nécessairement le droit de propriété, 206.

<sup>(2)</sup> Plut. Sol. 17.

<sup>(3)</sup> Hérod. II 177.

<sup>(4)</sup> Diog. L. I 55, Poll. VIII 42.

<sup>(5)</sup> Plut. Sol. 31.

<sup>(6)</sup> Schoemann-Lipsius Att. Process. I 365.

<sup>(7)</sup> Lysias Lex Cant. 665, 20. Poll. VIII 42.

<sup>(8)</sup> II 177.

puni de mort. Solon, ajoute Hérodote, empruntant cette loi à l'Égypte, la donna aux Athéniens. Cette loi était encore en vigueur, à l'époque des orateurs ; on cite deux discours de Lysias prononcés dans des procès d'oisiveté. Démosthène, dans son discours contre Eubulide <sup>(1)</sup>, en menace celui-ci : « Il y a une autre loi contre les oisifs. Tu es sous le coup de cette loi et tu nous attaques, nous qui travaillons. »

Mais ce qui est le plus intéressant, c'est la vraie portée de cette loi. Rapprochons-la d'une autre loi que Plutarque <sup>(2)</sup> attribue encore à Solon. Tout le passage est important : « Voyant que la population de la ville s'augmentait chaque jour d'hommes qui affluaient de toutes parts vers l'Attique, à cause de la liberté dont on y jouissait, mais que la plus grande partie du territoire était ingrate et stérile, et que de leur côté, les marins n'apportent rien, d'ordinaire, à qui n'a rien à leur donner en échange, Solon tourna ses concitoyens vers les arts, et fit une loi qui dispensait un fils de nourrir son père, s'il ne lui avait fait apprendre aucun métier.

« Lycurgue qui habitait une ville débarrassée de toute populace étrangère, qui pouvait disposer pour un grand peuple d'un territoire vaste et capable, comme dit Euripide, de contenir le double d'habitants ; Lycurgue, environné surtout d'une multitude d'Hilotes qu'il fallait nécessairement ne pas laisser dans l'oisiveté, mais fatiguer et comprimer par un travail continu, eut raison d'interdire à Sparte toutes les professions viles et mercenaires, afin de tenir sans cesse les citoyens sous les armes, et de ne les exercer à nul autre métier que la guerre. Mais Solon, accommodant les lois aux choses plutôt que les choses aux lois, et voyant que la nature

---

<sup>(1)</sup> 32.

<sup>(2)</sup> Sol. 22.

du sol, qui suffisait à peine aux besoins des laboureurs, pourrait encore moins nourrir une populace oisive, mit les arts en honneur et chargea l'aréopage de s'enquérir des ressources de chaque citoyen et de punir les oisifs ».

On le voit, d'après Plutarque, Solon se serait franchement élevé contre le préjugé antique qui condamnait le travail manuel, du moins sous certaines formes, et n'aurait pas craint d'y pousser ses concitoyens par la menace de peines sévères.

De toutes les preuves que l'on pourrait invoquer contre l'existence même ou contre la force de ce préjugé, celle-ci serait la plus décisive et cependant ce préjugé existait, même dans l'esprit populaire : moins rigoureux que chez les lettrés, il se prononçait contre certaines professions.

La contradiction disparaît tout de suite, si l'on veut bien tenir compte des époques. Rappelons ce passage des poésies de Solon, où il énumère les moyens par lesquels un homme peut s'enrichir : le commerce maritime, la culture des arbres, la culture de la terre, les travaux d'Athèna et d'Héphaïstos, la poésie, la divination, la médecine <sup>(1)</sup>. Cette énumération porte sa date : elle atteste une époque toute primitive dans laquelle la hiérarchie des professions ne s'est pas encore constituée, époque agricole dans laquelle le commerce et l'industrie sont des facteurs tout à fait secondaires. Les métiers exercés par peu de personnes étaient les travaux d'Athèna et d'Héphaïstos. L'habileté des ouvriers en faisaient des êtres presque merveilleux et les plaçait à côté des médecins, des poètes et des devins. On remarquera cependant l'absence du boutiquier *κζπζλλος*, celle du manœuvre : pour ceux-là, l'opinion publique n'a jamais pu les accepter franchement.

Je crois donc qu'à l'époque de Solon, le préjugé ne

---

(<sup>1</sup>) 13, 41 (Bergk).

s'était pas encore complètement formé : il épargnait les professions industrielles. Il n'y a rien d'étonnant à ce que Solon ait voulu les encourager : en agissant ainsi, il n'était ni en avance ni en arrière sur son temps. Mais sa loi contre l'oisiveté ne contribue que d'une façon indirecte au progrès de l'industrie : on l'a vu, elle n'oblige pas, en réalité, tout citoyen à exercer un métier : elle lui interdit seulement de vivre dans la mendicité. Elle est plutôt une loi pour la répression de ce mal qu'une loi pour le progrès de l'industrie.

Après cette loi, il faut citer celle qui défendait de reprocher à un citoyen le métier qu'il exerçait à l'agora <sup>(1)</sup>. Elle complétait la première, en protégeant les individus, dans une certaine mesure, contre la déconsidération que l'exercice personnel de certaines professions faisait rejaillir sur eux.

Nous voyons que Solon favorisa l'établissement à Athènes des étrangers qui y venaient exercer un métier. D'un autre côté, il chercha à pousser ses concitoyens vers le commerce et vers l'industrie. Ne prit-il aucune mesure pour les protéger contre une concurrence qui pouvait devenir dangereuse? On lui attribue une loi qui défendait aux étrangers de travailler à l'agora <sup>(2)</sup>. Cette loi fut renouvelée par Aristophon. La défense n'était pas absolue : les étrangers pouvaient travailler à l'agora à condition de payer une taxe spéciale τὰ τελῆ, τὰ ἐν τῇ ἀγορᾷ <sup>(3)</sup>. Cette loi s'appliquait aux étrangers proprement dits et aux métèques. Nous ignorons le montant de la taxe et par conséquent, nous ne savons pas davantage si

---

(1) Dem. c. Mid. 32. Lipsius Att. Process 630.

(2) Dem. c. Eubul. 34 : οὐκ ἔξεστι ξένῳ ἐν τῇ ἀγορᾷ ἐργάζεσθαι.

(3) Eschine I 27 : ὁ νομοθέτης οὐκ ἀπελαύνει ἀπὸ τοῦ βήματος, εἰ τίς τέχνην τιν' ἐργάζεται· ἐπικουρῶν τῇ ἀναγκαίᾳ τροφῇ ἀλλὰ τοῦτους καὶ μάλιστα ἀσπάζεται.

elle avait une portée protectionniste ou si elle était purement fiscale.

Tel était certainement le droit de séjour appelé *μετοίκιον* que payaient les métèques : il était dû par les majeurs, à raison de douze drachmes pour les hommes, de six drachmes pour les femmes. Si elles avaient un mari ou un fils majeur, elles en étaient exemptées.

Tout au moins le législateur athénien s'était-il préoccupé d'égaliser les chances entre les citoyens et les métèques, en astreignant ceux-ci à toutes les obligations qui pesaient sur les premiers ? Au point de vue de l'impôt, les métèques devaient participer à l'eisphora, mais ils étaient dispensés des liturgies les plus onéreuses. Ils étaient tenus au service militaire, mais dans l'armée territoriale seulement <sup>(1)</sup>. Les métèques avaient donc l'avance sur les citoyens. Du temps de Xénophon, on ne s'en effrayait pas : cet auteur propose même de dispenser les métèques du service militaire, afin qu'ils puissent plus librement s'adonner au travail.

L'État ne s'inquiète pas davantage de la concurrence des esclaves. Quand elle apparaît, elle atteint immédiatement le travail libre.

---

(1) Il suffit de renvoyer pour tous ces points à *Clerc Métèques* où ils sont examinés à fond, p. 174 : « Exempts de la triérarchie, rarement appelés à s'acquitter de la chorégie, les riches métèques devaient dépenser, pour les services publics beaucoup moins, à fortune égale que les riches citoyens. Et la tendance qui s'est manifestée au quatrième siècle, à faire de plus en plus supporter toutes ces charges par les riches, au profit des pauvres, ne s'est exercée qu'aux dépens des citoyens et non à ceux des métèques. Jamais donc les Athéniens n'ont considéré les métèques comme des sujets taillables à merci et n'ont cherché à tirer d'eux d'autres profits que ceux que la cité tirait naturellement de leur travail et de leur industrie ».

Timée <sup>(1)</sup> racontait ce qui suit : ce n'était pas l'habitude ancienne des Grecs de se servir d'esclaves achetés ; l'on reprochait à Aristote de s'être mépris au sujet des usages des Locriens, car « il y avait une loi chez eux et aussi chez les Phocidiens, qui défendait d'acquérir des servantes et des esclaves ». Cette loi fut enfreinte à une époque récente. La première, la femme de Philomelos, celui qui prit Delphes, se fit accompagner de deux servantes. De même, quand Mnaséas, l'ami d'Aristote, acheta 1.000 esclaves, les Phocidiens le critiquèrent vivement, « car un si grand nombre d'esclaves enlevait aux citoyens les ressources indispensables ».

Mais il eût été difficile à l'État de réagir contre une institution que les mœurs consacraient et qui se développait fatalement avec la richesse privée. On laissait donc aller les choses et tôt ou tard elles reprenaient leur assiette.

On cite bien quelques lois qui cherchent à arrêter l'extension de l'esclavage ; mais elles semblent plutôt dirigées contre l'esclavage de luxe que contre l'esclavage industriel. Périandre, à Corinthe, n'aurait pas permis à tout le monde d'habiter la ville et il aurait interdit les acquisitions d'esclaves et le luxe. Ulpien parle d'une loi qui aurait défendu d'entretenir des esclaves oisifs <sup>(2)</sup>.

On s'habituaît à voir dans l'esclave un instrument nécessaire du luxe et même de la vie ; il remplissait en partie les professions du commerce et de l'industrie ; comme nous l'avons vu, il y laissait place aux hommes libres. Les circonstances se chargeaient de maintenir l'équilibre entre ces trois facteurs : les esclaves, les travailleurs libres et la richesse. Cet équilibre était néces-

---

(1) Ath. VI 264 C et 272 B. FHG I 207 p. 67.

(2) Voir Boeckh II note 788 : l'authenticité de cette loi est fort douteuse.



sairement instable; mais l'État n'y pouvait rien et il ne cherchait pas à établir un régime de faveur pour ses propres citoyens.

On ne reconnaîtra certainement pas une tendance protectionniste dans la taxe des esclaves. Elle existait à Athènes : Xénophon, dans son traité des Revenus, donne comme preuve de ce qu'un beaucoup plus grand nombre d'esclaves peuvent être employés dans les mines, le produit bien supérieur de la taxe des esclaves avant l'occupation de Décélie. Boeckh a montré que ce passage ne s'applique pas au droit d'entrée perçu sur les esclaves importés, ni au droit auquel les ventes d'esclaves étaient soumises comme toutes les autres ventes. Mais s'agit-il d'une taxe spéciale aux esclaves miniers ou d'une taxe atteignant tous les esclaves <sup>(1)</sup>? Boeckh s'est prononcé pour cette dernière opinion. On pourrait la discuter : comment en effet, du total de la taxe atteignant toutes les catégories d'esclaves, pourrait-on conclure quelque chose pour le nombre de ceux qui étaient employés dans une industrie déterminée? Mais rien dans le texte de Xénophon n'indique une taxe particulière à une espèce d'esclaves. Donc, de deux choses l'une, il faut supposer que dans les rôles des percepteurs de l'impôt, les diverses catégories étaient portées séparément ou plutôt on pourrait croire que les esclaves miniers formaient une fraction si importante de la population servile de l'Attique que l'augmentation ou la diminution de leur nombre influait fatalement sur le produit de l'impôt <sup>(2)</sup>.

Indifférent à la qualité de ceux qui exerçaient les métiers, l'État ne pouvait l'être, au même degré, à la prospérité de ces métiers et nous voyons qu'à diverses

---

<sup>(1)</sup> Thumser *De civium Atheniensium muneribus* Vienne 1880, 1.

<sup>(2)</sup> Cf. *supra*, Livre I, Ch. V.

époques, il chercha à les encourager en leur procurant du travail. Les historiens modernes ont, à maintes reprises, attribué à certains grands hommes de l'antiquité cette politique généreuse. Ils protestent avec indignation contre les calomnies de Tite-Live à l'égard de Tarquin-le-Superbe. Le dernier roi de Rome accablait, dit Tite-Live, les plébéiens de corvées, afin d'assurer l'édification de ses grandes constructions : Tarquin-le-Superbe eût été au contraire un roi philanthrope, plus soucieux de procurer des salaires aux pauvres plébéiens que de s'immortaliser par ses vastes entreprises. Il est bien possible que Tite-Live se soit trompé en ce qui regarde Tarquin-le-Superbe ; mais Aristote articule la même accusation contre les Cypsélides, contre les Pisistratides et contre Polycrate de Samos. Bien loin de songer à relever la situation matérielle de leurs sujets, les tyrans ont comme principe de les appauvrir, « pour que, d'une part, leur garde ne leur coûte rien à entretenir et que, de l'autre, occupés à gagner leur vie de chaque jour, les sujets ne trouvent pas le temps de conspirer (1). » Telle aurait été la politique des tyrans que j'ai cités tout à l'heure.

Platon (2) partageait cette opinion : le tyran pressure les citoyens et les appauvrit de telle sorte qu'ils ne songent qu'à leurs besoins de tous les jours et deviennent moins dangereux pour lui.

Plutarque prête de tout autres occupations à Périclès (3). Celui-ci justifie l'usage qui est fait du trésor de Délos. Athènes l'emploie pour elle-même. Elle construit des monuments qui font sa gloire et son opulence. C'est dans l'intérêt du peuple, que Périclès a réalisé ces grands

---

(1) Polit. VIII 1313 b.

(2) Rep. VIII 565.

(3) Périclès 12. — H. Baudrillart Histoire du luxe privé et public depuis l'antiquité jusqu'à nos jours Paris 1878 I 514.

projets de construction, ces travaux « destinés à occuper longtemps diverses industries ».

Plutarque est dans le vrai : les grands bâtisseurs, tyrans ou hommes d'état, songeaient à la postérité, en attachant leur nom à des monuments impérissables ; ils songeaient aussi au présent ; la formule vulgaire était déjà vraie de ce temps-là : quand le bâtiment va, tout va.

Bien contradictoires avec cette politique, paraissent les projets et les mesures en vue d'une concentration de l'industrie aux mains de l'État, par le moyen des travailleurs serviles. Je m'en suis expliqué au Livre II, Chapitre V. L'industrie, malgré tout, était, pour une bonne partie, restée dans les mains des étrangers et des esclaves. Quoi de plus naturel que cette pensée de *nationaliser* l'industrie ?

J'aborde un chapitre de la législation industrielle dont j'ai déjà dit quelques mots : les impôts perçus sur le travail ou sur ses produits. J'ai cité pour Athènes la taxe des étrangers à l'agora, celle des esclaves, celle des métèques. J'ajoute maintenant les droits perçus à l'occasion des ventes. Cette matière est mal connue, même pour Athènes. On peut supposer qu'ils étaient perçus sous la forme de droits d'étalage à l'agora <sup>(1)</sup>. On remarque qu'il y avait de plus une sorte d'octroi, auquel étaient soumis les produits introduits de l'extérieur dans la ville <sup>(2)</sup>.

---

(<sup>1</sup>) A Andania, l. 102 : μηδὲ πραστέτω μηδεὶς τοὺς πωλοῦντας τοῦ τόπου μηδὲν. Nombreux exemples d'exemptions personnelles de ces droits et en général de tout droit sur les ventes et les achats : Dittenberger Syll.<sup>2</sup> Ilion 169, l. 19 : δεδούσθαι δὲ καὶ τοῖς ἐκγόνοις αὐτοῦ τὴν ἀτέλειαν, ὅτι ἂν πωλῶσιν ἢ ἀγοράσωσιν. 178 : δίδωσι δὲ καὶ ἀτέλειαν αὐτῶι καὶ ἐκγόνοις καὶ εἰσάγοντι καὶ ἐξάγοντι τῶν ἐπὶ κτήρει. 480 : ἀ[τέλειαν] εἶναι — ἀπάντων — ὅσα ἂν εἰς τὸν ἴδιον οἶκον [ἐ]ξάγῃσιν.

(<sup>2</sup>) Gilbert Handbuch I<sup>2</sup> 393 n. 2. Thumser l. c. 6 n. 1 : ces droits existaient en Crète et ailleurs. BüchSENSCHÜTZ Besitz 557.

Les exemples de taxes frappant directement les métiers sont fort rares : elles ne rentraient pas dans les pratiques financières des Grecs <sup>(1)</sup>.

Une inscription de Mesembria <sup>(2)</sup> (3<sup>e</sup> siècle après J.-Ch.) suppose une taxe levée sur tous les négociants, car c'est apparemment, en vue de la perception de cette taxe, qu'elle leur ordonne de se faire inscrire. Une inscription de Delphes accorde à un personnage l'exemption du χειροτέχνιον, sans doute une taxe sur le métier <sup>(3)</sup>. A part ces exemples, encore l'interprétation du premier texte est-elle incertaine, nous n'en avons pas d'une taxe directement perçue sur la profession ; car on ne fera pas rentrer sous ce chef, la taxe des courtisanes <sup>(4)</sup>, des histrions, devins, charlatans <sup>(5)</sup>. Cependant rappelons la taxe à laquelle étaient soumis les médecins ιατρικόν <sup>(6)</sup>.

A Palmyre, les cordonniers et autres ouvriers sont astreints au paiement d'une taxe d'un denier par mois pour chaque atelier ou boutique ; les marchands de peaux payent deux as pour chaque peau. Il y a aussi une taxe d'abattage τὸ τοῦ σφάκτρου τέλος <sup>(7)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> [Arist.] Oecon. II 1, 3 : les Grecs considèrent comme indignes d'une ville libre, les taxes sur les métiers χειρωνάξια.

<sup>(2)</sup> CIG 2053 : Ἀγορνόμοι... παρακαλοῦσι πάντας τοὺς κατεργαζομένους τὴν πόλιν ἐργεσθαι καὶ ἀπογράφεσθαι κατὰ τὸν νόμον τῆς πόλεως καὶ τὸ ἔθος.

<sup>(3)</sup> Wescher-Foucart n. 8. Remarquez aussi à Pergame, Fränkel Inschr. v. Pergamon 40 = Ch. Michel 729, le revenu de certains ateliers τῶν ἐργαστηρίων ὧν ἀνατέθηκε τὴν πρόσδοτον est affecté à des dépenses du culte.

<sup>(4)</sup> A Athènes, Bosckh I 449.

<sup>(5)</sup> À Byzance, Oecon. II 2, 3 : τὸ τρίτον δὲ μέρος τοῦ ἐργαζομένου ἀποτελεῖν ἔταξεν.

<sup>(6)</sup> Delphes, Téos, cf. supra, Livre I, Ch. III.

<sup>(7)</sup> Dessau Der Stenertarif von Palmyra Hermes XIX 1884 486. Ce tarif est de l'époque d'Hadrien.

Parmi les moyens les plus usités, dans les états modernes, pour développer l'industrie, se trouvent les droits d'entrée et, en termes plus larges, la législation des douanes. Les anciens en ont compris l'importance. Aristote cite les cinq sciences que l'homme d'État doit posséder : il y comprend la connaissance des exportations et des importations <sup>(1)</sup>.

Les marchandises étaient généralement frappées d'un droit d'entrée et de sortie. Il en était ainsi à Athènes, à Délos, à Rhodes et même dans des places moins importantes <sup>(2)</sup>. Ces droits étaient purement fiscaux ; ils ne créaient aucune faveur pour les produits indigènes, qui payaient le droit de sortie, ni aucune protection contre les produits étrangers qui payaient par contre le droit d'entrée. Ces droits étaient d'ailleurs peu élevés : ils étaient du 50° πεντηχοστὴ <sup>(3)</sup>. D'autres taxes également fiscales se percevaient sous le nom d'ἐλλιμένιον, probablement pour l'usage du port.

L'exemption des droits d'entrée ou de sortie était considérée comme un privilège digne d'être recherché. Parisade, le prince de Bosporos, l'avait accordée aux Athéniens pour le blé <sup>(4)</sup>. A Sybaris, elle avait pour but d'encourager l'importation de la pourpre <sup>(5)</sup>. En Macédoine, l'importation du bois était, sinon totalement inter-

---

<sup>(1)</sup> Rhetor. I 1359 b 18.

<sup>(2)</sup> Il paraît que les habitants de Cymé furent très lents à découvrir que leur port pouvait leur fournir des revenus importants. Ce ne fut que 300 ans après la fondation de leur ville que, d'après Strabon XIII 4, 6, ils s'aperçurent qu'ils habitaient une ville située près de la mer.

<sup>(3)</sup> Ils paraissent avoir été à Athènes de 10/o jusqu'à l'occupation de Décélie, [Xen.] De Rep. Athen. I 17.

<sup>(4)</sup> Dem. c. Phormion 36; c. Leptine 31.

<sup>(5)</sup> Ath. XII 521 C.

dite, du moins soumise à de nombreuses restrictions. Andocide se vante d'avoir obtenu du roi Archelaüs le droit de faire sortir autant de bois de rames qu'il voulait <sup>(1)</sup>.

Le traité d'Amyntas et des Chalcidiens <sup>(2)</sup> accorde la libre sortie de la poix, du bois, de tous les matériaux de construction *οἰκοδομηστέριον πάντων* et du bois pour la construction des navires sauf le pin *καυπεργεσίμων* *ὃς πλὴν ἐλατίνων*; et encore pour le pin, la ville des Chalcidiens pourra l'exporter pour ses besoins, moyennant acquittement des droits. Sous cette dernière condition, libre importation de toute chose de la Macédoine à Chalcis et réciproquement.

Citons encore le traité des Érythréens et d'Hermias, tyran d'Atarneus <sup>(3)</sup>. Tous les objets que les Érythréens introduiront <sup>(4)</sup> sur le territoire d'Hermias et de ses alliés seront libres de tout droit, à l'exception de ceux qu'ils vendront : donc ceux-ci payeront le cinquantième. Après la conclusion de la paix, ils auront trente jours pour reprendre les objets déposés. Passé ce délai, ils devront la taxe.

D'après certains auteurs, le Pirée était un port franc <sup>(5)</sup> : la zone de l'emporion était marquée par des bornes. On ne percevait le droit d'entrée que sur les marchandises qui franchissaient cette frontière, pour pénétrer en Attique; mais les témoignages des anciens paraissent contraires à cette façon de voir. Le cinquan-

---

<sup>(1)</sup> II 11.

<sup>(2)</sup> Dittenberger Sylloge<sup>3</sup> 77 = Ch. Michel 3.

<sup>(3)</sup> Dittenberger Sylloge<sup>3</sup> 122 = Ch. Michel 12.

<sup>(4)</sup> pour les mettre à l'abri de leurs ennemis.

<sup>(5)</sup> Wachsmuth Ein antiker Seeplatz dans Conrad, Jahrbücher f. Nationalökonomie XIII 1886 83; Wachsmuth Die Stadt Athen II 116; Boeckh Staatshaush. I 76.

tième était sans doute perçu, pour l'entrée, au déchargement et pour la sortie, au chargement des marchandises <sup>(1)</sup>.

Un document <sup>(2)</sup> tout récemment découvert nous donne quelques renseignements très précis sur ce point : c'est un règlement des douanes des Kyparissiens. Le droit d'entrée et le droit de sortie sont du cinquantième. Le premier est perçu sur la déclaration faite aux percepteurs (les pentekostologes) antérieurement à toute vente, donc au déchargement. Le second est payé lors du chargement. Celui-ci se fait sous la surveillance des percepteurs. Le règlement prévoit encore le droit de ceux-ci de contester les estimations inférieures à la réalité. Toute infraction est punie d'une amende du décuple.

Nous avons vu qu'à un moment donné, Délos fut déclarée port franc et que cette déclaration ruina les finances des Rhodiens.

Des mesures étaient prises pour assurer la perception des droits de douanes : à côté du port on trouvait l'emporion, l'endroit assigné pour le débarquement et l'embarquement des marchandises <sup>(3)</sup>. En dehors de l'emporion, l'agora, où avaient lieu les transactions portant sur les produits de l'intérieur destinés à la sortie ou sur les produits de l'extérieur destinés à l'entrée <sup>(4)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> Etyim. magn. p. 660, 29 (Gaisford) : τῶν εἰσαγαγμένων εἰς τὸν Πειραιᾶ φορτίων ἐκ τῆς ἀλλοδαπῆς πεντηκοστὴν ἐτέλουν οἱ ἔμποροι. Cf. Thumser de civium Atheniensium muneribus 5 n. 3, qui énumère d'autres cités où existait également un droit du cinquantième. Autres textes, Buchsenschütz Besitz 555 n. 1.

<sup>(2)</sup> BCH 1898 575.

<sup>(3)</sup> Les navires ne pouvaient aborder qu'au Pirée, Lyc. c. Leocr. 18.

<sup>(4)</sup> Description du port de Chalcis : l'emporion s'ouvre sur le port; tout à côté se trouve l'agora; elle est large et entourée

On ne connaît rien des dispositions prises pour l'entrée des marchandises par la voie de terre. Boeckh pense qu'elle était réglée de la même façon que l'entrée par la voie de mer <sup>(1)</sup>.

Dessau <sup>(2)</sup> conteste avec raison, ce me semble, qu'il en soit ainsi : on ne trouve, remarque-t-il, aucune trace d'une douane établie à la frontière de Mégare ou de Béotie. Cela montre combien étaient insignifiantes les importations par la voie de terre. D'ailleurs comme le commerce était concentré à l'agora d'Athènes, il était facile de l'atteindre par les taxes d'étalage et les droits sur les ventes. Notons ici les particularités du tarif de Palmyre, étudié par Dessau : un droit est perçu sur l'huile et sur les parfums ; pour les objets destinés à l'alimentation, il y a franchise pour la ville et la campagne.

Il ne faut voir dans ce qui précède que des mesures fiscales.

On connaît cependant quelques exemples de prohibition frappant les marchandises de certaines provenances et inspirées par des raisons politiques. On se souvient du blocus décrété par les Athéniens, sous Périclès, contre les produits mégariens et béotiens <sup>(3)</sup> et nous

---

de trois portiques. Cette proximité de l'agora et du port, la facilité du déchargement des navires attirent les commerçants, [Dicéarque] Muller Geogr. Min. I 105.

<sup>(1)</sup> Boeckh I 387.

<sup>(2)</sup> Dessau Der Steuertarif von Palmyra 486. Il y avait en outre des marchés sur d'autres points de l'Attique, par exemple à Sunium, MAI 1894 24 inscription en l'honneur d'un généreux citoyen qui, par sa munificence, a permis l'établissement d'une agora. CIA II 602, décret honorifique des Mésogiens pour leur archonte ; on y lit, parmi les titres du bénéficiaire : καὶ ἐμέρισεν τὸ ἀγοραστὶ[χόν...].

<sup>(3)</sup> Boeckh I 69.



avons vu que ces produits consistaient en denrées alimentaires, en laines et en tissus <sup>(1)</sup>.

Dans la quinzième année de la guerre du Péloponèse, les Athéniens décrétèrent le blocus contre les états de Perdiccas, roi de Macédoine <sup>(2)</sup>. Il va de soi qu'en temps de guerre, l'exportation en pays ennemi, des agrès de navires, etc., était défendue <sup>(3)</sup>.

Il y a aussi quelques exemples d'interdictions portées pour des raisons économiques. D'après Plutarque <sup>(4)</sup>, Solon, de toutes les productions indigènes ne permit de vendre aux étrangers que l'huile et défendit l'exportation des autres denrées. J'ai déjà parlé des restrictions à l'exportation du bois, en Macédoine <sup>(5)</sup>.

On peut ranger parmi les mesures douanières, la limitation de l'exportation de certains produits. Le cas auquel je fais allusion, nous est connu par des inscriptions qui reproduisent le texte des traités conclus avec les villes de l'île de Céos <sup>(6)</sup>. Ces traités assurent des droits spéciaux à Athènes sur l'ocre rouge que produisait l'île. Le traité avec Ioulis porte l. 26 : εἶναι τῇ

---

<sup>(1)</sup> Hérodote V 88 cite un fait du même genre : Égine et Argos alors en guerre avec Atlènes, portèrent une interdiction contre les objets pouvant servir au culte et contre les poteries : Ἀττικὸν δὲ μήτε τι ἄλλο προσφέρειν πρὸς τὸ ἱερόν μήτε κέραμον, ἀλλ' ἐκ χυτρίδων ἐπιχωρίων νόμον τὸ λοιπὸν αὐτόθι εἶναι πίνειν. Cette mesure est inspirée non par des considérations d'ordre commercial, mais par des raisons religieuses.

<sup>(2)</sup> Boeckh I 69 et II 95.

<sup>(3)</sup> Aristoph. Ran. 363.

<sup>(4)</sup> Sol. 24; CIA III 38; Büchschütz Besitz 550.

<sup>(5)</sup> Sur l'exportation des bois de Macédoine, Büchschütz Besitz 551; Boeckh I 68; Dittenberger Sylloge<sup>2</sup> 77 n. 5. Cf. supra, Livre I, Ch. IV.

<sup>(6)</sup> CIA II 546.

ἐξαγωγὴν τῆς μίλου 'Αθίναζε, ἄλλοτε δὲ μηδαμῇ et le traité avec Corésia : 'Αθηναίων εἶναι τῆς μίλου τὴν ἐξα[γωγὴν]. Les Athéniens se réservent donc la « sortie » de l'ocre rouge; elle ne peut avoir lieu que pour Athènes; elle est interdite pour toute autre direction. Il n'en résulte pas que toute la matière produite devra être importée en Attique; elle devra être amenée dans l'emporion et là, elle pourra être acquise par les Athéniens et par les étrangers.

Par ces mesures, l'État s'efforçait de réaliser l'idée antique : la cité se suffisant à elle-même. Il cherchait à se procurer les biens dont il avait besoin, en assurant, autant qu'il était possible, son indépendance à l'égard de l'étranger. Or, dans une petite cité, vivant de sa vie propre, rien de plus tentant que de réglementer les métiers. Les deux mesures, autarkie et réglementation, se tiennent. L'État, autonome au point de vue économique, peut faire ce qu'il veut : il en profite pour légiférer aussi bien dans l'intérêt de ceux qui exercent les métiers que dans l'intérêt de ceux qui consomment les produits.

La réglementation de la production se réalise par la limitation du nombre des travailleurs, la fixation des heures de travail, la détermination des conditions morales et hygiéniques du travail, l'établissement d'un taux légal des salaires.

Dans l'antiquité grecque, rien ou presque rien de semblable. Les métiers sont libres et s'exercent, semble-t-il, sans aucun contrôle. Les instruments même de ce contrôle font défaut, qu'on les cherche dans les associations libres ou dans des fonctionnaires. Les magistrats, préposés au commerce, ne manquent pas. Il est même bien instructif de comparer leur nombre avec celui des magistrats qui ont la surveillance de l'industrie dans leurs attributions. D'un côté, nous trouvons à Athènes, les μετρόνομοι, les σιτοφύλακες, les ἐπιμεληταὶ ἐμπορίου; de

l'autre, il n'y a guère à citer que les agoranomes et les astynomes et encore ne s'occupent-ils de l'industrie qu'à titre secondaire.

Dans cet ordre d'idées, le seul document <sup>(1)</sup> que nous possédions est un décret de Paros en l'honneur d'un agoranome. Ce magistrat a parfaitement réglé tous les différends des employeurs et des employés. Il a veillé à ce que ceux-ci travaillassent régulièrement à l'ouvrage qui était en construction, à ce que les autres payassent le salaire convenu. Il faut rapprocher de ce qui précède le passage des Lois de Platon <sup>(2)</sup> où il institue les astynomes, comme juges des contestations relatives aux salaires jusqu'à concurrence de 50 drachmes.

Je dirai ici quelques mots d'une série fort nombreuse d'inscriptions <sup>(3)</sup>, à raison de l'interprétation qui leur a été donnée par quelques auteurs. Les anciens se servaient de grandes amphores, pour transporter certaines denrées, telles que le vin, l'huile, le blé. Les anses de ces récipients portent généralement des timbres qui permettent de reconnaître leur lieu d'origine : Rhodes, Cnide, Thasos, Pont-Euxin, Paros, Smyrne, etc. Les

---

(1) Rangabé II 770 : περί τε τῶν μισθοῦ ἐργαζομένων καὶ τῶν μισθοῦμένων [αὐ]τοὺς ὅπως μηδέτεροι ἀδικῶνται [ἐφ]ρόντιζεν, ἐπαναγκάζων κατὰ τοὺς νό[μου]ς, τοὺς μὲν μὴ ἀθετεῖν, ἀλλὰ ἐπὶ τὸ ἔρ[γον] πορεύεσθαι, τοὺς δὲ ἀποδίδοναι τοῖς [ἐργα]ζομένοις τὸν μισθὸν ἄνευ δίχης. On pourrait, il est vrai, citer aussi les dédicaces des corporations de l'Asie-Mineure en l'honneur des agoranomes : Thyatire BCH X 1886, 422; XI 1887, 100; CIG 3496 etc. Les agoranomes figurent à Délos CIG 2266 parmi les signataires de ce contrat d'entreprise; ils interviennent non comme préposés aux travaux publics, mais comme magistrats représentant l'État vis-à-vis de l'entrepreneur.

(2) Lois VIII 848 B.

(3) Dumont Archives des Missions 2<sup>e</sup> s. VI; Bekker Jahrb. f. kl. Philol. Suppl. IV 451, V 445, X 1.

premières paraissent être les plus nombreuses <sup>(1)</sup> : ainsi les fouilles de Pergame ont donné 799 timbres de Rhodes, 15 de Thasos, 5 de Cnide, 2 de Smyrne, 1 de Paros, 60 douteuses, en tout 882.

Examinons de plus près les indications que portent ces estampilles, quand elles sont complètes <sup>(2)</sup> : à Rhodes, le nom du prêtre du soleil, le mois, le nom du fabricant et les armes de la ville, la rose ou la tête du dieu Hélios ou encore d'autres emblèmes. A Thasos, seulement le lieu d'origine *Θασίων* avec un signe, comme une corne, etc. et le nom du fabricant. Schuchhardt remarque que la firme de la fabrique comprend assez fréquemment deux noms. A Cnide, l'indication de l'origine *Κνιδίων* ou *Κνιδίων*, le nom du phrourarque et celui du potier et un emblème. Les anses du Pont-Euxin portent le nom de l'astynome, celui du potier et encore l'un ou l'autre emblème.

Quelle est la signification de ces timbres ? Schuchhardt a repris <sup>(3)</sup> tout récemment la question et écartant les solutions de ses prédécesseurs, il en a présenté une nouvelle. Ces inscriptions n'ont, d'après lui, aucun caractère officiel : ce sont d'abord les marques des fabricants, en vue de faire reconnaître leurs produits, des marques de de fabriques, et en même temps des signes qui leur permettent de suivre, dans leurs ateliers, la marche des opérations par lesquelles doivent passer les amphores.

---

<sup>(1)</sup> De même, à Alexandrie : 15 anses rhodiennes pour une de Cnide ; à Athènes, la proportion est renversée ; en Égypte, aucune anse de Thasos, Dumont l. c. — Pridik a publié, MAI XXI 1896 126, une série d'estampilles trouvées dans les fouilles de l'Acropole d'Athènes : 265 de Cnide, 84 de Rhodes, 9 de Thasos, 27 de provenance douteuse.

<sup>(2)</sup> L'emblème fait assez souvent défaut.

<sup>(3)</sup> Inschriften von Pergamon II.

Tel est le but de la date apposée sur les anses : elle permet de reconnaître le moment où l'amphore a été moulée et par conséquent celui où elle sera suffisamment séchée.

Pas plus que M. Keil <sup>(1)</sup>, je ne vois comment l'indication de l'année et du mois répond à ce but ; il est bien plus simple de vérifier, directement et par des moyens extérieurs, si la poterie est à point.

Schuchhardt ne me paraît pas non plus avoir écarté, par des arguments bien probants, les opinions émises avant lui. Pourquoi cette estampille ne serait-elle pas une marque officielle, apposée par les magistrats, et justifiant du paiement d'une taxe ? Parce que, répond Schuchhardt, parmi les amphores estampillées, alors que la terre est encore humide, il se produira certainement un déchet ; la taxe frapperait donc les amphores non utilisées comme les autres. Pourquoi pas ? N'y a-t-il donc aucun exemple de taxe ou d'accise frappant le produit en fabrication ? Il suffit, pour que l'impôt ne soit pas injuste, qu'il soit modéré, en d'autres termes que l'on ait tenu compte des risques que le produit aura encore à courir avant d'être achevé. Il se pourrait aussi que ces estampilles fussent l'équivalent d'un poinçon officiel apposé après vérification de la contenance.

M. Keil a émis à son tour une opinion qui mérite d'être relevée : les marques révèlent l'existence d'un monopole aux mains de l'État. Celui-ci appose son cachet, le sceau officiel, la rose ou la tête du dieu Hélios. Le fabricant est ou le directeur des usines officielles ou l'exploitant des gisements de terre à poterie que l'État a loués à des particuliers. Dans le premier cas, les estampilles servent à établir la somme qui revient au potier ; dans le second cas, elles servent à contrôler la quantité de terre employée

---

(<sup>1</sup>) Berliner Philologische Wochenschrift 1896 1606.

par les fabricants et ce contrôle empêche une exploitation exagérée de la propriété publique.

Comme Keil le remarque justement, la solution définitive ne pourra être trouvée que par l'étude de tous les documents et non pas seulement ceux de Rhodes, mais encore ceux des autres cités. Malheureusement tous ces documents sont loin d'être publiés ou seulement connus. D'après le même auteur, pour Rhodes, les éponymes forment une série de 300 noms et plus et, c'est encore un puissant argument en faveur du caractère officiel des estampilles que la persistance, durant un temps si long, des mêmes règles et des mêmes usages.

La question se complique par l'apposition des estampilles sur les briques, tuiles, carreaux de céramique. Il en figure plusieurs parmi les inscriptions de Pergame; par exemple 665, estampille d'une brique : année du règne et mois. Schuchhardt rappelle aussi l'inscription d'une brique trouvée à Sparte : année, indication du propriétaire (l'État), du monument, de l'entrepreneur (1).

A Olbia, les indications sont les mêmes sur les amphores et sur les briques : le potier, l'astynome (2). Si une intervention officielle se comprend pour les amphores, au point de vue de la contenance ou de la perception d'une taxe, on ne la comprend guère pour les briques et les tuiles. Rien ne s'oppose, il est vrai, à ce que cette partie de l'industrie soit monopolisée comme l'autre. Je me demande cependant s'il ne serait pas plus simple d'attribuer une origine privée à nos estampilles. Le potier a des ouvriers sous ses ordres; il les a

---

(1) MAI II 441, 26 : *πλύνθαι δαμόσια σκανοθήκας ἐπὶ Καλλικράτους ἐργόνων Νικισίωνος*. Autres exemples de timbres ou briques indiquant le propriétaire dans *Inscript.* v. Pergamon II 395.

(2) Bekker Jahrb. f. kl. Philol. X Suppl. n. 11 : *καρμείως Πρωτακος τοῦ Θεοπροπ(ου) ἀπτυνόμου Ποσειδείου τ(οῦ) Ἡρακλειδοῦρου*.

engagés à la façon. A certaines époques, il inspecte les produits fabriqués et appose un timbre sur tous ceux qu'il accepte : sa firme et un emblème quelconque. Il y appose aussi une date, plus ou moins précise, afin d'empêcher des fraudes et de pouvoir reconnaître lui-même le produit de sa fabrication durant chaque année ou même durant chaque mois. Il arrive que l'État ou peut-être aussi des particuliers faisant faire une construction, engagent des ouvriers et leur remettent à façon la confection des briques et des tuiles et de nouveau estampillent les produits qu'ils acceptent et d'après cela règlent leurs comptes avec leurs ouvriers <sup>(1)</sup>.

Si on envisage la réglementation du métier, du côté des consommateurs, elle portera sur le prix et sur la bonne qualité.

Pour le prix, ou bien il est fixé directement ou tout au moins il est mis à l'abri de hausses factices.

D'exemples de fixation directe des prix, en ce qui regarde les produits industriels, je n'en connais pas pour la période qui forme l'objet de ce livre. Cependant la réglementation eût été relativement facile, puisque les ventes se faisaient toutes, au même lieu, à l'agora et sous le contrôle de magistrats spéciaux, les agoranomes.

Ce contrôle leur était remis en des termes assez larges : surveiller la loyauté des ventes. Cela pouvait aller, semble-t-il, jusqu'à arrêter un tarif. Une inscription d'Astypalée <sup>(2)</sup> loue l'agoranome d'avoir veillé à ce qu'à l'agora les ventes se fissent dans les conditions les

---

<sup>(1)</sup> Je n'ai pas besoin de dire que ceci n'est qu'une hypothèse, laquelle demanderait, pour être justifiée, une étude complète des documents.

<sup>(2)</sup> CIG 2483 = Ch. Michel 414-415 : τῶν τε κατὰ τὴν ἀγορὰν ἐπιμελούμενος ὅπως ὡς εὐωνότατα καὶ δικαιοτάτα πωλῆται.

meilleures et les plus justes. L'agoranome d'Istropolis avait abaissé les prix de certaines denrées. Faut-il donc reconnaître aux agoranomes le droit de tarifier, en tout temps, les marchandises? Je préfère croire que les agoranomes n'intervenaient que dans des cas particuliers et non par des mesures générales, en vue de prévenir les fraudes et non pour arrêter la hausse naturelle d'une marchandise.

L'inscription tantôt citée d'Astypalée le prouve (1); car l'agoranome est encore loué, non pas d'avoir tarifié le blé, mais d'en avoir acheté lui-même à l'avance et de l'avoir distribué, ou, sans doute et plus exactement, vendu au peuple à bas prix. C'est ce qu'avait fait l'agoranome d'Istropolis : au lieu de tarifier le blé et le vin, il avait vendu lui-même ces marchandises à prix réduits (2).

Les inscriptions tendent à montrer que les agoranomes n'avaient pas le pouvoir général de fixer eux-mêmes des prix. L'inscription des Mystères d'Andania (3) leur dénie

---

(1) καὶ σίτον προωνεύμενος διετέλει τῷ δήμῳ.

(2) Dittenberger Sylloge<sup>2</sup> 825 l. 40 : παραπολῶν σείτον ἀμα καὶ οἶνον καὶ τῶν λοιπῶν ὀνίων τὰς τιμὰς καθαιρῶν λυσιτελέστατα τοῖς πολέταις. Wilhelm a réuni plusieurs autres exemples, Arch.-epigr. Mitth. aus Oest.-Ung. XX 1897, 75 : Lagina, Kys(Carie), Métropolis (Ionie), Tomi, Lyncestes, Maronée. L'opération a été faite tantôt par des particuliers, tantôt par des agoranomes. Aristote Pol. Ath. 51 : les sitophylaces veillent à ce que le grain σίτος ἀργός se vende à un juste prix ὥνιος ἔσται δίκαιως, à ce que les meuniers vendent la farine d'orge d'après le prix du grain et de même les boulangers pour le pain. Je dois me borner à ces quelques indications sur un point qui est quelque peu en dehors de mon sujet. Les mesures prises pour assurer l'approvisionnement des villes mériteraient d'être étudiées dans le détail.

(3) L'inscription leur fait cette défense l. 100 : μὴ τασσέτω πόσου δεῖ πωλεῖν. Cf. Plaute Miles Gl. 727 : Sicuti merci pretium statuit, quist probus agoranomus. Quæ probast mers, pretium ei



expressément ce pouvoir et cela se comprend, car une tarification quelconque aurait pu faire désertier la foire par les marchands. De même pour toutes les denrées venant du dehors et en particulier le blé, la tarification aurait pu amener des résultats tout contraires à ceux que l'on en aurait attendus : abandonnée à des magistrats, elle aurait facilité les spéculations, compromis la sécurité des transactions. Le peuple s'était donc réservé le droit d'établir des prix. Nous ne connaissons que fort peu de cas où il fit usage de ce pouvoir.

D'après Aristophane <sup>(1)</sup>, on aurait à Athènes, essayé, à l'époque des guerres du Péloponèse, de faire baisser le prix du sel par une mesure législative.

Le poète Alexis parle d'une loi qui serait l'œuvre du riche Aristonikos. Elle aurait défendu au marchand qui avait fixé un prix pour ses poissons de consentir des rabais. En cas d'infraction, le marchand aurait été jeté en prison. On a vu dans ce passage un persiflage à l'adresse de Platon <sup>(2)</sup>.

L'État se réservait donc d'empêcher la hausse des prix, soit, dans des cas particuliers, par l'action de ses magistrats, soit, d'une manière générale, par la loi.

Cette hausse se produit naturellement par la rareté de la marchandise ou autrement. Elle peut se produire aussi artificiellement, par la spéculation et en particulier par l'accaparement ou par la constitution de monopoles. Ni l'un ni l'autre de ces deux moyens de faire monter les prix n'étaient inconnus de l'antiquité.

---

statuit, pro virtute ut veniat. Il ne s'agit pas ici, je pense, d'une tarification officielle, mais de la répression des fraudes et des abus manifestes.

<sup>(1)</sup> Aristoph. Ekk1. 814 et la scholie.

<sup>(2)</sup> Bekker Charikles II 205.

Voici ce que raconte Aristote (1) : « Thalès de Milet, prévoyant une récolte abondante d'olives, loua tous les pressoirs de Milet et de Chios. Quand le moment de fabriquer l'huile fut venu, de toutes parts accoururent les cultivateurs et il leur loua les pressoirs au prix qu'il voulut. Un particulier en Sicile, employa les dépôts d'argent faits chez lui à acheter le fer de toutes les usines; puis quand les négociants venaient des différents marchés, il était seul à le leur vendre, et, sans augmenter excessivement les prix, il gagna cent talents pour cinquante. » Aristote ajoute que : « les expédients de ce genre sont utiles à connaître, même pour les chefs des États. Bien des gouvernements ont besoin, comme les familles, d'employer ces moyens là pour s'enrichir; et l'on pourrait même dire que c'est de cette seule partie du gouvernement que bien des gouvernements croient devoir s'occuper. »

Aristote atteste formellement l'établissement de monopoles (2), par les cités, pour se procurer des ressources, et, par conséquent, la hausse factice des denrées. Il ne cite pas d'exemple. Ailleurs on trouve celui-ci : Pythocles conseilla aux Athéniens de prendre le monopole du plomb que produisaient les mines du Laurion; les particuliers le vendaient deux drachmes; l'État, l'ayant accaparé, devait le revendre six drachmes (3).

Les inscriptions nous révèlent l'existence d'autres

---

(1) Polit. I 1259 a 6.

(2) Arist. Polit. I 1259 a 20 : τῶν πόλεων ἔνιαι τοῦτον ποιοῦνται τὸν πόρον, ὅταν ἀπορῶσι χρημάτων μονοπωλίαν γὰρ τῶν ὀνίων ποιοῦνται.

(3) [Arist.] Oecon. II 1353 a. 15 : Πυθοκλῆς Ἀθηναῖος Ἀθηναίους συνεβούλευσε τὸν μόλυβδον τὸν ἐκ τῶν Τυρίων (Boeckh. ἐκ τῶν Λαυριῶν) παραλαμβάνειν παρὰ τῶν ἰδιωτῶν τὴν πόλιν, ὥσπερ ἐπώλουν, δίδραχμον, εἴτα τάξαντας αὐτοὺς τιμὴν ἐξαδράχμου οὕτω πωλεῖν.

monopoles aux mains de l'État. On a cité celui des transports par mer *πορθμαῖα* <sup>(1)</sup>. A rapprocher le conseil que donne Xénophon dans les Revenus : l'État achèterait des vaisseaux de transport *ὀλιζῶδες*, les louerait à des particuliers et en tirerait des ressources considérables. On peut reconnaître un autre monopole dans le décret d'Olbia réglant le commerce du Borysthène <sup>(2)</sup>; en réalité la partie conservée ne s'occupe que de la monnaie : sont autorisées l'entrée et la sortie de toute monnaie d'or et d'argent; mais les transactions doivent se faire d'après la monnaie de la ville et l'on désigne pour le change des monnaies étrangères un local déterminé, *ἐπὶ τοῦ λίθου τοῦ ἐν τῷ ἐκκλησιαστῇ ἡρίωι*. Cette banque, qu'elle soit aux mains de l'État ou dans celle d'un particulier, jouit d'un vrai monopole. On peut rapprocher de ce décret le fait suivant : poussés par le besoin d'argent, les Byzantins avaient concédé à un particulier le monopole de la banque <sup>(3)</sup>.

L'Égypte offre des exemples de monopoles, aux mains de l'État, pour certains produits du sol.

Fustel de Coulanges <sup>(4)</sup> nous apprend que des pratiques du même genre existaient à Chio, sous la domination turque, et auparavant, sous la domination génoise : tant il est vrai de dire que rien ne change en Orient ! Chio produisait environ soixante-deux mille kilos de mastic; le tiers environ était livré à la Porte pour la consommation du sérail; quant au reste, le cultivateur ne pouvait le vendre qu'à l'aga du pays, d'après un taux que celui-ci fixait lui-même et qui était à peine le

---

<sup>(1)</sup> Cf. *supra*, Livre I, Ch. III.

<sup>(2)</sup> Ch. Michel 336 : *Εἰς Βο[ρυσσθῆνη] εἰσπλεῖν τὸν βου[λόμε]νον κατὰ τὰδε.*

<sup>(3)</sup> *Oecon.* 2, 117. Sur tout ceci, Boeckh. I 66 s.

<sup>(4)</sup> *Mém. sur l'île de Chio* dans *Questions historiques* 383.

quart de la valeur de la gomme. Les cultivateurs ne pouvaient ni consommer, ni vendre, ni transporter leur récolte. Défense de transporter du mastic d'un village à l'autre. « Au temps où la gomme distille de l'arbre, nul habitant des autres parties de l'île, nul étranger ne pouvait parcourir ces villages. Le paysan n'avait pas le droit de ramasser la gomme, ni d'y porter la main avant qu'un ordre de l'aga n'eût fixé le jour où la récolte devait se faire pour tous les villages à la fois. Puis tandis qu'on lavait le mastic et qu'on le faisait sécher, chaque village était fermé, et la porte de fer ne s'ouvrait jamais. Enfin l'aga fixait de nouveau un jour pour apporter tout le mastic à la ville; il était déposé dans la forteresse. »

Pour l'Égypte des Ptolémées, les publications de Grenfell et Mahaffy et celles de Wilcken <sup>(1)</sup> nous donnent les renseignements les plus précieux : nous

---

(1) Grenfell et Mahaffy *The revenue laws of Ptolemy Philadelph* Oxford 1896; Wilcken *Griechische Ostraka aus Ägypten und Nubien* Berlin 1899 2 vol. Ce dernier livre constitue une mine d'une grande richesse pour l'histoire économique de l'Égypte : je ne puis malheureusement que la signaler; vouloir l'utiliser ici serait sortir du cadre que les lieux et les époques forment d'eux-mêmes et dans lequel, à moins d'allonger à l'excès cet ouvrage, je suis bien obligé de me renfermer. J'extraurai cependant du livre que je viens de citer quelques renseignements sur des points qui touchent aux idées fondamentales de mon travail.

A la page 681 et suiv., M. Wilcken rassemble ce que ses documents lui apprennent sur les ouvriers libres et les esclaves. Ces documents concernent, en immense majorité, la campagne : le premier fait qui frappe est, sur des milliers de personnages qui nous sont connus, le petit nombre d'esclaves. En second lieu, tandis que nos sources nous parlent d'une foule d'hommes de métier, la rareté des esclaves employés dans l'industrie.

savions déjà que la filature, la banque étaient érigées en monopoles. Le papyrus publié par Grenfell et Mahaffy contient dans sa troisième partie, le règlement qui organise le monopole de la fabrication de l'huile. Ce

---

Ce développement si faible de l'esclavage est certes étonnant : Wilcken donne comme causes, p. 703, la densité de la population, son extraordinaire sobriété, et l'état d'infériorité politique dans lequel elle est toujours restée. La population libre fournissait la main d'œuvre la plus docile et la moins coûteuse qui se pût trouver. Les conditions nécessaires à l'accroissement de la population servile faisaient défaut.

Arrivons à l'organisation de l'industrie exercée par les hommes libres. Deux observations principales : d'abord la division des métiers, phénomène qui a été signalé à Athènes, supra, Livre II, Ch. II : ici elle est poussée à l'extrême ; voir pages 688 et suiv., la liste très intéressante des professions. Ensuite la grande industrie pratiquée, par exemple, par le roi, dans ses fabriques d'huile, emploie aussi des hommes libres et même dans les carrières, on trouve des ἐλεύθεροι λατόμοι. Il est bien évident que l'organisation a dépassé la phase « oikonomique ». La preuve de ce progrès est la présence de ces nombreux hommes de métier et l'existence d'un commerce assez développé. Il reste même, ainsi que l'observe Wilcken, bien peu de traces de la phase première. Il semble, pour autant que j'en puis juger d'après les documents publiés et le commentaire de Wilcken, qu'on n'en soit pas encore, quoi qu'en dise cet auteur, arrivé à la « Volkswirtschaft ». Le type paraît être celui que nous avons reconnu à Athènes, peut-être même mieux marqué encore et plus net.

Remarquez à cet égard § 91 la πεντηκοστή (ἐξαγωγῆς) p. 276 : cette taxe est levée sur ceux qui « exportent des marchandises pour l'extérieur, c'est-à-dire, semble-t-il bien, au-delà des limites de la ville ». Et à l'entrée dans une autre ville, nouvelle taxe du 50<sup>e</sup>, sans compter la taxe de transit, à payer si on traverse le territoire d'une troisième ville.

Notons ici un point, qui aurait pu être abordé plus haut : Wilcken consacre le § 135 au χειρωνακτικόν ; il semble que chaque métier était frappé d'une taxe fixe (p. 130).

monopole est mis aux enchères et passe à des fermiers. Le but de l'État est de retirer de cette opération le plus fort revenu possible : aussi les adjudicataires sont-ils aidés et surtout surveillés de très près par les fonctionnaires publics. Le monopole exige la réglementation de toutes les opérations depuis les semailles jusqu'à la vente. Il importe d'abord que les quantités produites soient suffisantes; les cultivateurs seront tenus d'ensemencer en sésame, etc., des étendues à déterminer, de telle sorte que le déficit dans certains districts soit comblé par le boni des autres. La moisson se fait sous la surveillance des adjudicataires et des fonctionnaires. Le cultivateur ne peut vendre ses denrées qu'aux adjudicataires et à des prix fixés par l'État. L'huile sera fabriquée dans les usines de l'État à l'exclusion de toutes autres; exception est faite, sous certaines réserves, pour les prêtres qui continueront à fabriquer l'huile pour l'usage de leurs temples.

Les particuliers qui possèdent des presses et des mortiers les livreront à la manufacture royale. Les fabriques officielles sont sous la surveillance des fonctionnaires. Les ouvriers qui y sont employés ne peuvent passer dans un autre district et leur salaire est réglementé dans des conditions telles que les ouvriers reçoivent plus que les « entrepreneurs » (1). « C'est le plus ancien exemple de participation aux bénéfices ». Le paiement des salaires se fait par les fonctionnaires; mais la direction du travail appartient aux fermiers du monopole. Ils exigeront que les ouvriers produisent des quantités déterminées. Tout est prévu pour empêcher ou pour réprimer la falsification et la fabrication clandestine.

La vente se fait par l'intermédiaire de détaillants; la liste des débits autorisés est dressée par les fonction-

---

(1) C'est-à-dire les adjudicataires.

naires. Ceux-ci se chargeront de les approvisionner à des époques périodiques.

Le prix de vente est fixé; un prix spécial pour Alexandrie et la Lybie. Les fermiers doivent fournir à la consommation les quantités nécessaires. Des mesures sont prises pour l'approvisionnement de la capitale.

L'introduction d'huile étrangère n'est autorisée qu'à Alexandrie.

Les monopoles, dont nous venons de parler, sont créés dans un intérêt fiscal; les consommateurs en payent les frais.

Ils étaient mieux protégés contre l'accaparement du blé par des particuliers et, en général, l'État s'abstenait de pratiquer lui-même cet accaparement à son profit <sup>(1)</sup>.

La protection des consommateurs consiste aussi à leur garantir la bonne qualité des produits. Les agoranomes étaient chargés de la surveillance à cet égard <sup>(2)</sup>. Je ne connais aucune disposition législative ou autre, prise dans cette vue. Je citerai cependant le décret athénien <sup>(3)</sup> relatif aux poids et mesures. On y lit, en effet, que les magistrats compétents devront veiller à ce que les poids et mesures officielles soient employés par tous ceux qui vendent quelque chose au marché, dans les ateliers ἐν τοῖς ἐργαστηρίοις, dans les boutiques, dans les cabarets, dans les échoppes <sup>(4)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> V. cependant un exemple d'accaparement du blé, organisé dans un état, dans Arist. Oec. 1348 b 33. Cf. Boeckh I 67 s.

<sup>(2)</sup> Harp. : κατὰ τὴν ἀγορὰν ἀψευδεῖν.... Θεόφραστος γοῦν ἐν τοῖς περὶ νόμων φησὶ οὐοῖν τούτων ἐπιμελεῖσθαι δεῖν τοὺς ἀγορανόμους, τῆς τε ἐν τῇ ἀγορᾷ εὐκοσμίας καὶ τοῦ ἀψευδεῖν μὴ μόνον τοὺς πιπράσκοντας ἀλλὰ καὶ τοὺς ὠνούμενους. Arist. Pol. Ath. 51 : les agoranomes veillent ὅπως καθαρὰ καὶ ἀκρίβδηλα πωλῆται.

<sup>(3)</sup> CIA II 476.

<sup>(4)</sup> Boeckh II 322.

Nous avons envisagé la législation politique et administrative du travail surtout à Athènes, ainsi que l'état de nos sources nous y obligeait. Les détails que nous avons recueillis pour d'autres cités, nous ont montré que, dans toute la Grèce, cette législation s'inspirait des mêmes principes. Considérée dans ces principes et dans leurs applications, elle est un témoin irrécusable du faible degré de développement auquel s'est élevée l'industrie.



## CHAPITRE II.

### Législation civile <sup>(1)</sup>.

L'état de nos sources ne nous permet pas d'épuiser ce sujet : nous ne pouvons guère l'étudier qu'en un seul point, dans le contrat d'entreprise des travaux publics. Il est vrai que bien des principes que nous rencontrerons s'appliquent à toute espèce de louages de services.

Nous avons à établir les obligations et les droits des diverses personnes qui interviennent dans le contrat d'entreprise ; mais tout d'abord, essayons de déterminer la nature de la convention qui les lie. Toute entreprise comporte de nombreuses conventions avec différentes personnes : avec des fournisseurs, soit qu'ils

---

(<sup>1</sup>) Principaux ouvrages sur la matière : Dareste Les entreprises de travaux publics chez les Grecs Annuaire de l'Association pour l'encouragement des Ét. gr. 1877 107. — Fabricius De architectura graeca, comm. epigr. Berlin 1881. — Fabricius Hermes XVII 1 Commentaire de l'inscription de Délos CIG 2266. — Choisy Études épigraphiques sur l'architecture grecque Paris 1884. — Homolle Les archives de l'intendance sacrée à Délos Paris 1884 et surtout BCH XIV 1890 389 (Comptes des hiéropes de 279). — Dareste, Haussoullier, Reinach Inscr. jurid. grec. 143. — Chavannes Dictionnaire Antiqu. gr. et romaines : ergolabos. — Keil Die Rechnungen über den epidaurischen Tholosbau MAI 1895 20. — I. Beauchet Histoire du droit privé de la République athénienne Paris 1897 IV 209. — Voir aussi les documents cités Livre II, Ch. VII. — On pourra encore consulter Th. Wiegand Die puteolanische Bauinschrift N. Jahrb. f. Philol. 20 Suppltd. Le contrat de Puteoli offre de curieuses ressemblances avec les contrats grecs.

s'engagent à fournir au plus bas prix après une adjudication, soit qu'ils vendent directement au prix courant; avec des entrepreneurs qui, après adjudication ou non, se chargent de fournir un ouvrage, soit qu'ils le fassent à tant la mesure, soit qu'ils le fassent pour un prix global; avec des ouvriers qui travaillent à façon où à la journée.

Le contrat qui est conclu avec les fournisseurs est une vente <sup>(1)</sup>; celui qui est conclu avec les entrepreneurs et les ouvriers est un louage. Il en est ainsi en droit moderne.

Le droit grec faisait-il cette distinction? Sans aucun doute, et les inscriptions du Parthénon le montrent, car elles rangent les paiements sous deux chefs, ceux qui ont été faits pour des achats *ὠνήματα*, ceux qui ont été faits pour des louages *μισθώματα*.

Pourtant, dans les inscriptions d'Éleusis, le fournisseur de matériaux est parfois appelé *μισθωτής* : c'est que ce mot, comme nous le verrons, doit être traduit par adjudicataire.

Le louage d'ouvrage peut avoir pour objet la prestation de services industriels ou domestiques, *locatio operarum* : le Code civil s'occupe de l'espèce la plus commune sous le titre de : « Du louage des domestiques et ouvriers ».

Le louage d'ouvrage peut avoir pour objet la prestation d'un travail, *locatio operis*; le Code civil traite de la variété la plus importante sous le titre de : « Les devis et marchés »; il y pose les règles relatives à la convention conclue avec un architecte ou un entrepreneur. Le prix peut être convenu en une somme fixe et déterminée

---

(1) Il s'agit bien entendu du cas où les matières premières sont le seul objet du contrat, le fournisseur n'y ajoutant aucun travail.

d'avance (prix fait ou forfait), soit en une somme à déterminer lors de l'achèvement des travaux, suivant leur nature et leur importance, d'après la base d'un devis.

Nous suivrons le code civil; mais il faut le remarquer, nous n'aurons que bien peu de choses à dire du louage des ouvriers; les devis et marchés nous sont beaucoup mieux connus.

Avant d'en aborder l'étude d'après les inscriptions, nous extrairons des Lois de Platon <sup>(1)</sup>, quelques règles de droit qu'il a probablement empruntées à la législation athénienne : 1° Non livraison de l'ouvrage au terme convenu. L'artisan payera le prix de l'ouvrage et en outre, il devra le livrer pour rien dans le même temps marqué. 2° Prix. L'artisan, comme le vendeur d'une marchandise quelconque, ne doit point chercher à tromper, en surfaissant le prix. Le client aura action contre le trompeur. 3° Paiement du prix. Si le client ne paye pas le prix dans le temps convenu, il doit le double. S'il laisse écouler une année, il payera l'intérêt à raison d'un sixième pour chaque drachme par mois.

C'est aux « devis et marchés » que se rapportent nos inscriptions : tous les travailleurs, en effet, qui y figurent pour avoir reçu des paiements, sont des entrepreneurs au sens juridique du mot. L'usage courant ne leur donnerait pas ce nom; ainsi nous ne l'appliquerions pas d'ordinaire à un homme qui a scié une pièce de bois et à qui on a payé une drachme et trois oboles par jour; c'est là pour nous un ouvrier. Cependant, aux yeux du code civil, c'est un entrepreneur. Sans doute, des ouvriers, au sens juridique du mot, ont travaillé à nos monuments; mais les inscriptions ne les nomment pas et même, sauf de rares exceptions, ne stipulent rien en ce qui les concerne : ce sont les ouvriers qu'emploie

---

<sup>(1)</sup> XI 921.

l'entrepreneur. Par conséquent, seraient entrepreneurs les travailleurs avec lesquels le rendeur d'ouvrage a traité directement; ouvriers, les travailleurs que l'entrepreneur a embauchés. Cela peut être juridiquement vrai; mais nos inscriptions ne respectent pas cette terminologie. Elles en emploient une autre, dont je voudrais essayer de rendre compte.

Je commencerai pas l'inscription de Délos (279) <sup>(1)</sup>. Elle contient toute une série de paiements faits à de nombreuses personnes. Les postes sont libellés de façons diverses; ce ne peut être l'effet d'un pur hasard. Je distingue trois formules principales. La première emploie comme marque caractéristique, le mot *ἔργολαβήσεν*. Le paiement est fait à un *ἐργολάβος*; la formule fait intervenir les hiéropes et le paiement a lieu en trois termes, *κατὰ συγγραφήν*, conformément au cahier des charges. Dans ce cas, l'ouvrage a été remis à la suite d'une adjudication faite suivant toutes les règles. La seconde n'emploie pas le mot *ἔργολαβήσεν*; le paiement est fait à un individu à qui le travail a été remis par l'architecte seul *ἀρχιτέκτονος ἑγδόντος*, ou par l'architecte assisté des épimélètes *ἀρχιτέκτονος καὶ ἐπιμελητῶν ἑγδόντων* <sup>(2)</sup>. Il ne s'agit ici que de travaux de peu d'importance, dans le premier cas, 24 drachmes; dans le second, 44 drachmes. Le paiement se fait en une fois et la syngraphé n'est pas visée. Ces travaux sont remis directement par l'architecte à l'entrepreneur, pour un prix fait à l'avance et déterminé par une adjudication. L'architecte seul ou l'architecte assisté des épimélètes a procédé à cette adjudication, adjudication limitée aux entrepreneurs déjà en fonctions, du moins en général. Je crois donc que

---

<sup>(1)</sup> Je désigne ainsi les comptes des hiéropes en 279, Homolle BCH XIV 1890.

<sup>(2)</sup> L. 44-76.

le mot *ἐκδιδόναι* a le sens précis d'adjuger. En troisième lieu, on rencontre fréquemment : à un tel ayant exécuté tel travail *τὸν θράνον τοῦ νεῶ τοῦ Απόλλωνος ἐπικόψαντι Νίκωνος μισθὸς ὀρχημυί* (5). Dans ce cas, il n'y a eu aucune adjudication : le travail a été commandé directement par l'architecte, et payé à la tâche ou à la journée. Enfin on lit : à ceux qui ont nettoyé l'orchestre et les *olkoi* du théâtre et enlevé les déblais *μισθωτοῖς, ἀρχιτέκτονος ἐγδόντος, μισθός*. Pourquoi ceux-ci sont-ils appelés *μισθωτοί*, mercenaires ? Cette formule rentre dans la deuxième, mais ici on dit *μισθωτοί*, à raison non de la situation juridique des preneurs d'ouvrage, mais à cause de leur situation sociale. Dans cet exemple, les rédacteurs de l'inscription s'écartent des règles qu'ils se sont à eux-mêmes tracées et au lieu de viser le contrat et la façon dont il s'est formé, ils visent les personnes.

L'inscription de Lébadée <sup>(1)</sup> concerne d'abord le placement de stèles et de leur encadrement, ensuite l'établissement d'un pavement. En ce qui regarde le premier ouvrage, elle distingue : 1° *τὸ ἔργον πρὸς χαλκόν*, les travaux en airain ; l'inscription dit : *ἐγδιδομεν τὸ ἔργον ὅλον πρὸς χαλκόν*. Cette partie de l'ouvrage sera, semble-t-il, mise en adjudication. 2° Les travaux en pierres *πρὸς λίθον* (stèles et encadrements) l'entrepreneur les fera au plus juste prix *ἐφ' ὥμαλιν ὃ, τι ἂν εὕρωσιν... ποιήσει*. Ici, semble-t-il, il ne doit pas y avoir adjudication. Dans ce cas, l'architecte fera une évaluation et un devis et est autorisé à contracter directement avec un entrepreneur. Une fois ce prix fixé, il s'applique aux autres encadrements <sup>(2)</sup>. 3° La gravure des lettres sera faite à

<sup>(1)</sup> Je désigne ainsi la partie des inscriptions de Lébadée commentée par Fabricius *De architectura græca* = CIGS I 9073.

<sup>(2)</sup> l. 76 : *τοῦ ἴσου θσον καὶ οἱ λοιποὶ εὕρωσι*. De même les travaux supplémentaires : *τὰς δ' ὑποβητήρας ἐν προσέργῳ ποιήσει*.

tel prix déterminé à l'avance. De même certaines fournitures. Dans ces cas encore, il n'y a probablement pas adjudication. Les autorités qui président au travail sont autorisées à remettre ces ouvrages de la main à la main au prix fixé.

Épidaure-Asclepieion n'a que deux rubriques pour les paiements : l. s. *Αυχίος Κορίνθιος ἔλετο λατομίαν ταμὲν καὶ ἀγχιγὲν* et l. 67 : *Δαμοφῶνι καλυνμάτων προσώπω[ν.]*. La première s'applique aux travaux remis par adjudication ; l'autre, aux travaux remis de la main à la main.

Passons aux inscriptions d'Éleusis. Temple 834<sup>b</sup> : D'abord nous distinguons le contrat formé avec le *μισθωτής* : l. 17 *μισθωταὶ τῆς τομῆς* (de la taille ou du ravalement des pierres) ; le prix est fixé à forfait, ou à la pièce, ou à la mesure. Autre exemple : l. 66 aux scieurs qui ont scié trois pièces de bois *μισθωταὶ Καρίωνι* 23 drachmes. Puis le contrat formé avec le *μισθωτός*, le prix étant fixé à la tâche ou à la journée. A la tâche : *μισθωτοῖς τοῖς ἀναγκαλίσασιν τὰ ξύλα*. L'inscription emploie aussi le mot *τέκτων* à la place du mot *μισθωτός*, mais cela n'a aucune importance, *τέκτοσιν... οἰκισίτῳ* (13 dr.)<sup>(1)</sup>. *Τέκτων* et *μισθωτός* désignent des catégories différentes d'ouvriers. Mais à côté de ces cas très clairs, il en est beaucoup d'autres où la qualité du travailleur, *τέκτων*, *μισθωτός* ou toute autre, non plus que celle de *μισθωτής* ne sont indiquées : *πρίσις σφῆνων... μισθός* (20 dr.)<sup>(2)</sup> ou encore autre formule : *τῷ γράψαντι τὰ κυμάτια* (un tel)<sup>(3)</sup>. Sont-ce là de purs hasards de rédaction ou l'omission de la qualité du contractant est-elle intentionnelle ? On trouve ces trois formules pour des travaux semblables sinon identiques. Selon moi, toutes les formules se ramènent à deux types, celui où figure le mot *μισθωτής* et celui où

---

(<sup>1</sup>) IV 2, 884<sup>b</sup>.

(<sup>2</sup>) II 34<sup>b</sup> Col. I, l. 10.

(<sup>3</sup>) Ibidem.

il ne figure pas. Ce second type comprend toutes les variétés que j'ai indiquées, sans qu'elles aient d'importance. Le mot *μισθωτής* signifie adjudicataire; il a donc comme *ἐργολάβος* un sens juridique très précis. L'autre formule emploie assez fréquemment le mot *μισθωτός*; ce mot n'a pas un sens juridique précis et il ne faut pas l'opposer au mot *μισθωτής*. Il signifie simplement ouvrier et même plus exactement ouvrier de certaines catégories; il vise donc la situation sociale des personnes. Parfois, ce mot est supprimé ou remplacé par la formule, à un tel, tel salaire *μισθός*; ici on est en présence d'une personne n'appartenant pas à la classe ouvrière. Dans tous les cas, où l'une des rédactions de la seconde formule est employée, le travailleur est engagé en vertu d'un accord fait avec les épistates ou l'architecte, sans adjudication.

L'inscription de l'Érechtheion me paraît montrer qu'il y a là un usage ancien et régulièrement observé : un seul des paiements est fait à un *μισθωτής* et pour un travail de minime importance. Pourquoi cette exception? Qu'est-ce qui caractérise cet individu? L'emploi d'ouvriers sous ses ordres? Non; car d'autres travaux ont réclamé le concours de travailleurs, sous la direction de celui qui a reçu le paiement. Le prix fait à l'avance? Non plus; car il en a été ainsi pour bien d'autres ouvrages.

On voit donc combien inexacte est la définition que les grammairiens donnent du mot *ἐργολάβος* : celui qui reçoit un salaire pour certains ouvrages et qui a des auxiliaires dans son travail. Cette définition s'applique au sens vulgaire du mot; mais le sens précis et juridique est autre : *μισθωτής* ou *ἐργολάβος* signifie adjudicataire d'un travail, qu'il emploie ou non des ouvriers, ou aussi l'adjudicataire d'une fourniture (¹).

---

(¹) Suidas et Etym. 11. agn. vº : *ἐργολάβος*. Lex. Rhetor. (Bekker) p. 259, 13 : ὁ ὑπὲρ τιῶν ἔργων μισθὸν λαμβάνων καὶ ἔχων συνεργαζομένους.

La traduction de μισθωτός par « ouvrier » n'est pas plus exacte; deux éléments entrent dans le sens de ce mot : un élément juridique, il s'applique à un homme qui s'est engagé à exécuter un travail ou à fournir son travail, sans qu'il y ait eu adjudication; un élément de fait, cet homme appartient dans la classe ouvrière à une condition sociale inférieure. On voit donc que μισθωτής et μισθωτός ne se répondent pas, comme nos mots « entrepreneur » et « ouvrier ». Le μισθωτός n'est pas simplement un « ouvrier », c'est un ouvrier de rang subalterne, un « mercenaire », un « journalier » (1).

Les contrats principaux, conclus à l'occasion des entreprises de travaux publics, l'ont donc été sous la forme de l'adjudication. Celle-ci se fait d'après les devis et les cahiers des charges arrêtés par l'architecte et les commissions spéciales. Ces documents ont été soumis à l'examen des amateurs : le jour même de l'adjudication, le héraut lit encore à haute voix les conditions (2). La base de tous ces contrats est le νόμος ou la κοίνη συγγραφή, cahier général des charges, qui décrit l'ouvrage et fixe les conditions de l'exécution. D'après ce cahier général, sont dressés parfois des cahiers des charges et devis descriptifs spéciaux, pour certaines parties de l'ouvrage : c'est le cas de Lébadée; parfois aussi l'architecte contracte soit avec des entrepreneurs, soit avec des ouvriers, sans qu'à raison du peu d'importance de l'ouvrage, il y ait un cahier des charges. Cependant à Lébadée, il est visible que l'on s'est efforcé d'éviter tout imprévu. Le travail, en lui-même peu important, a été établi à l'avance avec un soin minutieux. Il va de soi que

---

(1) Cet élément de fait apparaît dans Plat. Rep. 371 E : οἱ δὲ πωλοῦντες τὴν τῆς ἰσχύος γρεῖαν τὴν τιμὴν ταύτην μισθὸν καλοῦντες κέκληνται μισθωτοί; Isée de Dicæog. hered. § 39; Pollux VII 180.

(2) Tégée : ἐγδόντω προκαρῶξαντες, Le Bas-Foucart 326<sup>a</sup> § XII.



les études préparatoires d'entreprises plus considérables, comme celles d'Éleusis, n'ont pu être menées avec autant de précision : elles laissent place à des contrats conclus au jour le jour pour tel ou tel détail qui n'a pu être prévu.

La commission spéciale assiste aux enchères, mais elle n'est pas seule. A Délos, les hiéropes président à l'adjudication. A Athènes, ce sont les polètes qui ont la mission de la diriger <sup>(1)</sup>. En Béotie, on voit intervenir les κατοπταί; de même à Rhodes <sup>(2)</sup>, les polètes; ailleurs, Laconie, Syros, on ne parle que de la commission spéciale, ἐπιστάται ou ἐγδοτήρες <sup>(3)</sup>.

Les magistrats, qui reçoivent les enchères, peuvent-ils adjuger de leur propre chef? Aristote <sup>(4)</sup> nous apprend que les polètes procèdent à la mise en adjudication des mines du Laurion, des impôts, des baux μισθώματα πάντα : pour les impôts, le Conseil choisit l'adjudicataire, les polètes confirment κατακυροῦσιν ὅτω ἂν ἡ βουλή χειρότονήσῃ. Ils vendent aussi les biens confisqués sur les individus qui se sont soustraits à la juridiction de l'Aréopage et sur les débiteurs publics; la vente se fait devant le Conseil, les neuf archontes confirment l'adjudication. Pour les biens confisqués, la vente s'en fait par eux, ἐν τῷ δικαστηρίῳ. Pour les mines et les baux en général, ils paraissent agir seuls. Qu'en est-il pour les adjudications

---

<sup>(1)</sup> CIA IV 3, 26<sup>a</sup> p. 140. Callicrates devra faire la syngraphé ἀπομισθῶσαι δὲ τοὺς πωλητάς. De même CIA IV 2, 53<sup>a</sup> p. 66 : οἱ δὲ πωλεῖται τὴν εἴρην ἀπομισθωσάντων.

<sup>(2)</sup> Inscr. de Béotie Le Bas 67 CIG 1570 1<sup>er</sup> s. avant J.-C. l. 27 : τὰς ἐγδόσεις ποιοῦμενοι τῆς τε ἐργασίας καὶ τῆς ἐπισκευῆς παρὰ κατοπτας, ἐγδοτόω δὲ ἡ ἀρχή. — Rhodes Mnemos. I 52 = Ch. Michel 21 l. 98 : τοὶ δὲ πωλεῖται ἀποδόσθων, κατὰ καὶ ὁ ἀρχιτέκτων συγγράφῃ.

<sup>(3)</sup> Cf. supra, Livre II, Ch. VII.

<sup>(4)</sup> Pol. Ath. 47.

de travaux publics? On lit dans CIA 834 l. 8 et 21, Temple de Zeus Soter au Pirée : ὡς ἐμισθ]ώθη ἕκαστον ἐν τῷ δικαστηρίῳ <sup>(1)</sup>, ce qui indique le lieu où l'adjudication s'est faite et aussi l'autorité qui s'est prononcée sur le résultat des enchères.

Dans un cas spécial, IV 2, 104<sup>a</sup>, l'adjudication des stèles destinées au bornage des terrains sacrés d'Eleusis, se fait par les polètes de concert avec le Conseil, ποιήσαντας μετὰ τῆς βουλῆς μίσθωμα.

A Délos, l'adjudication a lieu à l'agora <sup>(2)</sup>, mais sans intervention de l'assemblée populaire.

L'adjudication est accordée au plus bas soumissionnaire <sup>(3)</sup> : cela va de soi. Il arrive même que la soumission ayant été jugée trop peu avantageuse, on procède à une nouvelle adjudication : c'est du moins ce qui résulte d'un papyrus égyptien. Les offres devaient être remises à un magistrat désigné et à l'architecte <sup>(4)</sup>.

A Athènes, nous ne trouvons aucune trace de témoins. On se contentait sans doute de faire graver le contrat

---

<sup>(1)</sup> On lit de même CIA IV 2 1054<sup>a</sup> dans un passage fort mutilé, l. 27-28, les mots : κυρωτής et δικαστηρίον. La procédure serait la même que pour la location des biens de mineurs. Cf. Mylasa BCH VIII = Inscr. jurid. G. 248 l. 4 : ποιήσασθαι τοὺς ταμίαις τὴν μίσθωσιν ἐπὶ τῶν δικαστῶν καὶ τοῦ νομοφύλακος κατὰ συγγραφὴν.

<sup>(2)</sup> Comptes de 201 l. 54-65 : τὴν ὑποδομὴν ἐξέδομεν ὑπὸ κήρυκος ἐν τῇ ἀγορᾷ κατὰ συγγραφὴν, BCH 1890 463.

<sup>(3)</sup> Camiros Inscr. Brit. Mus. 351, 7 : ἀποδωσέυνται τῷ χρήζοντι ἐλάχιστου παρασχεῖν τὰν στάλαν, ou à Andania 67 τῷ τὸ ἐλάχιστον ὑφισταμένῳ λάμψεσθαι διάφορον, Keil MAI 1895 53.

<sup>(4)</sup> Flinders Petrie Pap. II p. 44, n° 18<sup>b</sup> : les offres προσάγγελμα doivent être fournies par écrit : ἔκθεσις οὖν ἔκθεμα καὶ προκήρυξον, εἰ τ[iv]ες βούλονται ἐπὶ ἐλάσσονος [ἐ]ργολαβῆ[σα]ι, διδόναι προσάγγελμα Νικοστράτῳ καὶ Κλέωνι ἀρχιτέκτονι (258-3 avant J.-C.). Au surplus Keil MAI 1895 53 note.

sur la pierre et de l'exposer dans un lieu public, en y ajoutant le nom de l'adjudicataire <sup>(1)</sup>.

A Délos, on faisait de même, ou on déposait le contrat chez une tierce personne <sup>(2)</sup>; mais, de plus, au moment de la conclusion de ce contrat, on réclamait la présence de témoins, afin de lui assurer une entière solennité <sup>(3)</sup>.

L'État donnait-il des garanties de l'exécution de ses engagements. Les traces de la βεβαίωσις sont fréquentes en dehors d'Athènes <sup>(4)</sup>: on les trouve, par exemple, dans les inscriptions d'Iasos. Les vendeurs de biens confisqués sont la ville et les μνᾶμονες; συνεπώλησαν, dit l'inscription. Dans les inscriptions de Delphes, les affranchissements sous forme de vente au dieu se font sous la garantie de personnes déterminées. Dans nos inscriptions, n'apparaît aucune trace de la βεβαίωσις. Dans l'inscription d'Érétrie, le peuple doit jurer la fidèle observation des engagements pris envers l'adjudicataire.

Keil se demande si ce dernier devait payer un droit pour le contrat: les inscriptions n'en font pas mention pour l'adjudication de travaux publics sauf peut-être une inscription d'Éleusis <sup>(5)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> Keil 52, n. 4 rappelle avec raison la clause de CIA IV 1, 58<sup>a</sup> p. 66, qui ordonne au bailleur: ἀντεγγραψάτω εἰς τὸν τοῖχον le nom du locataire du temenos, le prix de la location et ses cautions, suivant ce qu'ordonne la loi relative aux téméné κατὰ τὸν νόμον ὅσπερ κεῖται (περὶ) τῶν τεμενῶν. Cf. Arist. Pol. Ath. 47.

<sup>(2)</sup> Délos 279 BCH 1890 463: le contrat sera gravé et placé aux frais de l'entrepreneur à l'endroit qu'indiqueront les épistates οἱ ἂν οἱ ἐπιστάται κελεύωσιν.

<sup>(3)</sup> Délos CIG 2266.

<sup>(4)</sup> Mitteis Reichsrecht 504 notamment à Ténos.

<sup>(5)</sup> Sous Diotimos 354/3 CIA 1054<sup>a</sup>: on pourrait y découvrir, d'après Keil, les traces d'un droit de 1 drachme et demie ou 2/266, sur 400 drachmes montant de l'adjudication.

DES CAUTIONS.

L'entrepreneur doit donner des cautions. Sinon, Délos 279, il encourt une déchéance. Le nombre de ces cautions est variable ; il en est ainsi à Épidaure-Tholos et l'on ne peut découvrir dans les cas particuliers que révèle l'inscription aucune règle fixe : des travaux minimes sont garantis par un plus grand nombre de cautions que d'autres plus importants <sup>(1)</sup>. La seule raison de ces variations me paraît être la solvabilité différente des cautions. Dans certains cas, cette solvabilité est déterminée : ainsi 1054<sup>a</sup>, les cautions doivent être  $\alpha\tau\tau\alpha$  X (1000 dr.)  $\delta\epsilon\iota\sigma\chi\rho\epsilon\acute{o}\varsigma$  <sup>(2)</sup>. A Lébadée, l. 27, on exige simplement qu'elles soient solvables  $\delta\epsilon\iota\sigma\chi\rho\epsilon\acute{o}\varsigma$  <sup>(3)</sup>.

Les cautions pouvaient de leur côté limiter leurs risques à une certaine somme ; c'est du moins ce qui était permis pour les locations d'immeubles à Délos <sup>(4)</sup>. Dans cette même ville, les hiéropes sont responsables de la solvabilité des cautions, jusqu'à concurrence de la moitié du loyer <sup>(5)</sup>.

A Athènes, nous ignorons ce qu'il en était ; mais là comme ailleurs, une autorité administrative devait être investie du droit de rejeter les cautions proposées.

---

<sup>(1)</sup> Délos 279. Pour les baux d'immeubles, l'adjudicataire avant d'entrer en jouissance doit fournir des cautions, dans un délai fixe. S'il ne les fournit pas, l'adjudication est annulée, on procède à une nouvelle enchère :  $\acute{\alpha}\nu\epsilon\mu\iota\sigma\theta\acute{\omega}\sigma\alpha\mu\epsilon\upsilon\delta\epsilon\tau\acute{o}\chi\omega\rho\acute{\iota}\omicron\upsilon\omicron\kappa\alpha\theta\iota\sigma\theta\acute{\eta}\sigma\alpha\nu\tau\omicron\varsigma\chi\epsilon\nu\omicron\mu\acute{\eta}\delta\omicron\upsilon\varsigma\tau\omicron\upsilon\varsigma\epsilon\gamma\gamma\acute{\upsilon}\omicron\upsilon\varsigma\kappa\alpha\tau\acute{\alpha}\tau\eta\nu\iota\sigma\rho\acute{\alpha}\nu\sigma\upsilon\gamma\gamma\rho\alpha\phi\eta\nu\delta\tau\epsilon\eta\sigma\alpha\nu\omicron\iota\delta\iota\epsilon\gamma\gamma\upsilon\eta\sigma\epsilon\iota\varsigma$  (p. 430).

<sup>(2)</sup> Tenos CIG 2338.

<sup>(3)</sup> De même Lébadée-de Ridder l. 25.

<sup>(4)</sup> Délos 279 p. 431.

<sup>(5)</sup> Délos 279 p. 431 :  $\tau\acute{o}\eta\mu\iota\sigma\upsilon\tau\omicron\upsilon\mu\iota\sigma\theta\acute{\omega}\mu\alpha\tau\omicron\varsigma\omicron\upsilon\acute{\alpha}\nu\mu\grave{\eta}\epsilon\gamma\gamma\rho\acute{\alpha}\phi\omega\sigma\iota\nu\acute{\omega}\nu\alpha\zeta\acute{\iota}\omicron\upsilon\varsigma\epsilon\gamma\gamma\upsilon\eta\tau\acute{\alpha}\varsigma$ .

D'après Keil, ce serait à Athènes en règle générale, la Boulè. Cependant les mots *μισθωθῆναι ἐν τῷ δικαστηρίῳ* dans l'inscription <sup>(1)</sup> du temple de Zeus Soter au Pirée montrent peut-être que, sur ce point comme sur les autres, la décision appartenait aux héliastes.

#### CLAUSES DU CONTRAT.

J'aborde l'étude des règles de droit qui apparaissent dans nos divers documents. On sera frappé de l'identité des solutions à Athènes, à Délos, à Tégée, à Lébadée : ici, comme en d'autres domaines, pour des situations semblables, s'était établi peu à peu un droit uniforme.

##### A. — *Faveurs et privilèges accordés à l'entrepreneur.*

A Délos 2266 <sup>(2)</sup>, *ἀτέλεια* et *ἀσυλία* pour les entrepreneurs *ἐργῶναι* et pour les ouvriers *ἐργάται* <sup>(3)</sup>. Franchise à l'entrée et à la sortie pour leur matériel et leurs instruments et pour tous les objets qui sont à leur usage. La libre sortie est limitée à trente jours après l'achèvement des travaux.

A Érétrie <sup>(4)</sup>, l'entrepreneur jouit du privilège de l'*ἀσυλία* pendant son travail, sur terre et sur mer, en temps de paix et de guerre; de même tous ceux qui travaillent avec lui. Franchise à l'entrée et à la sortie pour tout ce qui est nécessaire à son travail; franchise à l'entrée pour les pierres et les bois dont il a besoin et sur ce point, l'inscription se réfère à une règle générale, relative aux travaux publics *καθάπερ...* *περὶ τῶν ἔργων τῶν δημοσίων*.

---

<sup>(1)</sup> CIA II 834.

<sup>(2)</sup> CIG 2266.

<sup>(3)</sup> L. 18-19.

<sup>(4)</sup> Inscr. Jur. Grecques 143.

B. — *Du terme.*

Le terme est fixé par le contrat, suivant la nature des travaux. Le moment où le travail doit commencer est déterminé par la réception du premier paiement. Le point est spécifié à Lébadée l. 12 : l'entrepreneur se mettra à l'œuvre, avec cinq ouvriers, aussitôt qu'il aura reçu le premier paiement.

Le moment où le travail doit être achevé est fixé à Délos 2266 à 4 ans, 6 mois; dans CIA IV 2, 1054<sup>s</sup>, le terme est de 8 mois.

C. — *Du non achèvement des travaux à l'expiration du terme.*

Dans ce cas, à Délos 2266, ἐπιφορὰν περ[έτω], c'est-à-dire comme l'explique Fabricius, l'entrepreneur devra payer un supplément; le montant n'en est pas indiqué.

A Athènes, dans 1054<sup>s</sup>, l'amende encourue est de 10 drachmes par jour de retard.

A Lébadée-de Ridder (<sup>1</sup>), si le travail n'est pas fini au temps fixé, l'amende ὑπερημερία sera de 50 drachmes par jour.

A Épidaure-Tholos, des pénalités de retard ὑπερημερία sont également stipulées; nous en ignorons le montant, mais elles étaient certainement fort élevées.

En cas de retard dans le paiement de l'amende, elle était augmentée de moitié (Épidaure et Délos) (<sup>2</sup>). Ailleurs, elle était même doublée.

---

(<sup>1</sup>) l. 10. Je désigne ainsi la partie de l'inscription qui a été publiée par M. de Ridder BCH 1896 316.

(<sup>2</sup>) Cf. Keil MAI 1895 51 la note et les autorités citées.

D. — *Des causes de retard.*

Nos contrats prévoient certaines causes de retard non imputables à l'entrepreneur : Tégée § 3 prévoit la guerre; celle-ci peut arrêter l'ouvrage ou aussi endommager le travail : « dans ce cas, le sénat des 300 décidera de ce qu'il y a à faire; les stratèges introduiront l'affaire. Si l'entrepreneur n'a pas encore commencé son ouvrage et que la guerre l'empêche de le commencer, les rendeurs ἐσδοτῆρες peuvent l'autoriser à renoncer à l'entreprise, moyennant qu'il rende l'argent reçu. »

Érétrie prévoit aussi le cas de guerre : l'interruption forcée suspend le contrat et le terme est prorogé d'autant.

A Lébadée, l. 45-47 : si les épistates retardent la fourniture des pierres et le travail, le délai est prolongé d'autant.

E. — *Dommages occasionnés par des tiers.*

A Tégée § 3, si un tiers s'oppose aux adjudicataires, les esdotères le condamneront à une amende qu'ils fixeront comme ils le voudront : « ensuite qu'ils le fassent citer par le héraut pour la confirmation de la sentence et le traduisent devant le tribunal compétent d'après le montant de l'amende. »

F. — *Modes et termes de paiement.*

La règle générale est que le paiement a lieu en plusieurs fois et par anticipation, sous déduction d'une retenue d'un dixième <sup>(1)</sup>.

---

(<sup>1</sup>) A Puteoli, la moitié, dès que l'entrepreneur a donné des garanties suffisantes, en immeubles, ubi prædia satis subsignata erunt; l'autre moitié après la réception.

A Délos 2266, l. 12-16, le prix devient exigible jusqu'à concurrence de la moitié, et sous déduction d'un 10° sur le montant du prix total dès que l'entrepreneur a mis ses cautions. Après achèvement des deux tiers, il reçoit encore un quart et quand il a fini, le reste. On lui remettra enfin la retenue d'un 10° après la réception, sous déduction des amendes qu'il aurait encourues.

La pratique est à peu près la même dans l'inscription de 279. Le paiement se fait en trois termes δόσις; le premier après la constitution des cautions, le second, quand la moitié de l'ouvrage est faite; le troisième, quand celui-ci est achevé; la retenue d'un dixième est restituée après la réception.

A Delphes, dans un cas, la retenue est de la moitié. Il est vrai qu'il s'agit d'un travail tout spécial, la réparation d'objets en or et en argent <sup>(1)</sup>.

A Lébadée l. 47-62 : les paiements à faire sont divisés en trois : l'entrepreneur reçoit le premier terme πρώτη δόσις aussitôt après avoir placé ses cautions pour les stèles et les encadrements, sauf la retenue du dixième sur ce paiement. Le deuxième terme échet après l'achèvement des stèles; il est soumis à la même retenue. Après la réception, l'entrepreneur touche le montant des retenues.

A Athènes 1054<sup>a</sup>, trois termes : la moitié après établissement des cautions; le quart quand la moitié de l'ouvrage sera exécutée; le solde après la réception. Dans ce cas, la retenue est d'un quart au lieu d'être comme d'ordinaire d'un dixième.

A Épidaure, l'usage des paiements partiels et de la retenue d'un dixième existait aussi <sup>(2)</sup>; cette retenue

---

<sup>(1)</sup> BCH 1898 486.

<sup>(2)</sup> Cavvadias Fouilles 84. Par exemple l. 250 : ὑπαίρει[θέντος τοῦ ἐπιδεκτῆρος] et l. 281 δευτέραν [δόσιν].



était également pratiquée pour les travaux dont parle la face C de l'inscription du Tholos. Pour les travaux portés sur les autres faces, les paiements parfois ont été partiels ; mais il semble que, contrairement à l'usage général, ils n'aient pas été anticipatifs. D'après Keil, le premier du mois, la commission reçoit de la caisse du temple les fonds qui lui sont nécessaires pour solder les notes du mois précédent et le même jour, elle fait les paiements aux entrepreneurs. Ce qui confirme cette façon de voir, c'est, pour chaque mois, la balance exacte des recettes et des dépenses.

Cependant on peut objecter que les *ὑπερχμερίαι* seraient perçues sous forme de retenues, ou seraient déduites des paiements, si ceux-ci avaient été faits après l'achèvement des travaux. Je remarque ensuite la façon dont ces travaux sont portés en compte : l. 61, *ἐξιδώκαμες τὸ στρώμα ποιῆσαι τὸ ἐν ταῖς περιστάσι σελίδας πεντήκοντα*. Les travaux ne sont-ils pas portés en compte pour le prix de l'adjudication *ἐξιδώκαμες*, dès que celle-ci a été faite ? Et immédiatement le prêtre verse le prix dans la caisse de la commission. S'il en était ainsi, on ne pourrait rien conclure de l'inscription pour les relations des commissaires et des entrepreneurs, notamment en ce qui regarde les modes et termes de payement. L'inscription serait avant tout le compte des commissaires vis-à-vis du Temple, où ils se débitent de toutes les sommes reçues et se créditent du prix des adjudications consenties par eux. Cette singularité s'expliquerait par le fait que l'inscription est un résumé de comptes plus détaillés, tenus jour par jour, résumé dressé après l'achèvement de la construction <sup>(1)</sup>.

---

(1) L'inscription d'Épidaure-Asklepieion ne porte aucune amende, ni même aucune recette, sauf, l. 105-107, l'achat de clous d'or qui a été couvert en partie par la caisse d'Asklepios et en partie par des souscriptions volontaires.

Nous trouvons un exemple d'un paiement total fait par anticipation à Oropos sous la domination athénienne (1).

Il faut noter une variété intéressante des conventions relatives au paiement. L'entrepreneur du dessèchement du marais à Érétrie reçoit la concession des terrains desséchés, pendant 10 ans, moyennant une redevance de 30 talents. L'entrepreneur des réparations au théâtre, du Pirée s'indemnise sur les revenus du théâtre dont il est le fermier moyennant une redevance annuelle de 4.400 drachmes (2).

G. — *Intérêts moratoires.*

Délos 2266 l. 16 : si les hiéropes et les épistates ne payent pas au terme convenu, ils doivent la même épiphora (que celle qui était fixée à la ligne 2) καὶ ὁ ὄνως ἐπίμονος καὶ ἡ πράξις ἔστω : il n'y aura pas résolution, comme quand l'entrepreneur est en retard, mais il y aura exigibilité (3).

H. — *Responsabilité de l'entrepreneur.*

Tégée § 6 porte : l'entrepreneur doit réparer les dommages par lui causés à tout monument sacré, public ou privé.

Lébadée l. 29-41 : l'entrepreneur est responsable des dommages occasionnés par lui au sanctuaire. Il doit les réparer dans le temps qui lui sera fixé par les naopoioi. Si l'entrepreneur, chargé du placement, endommage une pierre saine, il doit la remplacer à ses frais (peut-

---

(1) CIGS I 4255 : ἀποδώσει... εἴκοσι ἡμερῶν, ἀφ' ἧς ἂν λάβῃ τὸ ἀργύριον.

(2) CIA II 573.

(3) Voir sur le sens de πράξις, πράττειν, Mitteis 416 n. 3.

être une des pierres qui lui sont fournies), sans arrêter le travail. La pierre endommagée doit être enlevée dans les cinq jours, sinon elle devient la propriété du sanctuaire. S'il ne s'exécute pas, les naopoioi mettront le travail en adjudication καὶ τοῦτο ἐπεγδώσουσιν. L'entrepreneur et ses cautions devront le prix et la moitié de celui-ci en sus; si la pierre est mauvaise de sa nature, il ne doit rien.

Cette clause se retrouve dans Lébadée CIGS 3076, sauf cette différence qu'aucun délai n'est accordé pour l'enlèvement de la pierre endommagée. Elle devient immédiatement la propriété du temple ὃ δὲ διαφθαρεὶς λίθος [λερὸς ἔστω].

La même clause dans Lébadée-de Ridder l. 22 s, quoique dans un style quelque peu différent. Si l'entrepreneur endommage un ouvrage existant, il doit le réparer à ses frais, dans le temps que lui fixeront les naopoioi. S'il ne le fait pas, cette réparation sera mise en adjudication et il en paiera le montant et la moitié en sus <sup>(1)</sup>. S'il endommage une des pierres que lui ont fournies les naopoioi, il doit la remplacer dans les soixante jours. Sinon, la fourniture en sera remise en adjudication, à ses frais et la moitié en sus. Les pierres endommagées seront enlevées dans les cinq jours des chantiers; sinon, elles deviennent la propriété du temple. Si l'entrepreneur endommage une des pierres qu'il a fournies, il n'encourra de ce chef aucune amende <sup>(2)</sup>.

Un compte des naopoioi de Délos <sup>(3)</sup>, à l'époque de

---

<sup>(1)</sup> La fixation de la peine conventionnelle à une fois et demie συν ἡμισλίῳ est d'usage fréquent, Mitteis 510.

<sup>(2)</sup> l. 33 : ἐὰν δὲ ὕγις λίθος [διαφθαρεῖ τῶν τοῦ ἐργώνου, ἀζήμιος ἔσται κατὰ τοῦτον. CIGS 3076 : ἐὰν δὲ κατὰ φύσιν ἦ καὶ ἄλλα τι τῶν γεγενημένων ἐγκλημάτων διαφθαρεῖ τις τῶν λίθων, ἀζήμιος ἔστω κατὰ τοῦτο ὃ τῆς θέσεως ἐργώνης.

<sup>(3)</sup> Homolle BCH 1884 307.

l'Amphictyonie Attico-Délienne fournit une application de cette règle. Le § IV est relatif à l'estimation et à la réparation des dommages. Chacune des pierres atteintes est successivement examinée; les mutilations en sont décrites avec une exactitude minutieuse; puis vient l'évaluation du dégât et l'énonciation du travail à faire. Tantôt les commissaires se bornent à exiger que la partie gâtée soit remplacée; tantôt ils imposent en outre une amende. Le § III rappelle le contrat de Lébadée l. 38-37 : l'entrepreneur a un certain délai pour enlever les pierres endommagées ou refusées. Passé ce délai, elles deviennent la propriété du temple et sont vendues au profit de sa caisse. Ici cinquante pierres semblent avoir été reprises au profit du temple de Délos.

#### I. — *Résolution du contrat.*

L'entrepreneur peut-il être déclaré déchu? La résolution peut-elle être prononcée contre lui? Dans quels cas et dans quelles conditions?

Nos documents ne sont guère précis sur ce point. Délos 2266 l. 4-5 porte que si l'entrepreneur ne termine pas ....ἐάν δὲ τι μὴ] ἐπιτελέσῃ...., les épistates pourront remettre le travail en adjudication et l'entrepreneur restituera ce qu'il aura reçu. Ce passage est fort mutilé. Le premier paragraphe de Lébadée, également mutilé, semble se rapporter à la même hypothèse : dans le cas de non achèvement, il frappe l'entrepreneur d'une amende d'un 5<sup>e</sup> τὸ ἐπίπεμπτον et l'oblige à payer τὸ ὑπερέυρεμα la différence en plus qui pourrait exister entre le nouveau prix et l'ancien. La nouvelle inscription de Lébadée-de Ridder est sur ce point plus précise : si l'entrepreneur ne termine pas l'ouvrage, les naopoioi sont autorisés à remettre en adjudication les travaux restant à faire ἐάν δὲ μὴδὲν τὰ ἔργα ἐνίτε]λῃ ἐξέστω πόλιν ἐπ[εγδοῦναι τὰ κατάλοιπα τῶν ἔργων οὐ [τελειων...].

Suit une clause obscure qui règle les devoirs de l'entrepreneur déchu. L'inscription CIGS 3076 fournit les éléments nécessaires pour la reconstituer. Cette inscription porte que si la nouvelle adjudication est supérieure, inférieure ou égale à la première, le premier adjudicataire devra en payer le montant et la moitié en sus. M. de Ridder trouve encore d'autres mentions relatives aux devoirs de l'entrepreneur déchu, à la ligne 8 et à la ligne 37; mais ses restitutions sont douteuses.

Tégée semble ne pas prévoir la résolution du contrat : au § 8, dans le cas où l'entrepreneur ou les ouvriers gâchent l'ouvrage et désobéissent, les esdotères ont le droit d'expulser les ouvriers; mais contre l'entrepreneur ils n'ont que celui de le frapper d'une amende, sous réserve encore de l'appel devant les tribunaux.

On peut rapprocher de ce qui précède la clause des baux d'immeubles à Délos (<sup>1</sup>). Si par la faute de l'adjudicataire, le bail a été rompu, lui et ses cautions répondent de la différence du loyer. De plus, ils sont passibles d'une amende égale à la moitié de cette différence. On en a un exemple, dans les comptes de 250 : un locataire n'a pas mis caution; on a loué son lot à une autre personne à un prix moindre : τὸ δὲ λοιπὸν ὀσω: ἡὔρεν ἱ, γῆ, ἀναμισθώθεισα ὀφείλει. De plus, il doit à titre d'amende 50 % de cette différence.

Nos inscriptions sont muettes en ce qui regarde le terme, la mise en demeure, l'autorité qui prononce la déchéance.

Dans l'inscription relative au théâtre du Pirée CIA 1058, dans le cas où les réparations ne seraient pas exécutées, la ville se réserve de les faire faire au compte de l'entrepreneur. Nous appelons cette mesure une mise en régie (<sup>2</sup>).

---

(<sup>1</sup>) BCH 1890 438.

(<sup>2</sup>) Choisy 226.

Lébadée 24-29 porte que ne seront pas dégagés des obligations qu'ils auront contractées, le premier entrepreneur ni ses cautions, jusqu'à ce que le nouvel adjudicataire ait placé des cautions solvables. En ce qui regarde les travaux antérieurement effectués, les premières cautions en resteront responsables jusqu'à la dernière réception. Cette clause règle les rapports de l'entrepreneur et du sous-entrepreneur; mais elle ne dit pas dans quelle condition la substitution s'est faite. Est-ce en vertu d'une déchéance prononcée contre lui? Ou est-ce en vertu d'une convention entre eux?

J. — *Des travaux supplémentaires.*

Les naopoioi, Lébadée l. 62-64, se réservent de faire faire les travaux supplémentaires προσέργον utiles à l'ouvrage, au même prix que les travaux de même nature.

L. — *Des changements au plan ou aux conditions du travail.*

Lébadée l. 22-26 se réserve uniquement de modifier les mesures.

M. — *Des pénalités.*

Délos 2266 l. 6-7 : en cas de manquement aux conditions de la syngraphê, les épistates ont le pouvoir de prononcer des amendes <sup>(1)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> Les comptes de Délos 279 portent des amendes dues par l'entrepreneur des travaux du théâtre, Diaet s fils d'Apollodoros; elles furent payées à son défaut par sa caution Arignotos, 171 dr. Le même Diaetos est inscrit dans la liste des débiteurs, pour 16 drachmes, intérêts échus en 279. Il réapparaît en 269 pour une dette de 24 drachmes. En 250, ses héritiers pour 12 dr. 3 ob.; en 221, pour 6 drachmes 1 obole  $\frac{2}{3}$ , Homolle l. c.

A Tégée § 8, le contrat donnait aussi le droit aux esdotères, comme nous l'avons vu, de frapper d'amendes les adjudicataires.

A Lébadée § 4, si l'entrepreneur ne se conforme pas à la syngraphé ou travaille dans de mauvaises conditions, κακοτεχνῶν, il sera frappé par les épistates, de l'amende qu'il aura méritée <sup>(1)</sup>.

C'est évidemment à ce même cas que se rapporte Lébadée-de Ridder l. 37 <sup>(2)</sup>.

On aura certainement remarqué la différence entre le texte de Tégée et les textes de Délos et de Lébadée. Ceux-ci investissent les épistates d'un pouvoir beaucoup plus étendu qu'à Tégée.

Ici, l'entrepreneur a un appel devant les tribunaux; là, la sentence des épistates est souveraine et même le taux de l'amende n'est pas limité <sup>(3)</sup>.

Les entrepreneurs d'Épidaure étaient également soumis à la surveillance des magistrats et à la juridiction des autorités épidauriennes : dans une inscription, un entrepreneur a été condamné ainsi que sa caution par le Conseil et le non-paiement de l'amende au terme voulu a entraîné une augmentation de moitié de la peine <sup>(4)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> Cf. Xen. Mem. III 1, 2 : καὶ δικαίως ἂν οὗτος ὑπὸ τῆς πόλεως ζημιοῖτο πολὺ μᾶλλον ἢ εἰ τις ἀνδριάντα ἐργολαβοίη, μὴ μεμαθηκῶς ἀνδριαντοποιεῖν.

<sup>(2)</sup> Ce passage est fortement mutilé; la restitution proposée est douteuse.

<sup>(3)</sup> De même à Tégée § 4, ce ne sont pas les esdotères, mais les héliastes qui prononcent les amendes encourues par les entrepreneurs qui se sont associés à plus de deux. Voir encore § 3, une limitation semblable du droit des esdotères pour les amendes à prononcer contre ceux qui s'opposent aux entrepreneurs ou endommagent les travaux; leurs sentences doivent être ratifiées par les tribunaux.

<sup>(4)</sup> L'entrepreneur est un Corinthien; sa caution est un banquier

N. — *Des ouvriers de l'entrepreneur.*

Lébadée l. 12-15 donne autorité sur eux aux épistates; ceux-ci ont le droit de les frapper d'amende et même de les expulser.

A Tégée, les esdotères ont le même droit.

Lébadée, l. 12-15, fixe leur nombre à 4 et stipule qu'ils seront capables.

Une inscription de Paros (1) nous montre les agoranomes veillant à ce que les ouvriers soient exactement payés. Il semble même qu'en cas de retard dans le paiement de leurs salaires, ils avaient le droit de saisir, à titre de gage, les matériaux ou les instruments appartenant à l'employeur (2).

O. — *Responsabilité de l'architecte.*

Tout ce que nous savons sur ce point consiste en une loi éphésienne que cite Vitruve præfatio :

« Le devis est remis au magistrat et tous les biens de l'architecte sont hypothéqués jusqu'à l'achèvement du travail; Lorsque les travaux sont terminés, si la dépense répond exactement aux prévisions, l'architecte est comblé d'honneurs et des décrets expriment la reconnaissance publique. Si les prévisions du devis sont dépassées de moins d'un quart, l'excédent est fourni par le trésor

---

de la même ville. L'amende est de 500 drachmes; on en déduit 200 drachmes qui lui étaient dues. Restent 450 drachmes, y compris la peine de la moitié, σὺν ἡμισίῳ, Cavvadias Fouilles 237 = Ch. Michel 1836.

(1) Supra p. 136.

(2) Flinders Petrie Pap. II p. 33 : σπούδασον οὖν ἵνα... χρηματισθῇ ὑμῖν καὶ μὴ τὰ ἔργα ἐκλειφθῇ καθὰ καὶ ἐνπροσθεν : ἐάν γάρ αἰσθωνται οἱ ἔργαζόμενοι οὐθὲν ἡμᾶς εἰληφότας, τὸν σίδηρον ἐνέχυρα θήσουσιν. (258-3 avant J.-C.), Keil l. c.



public et aucune peine n'atteint l'architecte; mais si l'excédent de dépense est de plus d'un quart, tout le surplus est pris sur les biens de l'architecte.

P. — *Des contestations entre entrepreneurs.*

A Délos, dans le cas où l'entreprise a été divisée en plusieurs lots, si les entrepreneurs entrent en contestation, pour quelque cause que ce soit, la solution appartient aux épistates siégeant dans le Temple. Leur décision sera souveraine <sup>(1)</sup>.

Dans la même hypothèse, à Lébadée l. 41-44, les épistates jugent souverainement, pourvu que plus de la moitié des membres du collège soit présente et après avoir prêté serment apud opera <sup>(2)</sup>.

Enfin à Tégée, § 1, § 2, il s'agit d'une contestation relative à l'entreprise entre plusieurs entrepreneurs; le lésé ἀδικήμενος a trois jours à partir du dommage ἀδίκημα pour faire vider la contestation; le délai écoulé, son action est éteinte. Les esdotères prononcent souverainement.

Q. — *Obligations des cautions.*

Elles sont tenues de tous les engagements de l'entrepreneur, même des amendes. Cela résulte du § 1 de Lébadée et du § 5 de Tégée <sup>(3)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> Délos 2266, l. 22, 23. CIA 1054 s réglait le même cas, mais ce passage est mutilé.

<sup>(2)</sup> Lébadée-de Ridder l. 35 : 'Εάν δὲ πρὸς αὐτοὺς ἀντιλέγωνσιν [οἱ] ἔργωναι περὶ τίνος τῶν ἔργων κρινούσιν οἱ ναοποιοὶ ὁμόσαντες ἐπὶ τῶν ἔργων, [πλ]εῖονες [όντες τῶν ἡμίσεων. Τὰ δὲ ἐπικριθέντα κύρια ἔστω.

<sup>(3)</sup> et aussi de Lébadée-de Ridder l. 4.

Une clause de cette inscription, l. 43, décrète qu'en cas de nouvelle adjudication, les garants du premier entrepreneur resteront tenus tant que le second adjudicataire n'aura pas constitué des cautions solvables *ἀξιοχρέους* <sup>(1)</sup>.

Quant aux parties faites auparavant, les premiers garants en resteront responsables jusqu'à la réception définitive.

Guiraud a publié un texte inédit de Délos qui règle les droits de la caution qui a payé : la Boulè inscrit le débiteur principal pour la somme payée et la moitié en sus <sup>(2)</sup>.

#### R. — *De la réception.*

Lébadée-de Ridder : des réceptions ont lieu au fur et à mesure de l'avancement de l'ouvrage, afin de rendre possibles les paiements partiels <sup>(3)</sup> ; les épistates ont le droit de rebuter tout travail mal exécuté et Délos 2266, l. 6, de frapper l'entrepreneur d'une amende et de l'obliger à réparer les malfaçons.

Mais il y a aussi une réception après l'achèvement total : Délos 2266, l. 19-22 ; l'entrepreneur avertit les épistates et l'architecte ; dans les dix jours, la vérification *δοκιμάσια* doit avoir lieu <sup>(4)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> Sur les effets du cautionnement, notamment quant à la solidarité et quant à la divisibilité lorsqu'il y a plusieurs cautions, Beauchet IV 470.

<sup>(2)</sup> Guiraud Prop. fonc. en Grèce 441 : ἂν τις τῶν ἐγγυητῶν εἰσπραχθεῖ τοῦ μισθώματος ὑπὸ τῶν ἱεροποιῶν ἢ αὐτὸς ἀποδῇ τοῦ καταστήσαντος αὐτὸν ἐγγυητὴν, ἐγγραφέτω ἢ βουλὴ (ὀφείλοντα) τῷ ἐγγυητῇ τὸν καταστήσαντα τὸ ἀποτεισθὲν ἀργύριον ἡμισίον κατὰ περ τοὺς ὀφληχότας καὶ εἶναι τοὺς ἐγγραφέντας εἰς ὑπερημέρους κατὰ τὸν νόμον.

<sup>(3)</sup> Lébadée-de Ridder l. 1-9.

<sup>(4)</sup> Clause semblable CIA 1054s.

Ce délai écoulé, si elle n'a pas eu lieu, elle est censée faite, l'ouvrage est reçu et l'entrepreneur a le droit de toucher le dixième retenu.

Quand elle a lieu, elle porte sur chaque partie du travail et sur l'exécution de tous les ouvrages κατὰ μέρος ἕκαστον τῶν ἔργων καὶ συμπαντῶν τῶν ἔργων κατὰ τὴν ἐργασίαν.

Nous possédons les restes d'un procès-verbal de réception dans l'inscription du temple de Zeus Soter au Pirée <sup>(1)</sup>, d'après une grande stèle μεγάλῃς στήλῃς λόγ[ο]ς δοκι[μα]σ... Elle est l'œuvre des épistates avec leur greffier.

On remarquera que la réception dégage l'entrepreneur de toute responsabilité.

---

<sup>(1)</sup> CIA II 834.

## CHAPITRE III.

### L'industrie minière (1).

Nous n'avons de détails un peu précis que sur les mines du Laurion et je place ce chapitre ici, parce que les questions juridiques en forment l'objet principal.

Boeckh a eu l'honneur d'établir la doctrine qui a été généralement adoptée, sur la législation des mines à Athènes. Elle se ramène aux points suivants : l'État est le propriétaire unique de toutes les mines. Le particulier à qui appartient le dessus n'a pas le dessous.

L'État accorde aux particuliers des concessions perpétuelles qu'ils peuvent transmettre à des tiers par toutes les voies de droit, vente, succession, et sur lesquelles ils peuvent aussi concéder des hypothèques.

Ces concessions ne sont pas gratuites : elles sont accordées moyennant un prix à verser dans les caisses de l'État.

En outre, elles donnent lieu à la perception du 24<sup>e</sup> du produit brut.

Plusieurs points de cette doctrine ne paraissent pas exacts.

Le point le plus intéressant est la propriété de *toutes* les mines à l'État. Il sera utile d'élargir ici la question et de nous demander à quel régime étaient soumises les

---

(1) Boeckh *Über die Laurischen Silberbergwerke in Attika* Kl. Schriften V; Hansen *De Metallis Atticis* Hamburg 1885 (Diss.); E. Ardaillon *Les mines du Laurion dans l'antiquité* Paris 1897.

mines et carrières en général; nous reviendrons ensuite aux mines du Laurion.

Il semble que pour les carrières de pierre, marbre et sable, le droit athénien et même le droit grec accordaient au propriétaire du sol la propriété du dessous. On lit, par exemple, dans les Tables d'Héraclée, que le locataire ne pourra exploiter le tuf comme carrière, ni élever des amas de terre, ni extraire du sable en dehors de ce qui est nécessaire aux constructions. Dans d'autres baux, le locataire reçoit le droit d'exploiter le sous-sol <sup>(1)</sup>. Ces exemples montrent que celui-ci appartient au propriétaire du dessus. L'inscription d'Ephèse <sup>(2)</sup> ne laisse aucun doute à cet égard : la cité met en location un terrain et se réserve le droit d'extraire les pierres qui seraient nécessaires à la construction d'un rempart.

Cela ne veut pas dire que toutes les carrières appartenaient à des particuliers : un bon nombre étaient restées dans le domaine des cités et ont fourni les matériaux pour les édifices publics. Jetons un coup d'œil sur ce que nous apprennent à cet égard les inscriptions.

Dans les comptes de Delphes, (353 à 325) <sup>(3)</sup>, il y a de nombreuses mentions de paiements faits à divers pour la fourniture des pierres : l. 13, Νικοδόμου Πισίων λατομίας, suit la somme. Une partie tout au moins venait de Corinthe : l. 20, on envoie des fonds pour payer les ouvrages faits à Corinthe τὰ ἔργα τὰ ἐν Κορίνθῳ <sup>(4)</sup>; il s'agit de la fourniture des pierres : les comptes s'expriment sur ce point d'une façon tout à fait claire : l. 97,

---

<sup>(1)</sup> Inscr. jurid. grecques 206, l. 137.

<sup>(2)</sup> Benndorff Topogr. Urkunde aus Ephesos Jahreshefte des Oesterr. Archaeol. Inst. in Wien II 1890 15. Cf. Wilamowitz Hermes 34 1899 209.

<sup>(3)</sup> Bourguet BCH 1898.

<sup>(4)</sup> Cf. l. 89.

on paye à deux Corinthiens le transport des pierres par mer <sup>(1)</sup>, depuis Corinthe, et, plus loin, à divers l'extraction de ces pierres. Les paiements sont faits, l. 100 s., à plusieurs λατόμοι, à un Argien, à un Corinthien, à deux Béotiens : on a d'ailleurs installé à Cirrha des machines pour le déchargement des bateaux (l. 45).

A Épidaure, Asc'epieion, il y a aussi de nombreux λατόμοι, à qui on paye la taille des pierres et le transport <sup>(2)</sup>. La nationalité des entrepreneurs permet de croire que les pierres venaient de Corinthe. Comment se les procuraient-ils ? Les carrières d'où ils les extrayaient leur appartenaient-elles ? Oui, peut-être, pour les entrepreneurs corinthiens, non pour les étrangers, car il est inadmissible que Corinthe accordât à des étrangers le droit de propriété sur son territoire. Ceux-ci sont donc concessionnaires : de qui ont-ils acquis le droit d'exploiter ? Ce pourrait être de particuliers ; je préférerais croire que les entrepreneurs corinthiens et étrangers ont obtenu des autorités, dans ces deux villes, le droit d'extraire des pierres. C'était une gracieuseté des cités pour une ville voisine ou plutôt une manière de souscrire pour la construction d'un sanctuaire.

Pour le temple d'Apollon Didyméen, les pierres proviennent des carrières des îles Khorseae et comme l'entretien des chemins d'exploitation des carrières est à la charge de la cité, on peut croire que les carrières lui appartiennent et qu'elle a seulement à payer la main d'œuvre. Cette opinion est confirmée par les longues listes de pierres, dont chacune est inscrite avec le nom

---

(1) L. 46 et l. 54.

(2) L. 5 : Λύκιος Κορίνθιος ἤλετο λατομίαν [ν ταμὲν καὶ ἀγαγόν] ; l. 15 : Εὐτερ[πι]ῖδας ἤλετο [Κ]ο[ρ]ίνθιος λατομίαν καὶ ἀγωγόν ; l. 6 : Ἀρχικλῆς Κορί[νθιος] ἤλετο λατομίαν.

(3) Haussoullier Rev. de Philol. 1897 42.

du fournisseur au génitif. Les λατόμοι de Milet sont des ouvriers occupés dans les carrières de la cité.

A Delphes et à Épidaure, la λατομία a été exécutée à Corinthe, pour une bonne partie du moins, et dans des carrières appartenant à cette ville. C'est ainsi qu'il faudrait comprendre la terminologie de nos inscriptions de Delphes et d'Épidaure : on ne paye pas la valeur des pierres; on ne paye que la main d'œuvre : l'extraction et la taille, λατομία. Les λατόμοι dans ces deux cas encore ne seraient donc pas des propriétaires de carrières, ni même à proprement parler des exploitants réguliers : ce seraient simplement des ouvriers ou des entrepreneurs qui, en vue d'une construction déterminée, auraient reçu l'autorisation d'extraire des pierres d'une carrière appartenant au domaine public.

A Éleusis, il en est autrement : l. 53 sont mentionnées des pierres d'Égine : c'est la matière elle-même qui est payée; plus loin des pierres d'Éleusis : τιμή, καὶ κομιδῇ, la valeur et le transport sont payés à Ergasion et à Daos.

De même à Épidaure, on a payé deux fois les pierres elles-mêmes l. 230 et l. 249.

D'autre part, dans le cahier des charges 1054<sup>a</sup>, l'entrepreneur devra tailler des pierres du Pentélique, λίθους τεμεῖν πεντέληγούς, les amener du Pentélique à Éleusis : on ne prévoit pas le paiement de la matière première, sans doute fournie par l'État, mais seulement le prix du travail dont elle sera l'objet. De même 1054<sup>c</sup>, surtout l. 67 : l'entrepreneur devra tailler des pierres en marbre d'Éleusis et les amener de la carrière d'Éleusis ἐκ τῆς Ἐλευσῖνι λιθοτομίας (1).

---

(1) Carrières au Pirée, Xen. Hell. I 2, 14 : οἱ αἰχμάλωτοι Συρακόσιοι εἰργμένοι τοῦ Πειραιῶς ἐν λιθοτομίαις διορύξαντες τὴν πέτραν, ἀποδρᾶντες νύκτος ᾤχοντο ἐς Δεκέλειαν οἱ δ' ἐς Μέργρα, et Dem. c. Nicost. 17. Carrières à Aktè, CIA II 834, l. 14 : τεμεῖν καὶ κομίσαι ἐξ Ἀκτῆς, et 1054 l. 16. Carrières à Éleusis 1054<sup>b</sup>. Cf. les indices.

On vient de le voir, l'industrie de la pierre travaillait pour l'exportation ; cela se comprend aisément, les qualités de la pierre n'étant point partout les mêmes et certaines cités pouvaient se trouver dépourvues de matériaux nécessaires pour leurs constructions.

La pierre n'était pas seulement utilisée pour les bâtisses : elle l'était aussi pour la sculpture. Les études de Richard Lepsius <sup>(1)</sup> sur les marbres grecs ne seront pas seulement fécondes au point de vue de l'histoire de l'art, mais encore au point de vue de l'histoire économique. Une observation attentive des particularités des marbres permettra de reconnaître les œuvres des diverses écoles et de se faire une idée de l'activité qui régnait dans les carrières.

Pour montrer l'utilité de ces recherches, citons le travail de Bruno Sauer <sup>(2)</sup> sur l'art de Naxos. La liste des monuments en marbre de Naxos comprend en tout 48 numéros : les provenances sont Aktion, Olympie, Béotie, Mégare, Athènes, Délos, Samos, Théra, Naxos. La période la plus brillante de l'art naxien est le VI<sup>e</sup> siècle. Mais l'industrie elle-même remonte au VII<sup>e</sup> siècle, par l'invention des tuiles en marbre <sup>(3)</sup>. Les chantiers de Naxos produisent les matériaux de construction, les bases de statues, des vases portant des ornements et des figures, des bassins, des statues ; ils sont les fournisseurs des sanctuaires d'Apollon <sup>(4)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> Griechische Marmorstudien Abhandl. d. Akad. Berlin 1890.

<sup>(2)</sup> Altnaxische Marmorkunst MAI XVII 33.

<sup>(3)</sup> Paus. V 10, 3 : λίθου χέραμον.

<sup>(4)</sup> Voici comment Sauer apprécie l'art naxien : Unverkennbar ist das Bild einer routinistischer Steinmetzkunst, aus der eine Bildhauerkunst hervorgeht, die bei grossem technischen Vermögen nie von fabrikmässigen Betrieb sich zu feiner Individualisierung erhebt, nie den Charakter des bñausischen verleugnet, MAI XVII 74.



Nous venons de constater que les carrières étaient tantôt la propriété des particuliers, tantôt celle de l'État. Le sous-sol suivait la superficie. On est porté à admettre la même règle pour les mines <sup>(1)</sup>; mais ici nous ne disposons pas de renseignements suffisants pour examiner la question dans toute son étendue et nous devons borner notre étude aux mines du Laurion.

Que l'État ait eu le droit de disposer des filons existant dans certains terrains, cela est certain. Le langage de Xénophon dans les Revenus ne laisse pas de doute : l'État répartira ses esclaves entre les dix tribus; celles-ci commenceront autant d'exploitations. C'est bien dire que l'État possède le droit de leur accorder des concessions et qu'il a à sa disposition des terrains étendus. Le témoignage d'Aristote n'est pas moins formel. Mais toutes les mines du Laurion sont-elles soumises au même régime? Est-ce que, dans toute cette région, la séparation du sous-sol et de la superficie, le sous-sol, propriété de l'État, la superficie, propriété des particuliers, est de règle? Je remarque qu'il en est ainsi dans les inscriptions dont je parlerai tout à l'heure. Elles constatent la vente de mines confisquées : leur situation est indiquée par la désignation du terrain où elles sont situées et par les joignants de celui-ci. Je ne connais pas un seul cas où l'exploitant soit la même personne que le propriétaire de la surface; mais ceci ne prouve rien : aujourd'hui encore, il est plus que rare que le propriétaire

---

(1) M. Beauchet pose comme un principe certain que l'État "se réservait toujours la propriété des mines", p. 55. Je pense qu'il ne s'agit que des mines du Laurion, car je lis, p. 51 : "La propriété du sel comporte également la propriété du dessous. Elle entraîne, par exemple, le droit de faire des fouilles, d'exploiter les carrières et les gisements, de creuser des conduits souterrains."

de la surface exploite lui-même le sous-sol, dans le cas où il a le droit de le faire.

Une raison plus sérieuse en faveur de l'opinion de Boeckh peut être tirée du texte d'Aristote dans la Constitution des Athéniens<sup>(1)</sup>. Les polètes, dit-il, vendent *πωλοῦσι* les mines et les impôts avec le trésorier des fonds militaires et les préposés au théorique, en présence du conseil et confirment la vente faite à ceux que le Conseil a acceptés à mains levées. Cela s'applique spécialement aux mines vendues, les unes *τὰ ἐργάσιμα* qui le sont pour trois ans, les autres *τὰ συγγεχωρημένα* qui le sont également pour un certain nombre d'années<sup>(2)</sup>. Je reviendrai sur ces deux catégories. Aristote, pourrait-on croire, a en vue toutes les mines, car il ne distingue pas entre les mines de l'État et celles qui sont la propriété des particuliers. Je crois que cette distinction est sous-entendue.

Lipsius<sup>(3)</sup> a fait valoir des motifs décisifs pour rejeter le droit de propriété général, unique, de l'État. Il les a puisés dans le discours d'Hypéride pour Euxénippe. L'orateur rappelle les faits suivants: Lyzandre a dénoncé Epicrates *φθίναντος γὰρ Λυσάνδρου τὸ Ἐπικράτους μέταλλον τοῦ Παλληνέως ὡς ἐντὸς τῶν μέτρων τετμημένον*, du chef d'exploitation à l'intérieur des limites. Mais il a échoué, car les juges ont reconnu que la mine était propriété particulière *διχασταὶ ἐγνώσαν ἴδιον εἶναι τὸ μέταλλον*. Et le résultat a été, que les brèches récentes *καιοτομίαι*, délaissées par crainte, ont été reprises avec ardeur et que la ville en a tiré des revenus croissants. La difficulté réside dans les mots *ἐντὸς τῶν μέτρων*. Ces mots se trouvaient déjà dans le discours de Démosthène contre Pantainetos 36, p. 377, 10 *ἀν ἐπιχατατέμνῃ (τις) τῶν μέτρων*

---

(1) 47, 2.

(2) Le texte est mutilé en cet endroit.

(3) Attischer Process II<sup>n</sup> 1020.



ἐντός. Ils indiquent évidemment un empiètement : si le concessionnaire était resté dans ses limites, on ne voit pas quel procès on lui aurait pu faire. Il est donc entré dans les limites d'autrui et ce domaine étranger où il a pénétré quel est-il ? Ce peut être celui d'un voisin et la loi prévoit ce délit. Ce peut être celui de l'État. Et c'est bien, d'après Lipsius, ce qu'indique la sentence des juges : ils ont déclaré que la mine était propriété particulière ἰδίον. Il y a donc des mines appartenant à l'État et d'autres appartenant à des particuliers. Le délit dont Epicrates est accusé par Lysandre consiste dans l'ouverture de travaux, dans les limites du domaine de l'État : ce fait ayant été reconnu faux, tous les exploitants qui avaient établi des galeries dans le voisinage de celles d'Epicrates furent rassurés.

Il est nécessaire d'insister sur le cas de Pantainetos. Celui-ci a acheté une mine, pour un talent et demi ; tout semble montrer que c'est une propriété privée. Rappelons tous les faits du procès : Nicobule et Evergos ont prêté ἐδανείσμεν à Pantainetos sur ses ateliers situés à Maronée et sur trente esclaves <sup>(1)</sup>, le premier 45 mines, le second un talent. C'étaient exactement les sommes que devait Pantainetos : un talent à Mnesicles, 45 mines à Philéas et à Pleiston. Le vendeur, dit Démosthène, le vendeur de l'atelier et des esclaves, πρῶτῳ μὲν δὲ τοῦ ἐργαστηρίου καὶ τῶν ἀνδραπόδων, fut Mnesicles et lui-même les avait achetés ἐώνητο du précédent possesseur Télémaque τοῦ πρότερον λεκτῆμενου. Après l'acquisition par Nicobule et Evergos, Pantainetos devint locataire du tout μισθούται pour l'intérêt convenu de l'argent, 105 drachmes par mois. Il est donc tout à la fois locataire et emprunteur ; la convention faite avec lui est simple-

---

(1) 1 : ἐπ' ἐργαστηρίῳ τ' ἐν τοῖς ἔργοις ἐν Μαρωνείᾳ καὶ τριάκοντ' ἀνδραπόδοις.



ment une vente à réméré, καὶ λύσις τούτω πρὸ ἡμῶν ἐν τινὶ ῥητῇ χρόνῳ.

Cette suite de faits avait conduit Boeckh à son hypothèse du bail perpétuel accordé par l'État aux exploitants. Nous savons par Aristote que la durée des concessions était fort limitée; il faut donc chercher une autre explication et pour moi, elle est dans la nature du droit de Pantainetos : celui-ci est, non pas locataire d'une mine de l'État, mais propriétaire d'une mine privée ἴδιον.

En effet, la mine a passé de main en main : comment cela est-il possible si l'État est le concessionnaire ? Ce droit est personnel de sa nature.

Voici la série des mutations : d'abord Télémaque; puis Mnesicles prête à celui-ci une somme, garantie par une hypothèque sous la forme de la πρᾶσις ἐπὶ λύσει; puis Pantainetos qui reprend la dette de Télémaque; enfin Evergos et Nicobule. J'ai résumé le texte de Démosthène; mais l'on sent bien qu'il présente une difficulté : les créanciers hypothécaires sont-ils devenus propriétaires ? Oui; car la πρᾶσις ἐπὶ λύσει implique une mutation de propriété; il y a donc bien eu quatre mutations.

La πρᾶσις ἐπὶ λύσει appliquée aux mines suppose le droit de les vendre et ce droit s'harmonise mal avec le droit de propriété de l'État. C'est ce qu'a très bien senti M. Ardaillon : aussi insiste-t-il sur la nécessité de ne pas traduire ἐργαστήριον par « mine » mais de le traduire par « atelier ». Cette dernière traduction est littérale; mais qu'entend-on par « atelier » ? M. Ardaillon remarque lui-même l'insignifiance des installations nécessaires pour traiter le minerai. Comment Pantainetos aurait-il payé un talent et demi pour quelques meules et trente esclaves ? Dans ce cas, tout au moins, l'atelier et la mine étaient compris dans le marché (1).

---

(1) Dans Esch. c. Tim. 101, il semble qu'il faille comprendre par ἐργαστήριον, un « atelier ». Il en est autrement dans les inscrip-

Il résulte de ce qui précède que, contrairement à l'opinion de Boeckh, l'État n'est pas le propriétaire de toutes les mines. Boeckh ajoutait que le concessionnaire était un fermier héréditaire. Le texte d'Aristote nous oblige à rejeter ce point encore. Sur les mines, dont l'État est le propriétaire, il accorde des concessions à temps et même fort limitées, du moins pour une catégorie. Le texte d'Aristote distingue deux catégories : τὰ δ' ἐργάσιμα, ce sont les mines en pleine activité concédées pour trois ans; les autres τὰ συγχεχωρημένα <sup>(1)</sup>, les mines autorisées; je crois qu'il s'agit des filons non encore exploités et dont l'État concédait la recherche par suite d'une adjudication.

Cette distinction correspond à celle que les inscriptions établissent entre les καίνιστοι, les mines nouvellement ouvertes et celles qu'elles appellent ἀνασάξιμα. Parfois même on ajoute à ce mot le qualificatif « vieux » : ἀνασάξιμον παλαιόν. Strabon <sup>(2)</sup> raconte que déjà dans l'antiquité, on avait repris le traitement des anciennes scories et c'est ce qui a suggéré à Boeckh l'opinion que les ἀνασάξιμα étaient les restes d'exploitations délaissées; mais il me paraît difficile de croire que nos inscriptions auraient appelé mine, μέταλλον, des tas de scories et je crois préférable l'opinion de Hansen, qui voit dans ἀνασάξιμα le contraire de καίνιστοι, c'est-à-dire des brèches déjà exploitées <sup>(3)</sup>.

---

tions; ainsi dans CIA II 1122 : Θεοὶ ὁρος ἐργαστηρίου καὶ ἀνδραπόδων πεπραμένων ἐπὶ λύσει Φεῖδωνι Αἰξωνεῖ T. Cf. 1104 et 1123.

(1) Pol. Att. 47, 2 : (Les Polètes) καὶ τὰ μέταλλα πωλοῦσι, καὶ τὰ τέλη [μετὰ τ]οῦ ταμίου τῶν στρατιωτικῶν καὶ τῶν ἐπὶ τὸν Θεωρικὸν ἡρημένων ἐναντίον τῆς βουλῆς κατακυροῦσιν ὅτε ἂν ἡ βουλὴ χειροτονήσῃ, καὶ τὰ παρθένα μέταλλα τὰ δ' ἐργάσιμα τὰ εἰς τρία ἔτη πεπραμένα καὶ τὰ συγχεχωρημένα τὰ εἰς <δέκα> ἔ[τη] πεπραμένα...

(2) IX 23.

(3) C'est aussi l'opinion d'Ardaillon.

Le témoignage des grammairiens est donc erroné en tant qu'il s'applique aux mines de l'État. D'après eux, chacun avait le droit d'ouvrir une mine nouvelle là, où il le voulait. On l'aurait ainsi acquise par suite d'une simple prise de possession. Boeckh accepte à tort ce témoignage et les raisons par lesquelles il le renforce, n'ont pas de valeur. Chacun, dit-il, pouvait dans les parties non vendues, faire les travaux à ses risques et périls et il n'était tenu d'acheter le terrain, que si ses recherches avaient été couronnées de succès. Supposer le contraire, ajoute-t-il, serait absurde. Je ne parviens pas à découvrir cette absurdité. Tout dépend du prix auquel s'obtient le droit d'exploiter. Comme il se fixe par une adjudication publique, il est en proportion des chances que l'exploitant croit avoir. Le contrat est un contrat aléatoire, qui n'offre rien d'insolite.

Pour quel terme le contrat, portant sur les filons non encore exploités, était-il conclu ? Notre texte de la *Politeia* des Athéniens est ici mutilé. Sandys supplée : trois ans ; mais il me semble difficile d'admettre un terme aussi court : en aussi peu de temps, il est difficile de mettre à fruit une exploitation. Blass, après un nouvel examen du manuscrit lit : 1, dix ans, leçon adoptée par Foucart (1).

Nous avons dit que l'État n'était pas le propriétaire de toutes les mines : comment la distinction entre les mines de l'État et celles des particuliers s'était-elle établie ? De deux façons, ou bien la propriété du dessous suit celle du dessus et chacun, État ou simples particuliers, dispose de son domaine. Ou bien l'État s'est réservé une région, où il est le maître du sous-sol, sans qu'il le soit nécessairement de la superficie. Je serais disposé à admettre cette opinion.

---

(1) Voir sur le texte et l'interprétation, Foucart *Rev. de Philol.* 1893.

Mais à quelles conditions se faisait l'exploitation en dehors de la région réservée? Si le propriétaire de la superficie l'est aussi du sous-sol, son autorisation est nécessaire. Elle l'est en tout cas, semble-il, pour pratiquer l'ouverture des galeries et déposer les décombres. Peut-être faut-il appliquer à ce cas, le témoignage des grammairiens <sup>(1)</sup> sur le droit de chacun d'ouvrir une mine où il voulait; bien entendu, en dehors du domaine public. Dans cette hypothèse, le consentement du propriétaire du dessus est probablement requis. Quoi qu'il en soit, c'est aux mines ouvertes dans les terrains des particuliers que doit s'appliquer l'obligation, signalée par les auteurs, de dénoncer l'ouverture d'une nouvelle brèche. La contravention entraînait la confiscation de la mine. Cette obligation ne peut s'imposer qu'à l'industriel qui exploite une mine privée, car l'État connaît le fait de l'exploitation de ses propres mines par l'adjudication à laquelle il a fait procéder. D'après Hypéride <sup>(2)</sup>, Teiside annonçait qu'il ferait confisquer la fortune de Philippe et de Nausicles, prétendant qu'ils s'étaient enrichis par des mines non inscrites ἐξ ἀναπογράφων μετάλλων <sup>(3)</sup>. C'est là la δίκη ἀγραφοῦ μετάλλου dont nous parlent les grammairiens. Lipsius admet que dans ce

(1) Suidas et Zonaras : ἀγραφοῦ μετάλλου δίκη · οἱ τὰ ἀργύρεα μέταλλα ἐργαζόμενοι οὗτοι βούλονται καινοῦ ἔργου ἀρξασθαι (Zon. ἀφασθαι) φανερόν ἐποιοῦντο τοῖς ἐπ' ἐκείνοις τεταγμένοις ὑπὸ τοῦ δήμου καὶ ἀπεγράφοντο τοῦ τελεῖν ἕνεκα τῷ δήμῳ εἰκοστὴν τετάρτην τοῦ καινοῦ μετάλλου. Εἴ τις οὖν ἐδόκει λάθρα ἐργάζεσθαι μέταλλον, τὸν μὴ ἀπογραφάμενον ἐξὴν τῷ βουλομένῳ γράφεσθαι καὶ ἐλέγχειν.

(2) Disc. p. Euxin 36.

(3) Τ(ε)ῖσιδος τοῦ Ἀγρυλῆθεν ἀπογράφαντος τὴν Εὐθυκράτους οὐσίαν ὡς δημοσίαν οὖσαν..... καὶ μετ' ἐκείνην πάλιν ὑπισχνουμένου τὴν Φιλίππου καὶ Νουσικλέους ἀ(πο)γράψειν καὶ λέγο(ν)τος ὡς ἐξ ἀναπογράφων μετάλλων π(επλ)ουτήκασιν.

cas, il y avait lieu à phasis, c'est-à-dire à une forme particulière de procéder, dont la conséquence était l'attribution au demandeur d'une partie des biens confisqués.

Cette action n'est pas la seule qui fût donnée au sujet des mines. Démosthène, dans un discours contre Pantainetos, parle d'une loi qu'il appelle μεταλλικός νόμος. Cette loi, dit-il, détermine exactement les cas où il y a lieu à δίκαι μεταλλικαί et il cite plusieurs de ces cas. Je n'entre pas dans les détails, cette matière ayant été traitée récemment par M. Ardaillon <sup>(1)</sup>. Dans l'énumération de Démosthène ne figure pas le délit commis par l'individu qui en travaillant, n'avait pas respecté les soutiens de la brèche : c'est la faute que Lycurgue reprochait à Diphile et pour laquelle il le fit condamner.

Nous ignorons quelles peines la loi autorisait les juges à prononcer contre les délinquants. Diphile encourut la mort et la confiscation totale; l'adversaire de Phainippos avait été frappé de la confiscation d'une des mines qu'il possédait.

Cette dernière peine devait être fréquemment prononcée d'après les inscriptions. CIA contient 6 inscriptions relatives aux mines : II<sup>2</sup> 782<sup>b</sup> <sup>(2)</sup>, 782, 780, 871, 783. Je les cite dans le même ordre qu'Hansen et suivant le rang d'ancienneté qu'il leur a assigné. Enfin, IV, 2, 783. 872<sup>b</sup> et 783 sont fort mutilées. Cependant on y peut reconnaître une rédaction très semblable à celle des autres documents.

784/ parle de trois mines. La première « Artemisia-con » <sup>(3)</sup> était exploitée par le fils de Mnésithée de

---

<sup>(1)</sup> p. 200 s.

<sup>(2)</sup> D'après Ardaillon 169 n. 1, cette inscription serait non de 340-330 mais de 313 1/2 environ.

<sup>(3)</sup> Chaque mine porte un nom et parfois encore un surnom.



Sphette : elle a été achetée par un individu du même bcurg pour 150 drachmes. La deuxième appelée « Ctesiacon » a été dénoncée par Hypéride <sup>(1)</sup>. Elle était située à Besa, dans les terrains d'Epichares, X....., l'exploitait. Elle a été achetée par trois personnes : Hypéride, Aischylides et le fils de Dicaiochratos. La troisième appelée « Appolloniacon » a été dénoncée par le fils de Statos de Gargettos.

780 formait une liste où les mines étaient réparties en deux séries, les *καυτομύαι* et les *ἀνσάξιμα*.

Dans la première série, il est d'abord question d'une mine achetée par Hagnotheos. Puis, de l. 5 à 9, une deuxième « Aphrodisiacon » à Thrasyllé ; elle était exploitée par Telesicles fils de Callias d'Araphai. Dans les lignes 9 à 13, il s'agit d'une mine « Demetriacon », achetée par Callimedon, fils de Callicrates de Collyte. Une autre série est désignée sous le nom d'*ἀνσάξιμα*. Elle comprend « Athenaicon » à Amphitropé ; elle semble avoir été dénoncée par Conon, fils de Conon ; Conon l'a achetée, et « Artemisiacon » qu'aurait dénoncée Euphémide, fils de Kephisodoros d'Athmonai. Elle était située dans les terrains d'Epameinon et fut achetée par le dénonciateur 150 drachmes.

781 cite une première mine dans les lignes mutilées du début. Une deuxième « Hermaicon », Epicyde, fils de Philocyde d'Acharnai l'a dénoncée. Elle a été achetée par lui 150 drachmes. Une troisième à Sunium « Poseidoniacon » dénoncée par Theophilos, achetée par le même. Une quatrième à Besa « Leucippeion », dénoncée par Eumelides et achetée par lui.

La seule difficulté d'interprétation pourrait être soulevée par le mot *ἀπεργάστω*. Hansen le comprend comme s'il s'agissait de la dénonciation de la mise en exploi-

---

(1) D'après la lecture de Hansen.

tation d'une brèche. On sait en effet que les exploitations clandestines étaient défendues; mais il me semble que le mot indique une dénonciation tendant à la confiscation et ce qui me paraît le prouver, c'est que ces inscriptions nomment généralement l'exploitant ὁ ὑργάζετο qui n'est jamais la même personne que le dénonciateur ni l'acquéreur. Au contraire, ces deux dernières qualités se confondent toujours, sauf dans un seul cas, et encore est-il douteux, car Hansen lit [ΥΠΕ]Ρ[ΕΙΔΗΣ] là où le Corpus porte χαίρ... et cet Hypéride revient parmi les acquéreurs. Même dans la lecture de Hansen, l'acquéreur (ils sont trois dont Hypéride) ne se confond pas absolument avec le dénonciateur (Hypéride seul).

Les listes représentent autant de διαγραφαί, c'est-à-dire de catalogues des mines vendues et indication de la contenance avec ce caractère particulier que les mines ont été vendues à la suite d'une confiscation (1).

Enfin IV, 2 783 contient les lignes du début d'une inscription semblable à celles dont nous venons de parler, c'est-à-dire un catalogue des mines vendues par les polètes πωλεται... μέταλλα τὰδε ἀπέδοντο, mais rien n'indique que ces mines aient été l'objet d'une confiscation (2).

Quel droit acquérait le concessionnaire d'une mine confisquée? Si cette mine est située dans le domaine de l'État, la réponse n'est pas douteuse. L'adjudicataire est

---

(1) Harpocraton Διαγραφή · ἡ διατύπωσις τῶν πιπρασκομένων μετᾶλλων δῆλousa διὰ γραμμάτων ἀπὸ ποίας ἀρχῆς μέχρι πόσου πιπράσκειται πέρατος (Zonaras, Suidas).

2) (2) On a découvert plusieurs bornes des exploitations minières : CIA IV 1078<sup>b</sup> Κρωπίτης κατέλαβε ἀνασάξιμον μέταλλον Ἀφιδναῖος. 1078<sup>c</sup> Διογένης κατέλαβε μέταλλον. 1078<sup>d</sup> Φιλημονιακὸν μέταλλον · ὠνητῆς Πολύμηλος Λαμπρεύς. Inscriptions hypothécaires CIA II 1123, 1123.

un locataire à terme. En est-il de même si cette mine était une propriété privée ?

On pourrait dire qu'elle rentre dans les immeubles confisqués que les polètes sont chargés de vendre : ἀναγράφουσι δὲ καὶ τὰ χωρία καὶ τὰς οἰκίας [τὰ ἀπογραφ]έντα καὶ πρᾶθέντα ἐν τῷ δικαστηρίῳ· καὶ γὰρ ταῦθ' οὗτοι πωλοῦσιν <sup>(1)</sup>.

L'opinion contraire me paraît préférable : partout la qualité de l'exploitant est indiquée par le mot ὠνιτής ; il en est ainsi dans nos inscriptions relatives aux mines confisquées ; nous ignorons, il est vrai, si elles ont été confisquées sur de simples concessionnaires ou sur des propriétaires. Le même mot ὠνιτής revient sur plusieurs bornes. Il semble donc qu'il soit général pour désigner celui qui a reçu de l'État un droit d'exploitation. En réalité ce droit consiste en une location ; mais les Athéniens le considèrent plutôt comme un droit d'exploiter ; ce droit fait l'objet d'une vente à terme. De là, le langage d'Aristote : les polètes vendent πωλοῦσι, les mines de l'État.

Les inscriptions déjà citées énumèrent un certain nombre de mines confisquées, elles nomment la personne qui a dénoncé la mine ὁ ἀπεγράφτο, celui qui l'exploitait ὁ ἀπηργάζετο, celui qui l'a achetée. Ce qu'il y a de plus frappant, c'est l'identité du prix dans les cas où il a été conservé. Si je comprends bien Hansen, cette somme de 150 drachmes représente le 24<sup>e</sup> dû par l'exploitant ; il n'en est rien : la somme est bien le prix d'une vente, dans le sens qui vient d'être indiqué, le nom de l'acquéreur étant précédé de la désignation ὠνιτής.

L'identité du prix se comprend aisément, si on se rappelle que les dénonciateurs avaient droit à une partie du produit de la confiscation. Ils avaient donc un avan-

---

(1) Pol. Ath. 47, 3.

tage marqué et qui devait écarter les autres amateurs et l'on peut supposer que la somme de 150 drachmes représente la mise à prix fixée par l'État, déduction faite de la prime allouée au dénonciateur.

Tout exploitant, propriétaire ou non de la mine, payait un 24° (<sup>1</sup>), non du produit net, mais du produit brut; telle est du moins l'opinion de Boeckh (<sup>2</sup>). Cet impôt était perçu par des fermiers.

En revanche, les mines n'étaient pas comprises dans le montant de la fortune soumise aux liturgies : du moins Boeckh l'affirme. Il est à remarquer cependant que le texte du discours contre Phainippos sur lequel il s'appuie porte πλὴν τῶν ἐν τοῖς ἔργοις τοῖς ἀργυρεῖσις ὅσα οἱ νόμοι ἀτελῇ πεποιήκασιν, ce qui semblerait indiquer une exemption partielle (<sup>3</sup>).

De plus, Eschine (<sup>4</sup>) accuse Timarque d'avoir vendu des ἐργαστήρια pour échapper aux liturgies, ce qui, il est vrai, n'implique pas nécessairement que, d'une façon directe, on tenait compte des intérêts miniers. Il n'est

---

(<sup>1</sup>) Suidas, Ἀργύρου μετάλλου δίκη :... ἀπεγράφοντο τοῦ τελεῖν ἕνεκα τῷ δήμῳ εἰκοστὴν τετάρτην τοῦ καινοῦ μετάλλου. Ardaillon a montré p. 188 les difficultés que soulève ce texte. Il faut le prendre, comme tant d'autres témoignages des grammairiens, à défaut de mieux. Le sens qui est donné aux paroles de Suidas dans le texte les rend exactement. La traduction d'Ardaillon p. 190, est, si je puis le dire, tirée aux cheveux. D'après cela, il n'y aurait pas eu d'impôt proportionnel, mais les exploitants payaient un fermage établi à raison de 4,16 % sur le produit (éventuel) " de la mine nouvelle „ La fixation du fermage à un taux déterminé n'est pas compatible avec la mise aux enchères des mines. M. Ardaillon est obligé de supposer p. 195 que 4,16 % était la première mise à prix.

(<sup>2</sup>) Boeckh 34.

(<sup>3</sup>) Lipsius Att. Process II<sup>2</sup> 1822.

(<sup>4</sup>) 101.

donc pas bien certain que l'exemption dont jouissaient les mines quant aux liturgies était générale. Boeckh, néanmoins, invoquait cette exemption générale comme argument décisif en faveur du droit de propriété de l'État. Je ne vois pas la force de cet argument. Je crois plutôt qu'à la supposer même générale, l'exonération avait pour but de faire un régime de faveur aux industriels miniers et d'encourager leurs efforts.

J'ajouterai quelques mots sur l'histoire de l'industrie et sur sa productivité aux diverses époques. Boeckh a traité des procédés employés; Blümner <sup>(1)</sup> a repris le même sujet et enfin Ardaillon, avec une grande richesse et une grande précision de détails.

Nous ignorons le nombre des travailleurs employés dans les mines : les modernes ont tenté diverses évaluations. Le seul chiffre quelque peu précis est celui qui a déjà été cité et que nous donne Thucydide : lors de l'occupation de Décélie, 20.000 esclaves, pour la plupart artisans, passèrent à l'ennemi <sup>(2)</sup>. Il est probable qu'ils appartenaient à la population du Laurion et qu'ils en formaient une forte partie.

M. Ardaillon discute la question de savoir si les ouvriers employés au Laurion étaient réellement tous recrutés dans la classe des esclaves. C'est l'opinion commune; je la crois vraie : tous les faits que nous connaissons nous montrent qu'il en est ainsi; rappelons le témoignage déjà cité de Thucydide, ceux d'Andocide, d'Hypéride; partout des esclaves. Le témoignage le plus frappant est celui de Xénophon : pour remettre à fruit les mines, il ne songe même pas à faire appel aux hommes libres; tout son plan repose sur l'emploi de la main d'œuvre servile. Il se peut que par-ci par-là quelques hommes

---

<sup>(1)</sup> Technologie.

<sup>(2)</sup> Thucyd. VIII 27.

libres se soient comme égarés parmi les esclaves; ceux-ci forment l'immense majorité, sinon même la totalité du personnel ouvrier.

Le district minier <sup>(1)</sup> comprenait les dèmes d'Anaphlystos, Besa, Amphitropé et Thorium et diverses localités, Laurion, Thrasyllum, Maronée, Aulon. Peut-être que la désignation générale du district était Laurion, mot dérivé de λαῦραι, passages étroits, galeries.

Nous ignorons à quelle époque avait commencé l'exploitation des mines. Aristote semble placer ce fait sous l'archontat de Nicodème, dans la période qui précède immédiatement la guerre de Xerxès : « la troisième année, après ces événements, sous l'archontat de Nicodème 483/2, comme avaient été découvertes les mines de Maronée ὡς ἐφάνη τὰ μέταλλα τὰ ἐν Μαρωνείᾳ <sup>(2)</sup> » ; mais peut-être ne veut-il parler que des mines situées à cet endroit; d'autres pouvaient être exploitées ailleurs <sup>(3)</sup>; celles de Maronée étaient particulièrement riches <sup>(4)</sup>. Elles devaient l'être, puisque, d'après le même auteur, elles avaient produit, en très peu de temps, pour l'État, la somme énorme de 100 talents. D'où provenait cette somme? Elle ne représente pas la valeur de tout le minerai extrait; l'État n'a jamais exploité lui-même et Xénophon, dans son traité des Revenus, préconise cette mesure, comme s'il était le premier à l'avoir imaginée. Il faut donc croire que les 100 talents représentent le montant du prix ou loyer des concessions temporaires

---

<sup>(1)</sup> Sur l'étendue du district minier et ses principales localités, Ardaillon o. c. 210 et la carte.

<sup>(2)</sup> Pol. Ath. 22.

<sup>(3)</sup> C'est ce que rendent probables ces mots de Xénophon, Rev. 4, 2 : Οὐκοῦν ὅτι μὲν πάνυ παλαιὰ ἐνεργὰ ἔστι πᾶσι σαφές · οὐδεὶς γοῦν οὐδὲ πειρᾶται λέγειν ἀπὸ ποίου χρόνου ἐπεχειρήθη.

<sup>(4)</sup> Sur l'emplacement de Maronée, Ardaillon 138.

et le produit des taxes perçues sur les exploitants. S'il en est ainsi, ces nouvelles mines étaient d'une richesse extraordinaire.

Des citoyens, continue Aristote, proposèrent de partager les 100 talents entre les citoyens; mais Thémistocle les fit affecter à la construction des navires. Hérodote <sup>(1)</sup> raconte les mêmes faits : les chiffres diffèrent. La part revenant à chaque citoyen eût été de 10 drachmes et comme, ailleurs <sup>(2)</sup>, il fixe le nombre des citoyens à 30.000, la somme à distribuer eût été de 50 talents. Stein fait remarquer, que peut-être l'historien établit son calcul, sur le revenu des mines à son époque, vers 430. Cependant cette époque même est celle de la grande prospérité de cette industrie : elle est attestée par le nombre des ouvriers qui y étaient employés <sup>(3)</sup>. C'est vers ce moment, c'est-à-dire vers la fin du V<sup>e</sup> siècle aussi, que Nicias acquérait dans le Laurion son immense fortune, que d'autres, Hipponicus, Callias, Philoménidès, s'enrichissaient de la même façon <sup>(4)</sup>.

Immédiatement après l'occupation de Décélie par les Spartiates, les revenus que l'État tirait des mines avaient diminué <sup>(5)</sup> et cette décadence se faisait encore sentir vers le milieu du IV<sup>e</sup> siècle. Xénophon, dans son traité des Revenus, étudie les moyens de rendre à l'industrie son ancienne prospérité. Les conseils qu'il donnait ne furent pas suivis; mais de nouvelles recher-

---

<sup>(1)</sup> VII 144. Hérodote signale les mêmes usages dans l'île de Siphnos : l'État retirait le dixième des mines d'or et d'argent, III 57; Paus. X 11, 2.

<sup>(2)</sup> V 97.

<sup>(3)</sup> Thuc. VIII 27 : les 20.000 esclaves qui passèrent à l'ennemi lors de l'occupation de Décélie.

<sup>(4)</sup> Ardaillon 147.

<sup>(5)</sup> Xen. Memor. III 6, 12 : le revenu des mines est inférieur à ce qu'il était plusieurs années auparavant.

ches amenèrent la découverte de filons plus riches, ou simplement, le succès obtenu par quelques-uns attira les spéculateurs; à l'époque de Lycurgue, l'exploitation était en pleine activité. Les enrichissements rapides se reproduisent comme au V<sup>e</sup> siècle : les exploitants font, en quelques années, de grandes fortunes. On connaît l'histoire de l'adversaire de Phainippos dans le plaidoyer de Démosthène : il est parti d'une fortune insignifiante et il est arrivé en quelques années à être parmi les plus riches d'Athènes. Après, il a eu des revers; il n'en reste pas moins dans une situation très enviable. Epicrates, dont parle Hypéride <sup>(1)</sup>, aurait acquis, dans les mines, une fortune de 200 talents. Diphile s'était fait une fortune de 160 talents que Lycurgue distribua au peuple.

Cependant cette industrie n'était pas sans risques : Xénophon <sup>(2)</sup> nous dit que rarement on ouvrait des *κλινοτόμια* et l'adversaire de Phainippos <sup>(3)</sup> raconte que tout récemment l'industrie a été fort éprouvée. Elle employait de nombreux esclaves; le renchérissement des vivres devait être ruineux pour elle. Le fait s'était précisément produit à l'époque dont parle l'auteur de ce discours. Nous n'entendons plus parler des travaux du Laurion dans les siècles suivants jusqu'à Posidonius <sup>(4)</sup> qui raconte qu'à l'époque des guerres civiles de Sicile, 103 avant J.-Ch., les esclaves se soulevèrent contre leurs gardiens, et établis dans les châteaux forts du Laurion, ravagèrent pendant longtemps l'Attique. Strabon et Pausanias ne purent plus que constater l'abandon des travaux <sup>(5)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> pro Euxenippo § 86.

<sup>(2)</sup> Revenus 28 s.

<sup>(3)</sup> Dem. c. Phain.

<sup>(4)</sup> Ath. VI 272 E.

<sup>(5)</sup> CIA III 1, 73 et 74 : un esclave lycien Xanthos, employé par un maître romain aux mines du Laurion, fonde au second



Je n'ai pas besoin d'insister sur l'importance de cette industrie dans l'organisation économique de l'état athénien. Elle pouvait lui fournir, du moins en grande partie, le moyen de payer ses importations.

---

siècle de notre ère un sanctuaire en l'honneur de Mén Tyrannos. Inscription funéraire d'Atotas de Paphlagonie (III<sup>e</sup> siècle), Μεταλλεύς du Laurion BCH 1883 246, Th. Reinach *Rev. Ét. grecques* 1889, 94. Pour plus de détails sur l'histoire des Mines du Laurion, Ardaillon Ch. VII.

## CHAPITRE IV.

### **Les sociétés commerciales et les associations professionnelles.**

Les grandes entreprises nécessitent l'association des personnes et des capitaux. Un seul homme, abandonné à ses propres forces, peut tenir un commerce de détail, occuper dans un atelier quelques ouvriers : à moins qu'il ne se trouve dans des conditions spéciales et ne dispose de moyens d'action exceptionnels, il n'ira pas plus loin. Le commerce maritime et international, la fabrique demandent en général, l'union de plusieurs intelligences et surtout l'union de plusieurs fortunes <sup>(1)</sup>.

Cette union peut se produire sous des formes diverses, prêt, caution, société. Cette dernière forme est celle qui rend l'union de plusieurs la plus efficace et la plus puissante.

Nous l'avons déjà vu, les anciens ont beaucoup pratiqué le prêt. On le rencontre dans l'industrie : Eschine le Socratique a reçu de Lysias un capital qui lui sert à

---

(1) V. Brants Les sociétés commerciales à Athènes Rev. de l'Instr. publ. en Belgique XXV 1882, 109; Erich Ziebarth Das griechische Vereinswesen Leipzig 1896; Waltzing Études historiques sur les corporations professionnelles chez les Romains Louvain 1895 I; Oehler Eranos Vindobonensis; Wagener Rev. Instr. publ. en Belgique 1868 et Bull. Acad. royale de Belg. mai 1889; Schmoller Die Handelsgesellschaften des Altertums Jahrb. f. Gesetzgebung. etc. N. F. XVI 1892; Beauchet Hist. du droit privé de la république athénienne IV 340.

acheter un atelier de parfumerie. Dans le plaidoyer contre Pantainetos, il est question de plusieurs prêts consentis sur une mine dans la région du Laurion. On le rencontre surtout dans le commerce; dans le commerce maritime, sous la forme du prêt à la grosse. Le prêt est l'une des opérations les plus ordinaires de la Banque. Celle-ci, comme on l'a vu, dispose de sommes considérables, formées par les dépôts.

Le cautionnement est aussi commun que le prêt; il en est souvent l'accessoire ou le complément. Nous l'avons vu fréquemment employé dans les entreprises de travaux publics.

Mais le signe principal d'une grande activité industrielle et commerciale, c'est la société, et il faut entendre par là, la société de plusieurs personnes mettant en commun tout leur avoir ou des parties déterminées de leur avoir, en vue de bénéfices à réaliser.

La société peut être formée dans des conditions diverses : elle sera permanente ou momentanée; elle constituera ou ne constituera pas un être moral, une personne juridique.

A côté de ces sociétés, je placerai les associations professionnelles. Leur caractère essentiel est qu'elles réunissent les hommes d'un même métier, pour l'agrément, le culte, la défense ou le soin de leurs intérêts. Elles aussi sont permanentes ou momentanées, possèdent ou non la personnification civile.

De là, la division de ce chapitre. Elle repose sur la différence des buts que poursuivent les associés.

Les anciens connaissaient ces diverses espèces d'associations. Gaius s'exprime ainsi : *sodales sunt qui ejusdem collegii sunt quam Graeci ἐταίριον vocant. His autem potestatem facit lex pactionem quam sibi velint ferre, dum ne quid ex publica lege corrumpant. Hæc lex videtur ex lege Solonis translata esse, nam illic ita est : ἐὼν δὲ ὁῦμος, ἡ φρατέρες ἡ ὀργεῶνες ἡ γενῆται (ἡ λεῶν*

ὀργίων ἢ ναῦται codd.) ἢ σύσσιτοι ἢ ὁμόταφοι, ἢ θασιῶται ἢ ἐπὶ λείαν οἰχομένοι ἢ εἰς ἐμπορίαν, ὅτι ἂν τούτων διαθῶνται < τινες > πρὸς ἀλλήλους, κύριον εἶναι, ἐὰν μὴ ἀπαγορεύῃ (ρεύσει codd.) τὰ δημόσιζ γράμματα (1).

Ce texte met en lumière le principe de la liberté d'association (2) et ses applications variées. La société se forme librement; le contrat fait loi, pourvu qu'il ne soit pas contraire aux lois de l'État.

On remarquera que dans l'énumération faite par Solon, se trouvent confondues des sociétés de tout genre : pour toutes, une seule loi. Cela prouve que chaque type ne s'est pas développé. Les différences qui réclament une législation spéciale ne se sont pas encore marquées.

#### LES SOCIÉTÉS COMMERCIALES.

La loi de Solon les prévoit : εἰς ἐμπορίαν. Il est vrai que l'expression est plus restreinte que notre mot société commerciale. Il veut dire les associations faites pour exercer en commun le commerce en gros. C'est par là aussi que nos sociétés ont débuté : constituées d'abord pour le négoce, ce n'est que plus tard qu'elles ont été étendues à l'industrie. En Grèce, elles n'ont que rarement franchi cette dernière étape.

On a déjà montré que les sociétés formées *uniquement* pour le lucre étaient fort rares (3). A toutes ses entreprises, même dans le domaine de l'association, le Grec mêle l'idée religieuse. Il ne conçoit la société que sous la forme de la confrérie (4). C'est là le témoignage de

---

(1) D'après Wilamowitz Antigonos aus Karystos 278.

(2) Voir cependant des traces de limitation de la liberté Ziebarth 144.

(3) Ziebarth 12.

(4) Wilamowitz Antigonos aus Karystos 276.

conceptions encore primitives et le signe d'un état économique peu développé. Les progrès de l'organisation commerciale appellent nécessairement des formes nouvelles ; l'esprit de lucre, quand il a acquis pleine conscience de la puissance de l'association, s'en empare et l'emploie pour lui seul.

En outre, je me demande si ces sociétés ont jamais atteint leur forme la plus avancée, si elles ont jamais été en possession d'une personnalité juridique distincte de celle de leurs membres, si, comme telles, elles ont été capables de posséder et de contracter. Je crois qu'elles en sont restées à des types fort simples et fort rudimentaires dans leur organisation et dans leur mécanisme : elles n'ont guère dépassé la communauté, dont les conditions librement consenties entre les membres ne donnent pas à la société une personnalité distincte de celle de ces derniers. Très souvent même, ces associations ont été momentanées, formées en vue d'une opération déterminée et cessant avec elle.

On rencontre ces associations momentanées entre individus qui font en commun un prêt maritime. L'habitude des Athéniens était de n'engager dans ces opérations que des capitaux limités. « Aussi, comme le dit M. Dareste, voit-on d'ordinaire les différentes parties d'un chargement affectées à des prêts différents. Il y a plus, on s'associe pour prêter en commun, ou bien on prête seul, mais on admet en participation un associé dont le nom ne figure pas au contrat » (1).

Nous rencontrons encore des sociétés formées pour l'exploitation des mines. L'adversaire de Phainippos est membre d'une société minière : la mine a été confisquée et il doit payer à l'État trois talents, un talent pour

---

(1) Prêt à la grosse p. 12.

chaque part <sup>(1)</sup>. Il résulte même du plaidoyer contre Pantainetos que les sociétés minières étaient fréquentes, car la loi rangeait dans les procès miniers *οἱ καὶ μεταλλικαὶ* l'action des associés *τοῖς κοινωνοῦσι μεταλλοῦ* <sup>(2)</sup>.

Le plaidoyer d'Hypéride pour Euxénippe nous donne encore des exemples de ces associations. Boeckh a cru que c'étaient de simples associations en participation : elles ouvraient la mine, faisaient les premiers travaux ; quand les filons étaient découverts, on partageait la concession et chacun exploitait pour son compte. On ne comprend pas comment ce partage eût pu se faire ; de plus les exemples cités par Hypéride nous montrent des mines en pleine activité exploitées par plusieurs associés <sup>(3)</sup>. C'étaient là des associations permanentes, mais sans personnification civile ; les tiers avaient affaire aux associés directement. Dans le cas que cite Hypéride, Epicrates paraît seul responsable des affaires sociales : c'est la mine d'Epicrates qui est menacée de confiscation. De riches citoyens y sont intéressés, mais en vertu d'arrangements pris avec Epicrates et qui ne regardent pas les tiers ; ces arrangements leur attribuent des parts. Il se peut aussi que tous les associés soient directement tenus, comme cela semble avoir été le cas dans le plaidoyer contre Phainippos <sup>(4)</sup>. Cette situation est

---

<sup>(1)</sup> 20 : καὶ τὸ τελευταῖον νῦν ἐμὲ δεῖ τῇ πόλει τρία τάλαντα καταθεῖναι, τάλαντον κατὰ τὴν μερίδα μετέσχον γάρ, ὡς μήποτ' ὠφελον, καὶ γὰρ τοῦ δημευθέντος μεταλλοῦ.

<sup>(2)</sup> 21, 11.

<sup>(3)</sup> Blass : φήναντος γὰρ Λυσάνδρου τὸ Ἐπικράτους μέταλλον τοῦ Παλληνέως ὡς ἐντὸς τῶν μέτρων τετμημένον, ὃ ἡργάζετο μὲν ἤδη τρία ἔτη, μετεῖχον δ' αὐτοῦ οἱ πλουσιώτατοι σχεδὸν τι τῶν ἐν τῇ πόλει.

<sup>(4)</sup> Ziebarth 25 : les sociétés d'adjudicataires des impôts avaient le même caractère, du moins en Égypte. L'État ne les reconnaissait pas comme des personnes juridiques. Un seul des associés *μέτοχοι* ou *κοινωνες* intervenait au contrat vis-à-vis de l'État.

encore celle des quatre individus auxquels a été louée l'ancienne banque de Pasion <sup>(1)</sup>.

Nous trouvons dans un autre plaidoyer de Démosthène <sup>(2)</sup> une curieuse application du cautionnement aux affaires de banque. Le banquier Héraclide ayant pris la fuite, les cautions οἱ ἐγγυηταὶ τῆς τραπεζῆς dirigent les opérations, font rentrer les dettes et rétablissent la situation. Ces cautions, qui garantissent l'ensemble des affaires, doivent être indemnisées. Il est probable qu'elles le sont par une participation aux profits qui en fait des espèces d'associés.

#### ASSOCIATIONS PROFESSIONNELLES.

Je distingue les groupements professionnels, les confréries formées entre hommes de même profession et les associations professionnelles proprement dites ou corporations.

Que les hommes se groupent d'après la profession qu'ils exercent, rien de plus naturel. Il y a une sympathie spontanée qui naît entre les hommes de même métier. Le métier est, comme le village, une petite patrie dans la grande. Tous ceux qui y appartiennent parlent la même langue, ont les mêmes usages, et, dans une foule de circonstances et d'événements de la vie, pensent et sentent de même. Mais ces groupements momentanés, en vue d'une fête à célébrer, d'un plaisir à prendre en commun, ne sont pas des corporations. Ce qui fait celles-ci, au sens précis du mot, c'est l'intérêt professionnel. Évidemment, les corporations n'ont pas commencé par là : souvent elles ont débuté par être des confréries. Les membres solennisent ensemble l'anniversaire du patron; la fête religieuse a comme suite des réjouissances pro-

---

<sup>(1)</sup> Dem. p. Phorm. 13.

<sup>(2)</sup> C. Apatour. 10.

fanés. Entre gens qui se connaissent et qui s'aiment, les joies et les peines deviennent communes : naissent les œuvres d'assistance mutuelle. Enfin les intérêts mêmes du métier, la sauvegarde du gagne-pain de chacun, le perfectionnement des procédés de fabrication viennent à l'ordre du jour et dès lors, la véritable corporation est formée.

L'association professionnelle se distingue donc, par le but qu'elle poursuit, de la société commerciale dont il a été question tantôt. Ici, le bénéfice immédiat que les sociétaires cherchent à obtenir et se proposent de partager entre eux : là, le bien des membres ou le bien du métier, le premier se réalisant par les œuvres d'assistance, le second par la réglementation du métier.

L'association professionnelle proprement dite ou corporation diffère du groupement professionnel : la première est, de son essence, permanente, elle ne se comprend que si elle possède la personnification civile qui lui assure une existence capable de dépasser en durée celle des membres actuels ; la seconde est formée en vue d'actes à accomplir immédiatement et cesse dès qu'ils sont accomplis.

Il ne faut pas non plus confondre la corporation avec la confrérie formée entre gens du même métier. La confrérie a un but permanent, jouit de la personnification civile. La corporation peut avoir un caractère religieux, être en partie, mais en partie seulement, une confrérie. Elle a, de plus que la confrérie, comme but, la défense des intérêts de la profession et en particulier la défense des intérêts de ses membres.

Trois types donc : associations professionnelles momentanées ou groupements professionnels ; associations professionnelles à caractère uniquement religieux, mais permanentes, ou confréries ; associations professionnelles, proprement dites, avec un but professionnel ou corporations.



Cherchons dans quelle mesure ces trois types ont existé en Grèce.

Je placerai en première ligne les associations de marchands et d'armateurs. Strictement, elles sont en dehors de mon sujet, puisqu'elles sont formées entre commerçants; mais leur étude nous aidera à éclaircir ce qui regarde les associations professionnelles dans l'industrie. Nous rencontrons ces groupements en divers lieux. Il nous suffira de nous arrêter aux associations qui existaient à Athènes et à Délos.

Recueillons d'abord quelques faits; nous chercherons ensuite à les apprécier. Je résume, dans ce qui suit, l'exposé de Ziebarth.

1) CIA 68. Cf. CIA I 34, 35. La plus ancienne des guildes commerciales, *Handelsgilden*, est celle dont on trouve déjà au V<sup>e</sup> siècle les traces à Athènes. Elle est établie au Pirée. Elle forme, sous le titre *οἱ ναύκληροι*, une « grande et puissante corporation. »

2) CIA II 171 antérieur à Ol. 115. Au IV<sup>e</sup> siècle, elle apparaît sous un titre plus complet : *οἱ ἔμποροι καὶ ναύκληροι*. L'inscription est un décret du peuple. Les marchands et armateurs ont exposé qu'Apollonidès, fils de Démétrios de Sidon a manifesté sa bienveillance envers le peuple athénien. L'inscription est mutilée en cet endroit. Il est probable que ce personnage s'est rendu utile aux négociants athéniens de passage à Sidon. En conséquence, le peuple lui décerne divers honneurs et privilèges; entre autres, le titre de proxène.

3) Dans CIA II 3, 1339, on retrouve encore ses traces : le texte est une inscription funéraire en l'honneur de son Proxène Argeios, fils d'Argeios de Tricorynthos *στρατηγῆσας ἐπὶ τὸν Πειραιᾶ*.

4) CIA II 475 (1<sup>er</sup> siècle av. J.-C.), la dernière mention de la corporation <sup>(1)</sup> *ναυκλήρων καὶ ἐμπόρων τῶν φερόντων*

---

(1) Ziebarth « dieselbe Korporation oder eine Weiterbildung „

τὴν σύνοδον τοῦ Διὸς τοῦ Ξενίου. Ils envoient leur *ταμίης* à la Boulê d'Athènes pour demander l'autorisation de placer l'image de leur proxène Diodoros, dans le local des épimélètes du port.

D'après Ziebarth, tous ces documents émanent de la même corporation. Le fait serait du plus haut intérêt, car nous aurions un exemple de corporation formée entre citoyens de la ville où elle est établie; tout au moins à l'origine, car à l'époque des deux derniers documents, il faut supposer qu'elle s'était ouverte aux étrangers.

D'abord la preuve manque que tous ces documents concernent la même association. Ensuite, rien ne montre que les documents 1 et 2 aient rapport à une corporation : il se peut qu'ils concernent les marchands et armateurs en général, en tant qu'ils exercent leur profession (groupement professionnel) et non en tant qu'ils forment une union de métier (corporation).

Quant aux documents 3 et 4, ils regardent une confrérie ou une corporation, mais il n'est pas certain qu'il ne s'agit pas de deux associations distinctes et ne comprenant que des étrangers.

Nous connaissons aussi à Athènes des associations de marchands étrangers.

1) Celle des marchands de Kition. En 333, les marchands de Kition <sup>(1)</sup> demandent au peuple d'Athènes le droit d'acquérir un terrain pour y fonder un temple d'Aphrodite; ce droit leur est accordé comme il l'a été précédemment aux Égyptiens pour le temple d'Isis.

2) Celle des Égyptiens dont il vient d'être parlé.

Les associations de marchands, établies à Délos, sont particulièrement nombreuses.

Pour cette ville, nous pouvons dresser toute une liste d'associations composées d'étrangers. Je les ai citées

---

(1) CIA II 168.

plus haut; ce sont celles des négociants naviguant vers la Bithynie, celle des Poseidoniastes, des Héracléistes<sup>(1)</sup>. D'autres inscriptions émanent des Athéniens et des Romains<sup>(2)</sup> habitant à Délos et des commerçants et des armateurs<sup>(3)</sup>. Avons-nous affaire dans ces derniers cas à des groupements momentanés? Cela est probable, car la règle générale paraît être que tous les groupements de commerçants, réellement constitués, c'est-à-dire permanents, ont une divinité protectrice dont le culte est l'un des objets principaux de l'association. Ce caractère de permanence se reconnaît certainement dans les exemples d'abord cités, Poseidoniastes, Héracléistes<sup>(4)</sup>.

Nous venons de reconnaître l'existence, à côté de groupements momentanés, d'associations permanentes de marchands.

Quel est leur caractère? Confréries ou corporations?

Toutes me paraissent avoir commencé par n'être que des confréries. Il est bien remarquable que les exemples les mieux connus nous fassent connaître des groupements entre étrangers.

Ces sociétés fondées par des étrangers d'une nationalité déterminée ne tardent pas à s'ouvrir à des étrangers d'autres nationalités et même à des citoyens. Tel paraît avoir été le cas de l'association de marchands en l'honneur de Zeus Xénios. Elle a été citée plus haut sous le n° 4<sup>(5)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> Ziebarth 30.

<sup>(2)</sup> Je rappelle encore les associations de Romains et d'Italiques dont il a été question ailleurs. Régies par le droit romain, elles ne doivent pas nous arrêter ici; voir Schultess *De conventibus civium Romanorum* Berlin 1892 38-56.

<sup>(3)</sup> Autres formules, *supra*, Livre I, Ch. III.

<sup>(4)</sup> Voir encore Ziebarth 31, les corporations, moins importantes, d'autres villes.

<sup>(5)</sup> CIA II 475. Cf. la note du Corpus et CIG avec la note de Boeckh et Wachsmuth Stadt Athen II.

Parmi ses membres figurent des étrangers et des Athéniens. On croit qu'elle était établie au Pirée <sup>(1)</sup>. La communauté d'origine a donné la première impulsion à ces associations de marchands étrangers. Loin de leur patrie, ils ont éprouvé le besoin de se grouper entre hommes de même race. Ce n'était pas seulement le sentiment : c'était encore l'intérêt qui les poussait à se réunir. La forme qu'ils ont donnée à leurs associations est celle d'une confrérie religieuse. Elle a comme siège un sanctuaire où se célèbre le culte d'une de leurs divinités nationales. La confrérie jouit de la personnification civile, possède des immeubles, reçoit du peuple des privilèges et des concessions. On peut même se demander si la personnification civile a jamais été étendue aux associations autres que les confréries. Elle ne se perd pas, si d'autres buts s'adjoignent dans la suite au but primitif : nos associations de marchands prennent peu à peu un caractère d'institution économique mieux marqué et tiennent de là leur situation d'association professionnelle proprement dite ou corporation. Ce n'est pas que ce caractère nouveau apparaisse avec une entière netteté. Prenons comme exemple, les Poseidoniastes et les Hermaïstes de Délos <sup>(2)</sup> : chacune de ces corporations a son local, lieu de réunions profanes, où se rencontrent les membres et où, tout en causant et en se divertissant, ils s'occupent de leurs intérêts matériels. Cela suffit pour que ces associations se distinguent des simples confréries.

D'après Ziebarth, le caractère professionnel s'est tellement développé que ces corporations se sont trans-

---

(1) Homolle *Les Romains à Délos* BCH VIII 112.

(2) Description du local des Poseidoniastes, BCH VII 462. Cf. la description du local des Hermaïstes, Homolle BCH VIII 116 : l'édifice ne doit pas être considéré comme un dépôt de marchandises, encore moins comme un marché; les caves sont étroites et il n'y a ni greniers ni boutiques.

formées en véritables sociétés. C'est ainsi qu'à propos de la gilde athénienne qu'il croit avoir découverte, il regrette que nous ne sachions presque rien « du montant du capital avec lequel la Gilde travaillait, des entreprises communes réalisées, en un mot, du contrat conclu entre les membres ». Tout ce que nous savons, ajoute-t-il, c'est que la société s'est peu à peu éloignée de son but lucratif (*Vermögenszweck*) et à la fin a pris la forme ordinaire d'une confrérie religieuse. Il reproduit cette même observation au sujet de la Gilde des Héracléistes à Délos.

Les documents qui nous sont parvenus ne me paraissent pas permettre ces conclusions. Nulle part, on ne voit trace d'une activité commune en matière commerciale. Tout au plus les confréries fondées à Athènes et à Délos entre marchands sont-elles arrivées à former des corporations.

J'arrive aux associations professionnelles dans l'industrie : si l'industrie avait eu la même importance que le commerce, elle aurait fait surgir des associations du même genre; elle aurait établi entre hommes exerçant le même métier, entre petits patrons, certains liens de nature religieuse ou professionnelle et créé des confréries d'abord, puis des corporations.

Des groupements d'individus de même profession n'ont pas été inconnus en Grèce. Ainsi CIA II 3, 1327, douze *πλυνῆς* <sup>(1)</sup> font ensemble une offrande : *οἱ πλυνῆς Νύμφαις εὐχόμενοι ἀνέθεσαν καὶ θεοῖς πᾶσιν*; mais est-ce là autre chose qu'une rencontre fortuite ou momentanée en vue d'un objet unique ?

A Cos <sup>(2)</sup> : dans une inscription du IV<sup>e</sup> siècle sont nommés les médecins *ἰατροί*, les forgerons *χαλκεῖς*, les potiers

---

<sup>(1)</sup> Ouvriers de bains ou foulons.

<sup>(2)</sup> Prott *Fasti Sacri* 5 = Ch. Michel 716 = Waltzing *Corporations professionnelles* T. III 179.

κεραμεῖς. Une part des victimes leur est attribuée dans les sacrifices. Une autre inscription, déjà citée, impose des sacrifices aux fabricants de rames τοῖς κωποῦσται, aux marchands de poissons, aux ouvriers qui tirent les navires à terre τοῖς νεωλκαί. Ces obligations imposées aux hommes de certaines professions ne prouvent pas l'existence de corporations, ni même de confréries. Nos lois sont remplies d'articles qui concernent des catégories déterminées de personnes. Elles attestent l'existence de ces catégories : rien de plus.

Jusqu'ici, nous avons bien rencontré quelques mentions de groupements professionnels dans l'industrie. Ces mentions se multiplient à l'époque romaine, en Asie Mineure, et cette fois, ce sont bien de véritables associations permanentes et non plus de simples groupements momentanés. Il suffit de donner comme preuves, CIG 3498 et BCH XI 100 n. 23, inscriptions honorifiques qui mentionnent les services rendus à la corporation. Celle-ci constitue donc une association permanente (').

Ziebarth a dressé la liste de ces associations. Pour donner un exemple : à Thyatire, on cite τὸ ἔργον τῶν βαφίων les teinturiers, οἱ κεραμεῖς les potiers, οἱ ἱμντενόμενοι les tailleurs, οἱ ἀρτοκόποι les boulangers, οἱ βυρσεῖς les corroyeurs, οἱ λανάριοι les ouvriers en laine, οἱ λινουργοί les tisserands, οἱ χαλκεῖς χαλκότυποι les forgerons, οἱ σκυτοτόμοι les tanneurs, οἱ τοῦ σταταρίου ἐργασταὶ καὶ προξενηταὶ σωμάτων les ouvriers du marché aux esclaves (?) et les marchands d'esclaves.

Ici, se posent deux questions : quelle est l'origine de ces associations ? Quel est leur but ?

Quelle est leur origine ? Deux solutions se présentent. Ces corporations sont tout simplement romaines, nées de l'introduction du droit et des coutumes romaines,

---

(') Clerc De Rebus Thyatirenorum Paris 1893 89.

ou elles sont antérieures à la conquête et continuent, même sous une forme romanisée, des institutions du droit grec.

Dans l'état de nos sources, cette question ne laisse pas d'être embarrassante. Les corporations d'Asie offrent, quand on les compare aux corporations romaines, de fréquentes et parfois singulières particularités. Celles-ci s'expliquent par la situation spéciale faite en Asie aux corporations vis-à-vis du pouvoir central. La loi Julia de Collegiis soumettait la création des corporations à l'autorisation de l'Empereur <sup>(1)</sup>. A cet égard, les villes d'Asie, tout au moins les villes libres <sup>(2)</sup>, jouissaient d'une situation privilégiée. On leur avait laissé presque intacte leur ancienne constitution. Elles organisaient leurs collèges à leur gré. Il reste deux lettres intéressantes dans le recueil de Plin. Les Amiséniens avaient demandé la faculté de conserver leurs éranes contrairement à l'édit du gouverneur. L'empereur répond : « si leurs lois permettent aux Amiséniens d'établir des éranes, nous ne pouvons pas les empêcher d'en établir. » Et il ajoute : « Dans les cités soumises à nos lois, cette faculté ne peut être accordée. » Les particularités que l'on signale tiennent donc à l'indépendance que les cités avaient gardée en cette matière. Autorisent-elles une conclusion en ce qui regarde l'origine même des corporations ? C'est l'opinion de M. Ziebarth : partant de ce fait que les cités d'Asie avaient conservé leur ancienne constitution, il écrit p. 107 : « la supposition que les corporations industrielles aient été introduites par les Romains dans les cités d'Asie, manque dès lors de toute vraisemblance ». Cet argument n'aurait de force que si nous savions en vertu de quelle disposition de leur

---

(1) Waltzing I 123.

(2) Ibid. 128.

constitution, les cités étaient souveraines dans ce domaine. Rien ne nous dit que nous ne sommes pas en présence d'une application de leurs pouvoirs généraux en matière d'association, lesquels s'étendirent aux corporations professionnelles, quand, à l'exemple des Romains, les citoyens grecs d'Asie commencèrent à les multiplier.

Deux indices me paraissent devoir être relevés, car il ne peut s'agir de preuves décisives : d'abord l'absence de traces laissées par de véritables corporations à l'époque anté-romaine ; ensuite leur rareté dans la Grèce propre même à l'époque romaine <sup>(1)</sup>. Il semble donc vraisemblable que les groupements momentanés ou purement religieux qui existèrent de tout temps en Grèce reçurent une vie nouvelle au contact des Romains et s'appropriant le droit de ceux-ci, devinrent des associations professionnelles.

Il reste une difficulté : pourquoi en Asie Mineure et pas dans le reste de la Grèce ? On comprend que les corporations se soient multipliées en Asie Mineure, mais non qu'elles ne se soient pas créées en Grèce d'Europe. La nécessité de demander l'autorisation de l'empereur n'était pas un obstacle insurmontable.

Il faut supposer une cause économique. Où en était à cette époque la Grèce d'Europe ? Les anciennes villes étaient expirantes ; la population descendait peu à peu : tout déclinait. Les cités d'Asie étaient mieux partagées. Les métiers plus prospères, exercés par plus d'individus, purent donner naissance aux associations professionnelles permanentes.

---

(1) On cite : Athènes, τὸ κοινὸν τῶν ἐργαζομένων CIA II 1332. Argos CIG 1134 οἱ σ(ι)π(α?)τολησται ; 1135 οἱ Δεφιδασταί (?) ; 1136 οἱ Ασεῖται dans lesquels Boeckh voit des artisans. Cf. Waltzing Corporations professionnelles III, Achaïa.



Quel était le caractère de ces groupements ? J'ai résolu implicitement la question dans ce qui précède. Ce n'étaient certainement plus de ces réunions accidentelles comme nous en avons signalé. C'étaient de véritables associations permanentes ; c'étaient des corporations et non de simples confréries.

Il ne nous reste que de faibles témoignages de leur activité : dédicaces, offrandes, décrets honorifiques, tout cela constitue la plus grande partie des souvenirs qu'elles nous ont laissés. A cela ne se bornait pas leur action. Je remarque d'abord qu'elles ont un caractère laïc bien marqué. Elles n'ont pas dans leur titre le nom d'une divinité ; dans leurs décrets, peu d'actes du culte. Elles s'occupaient donc d'intérêts profanes.

Ces corporations se mêlèrent parfois d'une façon fort active à la vie politique des cités et on peut même se demander si on ne se trouve point parfois devant de simples clubs <sup>(1)</sup>. On a été jusqu'à supposer que dans certaines villes, les corporations étaient des groupements officiels de la cité. C'eût été le cas pour Philadelphie. Nous avons de cette ville deux inscriptions qui citent l'une, la tribu sacrée des ouvriers en laine, ἡ ἑρὰ φύλῃ τῶν ἐπιουργῶν, l'autre, la tribu sacrée des cordonniers, ἡ ἑρὰ φύλῃ τῶν σκυτέων. Une troisième inscription plus importante est un décret honorifique pour un bienfaiteur de la cité : on y lit que sept tribus votent des statues et que les ouvriers en laine sont chargés d'en élever une <sup>(2)</sup>. On en a conclu qu'à Philadelphie « les corporations d'ouvriers formaient la base de la division politique » <sup>(3)</sup>.

---

(1) Levy Rev. Ét. Grecques 1895 209.

(2) CIG 3422.

(3) Waltzing 174.

A Apamée <sup>(1)</sup>, une particularité plus curieuse encore nous est révélée par une inscription : les corporations étaient localisées dans les divers quartiers ou rues de la ville <sup>(2)</sup>.

Les corporations ne négligeaient pas non plus les intérêts professionnels et autres de leurs membres. Il nous est resté le souvenir de la grève des boulangers à Magnésie du Méandre.

D'autre part, nous n'avons pas, dans les inscriptions, de traces d'institutions d'assistance mutuelle comme il en existait dans les corporations romaines <sup>(3)</sup>. Cependant à Hiérapolis en Phrygie, au collège des teinturiers en pourpre se rattache une ἐργασία θεμελιωτική. Wagener y voit une corporation de jeunes ouvriers, un atelier pour les enfants pauvres. M. Waltzing suggère que ce pourrait être une institution de bienfaisance. Dans ce même ordre d'idées, rappelons l'exemple des tailleurs de Thyatire <sup>(4)</sup> qui « avaient bâti, en l'honneur des Césars, avec les revenus de leur travail et à leur frais <sup>(5)</sup>, un tripyle conduisant à des portiques et des habitations ouvrières » : nous avons ici un emploi tout à fait particulier des ressources communes dont nous ne connaissons pas d'autre exemple <sup>(6)</sup>.

L'esprit d'association en Grèce, à l'époque antérieure à la conquête romaine, ne s'est guère manifesté ni dans

---

<sup>(1)</sup> CIG 3960<sup>b</sup>.

<sup>(2)</sup> Ziebarth 108.

<sup>(3)</sup> Je parle du « but funéraire », des collèges romains. Voir sur ce point Waltzing I 300: Les corporations et la charité. Sur les corporations d'Hiérapolis, Cichorius *Altertümer von Hierapolis* IV *Erganz. heft des Jahrb. d. K. Arch. Inst.* 1898.

<sup>(4)</sup> CIG 3480.

<sup>(5)</sup> Waltzing 188. Je renvoie pour d'autres détails à cet ouvrage.

le domaine industriel, ni dans le domaine commercial. Il a été au contraire d'une fécondité extraordinaire dans le domaine religieux <sup>(1)</sup>. Le contraste est significatif. Toute idée, tout sentiment puissant poussent les hommes à se réunir pour le défendre en commun. Les causes qui sont faibles par elles-mêmes n'ont que des protecteurs isolés. Il en est de même pour les intérêts matériels : leur importance peut se mesurer par le nombre et la force des associations qu'ils suscitent.

---

(1) Foucart Associations religieuses.

---

## LIVRE IV.

### Le travail et la question sociale.

---

Je me propose d'étudier ici le travail sous un dernier aspect, dans son action sociale.

Nous l'avons constaté, en certains États, à Athènes, par exemple, s'est introduite une organisation économique différente de celle des époques primitives. Ce changement a réagi sur la vie politique de la cité, fait naître des problèmes jusque là ignorés, déterminé des mouvements d'opinions tout nouveaux. Par contre, d'autres États, Sparte notamment, sont restés en arrière. De là, deux types bien marqués. Il me suffira de les décrire, pour retracer dans ses deux phases principales l'histoire des classes ouvrières, celle où elles ne sont encore presque rien, celles où elles commencent à être quelque chose dans l'État.

Ces deux phases ne vont pas sans souffrances et sans crises. Dans la vie des sociétés, comme dans celle des individus, les heures douloureuses sont celles où le souvenir s'arrête le plus volontiers, et, plus que jamais, les préoccupations du temps où nous sommes nous font un devoir de fixer notre attention sur les grandes dates de l'histoire des classes ouvrières d'autrefois : je veux dire celles où surgissent ce que nous appelons couramment les questions sociales. Les cités antiques n'y ont pas échappé plus que nous : elles les ont connues, d'abord sous une forme fort éloignée de celles qu'elles ont aujourd'hui, plus tard sous une forme qui s'en rapproche

davantage; mais jamais les questions sociales n'ont pris en Grèce la forme contemporaine de la question ouvrière; car jamais les travailleurs grecs n'en sont arrivés à être tout dans l'État.

Mon sujet ne comprend pas seulement l'étude des faits historiques : je ne dois pas me borner à retracer les progrès de l'égalité politique et l'influence croissante, dans certains centres, des classes inférieures, ni à dépeindre dans d'autres cités, par un contraste frappant, l'activité humaine comme arrêtée dans son essor et enchaînée à des traditions surannées. Je ne puis omettre l'exposé des idées que les faits ont inspirées aux penseurs. Il n'est pas plus possible de les passer sous silence qu'il ne serait possible à l'historien des classes ouvrières d'aujourd'hui de se taire sur le mouvement socialiste. Comme les temps présents, l'antiquité a eu des novateurs hardis qui n'ont point reculé devant la tâche périlleuse de refaire la société tout au moins dans les livres. Leurs idées ont-elles pénétré dans le peuple ou ne sont-elles point sorties des écoles? Sous d'autres formes, des idées, au fond analogues, ont-elles eu le don de fasciner les masses? Je n'essaierai pas de retracer le développement complet de la science sociale en Grèce : je l'étudierai dans trois œuvres essentielles et qui dominent tout le reste, la *République* et les *Lois* de Platon, la *Politique* d'Aristote.

Les doctrines des maîtres ne méritent pas seulement de nous arrêter, pour elles-mêmes, pour leur profondeur et leur originalité, ni pour l'écho qu'elles ont pu avoir. Ces penseurs ont vécu au milieu d'une société à bien des égards nouvelle. Ils ont cherché, comme nous osons tenter de le faire après eux, à dégager les éléments de la question sociale, à remonter à la cause du mal qu'ils constataient autour d'eux. Leurs théories sont un témoignage historique qu'il importe de recueillir exactement, tant son autorité est demeurée puissante. Nous essaie-

rons ensuite de vérifier si ce témoignage correspond à la réalité. Telle est la division de ce livre : en une première partie, les théories; en une seconde, les faits. Cet ordre est celui qui répond le mieux à l'objet de cet ouvrage : j'ai essayé de décrire l'organisation économique de la Grèce ancienne et tout à coup se dresse devant moi une objection. Elle repose sur les livres de Platon et d'Aristote; on voudrait les invoquer comme preuve d'une transformation de la société beaucoup plus profonde que celle que nous avons admise (1). Ouvrons-les donc à notre tour, allons-y chercher la pensée exacte de ces maîtres; rapprochons-la ensuite de la réalité et nous aurons achevé de marquer la véritable place de l'industrie dans la vie sociale des Grecs.

---

(1) Parmi les auteurs modernes qui ont surtout scruté ces témoignages, je citerai, en toute première ligne, Pöhlmann *Antiker Kommunismus* et *Aus Altertum und Gegenwart*. Je rappelle aussi les quelques pages de Szanto dans *Serta Harteliana* citées au commencement du Livre II, *supra*.

---

## PREMIERE PARTIE.

### Les Théories.

#### CHAPITRE PREMIER.

#### La critique de l'organisation sociale d'après Platon et Aristote.

##### I.

##### *Apparition de la richesse. Crise morale.*

Platon et Aristote ne sont pas les fondateurs de la science sociale : avant eux, il y a les sophistes et Socrate.

L'apparition des sophistes est, à elle seule, un témoin irrécusable des temps nouveaux qui commençaient. Des problèmes surgissent; la tradition ne suffit pas pour les résoudre; l'esprit critique la passe à son crible et travaille à ruiner les vieilles croyances. Tout entier à son travail de démolition, il ne s'inquiète pas de reconstruire et il n'a pas d'autres solutions à donner aux esprits et aux consciences que la recherche de l'intérêt personnel. Quand les croyances qui nous élèvent au-dessus de nous-mêmes, qui nous arrachent à nos instincts, sont détruites, il reste le « moi ». L'égoïsme, que gênait la loi morale désormais abolie, prend sa revanche. C'est la conclusion dernière, dans le domaine moral et social, auquel aboutissent les sophistes : chacun pour soi ; place au plus fort.

Apparaît Socrate et toute sa doctrine est un appel énergique à l'action individuelle en vue d'accomplir le devoir. Parmi les grandes choses qu'il a faites, il

n'en est pas de plus grandes que le rétablissement du principe de la moralité au centre de la science sociale : le juste et l'injuste ne sont plus des créations arbitraires de la conscience individuelle. Le juste, c'est ce qui doit être, c'est ce qu'il faut faire, c'est l'idéal qu'il faut s'efforcer de réaliser dans la société humaine. Le devoir remonte sur son trône pour commander à toutes nos actions, pour les régler et les diriger (1).

Le sage est optimiste : il s'adresse à la jeunesse des classes dirigeantes; il suffit, lui semble-t-il, qu'elle sache vouloir et les crises se dénoueront, l'ancienne prospérité reviendra, les vieilles vertus reflouriront (2).

Telles sont les deux grandes paroles qui retentissent tout d'abord au milieu de la société grecque en transformation et qui lui disent où est le salut.

Socrate n'était ni un révolutionnaire, ni un mécontent, ni un pessimiste : il prenait la société telle qu'elle était et il cherchait à en tirer le meilleur parti possible. C'est dans un tout autre esprit que Platon et Aristote considèrent leur temps; ils le soumettent à une critique acérée et amère et quand ils ont fini d'étaler toutes ses faiblesses et tous ses vices, il le condamnent jusque dans les choses dont il est le plus fier.

Ni l'un ni l'autre ne sont des admirateurs des « merveilles de notre siècle ». Ils ne sont pas dupes de ces apparences de richesse et de bien-être qui se montrent autour d'eux.

---

(1) Sur les rapports de la morale et de la politique, voir les belles remarques de Oncken *Die Staatslehre des Aristoteles* I 167; sur « la confusion faite par les Grecs entre l'éthique et la sociologie », Souchon *Les théories économiques dans la Grèce antique* Paris 1878 Chap. Ier.

(2) Döring *Die Lehre des Sokrates als Sozialreformer* Munich 1895.



Rendez-nous, à la place de ces palais, la chaumière de nos ancêtres. Entendez Platon <sup>(1)</sup> : Thémistocle, Cimon, Périclès sont « les vrais auteurs de tous nos maux » ; « ils ont rempli la ville de ports, d'arsenaux, de murailles, de tributs et d'autres bagatelles ». « Ce n'est qu'une enflure, une tumeur pleine de corruption », car ils ont oublié l'essentiel, « la justice et la tempérance ». Ils ont soigné le corps : ils ont négligé l'âme. L'âge d'or est passé et bien passé, et je ne sais rien de plus étonnant que ce spectacle de deux grands esprits qui se dressent devant une société en plein progrès matériel et qui, sans ménagement, maudissent ce progrès.

Que voyaient-ils donc autour d'eux qui pût à ce point les impressionner ?

Au V<sup>e</sup> et au IV<sup>e</sup> siècle, un grand changement économique s'est produit dans certaines cités et surtout à Athènes : personne ne l'a mieux analysé qu'Aristote dans la Politique.

Cette analyse paraît d'abord d'une forme un peu dure ; mais bientôt on est saisi par son extraordinaire profondeur. Au premier moment, on se croirait dans une caverne obscure : les yeux ne tardent pas à se faire à ce demi-jour et à y acquérir une puissante acuité.

Essayons de reproduire la pensée d'Aristote, dans ses propres paroles, pour autant que le permettent les variations de sa terminologie <sup>(2)</sup>.

La vie de l'homme suppose la possession d'une certaine quantité de biens matériels : l'extrême pauvreté n'est pas compatible avec une existence honorable ; mais quelle sera la limite ? Elle est marquée par nos besoins.

Cette limite n'est pas toujours observée et de là, deux sciences, deux arts différents *τέγγη* : l'oikonomique qui

---

<sup>(1)</sup> Gorgias 519 A.

<sup>(2)</sup> Polit. I 1256 a s.

a pour but la satisfaction de nos besoins, ou comme le dit Aristote, l'accumulation des choses nécessaires et utiles à la vie en commun dans la cité et dans la famille<sup>(1)</sup> et la chrématistique qui a pour but l'accumulation de la richesse, le gain; la première est conforme à la nature; la seconde nous crée des besoins factices.

Cette caractéristique est capitale : l'oikonomique est selon la nature : elle l'est par les besoins qu'elle satisfait; elle l'est en ce qu'elle tire de la nature même les moyens de les satisfaire, fruits et animaux; elle l'est enfin en ce qu'elle en use selon leur nature; car ainsi un vêtement : en faire l'objet d'un négoce est s'en servir contre sa nature qui est d'être utilisé directement. Une chaussure, d'après sa nature, est destinée à nous chauffer : l'échanger contre de l'argent, c'est l'employer pour un usage autre que celui en vue duquel elle a été faite.

La chrématistique a les marques contraires : le principal en elle, c'est qu'elle ne reconnaît aucune limite; elle est insatiable comme les besoins factices auxquels elle pourvoit.

Elle a en vue non la réunion des moyens propres à la satisfaction de nos besoins, mais l'accumulation de la monnaie. Elle emploie à cet effet le commerce, lequel se bornant à échanger des objets déjà précieux en eux-mêmes, ne crée pas à proprement parler une chose utile, ne produit pas une valeur<sup>(2)</sup>.

On pourrait, d'après ce qui précède, se méprendre sur la pensée d'Aristote : l'agriculture est sans aucun doute

---

(1) I 1256 b 25 : Θησαυρισμός χρημάτων πρὸς ζωὴν ἀναγκαίων καὶ χρησίμων εἰς κοινωνίαν πολέως ἢ οἰκίας.

(2) 1257 b 20 : ἔστι γὰρ ἑτέρα ἡ χρηματιστικὴ καὶ ὁ πλοῦτος ὁ κατὰ φύσιν καὶ αὕτη μὲν οἰκονομικὴ, ἥ δὲ καπηλικὴ, ποιητικὴ χρημάτων οὐ πάντως, ἀλλ' ἡ διὰ χρημάτων μεταβολῆς καὶ δοκεῖ περὶ τὸ νόμισμα αὕτη εἶναι.

à ses yeux, le moyen d'acquérir que recommande en toute première ligne la nature. Ce n'est pas le seul. Il faut d'abord mettre sur la même ligne, la vie des pasteurs <sup>(1)</sup>. Ensuite il faut ajouter la pêche, la chasse et même la piraterie. Élever les troupeaux ou les enlever, pâtres ou corsaires, les deux professions se valent. Elles sont suivant la nature : que voulez-vous de plus ? Voilà où conduit l'idéologie. Il est vrai, Aristote apporte une restriction au droit des corsaires : « la guerre, dit-il, est aussi un moyen d'acquérir conforme à la nature φύσει κτητική <sup>(2)</sup> » ; la chasse en est une partie : elle s'applique aux bêtes sauvages et aux hommes qui, nés pour obéir, refusent de se soumettre, de sorte qu'une guerre faite contre de tels hommes est juste d'après la nature <sup>(3)</sup> ».

Il faut supposer que cette même restriction s'étend aux corsaires ; mais qui jugera dans les cas douteux et même dans ceux qui ne le sont pas ?

Les considérations historiques qui suivent nous feront mieux comprendre la différence qui existe entre les deux sciences.

Aristote remonte jusqu'aux débuts de la vie sociale ; il ne s'attarde pas à les décrire en détail ; Platon s'en était chargé dans les Lois.

C'était tout de suite après le déluge <sup>(4)</sup>. Les rares

---

<sup>(1)</sup> 1256 a 40 : ὅσοι γε αὐτόφυτον ἔχουσι τὴν ἐργασίαν καὶ μὴ δι' ἀλλαγῆς καὶ κτητικῆς κομίζονται τὴν τροφήν, νομαδικός, γεωργικός, ληστρικός, ἀλιευτικός, θηρευτικός.

<sup>(2)</sup> 1256 b 25. Voyez sur ce passage la note de Newman *The Politics of Aristot* Oxford 1887 T. II.

<sup>(3)</sup> Il est bien entendu que la piraterie ne peut s'exercer contre les Grecs, du moins aux yeux d'Aristote, *Eth. Nic.* 4, 3, 1122 a 7 et 5, 10, 1134 a 19.

<sup>(4)</sup> Lois III 677 s. Voir sur cette doctrine et ses diverses manifestations, le beau travail de Pöhlmann *Das romantische Element im Kommunismus und Sozialismus der Griechen, Aus Altertum* 195.

échappés de ce désastre étaient quelques habitants des montagnes. Ils ignoraient les procédés par lesquels les habitants des villes cherchent à satisfaire leur avidité, cause de leurs désordres. Tout avait péri et tout devait être découvert à nouveau. Il fallut des siècles pour acquérir les sciences et les arts de Dédale, de Palamède et des autres. Voici l'essentiel : parmi eux n'habitaient ni la richesse, ni la pauvreté et les mœurs les plus justes régnaient; ils n'avaient ni or, ni argent et étaient donc à l'abri des passions qu'ils font naître, l'injustice, la jalousie, l'envie.

On retrouve ici les idées, qui s'étaient déjà présentées aux sophistes <sup>(1)</sup>, sur l'état de nature. Les conséquences qui en sont tirées diffèrent.

Je reprends l'exposé d'Aristote : la première communauté se suffisait à elle-même; ses membres se procuraient directement ce qui leur était nécessaire. La société devint plus nombreuse, les rapports se compliquèrent : alors apparut l'échange mais pas encore le commerce. L'échange se pratiquait sous la forme du troc limité aux objets indispensables; par exemple du blé contre du vin. Cet échange était encore selon la nature, car il tendait uniquement à la satisfaction des besoins et à rien de plus. Aujourd'hui encore des peuples *barbares* vivent ainsi : je souligne le mot *barbares*, quoiqu'Aristote ne l'emploie probablement pas dans le sens de *non-civilisés*; mais tel est bien le sens qu'il a pour nous, condamnation de toute la théorie du philosophe.

L'échange ainsi pratiqué n'est qu'un moyen très accessoire de se procurer ce qui est nécessaire à la vie;

---

<sup>(1)</sup> Isocrate est dans le même courant d'idées VII, 24, 26, 30, 44; VIII 75. Il s'imagine que dans les temps anciens la misère était inconnue à Athènes. Frohberger *De opificum condicione* 9 semble prendre ces rêves pour des témoignages historiques.

les moyens les plus ordinaires sont la pêche, la chasse, la piraterie; mais les moyens principaux, sont l'agriculture et l'élevage qui tirent de la nature de quoi se nourrir, se vêtir, etc. <sup>(1)</sup>.

Vient la monnaie; elle facilite l'échange; avec elle apparaît le commerce ou, pour réunir les deux mots en une seule expression, apparaît l'échange commercial qui a pour but l'acquisition et l'accumulation de la monnaie: l'homme cherche à s'enrichir; il poursuit le lucre.

L'échange commercial, l'acquisition de la monnaie, s'opèrent de diverses manières: par le commerce d'abord ἐμπορία et celui-ci suppose plusieurs collaborations, fournissant le navire, ναυκληρία, la cargaison, φορτηγία, et la mise en vente de celle-ci παράστασις <sup>(2)</sup>. Ensuite par le prêt à intérêt τοκισμός <sup>(3)</sup>. Enfin par le salariat μισθωνία qui peut s'appliquer à des ouvrages mécaniques βιναύτων τεχνῶν ou à des travaux purement corporels de manœuvres qui n'ont que leurs bras, ἡ δὲ τῶν ἀτέχνων καὶ τῷ σώματι μόνῳ χρησίμων, artisans ou journaliers..... Parmi les professions manuelles ἐργασίαι, les plus relevées sont celles qui donnent le moins au hasard ὅπου ἐλάχιστον τῆς τύχης, c'est-à-dire qui supposent le plus d'intelligence ou de vertu; les plus mécaniques,

---

<sup>(1)</sup> 1258 b 20. Cf. Econ. I 1343 a 25: l'agriculture est le premier moyen d'acquérir suivant la nature; en second lieu viennent ceux qui tirent leur objet du sol, comme l'industrie des mines.

<sup>(2)</sup> Voir sur ce passage Livre III, Ch. I.

<sup>(3)</sup> Le prêt à intérêt reçoit 1258 b sa condamnation spéciale: en effet, par là l'argent lui-même est employé contrairement à sa nature ou à sa destination. Il a été créé pour faciliter l'échange; l'intérêt qu'on en tire le multiplie lui-même: μεταβολῆς γὰρ ἐγένετο χάριν, ὁ δὲ τόκος αὐτὸ ποιεῖ πλεόν. C'est de l'argent issu de l'argent, νόμισμα νομίσματος.

celles qui déforment le corps plus que les autres ; les plus serviles, celles qui l'occupent davantage ; les plus dégradées enfin, celles qui exigent le moins de vertu <sup>(1)</sup>.

Cette condamnation du salariat semble bizarre : en quoi est-il inadmissible qu'un homme échange son travail contre du blé, alors qu'on accorde qu'il pourrait échanger contre ce blé, du vin produit par son travail ? Je suppose que cette condamnation repose sur les motifs suivants : d'abord le salaire se paye généralement sous forme de monnaie ; or la monnaie est une création purement artificielle et nous voulons que les hommes vivent d'après la nature. J'ajoute que la monnaie a été faite pour faciliter les échanges et non pour payer les salaires <sup>(2)</sup>. Mais admettons même que le salarié reçoive son paiement en denrées ; encore est-il qu'il a fait de sa force physique un usage que la nature ne prévoyait pas : ces bras, elle les lui a donnés pour qu'il tire directement de la terre par son travail ce qui lui est nécessaire, non pour qu'il aille les louer à autrui. Le résultat auquel il arrive est toujours la satisfaction de ses besoins, mais il y arrive par un détour.

On trouvera peut-être que ces explications sont bien subtiles : j'en conviens, mais le reste ne l'est pas moins. Ce qui ne l'est pas, c'est la conséquence : condamnation du commerce, du prêt à intérêt, du salariat, de la richesse elle-même, de la civilisation matérielle.

On remarque aisément que cette condamnation frappe bien plus cruellement le commerce que l'industrie ; celle-ci n'a même pas une place à part ; elle figure sous la rubrique : salariat. Cependant deux industries trouvent grâce devant Aristote, l'exploitation des mines et celle

---

<sup>(1)</sup> ἐλάχιστον... ἀρετῆς. Ce mot dans un sens très large : intelligence et mérite.

<sup>(2)</sup> Voir cependant Plat. Lois 742 A.

des bois. On saisit le motif de cette exception : ces deux industries s'appliquent à la nature; leurs objets appartiennent au sol.

Les chapitres d'Aristote que je viens de résumer sont tout à la fois de l'histoire et de la philosophie sociale. Ils décrivent admirablement les phases du développement économique de l'humanité et cette page du maître est une des plus belles pages d'histoire qui aient été écrites.

On aura été frappé des ressemblances qu'offrent ces théories avec celles que j'ai exposées, d'après Bücher, au Livre II. Cependant il y a une différence, et elle est importante. Parmi les phénomènes nouveaux, celui qui attire surtout l'attention d'Aristote, c'est l'apparition de la monnaie.

L'essentiel, dans les modifications qu'a subies l'organisation sociale, ce n'est pas la cause ordinaire, c'est-à-dire le commerce et l'industrie, c'est l'effet, c'est-à-dire la monnaie. Le véritable ennemi, c'est la richesse accumulée sous la forme de la monnaie καὶ γὰρ τὸν πλοῦτον πολλὰκις τίθεται νομίματος πλῆθος <sup>(1)</sup>; c'est « la richesse excessive qui sème dans la ville les inimitiés particulières et les dissensions publiques <sup>(2)</sup> ».

A première vue, ceci est une querelle de mots; mais la distinction importe beaucoup. Nous le verrons encore plus tard : bornons-nous à faire remarquer que pour donner à la richesse la forme sous laquelle elle est devenue si funeste, il n'est point nécessaire que le commerce et l'industrie aient acquis un puissant développement. En outre, l'accumulation des métaux précieux en quelques mains, l'usage de la monnaie peuvent exister indépendamment du commerce et de l'industrie.

---

<sup>(1)</sup> Arist. Polit. I 1257 b 10.

<sup>(2)</sup> Platon Lois V 728 E.

La meilleure preuve est que tout n'est pas dit quand de la cité idéale, de celle des *Lois*, par exemple, on a banni le commerce et l'industrie. Loin de là : l'esprit de lucre trouve encore à s'exercer et, pour le brider, il faut limiter de très près la propriété foncière. Platon montre la richesse opérant ses ravages sous la forme d'une concentration des terres.

L'ennemi, c'est bien l'argent, la monnaie, cette chose sans valeur par elle-même <sup>(1)</sup> que l'on accumule dans les coffres, qui n'en sort que pour y rentrer bientôt grossie par l'usure.

Un changement économique s'est produit, surtout par l'apparition de la monnaie. A-t-il été bienfaisant? Cédons encore une fois la parole à nos maîtres. Leur réponse est catégorique : non ! Mais à quel point de vue ? Au point de vue moral, d'abord.

La philosophie morale, appliquée à la société, que prêche Aristote, se résume en un seul précepte : modérez vos désirs. La vie ne peut avoir que deux buts : ou bien vivre ou s'amuser, ou la vertu ou le plaisir. Bien vivre suppose la modération des désirs ; s'amuser éveille des désirs infinis et toujours inassouvis. L'auxiliaire du plaisir, c'est la richesse et elle a ceci de particulier que sa possession est déjà un plaisir. Le but de la vie, ce n'est ni la richesse pour elle-même, ni la richesse pour les satisfactions qu'elle procure.

Modérez vos désirs : semblable précepte donné au IV<sup>e</sup> siècle est, si je puis le dire, un fait historique. Il ne s'adresse pas à l'humanité en général : il frappe l'homme de ce temps-là et il l'atteint dans des passions et dans des vices communs alors.

Ce sont ces passions et ces vices, c'est la crise morale que nous allons décrire ; mais ici nous abandonnerons

---

(1) Arist. Polit. I 1257 b 10.



Aristote et nous demanderons les traits de notre tableau à l'imagination brillante et poétique de Platon.

Ouvrons le VIII<sup>e</sup> Livre de la République. Platon y examine les diverses formes de gouvernement : timocratie, oligarchie, démocratie, tyrannie, et montre comment elles se succèdent <sup>(1)</sup>. Son idée fondamentale est indiquée dans le passage où il développe la méthode qu'il va suivre : d'abord décrire le caractère moral  $\alpha\iota\sigma\eta\tau\iota\kappa\acute{\alpha}$  dans chaque forme de gouvernement ; ensuite étudier l'homme qui y correspond  $\pi\acute{\alpha}\nu\tau\epsilon\varsigma \delta\epsilon \alpha\iota\sigma\eta\tau\iota\kappa\acute{\alpha} \tau\acute{\omega}\nu \kappa\alpha\tau'\alpha\iota\sigma\eta\tau\iota\kappa\acute{\alpha}$   $\iota\delta\iota\alpha \pi\alpha\tau\epsilon\rho\sigma\iota\gamma\epsilon\iota\alpha$ .

C'est en moraliste que Platon considère son sujet et c'est dans le développement des vices et des passions qu'il cherche la raison de l'évolution des formes politiques.

Plaçons-nous à ce moment où l'oligarchie va se substituer à la timocratie.

Une grave maladie a envahi les âmes : c'est la fièvre de l'or, pernicieuse entre toutes. Ceux qu'elle a saisis sont ses prisonniers. Elle ne « laisse à personne le loisir de s'occuper d'autre chose que de sa fortune, de sorte que l'âme de chaque citoyen étant suspendue toute entière à cet objet, ne peut penser qu'au gain de chaque jour » <sup>(2)</sup>.

C'en est bien le symptôme le plus caractéristique : l'amour de l'argent est une passion qui ne souffre pas de partage : il prend l'âme humaine et en chasse tout autre souci, toute autre pensée ; là où il pénètre, c'est pour régner seul. Il engendre dans les individus et sème dans la société mille maux funestes. L'avarice d'abord ; voyez ses victimes : « adorateurs jaloux de l'or et de l'argent, ils l'honoreront dans l'ombre, le tiendront renfermé

---

(1) 545 B.

(2) Lois VIII 831 c.

dans des coffres et des trésors particuliers..... Ils seront avarés de leur argent » (1).

Le luxe ensuite; car « retranchés dans leurs maisons comme dans autant de nids, ils y feront de folles dépenses pour des femmes et pour qui bon leur semblera. Ils seront livrés à tous les plaisirs ». « Ce qui perd la timocratie ce sont les trésors particuliers que chacun remplit pour soi seul. D'abord, cela fait qu'on songe à des dépenses de luxe pour soi et pour sa femme.... Ensuite l'exemple des uns excitant les autres, on se pique d'émulation et en peu de temps, la contagion devient universelle » (2). L'action démoralisatrice de la richesse ne s'arrête pas là; car « l'opulence engendre encore la mollesse, l'oisiveté et le goût des nouveautés » (3).

Nous voici en plein régime oligarchique: c'est le règne de l'argent, c'est le triomphe de l'égoïsme individuel. Chacun pour soi; amasser, jouir, tel est le plan de la vie et l'individu s'efforce de le réaliser au mépris de la vertu comme de l'intérêt d'autrui. « La richesse et la vertu s'excluent (4). La passion d'amasser faisant toujours de nouveaux progrès, à mesure que le crédit des richesses augmente, celui de la vertu diminue. La richesse et la vertu ne sont-elles pas, en effet, comme deux poids mis dans une balance, dont l'un ne peut monter que l'autre ne baisse? (5) Tous les éloges, toute l'admiration est pour les riches; les emplois ne sont que pour eux: c'est assez d'être pauvre pour être méprisé ». Ce n'est rien encore que ce froid dédain pour les petits: dans cette lutte pour

---

(1) Rep. 548 B.

(2) Rep. 550 D.

(3) Rep. IV 421 E.

(4) Lois V 743 A : ἀγαθὸν δὲ ὄντα διαφερόντως, καὶ πλούσιον εἶναι διαφερόντως ἀδύνατον.

(5) Rep. 551 : ἡ οὐχ οὕτω πλούτου ἀρετὴ διέστηκεν, ὥσπερ ἐν πλάστιγγι ζυγοῦ χαιμένου ἐκτέρου, ἀεὶ τοῦναντίαν ῥέποντες.

la richesse, le fort mange le faible : la passion d'acquérir est brutale et cruelle pour les petits. Il faut s'enrichir : tous les moyens sont bons. Ceux qui possèdent cherchent à amasser encore et ils remplissent leurs coffres des dépouilles d'autrui. « Les chefs de l'oligarchie, ne devant leur autorité qu'aux grands biens qu'ils possèdent, se gardent de faire des lois pour réprimer le libertinage des jeunes gens et les empêcher de se ruiner en dépenses excessives, car ils ont dessein d'acheter leurs biens, de se les approprier par voie usuraire et d'accroître par ce moyen leurs propres richesses et leur crédit..... Ces usuriers avides, tout attachés à leurs affaires et sans paraître voir ceux qu'ils ont ruinés, à mesure que d'autres se présentent, leur font de larges blessures au moyen de leur or et tout en multipliant les revenus de leur patrimoine, travaillent à multiplier dans l'État l'engeance du frelon et du mendiant » (1).

Le plus grand mal de l'oligarchie, c'est « la liberté qu'on laisse à chacun de se défaire de son bien ou d'acquérir celui d'autrui, et à celui qui a vendu son bien, de demeurer dans l'État sans y avoir aucune fonction ni de commerçant, ni d'artisan, ni de soldat, ni d'autre titre enfin que celui de pauvre et d'indigent. Dans les gouvernements oligarchiques, on ne songe pas à prévenir ce désordre ; car les uns n'y posséderaient pas des richesses immenses tandis que les autres sont réduits à la dernière misère » (2).

L'égoïsme des gouvernements les empêche de voir le gouffre qui se creuse sous leurs pas. Deux mesures pourraient les sauver ; ils n'ont garde de les prendre : une loi qui empêche les particuliers de disposer de leurs biens à leur fantaisie ; une loi qui vienne après celle

---

(1) Rep. 555.

(2) Rep. 552 A.

contre les dissipateurs et qui obligerait bien les citoyens à être honnêtes; car, si les transactions privées de ce genre avaient lieu aux risques et périls des prêteurs le scandale de ces grandes fortunes usurairement amassées, diminuerait dans l'État <sup>(1)</sup> ».

Le châtimement ne se fait pas attendre : dans tous les cœurs, une même passion règne, passion insatiable et dont l'objet est d'acquérir la plus grande fortune possible. Tel est le but que tous ont en vue et de l'excès du mal, naît la révolution qui précipite l'État dans la démocratie. « Un pareil état (l'état oligarchique) n'est point un : il renferme nécessairement deux états, l'un composé de riches, l'autre de pauvres qui habitent le même sol et conspirent sans cesse les uns contre les autres » <sup>(2)</sup>.

Le pauvre, victime de l'avidité des riches, est comme le frelon : celui-ci est le mal de la ruche; celui-là, le mal de l'État. Ceux qui n'ont pas d'aiguillon finissent avec l'âge par devenir des mendiants et de ceux qui en ont, sortent tous les malfaiteurs.

Bientôt la lutte s'engage : l'armée des misérables se lève. Pendant quelque temps, ils ont rongé leurs freins, puis sont venues les conspirations <sup>(3)</sup>. « Pourvus d'aiguillons et bien armés, les uns accablés de dettes, les autres notés d'infamie, d'autres tout cela ensemble, en état d'hostilité et de conspiration contre ceux qui se sont enrichis des débris de leur fortune et contre le reste des citoyens, imbus enfin de l'esprit de révolution » <sup>(4)</sup>.

La force va accomplir son œuvre : les pauvres descendent dans la rue. Ils se sont comptés et ils ont compté les autres; ils ont mesuré leur puissance et celle des

---

<sup>(1)</sup> Rep. 556 B.

<sup>(2)</sup> Rep. 551 D.

<sup>(3)</sup> 552 C.

<sup>(4)</sup> 555 D.

autres. « Un pauvre maigre et hâlé, porté dans la mêlée à côté d'un riche élevé à l'ombre et surchargé d'embonpoint, en le voyant tout hors d'haleine et embarrassé de sa personne, se dit à lui-même que ces gens-là ne doivent leurs richesses qu'à la lâcheté des pauvres <sup>(1)</sup> ».

Et sous la poussée irrésistible de la foule, les dernières barrières fléchissent et tombent. « La démocratie arrive lorsque les pauvres, ayant remporté la victoire sur les riches, massacrent les uns, chassent les autres et partagent également avec ceux qui restent l'administration des affaires et les charges publiques » <sup>(2)</sup>.

La lutte des passions contraires explique donc les révolutions politiques. Dans le cycle qu'elles parcourent, il y a deux points principaux : oligarchie, démocratie.

Donc, changement économique, crise morale, crise politique : voilà toute l'histoire de l'humanité depuis l'apparition de la richesse.

Ce sont ces mêmes idées qu'Aristote a reprises : nous allons lui demander l'analyse très précise et très profonde de la crise politique et, en même temps, nous rechercherons si d'après lui cette crise finale n'a pas été précédée et n'est pas encore accompagnée d'une crise économique.

## II.

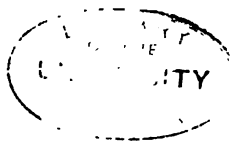
### *Les conséquences économiques et politiques de l'apparition de la richesse.*

La richesse a fait son apparition sous la forme de la monnaie. La société est sortie de son enfance heureuse et le premier effet de ce changement est la corruption des cœurs.

---

<sup>(1)</sup> 556 D.

<sup>(2)</sup> 557 A.



Il nous faut suivre le combat des intérêts et des passions sur le terrain politique. Il met en présence deux formes de gouvernement opposées : l'oligarchie et la démocratie. Ce sont là les drapeaux que portent dans la mêlée les classes supérieures et les classes inférieures aux prises. Celles-ci, fortes de leur nombre, celles-là, fortes de leur argent, engagent la lutte pour le maintien ou le renversement de ce qui est : les mots, qui leur servent de mots de passe et même de programmes, ne signifient rien d'autre. C'est la lutte des égoïsmes déchaînés : chacun, de son côté, dans la politique ne songe qu'à faire ses affaires. Le triomphe d'une fraction sur l'autre donne le signal de la curée : oligarchie, c'est l'exploitation de l'État par les riches ; démocratie, l'exploitation de l'État par les pauvres. Les deux régimes se valent ; dans le fond, nos philosophes éprouvent quelque secrète préférence pour l'oligarchie. L'impression dernière qui reste de la lecture de la *Politique* est surtout défavorable à la démocratie. La *Politeia* des Athéniens ne fait-elle pas commencer la décadence, au moment où les derniers restes des institutions anciennes sont éliminés et Athènes ne descend-elle pas au fur et à mesure qu'elle s'abandonne davantage à la démagogie ? La raison de cette préférence est facile à indiquer. L'oligarchie réalise en partie l'idéal de nos philosophes, en ce qu'elle tend à donner le pouvoir aux plus capables. Dans ce régime du moins, l'égoïsme s'habille de quelque intelligence, de quelque savoir-faire. Cela ne suffit pas pour que cette forme du gouvernement trouve complètement grâce à leurs yeux : ce n'est pas tout que d'être capable de gouverner ; l'essentiel est d'en être digne. Ces paroles de Platon condamnent l'oligarchie au même titre que la démocratie (1) : « partout où l'on voit courir

---

(1) *Rep.* VII 521 A.

aux affaires publiques des mendiants, des gens affamés de biens, qui n'en ont aucun et qui s'imaginent que c'est là qu'ils doivent en aller prendre, il n'y a pas de bon gouvernement possible. Le pouvoir devient une proie qu'on se dispute et cette guerre domestique et intestine finit par perdre et les hommes qui se disputent le gouvernement de l'État et l'État lui-même. »

Ici les anciens ont sans cesse eu sous les yeux les réalités très vivantes et très mouvementées de leur époque. Nous nous demandons comment ils ont envisagé et compris la question sociale : c'est au milieu des agitations politiques qu'elle déterminait de leur temps encore qu'ils ont eu le plus de chances d'en saisir la vraie nature. Ils ne cessent d'ailleurs de nous le redire : les luttes politiques sont au fond des luttes sociales. Il faut bien pénétrer le sens de leur enseignement.

Les luttes politiques soulèvent une question d'argent : est-ce le besoin ou l'avidité qui poussent les individus ? La crise est-elle morale ou est-elle également économique ? Elle est morale : le chapitre précédent ne nous laisse aucun doute à cet égard ; mais n'est-elle que cela ? Il importe donc de déterminer comment les anciens se représentent le régime social, dans l'oligarchie et dans la démocratie. Nous ne pouvons mieux faire que d'interroger la Politique d'Aristote : c'est là que doit se trouver, si elle est quelque part, la solution de nos doutes.

Ne nous attendons pas à trouver les difficultés tranchées en quelques mots. La Politique n'est pas précisément un livre : c'est un commencement de livre. Il forme une vaste collection de faits et d'idées, la plus riche et la plus instructive que nous possédions sur le monde grec. Chacun de ces faits, chacune de ces idées n'a pas toujours trouvé sa vraie place : il en est qui se heurtent ou même qui se contredisent. L'écrivain n'a pas pris la peine d'adoucir tous les angles, d'égaliser toutes les surfaces. Au lecteur de faire ce travail, à ses risques et

périls, par l'étude et la réflexion, mais non, comme certains le font, à grands coups de ciseaux.

On se rappelle le passage pour ainsi dire classique du troisième Livre de la Politique où Aristote établit sa classification des formes de gouvernement. Prenons-le comme point de départ de notre recherche. Il obtient d'abord trois formes par l'emploi d'un principe numérique : la souveraineté, dans tout État, appartient nécessairement à un seul, à quelques-uns ou à tous. Ensuite il fait intervenir un principe moral : les gouvernants exercent la souveraineté dans leur propre intérêt ou dans l'intérêt général. Aussitôt, les trois formes obtenues en premier lieu se subdivisent d'après ce tableau :

| Formes pures : | Formes déviées : |
|----------------|------------------|
| Royauté,       | Tyrannie.        |
| Aristocratie,  | Oligarchie.      |
| Politeia,      | Démocratie.      |

Ces deux principes de classification sont de nature différente : le premier est purement théorique, le second est pris dans les faits. Le premier nous donne le principe démocratique; l'autre, le fait démocratique. Par l'emploi du premier, Aristote crée trois grandes catégories; par l'emploi du second, il les subdivise et il remplit les cases ainsi formées au moyen des gouvernements qui ont réellement existé en Grèce.

Les deux résultats ne concordent pas absolument : il peut y avoir un gouvernement de tous agissant dans un esprit irréprochable, voilà la théorie. Aristote cherche dans ses souvenirs un fait qui occupera cette case : il ne trouve que la politeia. Or elle n'est pas le gouvernement de tous, mais un gouvernement censitaire. La politeia est la même chose que le gouvernement des hoplites, c'est-à-dire des citoyens qui possèdent la fortune nécessaire pour s'équiper eux-mêmes. De même pour



la démocratie : elle est le gouvernement de tous, c'est la théorie, dans un intérêt particulier, c'est le fait. Mais le fait et la théorie ne s'accordent pas complètement. La démocratie cesse d'être le gouvernement de tous, pour devenir le gouvernement d'une majorité, et prenant dans les faits un nouvel élément, Aristote spécifie : une majorité de pauvres. La démocratie est le gouvernement de tous ; voilà le principe. La démocratie est le gouvernement d'une majorité de pauvres n'ayant en vue que son intérêt, voilà le fait. Aristote a eu parfaitement conscience de ce désaccord. Selon qu'il considère le principe ou le fait, son opinion sur la démocratie diffère. Tantôt elle repose sur la liberté et l'égalité, tantôt elle a pour caractère la pauvreté <sup>(1)</sup>.

Il n'est pas nécessaire que nous nous attardions ici : nous avons dégagé la question de fait qui doit surtout nous intéresser. L'oligarchie et la démocratie, c'est-à-dire les luttes politiques des Grecs, supposent l'opposition de la richesse et de la pauvreté. De quelle pauvreté s'agit-il ? D'une pauvreté réelle, c'est-à-dire de la misère, ou seulement de la possession d'une quantité de biens moindre mais suffisante encore ?

On saisit sans peine l'importance de la question devant laquelle nous sommes arrivés : pour achever de la faire ressortir, il me suffira de résumer les pages dans lesquelles M. Pöhlmann décrit d'après Platon et Aristote, la situation économique du IV<sup>e</sup> siècle.

---

(1) VI 1294 a 20 : le principe de l'aristocratie est la vertu ; celui de la démocratie, la liberté ; celui de l'oligarchie, la richesse ; et VI 1290 a 30 : la démocratie consiste dans le gouvernement des hommes libres et pauvres formant la majorité ; l'oligarchie est le gouvernement des riches formant la minorité. VI 1291 b 30 : il donne comme signe caractéristique de la première espèce de démocratie, l'égalité : ni les pauvres ni les riches ne possèdent de droit exclusif ; ni les uns ni les autres ne sont souverains, mais la souveraineté appartient aux deux fractions.

Partout en Grèce au IV<sup>e</sup> et au III<sup>e</sup> siècle, écrit M. Pöhlmann, se creusaient davantage les distinctions de classes et d'intérêts <sup>(1)</sup> La cause en est la concentration toujours plus grande du capital et de la propriété et une disparition continue de la classe moyenne. Les symptômes du mal sont la puissance croissante de l'argent et ce qui en est le revers, le paupérisme. Dans toutes les classes de la société, une soif toujours plus immodérée de gain et de plaisir; exploitation sans réserve et spéculation sans limite; les différentes classes sociales s'éloignent l'une de l'autre et s'agrippent jusqu'à la haine réciproque.

Donc un régime économique où les pauvres deviennent toujours plus pauvres, les riches toujours plus riches. Et ainsi le IV<sup>e</sup> siècle, qui, d'après nous, est en progrès sur les siècles précédents, serait le siècle du paupérisme. Le commerce et l'industrie grandissants seraient funestes aux États où ils se sont introduits; ils y produiraient les mêmes effets que ceux que des théoriciens leur attribuent dans les pays modernes où ils ont atteint leurs plus notables développements.

Le témoignage des anciens n'a pas toute la netteté que lui attribue M. Pöhlmann : Platon et Aristote disent bien ce qu'il leur fait dire; mais ils disent encore autre chose.

Pour eux, cela est vrai, quand ils considèrent les effets de la monnaie, le régime économique est détestable; il l'est dans toutes les formes de gouvernements. L'oligarchie et la démocratie naissent donc dans des milieux identiques.

Pour Platon, pas de doute : ces deux régimes, l'oligarchie aussi bien que la démocratie, supposent une situation économique où existent les plus grandes inéga-

---

(1) Antiker Kommunismus.

lités de fortune <sup>(1)</sup>. La société est partagée en deux fractions hostiles; l'État est divisé en deux États, celui des pauvres et celui des riches, qui ne se comprennent plus les uns les autres et se poursuivent avec une haine farouche <sup>(2)</sup>. Les mendiants et les affamés rêvent de s'emparer du pouvoir pour piller les biens communs à leur profit <sup>(3)</sup>.

Aristote, en plus d'un passage, répète les généralités de Platon <sup>(4)</sup>. Ainsi quand il déclare <sup>(5)</sup> que la plupart des constitutions sont ou démocratiques ou oligarchiques, parce que la classe moyenne est rare toujours; tantôt ceux qui détiennent la fortune, tantôt les classes inférieures s'emparent du pouvoir et on a ou l'oligarchie ou la démocratie <sup>(6)</sup>.

On peut dire qu'on ne trouve chez lui aucune explication bien nette de l'oligarchie dans un état déterminé, tout au plus par-ci par-là quelques indications. Tout s'explique par cette vue générale : il y a, dans chaque cité, deux éléments à considérer : la qualité et la quantité.

---

<sup>(1)</sup> Rep. VIII 552 A.

<sup>(2)</sup> Rep. IV 422 B.

<sup>(3)</sup> VIII 521 A.

<sup>(4)</sup> On remarquera que bon nombre des passages qui suivent sont empruntés au livre VI; les opinions qu'ils expriment sur l'origine et la cause du régime démocratique ne sont pas exactement conciliables. On dirait d'un point sur lequel la pensée du maître ne s'est pas absolument fixée : le texte y revient, ajoute, retranche, cherche à préciser et achève d'embrouiller. Ces hésitations sont importantes à constater et demandent à être expliquées.

<sup>(5)</sup> VI 1296 a 20.

<sup>(6)</sup> VI 1293 a 10 : les diverses espèces d'oligarchie apparaissent suivant que la base du droit politique se rétrécit; ce qui arrive au fur et à mesure que la fortune se concentre en un plus petit nombre de mains.

La qualité est représentée par la liberté, la richesse, l'éducation, la noblesse; la quantité est le nombre des têtes. Si la qualité l'emporte sur la quantité, l'oligarchie apparaît <sup>(1)</sup>.

Y a-t-il donc plus de pauvres ou plus de riches dans l'oligarchie que dans la démocratie? Si nous prenons la question de ce côté, pas de réponse décisive; la répartition des fortunes paraît être identique <sup>(2)</sup>. Au fond, ainsi le veut la théorie générale. La cause du mal est la monnaie: elle est la même dans les deux formes de gouvernement; donc oligarchie et démocratie ne sont que des accidents qui surviennent dans des milieux également mauvais.

Ceci trahit l'insuffisance du principe général. Sans doute, l'invention de la monnaie est l'une des plus grandes dates de l'histoire économique. A ce moment, beaucoup de choses finissent et d'autres commencent; mais le développement n'est pas le même partout et l'apparition de la monnaie ne suffit pas pour séparer partout et régulièrement l'histoire en deux grandes périodes. Ici, la monnaie devient l'instrument du commerce et même de l'industrie, mais pour celle-ci à titre secondaire, et c'est ce qu'Aristote a décrit admirablement dans le passage que j'ai cité tantôt. Ailleurs, la monnaie s'introduit dans un régime qui reste purement agricole et ses effets sont tout autres. Platon semble ne pas avoir aperçu cette différence. Aristote l'a remarquée; mais il l'a parfois perdue de vue. De là, l'incertitude qui plane jusqu'ici sur les caractères distinctifs des deux milieux.

L'identité des deux régimes est une affirmation de théorie. Si l'on considère les faits de plus près, ils appa-

---

<sup>(1)</sup> VI 1296 b.

<sup>(2)</sup> C'est ce que l'on peut conclure de VI 1293 a 15, où se trouvent classées les diverses espèces d'oligarchies.

raissent différents dans les deux espèces de constitutions. Cette considération des faits n'a pas échappé à Aristote et elle lui a permis d'entrer par ci par là plus avant dans l'analyse de ce que j'appellerai le milieu démocratique.

Ainsi dans ce passage important où il énumère les différentes espèces de démocratie : elles se constituent d'après l'importance numérique de chaque classe du peuple. Chaque forme correspond à une situation sociale déterminée <sup>(1)</sup> : les deux extrêmes sont la démocratie des laboureurs et celle des artisans et mercenaires τὸ τῶν βαναύσων καὶ μισθαγούντων. Il faut mettre à part, celle des peuples laboureurs, et après celle-là, celle des peuples pasteurs <sup>(2)</sup> ; ces deux espèces de démocratie méritent d'être louées, mais toutes les autres sont condamnables ; la raison de cette différence tient au caractère et aux occupations des laboureurs et des pasteurs ; ils ne sont pas, comme la tourbe urbaine, toujours à flâner dans les rues et toujours prêts à se réunir en des assemblées <sup>(3)</sup>. Quand le pouvoir est aux mains des laboureurs et de ceux qui possèdent une fortune moyenne, l'État est gouverné selon les lois ; car les habitants, quand ils travaillent, ont de quoi vivre, mais ils n'ont pas de loisirs. Aussi ne tiennent-ils que les assemblées indispensables et se laissent-ils régir par la loi <sup>(4)</sup>.

Les classes populaires qui forment les autres démocraties sont bien inférieures ; car leur genre de vie est vil et la vertu n'a rien de commun avec les occupations des artisans, marchands, mercenaires : ὁ γὰρ βίος φαῦλος καὶ οὐδὲν ἔργον μετ' ἀρετῆς ὧν μεταχειρίζεται τὸ πλῆθος τὸ τε

---

<sup>(1)</sup> VI 1296 b 25.

<sup>(2)</sup> VII 1318 b.

<sup>(3)</sup> VII 1319 a 30.

<sup>(4)</sup> VI 1292 b 25.

τῶν βαναύσων καὶ τὸ τῶν ἀγοραίων ἀνθρώπων καὶ τὸ θητικόν <sup>(1)</sup>. C'est là τὸ χεῖρον πλῆθος qu'il faut écarter du gouvernement. Et dans cette tourbe, il y a encore des distinctions à faire, car dans le démos <sup>(2)</sup>, sont compris les cultivateurs, les artisans, οἱ περὶ τὰς τέχνας, les marchands, les marins τὸ περὶ τὴν θάλατταν et ici, il faut encore distinguer les marins de la flotte de guerre τὸ πολεμικόν, ceux des navires de commerce τὸ χρηματιστικόν, ceux des navires de transport τὸ δὲ πορήμευτικόν et enfin les pêcheurs; et chacune de ces classes domine en certains lieux, à Athènes les premières, à Égine et à Chio les marins de la marine marchande, à Ténédos les troisièmes, et enfin à toutes ces classes il faut ajouter τὸ χερνητικόν καὶ τὸ μικρὰν ἔχον οὐσίαν ὥστε μὴ δύνασθαι σχολάζειν, les mercenaires qui possèdent un trop mince avoir pour pouvoir jouir de loisirs.

Ailleurs encore, il signale comme une des causes principales de la démocratie, l'importance numérique de la population et surtout sa concentration dans les villes. Et il ne le dit pas d'une façon expresse, mais cette concentration est évidemment provoquée par un grand changement économique : elle se produit dans les villes qui ont cessé d'être purement agricoles.

L'élément du nombre est d'un grand poids. Aristote le fait ressortir en plusieurs endroits <sup>(3)</sup>. Il s'en rend bien compte, la concentration de la population favorise l'avènement de la démocratie.

Le régime économique n'est donc pas le même dans la

(1) VII 1319 a 25.

(2) VI 1291 b.

(3) 1320 a 15 : ἐπεὶ δ' αἱ τελευταῖαι δημοκρατίαι πολυάνθρωποι τ' εἰσὶ; 1321 a 1 : τὰς μὲν οὖν δημοκρατίας ὅλως ἢ πολυανθρωπία σώζει..., τὴν δ' ὀλιγαρχίαν δῆλον ὅτι τοῦναντίον ὑπὸ τῆς εὐταξίας δεῖ τυγχάνειν τῆς σωτηρίας.

démocratie que dans l'oligarchie. Dans la première, le nombre et la concentration de la population, les occupations des citoyens sont surtout importantes.

Et la pauvreté? La démocratie est le gouvernement des pauvres : faut-il entendre les petites gens ou les misérables? Les misérables, si les régimes économiques sont identiques dans les deux formes politiques. Les petites gens, dans le cas contraire. Les misérables, si l'on considère l'effet qui est la monnaie; les petites gens, si l'on considère les causes. Aussi trouve-t-on chez Aristote les deux opinions.

Je lis <sup>(1)</sup> que, dans les aristocraties, la révolution naît aussi de l'extrême misère des uns et de l'opulence excessive des autres. Le facteur économique trouble l'heureuse harmonie d'une des formes pures du gouvernement.

Ailleurs <sup>(2)</sup> : « c'est un grand bonheur que les citoyens aient une fortune modeste, mais suffisante à leurs besoins. Partout où la fortune extrême est à côté de l'extrême indigence, ces deux excès amènent la démocratie extrême *δημος ἑσχατος*, ou l'oligarchie pure, ou la tyrannie; car de la démocratie sous sa forme la plus récente, *ἐκ δημοκρατίας τῆς νεωκωτάτης* et de l'oligarchie naît la tyrannie ». Ici la misère ne détermine pas toujours la démocratie; elle n'en est pas moins le signe caractéristique de ce régime sous sa forme extrême <sup>(3)</sup>.

Il y a mieux encore : la *politeia*, ai-je dit, est un gouvernement censitaire; elle ne se confond pas avec

---

<sup>(1)</sup> VIII 1306 b 35.

<sup>(2)</sup> VI 1296 a.

<sup>(3)</sup> Sous sa forme extrême, car la suite du passage exclut de nouveau la misère comme signe caractéristique de la démocratie en général : les états les plus peuplés sont les plus stables, à cause de l'importance de la classe moyenne, et c'est la même cause qui rend les démocraties plus sûres et plus durables que les oligarchies.

l'oligarchie. Dans celle-ci, les conditions du cens sont rigoureuses; dans l'autre, elles sont assez larges pour être à la portée de la majorité des citoyens. La politeia suppose donc une classe moyenne nombreuse et comme semblable classe est rare toujours, la forme de gouvernement qui y répond n'apparaît que de loin en loin. Une aisance générale est le caractère de la politeia, et si nous voulons maintenir une différence entre cette forme de gouvernement et la démocratie, il nous faudra bien dire que celle-ci suppose une pauvreté réelle.

Cependant il reconnaît <sup>(1)</sup> l'avantage que présente la démocratie comparée à l'oligarchie : les grandes cités doivent leur tranquillité à la présence d'une classe moyenne nombreuse. Dans les petites villes, les habitants se divisent plus facilement en deux camps, sans aucune faction intermédiaire, car presque tous sont ou pauvres ou riches. Les démocraties sont plus stables et plus durables que les oligarchies par l'existence de la classe moyenne.

Et d'autre part, le passage suivant renverse les situations, à l'avantage de l'oligarchie. « Dans les démocraties, si le nombre des riches s'accroît et les fortunes augmentent, la démocratie dégénère en oligarchie et en dynasteia » <sup>(2)</sup>. L'amélioration de la situation économique amène le changement de la constitution.

Nous avons demandé à nos maîtres un témoignage sur la situation économique qui existait de leur temps. Ils en ont admirablement marqué les traits originaux ; mais quand il s'est agi de la juger, leur pensée semble avoir eu quelque peine à se fixer. Leur théorie les obligeait en quelque sorte à prononcer une condamnation toujours la même, quelles que fussent les conditions et les circon-

---

<sup>(1)</sup> VI 1296 a 5.

<sup>(2)</sup> VIII 1303 a 10. Je suis la leçon de Susemihl.



stances du lieu et du moment. D'autre part, plus ils se rapprochaient des faits, et ceci est surtout vrai d'Aristote, plus ils apercevaient la nécessité d'établir des distinctions : la distinction capitale est celle qui doit se faire entre l'oligarchie et la démocratie. Si l'on cherche à saisir dans leurs causes, les phénomènes économiques qui se manifestent dans ces deux régimes, à l'époque où le maître les considère, dans tous les deux, la monnaie ; mais de plus dans la démocratie, la concentration de la population, les classes inférieures se développant en nombre, l'industrie et surtout le commerce <sup>(1)</sup> ; dans l'oligarchie, l'agriculture et les classes inférieures écrasées par la richesse aux mains de quelques-uns ; tout ceci, comme règles générales, avec large ouverture pour les exceptions. Et, hâtons-nous de l'ajouter, là même où le commerce et l'industrie sont arrivés à prendre racine, ils n'ont pas acquis un développement assez puissant pour étouffer et supplanter l'agriculture. L'ancienne organisation sociale a été modifiée, non transformée.

Telle est, je le montrerai plus loin, la vérité historique. Le témoignage d'Aristote et de Platon ne va point si fort à l'encontre qu'il semble au premier abord. Leurs théories la laissent même percer et apparaître.

Il ne me resterait plus qu'à montrer en action sur le terrain politique les deux fractions qui se réclament de l'oligarchie et de la démocratie. Je pourrai être bref. Ce n'est pas le lieu d'analyser de plus près les institutions par lesquels se réalisent le principe oligarchique et le principe démocratique. Il nous suffira de dire avec Platon <sup>(2)</sup> que l'oligarchie est cette forme de gouvernement où le cens décide de la condition de chaque citoyen,

---

(<sup>1</sup>) Pas toujours, puisqu'il y a une démocratie des laboureurs et des pasteurs.

(<sup>2</sup>) Rep. VIII 551 b.

où les riches ont le pouvoir auquel les pauvres n'ont aucune part. Aristote de son côté a marqué parfaitement la tendance générale des institutions démocratiques : au début du Livre VIII, il écrit que les hommes, parce qu'ils sont égaux à certains égards, croient l'être absolument en tout. Et encore <sup>(1)</sup> : « dans les oligarchies, la multitude se révolte parce qu'elle regarde comme une injustice de ne pas partager les privilèges auxquels l'égalité lui donne droit et dans les démocraties, ce sont les hommes distingués qui se révoltent parce qu'ils n'ont qu'une part égale à celle des autres citoyens, quoiqu'ils ne leur soient pas égaux. » Ou encore <sup>(2)</sup> : « de même que l'oligarchie présente comme caractère les privilèges accordés à la naissance, à la richesse, à l'éducation, ainsi le gouvernement populaire doit avoir, au contraire, pour caractère distinctif, la préférence que l'on y donne à l'obscurité de la naissance, à la pauvreté et aux professions mécaniques ». La lutte est donc déterminée par la prétention de deux classes qui se considèrent toutes deux comme investies du droit de commander.

Je me borne ici à quelques traits, sans lesquels l'exposé de la pensée d'Aristote est incomplet.

Voulons-nous nous représenter l'oligarchie à l'œuvre ? Rappelons-nous ce serment odieux que prêtaient ses partisans : « Je serai l'ennemi constant du démos. Je lui ferai tout le mal que je pourrai faire <sup>(3)</sup> ».

La démocratie nourrit les mêmes sentiments à l'égard de ses adversaires.

La voici sous sa forme extrême : les classes inférieures, alléchées par les soldes, prennent en mains le gouvernement <sup>(4)</sup>. C'est, non le gouvernement du peuple

---

<sup>(1)</sup> VIII 1303 b 10.

<sup>(2)</sup> VII 1327 b 40.

<sup>(3)</sup> VIII 1310 a 10.

<sup>(4)</sup> VI 1292 b 20.

par le peuple, mais le gouvernement du peuple par la foule. La dernière des démocraties est celle où le souverain est la multitude et non la loi. C'est le régime du bon plaisir. Il s'exerce par les décrets. Le peuple est comme un monarque à 1.000 têtes; ses ministres sont les démagogues. Ce régime n'est comparable qu'à la tyrannie. De part et d'autre, oppression des hommes de bien : ici, les décrets; là, les ordonnances arbitraires. Le démagogue et le flatteur jouent auprès du peuple et auprès du prince le même rôle. Les démagogues ont soin de ramener tout au peuple et d'attribuer toute autorité aux décrets; la loi est par eux énervée ou écartée. Ils arrivent à être puissants en rendant le peuple maître de tout et en se faisant eux-mêmes maîtres de l'opinion publique.

En réalité, semblable régime n'est même plus digne d'être appelé un gouvernement. Le mot d'ordre est guerre aux riches. Cette guerre se fait à l'assemblée populaire par des impôts exorbitants, aux tribunaux par des condamnations arbitraires et des confiscations injustes. La vieille formule est retournée : les pauvres s'engraissent de la sueur des riches.

L'égoïsme a achevé son œuvre et sous tous les régimes, qu'ils soient oligarchiques ou démocratiques, il ne reconnaît plus d'autre dieu que l'intérêt particulier. La preuve en est faite une fois de plus : pour nous élever, il nous faut sortir de nous par le dévouement aux intérêts d'autrui, par l'amour du prochain, par le sacrifice. Si notre vie se concentre en nous, elle s'abaisse.

Une société où l'amour de soi est le vice dominant, est exposée aux pires catastrophes. Privée d'idéal, elle ne connaît plus que la guerre des instincts brutaux. Les hommes y sont comme des animaux de proie que la faim surexcite et vraiment c'est la plus cruelle et la plus irritante des faims que celle de la jouissance et du plaisir.

## CHAPITRE II.

### Les remèdes, d'après Platon.

#### I.

#### *Le socialisme d'après la République.*

Platon et Aristote ne se contentent pas de signaler le mal : ils indiquent encore les remèdes et l'exposé de leurs théories ne serait pas complet, si nous ne les suivions pas jusque là. Dans cette partie d'ailleurs, se rencontrent les vues les plus intéressantes sur la position qu'occupent et sur celle que doivent occuper dans l'État, le travail et les travailleurs.

Ces remèdes sont déterminés par la nature du mal telle qu'elle vient d'être analysée. Le mal est l'égoïsme sortant de la conscience individuelle pour se répandre dans la sphère des intérêts sociaux et politiques. Il se révèle par la prédominance des intérêts particuliers sur l'intérêt général.

La cause première du mal est la richesse sous la forme qu'elle a revêtue, et c'est elle qu'il faut atteindre. Pour l'empêcher de reparaître, il est nécessaire de réorganiser de fond en comble la société. Les plans des architectes sociaux sont plus ou moins vastes : tous s'inspirent de la même idée, fermer les issues par lesquelles la richesse pourrait entrer. Qu'ils aillent jusqu'au socialisme ou qu'ils s'arrêtent sur le seuil de cette doctrine, ils ne songent pas à assurer une meilleure répartition de la richesse : ils se préoccupent de la supprimer ou de la limiter.

L'ennemi ainsi expulsé ou enchaîné, tout n'est pas dit. Il faut rendre à l'homme d'autres dieux à la place de ceux que l'on vient de renverser. Ces divinités nouvelles, ce sont les intérêts généraux représentés par l'État : on les installera au centre de la société nouvelle. Quant aux intérêts de l'individu, on les met à la porte, ou on les refoule dans un coin.

De là, deux formules de réorganisation sociale et politique : le socialisme représenté par la République de Platon et l'étatisme représenté par les Lois de Platon et la Politique d'Aristote. Les deux formules ont bien des traits communs : dans l'une et dans l'autre, l'individu est vinculé ; mais le socialisme l'enchaîne de telle sorte qu'il ne peut pas bouger. Dans l'étatisme, la chaîne est un peu moins courte et il peut faire quelques pas dans son cachot. Le socialisme lui dénie tout droit : l'étatisme lui en reconnaît, sauf à les lui reprendre presque tous, à force de réglementation. Tous deux investissent l'État de la mission de faire notre bonheur et nous dénieient toute compétence sur cette question primordiale. L'État arrange cela comme il arrange tout le reste. Il est vraiment la providence descendue sur la terre : il sait ce qui nous convient et il nous reste à faire appel à notre imagination et, faute de mieux, à nous figurer que nous sommes heureux, quand nous ne le sommes pas. <sup>(1)</sup>.

---

(<sup>1</sup>) Souchon o. c. Ch. III ne reconnaît les caractères du vrai socialisme que dans les « Lois » et dans la « Politique » et aussi chez Phaléas ; il classe sous la rubrique « le faux socialisme en Grèce », Hippodamos et la « République ». Il y a là plus qu'une question de mots : on peut sans doute entendre le socialisme de cent façons différentes. Pour moi, son principe essentiel est l'hostilité à la liberté individuelle, poussée jusqu'à la négation de tout droit, par la suppression de toutes les sauvegardes de cette liberté et notamment de la propriété et de la famille. Ceci admis, Platon dans la République est nettement socialiste ; les « Lois » et la « Politique », laissant subsister, quoique réduite,

Chez les premiers sophistes, on ne remarque aucune tendance réformatrice : leur doctrine s'accommode du monde tel qu'il est et enseigne la manière d'en tirer le parti le plus profitable. Socrate ramène les esprits vers un idéal de justice et cherche à plier les volontés pour l'accomplissement d'un idéal de devoir. Platon et Aristote restent fidèles à son inspiration profondément morale : moins confiants que lui dans l'effet du devoir individuel fidèlement accompli, ils s'efforcent de créer le type d'une société modelée sur l'idéal de vertu que Socrate avait assigné aux individus. Leur maître avait voulu l'homme bon et heureux ; à leur tour ils édifient l'État bon et heureux.

Ils ne furent pas, semble-t-il, les premiers qui entrèrent dans cette voie. Aristote cite les noms de Phaléas de Chalcédoine et d'Hippodamos de Milet et donne quelques renseignements sur leurs doctrines. Elles ont en commun, avec celles de Platon et d'Aristote, la hardiesse avec laquelle elles traitent le monde réel ; elles prennent l'homme et la société et les façonnent à leur guise. Elles procèdent aussi de la même appréciation de leur époque et sont dirigées contre les mêmes phénomènes de la désorganisation sociale.

L'ouvrage de Phaléas paraît avoir vu le jour avant la République de Platon et il aurait eu ainsi l'honneur de suggérer plus d'une idée au philosophe. Pour lui aussi, la question de la propriété est prédominante ; c'est de là que naissent les crises si fréquentes dans les États. Il respecte le principe de la propriété individuelle ; mais il la veut égale pour tous les citoyens, *ἡρετὶ γὰρ δεῖν ἴσας* ;

---

la propriété, ne le sont pas. Quant à Hippodamos et à Phaléas, il est difficile de les classer d'après ce qui nous reste de leurs œuvres. Ils avaient, fortement accusée, la tendance « étatiste ». S'ils n'étaient pas socialistes, ils étaient bien près de l'être.

εἶναι τὰς κτήσεις τῶν πολιτῶν <sup>(1)</sup>. Il ne s'occupait que de la propriété foncière; fait significatif : la terre est encore la principale richesse. L'établissement de cette égalité ne lui paraissait pas impossible; il pensait qu'on l'obtiendrait en très peu de temps par un règlement sur les dots; les riches seraient tenus d'en donner sans en recevoir et les pauvres d'en recevoir sans en donner <sup>(2)</sup>. Cela ne suffisait pas à Phaléas : il voulait encore l'égalité de l'éducation : à quoi sert en effet d'établir l'égalité dans les fortunes, si on ne l'a pas établie dans les passions <sup>(3)</sup> ? Aristote reproche à Phaléas de ne s'être pas inquiété de la propriété mobilière. Je suppose qu'il la limitait autant que possible : c'était là sans doute la portée de la disposition qui faisait de tous les hommes de métier τεχνῖται des esclaves publics δημόσιοι. Il supprimait donc l'industrie et probablement aussi le commerce et établissait une cité purement agricole.

Hippodamos de Milet <sup>(4)</sup> était architecte et il s'était fait une réputation par l'art avec lequel il traçait les rues; il avait ensuite passé à l'architecture sociale et là

---

<sup>(1)</sup> Polit. II 1266 b 10.

<sup>(2)</sup> Cette idée, comme le remarque Aristote, a été reprise par Platon dans les Lois.

<sup>(3)</sup> Cette belle pensée est d'Aristote, II 1266 b 35 : μάλλον γὰρ δεῖ τὰς ἐπιθυμίας ὁμαλίζειν ἢ τὰς οὐσίας · τοῦτο δ' οὐκ ἔστι μὴ παιδευομένων ἱκανῶς ὑπὸ τῶν νόμων.

<sup>(4)</sup> Hermann De Hippodamo Milesio Marburger Programm 1841. Hippodamos se rattache aux sophistes : Pöhlmann Antiker Kommunismus 117, 124. — Hippodamos était-il socialiste ? Souchon o. c. 142, dit non et donne comme preuve la tendance à limiter le champ d'action de la loi. Le code pénal ne prévoit plus que l'injure, le dommage, le meurtre ; mais n'est-ce pas aussi ce qu'a toujours promis le socialisme ? Les occasions de mal faire étant diminuées par la suppression de la propriété, les tribunaux chôment.

aussi, avait recherché les beaux alignements. Il avait donc traité de la cité parfaite *περὶ πολιτείας εἰπεῖν τῆς ἀρίστης* <sup>(1)</sup>. Il ne lui fallait que 10.000 habitants, répartis en trois classes : les ouvriers *τεχνῖται*, les laboureurs *γεωργοί*, les guerriers *τὸ προπολεμούν*.

Il partageait de même en trois le territoire, la terre sacrée, la terre de l'État et la terre objet de la propriété privée; la terre sacrée subvenait aux dépenses du culte; la terre de l'État à celle des guerriers; la troisième appartenait aux laboureurs. Lui aussi rêvait sans doute un état purement agricole, où l'élément industriel et commercial serait réduit au minimum : les ouvriers, dénués du droit de posséder la terre, étaient dans une situation d'infériorité par rapport aux autres classes <sup>(2)</sup>.

Phaléas et Hippiodamos sont animés des mêmes préventions contre l'industrie et le commerce. Ne pouvant les supprimer tout à fait, ils les renferment dans d'étroites limites. Le crime de l'industrie et du commerce est qu'ils sont des moyens d'acquérir la richesse : c'est celle-ci qui est frappée en eux. Platon et Aristote, entreprenant à leur tour de guérir leur temps de ses maladies sociales, ont emprunté à leurs devanciers leur diagnostic et en partie leurs remèdes.

Le premier essai de thérapeutique que Platon nous présente dans la République court tout droit aux moyens violents, aux procédés radicaux. Le socialisme, tel qu'il l'a conçu, se distingue, à son honneur, de certaines formules du socialisme moderne <sup>(3)</sup>. Bien loin

---

<sup>(1)</sup> Arist. Polit. II 1267 b 20.

<sup>(2)</sup> Arist. Polit. II 1268 a 30 : *τεχνίτας μὲν γὰρ ἀναγκαῖον εἶναι (πᾶσα γὰρ δεῖται πόλις τεχνιτῶν) καὶ δύνανται διαγίνεσθαι καθάπερ ἐν ταῖς ἄλλαις πόλεσιν ἀπὸ τῆς τέχνης*.

<sup>(3)</sup> Nohle Die Staatslehre Plato's : Der platonische Communismus weit entfernt gleich dem modernen eine Befriedigung



d'être une poussée de sensualisme, il est une doctrine de renoncement. Il n'a pas pour but d'augmenter la jouissance : il ne confond pas celle-ci avec le bonheur. Il ne transforme pas la vie en une partie de plaisir ; il ne fait pas appel aux instincts ni aux appétits. Malgré tout, il se rencontre en bien des points avec les théoriciens modernes, il les dépasse même en ce qui regarde par exemple la promiscuité des sexes.

A tant de siècles de distance, la guerre faite à l'individu produit les mêmes résultats : alors que le point de départ est différent, le but reste le même.

Ce but, Platon l'indique par ces mots : l'État un.

L'unité de l'État, à première vue, ce n'est qu'une image. L'État est un composé d'individus divers d'intelligence, de vertu, d'éducation. Contenant des éléments aussi variés, il ne peut arriver à constituer un corps absolument un et homogène en toutes ses parties.

Cependant, ce n'est pas là une pure figure. Supposons que chaque individu puisse être mis à la place qui lui convient, attaché à une fonction <sup>(1)</sup>, sans autre intérêt, sans autre droit que celui de s'en acquitter au mieux dans l'intérêt de tous : l'État ressemble à une vaste machine dont chaque individu n'est qu'une pièce, à un vaste organisme dont chaque individu n'est qu'une molécule.

---

individueller Wünsche zu sein, ist vielmehr geradezu eine Beschränkung derselben die sich durch die besondere Aufgabe der regierenden Stände rechtfertigt.

(1) Rep. VII 519 E : Ἐπελάθου, ἦν δ' ἐγὼ, πάλιν, ὦ φίλε, οἷ νόμῳ οὐ τοῦτο μέλει, ὅπως ἐν τι γένος ἐν πόλει διαφερόντως εὖ πράξει, ἀλλ' ἐν ὅλῃ τῇ πόλει τοῦτο μηχανᾶται ἐγγενέσθαι, ξυναρμότων τοὺς πολίτας πειθοῖ τε καὶ ἀνάγκῃ, ποιῶν μεταδιδόναι ἀλλήλοις τῆς ὠφελείας, ἦν ἂν ἕκαστοι τὸ κοινὸν δυνατοὶ ὥσιν ὠφελεῖν, καὶ αὐτοὶ ἐμποιῶν τοιούτους ἀνδρας ἐν τῇ πόλει, οὐχ ἵνα ἀφίη τρέπεσθαι ὅπῃ ἕκαστος βούλεται, ἀλλ' ἵνα καταχρῆται αὐτοὶς αὐτοῖς ἐπὶ τὸν ξύνδεσμον τῆς πόλεως.

A chacun, sa fonction, tel est donc le moyen de réaliser l'unité de l'État <sup>(1)</sup>. L'unité de l'État, Plutarque décrit admirablement ce qu'elle doit être, dans la vie de Lycurgue, quand il compare les Spartiates aux abeilles : « comme elles, ils sont toujours étroitement unis pour l'intérêt public » <sup>(2)</sup>. Telle est bien la cité : ce n'est plus une société humaine ; c'est une ruche d'abeilles, les plus intelligents des animaux, mais tout de même ce sont des animaux <sup>(3)</sup>.

« Personne, dit-il encore <sup>(4)</sup>, n'avait le droit de vivre à son gré. La ville était comme un camp : le genre de vie y était déterminé : chacun avait son emploi dans l'État et tous vivaient avec cette pensée qu'ils ne s'appartenaient pas à eux-mêmes, mais à la patrie ».

L'unité de l'État ainsi comprise a pour résultat l'utilisation de toutes les forces : à entendre Platon, « on dirait d'un ingénieur pour qui perdre une force est un scandale » <sup>(5)</sup>. Tous les individus, selon leur nature, concourent à la fin commune. L'État leur demande à chacun les services qu'ils peuvent rendre : il n'y a point d'êtres

---

<sup>(1)</sup> Rep. IV 433 A : ἐθέμεθα δὲ δήπου καὶ πολλάκις ἐλέγομεν, εἰ μέμνησαι, ὅτι ἓνα ἕκαστος ἐν ὅσῳ ἐπιτηδεύειν τῶν περὶ τὴν πόλιν, εἰς ὃ αὐτοῦ ἡ φύσις ἐπιτηδεύουσα πεφυκοῖα εἴη.

<sup>(2)</sup> 25.

<sup>(3)</sup> Plat. Lois II 666 E dit des Spartiates οἷον ἀθρόους πώλους ἐν ἀγέλῃ νομομένους φορβάδας τοὺς νέους κέκτησθε. Cf. Rep. VII 520 B et 564 C.

<sup>(4)</sup> 24.

<sup>(5)</sup> Nohle 136 : comme exemple le curieux passage des Lois 794 D où Platon demande que la main gauche soit exercée et rendue aussi habile que la main droite et Rep. 456 C la critique de la société, qui néglige la moitié de l'humanité et n'appelle pas les femmes à rendre tous les services dont elles sont capables. Ces vues « féministes » de Platon sont particulièrement intéressantes.

inutiles, de parasites : chacun travaille et quelle que soit sa tâche, il s'y donne tout entier.

Comment arriver à ce résultat ? Par une organisation politique et sociale de l'État; mais cela ne suffit pas. On s'en rend bien compte : tous ces plans viennent se heurter aux tendances les plus fortes et les plus légitimes de la nature humaine. Ils s'attaquent à l'égoïsme : on ne saurait les en blâmer, mais sous prétexte d'égoïsme, ils en ont à toute espèce d'intérêt personnel; or, tout intérêt personnel n'est pas condamnable. On doit corriger ces tendances naturelles : c'est l'affaire de l'éducation, l'institution principale, bien plus qui, à elle seule suffit *ἄλλα πάντα φαῦλα, ἐὰν τὸ λεγόμενον ἔν μέγῃ φυλάττωσι, μᾶλλον δὲ ἀντὶ μεγάλου ἱκνόν* (1).

Tous, Aristote et Platon, sont convaincus de la toute puissance de l'éducation; ils en font une sorte de dressage, qui assouplit l'âme, la tourne en tous sens, ne lui laisse plus rien d'elle-même. Il est d'un intérêt majeur pour la société de préparer les individus à penser, à vouloir et à agir suivant les règles du bien et suivant les principes fondamentaux de l'ordre établi.

Nos philosophes se forgent des illusions : si bien échafaudés qu'ils soient, leurs systèmes ne pourvoient pas à tout. Ils devraient, pour produire tout ce que l'on en attend, refaire les âmes, supprimer la nature : elle reparaitra toujours. Soumis à une bonne éducation, Platon s'en flatte, les hommes accepteront aisément de se prêter à la réalisation de son utopie. La communauté des femmes et des enfants, la communauté de la propriété n'auront rien qui les rebute (2); ils accom-

---

(1) IV 423 E.

(2) Rep. IV 423 E : ἐὰν γὰρ εὖ παιδευόμενοι μέτριοι ἄνδρες γίγνωνται πάντα ταῦτα ῥᾶδιως διόφονται, καὶ ἄλλα γε ὅσα νῦν ἡμεῖς παραλείπομεν, τὴν τε τῶν γυναικῶν κτῆσιν καὶ γάμων καὶ παιδοποιίας, ὅτι δεῖ ταῦτα κατὰ τὴν παροιμίαν πάντα ὅτι μάλιστα κοινὰ τὰ τῶν φίλων ποιέσθαι.

pliront leurs diverses fonctions dans un esprit de complète soumission et d'entier désintéressement (1).

Rien ne doit les en détourner : Platon retranche hardiment toutes les occasions qui pourraient faire renaître l'intérêt personnel; de là, l'organisation sociale de sa cité. Elle repose sur la suppression de la famille et de la propriété privée. Les guerriers, et ceci est vrai aussi des philosophes, ne possèdent rien en propre, οὐσίην κεκτημένον μηδεμίαν μηδένα ἰδίην. Ils vivent ensemble comme des soldats au camp, réunis à des tables communes, φοιτῶντες δὲ εἰς ξυστία. Ils ne possèdent ni or, ni argent, car les métaux précieux qui circulent parmi les hommes ont été la source de bien des crimes. Seuls, parmi les citoyens, ils ne peuvent manier ni toucher ni or, ni argent. « De là dépend leur salut et celui de l'État. Dès qu'ils auront en propre des terres, des maisons, de l'argent, de gardiens qu'ils sont, ils deviendront économes et laborieux; de défenseurs de l'État, ses ennemis et ses tyrans. Alors, ce ne sera plus que haines et embûches réciproques, les ennemis du dedans seront plus redoutés que ceux du dehors et l'État se trouvera à chaque instant plus près de sa ruine » (2).

Mais tous les habitants sont-ils soumis à ce régime? J'arrive immédiatement au point qui est tout à la fois, le plus intéressant pour notre étude et le plus difficile à élucider.

Les habitants se répartissent en diverses classes : au-dessus, la classe des philosophes et celle des guerriers; en dessous, la classe des laboureurs et des artisans. Pour les premières classes, pas de doute : elles vivent

---

(1) IV 423 D : τοῦτο δ' ἐβούλετο δηλοῦν ὅτι καὶ τοὺς ἄλλους πολίτας, πρὸς ὃ τις πέφυκε, πρὸς τοῦτο ἓνα πρὸς ἓν ἕκαστον ἔργον δεῖ κομίζειν, ὅπως ἂν ἐν τῷ αὐτοῦ ἐπιτηδεύων ἕκαστος μὴ πολλοί, ἀλλ' εἰς γίγνηται, καὶ οὕτω δὴ ξύμπασα ἡ πόλις μία φύηται, ἀλλὰ μὴ πολλαί.

(2) III 416 D.

dans la communauté complète. Qu'en est-il de la troisième classe? Toutes ces classes sont indispensables l'une à l'autre : la première gouverne la cité, la seconde en garantit la sécurité, la troisième procure aux deux autres les moyens de subsister. Platon dit des guerriers qu'ils reçoivent des autres citoyens, en guise de salaire de leurs services, la nourriture qui leur est nécessaire pour l'année, ni plus ni moins <sup>(1)</sup>.

Quels sont ces autres citoyens? Quels sont les éléments qui constituent cette troisième classe? Platon les énumère au Livre II et il les considère même comme les éléments primordiaux de l'État, car toutes les professions qu'il cite subviennent aux premiers besoins des individus. Les fondements de l'État sont nos besoins <sup>(2)</sup> : « en premier lieu, celui de la nourriture, puis celui du logement, enfin celui du vêtement et de tout ce qui s'y rapporte <sup>(3)</sup>. » L'État comprend donc des laboureurs, architectes, tisserands, cordonniers, charpentiers, forgerons, etc., des bergers et des pâtres ». Ce n'est pas tout : « il est presque impossible de s'établir dans quelque lieu que ce soit, sans y avoir besoin de denrées étrangères <sup>(4)</sup> ». Donc des commerçants, de plus des marchands qui se chargent de la vente des produits des laboureurs et des ouvriers <sup>(5)</sup>. Enfin des mercenaires *μισθωτοί* <sup>(6)</sup>.

---

(1) III 416 D E : τὰ δ' ἐπιτήδεια, ὧν δέονται ἄνδρες ἀθληταὶ πολέμου σώφρονές τε καὶ ἀνδρείοι, ταχαμένους παρὰ τῶν ἄλλων πολιτῶν δέχεσθαι μισθὸν τῆς φυλακῆς τοσοῦτον, ὅσον μήτε περιεῖναι αὐτοὺς εἰς τὸν ἐνικυτὸν μήτε ἐνδεῖν.

(2) II 369 B : γίγνεται τοῖνον, ἣν δ' ἐγὼ, πόλις, ὡς ἐγῶμαι, ἐπειδὴ τυγχάνει ἡμῶν ἕκαστος οὐκ αὐτάρκης, ἀλλὰ πολλῶν ἐνδεής.

(3) II 369 D.

(4) II 370 E.

(5) II 371 B.

(6) II 371 E.

Tels sont les éléments indispensables à une ville saine ὑγιής<sup>(1)</sup>.

Quelle devait être, dans la pensée de Platon, la condition des travailleurs ? L'a-t-il clairement aperçue ou tout au moins clairement exprimée ? Les vues les plus diverses ont été émises sur ce point : déjà Aristote<sup>(2)</sup> trouvait ici matière à critique.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire que j'entre dans ce débat<sup>(3)</sup>. Sur le point qui nous occupe, Platon s'est dérobé en nous laissant cette idée générale que la condition de la troisième classe devait être réglée conformément à l'esprit général du livre<sup>(4)</sup>. Il ne s'en est pas tenu là : par-ci par-là, il indique lui-même dans quelles limites l'application des principes se fera.

Et tout d'abord, il faut se rappeler que si les travailleurs sont des citoyens, ils sont des citoyens de rang inférieur. C'est ce qu'exprime le mythe : le dieu a mêlé de l'or dans la composition des gouvernants, de l'argent

---

(1) II 872 E.

(2) Polit. II 1264 a 10.

(3) Voyez sur tout cela Pöhlmann Antiker Kommunismus 300.

(4) Rep. IV 425 C, Platon conteste l'utilité des réglementations détaillées ; il faut, avant tout, compter sur les mœurs conformes aux principes essentiels de l'État : Τί δέ, ὦ πρὸς θεῶν, ἔφην, τάδε τὰ ἀγοραῖα ξυμβολαίων τε περὶ κατ' ἀγορὰν ἕκαστοι ἀ πρὸς ἀλλήλους ξυμβάλλουσιν, εἰ δὲ βούλει, καὶ χειροτεχνικῶν περὶ ξυμβολαίων καὶ λοιδοριῶν καὶ αἰκίας καὶ δικῶν λήξεως καὶ δικαστῶν καταστάσεως, καὶ εἴ που τελῶν τινές ἢ πράξεις ἢ θέσεις ἀναγκαῖοί εἰσιν ἢ κατ' ἀγορὰς ἢ λιμένας ἢ καὶ τὸ παράπαν ἀγορανομικά ἅττα ἢ ἀστυνομικά ἢ ἐλλειμενικά ἢ ὅσα ἄλλα τοιαῦτα, τούτων τολμήσομεν τι νομοθετεῖν ; Ἀλλ' οὐκ ἄξιον, ἔφη, ἀνδράσι καλοῖς κάγαθοῖς ἐπιτάττειν · τὰ πολλὰ γὰρ αὐτῶν, ὅσα δεῖ νομοθετήσασθαι βρᾶδιως που εὐρήσουσιν. ναί, ὦ φίλε, εἶπον, ἐάν γε θεὸς αὐτοῖς διδῶ σωτηρίαν τῶν νόμων ὧν ἐμπροσθεν διήλθομεν. Εἰ δὲ μὴ γε, ἦ δ' ὅς, πολλὰ τοιαῦτα τιθέμενοι ἀεὶ καὶ ἐπανορθούμενοι τὸν βίον διατελέσουσιν, οἴομενοι ἐπιλήψεσθαι τοῦ βελτίστου.

dans celle des guerriers, du fer et de l'airain dans celle des laboureurs et des artisans. L'État n'en a pas moins pour but de faire leur bonheur, bonheur d'espèce inférieure, quand on le compare à celui des privilégiés, et qui est dans la mesure qu'indique la nature elle-même<sup>(1)</sup>. « Nous ne fondons pas les cités pour qu'une classe *ἐν... ἔθνος* soit très heureuse, à l'exclusion des autres *ἑστῶν διαφερόντως εὐδαιμον*, mais pour que tout l'État soit heureux.... » C'est l'État heureux que nous voulons fonder sans faire acception de personne, ayant en vue le bonheur de tous et non pas du petit nombre<sup>(2)</sup>. N'étant pas appelés aux mêmes destinées que les guerriers<sup>(3)</sup>, les membres de la troisième classe, cela va de soi, ne sont pas soumis au même système d'éducation : renfermés dans le cercle d'une vie matérielle, absorbés par leurs fonctions de laboureurs, de cordonniers, etc., ils ont, avant tout, besoin d'une éducation technique; mais logiquement l'État ne peut se désintéresser de leur éducation morale; car sans cette dernière, comment seraient-ils heureux et comment se prêteraient-ils au rôle que l'État leur impose<sup>(4)</sup>? Seulement Platon n'est pas entré dans le détail du système d'éducation qui doit préparer les membres de la troisième classe à leur dignité de citoyens et à leurs fonctions.

Ils ne sont pas non plus astreints au régime communiste; mais Platon n'a pu vouloir leur laisser une liberté illimitée. C'eût été compromettre la situation privilégiée, à son point de vue, des deux premières classes. Si la

---

(1) IV 421 C : καὶ οὕτω ξυμπάσης τῆς πόλεως ἀντανομένης καὶ καλῶς οἰκισομένης ἐατέον ὅπως ἐκάστοις τοῖς ἔθνεσιν ἡ φύσις ἀποδίδωσι τοῦ μεταλαμβάνειν εὐδαιμονίας

(2) IV 420 B.

(3) Cf. supra, Livre I, Ch. VI Les idées morales sur le travail.

(4) Pöhlmann o. c. 301.

troisième classe peut posséder et acquérir d'une façon illimitée, sans contrôle, Aristote a raison, l'État contient deux états rivaux, car ils sont établis sur des principes tout différents, en vue d'intérêts contraires et les conflits sont inévitables. Malgré l'autorité d'Aristote, je ne puis croire que Platon soit tombé dans une erreur aussi grossière. Astreints au travail, les membres de la troisième classe sont stimulés par la perspective du gain; mais ce gain n'a-t-il aucune limite? Platon laisserait-il recommencer cette guerre des riches et des pauvres, qui est la source de tous les maux? Son état se diviserait-il donc comme les autres en deux états en guerre l'un contre l'autre<sup>(1)</sup>?

Impossible d'admettre semblable contradiction. Son État se distingue précisément de tous les autres par ce fait que la richesse et la pauvreté y sont également inconnues. Il va donc de soi que les travailleurs ne pouvaient dans sa pensée, être affranchis de toute règle. Le législateur n'a-t-il pas comme tâche principale de veiller à ce que la pauvreté et la richesse ne se glissent subrepticement dans la cité? Comment en serait-il autrement, quand, au Livre VIII, Platon s'élève avec tant d'énergie contre le « laissez faire, laissez passer »? Lui qui, dans l'oligarchie, blâme l'amour excessif des richesses, la liberté laissée à chacun de disposer de son bien<sup>(2)</sup>, le scandale des grandes fortunes, tolérerait tous ces maux dans la cité parfaite?

Telle n'a jamais pu être sa pensée et pour me résumer en quelques mots : pour la classe des travailleurs, la propriété privée était admise; dans l'esprit de Platon, ce droit devait être réglé conformément à ses principes généraux et être maintenu dans des limites telles qu'il

---

<sup>(1)</sup> IV 422 E.

<sup>(2)</sup> VIII 552 A; 556 A.



cesserait d'être nuisible. Les citoyens de la troisième classe doivent être à l'abri de la misère et aussi de l'excès de richesse, car dans ces deux situations extrêmes, « ils se corrompraient comme hommes et comme ouvriers<sup>(1)</sup> ».

Vouloir aller plus loin, c'est s'exposer au danger d'ajouter à la pensée du maître.

Les utopies de Platon pèchent par le côté où pèchent toutes les utopies. La grande prétention de leurs auteurs est d'avoir tout prévu et l'on ne peut s'empêcher de sourire des minuties auxquelles parfois ils descendent. Quand tout est fini et qu'il ne reste plus qu'à mettre la machine en mouvement, on s'aperçoit que l'essentiel manque ou que tout au moins quelque pièce, sans laquelle rien ne peut marcher, a été oubliée. Ceux qui signalent le défaut ou l'oubli passent pour de petits esprits. Les arguments de simple bon sens ont dans leur force irrésistible quelque chose d'irritant : on leur en veut de défaire, à aussi peu de frais, d'aussi grands édifices.

Dans cette lutte de l'imagination et de la raison, on se mettrait volontiers du côté de la première; mais quelle chance de lui voir remporter la victoire, quand Platon lui-même n'a pas su la faire triompher ?

## II.

### *L'Étatisme d'après les Lois.*

Platon, dans ses Lois, trace l'image d'un état plus indulgent à la faiblesse humaine; il a d'abord voulu supprimer toute occasion de pécher, dépouiller entièrement l'homme de lui-même et redresser toutes ses tendances natives. Cette fois, il se tient plus près de la

---

(1) IV 421 B : χείρω μὲν τὰ τῶν τεχνῶν ἔργα, χείρους δὲ αὐτοί.

réalité. Il prend l'homme tel qu'il est et ne pouvant le rendre parfait, il se contente de le faire meilleur; mais les idées fondamentales sont restées les mêmes. D'abord l'imperfection de l'état social actuel : Platon n'a pas varié; le monde marche mal; les hommes sont corrompus et pervers, depuis qu'ils ont donné leur cœur à la richesse. Ensuite, la persuasion que, pour remédier à toutes ces misères, une énergique intervention législative est nécessaire : c'est à elle qu'il appartient de réfréner l'intérêt personnel et d'assurer la prédominance de l'intérêt général. Il raille ces hommes d'État qui passent leur vie à administrer au malade des palliatifs<sup>(1)</sup>. Ils coupent l'une des têtes de l'hydre : il en revient dix autres. Il ne faut pas de demi-mesures : il faut hardiment couper et retrancher, de façon à atteindre la racine du mal. Enfin le concours de l'éducation est indispensable : la loi contraint; l'éducation convainc. La loi plie les hommes par la force, au besoin; l'éducation rend l'emploi de cette force inutile et elle fait passer dans les mœurs, comme des habitudes, toutes les exigences de la loi.

Le but suprême est toujours l'unité de l'État : il s'agit toujours de fondre les individus en un tout aussi homogène que possible. La loi assure l'harmonie des intérêts : l'éducation crée l'accord des esprits. La loi impose le renoncement : l'éducation le rend facile et même souhaitable. Seulement, Platon l'a compris, il ne faut pas trop demander à l'individu : il faut lui laisser quelques-unes de ces apparences de bonheur, auxquelles, malgré tout ce que disent les philosophes, il se complait et qui lui semblent moins vaines que les promesses de bonheur complet dans la cité idéale.

Cependant Platon ne renonce pas pour cela à son

---

(1) Rep. IV 426 A.

principe. Il consent bien dans la pratique à l'accommoder aux faiblesses humaines : il le maintient comme une de ces vérités qu'il faut se résigner à ne pas faire accepter toute entières, mais qui n'en sont pas moins des vérités. Les concessions qu'il accorde ne sont pas des diminutions de cette vérité : elles forment des transitions provisoires qui n'entament pas le principe et même en préparent la réalisation.

Il s'explique clairement dans les Lois <sup>(1)</sup> : « l'État, la constitution, les lois, qu'il faut mettre au premier rang sont ceux où l'on pratique le plus à la lettre, dans toutes les parties de l'État, l'ancien proverbe : tout est commun entre amis. Quelque part donc qu'il arrive ou qu'il doive arriver un jour, que les femmes soient communes, les enfants communs, les biens de toute espèce communs, et qu'on apporte tous les soins imaginables pour retrancher du commerce de la vie jusqu'au nom même de propriété, de sorte que les choses même que la nature a données en propre à chaque homme, deviennent en quelque sorte communes à tous autant qu'il se pourra comme les yeux, les oreilles, les mains et que tous les citoyens s'imaginent qu'ils voient, qu'ils entendent, qu'ils agissent en commun, que tous approuvent et blâment de concert les mêmes choses, que leurs joies et leurs peines roulent sur les mêmes objets : en un mot, partout où les lois viseront de tout leur pouvoir à rendre l'État parfaitement un, on peut assurer que là est le comble de la vertu politique ; et personne ne pourrait à cet égard lui donner une direction ni meilleure ni plus juste : un tel État, qu'il ait pour habitants des dieux ou des enfants des dieux, qu'ils soient plusieurs ou seul, est l'asile d'un parfait contentement. C'est pourquoi il ne faut point chercher ailleurs un type achevé de gouvernement ; mais on doit s'attacher

---

(1) V 739.

à celui-ci et en approcher le plus qu'il se pourra. L'État que nous avons entrepris de fonder sera très peu éloigné de cet exemplaire immortel; si l'exécution répond au projet, on doit le mettre le second; ensuite, si les dieux le permettent, nous en décrirons un troisième ».

Au point de vue des principes purs, l'État des *Lois* diffère du tout au tout de l'État de la *République* : le nouvel État, en effet, reconnaît le principe de la propriété privée; mais à peine ce principe est-il posé, qu'il est l'objet de tant de restrictions qu'il n'en reste pour ainsi dire rien. La propriété privée s'applique seulement au sol et encore est-elle limitée d'une façon assez étroite. Il n'empêche que par là, Platon s'éloigne grandement de sa première utopie. Il rentre dans la vie réelle et, fidèle à son idéalisme, il aura beau vouloir en sortir, pour ménager son rêve, la réalité le tient et le ramène sans cesse à elle.

Tout le dessin de cette nouvelle cité est beaucoup plus net que celui de la cité de la République : elle est sur cette terre et ce sont des hommes qui l'habitent.

Pour la placer dans les meilleures conditions, il la faudrait dans un pays qui produit presque tout ce qui est nécessaire à la vie; cette richesse du sol préviendra les dangers du peu d'éloignement de la mer, celle-ci n'est qu'à 80 stades (15 kilomètres), et plus encore le danger que présentent des ports excellents <sup>(1)</sup> : en effet, une ville maritime qui possède de bons ports et « dont le sol ne produit qu'une faible partie des choses nécessaires à la vie aurait besoin d'un sauveur puissant et d'un législateur presque divin » pour arrêter la corruption. « Le voisinage de la mer est doux pour une ville, mais à la longue il est véritablement amer. Il y introduit le commerce, la recherche du gain et des marchands de toute

---

(1) IV 704 D.

espèce, donne aux habitants un caractère double et frauduleux ». Le sol est riche <sup>(1)</sup> et, par ses produits, satisfait aux besoins des habitants; mais il n'est pas assez riche pour laisser un excédent considérable. Si non, celui-ci fournirait la matière d'exportations nombreuses πολλήν ἐξαγωγήν ἂν παρεχομένη et la cité se remplirait de numéraire, d'or et d'argent, de tous les maux le plus funeste.

Tel est, dans ses grandes lignes, le nouveau rêve de Platon : la terre seule nourricière des habitants; ni or, ni argent; pas de mercantilisme.

Cela fait, Platon en est convaincu, la besogne du législateur est de beaucoup simplifiée. Dans les autres cités, il doit porter des lois sur mille intérêts et mille situations qui ne se rencontreront pas dans l'état du philosophe : commerce, prêt à intérêt, etc. <sup>(2)</sup>. Ici les citoyens ne vivent que de la terre : le reste est accessoire et sera réglé par quelques articles de loi. Platon se trompe : rien n'est difficile comme de légiférer contre la liberté individuelle, parce qu'elle est ce qu'il y a de plus fort et de plus indestructible dans l'homme. On trace autour d'elle des cercles étroits, on l'enferme dans un filet aux mailles serrées : elle se joue de toutes les entraves; comprimée par la force des tyrans ou vinculée par l'habileté des légistes, elle trouve toujours des issues par où elle s'échappe; il faut sans cesse remettre des barreaux aux grilles de son cachot, renforcer les murailles et garnir la porte de nouvelles serrures.

Une cité purement agricole, telle est donc l'image que

---

<sup>(1)</sup> IV 705 A.

<sup>(2)</sup> VIII 842 D : ναυκληρικῶν μὲν γὰρ καὶ ἐμπορικῶν καὶ καπηλευτικῶν καὶ πανδοκείσεων καὶ τελωνικῶν καὶ μεταλλειῶν καὶ δανεισμῶν καὶ ἐπιτόκων τόκων καὶ ἄλλων μυρίων τοιούτων τὰ πολλὰ ἀπὸ πλείωνται χαίρειν αὐτοῖς εἰπὼν ὁ περὶ ταύτην τὴν πόλιν νομοθέτης.

Platon a devant l'esprit : il s'agit maintenant de la reproduire sur le papier avec tous ses détails.

La première opération du fondateur de la cité sera un partage des terres. Le nombre des citoyens ne doit pas être trop considérable : Platon le fixe, à titre d'exemple, à 5.040 <sup>(1)</sup> La terre et les habitations seront divisées en autant de lots et ce nombre sera immuable <sup>(2)</sup>; car d'une part, chaque père n'instituera héritier qu'un seul de ses enfants et d'autre part, les lois sur la génération ou l'émigration préviendront l'accroissement anormal de la population <sup>(3)</sup>.

Par le premier de ces points, les plans de Platon prennent presque une physionomie moderne; le fond de l'idée est vrai : la propriété est une fonction sociale <sup>(4)</sup>; elle ne nous est pas donnée pour en jouir d'une façon égoïste. Elle nous est donnée pour nous, et ceci, peut-être le philosophe grec ne l'aurait-il pas admis, comme un instrument de progrès individuel et une garantie de liberté individuelle; mais elle nous est donnée surtout pour les autres, comme un gage de stabilité pour l'État, un moyen de protection des faibles par les forts, un ressort de l'activité s'exerçant pour le bien de tous. Et s'il en est ainsi, on peut soutenir que, tout

---

(1) V 737 C. Ce nombre a l'avantage d'avoir 59 diviseurs parmi lesquels tous les nombres de 1 à 10. Dareste Science du droit 36.

(2) En réalité, chaque citoyen obtient deux lots, l'un situé près de la ville, l'autre à la campagne.

(3) V 740.

(4) Platon fait dire carrément par le fondateur de la colonie : « Je vous déclare que vous-mêmes vous ne vous appartenez pas, et de même pour vos biens, qui appartiennent à toute votre race.... bien plus, que toute cette race et tous ses biens appartiennent à l'État », 923 A. Cf. 877 D.

au moins dans certaines circonstances données, l'État doit assurer la perpétuité de la propriété dans la famille et que la pleine liberté testamentaire est le fruit d'une conception individualiste, à l'excès, du droit de propriété.

Poursuivons l'exposé du plan du philosophe grec : qui cultivera la terre ? Qui en tirera la nourriture, le vêtement, etc. des citoyens ? Ceux-ci, on le comprend aisément, ne travailleront pas de leurs mains. Ils auront à leur service des esclaves <sup>(1)</sup>.

Le partage des fruits de la terre est réglementé d'une façon précise. Les produits de la terre sont mis en commun : un douzième en est attribué à chacune des douze parties du territoire ; puis de chaque douzième, il sera fait trois parts : « une pour les personnes libres, » une autre pour leurs esclaves, une autre pour les » ouvriers et en général pour les étrangers, tant ceux » qui ayant quitté leur patrie sont venus s'établir à » demeure chez nous que ceux qui s'y rendent de temps » en temps pour affaires de l'État ou de quelque particulier <sup>(2)</sup> ». Les deux premières seront partagées en nature : les citoyens pourront distribuer ces deux parts à leur famille et à leurs esclaves ; mais eux-mêmes devront assister aux repas en commun <sup>(3)</sup>. La troisième sera vendue et par là les citoyens pourront acquérir quelques biens. Platon renonce à supprimer totalement le stimulant de l'intérêt personnel. Travail et gain, pour l'immense majorité des hommes, doivent marcher de pair. Le travail est une peine que la perspective d'une récompense immédiate et personnelle fait seule accepter à la plupart.

La concession que vient d'accorder Platon est dan-

---

<sup>(1)</sup> VII 806 E.

<sup>(2)</sup> VIII 848 A.

<sup>(3)</sup> VIII 842 B.

gereuse; même limitée, la propriété individuelle des objets de consommation est destructive du principe socialiste : elle permet une certaine accumulation des richesses, une certaine reconstitution des capitaux privés; aussi doit-elle être réglementée de très près : la vente des produits du sol ne pourra avoir lieu qu'au marché et à des jours déterminés; les étrangers seuls et parmi ceux-ci spécialement les artisans pourront acheter; les citoyens ne pourront ni acheter, ni vendre; ils chargeront de ce dernier soin des esclaves ou des étrangers <sup>(1)</sup>.

Une certaine inégalité des fortunes va donc s'introduire. Platon ne la redoute pas; il suppose même qu'elle peut exister dès l'origine. Ce serait trop demander aux individus qui se réuniront pour constituer la cité que de leur imposer un acte de dépouillement complet. Cet acte exigerait une vertu héroïque, surhumaine : chacun arrive donc avec ce qu'il possède <sup>(2)</sup>; cependant l'État se réserve d'en prendre une partie et de la distribuer entre ses membres, afin d'égaliser autant que possible les fortunes mobilières <sup>(3)</sup>. Chacun aussi peut augmenter son avoir; mais la richesse et la pauvreté vont reparaître... Platon y a pourvu. Rien de si simple : un petit bout de loi suffit. Pas de pauvres, car chaque citoyen a son lot de terre; pas de riches, car personne ne peut acquérir au delà du double, du triple, ou même du quadruple de celui-ci. « Quiconque possédera quelque chose de plus, soit qu'il l'ait trouvé, soit qu'on le lui ait donné, ou qu'il l'ait acquis par son travail, devra abandonner ce surplus à l'État ou aux dieux protecteurs de la cité <sup>(4)</sup> ».

---

<sup>(1)</sup> VIII 849 D.

<sup>(2)</sup> V 744 B.

<sup>(3)</sup> V 745 D.

<sup>(4)</sup> V 745 A.



Mais, remarquez-le bien, le seul mode d'acquisition permis aux citoyens est la vente des produits de l'agriculture. On ne peut travailler à s'enrichir par de vils métiers, par des usures, par des trafics honteux de bétail <sup>(1)</sup>, mais par le seul commerce des choses que produit l'agriculture et encore, de manière que le soin de gagner des richesses ne fasse pas négliger l'âme et le corps pour qui les richesses sont faites.

Le prêt à intérêt est défendu; l'emprunteur est autorisé à garder intérêt et capital <sup>(2)</sup>. L'ami peut obtenir un prêt de son ami; mais en cas de contestation, la loi n'intervient pas <sup>(3)</sup>. Défense absolue de posséder ni or, ni argent, mais il circulera une monnaie pour les besoins de chaque jour, comme le paiement des salaires aux ouvriers, mercenaires, esclaves. Cette monnaie ne sera d'aucune valeur aux yeux des étrangers <sup>(4)</sup>.

Nous venons de voir citer les ouvriers : évidemment la ville ne pourrait subsister sans certains métiers, ni certains arts mécaniques. Les ouvriers ne peuvent être citoyens. Aucune des voies basses et serviles de faire fortune n'est légitime, ni permise; rien de plus opposé à la noblesse des sentiments que les professions mécaniques <sup>(5)</sup>. Aucun citoyen, ni esclave de citoyen n'exerce de profession mécanique. Les citoyens doivent tous leurs soins au bien de l'État et personne ne peut s'acquitter convenablement de deux besognes différentes <sup>(6)</sup>.

---

(1) V 743 D : λέγομεν δὴ μήτε χρυσὸν εἶναι δεῖν μήτε ἄργυρον ἐν τῇ πόλει, μήτ' αὖ χρηματισμὸν πολὺν διὰ βαναυσίας καὶ τόκων μὲν ὁ βροσκημάτων αἰσχυρῶν, ἀλλ' ὅσα γεωργία δίδωσι καὶ φέρει.

(2) V 742 C.

(3) XI 915 E. Il s'agit ici du prêt connu sous le nom d'érane.

(4) V 742 A.

(5) V 741 E : καθ' ὅσαν ἐποδείνιστος λεγομένη βαναυσία ἥθος ἀποτρέπει ἐλεύθερον.

(6) VIII 847 D.

A quelle classe de la société appartiennent ces ouvriers ? Ce sont des étrangers ; tout étranger qui sait un métier est autorisé à s'établir dans le pays <sup>(1)</sup>. Ce peuvent être aussi des affranchis. Platon légifère abondamment et minutieusement à leur sujet : dans un passage des plus intéressants et qui a été cité plus haut <sup>(2)</sup>, il règle les rapports de l'employeur et du salarié, s'inspirant, sans doute, du droit athénien en matière de contrat de louage de services. De plus, défense d'exercer deux métiers à la fois ; c'est toujours le principe cher à Platon : à chacun sa fonction <sup>(3)</sup> ; il n'y a, pour ainsi dire, personne qui soit capable d'exercer avec talent deux professions ou deux arts. « Qu'aucun ouvrier en fer ne travaille en même temps le bois ; pareillement, qu'aucun ouvrier en bois n'ait sous lui des ouvriers en fer dont il conduise le travail en négligeant le sien sous prétexte qu'ayant à surveiller un grand nombre d'esclaves qui travaillent pour lui, il est naturel qu'il leur donne sa principale attention, parce que leur métier lui est d'un plus grand rapport que le sien propre. »

Ce passage est curieux : il prévoit, dirait-on, la concurrence servile avec ses effets redoutables ; mais Platon ne s'en alarme pas. L'industrie n'est tolérée qu'en raison des services qu'elle est appelée à rendre à l'État : que la destinée des ouvriers soit dure, pénible, il n'a pas à s'en inquiéter. Tout au contraire, plus faibles seront leurs bénéfices, et moindre sera l'attrait que les professions mécaniques pourraient exercer sur les citoyens. En elles-mêmes, elles sont un mal qu'il est impossible de supprimer, une nécessité à laquelle on se résigne. L'État

---

(1) VIII 858 B.

(2) Livre II, Ch. II.

(3) VIII 846 E : δύο δὲ ἐπιτηδεύματα ἢ δύο τέχναι ἀκριβῶς διαπονεῖσθαι σχεδὸν οὐδέμιν φύσις ἱκανὴ τῶν ἀνθρωπίνων.

reçoit des ouvriers les services qu'ils peuvent lui rendre : quand il s'occupe d'eux, ce n'est jamais pour améliorer leur sort, c'est uniquement pour en tirer une plus grande utilité ou pour diminuer les inconvénients de leur présence.

Aussi les parque-t-il en groupes <sup>(1)</sup> de façon à les rapprocher de ceux qui peuvent en avoir besoin : on fera treize parts du corps des artisans, qui seront distribuées dans toutes les parties de l'État, en sorte qu'une partie habite dans la cité où elle sera répartie également entre les 12 quartiers et que les autres demeurent dans les bourgades d'alentour. « Dans chaque bourgade, résideront toutes les espèces d'ouvriers nécessaires à l'agriculture. Ce sera aux chefs des agronomes à veiller sur tout cela, à voir le nombre et la qualité des ouvriers dont chaque canton a besoin et comment il faut les placer pour qu'ils soient aussi peu incommodes et aussi utiles aux laboureurs qu'ils peuvent l'être. Les astynomes prendront le même soin par rapport aux ouvriers qui travaillent dans la cité ».

Un grave danger peut surgir : les artisans arriveront-ils à s'enrichir ? Aussitôt les citoyens se sentiront inférieurs aux affranchis et aux étrangers et chercheront-ils à s'appliquer clandestinement à ces professions déshonorantes. Un petit bout de loi ici encore : tout affranchi ou même tout étranger, dont les biens monteraient au-delà d'une certaine limite, sera obligé, dans l'espace de trente jours, à compter du jour où il sera parvenu à ce degré de richesse, de sortir de l'État avec tout ce qu'il possède et les magistrats ne lui permettront point de demeurer au-delà de ce terme <sup>(2)</sup>.

Platon tolère l'industrie ou du moins l'exercice des métiers indispensables : il est beaucoup plus rigoureux

---

<sup>(1)</sup> VIII 848 E.

<sup>(2)</sup> XI 915 B.

pour le commerce. « Son effet naturel est d'introduire une grande variété dans les mœurs, par les nouveautés que les rapports avec les étrangers font naître nécessairement <sup>(1)</sup> ».

Étant donné les conditions toutes spéciales dans lesquelles la cité a été établie, le commerce extérieur pourra être interdit presque totalement. Tout au plus pourra-t-on tolérer l'importation de certaines denrées telles que l'encens, les parfums, mais pour autant qu'elles soient nécessaires. Pour l'exportation, Platon la règle en ces termes : « en ce qui regarde les objets qui doivent rester dans le pays, que personne ne les exporte <sup>(2)</sup> ». Plus loin, il prévoit encore l'importation des matières premières utiles à l'industrie. Il y a donc un certain commerce extérieur; il n'est pas appelé à un grand développement, puisque la cité doit à son heureuse situation de pouvoir subvenir à ses besoins par les propres ressources de son sol : aussi Platon n'entre-t-il pas dans de grands détails. Il se borne à instituer un contrôle sévère des magistrats et à interdire tout commerce extérieur des objets importés <sup>(3)</sup>.

Le commerce intérieur sera réduit au strict nécessaire. Le Livre XI contient un curieux passage où Platon parle des marchands. Il en reconnaît la nécessité : « c'est un bienfaiteur commun, celui dont la profession est de distribuer d'une manière égale et proportionnée aux besoins de chacun des denrées de toute espèce qui sont par elles-mêmes sans mesure et sans égalité. C'est surtout par l'entremise de la monnaie que se fait cette distribution et c'est pour y présider que sont établis les commerçants, les mercenaires, les hôteliers et les autres

---

(1) XII 950 B.

(2) μητὲ αὐτῶν ἐν τῇ χώρᾳ ἀναγκαίων ἐμμένειν ἐξαγέτω.

(3) VIII 847 D.

dont les professions, plus ou moins honnêtes, ont toutes le même but, de pourvoir aux besoins des particuliers et d'établir l'égalité dans les moyens de les satisfaire (1) ». Ces professions, ajoute-t-il, ne sont réputées ni honnêtes, ni honorables : ceux qui s'y livrent ne connaissent aucune mesure dans la recherche du gain. Si on pouvait former le corps des négociants, commerçants, etc., de personnes vertueuses, ces professions seraient estimées à l'égal d'une mère et d'une nourrice (2).

Le législateur doit en cette matière redoubler de vigilance. De grandes précautions sont nécessaires : d'abord, diminuer autant que faire se pourra, le nombre des marchands, puis ne permettre l'exercice de cette profession qu'aux étrangers et aux métèques et enfin l'autorité publique fixera les prix (3). Ce n'est pas tout encore : toutes les transactions se feront au marché public dans le lieu et au jour fixés pour chaque marchandise et au comptant ; pas de vente à crédit ; sinon le vendeur est sans action (4).

Les affaires seront d'ailleurs peu étendues : elles ne peuvent porter que sur les denrées produites par le sol ; car, nous l'avons vu, il ne peut y avoir de commerce des objets dont l'importation a été autorisée. Même pour ces produits du sol, la clientèle est fort restreinte : les deux

---

(1) XI 918 B.

(2) 918 E : γινώσκμεν δὲ ὡς φίλον καὶ ἀγαπητὸν ἐστὶν ἕκαστον τούτων, καὶ εἰ κατὰ λόγον ἀδιάρθορον γίγνοιτο, ἐν μητρὶ δὲ καὶ τροφῷ σχήματι τιμῶτο τὰ τοιαῦτα πάντα.

(3) XI 920 A.

(4) VIII 849 ; XI 915 E. L'interdiction des ventes à crédit se trouvait dans les lois de Charondas Theophraste Stobée, Ch. 42 : οὗτοι (Charondas et Platon) παρὰ χρῆμα κελεύουσι διδόναι καὶ λαμβάνειν· ἐὰν δὲ τις πιστεύσῃ μὴ εἶναι δίκην.

tiers en sont partagés en nature entre les citoyens et leurs esclaves; il reste un tiers que les producteurs font vendre par des étrangers ou des esclaves commis par eux.

Il est sévèrement interdit de vendre aux citoyens et à leurs esclaves. De plus, défense d'acheter pour revendre. Cependant « il est permis aux étrangers, dans les marchés qui leur sont réservés, de vendre aux ouvriers et à leurs esclaves du blé et du vin en détail ». Le commerce de la viande et des matières à brûler jouit de la même dérogation à la règle qui exclut le commerce de revendeur. En réalité, il n'y a donc même pas de commerce proprement dit, puisque, sauf ces légères exceptions, le producteur vend directement ses produits.

Telle est, étudiée surtout au point de vue de l'objet de cet ouvrage, la cité idéale de Platon. Le maître essaye ainsi de restaurer la vieille société agricole et familiale. Tout n'est pas rêve dans son livre : pour le composer, il lui a suffi souvent d'ouvrir les yeux; car cette société n'était point morte partout en Grèce. Il en recueille pieusement les restes encore vivants et il tente de lui rendre sa première et pure jeunesse. Dans cette cité qu'il a bâtie, sont entrés de nombreux et solides matériaux, engagés dans des constructions encore debout. Tout cela est de l'histoire et de la meilleure.

Du temps de Platon encore, dans diverses régions de la Grèce, les paysans vivaient à peu près comme les citoyens de la cité idéale : la ferme se suffisait à elle-même, le paysan consommait ses produits, s'habillait de la peau ou de la laine de ses animaux, brûlait le bois de la forêt voisine. Il n'allait que rarement au marché pour vendre, plus rarement encore pour acheter. Mais on sent bien qu'ailleurs c'est un passé qui s'en va. Platon voudrait le sauver tout entier, et, parti de l'histoire, il rentre dans l'utopie, par la préoccupation de créer quelque chose de définitif, en éliminant, par hypothèse, l'action du temps. Tous, nous rêvons, en quelque manière, de

soustraire nos œuvres à ce terrible destructeur. En matière politique et sociale, les utopistes se font une société parfaitement tracée sur le papier, où tout est tiré au cordeau, aligné et fixé à perpétuelle demeure : hélas ! la vie seule en est bannie et, avec ses alternatives et ses péripéties, le progrès. Platon, lui aussi, a voulu arrêter la marche du temps, établir, ne fût-ce qu'en un roman, les hommes dans un bonheur ininterrompu ; il a rêvé une cité qui, une fois créée, ne devrait pas fatalement passer par les épreuves qui attendent toute société humaine et pour la mettre à l'abri de tous les orages, il lui a paru que le moyen le plus sûr était de retrancher de ses destinées le progrès matériel : pas de commerce ni d'industrie, si ce n'est dans la limite des nécessités inévitables ; la vie purement agricole ; pas d'affaires, pas d'argent. Et pourquoi ces sacrifices ? Pour supprimer les deux plus grands maux de ce monde : la richesse et la pauvreté. « La défense de travailler à s'enrichir d'une manière excessive est très propre à inspirer la modération et toutes les lois qui entrent dans notre plan d'éducation tendent au même but <sup>(1)</sup>. »

Et d'autre part : « si quelqu'un s'avise de mendier et d'aller ramassant de quoi vivre à force de prières » les magistrats le chasseront « afin que le pays soit tout à fait débarrassé de cette espèce d'animal » <sup>(2)</sup>.

En dernière analyse, tout ce rêve tend, pour reprendre un mot de Taine, à faire entrer les hommes dans un grand couvent spartiate. Pour y être heureux, ils devraient être tous des saints. Platon a-t-il cru réellement qu'ils pourraient l'être jamais ? Il a du moins pris plaisir à se les figurer tels et un pareil songe d'un si grand esprit nous relève à nos propres yeux.

---

<sup>(1)</sup> VIII 836 A.

<sup>(2)</sup> XI 936 C : ὅπως ἡ χώρα τοῦ τοιοῦτου ζώου καθαρὰ γίγνηται, τὸ παράπαν.

### CHAPITRE III.

#### Les Remèdes d'après Aristote.

##### I.

##### *L'Étatisme dans la Cité idéale.*

La Politique d'Aristote est à certains égards de la même famille que la République de Platon. Cette ressemblance provient de l'identité des problèmes que les deux auteurs se sont posés. Quelle est la cité parfaite? Tous deux se sont placés devant cette interrogation. La cité parfaite est celle qui serait capable de rendre les hommes complètement heureux. A-t-elle jamais existé? Est-elle possible? Tous deux paraissent le croire<sup>(1)</sup>. Elle a existé aux époques primitives, à l'âge d'or depuis longtemps disparu. Elle est possible, non sans d'immenses difficultés, provenant plus de la mauvaise volonté des hommes que de sa nature même.

Qu'il en soit ainsi et qu'ils en soient bien sûrs, on peut

---

<sup>(1)</sup> Du temps de Strabon encore, on se figurait que certains peuples réalisaient la vie pure et simple de l'âge d'or, tels les Scythes. L'opinion générale était qu'ils étaient sobres et tempérants. Cependant la contagion commençait à pénétrer chez eux. Il a suffi que « ces peuples aient voulu essayer de la mer, pour que leurs mœurs se soient aussitôt gâtées ». Ils avaient commencé à prendre aux autres nations « le goût du luxe et les habitudes mercantiles, tendances qui semblent, à vrai dire, devoir adoucir les mœurs, mais qui, par le fait, les corrompent », L. VII.



se le demander ; les faiseurs d'utopies sont fréquemment leurs propres dupes ; mais est-il bien légitime de parler d'utopie ? Au sujet de la République de Platon, je crains que oui ; mais les Lois, malgré leurs allures poétiques, ne sont pas un pur roman et Aristote, pas plus dans sa Politique qu'ailleurs, ne s'adonne à la rêverie. Ni l'un ni l'autre n'écrivent pour nous amuser, ni pour se distraire ; ils font œuvre sérieuse. Leur temps leur offrait de tristes spectacles ; la dose de souffrance que la Providence lui avait départie leur paraissait trop forte. Toutes ces misères n'étaient pas fatales : l'espoir subsistait encore et avec l'espoir, la volonté toute puissante de l'homme. La tempête sévissait : le navire tenait bon et une main ferme dirigeait le gouvernail, mais où aller ?

Il ne faut pas confondre en politique les utopistes et les idéalistes ; les vrais utopistes, cerveaux étroits, rêveurs incorrigibles, imaginations malades ; les idéalistes, âmes éprises de la perfection, et qui se forment à elles-mêmes un tableau achevé de ce qui devrait être. La vue de la perfection n'est pour elles qu'un stimulant, une consolation : elle ne trouble pas la fermeté sereine de leur raison. L'utopiste rêve : l'idéaliste pense et veut. Forger des utopies, c'est donner libre carrière à la folle du logis. Posséder un idéal, c'est savoir ce que l'on veut. Cet idéal restera sans doute toujours au-dessus des forces humaines : c'est un but auquel nous n'arriverons pas, mais dont nous pouvons nous rapprocher. L'idéal diffère de l'utopie en ce qu'il est pris dans les conditions de la nature humaine : l'utopie est un conte de fées. L'idéal suppose la généralité des hommes, aussi purs, aussi honnêtes que l'élite ; l'utopie est en dehors de la réalité : l'idéal est au-dessus ; il y tient encore par bien des côtés et en dépend.

Cette distinction devient bien apparente si l'on compare la République de Platon qui est plutôt utopiste et les Lois qui sont plutôt idéalistes. Dans ce dernier

ouvrage, le philosophe part de ce qui est ou de ce qui fut : il l'embellit et le transfigure. Il écrit, si l'on veut un roman, mais c'est un roman historique.

Aristote, à son tour, nous a laissé une esquisse de sa cité idéale; cette esquisse est inachevée. Ce ne sont pas seulement les hasards de la tradition qui l'ont mutilée : le philosophe a compris que l'abondance des détails était un vain jeu de l'imagination; trop minutieusement décrite, la cité idéale risquait de se perdre dans la région des rêves, région inaccessible aux hommes pratiques. Il a donc, de propos délibéré, tracé seulement les grands contours de son plan. Il a fait un pas de plus : Platon, dans les Lois, promettait après la cité de la République et celle même des Lois, un troisième essai plus rapproché sans doute encore de la réalité et destiné à montrer les améliorations immédiates dont celle-ci était susceptible.

En décrivant son état idéal, Aristote disait ce qui devait être; le réaliser, est l'œuvre incertaine, douteuse même, de demain et de bien plus loin encore. La cité idéale est, si l'on veut, un programme; ce sont les principes. Mais voici les faits. Et de ces principes, que peuvent en recevoir ou en supporter ces faits? Quel est le meilleur parti à tirer de ce qui est (\*)? L'on saisit immédiatement les deux ordres d'idées dans lesquels se place Aristote : d'une part, la politique théorique, d'autre part, la politique pratique. L'une, l'idéal; l'autre, la reproduction immédiatement possible de cet idéal. D'un

---

(?) VI 1288 b 31 : οὐ γὰρ μόνον τὴν ἀρίστην (πολιτείαν) δεῖ θεωρεῖν ἀλλὰ καὶ τὴν δυνατὴν et 1289 a 5 : καὶ ταῖς ὑπαρχούσαις πολιτείαις δεῖ δύνασθαι βοηθεῖν τὸν πολιτικόν.

(\*) IV 1331 b 25 : ἀλλὰ τὸ διατρίβειν τοὺς ἀκριβολογουμένους καὶ λέγοντας περὶ τῶν τοιούτων ἀργόν ἐστίν οὐ γὰρ χαλεπὸν ἐστὶ τὰ τοιαῦτα νοῆσαι ἀλλὰ ποιῆσαι μᾶλλον, τὸ μὲν γὰρ λέγειν εὐχῆς ἔργον ἐστὶ, τὸ δὲ συμβῆναι τύχης.

côté les principes, de l'autre les réformes immédiatement réalisables. Aristote marque admirablement cette distinction : il y a deux points dont, en toute chose, dépend le succès : le premier est de bien déterminer le but et la fin de l'action, le second est de trouver les moyens qui mènent au but. Tout est là. Le but, il est permis à une haute raison, éclairée par l'expérience, de le découvrir ; les moyens, des circonstances, plus fortes que le génie servi par la volonté, peuvent nous les enlever ou ne nous les donner que dans une mesure restreinte. Aristote en convient, le législateur ne peut pas tout : certaines conditions de réussite viennent du dehors, par exemple, la situation géographique de la ville, le caractère des habitants. L'éducation, à ce point de vue, peut beaucoup ; mais s'appliquant à des hommes qui ont reçu de la nature des tendances déterminées, elle s'y aheurte.

Aristote s'occupe d'abord des dimensions de la ville. Le but à atteindre est que la ville puisse se suffire à elle-même, qu'elle soit assez grande et assez peuplée pour que ses habitants puissent vivre dans le loisir en hommes libres et sages <sup>(1)</sup>. Trop petite, elle ne pourrait pas satisfaire par elle-même à tous les besoins. Trop grande, elle serait difficile à gouverner, les étrangers s'insinueraient dans la cité, les magistrats ne pourraient suffire à leur tâche. Où trouverait-on, par exemple, un héraut doué d'une voix assez retentissante pour se faire entendre d'une foule immense ?

Ces passages sont intéressants : c'est bien la cité telle que les Grecs l'ont conçue, vivant heureuse dans son isolement. C'est bien aussi la liberté politique, telle qu'ils la comprennent dans la participation de tous au

---

(1) IV 1326 b 20 : τὸ γὰρ πάντα ὑπάρχειν καὶ δεῖσθαι μηδένος αὐταρκες. πλῆθει δὲ καὶ μεγέθει τοσαύτην ὥστε δύνασθαι τοὺς οἰκοῦντας ζῆν σχολάζοντας ἐλευθερίως ἅμα καὶ σωφρόνως.

gouvernement. À certains égards, Aristote est plus hardi que Platon; il ne partage pas les appréhensions de ce dernier quant au voisinage de la mer. Les avantages de la proximité de la mer sont divers : le premier est que la cité pourra recevoir aisément les produits qui lui manquent et envoyer à l'étranger le trop plein de sa production; mais il ajoute aussitôt : c'est pour elle-même et non pour les autres que la ville doit être commerçante; les cités qui deviennent comme un marché pour tous les peuples, agissent ainsi en vue du lucre; un état, qui doit rester étranger à l'amour du gain, ne doit pas permettre l'établissement chez lui de semblable place de commerce <sup>(1)</sup>. On ne peut cependant se dissimuler les dangers que dénonçait Platon : envahissement des mœurs étrangères, contagion des exemples pernicioeux. Certaines cités les ont évités et il faut prendre les mêmes précautions : les lois régleront les rapports des citoyens avec les étrangers; elles ne leur permettront pas des séjours trop fréquents, ni trop prolongés. Un autre avantage d'une situation voisine de la mer, est la possibilité pour la cité de devenir une puissance maritime, et pour le devenir, elle a besoin d'une population nombreuse, mais elle n'a pas besoin de la tourbe des matelots, qu'il faut absolument exclure du corps des citoyens. Il lui suffira d'avoir des périèques et des paysans non citoyens, pour en tirer l'équipage de ses navires <sup>(2)</sup>.

---

(<sup>1</sup>) IV 1327 a 25 : αὐτῇ γὰρ ἐμπορικὴν ἀλλ' οὐ τοῖς ἄλλοις δεῖ εἶναι τὴν πόλιν · οἱ δὲ παρέχοντες σφᾶς αὐτοὺς πᾶσιν ἀγορὰν προσόδου χάριν ταῦτα πράττουσιν · ἦν δὲ μὴ δεῖ πόλιν τοιαύτης μετέχειν πλεονεξίας, οὐδ' ἐμπόριον δεῖ κεκτῆσθαι τοιοῦτον.

(<sup>2</sup>) IV 1327 b 5 : τὸν ναυτικὸν ὄχλον.... οὐδὲν γὰρ αὐτοὺς μέρος εἶναι δεῖ τῆς πόλεως τὸ μὲν γὰρ ἐπιβατικὸν ἐλευθερόν καὶ τῶν περὶ τῶν ἐστιν, ὃ κυρίον ἐστὶ καὶ κρατεῖ τῆς ναυτιλίας · πλήθους δὲ ὑπάρχοντος περιόικων καὶ τῶν τὴν γῶρην γεωργούντων ἀφθονίαν ἀναγκαῖον εἶναι τῶν ναυτῶν.

Comme on le voit, tout habitant n'est pas citoyen : les habitants se répartissent en deux classes principales, les citoyens et les non citoyens. Ceux-ci sont les laboureurs et les hommes de métiers. Les laboureurs seront ou des esclaves ou des périèques; ils n'auront pas la propriété du sol. Il en sera de même pour les artisans, car « il est interdit aux citoyens de mener la vie de l'ouvrier ou du marchand; semblable façon de vivre est vile et contraire à la pratique de la vertu ». Ils ne peuvent non plus cultiver la terre, de leurs mains : les citoyens doivent jouir de loisir, et au point de vue de la pratique de la vertu et au point de vue de l'accomplissement de leurs devoirs politiques (1).

La terre n'est pas l'objet d'une propriété commune. Les citoyens peuvent seuls la posséder, mais l'usage en sera commun d'une certaine manière. Des terres on fera deux parts, les unes à l'État, les autres aux particuliers. Le produit des premières sert aux repas communs, de telle sorte que tout citoyen, même pauvre, sera assuré du pain quotidien (2).

Et les marchands? Aristote ne s'en explique pas. Il n'avait apparemment pas l'idée que son état pût s'en passer; lui-même suppose un certain commerce extérieur et il défend aux citoyens de mener la vie des marchands. De plus il veut qu'il y ait une place publique comme chez les Thessaliens ἥν ἐλευθέρων καλοῦσιν; elle sera débarrassée de toute marchandise et, ni ouvrier ni paysan ne pourront y avoir accès. Il y aura une autre

---

(1) IV 1328 b 1.

(2) 1329 a 15 : ἀλλὰ μὴν καὶ τὰς κτήσεις δεῖ εἶναι περὶ τούτους· ἀναγκαῖον γὰρ εὐπορίαν ὑπάρχειν τοῖς πολίταις, πολῖται δὲ οὗτοι· τὸ γὰρ βῆανυσσον οὐ μετέχει τῆς πόλεως, οὐδ' ἄλλο οὐδὲν μέρος, ὃ μὴ τῆς ἀρετῆς δημιουργὸν ἐστίν... φανερόν δὲ καὶ, ὅτι δεῖ τὰς κτήσεις εἶναι τούτων, εἴπερ ἀναγκαῖον εἶναι τοὺς γεωργοὺς δούλους ἢ βαρβάρους περιούτους.

agora pour les marchandises et située à proximité de la mer <sup>(1)</sup>. Si réduite sera l'importance du commerce qu'Aristote n'a probablement pas jugé utile d'entrer dans plus de détails.

Chose plus extraordinaire encore, pas un mot de l'industrie. C'est que, pour Aristote, elle se confond avec le commerce, elle n'a pas une existence propre.

On aura été frappé de la rencontre, en plus d'un point, des idées d'Aristote avec celles de Platon. Ces deux grands penseurs sont de la même école : froidement et sans hésiter, ils extirperaient du sein de la société, l'industrie, le commerce, la monnaie, cet engin de perdition. Tout cela sonne mal à nos oreilles et pourtant combien de ces idées et de ces préventions sont encore vivantes au milieu de nous !

Mais ce qui est plus important, certaines grandes vérités restent communes à notre temps et à l'antiquité. Les sociétés riches matériellement sont souvent pauvres au point de vue moral.

Cela ne veut pas dire que tout soit là. La maladie dont souffrent les sociétés riches est morale ; mais il est possible de diminuer les occasions extérieures qui la font éclater en supprimant ou en réfrénant les abus.

Cette pensée est d'Aristote encore, bien que chez lui, elle se présente sous une autre forme. Alors même qu'il semble s'éloigner des faits réels, il les garde toujours à portée de la vue et il ne tarde pas à y revenir. Ces faits réels, ce sont les cités existantes avec leurs constitutions variées. Qu'y a-t-il à faire pour les améliorer ?

Telle n'est point précisément la question que se pose Aristote, puisque, selon lui, les institutions n'ont rien d'accidentel. Il se préoccupe d'un problème analogue : étant données certaines institutions, déterminées par la

---

(1) IV 1331 a 30.

constitution sociale et morale du peuple, qu'y a-t-il à faire pour les conserver ?

## II.

### *Les réformes.*

Aristote se trouve devant les deux formes de gouvernement les plus répandues et aussi les plus intéressantes pour nous : l'oligarchie et la démocratie. Il ne se borne pas à les définir et à les caractériser : il se demande aussi comment elles périssent et comment on doit s'y prendre pour les sauver.

On sera tenté peut-être de l'accuser de scepticisme : comment, après avoir déclaré mauvaises ces deux formes de gouvernement, s'applique-t-il à rechercher les moyens de prolonger leur existence ? Il ne faut pas oublier que pour Aristote la présence d'institutions déterminées n'est pas le fruit du pur hasard. Il l'a vu très clairement, la constitution politique dépend de la constitution morale, économique, sociale du peuple. Sans doute, il peut y avoir accidentellement désaccord ; ce n'est pas toujours pour des causes profondes que les révolutions éclatent. Soutenir le contraire, serait réduire à rien le rôle de l'homme politique, rendre inutiles la prévoyance, l'habileté et le savoir-faire. Aristote ne va pas jusque là ; tout au contraire, il a pris plaisir à montrer comment de petites causes ont parfois produit de grands effets, comment un instant d'inattention a suffi pour que l'ennemi s'insinuât dans une place bien gardée, comment des circonstances, qui ressemblent au pur hasard, ont provoqué des révolutions inattendues.

Le principe qu'il établit est vrai en général et seul, il rend compte des grands mouvements de l'histoire des institutions : il compare souvent un peuple à un être vivant, soumis aux lois de la croissance, de la proportion

des parties, du développement des organes, suivant sa nature et suivant le milieu et le moment. Les révolutions ne sont que très exceptionnellement des accidents qui surviennent du dehors : presque toujours, elles sont l'aboutissement d'une crise intérieure qui s'est préparée depuis longtemps (1).

Comment s'y prendre pour les prévenir ou les arrêter ? La question est un objet intéressant de recherche scientifique. Nous eussions préféré qu'Aristote se fût posé d'une façon plus directe la question qui nous préoccupe : quelles sont les réformes à faire, indépendamment de telle ou telle forme de gouvernement ? quel est le bien à faire, en général et non le bien propre à tel ou à tel système ?

Aristote se préoccupe plus des destinées des partis qui soutiennent l'oligarchie ou la démocratie, que de celles de l'État lui-même. Cette préoccupation lui est imposée par la méthode légitime qu'il a adoptée pour ses recherches. Elle lui est imposée aussi jusqu'à un certain point par l'esprit de sa race et de son temps, et il n'y a rien là qui doive nous surprendre : nous trouverions aisément autour de nous des nations où règnent semblables préjugés et où, de très bonne foi, les hommes ne séparent pas les destinées de leur pays d'une forme de gouvernement déterminée ; c'est, par exemple, leur façon d'être patriotes que d'être républicains.

Les réformes à faire sont de nature diverse : il y a d'abord les réformes purement politiques. Je les écarte parce qu'elles m'entraîneraient hors de mon sujet. Aris-

---

(1) Pöhlmann Antik. Komm. 417. On peut rappeler ici la belle pensée de Platon Lois 544 D : les constitutions ne poussent pas comme les glands sur les chênes, elles ne jaillissent pas comme une source d'un rocher ; mais ce sont les mœurs des citoyens qui leur donnent naissance et qui leur communiquent toute leur vie.



tote, on le sait, a étudié avec grand soin les divers pouvoirs de l'État, pouvoir législatif, pouvoir judiciaire, pouvoir exécutif; il n'a pas manqué de dire comment ils doivent être organisés pour répondre complètement à l'esprit des institutions, qu'elles soient démocratiques ou oligarchiques. Il ne partage pas le scepticisme de ceux qui considèrent les combinaisons politiques et constitutionnelles comme un vain jeu de l'esprit.

Viennent les réformes morales. Elles se résument en un seul mot, l'éducation. Une citation suffira <sup>(1)</sup> : le point le plus important est trop souvent négligé, pour assurer le maintien des institutions, c'est « l'éducation donnée dans l'esprit du gouvernement » τὸ παιδεύεσθαι πρὸς τὰς πολιτείας. Rien ne sert de faire les lois les plus sages, admises par l'unanimité des citoyens, si les mœurs et l'éducation ne sont pas conformes au gouvernement, c'est-à-dire démocratiques, si les lois sont démocratiques, oligarchiques, si les lois sont oligarchiques. Être élevé dans l'esprit de la constitution, ce n'est pas s'habituer à faire ce qui plaît, que l'on soit oligarque ou démocrate, mais ce qui assurera la durée de l'un ou l'autre régime ἀλλ'οἷς δυνήσονται οἱ μὲν ὀλιγαρχεῖν οἱ δὲ δημοκρατεῖσθαι. L'éducation sera donnée dans des vues purement politiques : avant de faire un homme, elle doit faire un homme de parti. Ici encore, les modernes n'ont pas tout inventé.

Nous passons aux réformes sociales. D'après ce que nous avons vu tout à l'heure, la principale est celle qui assure la conservation des éléments de l'État. Ainsi l'oligarchie est le règne des riches : il importe, pour la maintenir, de garder intacte cette élite. La même réflexion se présente pour celle des démocraties qu'Aristote place en tête de toutes les autres, la démocratie des laboureurs; elle repose tout comme l'oligarchie, sur

---

(<sup>1</sup>) IV 1310 a 15.

la propriété ; mais les conditions de fortune y sont moins rigoureuses.

Que dirons-nous des autres formes de la démocratie ? Elles sont les régimes quelque peu différents des peuples où la misère est le lot du plus grand nombre. Telle est du moins l'opinion vers laquelle, avec plus ou moins d'hésitation, incline Aristote. Si la pauvreté est réelle, si la démocratie suppose la misère, pour maintenir la première, il faudrait entretenir la seconde ? Cela serait absurde ! Certes. Aristote n'a pu dire cela. Aussi ne l'a-t-il pas dit. Il a même dit le contraire : il a conseillé aux chefs de l'État d'améliorer la situation matérielle des classes inférieures <sup>(1)</sup>. Les faits ont encore une fois été plus puissants que la théorie.

Quoi qu'il en soit, partons avec lui de cette idée : la répartition de la richesse entre les individus est une des circonstances qui influent le plus sur la constitution politique.

Un état se compose de parties, tout comme le corps <sup>(2)</sup>. Si une des parties s'accroît démesurément, par exemple, la classe des riches ou celle des pauvres, la constitution sociale est profondément altérée et la constitution politique s'en ressentira à son tour. En réalité, ici l'intérêt de tous les partis est le même : un état où la richesse est le privilège de quelques-uns, où la misère est le lot du plus grand nombre, renferme en lui un germe de mort. Quelques riches, beaucoup de pauvres, c'est là, partout et sous tous les régimes, une formule néfaste.

Le conseil qu'Aristote donne pour la conservation de l'oligarchie est intéressant <sup>(3)</sup> : les héritages ne doivent

---

(1) VII 1320 a 30 : le bon démocrate doit veiller à ce que τὸ πλῆθος μὴ λίαν ἄπορον ᾖ... τεχνᾶσθαι οὖν ὅπως ἂν εὐπορία γένοιτο χρόνιος.

(2) VIII 1302 b 30.

(3) VIII 1309 a 20. Même idée chez Platon *supra*.

pas se transmettre par donation, mais suivant la naissance et un seul individu ne doit pas pouvoir posséder deux héritages. Par là, les fortunes sont mieux égalisées et un plus grand nombre de pauvres arrivent à l'aisance. A un autre endroit <sup>(1)</sup>, il a déjà montré dans la législation de Lycurgue, comme une faute regrettable, le droit de donner ou de léguer sa fortune à qui l'on veut, διδόναι δὲ καὶ καταλείπειν ἐξουσίαν ἔδωκε τοῖς βουλευμένοις. La conséquence de cette liberté est la concentration des terres en quelques mains. La base du gouvernement se rétrécit à l'excès.

Les moyens à employer pour assurer la stabilité de la démocratie des laboureurs sont de nature semblable. Aristote expose divers moyens de donner à un peuple le goût de l'agriculture <sup>(2)</sup>. Il les emprunte à des lois anciennes : interdiction de posséder une étendue de terre qui excède une certaine mesure ou tout au moins à une distance déterminée de la citadelle et de la ville ; défense d'aliéner les anciens lots μηδὲ πωλεῖν ἐξαιῖναι τοὺς πρῶτους κλήρους ; défense, comme dans la loi d'Oxylos, d'emprunter avec hypothèque sur une partie du fond de terre attribué à chacun. Il cite spécialement l'exemple des Aphytéens ; ceux-ci, bien que très nombreux, n'ont qu'un petit territoire ; ils sont tous laboureurs ; ils ne comptent pas dans le cens tous les biens, mais seulement la terre ; et le cens est fixé assez bas, pour que, dans certains cas, celui des pauvres dépasse celui des riches.

Il faut rapprocher de ce passage, celui du Livre II <sup>(3)</sup>, où nous trouvons citées : une loi de Solon qui fixe un maximum de propriété foncière νόμος δὲ καλύει κτᾶσθαι γῆν ὅσῃν ἂν βούληται τις ; les lois qui interdisent ou

---

<sup>(1)</sup> II 1270 a 20.

<sup>(2)</sup> VII 1319 a 5.

<sup>(3)</sup> 1266 b 15.

règlent l'aliénation de la terre, comme à Locres défense de vendre, à moins d'un malheur avéré; lois qui ordonnent de garder intacts les anciens lots, comme autrefois à Leucade τοὺς πάλαιους κλήρους διασώζειν <sup>(1)</sup>.

Il ne suffit pas de maintenir une certaine répartition de la richesse : il faut encore prévenir un accroissement excessif du nombre des pauvres. Cette nécessité s'impose à l'oligarchie : Aristote rappelle <sup>(2)</sup> les procédés des Carthaginois, qui s'attachent le *dèmos φίλον κέκτηνται τὸν δῆμον*; car ils en envoient une partie dans les villes vassales de leur territoire πρὸς τὰς περιοικίδας et leur procurent l'occasion de s'enrichir <sup>(3)</sup>.

L'initiative privée peut beaucoup sous la forme d'une charité généreuse et habile : les riches se partageront les pauvres et leur fourniront les moyens de commencer quelque entreprise ἀφορμὰς διδόντας τρέπειν ἐπ' ἐργασίας <sup>(4)</sup>. Il cite aussi l'exemple des Tarentins, qui, en accordant aux pauvres l'usage commun de leurs biens, concilient la foule au gouvernement.

Bien plus encore que l'oligarchie, la démocratie a intérêt à ménager les pauvres et à les favoriser. Pour y parvenir, elle doit renoncer à poursuivre la guerre aux riches : celle-ci s'exerce surtout, sous forme de confiscations, que les démagogues font prononcer par les tribunaux : le peuple en recueille le bénéfice. C'est ce qu'Aristote voudrait modifier : il pense qu'en déclarant que le produit des confiscations appartiendra aux dieux,

---

<sup>(1)</sup> Cf. infra, Livre IV, Ch. IV.

<sup>(2)</sup> VII 1320 b 5.

<sup>(3)</sup> Même idée II 1273 b 15.

<sup>(4)</sup> Cf. Isocr. VII 32 : οἱ τὰς οὐσίας ἔχοντες, ὑπολαμβάνοντες αἰσχύνην αὐτοῖς εἶναι τὴν τῶν πολιτῶν ἀπορίαν, ἐπήμουνον ταῖς ἐνδείαις, εἰς τὰς ἐργασίας (αὐτοῖς) ἀφορμὴν παρέχοντες.

on les rendra moins fréquentes; il faut aussi chercher à rendre plus rares les procès publics <sup>(1)</sup>.

Bien plus dangereuse que les confiscations ouvertes, est la confiscation détournée par l'impôt.

Dans les démocraties, il faut ménager les riches et non seulement s'abstenir d'avoir recours au partage des terres mais encore à celui des produits, ce qui se pratique, sans qu'on s'en aperçoive, dans quelques États. Il vaut mieux interdire aux riches, même quand ils voudraient s'en charger, les dépenses publiques qui seraient considérables sans être utiles, comme les chorégies, les courses aux fiambleaux et autres frais du même genre <sup>(2)</sup>.

Aristote met le doigt sur la plaie de la démocratie athénienne. Il ne nie pas les devoirs qui incombent à la richesse : les oligarques doivent pratiquer la générosité surtout quand ils occupent les hautes charges, faire de grands sacrifices et entreprendre des constructions pour que le peuple, prenant part aux repas ou voyant les monuments, s'attache à la constitution <sup>(3)</sup>.

Ceci est un conseil donné pour le salut des oligarchies. Dans les démocraties, les riches peuvent en faire leur profit. S'ils ne veulent pas qu'on leur prenne tout leur bien, qu'ils s'habituent à en donner une partie. L'avarice ou l'inintelligence de quelques-uns n'excusent cependant pas les représailles exercées contre tous. Les Athéniens s'imaginaient volontiers que le capital pouvait être indéfiniment remis sous le pressoir : ils finirent par l'épuiser. Les exactions n'avaient pas suffi à dégoûter les riches d'être riches : elles ôtèrent les moyens de le rester et ceux de le devenir. La guerre au capital appauvrit tout

---

<sup>(1)</sup> VII 1320 a 5.

<sup>(2)</sup> VIII 1309 a 18. Cic. de off. 2, 16.

<sup>(3)</sup> VII 1321 a 30.

le monde; il n'y eut plus de capitalistes, on s'en conso-  
lait à la rigueur; il n'y eut plus de capital, le mal était  
irréparable.

Aristote touche ici à une question délicate, celle des  
distributions au peuple. Il en reconnaît la nécessité  
dans les démocraties extrêmes où le peuple est très  
nombreux; il est difficile de réunir les citoyens en assem-  
blée, s'ils ne sont pas payés, et si l'État n'a pas de  
revenus, il y supplée par des contributions forcées et  
par des confiscations prononcées par des tribunaux  
corrompus. Le seul moyen est de ne pas multiplier les  
séances <sup>(1)</sup>.

Aristote se résigne à un mal que, sous certains régimes,  
il regarde comme inévitable. « Une institution très  
populaire <sup>(2)</sup>, c'est le salaire accordé à tous, aux membres  
de l'ekklesia, aux tribunaux, aux magistrats, ou sinon  
à tous, du moins aux magistrats, aux tribunaux, au  
sénat, aux assemblées principales τὰς ἐκκλησίας τὰς κυρίας,  
et sinon à tous les magistrats du moins à ceux qui  
sont obligés de prendre leurs repas en commun ». Il ne  
dissimule pas les dangers du système particulièrement  
au point de vue politique. Il montre comment il finit  
par altérer les institutions, car il écrit encore : « de  
toutes les institutions, la plus démocratique est la boulé,  
là où n'existent pas les moyens de donner une solde à  
tous; mais là où le salaire existe, la boulé perd bientôt  
toute autorité et le peuple prend sur lui le droit de  
décider en toute matière <sup>(3)</sup> ».

Le philosophe ne peut s'empêcher de protester contre

---

<sup>(1)</sup> VII 1320 a 20.

<sup>(2)</sup> VII 1317 b 30.

<sup>(3)</sup> VI 1300 a, la même idée ... εὐπορία τις μισθοῦ τοῖς ἐκκλησια-  
ζουσιν · σχολάζοντες γὰρ συλλέγονται τε πολλάκις καὶ ἅπαντα αὐτοὶ  
κρίνουσιν. Cf. II 1274 a 10 et VI 1297 a 35.

les gaspillages inutiles des deniers publics. Il dénonce clairement le mal qu'ils produisent, au point de vue social : « si l'État a des revenus, il ne faut pas imiter les démagogues et distribuer les excédents aux pauvres. Ceux-ci ont à peine reçu leur part qu'ils retombent dans les mêmes besoins : faire de semblables largesses aux pauvres, c'est verser dans un tonneau percé ; mais le véritable démocrate doit veiller à ce que la multitude ne soit pas dans une indigence excessive, car c'est là une des causes qui pervertissent la démocratie. Il faut donc rechercher les moyens d'établir une aisance durable, et comme cela est dans l'intérêt même des riches, on doit réunir les excédents des revenus de l'État, et les partager au peuple par sommes importantes, et le mieux serait de distribuer des sommes assez fortes pour que chacun puisse acheter un coin de terre ou se monter un commerce ou une culture <sup>(1)</sup> ».

On ne saurait mieux déterminer le but et les limites de l'intervention pécuniaire de l'État. Si elle doit dispenser les individus de la nécessité de travailler, elle est pire que la misère. L'État n'est pas chargé de nous entretenir ; mais il doit se préoccuper de notre sort matériel et s'efforcer de nous mettre à même de suffire à nos besoins. Il ne doit pas nous faire vivre au moyen de prodigalités ruineuses pour lui : il ne doit pas nous laisser vivre dans la misère.

La première impression du lecteur en lisant ces quelques pages consacrées aux réformes préconisées par Aristote, ne pourrait-elle pas se traduire par cette formule familière : c'est bien peu de chose ! Au fond, nous en sommes tous là et par quelque côté de notre être, imagination ou sensibilité, nous avons un penchant pour l'utopie. Les réformes modestes mais pratiques, les

---

(1) VII 1320 a 30.

progrès lents mais durables, nous sommes tentés de les repousser en leur appliquant le qualificatif dédaigneux dont usent les charlatans en matière sociale : emplâtres sur une jambe de bois !

Et cependant, qu'on y réfléchisse bien : que d'idées dans ces quelques citations du philosophe, que de lumière, que d'appels adressés à la raison et au cœur, quelle sagesse pratique, quelle vue claire et sereine du mal et des remèdes, et pour tout dire en un mot, quel beau programme pour ce temps là et même en bien des points et en y introduisant un autre esprit, pour notre temps !

Un autre esprit ! c'est trop peu dire ; car aujourd'hui des nécessités ignorées d'Aristote se sont fait jour. Le philosophe grec s'efforce d'améliorer une société dont la base économique est l'agriculture. C'est sur cette base qu'il veut l'affermir et la consolider. Les intérêts du commerce et de l'industrie n'entrent même pas dans ses plans. Pour eux, il ne propose rien et j'irai jusqu'à dire : il n'a rien à proposer. A ses yeux, ils ne sont que des accidents, dont il faudrait empêcher le retour.

Qu'y a-t-il de plus significatif pour l'appréciation vraie de la situation économique de la Grèce antique ? Exactement analysée, la doctrine d'Aristote se retourne contre ceux qui y recherchent la preuve d'analogies complètes entre notre temps et celui-là. Elle n'en contient pas moins des leçons utiles pour toutes les époques : la matière dont elles sont faites reste infiniment précieuse malgré tous les changements de milieu.



## SECONDE PARTIE.

### Les Faits.

#### CHAPITRE IV.

#### La politique agricole.

##### Sparte.

Si nous essayons de dégager de ce qui précède les idées fondamentales, nous pourrions les présenter sous cette forme : il y a quelque chose de changé dans le monde et ce changement n'est pas bon ; il ne l'est ni au point de vue moral, ni même au point de vue économique.

Il nous faut aller aux faits pour vérifier les théories de nos philosophes. Malgré des apparences contraires, nous ne nous sommes guère éloignés du terrain solide des réalités historiques ; tout autour de nous se mouvaient les grands souvenirs du passé. Toute cette doctrine des anciens en est pleine ; elle n'est pas sortie par hasard de leur imagination ou de leur raison ; les faits tels qu'ils les voyaient ou les comprenaient, la leur ont suggérée et la difficulté semble être de retrouver notre chemin dans cette accumulation de souvenirs.

Cependant si nous y regardons attentivement, deux grands faits surgissent au-dessus de tous les autres, les dominant et les absorbent. Le résumé de tout ce qui précède est cette parole : malheur aux états riches ! Le lucre, quelle que soit son origine, commerce, trafic, industrie, tel est le chancre qui les ronge. Cela n'est qu'une parole, qu'une théorie : nos philosophes ne seraient pas en peine de l'appuyer par des exemples et

spécialement de nous montrer dans deux cités et par deux leçons toute différentes, la vérité de cette parole.

Ces deux cités sont Sparte et Athènes. Elles incarnent des principes tout contraires : Sparte, c'est la politique aristocratique, Athènes, la politique démocratique, la première hostile, la seconde favorable au travail. Tels sont les deux faits que nous allons étudier; et nous aurons montré dans la réalité et par une frappante opposition les deux situations qui, suivant les époques, et les lieux, furent faites au travail, dans les états grecs, l'influence qu'il exerça sur leurs destinées politiques, la place qu'y occupèrent les travailleurs.

Sans doute, il y eut des situations intermédiaires; il est permis de les négliger ici : leur appréciation vraie est affaire de prudence et de mesure dans l'application des résultats que nous aurons obtenus.

En décrivant ces deux types bien tranchés, nous suivrons depuis son point de départ jusqu'à son point d'aboutissement les modifications économiques que Platon et Aristote ont constatées et nous en mesurerons la véritable portée politique et sociale.

Cette étude achevée, il nous restera à conclure et à nous demander quel a été l'effet de ce changement, s'il marque une décadence ou un progrès. Par la solution de cette question, nous établirons un rapport entre notre première partie et la seconde, nous les relierons étroitement l'une à l'autre et nous resterons dans les faits, car nous ne demanderons qu'à ceux-ci les éléments de notre solution.

Le type le plus pur de la politique aristocratique est Sparte. Essayons de le dégager de la légende <sup>(1)</sup> et de le

---

(1) On a la formule la plus complète de la légende dans Plutarque, Vie de Lycurgue. Sur les antécédents, Oncken Die Staatslehre des Aristoteles I 219 s., E. Meyer Forschungen z.

considérer dans la réalité : nous verrons à quel prix un état peut supprimer le commerce et l'industrie et garder à peu près intacte sa vieille organisation agricole.

Le trait le plus caractéristique des institutions sociales, est la législation relative au kléros. Que chaque citoyen ait reçu un lot de terre, κλήρος, dans une région déterminée de la Laconie, dans la contrée que Polybe appelle la contrée publique πολιτικὴ χώρα <sup>(1)</sup>, il n'y a aucune raison d'en douter. Polybe ajoute que ces lots étaient égaux. La région où ils étaient situés était sans doute la vallée de l'Eurotas. Je reviendrai tout à l'heure sur les circonstances dans lesquelles s'était fait ce partage des terres.

Ce qui doit nous arrêter, ce sont les règles qui présidaient à la transmission de ces lots de terre : ils étaient indivisibles, inaliénables <sup>(2)</sup> et se transmettaient d'aînés en aînés <sup>(3)</sup>; ils formaient autant de majorats, qui se perpétuaient dans les mêmes familles <sup>(4)</sup>.

---

alt. Geschichte I 220 et Pöhlmann Das romantische Element im Kommunismus und Sozialismus der Griechen, dans *aus Altertum* 224.

<sup>(1)</sup> Polyb. VI 45 : Éphore, Xénophon, Callisthène et Platon ont, d'après lui, avancé : τῆς μὲν δὲ Λακεδαιμονίων πολιτείας ἴδιον εἶναι φασὶ πρῶτον μὲν τὰ περὶ τὰς ἐγγείους κτήσεις, ὧν οὐδενὶ μέτεστι πλεῖον, ἀλλὰ πάντας τοὺς πολίτας ἴσον ἔχειν δεῖν τῆς πολιτικῆς χώρας. Les limites de cette dernière dans Plut. Agis 8.

<sup>(2)</sup> Arist. Polit. II 1270 a 25 : ὠνεῖσθαι μὲν γὰρ ἢ πωλεῖν τὴν ὑπάρχουσαν ἐποίησεν οὐ καλόν, ὀρθῶς ποιήσας, διδόναι δὲ καὶ καταλείπειν ἐξουσίαν ἔδωκε τοῖς βουλευμένοις. D'après Aristote, la donation et le testament auraient donc été autorisés dès l'origine.

<sup>(3)</sup> Il n'y a sur ce point qu'un seul témoignage : Plut. Agis 8. Polyb. XII 6, 8 rapporte que l'usage était à Sparte que plusieurs frères eussent la même femme et que les enfants leur étaient communs.

<sup>(4)</sup> Meyer Gesch. des Alterth. II 194, a voulu calculer l'étendue du kléros d'après son produit tel que le donne Plutarque : 70

Ces règles n'étaient pas spéciales à Sparte, elles s'y conservèrent plus longtemps qu'ailleurs.

Aristote mentionne les lois des Locriens qui défendaient, sauf dans le cas d'infortune bien constatée, d'aliéner la terre et assuraient ainsi la conservation des anciens lots <sup>(1)</sup>. A Thèbes, il en avait été de même dans la constitution de Philolaos <sup>(2)</sup>. Il cite encore l'Élide : « il était de règle autrefois, dit-il à ce propos, dans beaucoup de villes, de ne pas permettre de vendre les anciens lots », et il fait mention d'une loi attribuée à Oxylos

---

médimnes (d'Égine) d'orge pour un homme et une quantité correspondante de vin et d'huile; 12 médimnes d'orge pour la femme et autant de mesures de vin et d'huile. Ces chiffres sont singuliers : Plutarque a-t-il voulu dire que tandis qu'un homme consommait 70 médimnes d'orge, la femme n'en aurait consommé que 12? De plus, comment ces chiffres se concilient-ils avec ceux qu'il donne plus loin, Lyc. 12, au sujet des repas publics : chaque convive fournissait par mois un médimne de farine d'orge, huit congés de vin, cinq mines de fromage, cinq demi-mines de figues et, avec cela, quelque peu de monnaie pour la viande. Il est vrai que le repas principal se prenait seul en commun; un homme pouvait donc consommer plus de 12 médimnes d'orge par an; mais il n'arrivait certainement pas à 70, tandis que la femme n'aurait pas dépassé 12. Il me semble donc que la base manque aux calculs de Meyer.

(<sup>1</sup>) II 1266 b 25 : οἷον καὶ Σόλων ἐνομοθέτησεν, καὶ περὶ ἄλλοις ἐστὶ νόμος ὅς κωλύει κτᾶσθαι γῆν ὀπόσῃ ἂν βούληται τις. ὁμοίως δὲ καὶ τὴν οὐσίαν πωλεῖν, οἱ νόμοι κωλύουσιν, ὥσπερ ἐν Λοκροῖς νόμος ἐστὶ μὴ πωλεῖν ἂν μὴ φανεράν ἀτυχίαν δείξῃ συμβεβηκυῖαν. ἔτι δὲ τοὺς παλαιούς κλήρους διασώζειν. τοῦτο δὲ λυθὲν καὶ περὶ Λευκάδα δημοτικὴν ἐποίησε λίαν τὴν πολιτείαν αὐτῶν.

(<sup>2</sup>) II 1274 b à Thèbes : νομοθέτης δ'αὐτοῖς ἐγένετο Φιλόλαος περὶ τ' ἄλλων τινῶν καὶ περὶ τῆς παιδοποιίας, οὓς καλοῦσιν ἐκεῖνοι νόμους θετικούς· καὶ τοῦτ' ἐστὶν ἰδίως ὑπ' ἐκείνου νενομοθετημένον ὅπως ὁ ἀριθμὸς σώζεται τῶν κλήρων.

qui défendait les prêts hypothécaires <sup>(1)</sup>. Phidon de Corinthe, rapporte-t-il encore, pensait que le nombre des citoyens devait rester stable, et cela même si, à l'origine, les lots avaient été de grandeur différente <sup>(2)</sup>.

A ce point de vue donc, Sparte n'était pas en Grèce une exception : elle l'était devenue peut-être à un certain moment, non par ses innovations mais par la conservation de règles tombées ailleurs en désuétude.

Ces règles visent au maintien d'une organisation économique dont la propriété foncière est l'élément essentiel. Nous permettent-elles de remonter jusqu'aux époques qui les ont précédées et de découvrir les situations qui les ont inspirées ?

Il importe de bien distinguer les trois questions qui ont déjà été indiquées : origine, répartition, législation ou organisation de la propriété privée. Les deux derniers points qui nous intéressent surtout ne peuvent être complètement élucidés, si nous ne nous arrêtons quelques instants au premier.

Pour les Grecs, tout remonte à Lycurgue. Pour quelques modernes, tout cet ensemble est sorti d'un régime primitif de propriété collective. La propriété, dit-on, se présente à Sparte sous une forme intermédiaire entre la propriété collective et la propriété individuelle. L'État qui se dépouille de son bien en faveur des particuliers pose ses conditions : il organise la propriété

---

(1) VII 1819 a 10 : τὸ γε ἀρχαῖον ἐν πολλαῖς πόλεσιν νενομοθετήμενον μηδὲ πωλεῖν ἐξεῖναι τοὺς πρῶτους κλήρους· ἔστι δὲ καὶ ὃν λέγουσιν Ὁξύλου νόμον εἶναι τοιοῦτον τι δυνάμενος, τὸ μὴ δανεῖζειν εἰς τι μέρος τῆς ὑπαρχούσης ἐκάστῃ γῆς.

(2) II 1265 b 10 : Φεῖδων μὲν οὖν ὁ Κορίνθιος, ὡν νομοθέτης τῶν ἀρχαιοτάτων, τοὺς οἴκους ἴσους φήθη δεῖν διαμένειν καὶ τὸ πλεῖθος τῶν πολιτῶν, καὶ εἰ τὸ πρῶτον τοὺς κλήρους ἀνάσους εἶχον πάντας, κατὰ μέγεθος.

privée de façon à sauvegarder ses intérêts; en abandonnant le sol aux individus, il a soin de leur imposer des règles dont l'observation compense le sacrifice qu'il a fait <sup>(1)</sup>.

A mes yeux, il n'est pas prouvé que dans le régime spartiate apparaissent les traces d'une période antérieure où l'État était seul maître du sol. Ce régime n'est pas une transaction entre le droit de l'État et la propriété individuelle. Il consacre celle-ci dans des conditions particulières, mais qui n'en atteignent pas le principe. Les Spartiates sont bien les maîtres du sol; l'État n'a sur celui-ci aucun droit; mais la loi ou la tradition ont organisé le droit de disposition et de transmission. Les mesures restrictives de la liberté du propriétaire ne sont pas une négation, mais une réglementation <sup>(2)</sup>.

Le plus simple ne serait-il pas de faire remonter l'origine de la propriété privée jusqu'à la conquête? Celle-ci aurait eu comme résultat un partage du sol entre les vainqueurs <sup>(3)</sup>.

De même pour les autres États où des populations grecques ont succédé, par la violence, à d'autres Grecs.

---

<sup>(1)</sup> De Laveleye De la propriété et de ses formes primitives, trad. allem. de Bücher. En sens contraire, Pöhlmann Antik. Kommunismus; Fustel de Coulanges Questions historiques 65, Recherches sur quelques problèmes d'histoire 233, Nouvelles Recherches 7, voir aussi Guiraud La propriété foncière en Grèce.

<sup>(2)</sup> Je crois donc que Lipsius Schoemann Gr. Alt. I 220 commet une erreur, quand il écrit que la propriété restait à l'État. Pöhlmann Antiker Komm. me paraît avoir parfaitement réfuté cette opinion.

<sup>(3)</sup> Plat. Lois III 684 D: Τοῖς δὲ Δωριεῦσι καὶ τοῦθ' οὕτως ὑπῆρχε καλῶς καὶ ἀνεμεσιότηως, γῆν τε ἀναμφισβητήτως διανεμέσθαι καὶ χρεᾶ μεγάλα καὶ παλαιὰ οὐκ ἔν. Ibid. V 736 C: τόδε δὲ μὴ λανθανέτω γιγνόμενον ἡμᾶς εὐτύχημα ὅτι, καθάπερ εἵπομεν τὴν τῶν Ἑρρακλειδῶν ἀποικίαν εὐτυχεῖν, ὥς γῆς καὶ χρεῶν ἀποκοπῆς καὶ νομῆς πέρι: δεινὴν καὶ ἐπικίνδυνον ἔριν ἐξέφυγεν.

Ailleurs, la question reste douteuse : on pourrait, pour ces régions, faire coïncider l'apparition de la propriété privée avec l'établissement définitif de la peuplade sur son territoire ; d'autre part, la possibilité d'une phase de propriété collective ne peut être absolument niée ni affirmée <sup>(1)</sup>.

Si, à Sparte, la conquête rend compte de l'origine de la propriété privée, elle n'explique pas la législation propre au kléros. Cette législation s'explique par certaines idées communes à tous les Grecs et qui se sont traduites dans leurs usages relatifs à la propriété foncière.

Ces idées, dans leurs termes les plus généraux, consistent dans une préoccupation où les utopistes et les primitifs se rencontrent : c'est la préoccupation d'arrêter le cours des choses, de créer quelque chose de définitif.

Ce vague besoin prend corps chez les Grecs et se manifeste dans leurs idées religieuses, dans leur conception de la famille et dans leur conception de l'État. Tous les hommes bâtissent sur leurs enfants des rêves d'avenir pour un temps où eux-mêmes ne seront plus. Ils aiment se figurer qu'avec eux, tout ce qu'ils ont aimé, tout ce qui les a simplement occupés ne disparaîtra pas tout à fait. Aux époques primitives surtout, ce désir des hommes de continuer leurs œuvres et de prolonger leur vie dans celle de leurs enfants est particulièrement vif. Le sort le plus malheureux est celui de l'homme qui n'a pas de postérité : tout est fini pour lui, dès avant la tombe.

A ce sentiment naturel se joignent des idées reli-

---

<sup>(1)</sup> L'hymne à Aphrodite (vers le VII<sup>e</sup> siècle) distingue les terres cultivées qui ont été divisées de celles qui, incultes, sont restées en commun *ἀκλήρος τε καὶ ἀτίκτος*. Ce passage montre que tout le sol n'a pas été partagé : il ne dit pas quand le partage partiel a eu lieu ; il ne prouve pas d'une façon rigoureuse que, pour les terres cultivables, il y a eu d'abord propriété collective.

gieuses. La maison est un temple; la famille honore des divinités spéciales. Si la famille s'éteint, les autels seront abandonnés (¹).

L'intérêt de l'État est aussi d'assurer la continuation des familles, à raison des services qu'il en reçoit : il leur demande des soldats; la disparition d'une famille se traduit par la perte d'un certain nombre de serviteurs.

Aussi toutes les législations des cités grecques sont-elles remplies de dispositions qui tendent à garder les familles, dispositions relatives au mariage des filles héritières, à l'adoption, au mariage des célibataires, etc.

Ce souci de continuer la famille, pour elle-même, comme dans des vues religieuses et pour l'intérêt public, a conduit les anciens à réglementer le droit de propriété comme il l'ont fait. Quel moyen plus sûr de garder la famille intacte que de la lier étroitement à la propriété d'un immeuble, de l'y incorporer, si on peut le dire ? Le lot de terre sera à jamais inséparable de son premier maître et de ses descendants. La famille y trouvera à jamais ses moyens de subsistance.

La religion vient de nouveau justifier et consacrer les intentions presque instinctives de l'homme. La maison est un temple desservi par les membres de la famille. L'homme, quand il ne regarde que lui, a comme premier souci, d'y continuer son nom et sa race; quand il regarde en dehors de lui, vers les cieux où est la divinité, son souci prend quelque chose de sacré, devient un devoir envers les dieux.

Ces vieilles idées n'ont jamais péri tout à fait à Sparte : leur survivance atteste la longue durée d'un état social primitif, qui, bien tard encore, frappait les esprits par tout ce qui y restait d'antique et de suranné. A notre tour, nous sommes saisis par le spectacle d'un temps fort différent du nôtre. L'humanité y est encore dans

---

(¹) Fustel de Coulanges *La cité antique*.



l'enfance. Elle ignore les travaux et les soucis de l'âge mûr. Dans une existence où chaque jour répète celui qui l'a précédé, elle entretient ses naïves croyances.

La répartition de la propriété privée dépend beaucoup des circonstances dans lesquelles l'institution elle-même est née. Si elle est venue après une phase de possession collective, il est vraisemblable qu'une préoccupation égalitaire a présidé au partage. Il en est autrement, si, dès l'origine, la propriété privée a été la prise de possession du sol et son acquisition par le défrichement.

Dans les états où, comme à Sparte, il y a eu une conquête et où, selon les apparences, la conquête a été suivie par le partage de la terre entre les vainqueurs, le chef récompense de la même façon tous ses soldats. A ce moment, quelques inégalités ont probablement déjà dû s'établir, car tous les vainqueurs n'étaient pas égaux. Les simples soldats ont pu être payés du même salaire : leurs officiers l'auront été plus généreusement.

Mais cette égalité presque complète de la propriété foncière, les anciens ont-ils songé à la maintenir ? A cette condition seulement, on peut dire qu'il avaient vraiment la préoccupation égalitaire.

On pourrait être tenté de répondre affirmativement : les Spartiates pensaient à l'avenir des familles entre lesquelles ils divisaient le territoire. Ils voulaient pour les générations qui devaient se succéder, le même régime que celui dont jouissait la génération présente. Ils avaient mis une fois pour toutes des bornes à leurs champs ; mais cette perpétuité des limites primitives, ils la voulaient bien plus pour les familles que pour les individus. Ils visaient plutôt à la conservation du bien de famille et de la famille elle-même qu'au maintien de l'égalité.

Dès l'époque de Tyrtée <sup>(1)</sup>, bon nombre de citoyens,

---

(1) Arist. Polit. VIII 1307 a, cite ce passage de l'Εὐνομία de

dépourvus de tout, réclamaient un nouveau partage. C'étaient sans doute des cadets de famille que l'infériorité de leur condition poussait à des revendications révolutionnaires.

De plus, cette égalité n'était pas absolue. Si tous les citoyens avaient un lot dans la région publique, certains possédaient d'autres terres, en dehors de cette région <sup>(1)</sup>.

Je remarque encore qu'à Corinthe les lots étaient inégaux : cependant le législateur avait veillé à ce qu'ils fussent conservés. Là, comme à Sparte, on songeait plus à la famille qu'à l'égalité.

Je puis donc conclure que la préoccupation égalitaire, si même elle a jamais existé, a été tout à fait secondaire dans les considérations qui, à Sparte et ailleurs, ont inspiré l'organisation de la propriété foncière et présidé à sa répartition.

Le second trait caractéristique des institutions spartiates, au point de vue où nous nous sommes placés, est l'interdiction de gagner sa vie par le travail <sup>(2)</sup>. Je me demande s'il est primitif comme l'autre ou s'il n'est pas plutôt d'introduction relativement récente. Il y avait,

---

Tyrtée : θλιβόμενοι γάρ τινες διὰ τὸν πόλεμον ἤξιον ἀνάδαστον ποιεῖν τὴν χώραν.

(1) Ps. Heracl. Pol. II 7 FHG III 211 : πωλεῖν δὲ γῆν Λακεδαιμονίοις αἰσχρὸν νενόμισται · τῆς δὲ ἀρχαίας μοίρας οὐδὲ ἔξεστιν. Plutarque Inst. Lacon. 22 dit également au sujet de ἡ ἀρχαῖαν διατεταγμένην μοῖραν · πωλεῖν δ' οὐκ ἔξῃν. Il est possible que ces deux témoignages ne remontent en dernière analyse qu'à Arist. Polit. II 1270 a 25.

(2) Pour les anciens, cette mesure complète l'organisation de la propriété foncière : toutes deux tendent à l'égalité des fortunes. Cette défense fait partie de tout un ensemble de mesures sur l'éducation et sur les occupations des Spartiates, lesquelles forment la discipline spartiate. On les trouvera dans Plutarque, Vie de Lycurgue et (Xen.), de Rep. Lac.

on le sait, à Sparte, plusieurs classes d'habitants, les hilotes, les périèques et les Spartiates. Les hilotes, serfs attachés à la glèbe, cultivant le lot du propriétaire spartiate, étaient les descendants des anciens habitants de la campagne. Les périèques habitaient les villes ou bourgs de la Laconie; il leur était permis de s'adonner à l'industrie et au commerce; un certain nombre d'entre eux s'occupait d'agriculture. Les Spartiates étaient les habitants de la vallée de l'Eurotas et ils étaient soumis à une discipline rigoureuse dont la première règle était le service d'un seul maître, l'État.

Quelle était l'origine des Périèques (1)? Il me semble que leur origine dorienne est hautement probable. Après la conquête, les vainqueurs se dispersèrent sur le territoire: un groupe resta campé à Sparte; un autre groupe s'installa dans les villes, s'y fonda avec l'ancienne population et y vécut à sa guise.

S'il en est ainsi, l'interdiction du travail manuel pour les Spartiates a été amenée par les circonstances. Elle n'avait pas été prononcée à l'origine, mais la nécessité l'imposa et la rendit toujours plus stricte.

Je viens de dire que les Spartiates s'établirent dans la vallée de l'Eurotas, comme dans un camp. Rien n'est aussi vrai: les chefs, devenus rois, retinrent autour d'eux l'élite de leurs soldats. La population spartiate est une garnison en pays ennemi ou incomplètement soumis. Les habitants mènent la vie des camps; ils doivent toujours être prêts à répondre aux appels de leurs chefs; ils ne doivent jamais se laisser distraire de leurs devoirs de soldats. Donc pas de travail personnel, pas de professions

---

(1) Voir sur ce point Niese *Zur Verfassungsgeschichte Lakemons* Hist. Zeitschr. LXII 1889, 58, et la longue note de Busolt G. G. I<sup>er</sup> 519. La preuve décisive est dans ces mots de Thucydide IV 53 (il parle des Cythériens): *Λακεδαιμόνιοι δ' εἰσι τῶν περιούκων* et VII 57 *Ῥόδιοι δὲ καὶ Κυθήριοι Δωριῆς ἀμφοτέρω.*

lucratives; ils sont sous les drapeaux, mangent ensemble et dès le plus bas âge, on les dresse à leur métier.

Cette préoccupation militaire explique l'origine de tous les usages de la vie privée des Spartiates. Parmi ces usages, il en est un qui attire surtout l'attention : les syssities. Les syssities ou repas communs étaient, aux yeux des anciens, la manifestation la plus sensible de l'égalité. Tous les Spartiates s'asseyaient à des tables communes et consommaient ensemble le repas où chacun avait apporté en nature le même écot et dont le menu était réglé par l'État. Les modernes ont vu souvent dans cette institution un reste d'une période communiste : le sol appartenait à l'État et les produits étaient partagés entre tous.

Je crois avec Pöhlmann que cette interprétation de la coutume des syssities est inexacte. Elles sont plutôt un reste et comme un legs d'une période guerrière. Les Doriens ont conquis pied à pied la Laconie : pendant des années, ils ont mangé sous la tente. Puis ils se sont établis à Sparte : c'était encore la vie des camps, qui se continuait ; la discipline militaire ne s'était pas relâchée (<sup>1</sup>). S'il en est ainsi, les anciens se trompaient quand ils attribuaient les syssities à un législateur féru d'égalité jusqu'à l'imposer aux estomacs (<sup>2</sup>).

---

(<sup>1</sup>) C'est l'opinion de Platon Lois I : Τὰ συσσίτια φάμεν καὶ τὰ γυμνάσια πρὸς τὸν πόλεμον ἐξευρηθῆναι τῷ νομοθέτῃ.

(<sup>2</sup>) Les repas publics étaient également connus des Crétois et, d'après Aristote, ils étaient mieux organisés qu'à Sparte. Ici, chaque citoyen fournissait son écot; en Crète, l'État supportait les frais concurremment avec les citoyens. Sur les fruits qu'on récoltait et sur les troupeaux, qu'ils fussent à l'État ou qu'ils provinssent des redevances payées par les serfs, on faisait deux parts, l'une pour le culte des dieux et pour les dépenses publiques, l'autre pour les repas communs, où étaient ainsi nourris, aux

On ne peut contester cependant qu'en fait et non voulue pour elle-même, l'égalité régnait à cet égard. Cela explique l'opinion des anciens. Ils constataient un genre de vie uniforme pour tous, comme dans une caserne, des consignes sévères, des règlements rigides : ils prenaient l'effet pour la cause. L'égalité qui régnait à Sparte était celle que les circonstances imposaient à des soldats : Lycurgue, s'il a jamais existé, établit un camp et en soumit les habitants à une discipline rigoureuse et, par certaines de ses conséquences, égalitaires.

Telle est dans ses traits les plus essentiels l'organisation sociale de Sparte : elle est purement agricole et nettement hostile au travail industriel. Quels que soient les changements qu'elle a subis, elle a toujours gardé ces deux caractères et est restée la base de l'oligarchie politique. Celle-ci plus large au commencement, s'est rétrécie au fur et à mesure que la terre se concentrait en moins de mains.

Comment expliquer cette longue durée de la constitution sociale et de la constitution politique ? Précisé-ment par leur union voulue et maintenue en dépit de tout. Les circonstances en effet ne suffisent pas à expliquer ce phénomène. A l'origine, Sparte était un camp en pays ennemi. Il n'en fut plus de même plus tard, quand la situation des vainqueurs se fut consolidée et l'on ne voit pas que les Thessaliens qui avaient aussi des serfs, se fussent astreints à ce régime. Les guerres furent fréquentes, mais elles ne suffisent pas encore à nous donner une explication satisfaisante. Sans doute, elles contribuèrent au maintien d'une forte organisation militaire : d'autres états eurent à soutenir au moins

---

frais de l'État, hommes, femmes et enfants, Arist. Polit. II 1272 a.  
Sur les repas communs à Lyttos, à Mégare, à Argos, Dareste  
Science du droit 65.

autant de guerres que Sparte et ne songèrent pas à pousser le militarisme jusque là.

Il y a là un phénomène unique : je ne me l'explique que par un effet de l'intelligence et de la volonté des hommes.

A l'origine, la façon de vivre des Spartiates, leur oisiveté forcée, leurs repas en commun n'étaient estimés que comme l'est, dans un état guerrier, le métier des armes. Plus tard, la ligne de démarcation entre les Spartiates et les Périèques s'élargit : on reconnut les citoyens à l'observation de ces vieux usages ; le droit politique dépendit de la fidélité avec laquelle on les gardait ; le citoyen qui ne pouvait plus fournir sa quote-part aux syssities subissait une déchéance. Quand leur situation fut devenue privilégiée, les Spartiates entendirent la maintenir intacte. Ailleurs on faisait des lois nouvelles ; on laissait la société se modifier ; on aidait même à ses transformations. Les Spartiates comprirent que leur organisation économique et leur organisation sociale étaient la base de leur organisation politique, et ils les défendirent l'une et l'autre contre l'esprit de changement. Quand les Doriens se furent scindés en Périèques et en Spartiates, le régime fut oligarchique au profit de l'ensemble de ces derniers. Plus tard, les Spartiates se divisèrent à leur tour en riches et en pauvres, en homoioi qui jouissaient du droit de cité complet et en hypomeiones, citoyens de droit diminué (<sup>1</sup>). Nouvelle oligarchie, cette fois au profit d'une partie des Spartiates. Les favorisés gardèrent énergiquement leurs positions :

---

(<sup>1</sup>) On sait par plusieurs témoignages, Gilbert Handb. I<sup>er</sup> 42, 2, que les Spartiates trop pauvres pour fournir leur écot aux repas publics, perdaient leurs droits politiques, en partie du moins. On croit retrouver dans cette classe les *ὑπομεινόμενοι* qui sont une seule fois cités dans la littérature ancienne, Xen. Hell. III 3, 6.

ils prirent l'oligarchie tout entière, comme forme de gouvernement et comme forme d'organisation sociale.

Ce qu'il y a de plus admirable à Sparte, c'est la clairvoyance avec laquelle les oligarques jugèrent la situation de leur pays et la persévérance avec laquelle ils la maintinrent au même point; pour autant qu'il soit possible aux hommes, ils arrêterent le temps et conjurèrent son action.

Ici encore, ils ne furent pas les seuls à posséder cette intelligence et cette énergie : personne ne les poussa aussi loin. Ailleurs, la politique hostile au commerce et à l'industrie s'inspire aussi des intérêts d'une classe, est la sauvegarde de l'oligarchie. A Thèbes, où le citoyen ne peut arriver aux emplois publics, si, depuis deux ans au moins, il n'a abandonné toute profession mercantile <sup>(1)</sup>. A Thespies, où il est déshonorant d'apprendre un métier. A Epidamne où un magistrat spécial, le Polète est chargé de traiter avec les Illyriens du voisinage pour tout ce qui concerne le commerce; les citoyens étaient ainsi à l'abri de la corruption <sup>(2)</sup>. D'autres cités considéraient, comme les Spartiates encore, que l'un des moyens les plus efficaces de conserver l'oligarchie était la xénelasie, l'interdiction aux étrangers de résider dans le pays <sup>(3)</sup>. Ératosthène remarquait que c'était là une coutume commune à tous les barbares <sup>(4)</sup>. Il avait raison : les peuples primitifs sont généralement peu hospitaliers; l'inconnu est pour eux l'ennemi.

L'oligarchie politique subsista donc parce que, de propos délibéré, on en préserva la base économique, la propriété foncière, et que, par le maintien de la disci-

---

(1) Arist. Polit. III 1278 a 25 : ἐν Θήβαις δὲ νόμος ἦν τὸν δέκα ἐτῶν μὴ ἀπεσχόμενον τῆς ἀγορᾶς μὴ μετέλθιν ἀρχῆς.

(2) Plut. Qu. Gr. 29.

(3) A Sparte, en Crète, à Apollonie, en Illyrie.

(4) Strab. XVII 1, 19.

pliné spartiate, on empêcha la création de l'industrie et du commerce.

Cependant la répartition de la propriété foncière se modifia : le moment est venu d'analyser ce changement et de montrer comment à une oligarchie terrienne plus étroite correspondit une oligarchie politique plus exclusive <sup>(1)</sup>.

A l'époque d'Aristote, « les uns possèdent des biens immenses ; les autres presque rien ; et le sol est entre les mains de quelques individus ». Plutarque attribue ce phénomène à une loi de l'éphore Épitadée : cette loi permettait aux citoyens de disposer de leurs biens par donation entre-vifs et par testament ; Aristote ne parle pas de cet éphore, mais il croit que Lycurgue, tout en défendant d'acheter et de vendre de la terre, avait autorisé la donation et le testament <sup>(2)</sup>.

Quoi qu'il en soit, cette faculté laissée ou accordée aux citoyens ne produisit pas la concentration de la propriété : elle la rendit seulement possible. La vraie cause vint d'ailleurs et il n'était pas dans le pouvoir ni de Lycurgue, ni d'Épitadée de l'arrêter. On avait interdit aux Spartiates de travailler, mais aucune loi n'aurait pu les rendre complètement désintéressés. Ils le furent aussi longtemps que les occasions de s'enrichir ne se présentèrent pas, c'est-à-dire qu'ils le furent par nécessité et dans la mesure où ces occasions se présentèrent.

Au fond, ils ne l'étaient pas du tout et on pensait, parmi eux, dès l'époque d'Alcée, que « la richesse fait l'homme. » Mais ils n'avaient guère de moyens d'acquérir cette richesse. Ils n'en avaient qu'un seul, celui que la société primitive d'Homère connaissait et pratiquait, la

---

(1) Cf. infra Chap. VI.

(2) Aristote a, je pense, commis ici une erreur. A Athènes même, le testament n'a été autorisé qu'à une époque relativement tardive, par Solon.



guerre. Celle-ci devint surtout productive à la fin du V<sup>e</sup> siècle. La loi avait essayé d'intervenir en défendant aux citoyens de garder chez eux de l'or et de l'argent <sup>(1)</sup> : cette défense ne put tenir.

Quand Lysandre eut pris Athènes, avant cela, pillé l'Asie, l'or et l'argent, confesse Plutarque, affluèrent à Sparte et Platon dit la même chose dans le premier Alcibiade : il loue les vertus des Spartiates et, ajoute-t-il, il y a moins d'or et d'argent dans toute la Grèce, que dans Lacédémone seule <sup>(2)</sup>.

C'était bien la richesse « capitalistique », facilement acquise, qui ne fait vivre personne en dehors de son maître et qui tout autour d'elle exerce une action absorbante. Ailleurs elle aurait pu s'employer dans les affaires et faciliter à d'autres hommes le gain de leur pain quotidien : ici elle ne fera qu'une chose, leur enlever ce qu'ils possèdent.

Il eût été défendu d'aliéner la terre, que le capitalisme aurait attiré à lui tout le reste et accablé les malheureux propriétaires sous le poids des dettes. A Sparte, il eut ces deux effets : appauvrissement général et endettement.

Un seul moyen eût pu sauver la masse du peuple de la misère : la réhabilitation du travail manuel et l'application de ces richesses nouvelles à l'industrie et au commerce productifs pour tous. Les oligarques défendirent leurs privilèges : par une vue claire de l'avenir comme par orgueil, ils maintinrent la vieille discipline spartiate et arrêtaient la société dans son développement économique. La misère du grand nombre et la richesse de quelques-uns continuèrent leur œuvre. Le plus grand signe de misère à Sparte est la dépopulation.

---

<sup>(1)</sup> [Plat.] Eryxias 400 B : usage de la monnaie de fer et Plut. Lyc.

<sup>(2)</sup> Cf. Xen. Laced. Resp. 14.

Aristote (1) écrit : « un pays qui est capable de fournir quinze cents cavaliers et trente mille hoplites compte à peine un millier de combattants. L'État n'a pu supporter un revers unique et c'est la disette d'hommes qui l'a tué ». Aristote rappelle ensuite la tradition qui fixait le nombre des Spartiates sous leurs premiers rois, à dix mille (2).

Combien la réalité diffère de la légende ! Où est l'égalité tant vantée ? Où est le paradis terrestre si souvent décrit ? Il a été dit à l'homme : « tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ». Les Spartiates ont tenté de se soustraire à cette loi ; ils ont proscrit le commerce et l'industrie ; ils ont rêvé de vivre dans l'oisiveté, comme des rentiers de l'État. Le dernier mot de cette utopie est : misère.

Voilà le capitalisme : il est en arrière, il n'est pas en avant. Les autres sociétés auront leurs souffrances, leurs abus, leurs vices ; aucune n'en aura autant que l'Eldorado spartiate. De toutes les politiques, la plus inhumaine est cette politique aristocratique, prétendument basée sur l'égalité et qui aboutit à faire mourir de faim les trois quarts des citoyens.

Sparte n'est pas le modèle à imiter : elle est l'exemple à fuir. C'est l'enfance d'un peuple, enfance chétive et misérable, qui se continue ; elle me fait songer à la Chine : des lois surannées, l'orgueil national le plus étroit, la misère, et là-dessus un vernis de vertu et de respectabilité. Les Spartiates eurent en plus la valeur militaire : ils avaient des idées arrêtées, l'entêtement et l'obstination dans le caractère ; mais ils étaient braves. Léonidas aux Thermopyles suffirait pour faire de ce petit peuple une grande nation.

---

(1) II 1270 a 28.

(2) Je renvoie pour les détails à J. Beloch *Bevölkerung* 187 : Le fait de la dépopulation croissante ne me paraît pas pouvoir être contesté.

## CHAPITRE V.

### La politique mercantile.

#### Athènes.

La politique mercantile s'incarne dans Athènes. D'autres villes, Corinthe par exemple, seraient en droit de prétendre au même honneur : leur histoire nous est trop mal connue, pour que nous puissions les prendre comme exemples.

La politique mercantile favorise le commerce et l'industrie : elle cherche à les introduire là où ils n'existent pas encore, ailleurs à leur donner une impulsion décisive. Elle est clémente à tous ceux qui contribuent par leur travail à la prospérité publique, étrangers et citoyens, chefs d'industrie, marchands et ouvriers. Pour tous ceux-là, la politique aristocratique a les dédains et les allures rogues du grand propriétaire terrien pour les petites gens : la politique mercantile leur sourit, les prend par la main et abaissant pour eux tous les obstacles, elle les établit dans un régime de pleine égalité politique où il n'y a plus ni riches ni pauvres, mais seulement des hommes, tous de même valeur et de droits identiques ; mais en même temps, d'après nos philosophes et plus encore d'après leurs interprètes<sup>(1)</sup>, elle fait descendre le niveau de la moralité et, par une bizarre contradiction, tandis qu'elle augmente

---

(1) Car, sur ce dernier point, la pensée de Platon et d'Aristote est loin d'être d'une netteté absolue. Cf. supra Livre IV, Ch. I.

les moyens de gagner la richesse, elle diminue le bien-être général.

Ce n'est pas tout d'un coup qu'Athènes en vint là ; à travers plusieurs siècles, la marche et les progrès de la politique mercantile avancent lentement. Nous connaissons les principales étapes qu'elle franchit.

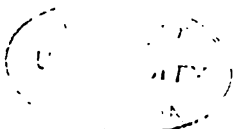
Tout à l'origine, il est à peine besoin de le dire, les habitants de l'Attique, disséminés sur leur territoire, vivaient de la vie pastorale et agricole. Athènes n'était encore qu'un village : son heureuse situation, son acropole et ses fontaines, la prédestinaient à devenir la première parmi les bourgades de l'Attique. L'unification du pays qui devait faire de tous ses habitants des citoyens d'Athènes, s'accomplit lentement ; au prix de longues guerres, à jamais oubliées, entre les roitelets voisins. Quand elle fut terminée, la ville devint le siège du gouvernement commun, mais les Athéniens ne perdirent pas leurs habitudes anciennes : la campagne et les travaux agricoles en retiurent le plus grand nombre ; il en fut ainsi pendant bien des siècles.

On pourrait contester la vérité de ce tableau, en invoquant le témoignage d'Aristote. Tout au début de son ouvrage sur la constitution d'Athènes, Aristote décrit les institutions que la tradition attribuait à Thésée et à Ion. Le peuple, la foule *πλήθος* se divisait en deux classes, celle des laboureurs et celle des artisans *τοῦ δλου πλήθους διηρημένου Ἀθήνησιν εἰς τε τοὺς γεωργοὺς καὶ δημιουργοὺς* (').

Plutarque exprime une pensée semblable : Thésée ne veut pas d'une démocratie désordonnée ; il sépare les nobles, les artisans et les laboureurs et à chacune de ces

---

(') Muller FHG II 106. Le même texte sous une forme un peu différente dans Lex. Dem. Patm. p. 152, éd. Sakkelion (Kenyon Ath. Pol. p. 173).



trois classes il assigne un rôle différent : « les nobles ont les honneurs, les laboureurs l'utilité, les artisans le nombre ».

Les artisans forment donc, d'après Aristote, une classe et même d'après Plutarque, la classe la plus nombreuse. Athènes, dès le commencement, est une ville manufacturière et l'agriculture parvient tout au plus à contrebalancer l'industrie.

Si telle a été la pensée d'Aristote, on peut, sans crainte, l'accuser d'avoir commis un anachronisme en plaçant au début de l'histoire des distinctions sociales et politiques qui apparaissent seulement plus tard.

A l'époque de Dracon, Athènes sort pour nous du brouillard des légendes et des reconstitutions hypothétiques. Toutes les ombres ne sont pas dissipées; mais nous voyons assez loin pour apercevoir une population agricole, pour laquelle la terre est tout, dont la vie et la liberté dépendent du régime de la propriété foncière. Les couches inférieures de cette population sont en proie à de grandes souffrances. La terre est concentrée en quelques mains; les paysans vivent péniblement sur les champs qui ne leur appartiennent pas. Le fardeau écrasant des dettes pèse sur leurs épaules. Ils mènent une existence misérable et inquiète. Chaque jour ils côtoient la ruine et chaque jour il en est parmi eux, qu'elle saisit et qu'elle jette dans la servitude, « eux, leurs femmes et leurs enfants <sup>(1)</sup> ».

Ce sinistre tableau ne laisse pas de doute : la question agraire est alors la question vitale. Les bras ne trouvent à s'occuper que dans les travaux des champs. L'agriculture, le seul espoir des petits, les traite en marâtre. La crise qui les étreint est une crise agraire : c'est la terre seule qui peut les faire vivre et c'est elle qui les

---

(1) Arist. Pol. Ath. 4.

tue. Cependant, et ce trait manque au tableau, entre la grande propriété et la masse des tenanciers, il existe une propriété moyenne. Aristote, pour expliquer les troubles qui désolent la cité, n'a dépeint en cet endroit que les situations extrêmes. Cette propriété moyenne existe, car c'est en elle que Dracon cherche un point d'appui pour sa nouvelle constitution, un contrepoids aux intérêts en conflit. Il remet le gouvernement à ceux qui sont en état de s'équiper eux mêmes pour le service d'hoplites; il crée cette forme de gouvernement rare en Grèce, précisément à cause de ses mérites, qu'Aristote appelle la politeia. La réforme de Solon le prouve : la seule fortune qui est prise en considération est la fortune immobilière. La terre fait le citoyen et lui assure des droits et des privilèges politiques.

On s'imagine parfois qu'il existait alors une bourgeoisie de commerçants et d'industriels et que c'est elle que Dracon choisit comme arbitre entre les grands propriétaires et la foule misérable des tenanciers. Sans doute les métiers indispensables occupaient un certain nombre d'hommes libres : la constitution était trop peu démocratique pour leur ouvrir toutes larges les portes de la cité. Les idées l'étaient moins encore. Il y avait aussi des marchands, même des commerçants <sup>(1)</sup> : ils ne formaient encore qu'un groupe peu nombreux. Ce n'étaient pas eux qui constituaient cette classe moyenne dont la présence est un élément indispensable à l'établissement de la politeia : sinon, les bases de son régime censitaire eussent été toutes différentes. Telles qu'il les a fixées, elles prouvent que la classe moyenne à laquelle il voulait remettre le pouvoir se composait de propriétaires <sup>(2)</sup>.

---

(1) κάπηλος, ἔμπορος.

(2) On sait à quelles graves controverses a donné lieu le texte d'Aristote au sujet des réformes politiques de Dracon; il y a ici

Quelques années séparent Dracon (621) de Solon (592). En aussi peu de temps, aucun changement notable n'a pu s'introduire dans la situation économique. Cependant un fait qu'Aristote nous révèle donnerait à penser le contraire. Immédiatement après les réformes de Solon, les dissensions auxquelles il avait voulu mettre un terme reprennent plus violentes. Trois partis sont aux prises : les eupatrides, les agroikoi (laboureurs) et les démiurges (artisans). A un moment, lassés eux-mêmes, semble-t-il, de leurs querelles, ils s'avisent d'un expédient singulier : les places d'archontes sont partagées entre eux, proportionnellement à la force des différents groupes.

---

deux questions : Dracon a-t-il fait une réforme ? Laquelle ? Admettre que Dracon s'est borné à codifier les lois, c'est réduire singulièrement son rôle. Tous les points du récit d'Aristote se tiennent : crise agraire, infériorité politique, réforme politique. Il me semble difficile d'en détacher un point, sans ruiner le tout. Ce récit forme un ensemble logique où toutes les circonstances principales dépendent l'une de l'autre, de la façon la plus naturelle et la plus vraisemblable.

Mais quelle fut cette réforme politique ? on ne peut méconnaître les obscurités et les difficultés que présente le détail des institutions que Dracon avait établies. (Voir Meyer *Forschungen* I 397).

J'en admetts la tendance générale : substituer le cens à la naissance, créer le gouvernement des hoplites, cette vieille forme de gouvernement qui, au dire d'Aristote dans la *Politique*, a existé anciennement en divers états.

On objecte les constitutions des 400, qui offrent avec celle de Dracon de curieuses ressemblances : on aurait voulu justifier les combinaisons des 400 en les antichronisant. Il est vrai que les 400 étaient des archéologues ou du moins prétendaient l'être ; mais, chose bien remarquable, d'après Aristote, ils invoquaient l'autorité de Solon et de Clisthènes, non celle de Dracon. Le législateur avait une réputation de telle sévérité qu'il n'était pas bon de s'abriter derrière lui. Le précédent ne valait donc pas la peine d'être inventé, car on n'aurait osé l'invoquer.

Puis le silence se fait dans l'histoire; jusqu'à ce que peu d'années après, lors des premières tentatives de Pisistrate, surgissent trois nouveaux partis : Pédiéens, Paraliens, Diacriens.

La proximité des dates conduit à identifier tous ces partis. Personne ne croira qu'en si peu d'années, des partis tout différents avaient pu se former : sous les noms de Pédiéens, Paraliens, Diacriens, on retrouve les Eupatrides, Agroikoi, Démiurges. Ni les uns ni les autres ne représentent des classes possédant des droits différents et luttant pour le maintien ou le renversement de privilèges politiques. Ce sont trois partis, groupés autour de chefs qui appartiennent à l'aristocratie. Leur principale raison d'être tient à des oppositions locales : l'unification de l'Attique n'est pas achevée; le souvenir de l'ancienne indépendance des bourgs de l'Attique subsiste et se réchauffant dans l'ardeur de la lutte, suffit à créer et à maintenir des partis distincts. Il vient s'y ajouter le prestige de la grande propriété, des services rendus, de l'ancienneté de la race : les nobles groupent autour d'eux comme une clientèle, leurs voisins, petits et moyens propriétaires, tenanciers, locataires.

Le centre de la vie politique n'est pas dans Athènes. Les citoyens vivent disséminés sur tout le territoire. Dans de semblables conditions, il n'y a ni commerce, ni industrie de certaine importance. Mais deux de ces partis portent un nom tiré de la profession qu'exerce la majorité de leurs membres. Les Paraliens s'appellent démiurges : la Paralia est donc le siège d'une industrie qui a pris déjà un développement notable. Cette conclusion est exagérée : la Paralia, est un district où habitent les pêcheurs, les marins, que l'on peut ranger sous le titre de démiurges ; à côté d'eux s'exercent certains métiers, tels que construction des navires et des barques, fabrication des filets de pêche, préparation et conservation du poisson; ils suffisent pour donner à cette



région une physionomie qui la distingue de celle des grands domaines (Pédion) et de celle des pentes montagneuses et stériles (Diacria).

Solon prenait son temps tel qu'il était : il préparait un autre avenir. Les Athéniens se plaisaient à faire remonter jusqu'à lui toutes les grandeurs de leur cité ; il était l'auteur de toutes leurs lois. Il fut aussi et en réalité le premier champion de la politique mercantile.

Lui-même s'était adonné au commerce ; il ne l'oublia pas. De toutes les mesures qu'il prit en faveur de l'extension du commerce athénien, il n'en est pas de plus considérable que sa réforme monétaire. Athènes jusque-là suivait le système d'Égine et rien ne montre mieux son infériorité, vis-à-vis des états voisins, tels que Corinthe, Égine. Ceux-ci étaient les maîtres du marché, où régnait leur monnaie : Athènes n'y venait qu'après eux et, pour ainsi dire, comme une vassale. Solon l'affranchit et lui procura un autre marché où elle ne devait pas tarder à dominer. Il adopta le système monétaire d'Eubée. Le commerce devient alors un élément, mais très accessoire encore, de l'organisation sociale.

Un esprit nouveau se manifeste : ses premières apparitions scandalisent grandement les âmes élevées. Entendez Solon : il y a deux richesses, celle que donnent les dieux, et celle que l'avidité des hommes poursuit sans souci du droit ni de la loi (<sup>1</sup>). Alors retentissent les plaintes contre l'avarice, l'amour du gain, qui vont devenir, pour ainsi dire classiques dans la littérature grecque et commence à s'établir l'opposition entre la vertu et la richesse, qui, pour Platon, est une vérité évidente. Chose remarquable, à cet égard, les poètes comme Solon et Théognis n'ont rien laissé à dire de neuf aux philosophes. Ceux-ci, deux ou trois siècles plus

---

(<sup>1</sup>) Fr. 13, 9-13.

tard, n'ajoutent aux lamentations de leurs devanciers aucun trait qui n'ait pas déjà été employé; et de fait, dans ce long espace de temps, rien n'a changé, ni la nature humaine, cela va de soi, ni les occasions de faillir : peut-être sont-elles un peu plus fréquentes, mais c'est tout.

Et de Solon à Platon, c'est la même plainte sur la mobilité de la fortune : aujourd'hui la richesse, demain la pauvreté. Homère lui aussi est convaincu de la fugacité des choses; mais du moins les princes de son temps ne sont pas troublés par la vision de la pauvreté. Ils peuvent se croire à l'abri de ses coups; il faudrait quelque revers inouï pour les priver de leurs terres et de leurs troupeaux.

Du jour où les hommes se sont tournés vers la mer et ont livré à ses caprices leur vie et leurs biens, les ruines subites comme les enrichissements soudains se sont multipliées. L'homme a appris à connaître et à redouter les catastrophes qui en un instant culbutent l'édifice de toute une vie. Il y a, pour lui, une inquiétude de plus et les philosophes d'accord avec les poètes ont raison de lui rappeler que sa prospérité présente est à la merci d'un coup de vent. Leurs avertissements nous montrent que depuis Homère les temps ont changé.

La tyrannie de Pisistrate marque jusqu'à un certain point une réaction contre le régime précédent : la politique de Solon devait avoir pour résultat d'attirer vers la ville la population jusque là retenue aux champs. Cela ne faisait pas le compte de Pisistrate : les gouvernements personnels ont à redouter les mouvements d'opinion. Ceux-ci se produisent bien plus aisément dans les villes qu'au milieu des populations vivant disséminées à la campagne. Les citadins prétendent dire leur mot en politique : les paysans, levés tôt et couchés tôt, peinant dur, sont portés à se désintéresser des affaires de l'État pour ne s'occuper que des leurs. Pisistrate essaya donc

de garder à la cité athénienne son ancien caractère. Il s'efforça de retenir les paysans à la campagne, loin des agitations de la politique. Il comprenait aussi le danger que présente le prolétariat agraire et, si on ose le dire, prit le moyen le plus pratique de le relever de sa déchéance, en organisant un meilleur crédit <sup>(1)</sup>. Son système d'impôt était la dîme : cette organisation toute primitive nous montre une cité essentiellement agricole et où, en dehors de la richesse terrienne, il n'existe guère d'autres sortes de revenu.

Les guerres médiques, en ce domaine comme en d'autres, commencent une ère nouvelle. Aristote en a noté les signes révélateurs : c'est l'afflux de la population vers la ville ; « quittant la campagne, les Athéniens habitèrent la ville », καταβάντας ἐκ τῶν ἀγρῶν οἰκεῖν ἐν τῇ ἀστει <sup>(2)</sup>. Il ne faut pas, comme nous le verrons, prendre ces mots trop à la lettre. A partir de cette époque, Athènes grandit en importance : la majorité des citoyens n'en reste pas moins aux champs. L'auteur de ce progrès est Aristide : il a, en fondant la ligue de Délos, donné à Athènes un empire qui deviendra immense ; il lui a ouvert des sources de revenus qui paraissent inépuisables ; il a procuré au commerce, un marché d'une vaste étendue. Athènes, devenue une capitale, exerce sur les habitants des bourgades les séductions de la grande ville sur le village et fournit aux paysans des agréments et des facilités de vie qui les attirent dans ses murs.

La politique de Thémistocle agit dans le même sens. Il est le créateur de la marine de guerre. La marine marchande grandit aussitôt. La marine de guerre est l'école des matelots et des capitaines ; elle développe le

---

<sup>(1)</sup> Pol. Ath. 16 : καὶ δὴ καὶ τοῖς ἀπόροις προσδάνειζε χρήματα πρὸς τὰς ἐργασίας ὥστε διατρέφεσθαι γεωργοῦντας.

<sup>(2)</sup> Pol. Ath. 24.

goût des aventures, la hardiesse dans les entreprises, l'amour de la mer et de ses dangers <sup>(1)</sup>. Si le rôle de Thémistocle se réduisit à cela, il fut déjà grand et utile. Aristote ne lui en prête pas d'autre. D'après Diodore, il aurait de plus, et d'une façon directe et réfléchie, poussé aux progrès de l'industrie et du commerce : il aurait fait accorder des exemptions d'impôt aux métèques et aux artisans, de sorte que de partout une foule nombreuse accourut dans la ville et que les métiers fleurirent en abondance. Ici, Diodore ne s'est pas défendu de toute exagération. Quoi qu'il en soit, Athènes a changé d'aspect depuis les temps de Dracon et de Solon : de fortes murailles l'entourent; le Pirée est défendu par des travaux d'art et a été transformé en un port militaire; des installations utiles au commerce y ont été édifiées; les Longs-Murs le relie à la ville. Athènes et le Pirée forment alors une citadelle qui défie l'ennemi, une place commerciale, une ville qui est parmi les plus populeuses de l'antiquité.

Aristote a noté ce grand changement : c'est alors qu'apparaît ὁ ναυτικὸς ὄχλος la tourbe des marins.

Les mœurs se modifient aussitôt; elles perdent leur simplicité et leur rigidité antiques. La vie des champs est frugale, sobre, parcimonieuse : dans un grand port où de tous les coins du monde se pressent les matelots, les capitaines de navires, les commerçants, au milieu du bruit et du tapage, tout en faisant ses affaires, on s'adonne à la bonne chère, on court aux plaisirs faciles, on gagne de l'argent et on le dépense. Qu'on ne songe pas à l'animation qui règne dans de grands ports comme Marseille ou Anvers : à côté de ces derniers, Athènes ferait sans doute l'effet d'une ville morte. Qu'on songe à ce qu'elle était hier, à ce que sont encore autour d'elle

---

<sup>(1)</sup> Thuc. I 93, 7 : τὸν Πειραιᾶ ὠφελιμώτερον ἐνόμιζε τῆς ἄνευ πόλεως. Cf. Aristoph. Equ. [812].

Argos ou Thèbes. Hier une bourgade presque : aujourd'hui une capitale où tout se concentre, vie politique, argent, plaisirs.

Jusqu'où va cette décadence morale ? Question difficile entre toutes. Il est déjà si malaisé de sonder le fond du cœur d'un seul homme ! Que sera-ce, s'il s'agit d'un peuple tout entier <sup>(1)</sup> ?

Les mœurs ont changé certes : la richesse a, sinon amené un cortège nouveau de vices, du moins donné une impulsion à des vices bien humains : la fièvre du gain, l'envie, la jalousie. Elle a développé l'égoïsme qui sommeille dans tout cœur ; souvent elle l'a surexcité. En s'enrichissant, les sociétés s'appauvrissent au point de vue moral, surtout quand cet enrichissement est subit et imprévu. Pour qu'il en soit autrement, il faut des caractères fortement trempés, il faut des règles morales ancrées profondément dans la conscience populaire. Mais entre l'époque des guerres médiques et l'époque où écrivaient Platon et Aristote, s'écoule environ un siècle et demi. La décadence morale ne s'est pas fait sentir tout à coup ; elle a progressé lentement d'abord, puis d'un pas plus rapide. Nous ne sommes pas en état de suivre son mouvement, pas plus que nous ne sommes à même de la mesurer exactement à une époque donnée. Les modernes ne s'en mettent guère en peine et ils répètent consciencieusement les plaintes monotones des anciens sur la corruption des mœurs. Holm a noté avec esprit, dans l'Histoire Grecque de Curtius, des doléances identiques pour le V<sup>e</sup> siècle et pour le IV<sup>e</sup> siècle : « on abandonne

---

(1) L'un des auteurs qui a le plus accredité l'illusion d'un âge d'or à Athènes est Isocrate : autrefois la misère et la paresse étaient ignorées. VII 83 : τότε οὐδεὶς ἦν τῶν πολιτῶν ἐνδεὴς τῶν ἀναγκαιῶν οὐδὲ προσαιτῶν τοὺς ἐντυγχάνοντας τὴν πόλιν κατῆσχυεν. VIII 75 : ὁ δῆμος ὁ τότε πολιτευόμενος οὐκ ἀργίας οὐδ' ἀπορίας ἦν μεστός.

les exercices virils de la palestra, on s'adonne à la paresse ». Tout est perdu ! Il en est ainsi au V<sup>e</sup> siècle : cent ans plus tard, Athènes vit toujours et il faut recommencer les mêmes lamentations. Pour moi, la décadence fut certainement beaucoup plus lente à Athènes que les plaintes répétées des anciens ne pourraient nous le faire croire. Elle fut aussi moins profonde. Les Athéniens n'eurent pas le bonheur de garder leur santé morale : Platon et Aristote ont exagéré les ravages de la maladie ; il ne faut pas voir dans leurs ouvrages des tableaux pris exactement dans la réalité. Ainsi au VIII<sup>e</sup> Livre de la République, Platon a sans doute Athènes sous les yeux, mais il grossit les traits, renforce les couleurs. Une société comme celle qu'il dépeint, n'est pas réelle, parce qu'elle n'est pas viable. Ces peintures pèchent encore contre l'exactitude, parce qu'elles négligent les parties dont la santé est demeurée bonne : à Athènes, les populations rurales (<sup>1</sup>). Enfin tous les maux dont souffre la société au IV<sup>e</sup> siècle ne se ramènent pas à une cause unique : pour Aristote et Platon, il n'y a en dernière analyse qu'un seul coupable, la monnaie. Les faits sociaux sont trop complexes pour se laisser expliquer par des formules aussi simples. La situation d'Athènes au IV<sup>e</sup> siècle a ses racines dans l'histoire des siècles

---

(<sup>1</sup>) Zeller Hist. de la Philos. trad. franç. II 456 a donc tort de prendre à la lettre les descriptions de Platon. Je lis dans le texte : « Puis quand la démocratie eut renversé toutes les barrières légales dans la plupart des républiques, on conçut les idées les plus extravagantes sur la souveraineté du peuple et l'égalité civile. Il se développa une licence qui ne connaissait plus aucun frein, » et en note : « Athènes peut, ici encore, être citée comme type. Il est inutile de donner des preuves particulières de la chose elle-même, nous nous bornerons à renvoyer au tableau saisissant qui se trouve dans la République de Platon. »

antérieurs et j'entends l'histoire politique, intellectuelle, religieuse, aussi bien que l'histoire économique.

Au premier rang des causes de décadence, je placerais les institutions mêmes d'Athènes. C'est un vieil adage que les peuples ont les institutions qu'ils méritent : il est vrai en général. Cependant ils peuvent en avoir de pires. Il y eut un temps où les rois s'appelaient volontiers les pères de leur peuple : il y a des pères qui gâtent leurs enfants. Il y a des constitutions qui jettent la bride sur le cou aux plus mauvais instincts des citoyens, flattent leurs faiblesses, usent en eux les ressorts de la volonté virile et gaspillent les trésors de bon sens et de vertu amassés par les générations antérieures.

A partir des guerres médiques, l'égalité politique marche à pas de géant : preuve certaine que l'ancienne situation purement agricole s'est modifiée. Les classes privilégiées doivent compter avec les autres. Les dernières ont gagné en force numérique : l'équipage des navires, les commerçants, les marchands, les ouvriers libres qu'ils emploient sont venus grossir leurs rangs et sous la poussée qu'ils donnent tous ensemble, tombent les dernières bannières.

Depuis Solon, le suffrage universel existe ; l'éligibilité est encore entourée de certaines restrictions ; la troisième classe devient éligible à l'archontat ; fait remarquable et caractéristique, le droit de la quatrième classe, celle des non-censitaires, à occuper ces hautes fonctions, ne fut jamais reconnu. A cet égard, la constitution d'Athènes était, même à l'époque d'Aristote, imprégnée d'idées conservatrices.

Il restait encore à déplacer l'axe du pouvoir. Solon avait préparé le règne du nombre : les circonstances et les mœurs, toujours plus difficiles à modifier que les lois, avaient retardé son avènement.

Le dernier pas fut accompli par Éphialte et par Périclès : ils réduisirent les attributions de l'aréopage

et firent passer la souveraineté à l'assemblée et aux tribunaux populaires. Cette souveraineté, Périclès et les démagogues qui suivirent la rendirent doublement chère à la foule. Elle y trouvait la satisfaction que donnent l'autorité, le plaisir de commander, l'occasion d'exercer contre toutes les supériorités les représailles de la force brutale du nombre : elle y trouvait encore, par suite de l'institution des soldes, un profit pécuniaire. Le peuple souverain vivait de sa souveraineté et lui aussi, il avait des appointements et un casuel.

Jamais il n'y eut, dans un grand état, de démocratie investie de pouvoirs aussi nombreux et aussi étendus, armée d'une façon aussi redoutable, et aussi dépourvue, dans les institutions elles-mêmes, des contrepoids les plus nécessaires. En toute matière, elle tranche en souverain absolu. Le pouvoir législatif est dans ses mains. Dès lors, il y a un danger : sans fixité, pas de loi ; or, cette fixité est en péril. Le peuple gouverne par des décrets <sup>(1)</sup>, c'est-à-dire par des résolutions prises au jour le jour, que son caprice fait et défait.

Ce qui est beaucoup plus grave encore, il exerce lui-même, directement, le pouvoir judiciaire. Aristote a raison de souligner, dans sa Politique, ce dernier point. L'institution des jurys populaires, la justice rendue par le peuple avaient été imaginées par Solon pour mettre un terme à l'arbitraire des nobles : la compétence de ces tribunaux alla s'accroissant et l'on eut une nouvelle forme d'arbitraire plus dangereuse que l'ancienne, le caprice de la multitude.

Je touche ici l'un des vices les plus saillants de la démocratie athénienne : elle avait le pouvoir de tout faire. Cela n'est bon, ni pour les individus, ni pour les peuples. Heureux les hommes qui trouvent, dans les

---

(<sup>1</sup>) Arist. Polit. VI 1292 a 5.



conditions de leur vie, une obligation de se conformer à certaines grandes lois morales ! Heureux, par exemple, ceux que la médiocrité de leur fortune contraint au travail ! De même, heureux les peuples dont la coutume ou bien la loi limitent ou réglementent la puissance. Heureux les peuples qui, dans leurs institutions, ont une place pour des autorités qu'ils ne peuvent pas défaire à leur gré ! Heureux les peuples qui ont à compter avec quelqu'un ou avec quelque chose !

La démocratie athénienne eut un autre vice. Elle fut atteinte et rongée « par la maladie démocratique » : je veux dire, le sentiment égalitaire. La formule la plus simple en est : tous les hommes se valent. Donc il sont tous capables de tout ; tous les emplois doivent leur être ouverts ; toutes les délibérations, même sur les objets les plus compliqués, sont à leur portée. Il n'y a plus d'autorités sociales.

Il est de mode de faire le procès à la démocratie athénienne et je ne veux pas essayer de la réhabiliter. La leçon qu'elle nous donne est trop frappante et trop utile pour qu'on la gâte par des paradoxes.

Je me le demande cependant : quelle est la démocratie moderne qui, munie d'autant d'instruments de tyrannie, ne dépasserait pas et bientôt les pires excès ou les plus ridicules folies de la démocratie athénienne ? Quel est l'état moderne qui résisterait à une expérience, ne fût-ce que d'une année, du peuple faisant la loi et rendant la justice ? La démocratie athénienne supporta l'épreuve : elle eut du moins pendant longtemps la force de résister à tant de causes de désorganisation et de ruine. Il en faut faire honneur au bon sens des Athéniens, à leur esprit qui pouvait bien leur laisser commettre quelque sottise, mais ne leur permettait pas de s'égarer à fond, peut-être même à leur scepticisme qui les guérissait chaque jour de la folie ou de l'enthousiasme de la veille.

La démocratie, aux yeux des contemporains, vivant de

la vie active, n'était pas aussi terrible qu'elle l'était aux yeux des philosophes. Je ne veux pas nier les crimes et les fautes qu'elle a commises ; je constate qu'il n'y en avait pas assez pour dégoûter une bonne fois les populations rurales alarmées pour leurs intérêts. Je n'affaiblis pas, par là, la leçon qu'elle nous donne.

Nous avons vu pis, d'ailleurs. Jamais, à Athènes, aux heures les plus folles, des mains profanatrices ne se portèrent sur les chefs-d'œuvre du passé. La statue de Pallas Athéna, resplendissante de l'éclat de l'ivoire et de l'or, dominait toujours la cité, au milieu des grands monuments de l'acropole, et les générations qui se succédaient lui gardaient tout au moins l'admiration que méritent les belles choses et le respect qui va à celles qui sont vieilles.

La cité puisait dans ses populations rurales une sève qui la rajeunissait et il fallut longtemps pour que cette sève s'épuisât tout-à-fait. Le peuple athénien eut la vie longue : il n'eût pu en être ainsi, si dans la folie démagogique, il n'y avait eu de larges intervalles de lucidité. Le poison agit lentement. Le peuple valait mieux que ses institutions, elles finirent par le tuer.

Il ne restait plus qu'un dernier pas à franchir et c'est celui qui sépare la démagogie de la démocratie. Maîtresse de tout, la foule n'a plus qu'à se convaincre qu'elle peut tout et agir en conséquence. J'ai étudié ailleurs les plans de réformes sociales que Platon et Aristote avaient tracés. Au fond de toutes leurs théories, était l'idée socialiste, pour autant qu'on puisse l'exprimer sous cette forme : tout à la collectivité, rien à l'individu. Cette maxime, ils l'avaient, dans leurs différents ouvrages, appliquée avec plus ou moins de rigueur ; partout ils en avaient fait la condition du bonheur et de la vertu des hommes. C'est le moment de se demander jusqu'à quel point ces théories ont agi sur les masses.

Il y a plusieurs espèces de socialisme : celui des livres

et celui de la rue; le premier est surtout fait d'idées, le second de sentiments; mais, de nos jours au moins, ils procèdent l'un de l'autre. Les foules retiennent surtout des théories, l'hostilité à ce qui est au-dessus d'elles, la passion égalitaire, la rage niveleuse. Les livres cherchent à reconstruire : les foules aspirent surtout à démolir. Des livres, elles prennent la partie critique et négligent le reste. Leurs rêves ne dépassent guère une révolution qui détruise tout.

Jusqu'à quel point, les philosophes ont-ils fait pénétrer leurs idées dans les masses? Nous l'ignorons et à coup sûr les moyens de pénétration des théories de quelques-uns dans l'esprit de tous étaient beaucoup plus rares qu'aujourd'hui. La première fois, à notre connaissance, que les doctrines socialistes prirent contact avec les foules, ce fut au théâtre et par l'Assemblée des Femmes d'Aristophane. Le poète ne les attaque que dans leur partie positive, celle qui en tout temps a été la moins dangereuse : « Il faut que tous aient leur part de tous les biens devenus communs et en vivent. On ne verra plus ici des riches, là des misérables, celui-ci cultiver de vastes domaines, pendant que celui-là n'aura même pas de quoi se faire enterrer, les uns commander à une foule d'esclaves, les autres n'avoir même pas un serviteur. Je ne fais plus qu'une existence commune à tous et uniforme à tous <sup>(1)</sup> ». Voilà le plan de Praxagora et elle en montre de plus près encore les beautés : les pauvres n'auront plus besoin de travailler; ils auront tout en abondance; « chacun aura droit à toutes les femmes et pourra se croire le père de tous les enfants ».

Ce qu'il y a de plus intéressant et de plus instructif dans ce naïf essai de collectivisme, c'est qu'il n'est possible que grâce à l'esclavage. Plus que jamais la

---

(1) 590 s.

société sera partagée en deux classes, les exploiters et les exploités : aux esclaves, le travail ; aux citoyens, les jouissances.

Praxagora a compté sans les difficultés pratiques : son socialisme suppose chez les individus une vertu sur-humaine et quand la réformatrice veut mettre en pratique le « tout à l'État », elle se heurte à la mauvaise foi et à la mauvaise volonté. Chacun est prêt à recevoir, personne ne l'est à donner. L'égoïsme a beau prendre le masque de la philanthropie et déclamer sur la solidarité humaine ; quand, descendu de ses tréteaux, il veut se mettre à l'œuvre, son costume d'emprunt tombe et les rhéteurs sont les premiers à se précipiter à la curée.

Dans le *Plutus*, Aristophane aborde la partie critique des doctrines socialistes. Elle porte sur un fait qui, depuis que les sociétés humaines existent, en a été et en restera inséparable, puisqu'il tient à notre nature : l'inégalité des conditions. A certaines époques, elle paraît ou elle devient plus insupportable ; alors naît le socialisme dont la dernière prétention est de la faire disparaître et qui, en attendant, l'utilise pour sa propagande. Aristophane reste dans la réalité des faits et, acceptant les choses telles qu'elles sont, il montre qu'il est bon qu'il y ait des pauvres et des riches. Certes cette parole est dure, quand on n'y ajoute rien qui donne un peu d'espoir ; elle est amère, si on n'y mêle la promesse des compensations ailleurs. Aristophane ne craint pas de la mettre dans la bouche de la Pauvreté elle-même et de la confirmer par les simples arguments du bon sens : si tout le monde est riche, qui travaillera ? « Je suis pour l'artisan comme une sévère maîtresse, qui le contraint par le besoin et l'indigence à chercher les moyens de gagner sa vie ». La pauvreté cependant n'est pas la mendicité : « le mendiant ne possède jamais rien, le pauvre vit avec économie ; appliqué au travail, il n'a pas du superflu, mais ne manque pas du nécessaire ». Quant aux mœurs, dit la

Pauvreté, je vous prouverai que la modestie habite avec moi et l'insolence avec Plutus.

Les comédies d'Aristophane montrent que les doctrines des philosophes n'étaient pas ignorées de la foule (1) : comment d'ailleurs en eût-il été autrement ? Sans avoir lu jamais les livres de Phaléas, d'Hippodamos ou de Platon, sans connaître peut-être même les noms de ces philosophes, l'homme du peuple interprétait comme eux les faits sociaux et se construisait à lui-même sa doctrine, fort simple et fort logique : il répondait à la Pauvreté : « Non ! Il n'est pas bon qu'il y ait des pauvres et des riches, ou du moins il y a trop de pauvres et trop peu de riches ». C'était toute sa critique de l'ordre social ; il n'allait pas plus loin et passant tout de suite aux conclusions, il menait la guerre aux riches.

Les classes inférieures étaient admirablement armées pour cette guerre ; elles avaient la loi et la justice, la loi pour décréter les impôts, la justice pour prononcer les confiscations. Il suffit de parcourir les plaidoiries des orateurs athéniens pour se convaincre de cette parole : « qu'alors il était plus dangereux d'être riche que d'avoir commis un crime. De celui-ci on peut obtenir grâce. Si on est riche, on est condamné à périr » (2). A bas les riches ! Quand cette parole est prononcée, donnée comme un mot d'ordre aux instincts bas, les temps de la démagogie sont venus. Entendez ces riches étaler leurs générosités : ils font à leur maître qui les juge, le compte de tout ce qu'ils lui ont donné ; autant pour l'organisation

---

(1) Dietzel Beiträge zur Gesch. des Sozialismus und Kommunismus Zeitschr. für Litteratur u. Gesch. der Staatswissenschaft 1893 373, a montré que l'Assemblée des Femmes suppose un fond d'idées beaucoup plus sérieuses et beaucoup plus répandues que les utopies des philosophes. Cité d'après Pöhlmann Aus Altertum 251.

(2) Isocr. de antidosi 160.

des chœurs, autant pour l'équipement des navires, autant, quelle ironie ! sous forme de dons volontaires ! Ils lui ont fait largement sa part, à ce maître glouton et insatiable : ils ont bien droit en échange à quelque bienveillance. Comme ils sentent que sur eux pèse son regard méfiant ! Voyez comme ils s'y prennent pour endormir ses soupçons : « tout ce qui reluit n'est pas or ; tel passait pour millionnaire qui n'a laissé qu'une fortune modeste ». Et, dans tous les plaidoyers, ce sont les mêmes comptes de fortunes privées rendus en public. Chacun fait son bilan et sur les pertes et profits prélève la part du lion. On dit que les Athéniens avaient moins que les modernes l'esprit individualiste ; le fisc n'était pas l'ennemi, on le traitait en camarade en lui donnant les bons morceaux. J'en doute. Les riches ne se plaignaient pas ; cela s'appelle faire belle mine à mauvais jeu.

Quand l'impôt ne suffisait pas, la confiscation exerçait son action niveleuse. C'est le côté le plus odieux des institutions athéniennes : ce peuple qui, installé sur le siège des juges, ordonne à son profit la confiscation des biens de l'accusé et pour stimuler le zèle des dénonciateurs, en bien des cas, leur attribue une prime. J'ai cité l'exemple de Diphile, dont Lycurgue fit attribuer la fortune au trésor ; elle se montait à 150 talents et chaque citoyen en reçut sa part.

Dès lors, et je me reporte ici à la fin du V<sup>e</sup> siècle, il y eut en présence, à Athènes, deux classes, les pauvres et les riches, comme l'a dit Aristote, ou, ce qui revient au même, deux partis, les démocrates et les oligarques. Nous ne suivrons pas jusqu'au bout les épisodes de la lutte qu'ils se livrèrent ; ils ont souvent été racontés. Il vaut mieux essayer de considérer, au point de vue économique et social, chacun de ces partis ou classes et de se rendre compte des conflits qui éclatent entre eux. C'est la lutte des pauvres et des riches : de quels pauvres et de quels riches ? Des prolétaires affamés et des gros

capitalistes ou des petits et des grands? De ceux qui ont moins et de ceux qui ont plus ou de ceux qui n'ont rien et de ceux qui ont tout?

La démocratie dont j'ai retracé l'histoire était, je l'ai indiqué tantôt, fort différente par ses éléments, de la démocratie moderne. Celle-ci, du moins en quelques régions, trouve sa puissance, dans un prolétariat industriel; les instincts, non les plus nobles de l'homme, lui communiquent des mouvements redoutables, semblables aux mouvements de la mer. Comme ceux-ci, obéissant à une loi qu'ils n'ont pas faite, viennent se heurter au rivage, ainsi les autres poussent les flots tumultueux de la multitude contre la société. Dans les uns et les autres, il y a une force brutale de destruction que les obstacles semés sur leur route ne font, semble-t-il, qu'augmenter.

Tous les pays de l'Europe, ni même toutes les régions d'un pays n'ont à se protéger contre ces assauts. Les démocraties modernes ne sont pas toutes guidées par la passion irréflectie ou l'instinct aveugle <sup>(1)</sup>. En Grèce, ces différences existaient aussi. Aristote les attribuait avec raison aux éléments qui prédominaient dans chaque état. Mais on se souvient de la peinture qu'il trace de la démocratie extrême; il l'a vue de ses yeux, car elle existait de son temps : c'est celle des prolétaires et des mercenaires τὸ τῶν βανχύων καὶ μισθορροῦντων <sup>(2)</sup>; elle est bien la pire de toutes, car la foule des prolétaires, des marchands, des mercenaires τὸ πλῆθος τὸ τε τῶν βανχύων καὶ τὸ τῶν ἀγοραίων ἀνθρώπων καὶ τὸ θητικόν <sup>(3)</sup> ne participe en rien à la vertu. Cette foule τὸ χεῖρον πλῆθος <sup>(4)</sup> doit être tenue éloignée du gouvernement. Seule ou à peu près,

---

<sup>(1)</sup> Un seul exemple : l'Angleterre.

<sup>(2)</sup> Polit. 1296 b 35.

<sup>(3)</sup> Ibid. VII 1319 a 25.

<sup>(4)</sup> Ibid. VII 1319 b.

la démocratie des laboureurs et des pasteurs trouve grâce à ses yeux : leurs occupations les tiennent éloignés de la capitale; ils ne sont pas comme la tourbe urbaine toujours disposés à se réunir à l'agora <sup>(1)</sup>.

Platon, dans la République, fait une observation qui se rencontre avec cette pensée d'Aristote. L'état populaire comprend plusieurs classes; la troisième <sup>(2)</sup>, c'est le menu peuple, tous ceux qui travaillent de leurs bras, sont étrangers aux affaires et ne possèdent presque rien. Dans la démocratie, cette classe est la plus nombreuse et la plus puissante lorsqu'elle se rassemble; mais elle ne se rassemble guère.

Et enfin l'on se rappelle les encouragements que Socrate donnait à Charmide. Comment? il redoute de monter à la tribune! et pourquoi? N'est-ce pas en effet devant des foulons, des cordonniers, des maçons, des chaudronniers, des laboureurs, des marchands, des brocanteurs de place publique, des gens qui cherchent à vendre cher ce qu'ils ont acheté à vil prix, qu'il se sent timide <sup>(3)</sup>.

Qu'on ne se hâte pas de conclure et d'établir comme certains des rapprochements exagérés entre l'antiquité et les temps modernes.

Aristote montre <sup>(4)</sup> qu'il y a quatre espèces de démocratie. La quatrième est celle qui est apparue la dernière. « Par suite de l'accroissement que les États ont pris et au moyen des revenus considérables dont ils jouissent, tous les citoyens prennent part à la direction des affaires, A cause de la prépondérance qu'a acquise la multitude,

---

<sup>(1)</sup> Ibid. VII 1319 a 30.

<sup>(2)</sup> Rep. VIII 565 A : ὅσοι κύττοργοί τε καὶ ἀπράγμονες οὐ πάνυ πολλὰ κεκτημένοι.

<sup>(3)</sup> Xen. Memor. III 7.

<sup>(4)</sup> Polit. VI 1293 a.



ils exercent leur droit de citoyens et ils administrent parce qu'ils peuvent avoir le loisir nécessaire; même il arrive qu'ils reçoivent une rétribution : c'est même cette classe qui a le plus de loisir, car les riches sont absorbés par le soin de leurs affaires, à tel point qu'ils ne prennent aucune part aux délibérations qui se font dans les assemblées générales, ni même aux fonctions judiciaires. Il arrive de là que la multitude des pauvres devient maîtresse du gouvernement et que la loi n'a plus la souveraineté. »

Cette foule, quelle est-elle ? C'est la foule urbaine. Une ville peuplée est la condition première du régime démocratique, sous ses formes les mieux marquées, et une ville peuplée n'existe guère sans commerce ni même sans industrie. Ils sont, en général, au premier rang des causes qui rassemblent les citoyens dans la capitale. La population bigarrée de la ville, toujours sur place, toujours prête à répondre aux convocations, avide de politique et de discussion, gouverne. Mais c'est ici que commence la confusion : elle peut parfaitement gouverner, tout en étant la minorité, grâce à l'avantage qu'elle possède en habitant la ville et grâce au goût qu'elle nourrit pour la politique active.

C'était le cas pour Athènes : il s'y était produit une certaine centralisation de la vie politique, une certaine absorption de la province par la capitale.

Quels sont les éléments de cette population urbaine ? Elle compte dans son sein des marchands, des ouvriers, des mercenaires, de petites gens. Mais la démocratie athénienne n'a pas comme base le prolétariat industriel.

Écoutez, à cet égard, Aristote <sup>(1)</sup> : après la bataille de Salamine, qui s'empare du pouvoir ? C'est la foule des marins. Et ailleurs, par quoi caractérise-t-il la

---

(1) Polit. VIII 1304 a 20.

démocratie athénienne ? Par l'influence prépondérante qu'exercent non pas les ouvriers, non pas même les matelots de la marine marchande, mais les matelots de la flotte de guerre. Si bien que la force de la démocratie est au Pirée bien plus qu'à Athènes <sup>(1)</sup>.

Le pamphlet à tendances oligarchiques qui figure parmi les œuvres de Xénophon rend, en un langage ironique, le même témoignage <sup>(2)</sup> : « A Athènes, les pauvres et le peuple ont plus d'influence que les nobles et les riches et cela est juste, parce que c'est le peuple qui rame sur les navires et assure la puissance de la république. En effet, ce sont les timoniers, les kéleustes, les pentekontarques, les proratai, les charpentiers qui ont fait la grandeur de la cité bien plus que les hoplites, les nobles et les honnêtes gens. Dans ces circonstances, il est équitable, semble-t-il, que tous participent aux charges électives ou tirées au sort et que tous les citoyens puissent à leur gré prendre la parole » <sup>(3)</sup>.

Cette foule de marins ne devait pas avoir, on le comprend, des instincts bien conservateurs : elle devait apporter en politique quelque chose de son esprit aventureux, de son amour de l'imprévu. Associée aux prolétaires qui vivaient à demeure à Athènes, elle n'était toujours ni sage, ni prudente, ni juste.

Elle n'était pas tout à fait sans contrepoids, ni frein. Elle en trouvait en elle-même, car elle comptait bon nombre de fils de paysans, de fils de propriétaires ruraux, et, sur mer, ils ne perdaient pas tout d'un coup toutes les habitudes, toute la sagesse pratique, tous les sentiments d'ordre et de prévoyance que la campagne inspire à ses enfants.

---

<sup>(1)</sup> Ibid. VI 1291 b 15.

<sup>(2)</sup> Ibid. VIII 1303 b 20.

<sup>(3)</sup> De Rep. Ath. 1-2.

En dehors d'eux, il y avait la majorité des citoyens vivant aux champs. Quand Périclès, au début des guerres du Péloponèse, renferma les habitants de l'Attique derrière les murs de la ville, « ce déplacement leur parut pénible, accoutumés qu'ils étaient pour la plupart à la vie champêtre <sup>(1)</sup> ». Les Athéniens plus qu'aucun autre peuple avaient adopté ce genre de vie depuis un temps immémorial <sup>(2)</sup>.

Les ruraux laissaient faire les citadins : en tout temps, ils ont péché par trop de patience et aussi par trop d'indifférence pour les travaux improductifs de la politique. Quand il le fallait, ils intervenaient. Ils accouraient pour dénouer les crises quand les fins politiques de la ville ne s'en tiraient plus, pour relever les ruines que d'autres avaient faites, pour payer les folles dépenses et puis rentraient chez eux. Ils y restaient comme une réserve suprême : il fallait des circonstances bien extraordinaires pour les faire sortir de leur torpeur. Les citadins se livraient à leur jeu favori : ils tiraient sur la corde tant qu'elle se brisât. Quand c'était fait, les ruraux la raccommodaient.

Ce caractère agricole de l'organisation économique d'Athènes est à première vue inconciliable avec le caractère démocratique des institutions. L'un et l'autre sont certains et ils s'accordent de la façon qui vient d'être indiquée.

Veut-on d'autres preuves ? L'argument du 34<sup>e</sup> discours de Lysias raconte que, en 403, Phormisios proposa de réserver les droits politiques à ceux qui possédaient un fond rural en Attique : il y aurait eu, dans ce cas, 15.000 citoyens sur 20.000 <sup>(3)</sup>. Je n'insiste pas sur ces chiffres ;

---

<sup>(1)</sup> Thuc. II 14.

<sup>(2)</sup> Ibid. 15.

<sup>(3)</sup> Curtius Hist. Grecque, trad. franç. IV 51.

je préfère remarquer, avec M. Guiraud <sup>(1)</sup>, que l'étude des inscriptions nous montre la propriété répartie entre un grand nombre de citoyens : les parcelles sont peu étendues ; d'autres indices encore dénotent le morcellement du sol.

Passons maintenant dans l'autre camp, dans le camp des riches ou oligarques. Ils sont peu nombreux ; mais dans les premiers temps, ils suppléent à leur faiblesse numérique par leur intelligence, leur savoir-faire et leur audace. Ils ont aussi la force et l'influence que donne la fortune. Ce n'est pas que les capitaux soient concentrés en quelques mains de façon à élever au-dessus de la masse des misérables, une oligarchie d'argent. L'écart entre les riches et les pauvres n'est pas aussi grand qu'on pourrait se l'imaginer d'après les ouvrages de nos philosophes. Nous ne possédons, ici encore, que quelques faits positifs, mais ils sont probants.

Lysias <sup>(2)</sup> signale déjà les erreurs d'appréciation, fréquentes alors comme toujours, sur la situation des gens qui avaient la réputation d'être riches. Ischomachos passait pour avoir 70 talents : il en laissa 10. Stephanos à qui on attribuait 70 talents n'en avait à son décès que 11. Nicias, au lieu de 100 talents, en laissa 14. La succession de Conon montait à 40 talents. Même illusion pour Callias au grand-père duquel la renommée avait accordé 200 talents.

Le père de Démosthène avec 14 talents était parmi les plus riches d'Athènes. Une fortune de 30 talents était tout à fait extraordinaire.

Les revenus du père de Démosthène s'élevaient approximativement à 80 mines ou 8.000 drachmes, soit 22 drachmes environ par jour, c'est-à-dire dix fois le salaire d'un bon ouvrier.

---

<sup>(1)</sup> La propriété en Grèce 392. Cf. au surplus Livre I Ch. III.

<sup>(2)</sup> XIX 46 s.

On peut conclure, ce me semble, que l'inégalité des fortunes n'était pas bien grande. Je rappelle encore les recherches sur la population de l'Attique, les calculs auxquels je me suis livré pour déterminer la valeur réelle des salaires et notamment je rappelle cette citation de Lysias qui montre les dépenses des gens riches, pour leur nourriture, se rapprochant étonnamment de celles des ouvriers.

Un des signes les plus certains de la présence de grandes fortunes est le luxe. Je me borne sur ce point à reproduire ces quelques lignes de Blass : « A l'époque de Démosthène, les riches commencèrent à se bâtir des palais, qui pouvaient rivaliser avec la beauté des monuments publics. En général et surtout à l'époque antérieure, régnait, dans la construction des maisons privées, une simplicité strictement républicaine. Les gens aisés employaient leur argent dans leur maison de campagne ou dans les installations intérieures et se gardaient de blesser par des bâtisses grandioses, l'esprit égalitaire de la démocratie. Dans une description de voyage du III<sup>e</sup> siècle, nous lisons que l'étranger débarquant pour la première fois à Athènes ne pouvait croire qu'il eût sous les yeux cette ville si célèbre. Dans la vie quotidienne, régnait la même simplicité, la même absence de besoins » (1).

Comment s'expliquent alors cette violence des luttes politiques, cette fièvre de combat, cette fureur dans la victoire ?

La richesse agricole créait déjà les distinctions de classes et, en réalité, plus fortes que partout ailleurs : les riches étaient les maîtres de vastes territoires, entretenaient de nombreux esclaves, élevaient de grands troupeaux ; les pauvres étaient de petits tenanciers, culti-

---

(1) Soc. Zustände 9.

vant un lopin de terre et en tirant à peine de quoi vivre. Mais les conditions de l'existence rapprochent les riches et les pauvres. Le régime social et politique participe de la stabilité et de la régularité des choses agricoles; pour qu'on songe à l'ébranler, il faut la souffrance aiguë, qui affole et exaspère.

La richesse industrielle et commerciale suppose, elle aussi, des distinctions de classes : il faut bien qu'il y ait des patrons pour distribuer le travail, des ouvriers pour l'exécuter. Dans le fond, le bien-être général s'est développé : si les riches deviennent toujours plus riches, les pauvres deviennent toujours moins pauvres; mais les manifestations de la richesse ont changé : récente dans son origine, le respect, basé sur l'habitude et la tradition, ne l'entoure plus. Elle est plus large dans ses allures, plus tapageuse, plus dépensière que la richesse terrienne. Elle se fait mieux voir; elle ne se fait pas aussi bien pardonner ou supporter.

Quand de bas en haut, on considère les distances, elles paraissent démesurées. Il y a là une illusion d'optique qui se traduit en idées par ce que j'appellerai le « mirage capitalistique ». Il fait apparaître sous les yeux de la multitude les délices imaginaires dans lesquelles vivent les favoris de la vie et il les provoque par la perspective d'un partage immédiat de ces jouissances. « Et nous aussi couronnons-nous de roses, avant qu'elles ne se flétrissent », c'est la formule du matérialisme pratique dans les sociétés où l'amour de l'argent a rabaissé la conception de l'existence et ramené l'idée de bonheur à celle de plaisir.

## CHAPITRE VII.

### Les premières crises.

Les deux chapitres qui précèdent ont déjà fait pressentir la conclusion à laquelle j'aboutis.

Ils nous ont montré, dans leurs représentants les mieux connus, les deux politiques, la politique agricole et la politique mercantile.

Nous avons interrogé les anciens sur deux points principaux : sur la véritable portée des modifications économiques dont ils ont été les témoins et sur l'effet qu'elles ont produit. Sur le premier point, leur doctrine nous montre deux types : une société encore purement agricole et une société qui tend à se dégager de l'organisation primitive, mais bien éloignée encore des types modernes qu'a créés le large développement de l'industrie et du commerce. L'histoire confirme cette doctrine et l'étude que nous en avons faite nous a permis de préciser les relations diverses de l'industrie et de la politique dans les états grecs. Sur le second point, les anciens, loin de voir dans le changement qu'ils constatent, un progrès, signalent la décadence morale qui se précipite et, avec les hésitations que nous avons notées, les difficultés d'ordre matériel, avec lesquelles les individus sont désormais aux prises. L'histoire ne confirme pas cette partie de leur théorie, surtout la dernière.

Nos philosophes se rangent du côté de la politique agricole. Je crois que leur sentence doit être révisée. Il ne s'agit pas d'un vain débat théorique : il s'agit de l'oligarchie et de la démocratie, ou plutôt des deux politiques qu'elles représentent, dans l'antiquité grecque ; il

s'agit de la question essentielle de l'histoire de ces temps-là, si on la considère du point de vue économique.

Je ne prendrai que dans les faits les raisons de choisir : j'aurai ainsi l'occasion de revenir sur quelques questions que je n'ai pu rencontrer jusqu'ici et qui touchent directement aux relations de l'industrie et de la politique.

Les exemples à l'appui de ma thèse ne manquent pas. Je prends d'abord celui d'Athènes, à la fin du VII<sup>e</sup> siècle. Aristote nous a laissé de la situation d'Athènes à l'époque de Dracon, un vivant tableau. « Les pauvres vivaient dans la servitude, eux, leurs femmes et leurs enfants : on les appelait *pelatai* et *hektémoroi* <sup>(1)</sup>. La terre appartenait à quelques-uns *ἡ δὲ πᾶσα γῆ δὲ ὀλίγων ἦν*. Les pauvres cultivaient les champs des riches et leur remettaient les cinq sixièmes du produit et s'ils ne pouvaient payer leur loyer, ils étaient appréhendés au corps, eux et leurs enfants, car les dettes étaient garanties par une hypothèque personnelle ». Concentration de la propriété foncière au profit de quelques-uns ; endettement général de la classe inférieure : tels sont les deux traits caractéristiques de cette situation, les deux symptômes de la crise sociale.

Sous cette forme, elle s'est reproduite fréquemment dans les sociétés antiques ; pour caractériser sa nature, il suffit de l'appeler de son nom ordinaire, la question des dettes. Les dettes sont, comme un chancre hideux, qui ronge les chairs du peuple et qu'aucune main n'est assez habile pour extirper ; parfois il s'arrête et le malade renaît à l'espoir, mais bientôt il reprend sa marche.

Qui ne se souvient, par exemple, de cette belle page si pathétique où Tite-Live nous montre le vieux centurion s'élançant au milieu du peuple, rassemblant par ses cris la foule autour de lui ? Il s'est échappé de la

---

(1) Ath. Pol. 2.



prison où un riche patricien l'avait jeté; il porte encore ses chaînes; son corps est émacié; son visage, livide; sa barbe et ses cheveux en désordre lui donnent un aspect farouche. La foule le reconnaît, il montre ses blessures reçues sur les champs de bataille, il raconte sa lamentable histoire: les guerres incessantes des dernières années l'ont réduit à la misère; il a dû abandonner les travaux qui faisaient vivre sa famille; sa maison a été incendiée, ses champs dévastés. Pour nourrir les siens et satisfaire au payement de l'impôt, il a dû recourir à l'emprunt. Les intérêts impayés se sont accumulés et après s'être vu enlevé l'héritage de ses pères, il a subi la loi cruelle. Son créancier a mis la main sur lui, l'a chargé de chaînes et le malheureux montre à la foule les palais des riches patriciens qui sont autant de prisons où les plébéiens gémissent dans les fers.

Et à de nombreuses reprises, retentissent, chez Tite-Live et chez les autres historiens de l'antiquité, les plaintes éloquentes des petits, foulés aux pieds par les riches. C'est la protestation du travail agricole écrasé par le capital, le cri du paysan qui assiste à la marée montante de la richesse de quelques-uns: elle va recouvrir son champ, absorber le peu qu'il possède et lui-même le rejeter dans le prolétariat.

Quelles sont les causes de cette situation? Précisons-en d'abord les traits essentiels. Les capitaux sont concentrés en quelques mains; ils s'emploient dans des prêts nombreux; ces prêts sont garantis par une loi féroce pour le débiteur insolvable; l'intérêt est exorbitant.

Cette situation, pleine d'énigmes, tient à d'autres causes, en ce qui regarde Rome, que celles qu'indique Tite-Live: la guerre, l'impôt l'ont aggravée, mais elles ne l'ont pas créée. En ce qui regarde Athènes, elle ne vient pas des redevances arriérées.

Les sociétés encore toutes primitives ne connaissent

pas les maladies qu'amènent la richesse. Certes, il y a des distinctions de fortune; quelques hommes possèdent plus de terre et plus de bestiaux que les autres; mais ces distinctions sont moins vives et moins tranchées que dans des sociétés plus avancées. On ne travaille encore que pour vivre et dans ces sociétés peu nombreuses, il n'y a pas de bras inoccupés. Parfois éclatent des crises : récoltes insuffisantes, épidémies, disettes, mais l'équilibre entre les besoins et les ressources se rétablit bientôt, sans trop de heurts.

Voici que la société sort de cette enfance; la population s'accroît; les relations des hommes entre eux se multiplient et se compliquent; la culture se développe; l'élevage du bétail prend plus d'extension; la guerre procure de plus grandes quantités de butin. Il se crée des capitaux disponibles en meubles et en bestiaux : à quoi vont-ils s'employer?

On les sollicite d'en bas; le paysan, petit propriétaire ou petit locataire, les réclame.

Le mal du paysan est le manque de capitaux : s'il a la terre, il n'a pas, en quantité suffisante, les instruments de travail. Cela est vrai surtout, si la propriété foncière est mal répartie, si le paysan, comme du temps de Dracon, ne possède pas de terre ou n'en possède qu'un lopin suffisant pour le faire vivre, insuffisant pour accroître son capital. Ce qu'il en détient, s'immobilise dans le sol pour un long terme et il en a trop peu pour n'être pas à la merci de la moindre crise. Pour le paysan, cantonné dans sa petite métairie, la perte d'une tête de bétail est un véritable désastre.

Traduisons ces vérités en disant d'une façon générale que le paysan a besoin de crédit; il en a besoin parce que son capital est immobilisé; il en a besoin pour faire face à ses pertes; il en a besoin s'il veut accroître sa culture et ses moyens de production; il en a besoin surtout, si le sol est pauvre et si les fruits se vendent difficilement.

Mais il y a deux espèces de crédit : celui qui sauve et celui qui tue. Le premier se distribue sagement et selon les besoins du paysan ; le second s'accorde d'une façon immodérée, selon l'avidité du prêteur.

Voulez-vous avoir l'idée du crédit bienfaisant ? Songez à ces banques coopératives d'Italie et d'Allemagne, qui viennent au secours de l'agriculteur en établissant une sage circulation des capitaux. Voulez-vous au contraire vous figurer ce que c'est que le crédit malfaisant et mortel ? Rappelez-vous cette histoire si souvent contée de l'usurier qui arrive dans quelque pauvre village. Il trafique, il brocante ; mais tout cela n'est rien encore : il facilite l'emprunt, il y pousse et bientôt il a répandu la misère tout autour de lui. Le crédit, en tombant à profusion sur ce sol maigre, y a étouffé toute végétation. Et remarquez-le, la façon dont les eupatrides athéniens et les patriciens romains distribuent le crédit est tout à fait semblable à celle de l'usurier ; eux aussi ne connaissent pas d'autre moyen de s'enrichir que l'usure et même, comme l'industrie et le commerce n'existent pas encore, ils n'ont pas d'autre emploi possible de leurs capitaux. Ils sollicitent donc le paysan, ils se jouent de son inexpérience, ils profitent de ses habitudes imprévoyantes, ils l'enlacent dans les fils de leurs opérations financières, ils le tentent par toutes les facilités qu'ils lui offrent, ils l'amènent peu à peu tout près des pièges qu'ils ont dressés et enfin ils l'y font tomber comme une victime, comme une proie.

Quelques riches, beaucoup de pauvres ; en haut trop de capitaux disponibles, en bas, trop peu, dans l'ensemble, un manque de capitaux : voilà quelle est en deux mots la situation. La richesse est rare et mal répartie ; elle s'est condensée sur quelques points ; mais elle ne peut rester immobile, elle se met en mouvement, elle s'ouvre des canaux, elle arrive dans les régions inférieures d'une façon trop brusque et trop précipitée et y sème la mort.

Jusqu'à présent, ce déplacement de richesses ne s'est fait que sous la forme de meubles, de bestiaux, d'instruments de travail. Voici que la monnaie s'introduit : elle facilite les échanges et la circulation de la richesse ; mais au début, le paysan n'en ressent que les effets néfastes. La monnaie facilite et encourage l'accumulation de l'épargne, la constitution de réserves ; de plus elle augmente la puissance d'expansion du capital.

Il en fut ainsi à Athènes : dès que la monnaie fut devenue la mesure de la valeur des choses, tout au moins un instrument des échanges, le paysan dut nécessairement en posséder. Le simple troc ne pouvait plus suffire à lui procurer ce dont il avait besoin. Pour acheter ses armes, pour augmenter son bétail, pour toutes les nécessités de sa vie domestique, il lui fallut de la monnaie et il se la procura par l'emprunt auprès des nobles qui étaient seuls à posséder une réserve monétaire.

Tout ce qui facilitait le crédit, étant donnée la situation économique, contribuait fatalement à l'endettement et à la ruine des paysans.

Le commerce et l'industrie ne sont pas complètement étrangers à ces crises. Ils ont, bien faiblement encore, ouvert de nouvelles sources de richesses et facilité l'accumulation du capital sous la forme de la monnaie : il leur suffira de faire couler ces sources d'une façon plus abondante pour faire disparaître les maux qu'ils ont semés <sup>(1)</sup>.

Semblable à certains égards est le caractère des crises qui, à diverses époques, ont éclaté à Sparte ; mais elles ne

---

(1) Il y a une *littérature* très fournie sur la situation économique à l'époque de Solon. On peut en trouver l'indication dans Busolt *Beiträge zur attischen Geschichte*, Festschr. f. Friedländer Leipzig 1895 621. Je ne puis ici entrer dans le détail de la question ; je me suis borné à caractériser, ce qui est l'essentiel,

s'y dénouèrent jamais et par là, elles diffèrent des crises par lesquelles passait Athènes à la fin du VII<sup>e</sup> siècle. A Sparte, point de commerce, ni d'industrie qui, après avoir aggravé peut-être pendant quelque temps la situation économique, finissent par rendre la richesse productive pour tous; le mal sans le remède; les crises sans le moyen de les dénouer.

Dès les premiers temps, nous les rencontrons. Les poésies de Tyrtée en gardent le souvenir. Puis un long silence. A dater des guerres du Péloponèse, elles reprennent et, semble-t-il, ne cessent plus d'agir. Ce qui les détermine, c'est, en un état purement agricole, la concentration de la richesse en quelques mains.

Il y a une surabondance relative de capitaux, mais ils sont détenus par une minorité et, n'est-ce pas le cas de le répéter, bien mal acquis ne profite pas. Ces immenses richesses que Sparte est allée chercher dans le reste de la Grèce et en Asie ne trouvent pas leur emploi. On nous parle bien de placements chez les banquiers arcadiens : ils n'absorbent qu'une faible partie des capitaux disponibles. Que faire du reste? Il se porte vers la seule richesse qui existe, vers la terre, et ils cherchent à l'accaparer. Il s'offre aux propriétaires sous forme de prêts et il consomme leur ruine. Les conséquences ne

---

les circonstances générales. Pour y parvenir, les témoignages des anciens étaient insuffisants. Les auteurs ne pouvaient se faire qu'une idée fort imparfaite de conditions économiques aussi différentes de celles au milieu desquelles ils vivaient. Il est légitime de suppléer aux lacunes inévitables de leurs témoignages, par l'emploi des analogies que nous offre l'histoire de différentes époques. Je me suis particulièrement inspiré, dans cet exposé, de Sumner-Maine *L'ancien droit considéré dans ses rapports avec l'histoire de la société primitive*, traduit par J.-G. Courcelle-Seneuil Paris 1874, et *Études sur l'histoire des institutions primitives*, traduit par Durieu de Leyritz Paris 1888.

tardent pas à se faire sentir : la terre à quelques-uns, la grande masse accablée de dettes.

Rappelons les faits. Le premier épisode est celui de Cinadon. Xénophon <sup>(1)</sup> nous en a tracé le récit : Agésilas venait d'obtenir la royauté, lorsque la conspiration dont Cinadon était le chef, fut dénoncée aux éphores. Ceux-ci recueillirent les propos qui avaient été tenus aux conjurés : Cinadon avait conduit le dénonciateur à l'agora et lui avait dit de compter les Spartiates qui étaient présents. Il en avait compté une quarantaine, le roi, les éphores, les sénateurs et quelques autres. Cela fait, le conspirateur avait ajouté : Regarde ces gens-là comme des ennemis; tous les autres, au contraire, qui se trouvent sur l'agora au nombre de plus de 4.000 sont des alliés. Les conjurés se recrutent parmi les Hilotes, les Néodamodes, les Hypomeiones, les Périèques et « chaque fois que, parmi ces hommes, la conversation tombe sur les Spartiates, il n'y en a pas un seul qui dissimule qu'il ne lui serait point désagréable de les manger tout crus. »

Un siècle et demi se passe et en 212, sous Agis IV, la crise a repris toute son acuité. Plutarque l'a décrite dans la vie d'Agis. Il en recherche la cause dans les événements de la fin du V<sup>e</sup> siècle. Après la chute d'Athènes « les Spartiates s'étaient rassasiés d'or et d'argent. » Cependant on avait conservé le régime fixé par Lycurgue. La loi d'Épitaée vint le détruire. « Les riches acquirent désormais sans bornes. Bientôt la richesse se concentra dans les mains d'un petit nombre et la pauvreté régna dans la ville. Les Spartiates finirent par n'être plus que 700 dont 100 à peine avaient leur terre et un héritage ».

Les projets d'Agis échouent : ils sont repris par

---

(1) Hellen. III 3.

Cléomène (225) : « il faut secouer le joug des éphores, remettre en commun tous les héritages, pour relever Sparte par l'égalité <sup>(1)</sup> ». De plus, il faut rétablir l'ancienne discipline et il est le premier à mettre en commun tout son avoir. Tous les autres citoyens font de même. Le pays est partagé : chacun obtient un lot <sup>(2)</sup>.

Chose remarquable : la situation était la même en Achaïe : « le peuple espérait le partage des terres et l'abolition des dettes <sup>(3)</sup> ».

Elle apparaît plus tard encore sous Nabis, dans l'Argolide. Nabis, pour se créer à Argos des partisans, abolit les dettes (en 197) et partage les terres <sup>(4)</sup>.

Lors des guerres de Persée, chez les Étoliens et chez les Thessaliens, des dissensions civiles étaient provoquées par l'excès des dettes, propter ingentem vim aeris alieni <sup>(5)</sup>, et la contagion avait gagné les Perrhébiens; les débiteurs attendaient du roi de Macédoine la fin de leurs maux <sup>(6)</sup>.

Polybe signalait déjà cette situation des Étoliens et il l'attribuait aux guerres continuelles et au luxe de leur vie privée <sup>(7)</sup>.

Et enfin ce fut par des mesures favorables aux endettés que Diæos et Critolaos s'efforcèrent de provoquer dans

---

<sup>(1)</sup> Plut. Cleom. 7.

<sup>(2)</sup> Ibid. 11.

<sup>(3)</sup> Ibid. 17.

<sup>(4)</sup> T. L. 32, 38 : rogationes promulgavit unam de tabulis novis, alteram de agro viritim dividendo, duas faces novantibus res ad plebem in optimates accendendam.

<sup>(5)</sup> T. L. 42, 5.

<sup>(6)</sup> T. L. 42, 30.

<sup>(7)</sup> Polyb. XIII 1. Cf. Fustel de Coulanges Polybe ou la Grèce conquise par les Romains. Questions historiques Paris 1873 129.

le Péloponèse une dernière insurrection contre les Romains.

Ces maux étaient inconnus à Athènes depuis les époques reculées de Dracon et de Solon. Ils sévissaient au III<sup>e</sup> et au II<sup>e</sup> siècle dans les pays purement agricoles. A Athènes, l'industrie et le commerce avaient procuré aux riches des emplois productifs de leur argent et permis aux pauvres de s'affranchir par le travail de leur mains.

Les crises qui ont éclaté à Mégare, à l'époque du poète Théognis, offrent beaucoup de traits de ressemblance avec les crises du temps de Dracon. Elles étaient avant tout agricoles : comme à Sparte et à Athènes, leur principale cause était la rareté et la mauvaise répartition du capital ; peu d'argent et peu de personnes qui le possédaient. Comme à Athènes, elles étaient le signe d'un progrès qui s'accomplissait lentement dans le passage de la phase économique primitive à un état de chose plus avancé.

M. Cauer<sup>(1)</sup> a essayé de mettre de l'ordre et de la lumière dans le peu que nous savons de l'histoire de Mégare : quelques allusions ou quelques anecdotes recueillies par les historiens, les poésies fragmentaires de Théognis<sup>(2)</sup> sont nos seules sources. On voit apparaître dans ces témoignages des luttes politiques ardentes, derrière lesquelles il y a des conflits sociaux plus graves encore. Des formes de gouvernement multiples apparaissent, suivant que l'une ou l'autre fraction du peuple, l'un ou l'autre parti domine. Je ne veux pas en refaire l'énumération : elle reste incertaine, même après les recherches

---

(1) Friedrich Cauer *Parteien und Politiker in Megara und Athen* Stuttgart 1890.

(2) On ne peut se servir qu'avec prudence des vers de Théognis, puisque l'authenticité de beaucoup d'entre eux est contestée. Voir *Bericht über die gr. Lyriker* dans *Bursian's Jahresber.* 1897 15.



de Cauer; les dates précises font défaut et les combinaisons les plus habiles ou les plus ingénieuses n'arriveront jamais à remplacer l'exactitude brutale d'un chiffre. D'ailleurs, je n'écris pas l'histoire politique de Mégare : je voudrais seulement arriver à comprendre son histoire sociale. Pour cela, il importe de ranger les unes à côté des autres, les diverses classes qui se disputèrent le pouvoir, sans qu'il soit nécessaire de s'inquiéter de leur triomphes ni de leurs revers politiques.

Les voici d'après Cauer. D'abord le bas peuple, *λαοὶ ὧς ἄλλοι* <sup>(1)</sup>, qui autrefois ne connaissait ni droit, ni lois. Ils portaient autour des reins des peaux de chèvres et, semblables à des cerfs, ils paissaient en dehors et maintenant ils ont envahi la ville et y dominent; les gens distingués sont descendus de leur rang et qui pourrait supporter cette vue ? Cette ville n'est plus une ville.

Ces pauvres, les vers de Théognis le prouvent, sont des paysans. Cette anecdote de Plutarque <sup>(2)</sup> ne laisse aucun doute : après la chute de Théagène, les Mégariens se corrompirent et se soulevèrent contre les riches; les pauvres pénétraient dans les maisons de ces derniers, s'y faisaient servir à dîner et exigeaient le remboursement des intérêts qu'ils avaient payés; cette mesure s'appelait *palintokia*.

D'un autre côté, les nobles, les gens comme il faut. Théognis n'avait pas toujours été de leur parti; ce serait sur la fin de sa carrière qu'il serait devenu un aristocrate farouche et le poète de la vanité de caste. Les nobles ce sont les bons *ἀγαθοί*, les vertueux, les gens distingués *ἐσθλοί* <sup>(3)</sup>.

Enfin, à côté de cette élite, les parvenus; avec quel

---

<sup>(1)</sup> Theognis 53.

<sup>(2)</sup> Plut. Quæst. Græc. 18.

<sup>(3)</sup> Cauer 4.

dédain le poète les traite ! Certains nobles, séduits par l'argent, s'abaissent jusqu'à prendre leur épouse dans cette classe <sup>(1)</sup>. Hier ces parvenus étaient pauvres : aujourd'hui ils sont riches et les honnêtes gens se débattent contre la misère. Ils n'aident même pas ceux qui autrefois leur ont été utiles.

Qui sont ces parvenus ?

Il est certain qu'à l'époque de Théognis, il y avait eu de grands changements dans les fortunes : en cent endroits, le poète revient sur les caprices de Zeus qui tantôt fait pencher sa balance d'un côté, tantôt d'un autre <sup>(2)</sup>, sur l'inconstance de la fortune <sup>(3)</sup>, sur le malheur du pauvre ; la pauvreté dompte l'honnête homme <sup>(4)</sup> ; il vaudrait mieux mourrir que de vivre pauvre <sup>(5)</sup>.

Pour Cauer, les gens du commun que Théognis attaque si vivement, forment une classe moyenne que le commerce, mais surtout l'industrie ont enrichie aux dépens des nobles <sup>(6)</sup>. Cette classe moyenne doit sa naissance, non à des révolutions politiques, mais à une évolution économique. Cauer a eu le mérite de signaler l'existence de cette dernière ; mais je crois qu'il l'a compliquée et exagérée à l'excès.

D'après lui, à l'époque où se produisaient les changements de fortune que signale Théognis, le commerce s'était fortement développé. Les nobles s'y étaient d'abord enrichis. Ce commerce se faisait surtout entre

---

<sup>(1)</sup> 183.

<sup>(2)</sup> 157.

<sup>(3)</sup> 662-664.

<sup>(4)</sup> 173.

<sup>(5)</sup> Cauer 10.

<sup>(6)</sup> Busolt *Die Lakedaïmonier und ihre Bündegeuossen* 226 admet l'existence d'une classe moyenne composée de commerçants.

Mégare et ses colonies. Celles-ci possédaient un marché étendu. Elles eurent ensuite à souffrir de la concurrence des Milésiens. Les nobles Mégariens furent très éprouvés et beaucoup se ruinèrent. Leur fortune, autrefois représentée, en grande partie, par la terre, les esclaves, les bestiaux, se transforma en monnaie. Ils se ruinèrent par des spéculations ou de folles dépenses. La monnaie rendit plus facilement l'enrichissement des travailleurs et les artisans y gagnèrent ce que perdaient les nobles. Le régime nouveau basé sur l'argent fut moins favorable aux paysans. La monnaie consomma leur ruine, par les dettes dont ils furent surchargés.

On le remarque, cet exposé est rempli d'hypothèses : il suppose un commerce florissant et une industrie prospère. Il suppose que ce commerce était dans les mains des nobles. Il suppose que les colonies de Milet ont ruiné celles de Mégare, que les nobles ont perdu leur fortune, que ce sont les artisans qui l'ont recueillie.

Voici quelques faits d'ordre économique que l'on peut accepter comme vrais. D'abord, l'existence d'un régime économique reposant sur la propriété foncière. Théognis rappelle les biens qu'il a perdus, les domaines où les nobles élevaient des moutons, des ânes, des chevaux <sup>(1)</sup>. Aristote nous parle des confiscations que les démagogues prononçaient contre les riches <sup>(2)</sup>. La fortune de ceux-ci consistait en troupeaux de moutons : Théagène, raconte Aristote <sup>(3)</sup>, se rendit populaire en égorgeant les troupeaux des riches. Ensuite l'apparition de la monnaie. Celle-ci rend plus mobile la fortune. Elle facilite la spéculation, elle attise la fièvre du gain. Théognis <sup>(4)</sup>, en

---

<sup>(1)</sup> 183 V.

<sup>(2)</sup> Polit. VIII 1304 b 35. Voir cependant sur ce passage Causer 36.

<sup>(3)</sup> Polit. VIII 1305 a 24.

<sup>(4)</sup> 23-26, 29, 30, etc.

de nombreux endroits, déplore la passion de s'enrichir, l'absence de scrupules dans le choix des moyens.

La terre continue à être la principale richesse; ce qui le prouve, ce sont les crises agraires, aggravées par la transformation économique. Tout repose sur cette forme de la richesse et tous les phénomènes économiques nouveaux se répercutent aussitôt de ce côté. La monnaie n'est qu'un instrument de plus pour ruiner les paysans, car elle facilite l'endettement. Théognis, après les pertes qu'il a essuyées sur mer, augmente ce qui lui reste par des prêts à intérêts<sup>(1)</sup>. Même après la chute de Théagène, les paysans étaient encore accablés de dettes; cela résulte de l'anecdote de Plutarque sur la palintokia.

Enfin il existe un certain commerce maritime. Théognis s'y est ruiné<sup>(2)</sup>. Il conseille de chercher à la fois sur terre et sur le large dos de la mer, la délivrance du joug de la pauvreté<sup>(3)</sup>. Pour les voyages sur mer en vue du commerce, dit-il ailleurs, il ne faut se choisir comme compagnon qu'un honnête homme<sup>(4)</sup>.

Ne nous exagérons pas l'importance de ce commerce. Quels en eussent été les débouchés et les objets? Le commerce du Pont était alors, dit-on, en mains des Mégariens; mais c'est encore là une supposition.

Cauer<sup>(5)</sup> cite comme produits que Mégare exportait, le sel, les pierres de construction, la poterie, les figues et les oignons. Il faut mettre à part la laine, seul produit dont, d'une façon certaine, les Mégariens faisaient le commerce, avant les guerres médiques. Ces denrées supposent pour la plupart un régime agricole. Le com-

---

(1) Cauer 34.

(2) 1197-1202.

(3) 179-80.

(4) 1165-6.

(5) 23.

merce n'est que l'auxiliaire modeste de l'agriculture. A aucune époque, ce commerce n'a été assez important pour que des classes entières pussent s'y ruiner ou s'y enrichir. Il n'y a pas là de quoi créer, en nombre considérable, de grandes fortunes.

Où est cette industrie qui aurait fait monter les artisans si haut? Nous n'en connaissons rien pour cette époque; même plus tard elle ne déployait quelque activité que dans le travail de la laine. Caer ajoute, il est vrai, que les guerres mêmes favorisaient les artisans en leur procurant des armes à fabriquer ou à réparer.

Quels sont donc ces parvenus contre lesquels se déchaine la verve de Théognis? Ce sont surtout les individus qui, par suite des confiscations de terre et des suppressions de dettes, se sont enrichis des dépouilles des nobles; ceux-ci ont été les victimes des révolutions politiques. A côté d'eux, les gens qui, par la guerre, la piraterie, le commerce ou autrement ont réussi à accumuler de la monnaie.

La situation d'Athènes, à l'époque de Dracon, nous fait comprendre la situation de Mégare : un régime agricole; la terre à quelques-uns; une mauvaise répartition de la richesse mobilière, aggravée par l'apparition de la monnaie et comme conséquence, l'endettement (1).

La crise, semble-t-il, se dénoua plus difficilement qu'à Athènes; elle se présenta avant et après Théagènes. Sans doute que les mesures que l'on employa furent, comme à Athènes, d'abord inefficaces; dans cette ville, Dracon accorda aux non-nobles des droits politiques; à Mégare,

---

(1) Remarquons l'emploi de l'expression *ἀτοί* par Théognis, pour désigner les citoyens. C'est l'opposition du plat pays et de la ville, comme elle existait primitivement à Athènes. Les nobles sont les habitants de la ville; le reste est retenu aux champs par son travail.

peut-être que Théagène fit moins encore; après avoir chassé les riches et confisqué leurs biens, il s'installa au pouvoir et ne songea plus qu'à s'y maintenir. Il en fallut venir aux moyens radicaux, à la suppression, tout au moins partielle, des dettes qu'implique la palintokia. Dans les deux villes, les crises ne cessèrent tout à fait qu'au jour où le commerce et l'industrie eurent pris une réelle extension. En un mot, le malheur des Mégariens, à ce moment, fut d'être tout au début d'une évolution économique qui, seule, pouvait les sauver de la misère.

La voilà dans sa réalité l'antique idylle des peuples agricoles et pasteurs. Quel singulier effet de mirage! On croit voir brillants et poétiques comme une aurore les commencements des peuples. A leur berceau, ils sont semblables à l'enfant, que la tendresse des siens pare de tous les charmes, en réalité un pauvre petit être dont les premiers jours se passent dans les larmes et la souffrance. Laissons là les berquinades : les vrais pasteurs du prétendu âge d'or étaient des misérables, accablés sous le poids de la faim et de la servitude. Ils ne passaient pas leur temps à jouer de la flûte, aux pieds d'une bergère : ils le passaient à lutter contre une destinée cruelle. Cet âge d'or, Sparte l'a connu, Athènes l'a connu avant Dracon, et l'historien moderne, qui constate, dans cette dernière ville, le premier éveil de l'activité industrielle et commerciale, doit saluer avec joie l'amélioration du sort de ses semblables.

Les peuples adultes ont aussi leurs douleurs. Hélas ! il en est d'eux comme de l'homme : plus ils avancent et mieux ils sentent le poids de la vie. La faculté de souffrir se développe et s'affine en eux ; mais aussi la faculté de comprendre et celle de vouloir. En possession de leur force, ils marchent d'un pas robuste, un sang généreux circule dans leurs veines, ils connaissent les grands chagrins de l'homme fait : ils en ont aussi la vigueur et ils en accomplissent les œuvres.

Combien je préfère, parce qu'elle est plus vraie, au noir pessimisme de nos philosophes, cette belle page de Thucydide, où éclate un optimisme si noble et si confiant <sup>(1)</sup>. C'est l'éloge de la démocratie par Périclès : il dit plutôt ce qui devrait être que ce qui était. C'est ainsi qu'il faut comprendre cet éloge et qu'on peut s'y associer. « La constitution qui nous régit n'a rien à envier aux autres peuples; elle leur sert de modèle et ne les imite point. Elle a reçu le nom de démocratie, parce que son but est l'utilité du plus grand nombre et non celle d'une minorité. Pour les affaires privées, tous sont égaux devant la loi, mais la considération ne s'accorde qu'à ceux qui se distinguent par quelque talent. C'est le mérite personnel bien plus que les distinctions sociales, qui fraye la voie des honneurs. Aucun citoyen capable de servir la patrie n'en est empêché par l'indigence ou par l'obscurité de sa condition ».

Périclès fait ensuite ressortir la liberté de la vie privée, où chacun se conduit comme il veut. « Malgré cette tolérance dans le commerce de la vie, nous savons respecter ce qui touche à l'ordre public; nous sommes pleins de soumission envers les autorités établies, ainsi qu'envers les lois surtout envers celles qui ont pour objet la protection des faibles, et celles qui, pour n'être pas écrites, ne laissent pas d'attirer à ceux qui les transgressent un blâme universel ».

« Nous avons ménagé à l'esprit des délassements sans nombre, soit par des jeux et des sacrifices périodiques, soit, dans l'intérieur de nos maisons, par une élégance dont le charme dissipe les tristesses de la vie. La grandeur de notre ville fait affluer dans son sein les trésors de toute la terre, et nous jouissons aussi complètement des produits étrangers que de ceux de notre sol ».

---

(1) Thucyd. II 37.

Le tableau est complet. Je relève surtout ce trait : la démocratie qui travaille ne laisse pas mourir de faim ses enfants et je trouve la confirmation de cette pensée dans deux lignes de la Politique d'Aristote. Si jamais le philosophe a médité de son temps, en l'accusant du crime de capitalisme, il a vu plus juste quand il a écrit ces mots : « Aujourd'hui, personne n'est dans le besoin, à cause de la grande division des fortunes ». C'est le signe auquel se reconnaissent les sociétés qui n'ont rien de « capitalistique » (1).

Au point de vue matériel, les sociétés où fleurissent l'industrie et le commerce sont bien supérieures aux autres. Les progrès de ces derniers sont des progrès dont tous profitent. Je ne nie ni la possibilité, ni l'existence d'abus, ni même celle, dans certains cas, d'une action économique de la richesse dans le sens d'une concentration en quelques mains; bien plus à redouter, bien plus générale, bien plus fréquente est cette action dans les sociétés primitives ou agricoles.

### CONCLUSION.

Nous avons étudié les relations du travail et des travailleurs avec l'État, dans les livres et dans les faits.

Aux livres, nous avons demandé la description de la situation sociale et politique, en Grèce, au IV<sup>e</sup> siècle et nous avons relu le formidable acte d'accusation que les grands penseurs ont formulé contre le travail commercial et industriel.

Les anciens ne se sont pas bornés à signaler le mal : ils ont indiqué les remèdes. Ces remèdes sont violents : ils devraient avoir pour effet de débarrasser l'homme des vices qu'il a contractés. Les philosophes lui refont une

---

(1) Arist. Polit. II 1265 b 3.



vie simple et vertueuse par la suppression de toutes les occasions de mal faire. Ils retranchent du monde la richesse et sa compagne inévitable, la pauvreté, en réduisant à ce qui est strictement nécessaire, le commerce et l'industrie.

Après avoir étudié la doctrine des anciens dans sa partie critique et dans sa partie positive, nous avons entrepris de la vérifier dans les faits. Essayons de grouper nos conclusions en les rapprochant de celles des anciens.

Nous avons reconnu, avec Platon et Aristote, l'évolution économique qui s'était produite dans certains états grecs et pour la prendre à son point de départ et à son point d'aboutissement, nous n'avons eu qu'à considérer Sparte et Athènes. Nous les avons choisies comme les représentants des deux politiques différentes qui ont été pratiquées en Grèce : la politique agricole et la politique mercantile. La première demande au sol la nourriture des habitants de la cité; l'autre, sans remplacer l'agriculture dans son rôle de « nourricière des peuples », lui associe le commerce et l'industrie.

Cependant, je l'ai remarqué, les anciens sont bien plus indulgents pour l'industrie que pour le commerce et cela, pour une raison bien simple : c'est que l'industrie n'est pas, même comparée au commerce, un facteur social assez puissant pour jouer un rôle principal. Le travail industriel n'a qu'une faible part de responsabilité dans les bouleversements politiques et sociaux : c'est un complice qui ne prête au commerce qu'un concours accessoire. Mais le commerce lui-même n'est encore qu'un complice ; le vrai coupable est la monnaie.

Que nos philosophes considèrent la société réelle ou qu'ils construisent la société idéale, où est, dans leurs tableaux et dans leurs rêves, où est l'industrie? Coupable des maux qu'ils déplorent, elle ne l'est pas. Qu'est-ce à dire? Si non que réduite, en général, à ce que réclament les besoins locaux des petites cités grecques, elle ne

pèse guère sur leurs destinées. Il en est autrement du commerce : exercé en gros ou en détail, il a pris suffisamment de corps, du moins dans certains états, pour devenir redoutable aux mœurs anciennes. L'industrie n'inquiète pas nos penseurs : ils la laissent passer; elle est trop faible pour leur inspirer des craintes.

La transformation économique que nous venons de décrire ne peut pas s'accomplir sans déchaîner des crises et nous avons reconnu le caractère moral que les anciens leur ont attribué. Ici encore, nos maîtres ne sont pas exempts de quelque exagération. Platon et Aristote sont portés à imputer à tous leurs contemporains les vices d'une partie d'entre eux. Et ils poussent la « spartomanie » jusqu'à faire des états agricoles et oligarchiques, l'asile où se sont réfugiées toutes les vertus.

Dégagée de ces exagérations, leur doctrine est l'expression de la vérité : les démocraties anciennes ont manqué de vertus. Que l'on appelle cela comme on veut, altruisme, solidarité ou, de son nom le plus beau et le plus vrai, charité : une société où chacun ne songe pas aux autres ne saurait subsister; et plus elle est riche, plus elle a besoin de mettre en pratique la parole divine : Aimez-vous les uns les autres. De l'ignorance du devoir primordial que rappelle cette maxime, sont nées les crises dont a souffert la démocratie antique et, si je ne me trompe, son histoire prouve que, de ce temps-là tout au moins, la question sociale est une question morale.

Ensuite l'évolution économique agit dans la sphère politique : cette action n'est point fatale. Certains états y échappent. Elle s'est produite toute entière à Athènes : l'industrie et surtout le commerce ont fait apparaître la « foule urbaine » ; les masses populaires se sont emparées du gouvernement; la politique mercantile a abouti à la démocratie. La démocratie n'est pas seulement écrite dans les lois, elle est dans les faits. Le peuple a exercé

lui-même et directement sa souveraineté : il a tout décidé, tout tranché. Le malheur des Athéniens a été de n'avoir pris aucune garantie contre eux-mêmes. Ils n'ont toléré aucune autorité politique au-dessus de celle de la foule. Ce qui n'est pas moins grave, ils ont contesté leurs titres à toutes les supériorités. Ils ont rabaissé toutes les autorités sociales à un niveau stupidement égalitaire. Tout le monde a eu son mot à dire, c'était admissible ; mais tout le monde a eu le même mot à dire et a prétendu le dire. Les Athéniens ont eu le malheur de sacrifier trop dans leurs institutions au principe séducteur de la liberté ; trop peu au principe nécessaire de l'autorité. Par là, il est vrai que la question sociale, à Athènes, a été une question politique.

Enfin, et ceci est le plus important, l'évolution économique a-t-elle produit des crises économiques ? La question sociale fut-elle aussi une question économique ?

Les anciens tiennent pour l'affirmative, dans le sens qui a été indiqué plus haut.

Pour eux, qu'on me permette de le rappeler encore une fois, la grande date de l'histoire est celle de l'introduction de la monnaie. Avant, le bonheur ; après, la guerre des pauvres et des riches. L'histoire réelle est plus compliquée. A aucune heure de son existence, l'humanité n'a pu se débarrasser de sa compagne habituelle, la douleur. Elle en a déjà senti les atteintes aux époques primitives, époques de simplicité dans les mœurs, de médiocrité dans les fortunes. La société ne devait pas en rester là. Les moyens d'acquérir la richesse se multiplièrent ; la monnaie apparut. De nouvelles crises accompagnèrent ce progrès ; mais le remède était, si on peut le dire, dans le mal lui-même. Il devait disparaître par une extension plus sérieuse du commerce et de l'industrie, comme à Mégare et à Athènes. Les sociétés toutes primitives, comme la société spartiate, acquérant la richesse sans les moyens de la rendre utile, la monnaie sans le

commerce et l'industrie, ne devait goûter que l'amertume de l'écorce, sans arriver jamais au fruit lui-même.

Par là, se marque la différence entre les « premières crises » et celles dont nos philosophes ont été les témoins. En apparence, la lutte est la même qu'autrefois : les pauvres sont aux prises avec les riches. En réalité, elles sont bien différentes : au début, c'est le combat de la misère du grand nombre opprimé par la richesse de quelques-uns, le combat pour la vie ; plus tard, dans des conditions meilleures et de beaucoup, quand on les compare à ce qu'elles étaient, les pauvres reprennent les armes ; cette fois ce n'est plus tant pour se défendre que pour attaquer. La faim ne les étreint plus comme autrefois ; leur appétit s'est développé. Au terme des premières luttes, le Tiers-État a pris conscience de sa force : il cherche à s'en servir pour écraser ses anciens maîtres.

Et c'est là le résumé de toute l'histoire de l'industrie et du commerce dans leurs relations avec l'État. Elle se laisse renfermer en trois périodes : période purement agricole de misère économique, d'oligarchie terrienne et d'oligarchie politique ; période de relèvement des classes inférieures par l'introduction du commerce et de l'industrie ; période de démocratie par une plus large expansion de la richesse, par la souveraineté aux mains des petits, par la guerre égalitaire menée contre les riches.

Dans la première période, la jacquerie ; dans la troisième, des convulsions qui ne sont pas sans rappeler celles que nous connaissons.

Les dernières crises ressemblent à nos crises contemporaines par les côtés moraux et peut-être politiques ; mais elles s'en éloignent sous d'autres rapports. L'industrie antique n'a jamais été assez puissante pour faire surgir la question ouvrière avec ses revendications spéciales. Elles se rapprochent des premières crises, en ce qu'elles se produisent en un milieu économique dont la

base est toujours l'agriculture : elles s'en éloignent en ce que, dans ce milieu, le commerce et l'industrie agissent comme facteurs, quoique à titre secondaire encore.

Quand on nous dit qu'en réalité, le capitalisme avait fait d'immenses progrès en Grèce au IV<sup>e</sup> siècle <sup>(1)</sup>, il faut protester hardiment : c'est juste le contraire qui est vrai. La situation économique était beaucoup meilleure qu'aux siècles précédents. Il y avait encore des exploiters et des exploités : il y en avait beaucoup moins qu'auparavant. Il y avait encore des crises, mais de tout autre nature que les crises anciennes. Celles-ci étaient comme la vie quotidienne d'une société dans l'enfance; c'était la lutte très dure d'un corps frêle et délicat contre la faiblesse et les maladies accoutumées du premier âge. Celles-ci étaient de subites explosions, de brusques arrêts souvent provoqués par des causes extérieures, dans le développement normal d'une société arrivée à l'âge adulte.

En Grèce, c'est le régime agricole qui a vraiment été le régime « capitalistique », où il y avait trop de pauvres et trop peu de riches, où les pauvres devenaient toujours plus pauvres, les riches toujours plus riches.

---

(1) Pöhlmann *Altertum u. Gegenwart* 195 : Seit den Zeiten des grossen Bruderkrieges zeigt uns das antike Hellen — bei hoher materieller und geistiger Kultur — ein Bild hoffnungsloser sozialer Zersetzung und Auflösung. Nicht nur in den wirtschaftlich fortgeschrittensten Staaten, in den Zentren des Handels und der Industrie, sondern auch in Ackerbaustaaten, wie Sparta, macht sich eine etedig zunehmende Tendung zur Verschärfung der wirtschaftlichen und gesellschaftlichen Gegensätzen bemerkbar. Während die Konzentrierung des Kapitals immer grössere Fortschritte macht, ist der Mittelstand vielfach im Rückgang begriffen.

En tout temps, les causes économiques <sup>(1)</sup> agissent sur la marche des événements aussi bien que les causes morales et politiques : toute la question est de saisir quel a été leur rôle. Dans ce que nous avons appelé les premières crises, il était prédominant : ces crises étaient le résultat d'une situation foncièrement mauvaise. Plus tard, il est devenu secondaire, car il n'y avait plus que des abus et des imperfections dans un régime largement amélioré.

L'erreur des anciens pèse encore sur nous et quiconque lit l'histoire grecque, même écrite par des modernes, doit être frappé de la monotonie des luttes qui la remplissent et de la constance des phénomènes qui s'y reproduisent : on pourrait les résumer en ces mots, une décadence qui recommence toujours. Aristote et Platon sont à la tête de ceux qui nous ont comme imprégnés de ce préjugé.

Tout, de leur temps, n'était pas au mieux : un progrès accompli appelle d'autres progrès. Si l'homme était sage, il essaierait de se consoler du présent et de l'aimer en se rappelant son passé. Aristote et Platon, tout philosophes qu'ils étaient, n'ont pu se renfermer dans cette bonne sagesse pratique. Utile pour la conduite de la vie présente, elle ne l'est pas moins pour la compréhension de la vie d'autrefois.

Il y a quelque chose d'essentiellement faux dans le pessimisme : il gâte l'existence et il trouble le jugement. L'histoire, telle qu'il l'a conçue, a renversé les dates : en réalité, la misère est en haut, le bonheur relatif est en bas.

---

(1) Aristote a déjà reconnu l'importance dans l'histoire du facteur économique Polit. II 1266 a : δοκεῖ γάρ τισι τὰ περὶ τὰς οὐσίας εἶναι μέγιστον τεταράχθαι· καλῶς ὁπερ γὰρ τοῦτων ποιεῖσθαι φασὶ τὰς στάσεις πάντας.

L'événement sur lequel porte tout ce débat est le passage de l'organisation purement « oikonomique » à une organisation plus avancée dont l'industrie et le commerce sont devenus des éléments.

C'est cet événement, l'un des plus grands à coup sûr qui se soient accomplis, qui fait le fond et assure l'unité de tout cet ouvrage.

J'ai essayé d'abord de délimiter l'époque où il s'est manifesté, le terrain sur lequel il s'est produit, de le mesurer en lui-même et par rapport au passé.

Ensuite, j'ai cherché à l'analyser, à marquer les conditions dans lesquelles il s'était accompli, à décrire les situations économiques qu'il avait créées pour les individus, hommes libres et esclaves.

Puis encore, je l'ai envisagé au point de vue juridique et j'ai recueilli les quelques fragments du droit qu'il avait fait naître.

Enfin, je l'ai suivi jusque dans la vie politique des cités et j'ai tenté de montrer les actions et les réactions sociales qu'il y avait déterminées. Je l'ai considéré dans les livres, puis dans les faits, et pour finir, j'ai essayé de le juger.

Ce jugement s'éloigne de celui des grands penseurs de l'antiquité.

Dieu a donné la terre à l'homme pour qu'elle soit son domaine et son royaume. Il lui a livré les forces qu'elle contient, pour qu'il s'en empare et les dompte. Il lui en a abandonné toutes les richesses. Chaque fois que l'homme en conquiert une et qu'il affirme une fois de plus son droit de maître sur la nature, il travaille à l'accomplissement du plan providentiel. Ces progrès ne vont pas sans heurts ni sans réactions; mais ils sont ce qui doit être: malgré nos fautes et nos faiblesses, ils sont des progrès.

Et ainsi, en dépit de l'abus que l'homme peut faire de ses conquêtes, il nous est permis d'envisager l'avenir

avec foi et confiance et quand nous le comparons au passé, avec reconnaissance.

Que de chemin parcouru depuis que le premier homme, faible et nu, entamait la lutte contre la souffrance ! Combien, quelques siècles après, ses descendants étaient mieux armés contre elle ! Combien, pour retourner en Grèce, les contemporains de Platon et d'Aristote, grâce au commerce et à l'industrie, avaient plus de moyens d'être heureux que les contemporains d'Homère ! Étaient-ils plus heureux ? Les causes de souffrances avaient diminué ; la faculté de souffrir ne s'était pas émoussée.

C'est que si Dieu a donné la terre à l'homme pour qu'il la conquière, il lui a enjoint de faire d'abord une conquête plus noble et plus difficile, sans laquelle les autres ne sont rien, celle de son âme. Sans les conquêtes morales, les conquêtes matérielles sont de peu de prix. La richesse sans le devoir, la puissance extérieure sans l'empire sur soi-même, sont des forces inutiles.

L'antiquité n'a pu supporter l'épreuve de la richesse ; Platon et Aristote ont vu leur temps y succomber, ils ont vu se fondre la réserve morale du passé et ils se sont désespérés au point de nier le progrès.

Il y a là, pour nous, si nous y voulons réfléchir, une grande leçon : l'avenir dira si notre temps ne s'est pas condamné, lui aussi, à la ruine, en dissipant le patrimoine moral que le passé nous avait laissé, s'il n'a pas fait, comme le patriarche imprévoyant de la Bible, un mauvais marché, en vendant pour un plat de lentilles, le meilleur de son héritage.

---





## TABLE ANALYTIQUE

---

### A

- |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>ACARNANIE, civilisation, I 9.<br/>         ACHÉENS, commerce à l'époque primitive, I 22 n. 2.<br/>         ACIER, I 86.<br/>         ADJUDICATION, formalités, II 158.<br/>         ADUNATOI, I 311, n. 1.<br/>         AFFRANCHIS, Athènes, I 221 ; conditions de l'affranchissement, II 229.<br/>         AGORA, I 302, II 122, 282.<br/>         Ἀγορὰ ἐφορία, I 305.<br/>         AGORANOMES, II 72, 136.<br/>         AGRIGENTE, commerce, I 86, 53 ; céramique, I 67 ; nombre des esclaves, 232 ; population, 161.<br/>         ALEXANDRE-LE-GRAND, I 42.<br/>         ALEXANDRIE, fondation, I 43 ; commerce, 137 n. 6, 147.<br/>         AMORGOS, I 151 ; tissus, 159 n ; fêtes, 312.<br/>         AMPHISSA, vases, I 56.<br/>         Ἀνασκαφαί, mines, II 186.<br/>         ANDANIE, foires, I 305 ; agoranomes, II 141.<br/>         Ἀντιγραφεύς, II 67.<br/>         APAMÉE, emporion, I 146 ; corporations, II 215.<br/>         APHYTÉENS, II 288.<br/>         APOLLONIASTES à Délos, I 113.</p> | <p>ARCHITECTE, I 321, 322, II 68, 103, 173.<br/>         Ἀρχιτέκτων ἐπὶ τὰς ναῦς, II 105.<br/>         Ἀρχιτέκτων ἐπὶ τὰ ἱερὰ, II 72.<br/>         Ἀργίς, Νόμος ἀργίς, II 230.<br/>         ARGOLIDE, céramique, I 60.<br/>         ARGOS, au IV<sup>e</sup> siècle, I 39, 133 ; population 161 ; métallurgie, 41, 154 ; boucliers, 88 ; vases en métal 89 ; travaux publics, II 83 n. 5.<br/>         ARÉOPAGE, compétence en matière de travaux publics, II 62.<br/>         ASSISTANCE publique, II 32.<br/>         ASSYRIE, commerce, I 139.<br/>         ASTYNOMES, II 72, 272.<br/>         Ἀσουλίς, II 162.<br/>         Ἀτέλεις, II 162.<br/>         ATHÈNES, empire colonial, I 39 ; histoire économique, II ; crises sociales, 371 ; nombre des habitants, I 161 ; exportations, 117, 157 ; importations, 154 ; commerce du blé, 119 ; céramique, I 57 ; métallurgie, I 91 ; consommation et production du blé, 182 ; taux des salaires, I 316.<br/>         AULIS, vases, I 95.</p> |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

## B

- BACCHIADES, I 97.  
 BANQUE, II 204; monopole, 144.  
 BANQUIERS, Athènes, I 194; Cos, 129; Délos, 114.  
 Βεβλίωσις, II 160.  
 BÉOTIE, commerce avec Athènes, I 149; céramique, 70; boucliers, 88.  
 BLÉ, centres commerciaux, I 36; centres producteurs, 119; prix à diverses époques, 332; commerce à Athènes, 119; consommation en Attique, 181; par tête, 331; accaparement, II 148.  
 BOULÉ, compétence en matière de travaux publics, II 60; construction des navires, 105.  
 BYSSOS, I 78, 151.  
 BYZANCE, au IV<sup>e</sup> siècle, I 41, 47; pêche du thon 53; vie des habitants 51; banque, II 144.

## C

- Καλαστέρεις, I 78, 80 n. 3.  
 CAPOUE, céramique, I 79.  
 CARRIÈRES, II 186.  
 CARTHAGE, industrie, I 26, 134; politique, II 289.  
 CARYSTOS, vases, I 156.  
 CARTHEAE, fontaines, II 76.  
 CASSITÉRIDES (îles), I 84.  
 CAUTIONS, II 161.  
 CÉOS, ocre rouge, II 134.  
 CÉRAMIQUE, histoire, I 55.  
 CÉRAMISTES athéniens, I 76, 220.  
 CHALCEDOINE, pêche du thon, I 53.  
 CHALCIS, histoire, industrie, I 32, 97; colonies, 25; céramique, 66; vases en métal, 89; épées, 88.  
 CHALYBES, I 86.  
 CHANTIERS de constructions navales, II 110.  
 CHIO, I 35; vases, 55, 141, 156; vases en métal, 90; vin, 53, 141; laine, 153; sièges, 156; commerce d'esclaves, 231; exploitation du mastic, II 145; travaux publics, 71.  
 CIVILISATION égéenne, I 13.  
 CIVILISATION troyenne, I 10.  
 CLASSE moyenne II 245.  
 CLÉON, II 36.  
 CLÉOPHON, II 37.  
 CLÉROUCHIES, I 171.  
 CNIDE, établissements en Égypte, I 135; vases, I 55, 56, 155; timbres des amphores, II 136; vin, I 54.  
 COLONIES grecques, I 11, 25.  
 COMMERCE grec, développements et principales dates, I Ch. I; à l'époque homérique, 279.  
 COMMERCE maritime, Athènes, I 192, Corinthe, 55.  
 CONCURRENCE servile, II 1.  
 CORCYRE, I 31, 41, 47; vases, 55, 141; vin, 53; population, 161; nombre des esclaves, 232.  
 CORINTHE, histoire économique, I 45; commerce et industrie, 101; colonies, 25, 44; opinion sur le travail, 239; vases, 61, 155; métallurgie, 91; trières, 30 n. 5; laine 78; poteries, II 89; carrières, 187.

- CORPORATIONS, II 199.  
 COS, caractère économique, I 12; métiers, II 210; vin, I 120; soie 152; travaux publics, I 96.  
 COTON, I 186.  
 CRÈTE, civilisation mycénienne, I 10 n. 3.  
 CROTONE, I 36, 48; population, 161; céramique, 67.  
 CUMES, I 37, 48, 53: céramique, 68, 71.  
 CUIVRE, mines de cuivre en Grèce, I 84.  
 CYPARISSIENS, II 132.  
 CYPRE, civilisation troyenne, 10 n. 3; mines, 84, 85; armes, 89; céramique, 54, 67; laine, 68; tapis, 152; chantiers, II 110.  
 CYRÈNE, fondation, I 26; commerce, industrie, 37; population, 161; céramique, 66.  
 CYZIQUE, emporion, I 145; pêche du thon, I 53; armes, 89; chantiers, II 110; architectes, 70.

## D

- DÉLOS, histoire commerciale, I 49, 109; commerce et industrie, 115; port, 116; travaux publics, II Ch. II et III; foires, 304; taux des salaires, 322; ouvriers étrangers, 213; coût de l'entretien d'un adulte, 311.  
 DELPHES, foires, I 304; ouvriers étrangers, 212; esclaves, 226; taux des salaires, 321.  
 Δεῦμα, I 302  
 DÉMAGOGUES, II 248, 334.  
 DÉMOCRATIE, d'après Platon, II 233; d'après Aristote, 237; véritables caractères, II 242; tendances du parti démocratique, 246; régime économique, 239.  
 DÉMOSTHÈNE, produit des ateliers de son père, II 10.  
 DEMOSIOI, II 22.  
 Δεῦμα, II 77 n. 3, 189.  
 DICEARCHIE, emporion, I 144.  
 DIOSCURIAS, emporion, I 145.  
 DIOBÉLIE, II 97.  
 DIVISION du travail, I 293.  
 DOUANES, II 132.  
 DRACON, II 120, 345.

## E

- ÉCHANGE en nature, II 225.  
 ÉGINE, I 31, 96, 135; nombre des esclaves, 179; métallurgie, 41; céramique, 56, 66.  
 ÉGYPTÉ, organisation économique, II 145; commerce des Grecs, I 14; établissements grecs, 134; commerce du blé, 119; monopoles, II 145; lin, I 185; coton, 136; papyrus, 137; verre, 187; parfums, 137; huile, II 146.  
 ÉGYPTIENS. à Athènes, II 207; à Délos, I 111.  
 ÉLEUSIS, travaux publics, I 207; rémunération des esclaves, 320.  
 ÉLIDE, I 81.  
 EMPORIE, vases, I 56.  
 Ἐμποροί, I 289, 302.

- Ἐνδοχῆς, I 113, 302.  
**ENTRETIEN**, coût de l'entretien des esclaves et des hommes libres, I 310.  
**ÉPHÈSE**, I 35, 45, 803; emporion, 146; population, 161; carrières, II Ch. III.  
**ÉPIDAMNE**, I 215.  
**ÉPIDAURE**, ouvriers étrangers, I 210; travaux publics, II Ch. III.  
**EPIDOSIS**, I 95.  
**ÉPINÉLÈTES**, II 63.  
**ÉPINÉLÈTES** des fontaines, II 75.  
 Ἐπιμηθεύοντες, II 67.  
**ÉPIRE**, I 4.  
 Ἐπισκευασταί (ἱερῶν), II 77.  
**ÉPISTATES**, II 63.  
 Ἐπιφορά, II 163.  
 Ἐργολάβος, I 129; II 153.  
 Ἐργῶν, II 115, 162.  
**ÉRÉTRIE**, I 32; colonies, 25; pêche de la pourpre, 58; travaux publics, II 83.  
 Ἐριθοί, I 275.  
**ESCLAVES**, nombre à Athènes, Egine, Corinthe, I 179; à l'époque homérique, 271; commerce à Délos, I 115; en Locride et en Phocide, II 125; productivité de leur travail, II 8; dans les mines, 4; dans l'industrie et le commerce, I 226, II 8; à Athènes, I 204; à Delphes, 226; dans la domesticité, 225; rémunération, 314; taxes, II 126.  
**ESCLAVES**, nourriture, I 330.  
**ESCLAVES** publics, II 73, 74, 107.  
**ESPAGNE**, civilisation égéenne, I 14; colonies grecques, 26; mines de cuivre, 87.  
**ÉTAÏN**, origine, I 84.  
**ÉTHIOPIE**, commerce avec l', I 141.  
**ÉTOLIE**, I 9.  
**ÉTRANGERS** à Athènes, I 218; causes de l'émigration, 217; à Délos, 111.  
**ÉTRURIE**, I 47; commerce avec la Grèce, 139; vases en métal, 90; métallurgie, 92; céramique, 71.  
**EUBULE**, II 43.  
 Ἐφῶδις, II 83.

## F

- FEB**, mines et industrie, I 82; dans les poèmes d'Homère, 277.  
**FONTAINES**, II 73.  
**FOIRES**, I 143, 304.  
**FORMES** de gouvernement, II 237.

## H

- HALICARNASSE**, établissements en Égypte, I 135; population, 101; travaux publics, II 46.  
**HÉRACLÉE** du Pont, I 46, 111, 145.  
**HERMIONE**, pourpre, I 142; travaux publics, II 83.  
**HERMAÏSTES** à Délos, I 112.  
**HIERAPOLIS**, corporations, II 215.  
**HIPPODAMOS** de Milet, II 251.  
**HUILE**, II 140, 143, 146.

I

- Ἰατρικόν, II 124.  
**ILLYRIE**, commerce avec l', I 141.  
**INDUSTRIE** (petite et grande).  
 Productivité, II 18.  
**INDUSTRIE** (Grande), I 292.  
**INTÉRÊT**, taux, II 21.  
**ISTROPOLIS**, travaux publics, II 104.  
**ITALIE**, civilisation mycénienne,  
 I 10 n. 3; colonies grecques,  
 25; commerce avec la  
 Grèce, 36, 144; vases grecs,  
 63; fabrication indigène,  
 67.  
**ITALIENS** à Délos, I 110.

K

- Καινοτομία:, II 197.  
 Κύριος, I 90.

L

- LACONIE**, vases en métal, I 40;  
 serrures, 89; vases, 155;  
 tuiles, II 89; armes, I 88.  
**LAINE**, centres de production et  
 industrie, I 37, 77, 180.  
**LAMPSAQUE**, I 46.  
**LAURION**, mines, I 123; popula-  
 tion ouvrière, 184; mono-  
 pole du plomb, II 143.  
**LÉBADÉE**, travaux publics, II  
 Ch. III.  
**LESBOS**, vin, I 141; métallurgie,  
 154.  
**LIN**, I 79, 134, 156, 159 n.  
**LOCRES**, défense de faire com-  
 merce, I 244; législation, II  
 289.  
**LOCRIDE**, I 9; esclaves, II 125.  
**LOUAGE**, contrat de louage de  
 services, II 150.  
**LUXE**, lois contre le luxe, II 118;  
 commerce des objets de luxe  
 à l'époque homérique, I 281.  
**LYCURGUE** (Athènes), I 94.  
**LYCURGUE** (Sparte), II 294.  
**LYDIE** commerce, I 138.

M

- MACÉDOINE**, commerce du bois,  
 I 157, II.  
**MAONÉE**, II 195.  
**MARINE** grecque, I 21 n. 2, 30;  
 II 243.  
**MARSEILLE**, commerce et indus-  
 trie, I 37, 144; armes, 89;  
 chantiers, II 110; archi-  
 tectes, 70.  
**MÉGARE**, histoire économique, I  
 54; colonies, 26; commerce  
 avec Athènes, 149; vases,  
 56, 72, 155; laine, 74, 152;  
 crises sociales, II 349.  
**MÉLOS**, céramique, I 64.  
**MENDÉ**, vin, I 120.  
**MERCENAIRES** (soldats), II 35.  
**MÉTAUX**, importation par les  
 Phéniciens, I 134.  
**MÉTÈQUES**, II 115, 124; nombre  
 à Athènes, I 216, 173; dans  
 les travaux publics, 204.

- MILET**, histoire, I 34; caractère économique, 55; colonies, 26, 135; métèques, 224; laine, 130; lits et sièges, 156; vases en métal, 90; esclaves du temple d'Apollon Didyméen, II 23; carrières, 187.
- MINES**, en Grèce, I 82; projet de Xénophon pour leur exploitation par l'État, II 25; législation, II Ch. IV.
- Μισθωτής**, II 154.
- Μισθωτός**, II 154.
- MONNAIE**, apparition, effets, I 29; II 226, 241.
- MONOPOLES**, II 143.
- MYCÈNES**, époque, monuments, I 10; céramique, 23, 51.

## N

- ΝΑΟΡΟΙΟΙ**, II 65, 66.
- Ναυκληρία**, I 301, 289.
- NAUCRATIS**, I 135; céramique, I 66.
- Ναυπηγοί**, II 106.
- NAXOS**, marbre, II.

## O

- ΟΔΟΡΟΙΟΙ**, II 74.
- OISIVETÉ**, lois, II 120; à Sparte, 303.
- OLBIA**, travaux publics, II 81, 103; banque, 144.
- OLIGARCHIE**, à Corinthe, I 108; d'après Platon, II 231; d'après Aristote, 289; régime économique, 242.
- OR**, mines, I 83; à Troie et à Mycènes, 87, 88.
- OROPE**, travaux publics, II 76, 97, 114.
- OSTIE**, emporion, I 144.

## P

- PANTICAPEE**, emporion, I 145; céramique, 70.
- PAPYRUS**, I 137.
- Παραδείγματα**, II 80.
- Παράστασις**, I 301.
- PARFUMS**, I 133, 137, 147.
- PAROS**, timbres des amphores, II 136; marbre, 84; agoranome, II 136.
- PATRAI**, filature, I 78.
- PAUVRETÉ** dans l'oligarchie et dans la démocratie, II 244.
- PELLÈNE**, laine, I 78.
- PÉRIANDRE**, I 107, II 128.
- PÉRICLÈS**, I 237; éloge du travail, II 36, 127.
- PERSE**, commerce, I 138.
- PHALÉAS**, II 250.
- PHASE**, emporion, I 146.
- PHÉNICIENS**, rapports avec la Grèce, époque, I 14; en Grèce, 134 n. 2; à Délos, 111; à Athènes, II 207; importations en Grèce, I 132; commerce des métaux, I 85, 87.
- PHIDON** de Corinthe, I 96.
- PHOCÉE**, I 34; colonies, 26, 135; navires, 30; vases, 56.
- PHOCIDE**, esclaves, II 125.
- PHRYGIE**, commerce avec la Grèce, I 159.

PHILADELPHIE, corporations, II 214.  
 PIRATERIE, I 270.  
 PISISTRATE, II 120.  
 PLOMB, mines, I 86.  
 PONT, activité commerciale, I 144; commerce du blé, 119, 181; vin, 120, 141; peau, laine, salaison, 120.  
 POPULATION, nombre des habitants dans les principaux états, I 161, et dans les villes, 161; augmentation et concentration dans les villes, II 240.

Πορθμεία, I 127, II 144.  
 POSEIDONIASTES, à Délos, I 113.  
 POURPRE, I 53, 142.  
 Πράσις ἐπ' ἐλευθερία, I 229.  
 PRIX, fixation légale, II 140.  
 PROFESSIONS, hérédité, I 248.  
 PROPRIÉTÉ foncière, anciennes règles relatives à sa transmission, I 27; organisation à Sparte, II 295; répartition à Athènes, 337.  
 Προστατεύοντες, II 67.

## R

REPAS communs, II 305.  
 RHODES, civilisation mycénienne, I 10 n. 3; histoire commerciale, 46, 135; population, 161; salaires, 310; chantiers, II 110; architectes, II 70;

timbres des amphores, 136; céramique, I 55, 64; métallurgie, 89, 115; armes, 88; mines de fer, 85.  
 ROMAINS, à Délos, I 110.  
 ROUTES, II 74.

## S

SALARIAT, formes diverses, I 296, condamné par Aristote, II, 227.  
 SALAIRES, taux, I 309; valeur réelle, 327.  
 SAMOS, I 85, 81, 135, 215; métallurgie, 91; céramique, 56.  
 Σαρδονίων, I 136.  
 SHARDANAS, I 15.  
 SICILE, céramique, I 71; commerce du blé, 119; tissus, 153; sièges, 157.  
 SICYONE, caractère économique, I 106; métallurgie, 41.  
 Σινδών λίγ, I 80 n. 3, 136.  
 SINOPE, I 46, 86, 145.  
 SIPHNOS, mines, I 83.  
 SMYRNE, I 35; timbres des amphores, II 136.

SOCIÉTÉS commerciales, II 201; minières, 202.  
 SOCIALISME, théories, II 249; en pratique, 335.  
 SOLDES, II 32, 291.  
 SOLON, II 120, 345.  
 SPARTE, organisation économique, 17, 295; crises sociales, 346.  
 SPÉCIALISATION des métiers, I 293.  
 STATUES, II 211.  
 SYBARIS. I 37; céramique, 67; II 131.  
 Συγγραφή, II 77, 157.  
 SYRACUSE, histoire, I 36, 48; céramique, 67, 71.



**T**

- Ταραντινον, I 118 n. 7, 159 n.  
**TARENTE**, commerce et industrie, I 36, 48; population, 161; métallurgie, 92; tissus, 153, 154 n; pêche 153; céramique, 67, 72; oligarchie, II 289.  
**TARTESSOS**, I 26, 87, 91.  
**TAPHIENS**, I 140, 281  
**TÉGÉE**, travaux publics, II Ch. III.  
 Τέκτων, I 276.  
 Τειχοποιοί, II 102.  
**TEMESSE**, I 281.  
**TÉNÉDOS**, vases, I 56.  
**TEOS**, caractère économique, I 125, 135; vases en métal, 90.  
**THASOS**, mines, 83; vin, 53, 120, 141, 155; timbres des amphores, II 136.  
**THÉMISTOCLE**, II 105.  
**THÉORIQUE**, II 37.  
**THÉBA**, civilisation troyenne, I 10 n. 3, 87; céramique, 54; tissus, 154.  
 Θῆτες, I 273.  
**THESSALIE**, sièges, I 157.  
**THON**, pêche, I 53, 128.  
**THYATIRE**, corporations, II 211.  
**TIRYNTHÉ**, époque, I 10; céramique, 59.  
**THITHOREA**, foire, I 304.  
**TRAVAUX** publics, II 54.  
**TRÉZÈNE**, travaux publics, II 83.  
 Τριηροποιοί, II 105.  
**TROIE**, époque, civilisation, I 10; céramique, 58.  
 Ὑπερημερία, II 163.  
 Ὑπογραφή, II 80.

**V**

- VAISSEAUX** grecs, I 30 n. 5, 102.  
**VERRE**, I 187.  
**VIN**, I 53, 120.  
 Φορτηγία, I 301.

**X**

- Χειρωνάξια, II 129.

## ERRATA.

### TOME I.

P. 30 n. 3. Cette note doit être complétée comme suit : d'après Pernice *Über die Schiffsbilder auf den Dipylonvasen* MAI XVII 301, il ne résulte pas du texte de Thucydide que les Corinthiens furent les premiers à construire de longs navires, des pentekontores; ils ont, par contre, été les premiers à construire des trières et c'est ce progrès dont Ameinocles fit profiter les Samiens. Cf. Classen, éd. de Thucydide sur ce passage.

P. 63 n. 2. M. Orsi rend compte BCH XX 1896 400 de l'ouverture de 200 tombeaux à Monte Fenocchito. Il dit « a quali (gli sepolcri) confermarono invece che i Siculi del terzo periodo (IX-VII secolo a. c.) erano in relazione coi Greci, dai quali ricevevano materiale ceramico geometrico in abbondanza, e probabilmente anche piccoli bronzi ornamentali.

P. 140. A ajouter au chapitre IV, II le fait que rapporte Xénophon Anab. VII, 5, 14 : à Salmydessos, il trouva des navires en destination du Pont, lesquels étaient chargés de lits, de caisses contenant divers objets, notamment des livres.

P. 154 n. 7. A ajouter : CIA IV 2 764<sup>b</sup> : inventaires des épistates d'Éleusis, l. 59 : ὁδὸν Ἀκωνική et l. 65 : λέβητας δύο ὃ μὲν ἔτερος Ἀκω[νικός...]

P. 297 : Roscher (*Über das Verhältniss der national Ökonomie zum klass. Alterthum* Ber. der sächs. Gesellsch. der Wiss. 1849, 123) émet des vues originales sur le sujet traité dans ce chapitre : trois facteurs concourent à une production complète, la nature, le travail et le capital. L'antiquité n'a que rarement, exceptionnellement, employé le troisième. Roscher montre d'une façon très frappante comment le manque de capital et l'esclavage se tiennent.

P. 340. Le salaire d'une drachme 3 oboles, à Athènes (Éleusis), ne peut pas d'après ce qui précède être considéré comme un salaire élevé; c'est encore, d'après les données de la statistique moderne, un salaire faible; dans ce qui suit, j'essaye de montrer que ce salaire, à le supposer faible, suffit néanmoins pour assurer l'alimentation de l'ouvrier.

TOME II.

P. 141. Inscription d'Éphèse, Dittenberger 548, en faveur d'un Rhodien qui a amené du blé dans la ville. Le passage suivant nous montre l'agoranome intervenant, par voie de conseil, non par voie d'autorité, dans la fixation des prix : l. 74, καὶ καταλαβὼν τὸν σίτον τὸν ἐν τῇ ἀγορᾷ πωλούμενον πλέονος δραχμῶν ἕως πεισθεὶς ὑπὸ τοῦ ἀγορανόμου καὶ βουλομένος χαρῖζεσθαι τῷ δῆμῳ ἐπώλησεν τὸν σίτον πάντα εὐωτότερον τοῦ ἐν τῇ ἀγορᾷ πωλουμένου.

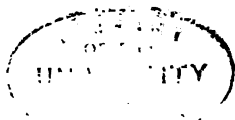
A ajouter encore l'inscription de Paros, Dittenberger 503. qui rappelle l'heureuse intervention de l'agoranome εἰς τὰ [νέα Πανα-  
θή] (ν) αἰα τῇ [ς τε τῶν σίτων παρ] ασκευῆς ἐφρόντισ[εν, ὅπως ὡς εὐτέλεσ]-  
τατα ὦνῶνται οἱ ἐνδημοῦντες καὶ] περὶ τῶν ἄλλων ὦνῶν [ν τὴν πᾶσαν  
ἐπι]μέλειαν ἐποιήσατ[ο.

P. 168, n. 1. Voir, outre Mitteis Recchsrecht et Volksrecht 510, Keil MIA 1895 51 et Inscr. jurid. grecques 236.

L'inscription d'Épidaure citée p. 172 n. 4 explique par un exemple comment se calcule la peine conventionnelle. Elle comprend la somme elle-même augmentée de moitié.

P. 170. L'inscription relative au théâtre du Pirée est citée inexactement : il faut lire CIA II 573. Le contrat réserve aux membres du dème le droit, en cas d'inexécution des travaux, de se substituer aux entrepreneurs et de faire ces travaux en régie, τὰ δ' ἀναλώματα τοῖς πριαμένοις εἶναι. Elle ajoute : ἐπιτιμητάς δὲ αἰρεῖσθαι Πειραεᾶς ὅταν παραδιδῶσι τὸ θέατρον τρεῖς ἄνδρας ἐκ Πειραεῶν. Que faut-il entendre par ces epitimetai? Il semble qu'ils devront intervenir au moment où les rendeurs d'ouvrage auront à prendre livraison du théâtre, peut-être uniquement dans le cas où le dème aura travaillé en régie : dans ce cas, comme les adjudicataires doivent supporter la dépense, il y a lieu à une évaluation de ce qui a été fait.

Cf. à Délos, Homolle Comptes de 279 BCH 1890, 490, les Ἐπιτιμηταὶ τῶν ἱερῶν τεμενῶν.





BIBLIOTHÈQUE  
DE LA FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES  
DE L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

---

- Fascicule I. — LÉON HALKIN. *Les Esclaves publics chez les Romains.*
- Fascicule II. — HEINRICH BISCHOFF. *Ludwig Tieck als Dramaturg.*
- Fascicule III. — PAUL HAMELIUS. *Die Kritik in der englischen Literatur des 17<sup>en</sup> und 18<sup>en</sup> Jahrhunderts.*
- Fascicule IV. — FÉLIX WAGNER. *Le Livre des Islandais du prêtre Ari le Savant.*
- Fascicule V. — ALPHONSE DEBESCLUSE et DIEUDONNÉ BROUWERS. *Catalogue des actes de Henri de Gueldre, prince-évêque de Liège.*
- Fascicule VI. — VICTOR CHAUVIN. *La récitation égyptienne des Mille et une nuits.*
- Fascicule VII. — HENRI FRANCOTTE. *L'industrie dans la Grèce ancienne* (tome I).
- Fascicule VIII. — LE MÊME. *Même ouvrage* (tome II).
- Fascicule IX. — JOSEPH HALKIN. *L'enseignement de la géographie en Allemagne et la réforme de l'enseignement géographique dans les universités belges.*
- Fascicule X. — KARL HANQUET. *La chronique de Saint-Hubert.*









**PERMANENT 7 DAY USE**  
**RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED**  
**HUMANITIES GRADUATE**  
**SERVICE**

Tel. No. 642-4481

This publication is due on the **LAST DATE**  
**PERMANENT** stamped below.

**JUL 17 1978**

**RETURNED**

**JUL 24 '78 -3 PM**

**HUM. GRAD. SERVICE**

**FEB 19 1990**

**RETURNED**

**MAY 21 1990 -12**

**HUM. GRAD. SERVICE**

RB 17A-5m-8,71  
(P6575s10)4188-A-82

General Library  
University of California  
Berkeley

U.C. BERKELEY LIBRARIES



8003009925

AS162  
L5  
V. 9-8  
105868

Liege